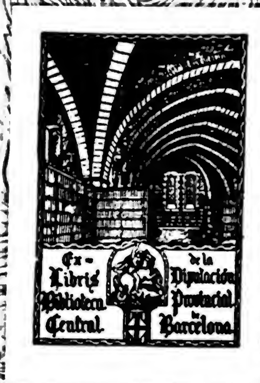

Ex-
Libris
Biblioteca
Central
de la
Diputación
Provincial
de
Barcelona

HISTOIRE

D'ESPAGNE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS

PAR CH. ROMEY

TOME CINQUIÈME

PARIS

FURNE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

55 RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

1841

HISTOIRE
D'ESPAGNE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

HISTOIRE

D'ESPAGNE

PAR CH. ROMEY

TOME CINQUIÈME

PARIS
FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45
1858

HISTOIRE
D'ESPAGNE.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Suite et fin du règne d'Hescham. — Gouvernement d'Abd el Melek, fils d'El Mansour. — Gouvernement de son frère Abd el Rahman. — Commencement de la guerre civile. — Prise de Cordoue par Mohammed el Mahady. — Mort d'Abd el Rahman ben El Mansour. — Mohammed fait passer Hescham pour mort et se fait proclamer khalife à sa place. — Révolte des Berbers de la garde. — Bataille de Kantisch. — Souleïman el Mostaïn B'Illah proclamé khalife. — Bataille d'Akbat al Bakar. — Mohammed El Mahady, khalife pour la deuxième fois. — Le slave Wadhah el Ahméry tire Hescham de sa retraite. — Mort violente de Mohammed el Mahady. — Prise et pillage de Cordoue par les Africains. — Disparition d'Hescham.

De 1002 à 1013.

El Mansour mort, le gouvernement passa à son fils aîné Abd el Melek, qui venait de rentrer à Cordoue à la tête des vieilles bandes de son père échappées au massacre de Kalaat-al-Nossour. La mère d'Hescham, Sohbeya, vivait encore[1], et elle détermina sans peine le khalife son fils, habitué à lui obéir aveuglément, à conférer la charge de premier ministre au fils d'El Mansour, renommé pour sa valeur, et en qui revivaient quelques-unes des grandes qualités de son père. Il avait hérité de la valeur et de la prudence de celui-ci, dit

[1] Elle ne survécut que peu de temps à El Mansour (voy. Conde, c. 103).

un historien contemporain, mais non de sa fortune, malgré les prédictions des astrologues qui, à sa naissance, avaient tiré son horoscope, et annoncé que sous son autorité l'Espagne parviendrait au plus haut degré de la puissance et de la gloire[1]. Les premiers temps du hadjébiat d'Abd el Melek furent néanmoins assez heureux. Hescham continua à ne prendre aucune part au gouvernement ; content de régner dans sa retraite, livré à ses faciles plaisirs, il laissait au nouveau hadjeb, comme il l'avait laissée à El Mansour, la direction suprême des affaires de l'état. Le premier acte du gouvernement d'Abd el Melek fut la confirmation d'El Moezz, fils de Zeïri ben Atiyah, dans la souveraineté du Maghreb. Abd el Melek lui envoya le diplôme d'émir de cette province avec de magnifiques habits, une épée et un cheval richement harnaché. Moezz, par suite de cette investiture, fit proclamer Hescham et son hadjeb dans toute l'étendue de ses domaines. Lors des contestations d'El Mansour avec Zeïri, le hadjeb andalous avait donné le gouvernement de la ville de Fèz au Slave Wadhah el Fathi. Abd el Melek le rappela, et Moezz prit possession de Fèz et de ses dépendances sous la condition qu'il paierait annuellement à l'Espagne un subside en armes, en argent et en chevaux; et il fit partir pour Cordoue, avec le premier envoi, son fils Moansir, en quelque façon comme otage et garantie de sa fidélité et de l'accomplissement de ses promesses. Ceci avait lieu en l'année 393 (1003). Moansir ben El Moezz demeura à Cordoue jusqu'aux troubles qui mirent fin à la puissance des Alahmérides, comme nous le verrons par la suite : car Dieu seul est éternel, s'écrie en cet endroit Ebn Abd el Halim, et sa seule souveraineté n'a point de fin[2].

Le hadjeb Abd el Melek el Modhaffer, se proposant de sui-

[1] Ebn Hayyan dans Conde, c. 105.
[2] El Kartas, c. 22.

vre les traces de son père, résolut de faire comme lui chaque année deux incursions sur les terres des chrétiens. Dès la première campagne (en 1003), il obtint un succès que les Musulmans considèrent un peu à bon marché, ce semble, comme une revanche de Kalaat-al-Nossour; il défit les chrétiens, disent-ils, dans l'Espagne orientale, près de Lérida. Les Arabes sont les seuls à parler de ce succès, et l'on ne trouve rien là-dessus dans la chronique des comtes de Barcelone par le moine de Rippol. Dans le combat à la suite duquel, suivant ce récit, les chrétiens battus s'enfuirent dans leurs montagnes, et qui ne saurait être révoqué en doute malgré le silence des chroniqueurs catalans, périt Ayoub ben Ahmer de Djésirah Schaltis (aujourd'hui Pesula Salteras), qui fut enterré dans la mosquée de cette ville. On se rappelle l'histoire d'Ayoub ben Ahmer : El Mansour l'avait fait incarcérer après l'expédition en Galice de l'année 385, sur des soupçons d'intelligence avec les Léonais; délivré par Abd el Melek, il avait voulu le suivre dans sa première expédition contre les chrétiens, et il s'y était fait tuer en combattant vaillamment, avec l'intrépidité ou plutôt l'abnégation chevaleresque d'un parfait dévot musulman, heureux de laver ainsi le soupçon sous le poids duquel il avait tristement vécu depuis son emprisonnement.

Abd el Melek revint à Cordoue, mais ne s'y reposa que peu de mois. Cette même année, dans l'automne, il rassembla plusieurs corps de cavalerie, et entra avec une grande armée sur les frontières de Galice. Les Arabes racontent qu'il vainquit les chrétiens près de Léon, se rendit maître de la ville et en rasa jusqu'au sol les murailles, que son père avait déjà détruites à moitié; mais on ne sait comment faire accorder cette relation avec ce que nous dit Roderich de Tolède de cette tentative d'Abd el Melek [1]. Il continua ses in-

[1] Anno sequenti (Arabum 394), cum super Legionem exercitum congregas-

cursions avec un grand succès,au rapport des Arabes, et il en revint toujours vainqueur et emmenant beaucoup de captifs et de troupeaux. En cette année [1], disent nos mémoires, apparut dans le ciel une étoile très vive, d'une grande dimension et fort éclatante. Pendant quatre années consécutives, El Modhaffer entra sur les terres de l'Espagne orientale et occidentale, détruisant pendant l'été les villes et les forteresses que les chrétiens réparaient pendant l'hiver. Une nouvelle comète, ou celle qui était apparue en 394, se remontra en 396. Une grande étoile, de celles qui suivent leur cours avec de grands tonnerres, disent les mêmes mémoires, apparut dans le ciel en cette année, et c'était une des douze remarquables qu'ont mentionnées les anciens : les savans l'observèrent avec beaucoup d'attention, et pensaient qu'un astre de cette espèce ne se montrait que lorsque le Dieu très haut, par une providence spéciale, a résolu de grands événemens dans le monde ; mais Dieu seul connaît ses secrets [2].

En cette même année (1005), les vaisseaux d'une flotte musulmane, partie des ports d'Espagne, parvinrent jusqu'en Italie, firent une descente à Salerne, et mirent cette ville à contribution ; mais, pendant que les Musulmans étaient sans précaution à attendre sur la plage qu'on leur portât l'argent convenu, ceux de la ville firent à l'improviste une sortie contre eux ; les Musulmans parvinrent à se rembarquer, mais non sans avoir perdu leurs plus vaillans soldats dans la bagarre [3].

Cependant, le hadjeb continuait en Espagne ses expéditions contre les chrétiens. Les Arabes racontent que, passant par Tolède en l'année 397, il visita le scheik Mohammed ben

set à christianis turpiter effugatus, turpiter est reversus (Roder. Tolet., Hist. Arabum, c. 32).

[1] 394 de l'hégire (du 30 oct. 1003 au 18 oct. 1004).

[2] Conde, c. 103.

[3] Ibid., l. c.

Ibrahim el Koschéry de Cordoue, homme très savant et fort renommé pour ses sages conseils et son mépris des vanités du monde. El Modhaffer alla chez lui un vendredi, après la prière (l'azala du djoumah); le docteur était dans sa maison avec quelques disciples, et lorsque l'on eut demandé la permission d'entrer, sachant que c'était le hadjeb, il pria ses auditeurs de ne se point lever à son entrée, parce qu'ainsi le voulait autrefois El Mansour. El Modhaffer entra, et le scheik le reçut avec beaucoup de courtoisie, sans toutefois permettre à ses auditeurs de se lever. Le hadjeb fit honneur à son école, et en le quittant le pria de le recommander à Dieu dans ses adoas (élévations religieuses); ce que Mohammed ben Ibrahim fit aussitôt dans les termes suivans : « Allahomah [1] seigneur Allah, mets dans les cœurs de ses sujets la parfaite obéissance, et dans son cœur la bonté et l'amour de ses sujets! » El Modhaffer s'arrêta à Tolède quelques jours, attendant que ses troupes y fussent rassemblées; et il en partit avec elles pour la frontière de Castille, sur laquelle, à l'exemple de son père, il paraît qu'il se plaisait particulièrement à guerroyer, courut et ravagea le pays, et s'en revint, comme à l'ordinaire, chargé de butin et de prisonniers [2].

Les expéditions d'El Mansour, ainsi que nous l'avons vu, étaient ordinairement provoquées par des chrétiens mécontens. Il semble qu'il en fut de même de celles d'Abd el Melek. Il vint à Cordoue en ce temps, dit Conde, plusieurs chrétiens d'entre les principaux, qui fuyaient leur pays troublé par des dissensions intestines. Ces chrétiens demandèrent au hadjeb El Modhaffer la permission d'habiter hors de Cordoue; mais celui-ci, en ayant référé au khalife, leur permit non-seulement de demeurer dans l'intérieur de la ville, mais encore leur

[1] Allahomah, dit Conde, est une invocation du nom de Dieu pleine d'affection et de respect, qui renferme, sans l'exprimer, toute l'énergie de l'interjection.
[2] Conde, c. 103.

fit donner des maisons et des jardins où ils pussent vivre en liberté et avec toutes les sûretés et les commodités désirables[1].

De quelles provinces de l'Espagne étaient ces chrétiens, c'est ce qu'il serait curieux de connaître, mais ce que la chronique arabe ne nous dit point. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que c'étaient des chrétiens de Castille, des ennemis de Sancho ben Garcia, puisque la guerre continua contre celui-ci. Les chrétiens de Léon, au contraire, demandèrent la paix en ce temps, et, bien qu'Abd el Melek leur ait répondu qu'il ne pouvait faire la paix avec eux, sans doute par quelque motif religieux, ils en obtinrent une trève pour un temps déterminé, trève qui, pour eux, équivalait assez bien à la paix, et leur assurait un repos dont, à ce qu'il semble, ils avaient grand besoin. Les historiens arabes attribuent la signature de cette trève aux instances du wali de Tolède, Abdallah ben Abdelaziz. Nous connaissons ce personnage : c'était un Merwan, parent du khalife; il avait été grand ami d'El Mansour, qu'il avait accompagné dans la plupart de ses expéditions en Galice. Il s'était montré d'abord terrible aux chrétiens; mais, dans ces derniers temps, il s'était lié d'amitié avec le roi de Léon, et ils s'envoyaient réciproquement des présens : ces rapports étaient la suite d'un de ces procédés chevaleresques particuliers à cette époque : Abdallah, dans une de ses algarades, avait fait captive une très belle chrétienne, et il s'était enflammé pour elle à cause de sa grâce et de son extrême beauté, à ce que nous apprend la chronique arabe ; mais, ayant appris des autres captifs qu'elle était fille du roi Bermude et sœur d'Alfonse V, alors régnant à Léon, il la lui avait renvoyée avec d'autres jeunes filles ses compagnes, sans demander aucun prix pour leur rançon[2]. C'est ce procédé qui sans doute a donné lieu à ce

[1] Conde, c. 103.
[2] Ibid., l. c.

que quelques historiens rapportent du mariage de la sœur d'Alfonse avec cet Abdallah, et au miracle dont ils embellissent leur récit[1].

Abdallah ben Abd el Aziz mourut lui-même peu après, et le temps de la trève étant écoulé, El Modhaffer entra sur les terres de Galice et détruisit de toutes parts les forts que les chrétiens avaient rebâtis dans l'intervalle. Il courut et ravagea le pays, et en ramena beaucoup de captifs et de troupeaux; il abattit les murs d'Avila, arriva à Salamanque et s'avança dans l'intérieur de la Galice et du Portugal : il revint par les bords du Duero, détruisit les forts de Gormaz et d'Osma, et rentra vainqueur à Cordoue. Cette expédition avait eu lieu dans l'automne de l'année 398 (1007). Au printemps de la même année (tombant en 1008) il rentra en Galice avec beaucoup de cavalerie, ayant en sa compagnie le jeune Moansir, fils d'El Moezz ben Zeïri, émir du Maghreb. Les chrétiens vinrent à sa rencontre. El Modhaffer marchait à la tête de quatre mille cavaliers armés de cuirasses et de cottes de mailles brillantes comme des étoiles, dit le chroniqueur musulman, montés sur des chevaux couverts de housses et de caparaçons de soie soigneusement doublés; ensuite venait la cavalerie andalouse et africaine, troupe aguerrie qui s'était distinguée

[1] On trouve dans Pélage d'Oviédo, à ce sujet, ce qui suit : — Tarasiam post mortem patris sui dedit frater ejus Adefonsus in conjugio, ipsa nolente, cuidam pagano regi Toletano pro pace. Ipsa autem, ut erat christiana, dixit pagano regi : Noli me tangere, quia paganus rex es. Si verò me tetigeris angelus Domini interficiet te. Tunc rex derisit eam, et concubuit cum ea semel; et statim, sicut illa prædixerat, percussus est ab angelo Domini. Ille autem, ut sensit mortem propinquam adesse sibi, vocavit cubicularios et consiliarios suos, et præcepit illis onerare camellos auro et argento, gemmis et vestibus pretiosis, et adducere illam ad Legionem cum totis illis muneribus (Pelag. Ovet. Chr., num. 3). — Tarasia se fit religieuse et mourut en 1039, soit dans l'ère 1077. Elle fut enterrée à Saint-Pélage d'Oviédo, et l'on plaça sur son tombeau une épitaphe en assez mauvais latin conservée dans le cimetière attenant à cette église. Le commencement de cette épitaphe porte : *En quem cernis cavea saxa teget compago sacra hic dilecta deo recubans Tarassa Christo dedicata proles Beremundi Regis et Geloyræ Reginæ*, etc. Il n'y est fait aucune allusion à son aventure.

dans les occasions les plus périlleuses sous El Mansour; elle était commandée par le nouveau wali de Tolède, par celui de Badajoz et par le jeune Moansir, qui, monté sur un vigoureux cheval, marchait au premier rang, excitant l'ardeur belliqueuse de ses cavaliers par ses paroles et par son exemple. Ils attaquèrent les chrétiens, et, quoique ce fussent les héros de leur temps, qui tous avaient combattu en un grand nombre de batailles, et étaient accoutumés aux horreurs de la mêlée, ils les défirent, enfoncèrent leurs almafallas, s'élancèrent sur eux comme des dragons, et les contraignirent à fuir en désordre, laissant le champ arrosé de sang. Abd el Melek poursuivit ses avantages avec sa cavalerie; mais les chrétiens, s'étant ralliés sur des côteaux et dans des passages difficiles, revinrent à la charge : la bataille recommença. Les infidèles combattirent cette fois avec plus de succès, et les Musulmans eurent beaucoup à souffrir de leurs attaques; l'arrivée de la nuit mit fin à la lutte : à la faveur de l'obscurité les chrétiens se retirèrent dans leurs montagnes, et les Musulmans, voyant les grandes pertes qu'ils avaient faites, retournèrent à leurs frontières, et de là à Tolède et à Cordoue[1].

Cette campagne fut la dernière d'El Modhaffer, et, au ton du chroniqueur, on peut juger qu'elle fut marquée par une défaite. Abd el Melek y survécut peu, et à peine de retour à Cordoue, il fut atteint d'une maladie grave dont il mourut dans le mois de safar 399 (oct. 1008), non sans soupçon d'avoir été empoisonné. Sa perte fut vivement sentie de tous les bons Musulmans, et la cérémonie de son enterrement rassembla pour la dernière fois les scheiks et les walis arabes. Il avait gouverné l'état pendant six ans et quatre mois depuis la mort du grand hadjeb son père, non sans quelque gloire et sans quelque virilité[2]. Dans la même an-

[1] Conde, c. 103.
[2] D'août 1002 à octobre 1008.

née, et peu de jours après la mort d'Abd el Melek, mourut son précepteur Ahmed ben Abdelaziz ben Faradj ben Abi Houbâb de Cordoue, homme savant et vertueux; il avait atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans, et il fut enterré avec pompe dans la makbora de la Rusafah de Cordoue, où le cadi de la grande mosquée, Ahmed ben Dhékouan, dit la prière pour lui[1].

Comme son père, Abd el Melek avait estimé et distingué les savans. C'est ainsi qu'il avait donné la charge de cadi de Tolède à Khalaf ben Merwan el Sahari à cause de la renommée de son savoir et de sa vertu, sur la proposition du cadi de Cordoue Ebn Dhékouan. Khalaf accepta cette charge avec répugnance, et peu de temps après en donna sa démission et se retira à Cordoue pour se livrer tout entier aux méditations ascétiques. Abou el Asbadj Issa ben Saïd, l'un des wazirs les plus lettrés du diwan d'Abd el Melek, avait mission de réunir chez lui les poètes et les savans, et on nomme parmi ceux qui fréquentaient cette espèce d'académie Souleïman ben Moahran el Sarakousti, auteur d'un recueil de poésies qui lui valut toute la faveur d'Abd el Melek; Khalaf ben Massoud el Djarawi de Melila el Malky connu sous le nom de Ebn Amyna, savant africain qui était venu s'établir à Cordoue l'année même de l'entrée au pouvoir du fils d'El Mansour, et enfin Abou Omar Ahmed ben Abdallah El Bedji, l'homme le plus savant de son temps, et Yali ben Ahmed ben Yaly, un des plus célèbres poètes et généraux alahmérides, qui, aux dernières heures de sa vie, témoigna par de nobles pleurs son regret de mourir dans son lit, et non sur un champ de bataille en vaillant cavalier ou en martyr. Le seul Saïd ben el Hassan Aboul'Ola n'alla plus à aucune assemblée après la mort d'El Mansour, même après y avoir été invité par le hadjeb lui-même; il composa toutefois un éloge du fils d'El Mansour,

[1] Conde, c. 103.

qu'un ami de l'historien Ebn Hayyan lui entendit réciter en Espagne en l'année 396 (1006), mais dont l'original s'est perdu. Saïd ben el Hassan ne quitta point Cordoue cependant durant le gouvernement d'Abd el Melek; mais, peu de temps après sa mort, il passa en Sicile où il mourut de maladie en 417 (1026—27)[1]. L'historien Ebn Hayyan lui-même, de qui Conde a relevé cette notice, habitait Cordoue en ce temps; mais il était trop jeune, étant né vers 988, pour prendre part aux conférences littéraires qui se tenaient chez le wazir Abou el Asbadj Issa ben Saïd. Ebn Hayyan (Abou Merwan ben Khalaf ben Houssëin ben Hayyan, désigné communément sous le nom d'Ebn Hayyan) avait atteint à peine l'âge de vingt ans lors de la mort d'Abd el Melek, et il ne paraît pas qu'il ait rien écrit dans cette partie de sa vie. Dans la suite il composa deux ouvrages qui figurent au premier rang des sources de cette histoire, savoir le Kitab el Moktabys, qui est une histoire d'Espagne en dix volumes, et le Kitab el Matyyn, autre immense composition historique qui ne forme pas moins de soixante volumes. Dans ce dernier ouvrage l'auteur raconte les événemens de son temps et se distingue par une connaissance approfondie de l'histoire et en particulier de celle d'Espagne. Aussi est-il un des plus estimés parmi ceux qui ont traité le même sujet, et a-t-il été mis fréquemment à contribution par Conde pour les époques antérieures au onzième siècle. Son livre se recommande non-seulement par la véracité, mais encore par la pureté et l'élégance du style. Né en l'an 377 de l'hégire (987—988), Ebn Hayyan mourut dans un âge très avancé, le dimanche 27 du mois de rabi-el-awal 469 (28 octobre 1076).

Tel était le fils aîné d'El Mansour, à tout prendre digne de son père; ce qui ne peut se dire de son jeune frère Abd el Rahman qu'on lui donna pour successeur par l'influence des

[1] Ebn Hayyan, dans Conde, c. 103.

anciennes créatures d'El Mansour qui remplissaient l'Alcaçar de Médina Zahra. Hescham, qui n'avait pas d'autre volonté que celle de ses serviteurs, dit Conde (et il faut entendre ceci particulièrement des Slaves et des eunuques du palais, qui portaient le nom d'Alahmérides), choisit pour hadjeb, sur leur proposition, le frère d'El Modhaffer, Abd el Rahman, espérant trouver en lui les qualités et la fortune de son père et de son frère; mais les hommes se trompent d'ordinaire dans leurs jugemens et leurs espérances, car Dieu seul sait la vérité[1]. L'avénement du frère d'Ab el Melek fut salué avec empressement et bienveillance par l'émir du Maghreb Moezz ben Zeïri, qui le fit proclamer dans toutes les chaires des mosquées de ses états et lui envoya de riches présens, entre autres cent cinquante chevaux magnifiques qu'il chargea son fils Moansir de présenter au nouveau hadjeb. Reconnaissant de ces témoignages, Abd el Rahman fit de grands honneurs aux envoyés d'El Moezz, leur donna de riches vêtemens et des bijoux, et renvoya Moansir à son père. Moezz en conçut la plus vive gratitude, et ayant fait choisir les meilleurs chevaux de Barbarie, il les envoya à Cordoue au nombre de mille[2]. Jamais plus beau présent n'était arrivé du Maghreb en Espagne; et ce présent était de nature à plaire singulièrement au jeune hadjeb, cavalier parfait, livré aux plaisirs, passant ses journées à des exercices de cavalerie et ses nuits en banquets et en festins; car tel était le nouveau hadjeb en effet: il n'avait de son père que la taille et la physionomie, et c'était par là qu'il avait capté d'abord la faveur du peuple; mais, de mœurs peu sévères, adonné à l'ivrognerie et aux femmes, il ne tarda pas à se montrer impropre aux affaires graves, et incapable surtout de gouverner; c'est du moins ce que nous apprend Roderich de Tolède[3]. Il s'insinua tout d'abord

[1] Conde, c. 104.
[2] El Kartas, l. c.
[3] Hic pessimus et perversus, fornicationibus et ebrietatibus insisteba: (Roder. Tolet., Hist. Arabum, c. 31).

à ce point dans les bonnes graces et dans l'intimité du khalife, qu'il en conçut les plus ambitieux projets: Hescham el Mouwayyad n'avait point de fils pour lui succéder à l'empire, mais il était en âge d'en avoir encore. Abd el Rahman, sans s'arrêter à cette considération et sans égard aux nombreux parens qu'avait le khalife, tous descendans comme lui d'Abd el Rahman III et justement fiers du nom d'Ommyades, proposa et sut persuader à Hescham de le nommer son wali el ahdy ou futur successeur. D'après Roderich il contraignit Hescham à lui accorder sa demande par la menace de lui ôter la vie s'il s'y refusait[1]. Quoi qu'il en soit, il prit d'abord le surnom pompeux d'El Nassr Leddin Allah qui, joint à son nom d'Abd el Rahman, témoignait d'une singulière présomption; et, pour que sa nomination étonnât moins, il résolut d'en ajourner la déclaration solennelle jusqu'après sa première campagne contre les chrétiens, dans laquelle il comptait illustrer son nom, et montrer qu'il était digne de la haute fortune à laquelle il était appelé[2]. Quoique ces choses se traitassent en secret dans les appartemens de l'Alcaçar, elles ne laissèrent pas que de transpirer, et d'éveiller l'indignation et la haine des Merwans si nombreux à Cordoue; un cousin du khalife, nommé Mohammed ben Hescham ben Abd el Djabar ben Abd el Rahman el Nassr (arrière-petit-fils d'Abd el Rahman III, comme l'indique son nom), s'en montra surtout offensé. Ce jeune homme était d'une grande bravoure, et il s'était flatté de succéder à Hescham à défaut d'enfans de celui-ci. Pour mieux empêcher l'effet des machinations du hadjeb, il quitta Cordoue, passa aux frontières de Castille, réunit à son parti beaucoup d'alcaydes de ce pays, et, ayant rassemblé leurs bannières, il marcha sur l'Andalousie, faisant connaître aux

[1] Isen à regno expellere nitebatur, mortem minitans nisi eum regni institueret successorem; qui metuit, et annuit postulanti (Ibid., l. c.).

[2] El Makkari (dans Murphy, c. 3) va jusqu'à dire qu'Hescham consentit à le reconnaitre pour son héritier dans la dignité de khalife, par un acte daté du dernier jour du mois de rabieh 398 (corrigez 399).

tribus les orgueilleuses prétentions d'Abd el Rahman ben El Mansour à la succession des Bény Ommyah. Il n'en fallait pas plus pour aigrir les esprits des nobles arabes attachés à cette famille, et qui déjà avaient plus d'un grief contre les Bény Ahmer, et en peu de jours ils formèrent une armée au service de l'Ommyade Mohammed descendant en ligne directe du magnanime Abd el Rahman III, ni plus ni moins que le khalife régnant, et Mohammed marcha sur Cordoue à la tête de cette armée.

Instruit de l'orage qui s'était formé contre lui, et de la marche de Mohammed, Abd el Rahman partit de Cordoue avec la cavalerie africaine et la garde du khalife, et se porta au devant de son ennemi; mais, à peine avait-il quitté la ville, que Mohammed fut informé par un wazir de son parti et du départ d'Abd el Rahman et du peu de soldats des gardes qui étaient restés à Cordoue. Sur cet avis, il divisa ses troupes, et, prenant en toute hâte des chemins détournés, avec l'élite de sa cavalerie il entra à Cordoue, se rendit maître de la garde du palais ainsi que de la personne d'Hescham, et fit sur-le-champ publier la destitution du hadjeb Abd el Rahman et sa propre nomination au poste dont Abd el Rahman était dépossédé. C'est ainsi que la fortune commença tout à coup à faire défaut aux Alahmérys. Instruit de ce qui se passait à Cordoue, Abd el Rahman, transporté de fureur, et contre l'avis de quelques-uns de ses généraux, reprit aussitôt le chemin de la ville, se confiant, plus qu'il n'aurait dû, à la faveur populaire dont il croyait jouir. Il entra à Cordoue sans résistance avec sa cavalerie; mais, arrivé sur la place du palais, il y trouva réunis en troupes nombreuses les partisans de Mohammed, à la tête desquels s'étaient mis les principaux scheiks de la ville. N'écoutant que sa colère, il les attaqua incontinent : au premier choc les cavaliers d'Abd el Rahman enfoncèrent et culbutèrent cette multitude; mais le hadjeb, voyant, contre son espoir, le peuple ameuté ne faire aucun cas de ses ordres,

et s'accroître sans cesse en criant d'une voix effroyable : qu'il meure! qu'il meure ! ordonna lui-même la retraite; ses cavaliers, cherchant à s'ouvrir un passage au milieu du peuple, renversèrent et culbutèrent tout ce qui s'opposait à eux; mais beaucoup tombèrent dans la mêlée. Abd el Rahman se défendait ou attaquait avec une bravoure digne d'un plus noble combat; mais, arrêté de toutes parts et blessé de plusieurs coups de lance, son cheval s'abattit, et lui-même, grièvement blessé, tomba au pouvoir de ses ennemis, qui l'amenèrent à Mohammed, lequel le fit incontinent mettre à mort. Abd el Rahman expira ignominieusement cloué à un pieu, le mardi 18 de djoumada el akher 399 (16 février 1009). Homaïdy, dans Conde, dit qu'il fut crucifié dans la lune de redjeb, c'est-à-dire dans le mois suivant; mais les dates des faits postérieurs confirment celle qu'indiquent d'autres auteurs dignes de foi. Ainsi finit le second fils d'El Mansour, après avoir exercé le pouvoir un peu plus de quatre mois[1]. Ses biens furent appliqués au fisc, ses amis se cachèrent, et son nom ne fut plus prononcé qu'accompagné de méprisantes railleries, et accolé au sobriquet injurieux de Schandjoul, que quelques historiens croient signifier le petit Sancho, Sanciolus, Sanchuelo, épithète dont le sens et le motif nous échappent; peut-être faut-il lire, au lieu de Schandjoul, Schadjoual, l'homme aux longs pieds[2].

Mohammed, devenu hadjeb par le moyen que nous venons de voir, distribua les principales charges de l'état et du palais à des hommes sur lesquels il pouvait compter; il nomma, entre autres, président du diwan ou conseil-d'état de Cor-

[1] Roderich de Tolède, qui le traite fort durement, le fait gouverner quatre mois et demi : Cum autem Abderramen quatuor mensibus et dimidio præfuisset, eum ob suam nequitiam peremerunt (Hist. Arabum, c. 31).

[2] Schandjoul est la forme employée dans les manuscrits arabes, comme nous l'avons relevée nous-même ; Sanchuelo, l'équivalent que Conde donne de cette forme (c. 104); enfin on lit dans Roderich de Tolède : — Abderramen qui derisoriè Sanciolus dicebatur (ubi supra, l. c.).

doue, Khalaf ben Merwan ben Ommyah ben Haywat el Sahary, ainsi appelé du lieu de sa naissance, Sahara Haywat, village fondé par son bisaïeul dans l'Algarbe d'Espagne ; il avait été cadi de Tolède, charge que lui avait donnée El Modhaffer, et dont il s'était démis après la mort du wali Abdallah ben Abdelaziz, sous prétexte de dévotion, mais réellement, à ce qu'il semble, parce qu'il lui répugnait d'être quelque chose, lui ommyade et merwan, par la toute-puissance d'un moafery. Mohammed fit en même temps wali-el-codhâh (walilcoda dans Conde) ou grand-juge (wali des cadhis) de l'algarbia de Cordoue le cadhi Ahmed ben Abd el Rahman ben Saïd el Houzamy, homme très-populaire et d'un grand mérite. Enfin, il donna à son propre fils Obeïdallah le gouvernement de Tolède, et plaça près de lui son favori Souleïman ben Mohammed ben Battal, surnommé Abou Ayoub, de Badajoz, célèbre par ses poésies et son esprit. Ayant ainsi peuplé l'administration et l'armée de ses créatures, Mohammed eut soin d'éloigner d'Hescham toutes les personnes de son service intime, ou ayant sa confiance, et il mit à leur place des affidés de son parti.

Ces mesures furent prises avec une promptitude remarquable, les quatre ou cinq premiers jours de son entrée au pouvoir. Son avénement en qualité de hadjeb avait eu lieu peu de jours avant la mi-février 1009. On était au 22 février, et, dans son ambition impatiente, il faisait publier déjà qu'Hescham était atteint d'une grave maladie qui laissait peu d'espoir à ses fidèles serviteurs. Le peuple ne s'émut guère du danger du khalife, accoutumé qu'il était à ne le point voir, et à le considérer comme un vain fantôme. Quand Mohammed vit le peu d'intérêt qu'on montrait pour le danger d'Hescham, et que les walis, les wazirs et les katebs du conseil d'état ne doutaient point qu'il ne dût être le successeur futur du khalife qu'on croyait mourant, il songea à faire assassiner Hescham; mais le slave Wadhah, que son dévouement

pour El Mansour avait fait surnommer l'Alahméride, et qui était alors chambellan d'Hescham et lui était attaché, dissuada Mohammed de son dessein, en lui faisant comprendre que, pour en venir à ses fins, il n'était point nécessaire d'ôter la vie au malheureux khalife, qui, caché dans une retraite sûre et bien gardé, ne ferait aucun obstacle à ses projets : il lui représenta qu'il pouvait, à cet effet, prendre toutes les sûretés désirables, et il lui proposa lui-même ce qu'il croyait le plus convenable. Mohammed se laissa persuader, et, d'accord avec le Slave Wadhah, on enferma Hescham en grand secret, et on confia sa garde à des gens en qui l'on avait toute confiance. On dit qu'il fut placé dans la maison du wazir Housséin ben Hayy; que l'on chercha un homme qui ressemblât par son âge, sa taille et sa tournure au fils de Sohbeya, qu'on l'enleva pendant la nuit, qu'on l'étouffa; que, l'ayant mis dans le lit d'Hescham, on répandit le bruit que la maladie était très grave, et qu'on célébra, comme par son ordre, la déclaration et la reconnaissance de son hadjeb Mohammed, fils d'Hescham, fils d'Abd el Djabar, fils d'Abd el Rahman el Nassr, de l'illustre maison d'Ommyah, comme futur successeur. Les walis et wazirs s'assemblèrent; on publia cette déclaration et, peu d'heures après, la mort du khalife. On mit dans le cercueil le Hescham supposé, et il fut enterré en grande pompe dans la première cour du palais, à côté d'Abd el Rahman III et d'El Hakem II, le 25e jour de la dernière lune de djoumadah 999 (23 fév. 1009)[1].

Le même jour fut proclamé khalife à Cordoue Mohammed ben Hescham. Il prit le titre de Mahady Billah, (directeur

[1] Roderich de Tolède dit que l'on enterra au lieu d'Hescham le corps d'un chrétien qui lui ressemblait, et que Mohammed avait fait tuer à cet effet : — Isen captum in domo cujusdam sui complicis occultavit, et eum mortuum publicavit, et quendam christianum Isen simillimum interfecit, quem mortuum senioribus et aliis demonstravit, et decepti similitudine, crediderunt, et statim honore regio sepelierunt (Roder. Tolet., Hist. Arab., l. c.).

pacificateur par la grace de Dieu), titre qui, comme le remarque un historien, contrasta singulièrement avec les troubles qui accompagnèrent son règne et entraînèrent la ruine de la monarchie des Ommyades en Espagne. On fit la prière pour lui dans toutes les chaires des mosquées d'Espagne, et l'on battit monnaie à son nom.

Mohammed el Mahady avait, à ce qu'il semble, trouvé la garde africaine peu favorable à son ambition durant la suite d'intrigues auxquelles il venait d'avoir recours pour arriver au khalifat. Par esprit de vengeance ou pour plaire au peuple de Cordoue, par qui la garde des Zénètes africains était abhorrée, il lui intima l'ordre, sitôt après son avénement, de sortir du palais et de la ville sans retard ni prières. Les généraux de cette garde, offensés de ce brusque exil, se concertèrent et arrêtèrent qu'ils désobéiraient, à tout prix et à tout risque, à l'ordre du khalife. Ils prirent les armes, et leur capitaine Hescham Raschid ben Souleïman ben Abd el Rahman el Nassr excita les Zénètes et les Berbers placés sous son commandement à attaquer à force ouverte le tyran Mohammed, qu'il traita hautement de perfide et de meurtrier de son prédécesseur. Les conjurés assiégèrent le palais, demandant à grands cris la tête de Mohammed l'usurpateur (el taghi). Celui-ci, avec ses gardes andalous, fit une sortie contre les conjurés, et il s'engagea une lutte sanglante entre les deux partis : le peuple accourut en foule contre les Africains; obligés de se retirer, ils firent un grand carnage de ceux de la ville, qui, avec plus d'ardeur que de prudence, s'étaient présentés à un combat inégal; la mêlée dura toute la soirée, une grande partie de la nuit, et recommença à l'aube du jour suivant. Les Africains furent forcés enfin d'abandonner leurs quartiers et de sortir de la ville; ce qu'ils firent en combattant et en contenant la multitude qui cherchait à les enfoncer. Dans cette périlleuse retraite le vaillant chef des Africains Hescham ben Souleïman étant tombé blessé de

son cheval au milieu d'une troupe de cavaliers andalous, fut pris et conduit en présence d'El Mahady, qui, sans pitié, lui fit incontinent couper la tête; on la jeta par dessus les murailles aux Africains, déjà refoulés hors de la ville, comme pour les intimider par cet acte de rigueur. Mais, furieux de la mort de leur chef, ceux-ci lui donnèrent pour successeur et pour vengeur son cousin Souleïman ben El Hakem ben Souleïman ben El Nassr, qui, trop faible pour continuer le siège de la capitale ou même pour tenir la campagne contre Mohammed, leva le camp le jeudi 5me jour de schawal de cette année 399 (2 juin 1009). L'intervalle probable de leur sortie de Cordoue et de leur départ dut être de quinze à vingt jours, pendant lesquels ils menèrent la vie des nomades dans les champs voisins[1]. El Homaïdy rapporte qu'avant de partir il entra de force dans Cordoue le 6me jour de schawal, mais qu'il se vit aussitôt forcé d'en sortir, et partit pour les frontières de Galice (lisez de Castille), où il fit avec le comte Sancho, roi des chrétiens, un accord par lequel il lui promettait son amitié et un certain nombre de forteresses situées sur cette frontière s'il voulait l'aider contre Mohammed l'usurpateur, qui prenait injustement le titre de khalife à Cordoue[2].

Sancho répondit favorablement aux offres de Souleïman, et Souleïman, avec un corps de chevaliers chrétiens formant une troupe d'élite, à la tête de laquelle était le comte de Castille en personne, reprit le chemin de Cordoue où ses Berbers avaient à cœur d'exercer de terribles représailles. Instruit par ses espions des mouvemens de l'armée de Souleïman, Mohammed fit un appel à l'énergie des Cordouans, et réunit en peu de jours une armée nombreuse avec laquelle il se porta au devant de l'ennemi; la rencontre des deux armées se fit vers le milieu

[1] Tunc quidam nepotem Isen, qui Zuleman dicebatur, super se principem levaverunt, et extra Cordubam peragrabant (Roder. Tolet., Hist. Arabum, c. 32).

[2] El Homaïdy, dans Conde, c. 105.

de la première lune de rabieh 400, un samedi, d'après Ebn Hayyan (5 novembre 1009), à Djébal Kantisch (Gebal Quintos suivant Conde), et il s'engagea une bataille que commencèrent les Andalous avec leur cavalerie. La mêlée fut affreuse, et en peu d'heures vingt mille Cordouans furent étendus sur le champ de bataille, tant morts que blessés. Ebn Hayyan raconte que dans ce combat périrent plusieurs illustres personnages de Cordoue, entre autres Abou Othman ben El Djézar et Aly ben Fath, illustres poètes et wazirs du conseil, qui entrèrent dans la mêlée, et ne reparurent plus jamais ni morts ni vivans [1].

Le succès de la bataille de Kantisch doit être sans contredit attribué à l'intervention des Castillans conduits par Sancho; mais ils figuraient là pour le compte d'un allié, et non pour leur propre compte. Les annales chrétiennes font mention du fait; mais quelques-unes sans donner aucun détail, en sorte qu'il semble que les succès des armes castillanes sur les terres des Musulmans furent indépendans des révolutions intérieures de leur empire. « Dans l'ère MXLVII, dit l'une, le comte Sancius Garsia entra sur les terres des Maures jusqu'à la ville de Molina et détruisit le pays d'Azenca [2]. » « Dans l'ère MXLVII, dit l'autre, le comte Sancius détruisit Cordoue [3]. » Les Annales d'Alcala toutefois donnent plus de détails: — « Dans l'ère MXLIX, disent-elles (lisez MXLVII), le comte Sancius Garsia entra sur la terre des Sarrasins par Tolède, et il pénétra jusqu'à Cordoue et installa roi Zuleman dans le royaume Cordouan, et il s'en retourna, après avoir remporté de grands avantages, en Castille sa province [4]. » Ainsi, d'après elles, l'ex-

[1] Ebn Hayyan, dans Conde, c. 103.

[2] In era MXLVII ingressus est comes Sancius Garsia in terra Maurorum usque in civitatem Molina, et destruxit terram Azencam (Ann. Compl., ad ann. 1009).

[3] Era MXLVII destruxit comes Sancius Cordubam (Chr. Burgens., ibid.).

[4] In era MXLIX (lege MXLVII) in mense novembri ingressus est comes Sancius Garsia in terram Sarracenórum in Toleto, et perrexit in Cordoba, et posuit Rex

pédition de Souleïman se fit en novembre, ce qui concorde avec la date de la bataille de Kantisch donnée par les Arabes ; nous apprenons de plus qu'elle s'exerça d'abord sur les terres de Tolède, dont Azenca, le château actuel d'Aceca (el castillo de Aceca), touche presque la capitale. Un chrétien, dont la vie est des plus singulières, combattait du côté des Cordouans à Kantisch : c'est ce Raymond dont nous avons parlé ailleurs, qui, fait prisonnier par les troupes andalouses en Afrique, avait pris du service dans leurs rangs. Présent avec beaucoup d'autres chrétiens à la bataille où Souleïman demeura vainqueur, il fut repris par le comte Sancho et rendu à la liberté après quinze années de courses et d'aventures, dont la plus singulière fut de retrouver en rentrant dans son pays sa femme remariée et ses biens aliénés [1].

Mohammed, vaincu et rejeté dans la plaine de Baylen, s'enfuit avec les débris de son armée, traversa la Sierra, et se rendit dans la campagne de Calatrava, et de là à Tolède, dont était wali son fils Obeïdallah ; tandis que l'heureux Souleïman marchait sur Cordoue avec son armée victorieuse. Les habitans manifestèrent le dessein de s'opposer à son entrée; mais, par le conseil de Wadhah el Ahméry, on ouvrit les portes au vainqueur. Souleïman, toutefois, se défiant avec raison des habitans de la capitale, tant à cause de leur ancienne inimitié contre les Africains, qu'à cause de la terreur et de la haine qu'avait inspirées le carnage récent de Djébal-Kantisch, et enfin son alliance avec les chrétiens et leur présence dans son armée, ne voulut point d'abord entrer dans Cordoue sous divers prétextes. Il chargea le Slave Wadhah d'y maintenir l'ordre en son nom, et demeura avec ses troupes dans les environs jusqu'au 15 de la dernière lune

Zuleman in regno Cordubensi, et cum grandi victoria reversus est in Castella in sua provincia (Annal. Complut., p. 312).

[1] Sur ce Raymond, voyez le recueil des Bollandistes, 6 octobre, p. 327, et ci-devant, t. IV, p. 459.

de rabieh 400 (6 décembre 1009), c'est-à-dire près d'un mois [1]. Il entra ce jour-là à Cordoue avec sa cavalerie africaine, et s'y fit proclamer khalife sous le titre d'Él Mostaïn B'Illah (le secouru ou le protégé de Dieu). Mais son autorité fut loin d'être partout reconnue. Les peuples des frontières de Castille et du Guadalajara, depuis Tortose à l'orient jusqu'à Lisbonne à l'occident, suivaient son parti, tandis que Valence, Murcie et les tribus des Alpujarras se déclaraient contre lui. Deux partis vivaces divisaient l'Espagne musulmane: les Arabes de pure race et leurs adhérens d'un côté, les Berbers de l'autre. Ceux-ci étaient surtout haïs dans l'Espagne méridionale, et, malgré l'avénement de leur chef à Cordoue, des insurrections éclatèrent contre eux sur divers points de l'Andalousie, là surtout où les vrais Arabes et les Mostarabes andalous ou slaves étaient en majorité. C'est ainsi que fut mis à mort par la populace de Malaga un des scheiks africains les plus renommés, Khalaf ben Massoud el Habawyy, plus connu sous le nom d'Ebn Omayna; Khalaf supplia qu'on lui laissât faire sa prière avec deux prosternations; on le lui permit; mais, avant qu'il eût achevé, on lui brisa la tête d'un coup de pierre; ainsi le raconte Ebn Hayyan [2].

Souleïman lui-même n'osait habiter Cordoue, et il occupait avec ses auxiliaires chrétiens le palais de Médina Zahra. De là, son premier soin fut de changer plusieurs alcaydes de forteresse d'une foi douteuse, et de mettre à leur place des hommes sur le dévouement desquels il pût compter, c'est-à-dire des Africains; car désormais leur cause était la sienne,

[1] Roderich de Tolède suppose qu'il y entra d'abord violemment à la suite même de la victoire de Kantisch; mais que, ne se confiant point aux habitans de Cordoue, il sortit aussitôt de leur ville, et s'établit dans les campagnes voisines avec l'armée des chrétiens: — Zuleman..... ingressus est Cordubam violenter..... Zuleman autem de Cordubensis non confidens, egressus est civitatem, et in vicinis locis morabatur cum exercitu christiano (Hist. Arabum, c. 33).

[2] Dans Conde, c. 105.

bien qu'il fût du plus noble sang des Arabes, et issu, comme les précédens khalifes, en droite ligne d'Ommyah ben Abd Schems[1]. Il plaça en cette occasion deux officiers de la garde africaine, alors fort jeunes, nommés Aly ben Hammoud ben Merwan, et El Kasem ben Hammoud ben Merwan, tous deux frères, de la famille royale des Edris, et que nous verrons plus tard jouer un grand rôle dans cette histoire, à deux postes importans, savoir, le moins âgé au gouvernement d'Algésiras, et l'aîné à celui de Ceuta et de Tanger; il plaça de même dans les principales villes des généraux de son parti[2].

Son pouvoir était cependant toujours incertain et chancelant, et, dans son parti même, il trouva des ennemis et des concurrens. Un de ses cousins, nommé Merwan, suscité par des conseils émanés, à ce qu'il semble, d'un chef des Slaves, s'éleva contre Souleïman : mais Souleïman fit enfermer Merwan et couper la tête à cinquante de ses complices[3]. Dans sa

[1] Le premier chef de la garde africaine décapité par l'ordre de Mohammed, dès l'origine de l'insurrection des Berbers, Hescham Raschid, fils de Souleïman, fils d'Abd el Rahman, était petit-fils de ce dernier (Abd el Rahman III, El Nassr); Mohammed, fils d'Hescham, fils d'Abd el Djabar, fils d'Abd el Rahman, n'en était qu'arrière-petit-fils, ainsi que Souleïman, fils d'El Hakem, fils de Souleïman, fils d'Abd el Rahman (voyez Conde, c. 105). On comprend mal après cela comment M. Aschbach, qui a particulièrement travaillé sur Conde, a pu dire en parlant de Souleïman (Geschichte der Ommajiaden in Spanien) : « Il n'est nulle part fait mention qu'il fût parent de la famille Ommajiade, etc. » Il en est fait mention partout, au contraire, et l'on trouve dans les manuscrits de l'Escurial plus d'une fois sa généalogie écrite tout au long, suivant l'usage arabe, entre autres dans Ebn Hayyan : Ce Souleïman, y est-il dit, était fils d'El Hakem, fils de Souleïman, fils d'Abd el Rahman, fils de Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Mohammed, fils d'Abd el Rahman, fils d'El Hakem, fils d'Hescham, fils d'Abd el Rahman, fils de Moawiah, fils d'Hescham, fils d'Abd el Melek, fils de Merwan, fils d'El Hakem, fils d'Abou'l Ass, fils d'Ommyah, fils d'Abd Schems.

[2] Conde, c. 105.

[3] Conde, c. 105. Roderich place cette tentative aux premiers temps de l'insurrection des Berbers, et la raconte comme il suit : —Verum quedam pars eorum de Barbaria nisi sunt sibi præficere Maruhan consobrinum Zulemæ, et dederunt ei equum et ensem ut si Zuleman interficeret, statim constituerent eum regem. Quod cum Zuleman per quempiam percepisset, illos Barbaros fecit decapitari, et consobrinum suum Maruhan in vinculis detineri (Hist. Arabum, c. 32).

propre armée l'insubordination était extrême, et les mauvaises pensées communes. C'est ainsi qu'un Berber, probablement d'un rang élevé, essaya de lui persuader qu'il ferait un acte politique et d'un bon Musulman en permettant à ses soldats de tuer les chrétiens pendant qu'on les tenait, afin qu'ils ne pussent venir en aide à aucun autre; à quoi Souleïman s'opposa avec énergie, alléguant noblement la foi jurée. Mais, craignant que, contre sa volonté, ses soldats n'exécutassent cet atroce projet, il fit aux chrétiens les présens convenus, et leur donna la permission de retourner dans leur pays[1]. Tels furent les premiers actes honorables de ce Souleïman, entraîné par la force des choses à jouer un rôle terrible parmi les siens, et à débuter par le meurtre d'un grand nombre. Le fidèle Wadhah lui dévoila dans ces premiers temps le secret de l'existence d'Hescham, et lui donna le hardi conseil de le replacer au pouvoir; mais Souleïman lui répondit : — « Wadhah, je le désire beaucoup; mais ce n'est pas le temps de nous remettre en de si faibles mains; laissez-le, son heure arrivera. » La confidence de Wadhah ne valut à Hescham qu'un changement de prison et de geôlier[2].

Sur ces entrefaites, Mohammed el Mahady, qui, comme nous l'avons vu, s'était réfugié près de son fils Obeïdallah, wali de Tolède, avait, par l'intermédiaire de quelques scheiks et de négocians juifs qui faisaient fréquemment le voyage de Tolède à Barcelone, recherché l'aide des chrétiens de cette partie de la Péninsule que les Arabes désignent sous le nom de pays d'Elfrank; et, à force d'argent, il avait déterminé le comte Bermond et le comte Armengudi, c'est-à-dire Raymond de

[1] Quidam Barbarus suasit ei ut permitteret eos occidere Christianos, ne forte ut ei adhererant, alii regi adhærerent, et ei cederent in periculum et jacturam..... Cui Zuleman : In securitate meæ fidei advenerunt, et ideo nunquam hoc facinus perpetrabo : et timens Zuleman ne eis fieret quicquam mali, datis muneribus, licentiam tribuit ei redeundi ; at illi cum multis divitiis reversi sunt in Castella (Roder. Tolet., Hist. Arab., c. 33).

[2] Conde, c. 105.

Barcelone et Ermengaud d'Urgel, fils et successeurs de Borrel, à lui prêter le secours de leurs armes, et à se joindre aux troupes que ses alcaydes avaient levées pour lui dans les provinces de Tolède, de Valence et de Murcie[1]. Mohammed s'était arrêté à Tolède, pour ces négociations, pendant plus de sept mois. Tout fut près vers le mois de juillet 1010. L'armée de Mohammed se composait de trente mille Musulmans et de neuf mille chrétiens[2]; il se mit à leur tête et marcha sur Cordoue. Telle était la situation de Souleïman que, bien qu'averti depuis longtemps des préparatifs et des projets de Mohammed, et maître de Cordoue, il ne put former qu'à grand'peine une armée suffisante pour tenter d'arrêter son rival dans sa marche. Quelques troupes d'Algarbe et de Mérida vinrent seules se joindre aux guerriers des six kabilehs africaines qui faisaient la principale force de son parti. Les Cordouans ne voulurent point le suivre, s'excusant sous divers prétextes, que Roderich de Tolède qualifie de frivoles. Mais les Berbers dirent à leur roi : « Ne t'effraie point du refus des Cordouans; nous t'assisterons, nous, de toutes nos forces, jusqu'à la mort[3]. » Rassuré par leurs promesses, Souleïman se porta en avant de Cordoue du côté où l'orage menaçait, et s'avança jusqu'à un champ nommé Akbat-al-Bakar (la montagne ou la colline des Bœufs), peut-être Acebuchar, par où devait nécessairement passer El Mahady, et il y fit dresser ses tentes. El Mahady arriva, et, avant que son armée se fût disposée au combat, les Berbers l'attaquèrent impétueusement et lui

[1] Concertó por dinero, dit Conde (c. 105), que le ayudase el Conde Bermond y el Conde Armengudi, y vinieron en su ayuda con sus gentes estos esforzados caudillos de Afranc.

[2] Conde, c. 105. Confirmé par Roderich de Tolède : — Fertur Almahadi in exercitu habuisse triginta millia Sarracenorum, et novem millia christianorum.

[3] Quod cum Zulemæ innotuisset Cordubenses sollicitavit, ut cum eo occurrerent venienti, sed ipsi factionis solitæ non obliti, se causis frivolis excusarunt. Barbari autem regi dixerunt : Pro Cordubensibus non formides, quia nos tibi usque ad mortem strenuè assistemus (Hist. Arab., c. 34).

tuèrent plusieurs milliers d'hommes, au point qu'El Mahady se crut un moment vaincu; mais, ayant rassemblé ses forces, et avec l'aide des chrétiens qui arrivèrent, il rétablit le combat et mit en déroute Souleïman, qui, à la faveur de la nuit, abandonna le champ de bataille et s'enfuit à Zahra en évitant d'entrer à Cordoue, dont il craignait toujours les habitans. Suivant Conde, le nombre des ennemis de Souleïman était presque le double celui de ses soldats; ses troupes combattirent néanmoins tout le jour avec beaucoup de valeur; mais, au coucher du soleil, elles cédèrent le champ aux forces supérieures de Mohammed, et battirent en retraite vers Médina Zahra, n'osant point entrer à Cordoue[1]. Le combat d'Akbat-al-Bakar eut lieu vers la fin d'août 1010. Il y périt de part et d'autre beaucoup de vaillans et illustres personnages : du côté de Souleïman, l'histoire nomme le noble et brave scheik Abdallah ben Ahmed ben Keindi de Cordoue, surnommé El Toïtal, le mokri de l'Aljama de Cordoue Souleïman ben Hescham ben Walid ben Koleïb, le kateb Ahmed ben Béryyl, un autre mokri nommé Ebn El Kamr, etc., qui tous s'étaient fait tuer en combattant: du côté de Mohammed el Mahady furent tués Abdallah ben Abd el Azyz, cadi d'Elbira, et le spirituel poète Mohammed ben Mèsàody el Baschéni, qui avait été très favorisé par l'avant-dernier khalife, et dont les gracieuses kassidehs faisaient les délices de l'Andalousie.

Après sa défaite, Souleïman, avons-nous dit, s'était enfui à Zahra, en évitant de passer par Cordoue; mais, dans Zahra même, il ne se crut pas en sûreté. Il avait éprouvé la valeur

[1] Conde, c. 105. — Roderich de Tolède raconte cette affaire avec plus de détails : — Tunc Zuleman de eorum Barbarorum promissione confisus occurrit Almahadi è contrario venienti, et procedens, fixit tentoria in loco qui Accauatalbacar nominatur, qui distat à Cordubæ decem leucis, et antequam Almahadi exercitus ressidisset in eum Barbari irruperunt, et ex eis multa millia occiderunt, adeo quod succubuisse Almahadi exercitus videretur; sed resumptis viribus, prælium restauraverunt, et instantibus Christianis succubuit pars Zuleman, et Zuleman cedens hostibus fugit ad Azafram (ibid., l. c.).

de ses ennemis en nombre si supérieur à celui de ses soldats, et il connaissait toute la haine que lui portaient les Cordouans depuis le massacre de Kantisch. Désespérant de se maintenir à Zahra, il fit rassembler à la hâte les richesses de l'Alcaçar qui, à titre légitime, pouvaient passer pour appartenir au khalife. Les Africains allèrent plus loin : contre la volonté de Souleïman lui-même, ils pillèrent le palais et la principale mosquée, ainsi que les plus riches maisons des Arabes et des Slaves, enlevèrent les lampes d'or et d'argent de la mosquée, les pierreries, les chaînes et les couronnes précieuses conservées au trésor des khalifes, et plusieurs charges d'étoffes précieuses et de pierreries. Les livres de la bibliothèque rassemblée à si grands frais par El Hakem devinrent pour la plupart la proie d'ignorans Berbers, qui ne savaient ni lire ni écrire ni même parler l'arabe. Ainsi commença la destruction de Médina Zahra, la résidence khalifale fondée par Abd el Rahman III, le splendide séjour, merveilleux et charmant, des belles odalisques de l'Andalousie. Ce que les Berbers ne purent enlever fut bientôt la proie des soldats de Mohammed et des Cordouans qui survinrent, marchant à la poursuite du vaincu d'Akbat-al-Bakar; tandis que Souleïman se retirait à grandes journées vers Aldjézirà Alhadrà dans le dessein de passer en Afrique.

Mohammed entra à Cordoue après sa victoire et y fut reçu avec des acclamations de triomphe ; le peuple le nommait son vengeur et son libérateur. Il maintint le Slave Wadhah el Ahméry dans la charge de hadjeb, pour la confiance qu'il méritait. Il ne s'arrêta que deux jours à Cordoue, et en partit avec tout son monde à la poursuite des Africains. Ceux-ci étaient campés sur les bords du Wadiaro, dans les champs d'Algésiras. Dans l'orgueil de sa dernière victoire, Mohammed les attaqua sans donner à ses troupes le temps de se reposer. Cela rendit plus favorable la position de Souleïman qui, contraint d'éprouver la fortune, dit à ses Africains: « Le moment est venu de combattre jusqu'à la victoire ou à la mort; nous n'a-

vons d'espoir qu'en nos épées. Courage donc! Plutôt que de tendre le cou à nos ennemis, essayons de vaincre ou mourons vengés!» Il rangea ses escadrons et chargea avec un courage désespéré; ceux de Mohammed combattirent avec beaucoup de fermeté, mais ils ne purent résister à l'impétuosité des chevaux africains, mieux reposés que les leurs. Souleïman enfonça et mit en déroute l'armée de Mohammed, laquelle tourna bride et s'enfuit en désordre vers Cordoue. Souleïman la poursuivit jusqu'aux environs de la ville, où Mohammed entra avec un petit nombre de ses gardes, et où quelques jours après seulement arrivèrent ses troupes fugitives et ses auxiliaires chrétiens.

Ceux-ci avaient surtout cruellement souffert des attaques impétueuses des Berbers, et il ne leur avait servi de rien d'être couverts et bardés de fer, eux et leurs chevaux. Plusieurs de leurs chefs, entre autres Ermengaud d'Urgel, frère de Raymond de Barcelone, et les évêques Ætius de Barcelone, Otton de Gironne et Arnaud d'Ausone, successeur de Godmar, tombèrent au premier rang dans ce combat désespéré. Ermengaud, comte d'Urgel, qui fut surnommé de Cordoue à cause qu'il mourut dans cette occasion, avait fait son testament deux ans auparavant, le 28 de juillet, la XIIe année de Robert. Il avait légué, entre autres choses, son épée et son baudrier garni d'or à l'église de Sainte Marie du Puy, deux tasses d'argent à celle de Saint Vincent de Castres, cinq onces d'or pour acheter des livres à Sainte Marie de Gosal, ses bœufs au monastère de Saint Saturnin, ses échecs à l'abbaye de Saint Gilles[1]. Le corps d'Otton, évêque de Gironne, retrouvé parmi les morts par

[1] ... Ad sancta Maria in Anicio ipsa mea spada auro et ipso fodoro de auro et rengas cum ipsa fibula de auro....., ad sancto Vincentio de Castres anapos duos de argento..... et ad sancta Maria de Gosal uncias quinque de auro ad libros emendos..... meos boves..... ad cœnobio sancti Saturnini. Et ad sancti Ægidii cœnobio ipsos meos schacos..... (Testamentum Ermengaudi comitis Urgellensis, ex Chartulario ecclesiæ Urgellensis, ad ann. 1010).

un des fidèles soldats de l'évêque fut transporté d'abord à Cordoue et ensuite dans le monastère de Saint-Cucuphat, dont il était abbé, et où on l'enterra près de la porte du cloître, avec une épitaphe latine en vers, rimant le premier avec le troisième, le second avec le quatrième, et écrits à la manière arabe, deux par deux sur la même ligne, dans les derniers vers de laquelle on trouve la date précise de la bataille qui nous occupe, date qui manque chez les écrivains musulmans :

> Erant anni mille decem post Christi præsepia,
> Quando dedit isti necem prima lux septembria;

date confirmée d'ailleurs par une ancienne charte de l'église de Barcelone, dans laquelle il est dit qu'un certain Guitardus, parti pour le pays de Cordoue dans le mois d'août, y combattit si malheureusement le 1er septembre, qu'il y périt avec les évêques dont il a été parlé[1].

Les deux batailles d'Akbat-al-Bakar et du Guadiaro, ainsi que l'année 400, sont restées célèbres dans l'histoire des Arabes andalousiens, où elles sont désignées, à cause de cette intervention des chrétiens de la Catalogne, sous le nom commun de al sènnè al Frandjiyah (la campagne ou l'année des Franks).

Mohammed, menacé jusque dans Cordoue, en fit fortifier les murailles, en répara les tours et ouvrit un fossé profond autour de la ville. Le Slave Wadhah, son hadjeb, avait toute sa confiance, et commandait avec un pouvoir absolu. Les habitans travaillaient jour et nuit aux fortifications ; la ville fut bientôt en état de résister aux attaques des Berbers de Souleïman. Mais les factions andalouse, alahméride, slave et africaine divisaient Cordoue comme le reste de l'Espagne

[1] . . . . Profectus Cordubam mense Augusto, ad eam ita infeliciter pugnavit Kalendis Septembris ut et ipse et episcopi paulo ante nominati in ea pugna ceciderint (vide Marcæ Marca Hisp., p. 422).

musulmane. Maitres en ce moment, les Slaves dominaient Mohammed, et ils firent exiler plusieurs nobles scheiks des Zénètes et même des Arabes qui leur déplaisaient. Wadhah fit donner en même temps les principales charges de l'état aux Slaves ses compatriotes. L'intérêt du khalife était de garder près de lui ses alliés de l'Espagne orientale; mais on sema des bruits sinistres, on répandit que le khalife voulait se défaire des chrétiens échappés au fer des Berbers à la bataille du Guadiaro, et qui pour lors habitaient Cordoue. Raymond, que les Arabes appellent Arramoundy, tint compte de ces bruits, et, malgré les protestations et les assurances du khalife, prit congé de lui, et repartit pour Barcelone. C'est par erreur que Conde appelle le général des chrétiens Armengudi[1]. Conde n'accuse d'ailleurs personne nominativement d'avoir excité la défiance de Raymond de Barcelone. Nous ne croyons donc point qu'il puisse être permis de dire, en parlant du Slave Wadhah, comme on l'a fait récemment, que ce fut lui qui, « semant partout ses trames ténébreuses, parvint à faire croire au comte Raymond de Barcelone que Mohammed songeait à se défaire de ses auxiliaires chrétiens. » Raymond jugea prudent de se retirer; il pouvait craindre en effet quelque soulèvement populaire excité par un excès de zèle religieux de la part des fakihs; mais il ne partit pas de Cordoue brouillé avec Mohammed. Loin de là : il se chargea d'une lettre pour le fils du khalife, pour Obeïdallah, wali de Tolède, que son père appelait au secours de Cordoue assiégée par les Africains[2].

Mohammed et Wadhah demandèrent aussi des secours aux walis de Mérida et de Saragosse et aux alcaydes des frontières; mais tous s'excusèrent sous divers prétextes. Le peuple était persuadé que Dieu ne serait point favorable au parti

[1] Conde, c. 106.
[2] Ibid., l. c.

de Mohammed, à cause de son alliance avec les infidèles, et de tous côtés on le lui reprochait. « L'estime et l'amour du peuple, dit à ce propos l'historien musulman, suivent le vent de la fortune; il ne juge et ne pèse les actions que d'après le succès; le méchant qui triomphe est un héros; l'homme juste et bon vaincu est un infâme, digne de la potence[1]. »

Cet état de choses dura toute l'année 401 (1010—1011). Les Africains, accoutumés à la vie nomade, hivernèrent cette année sur les hauteurs ou Alxarafes de Cordoue, et, le printemps venu, dirigèrent leurs algarades de tous côtés, partout où il y avait quelque chose à piller ou une vengeance à satisfaire. Pendant tout le cours de l'année 402, l'Andalousie continua de souffrir les ravages de la peste et les tourmens et afflictions de la guerre civile. Les provisions manquaient à Cordoue, les maux s'aggravaient, et le mécontentement général augmentait; les habitans qui le pouvaient abandonnaient la ville et fuyaient dans les montagnes ou dans les petits villages voisins. La disette et la peste vinrent en aide à Souleïman, à ce point que Mohammed, désespéré, ne savait plus quel parti prendre ni à qui recourir. Dans cette extrémité, Wadhah, ne prenant, à ce qu'il semble, conseil que de lui-même, et sans ordre spécial d'El Mahady, tira de sa prison le malheureux Hescham, le dimanche septième jour de la lune de djoulhedjah 402 (29 juin 1012)[2], et le fit présenter au peuple dans la maksoura de la grande Aljama. Toute la ville s'émut à la nouvelle que Hescham vivait encore, et, en le voyant, il semblait à tous que ce qui se passait était un songe. Une multitude immense accourut devant la mosquée, où le Slave Wadhah leur montra leur ancien khalife, qu'ils proclamèrent avec les plus sincères démonstra-

[1] Conde, c. 107.

[2] Conde porte le 7 de djoulhedjah 400; mais cette date est évidemment fausse. Nous dirons tout à l'heure pourquoi.

tions d'allégresse, et qu'ils accompagnèrent jusqu'à son palais en poussant de grands cris. Mohammed, effrayé de ces démonstrations, et se fiant encore aux Slaves, se cacha dans une des pièces les plus reculées de l'Alcaçar; mais le jour de la Pâque des victimes, 10 de djoulhedjah (2 juillet 1012), il fut amené par le Slave Hambar au pied du trône qu'il occupait naguère pour y rendre compte de sa conduite. Hescham lui reprocha durement sa déloyauté et lui dit, selon la chronique de Conde : « Tu goûteras maintenant le fruit amer de ton ambition démesurée[1]. » Après quoi, il lui fit incontinent couper la tête, qu'un wazir à cheval alla promener dans les rues au bout de sa lance. Le corps fut jeté sur la place, mis en pièces, et trois jours après enterré dans la cour d'une mosquée. Le khalife ressuscité ordonna qu'on envoyât la tête de Mohammed à son rival Souleïman qui se trouvait à Citawa. Hescham pensait que cet exemple l'intimiderait et le ferait rentrer dans l'obéissance; nous verrons tout à l'heure ce qu'il en arriva[2]. Le règne de Mohammed, depuis son soulèvement jusqu'à sa décapitation, fut de trois ans et un peu plus de quatre mois, sur la somme desquels Souleïman fut pendant huit mois à Cordoue ou dans les environs, et Mohammed à Tolède ou aux frontières : il était surnommé El Mahady; après la bataille d'Akbat-al-Bakar, on l'appela El Dhafer[3] (le Vainqueur), et communé-

[1] Suivant Roderich de Tolède il lui dit :—Tu es proditor Dei et mei, quia Sarracenos interfici procurasti, et bona eorum amitti fecisti, et proditiones sæpius iterasti (Hist. Arab., c. 33).

[2] Roderich rapporte les faits de la même manière, à quelques traits près : — Fecit eum per alguazilum statim decapitari, dit-il, et reservato capite, mandavit corpus à muro in plateam præcipitari; et eunuchi et alii frustratim dilacerantes, etiam in corpus exanime lanceas defigebant : caput autem fecit per totam civitatem in lancea deportari, quod erat jucundum fere omnibus intueri, eo quod ejus injurias recolebant : et post triduum quidam supplicarunt, ut infelix corpus sepeliretur, quo obtento in Mesquitæ angulo est sepultus. Caput autem misit Isen Zuleman, qui Citanæ morabatur, sperans quod eo viso ei fieret in vassallum (ibid., l. c.).

[3] Prononcez comme s'il y avait un *d* et un *z*, El Dzafer.

ment Abou el Walid; la mère qui l'enfanta se nommait Mozna, et il avait un fils appelé Obeïdallah, qui lui survécut; il était né l'an 366 (du 29 août 976 au 17 août 977), et avait par conséquent, à sa mort, de trente-six à trente-sept ans[1].

Souleïman reçut la tête de Mohammed comme un riche présent, et, instruit des préparatifs d'Obeïdallah à Tolède pour marcher contre lui, il prit occasion de cet évènement pour susciter ce nouvel ennemi à Hescham; il fit embaumer cette tête et la fit porter avec dix mille mitkals d'or à Obeïdallah, auquel il écrivit ce qui se passait à Cordoue : « C'est ainsi, lui mandait-il dans sa lettre, que l'émir Hescham récompense ceux qui le servent et lui restituent l'empire. Voici la tête de Mohammed ton père; garde-toi de tomber entre les mains de cet ingrat et cruel tyran; si tu cherches sûreté et vengeance, Souleïman sera ton compagnon. » Obeïdallah, à la vue de la tête de son père, montra tous les signes de la plus vive affliction, et la lettre de Souleïman produisit sur son esprit l'effet que l'émir des Africains s'en était promis. Il enterra cette tête avec beaucoup de pompe dans la cour de

[1] Conde, suivi en cela par l'auteur de la Chronologie des Arabes et des Maures d'Espagne insérée dans le nouvel *Art de vérifier les dates*, place le commencement du second règne d'Heschām au 7 de djoulhedjah 400, et la mort de Mohammed au 10 du même mois de la même année; c'est-à-dire en 1010 (21 et 24 juillet 1010) : l'ancien *Art de vérifier les dates* ne faisait mourir Mohammed qu'en l'année 1012 de J.-C. ou 403 de l'hégire. La différence est assez grande pour que l'on dût croire que Conde n'avait adopté qu'après un examen approfondi la date 400; d'autant plus qu'il dit lui-même que l'on battit monnaie au nom de ce roi, et que dès lors les dates de ces monnaies offraient un moyen de vérification fort aisé pour lui. Il est très vrai cependant que c'est Conde qui se trompe, et non les religieux de Saint-Maur, car deux monnaies de Mohammed que nous avons eues entre les mains, et qui font partie du cabinet de M. d'Avezac, portent les dates 402 et 403. Si ceci ne tranchait pas péremptoirement la difficulté, nous ajouterions que le 7 et le 10 de djoulhedjah correspondent, comme nous venons de le dire, au 21 et au 24 juillet 1010, époque à laquelle nous savons que Souleïman régnait à Cordoue, tandis que Mohammed était occupé à Tolède à préparer toutes choses pour l'expédition qui devait l'y ramener au mois de septembre suivant.

la grande mosquée de Tolède [1]; et il écrivit à Souleïman des lettres d'amitié, dans lesquelles il lui annonçait sa prochaine arrivée en Andalousie avec les meilleures troupes de la province dont il était wali. Hescham confirma dans la charge de hadjeb le slave Wadhah; celui-ci fit quelques sorties heureuses contre les Africains de Souleïman; mais ayant appris qu'Obeïdallah ben Mohammed venait se réunir à Souleïman [2] avec les troupes de Tolède, il laissa le commandement de Cordoue aux généraux slaves Zahorr et Hambar, et partit lui-même pour Tolède à la tête d'un corps de cavalerie d'élite; en même temps il sollicita des secours près du comte Sancho de Castille. Souleïman, qui déjà avait obtenu à son grand avantage l'assistance de Sancho contre Mohammed, négociait en ce moment près du comte pour le même objet, à des conditions extraordinaires. Sancho répondit que Souleïman lui donnait six forteresses sur sa frontière pour le secourir, mais que si Wadhah voulait lui en donner autant, il aimerait mieux secourir Hescham que Souleïman. Wadhah, sans en référer au khalife, dit Conde, prit sur lui d'accorder les forteresses demandées à l'infidèle, et ils marchèrent aussitôt contre Tolède [3]. Le jeune wali en était déjà parti pour porter secours à Souleïman, et Wadhah s'empara d'autant plus aisément de la ville, presque sans défense, au moyen des intelligences qu'il s'y était ménagées, et surtout par l'influence d'un scheik illustre nommé Ismayl ben Dzy el Noun, dont nous reparlerons tout à l'heure. Obeïdallah, à la nouvelle

[1] Filius autem Almahadi, qui Obeydalla dicebatur, erat Toleti, et à Toletanis plurimum amabatur, cui Zuleman caput receptum misit, cum mille morabetinis, quod et Toletani in Mezquita sepelierunt (Rod. Tol., c. 36).

[2] Conde, c. 107.

[3] Roderich de Tolède prétend au contraire qu'on délibéra à Cordoue même sur la demande de Sancho, et qu'on ne l'accorda qu'à bon escient: — Fuit petitio (comitis) gravis visa : sed quia discriminis instantia perurgebat, visum fuit castella cedere, eo quod noviter acquisita, et minus utilitatis quam operis secum ferrent, et rex Isen petitioni comitis aquievit, et præcepit castella protinus dari (Ibid., c. 37).

de cet événement, revint chercher ses ennemis, et rencontra aux environs de Maqueda l'armée de Wadhah et ses auxiliaires, les chrétiens ; mais dans le combat qui s'engagea incontinent entre les deux camps, les troupes d'Obeïd-Allah furent vaincues et s'enfuirent vers Cordoue; Obeïd-Allah lui-même et ses principaux officiers furent faits prisonniers, entre autres Mahommed ben Témyn et Ahmed ben Mohammed ben Wasim de Tolède, cavalier puissant et fort érudit. Ce dernier fut mis en croix, et il y récita la sourate *yasch*. Les soldats le frappèrent au visage de leurs épées, ce qui le fit tomber, et il demeura pendu par la ceinture. Obeïdallah fut conduit sous bonne escorte à Cordoue, où Hescham, devenu despote terrible depuis qu'il avait été instruit de sa propre histoire et de l'abus qui avait été fait de sa personne et de son nom par les précédens hadjebs, le fit décapiter et jeter, mutilé, dans le fleuve (en schaban 403— février ou mars 1013)[1]. Obeïdallah était à la fleur de son âge, et quand le peuple apprit qu'il avait été fait prisonnier dans un combat contre les chrétiens, on blâma hautement le hadjeb Wadhah et l'on murmura contre le khalife, qu'on traita d'hérétique et de mauvais musulman. Le hadjeb Wahdah donna le gouvernement de Tolède à Abou Ismayl Dzy el Noun, noble scheik déjà nommé par nous et très puissant dans cette ville, qui, par son autorité et ses richesses, lui en avait facilité l'entrée. Ce fut cet Ismayl ben Dzy el Noun (Abd el Rahman ben Ahmer ben Mothref ben Dzy el Noun) qui fut la souche des émirs ou rois indépendans de Tolède et plus tard de Valence jusqu'à la conquête de ces deux villes par les chrétiens. Ismayl Abd el Rahman descendait de Dzou el Noun el Havàry qui, cinq générations auparavant, et le premier d'entre les siens, était venu s'établir à Tolède, où la puissante maison dont il était le chef et le fondateur reçut le nom patronymi-

[1] Et Isen capite mutilatum fecit in flumen præcipitari (Roder. Tol., c. 38).

que et depuis dynastique de Bény Dzinnoun, prononciation contractée de la forme Bény Dzy el Noun [1]. Wadhah, après cette installation, reprit le chemin de Cordoue, content de son succès, et il congédia les chrétiens qu'il combla de présens et de promesses, et à qui il fit livrer les forteresses au prix desquelles on avait obtenu leur secours. Les annalistes chrétiens portent le nombre de ces forteresses à sept, dont quatre seulement, à ce qu'il semble, furent livrées en réalité [2]. Sancho reçut cinquante otages pour la sûreté des trois autres, Le khalife accueillit Wadhah avec de grands honneurs et lui accorda pour ses Slaves et Alahmérys des alcaydies et des lieutenances perpétuelles dans l'Espagne méridionale, et c'est d'alors que datent les principautés indépendantes de cette partie de la Péninsule, entre autres celles de Tadmir, de Carthagène, d'Almérie, de Dénia et de Schatibah [2]. Il confirma dans d'autres ceux qui en étaient en possession ; car déjà sous *El Mansour* l'usage s'était introduit d'assigner aux officiers et aux soldats des terres ou bénéfices militaires, et d'accorder à certains grands propriétaires le gouvernement à titre héréditaire des circonscriptions territoriales où étaient situées

[1] Casiri va jusqu'à écrire Beni Zenon.

[2] Era MLXI (corrigez MLI) dederunt comiti (Sancio) Sanctum Stephanum, et Cluniam et Osmam et Gormaz, et dederunt ei quinquaginta obsides pro Castrobo et Meconia et Berlanga (Chronicon Burgense, p. 308). A quelques variantes près on trouve la mention du fait dans trois autres des *Chronicones pequeños* : — Era MXLIX (lege ut supra) dederunt comiti Sanctio San Stephanum et Cluniam et Osmam et Gormaz, et dederunt ei L obsides pro Castrobon, et Meronim et Berlanga, disent les Annales de Compostelle (p. 319) ; — In era MLVII (ut supra) dederunt Sarraceni Fafila (peut-être kalifa) ad Sancium Comitem suas casas, id est Gormaz, Osma, et S. Stephanum, et alias casas in Extrematura, disent les Annales d'Alcala (Annales Complutenses, p. 312 et 313); ce que la Chronique de Cardeña, en langue vulgaire (p. 371), rapporte ou plutôt traduit, d'après les précédentes, dans les termes suivans : — Era MXLVIII (ibid.) dieron los Moros à Sancho Garcia sus casas Gormaz, è Osma, è Sant Esteban, è Coruña, è otras casas en Estramadura. — Estramadura signifie ici frontière, et non la province même de ce nom, alors encore innommée.

[3] Conde nomme Tadmir, Carthagène, Alaife, Lecant, Almerie, Denia et Xativa (c. 108).

leurs propriétés. Du nombre de ces derniers était un certain Ebn Houdhayl ben Razyn, seigneur de plusieurs châteaux aux environs de Santa-Maria d'Orient[1] que l'on appelait Sainte-Marie d'Aben Razyn, dénomination transformée dans la bouche des chrétiens en celle d'Albarracin, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Ebn Houdzayl avait été grand ami d'El Mansour. Houdzayl, son père, qui se nommait Houdzayl Abou Mohammed ben Khalf ben Razyn avait été hadjeb d'Abd el Rhaman III, et, suivant El Abbâr el Koday, s'était enrichi à force d'exactions et de rapines. Outre Sainte-Marie d'Orient, les Bény Razyn possédaient un territoire entre les états de Cordoue et de Tolède, portant le nom d'El Sahlah, où ils ne tardèrent pas aussi à se rendre indépendans[2].

Souleïman cependant, repoussé par Wadhah des environs de Cordoue, où il avait jusque-là campé, ravageait, avec ses Africains, les campagnes d'Ecija, de Carmona et des autres villes des bords du Guadalquivir, jusque vers Séville et Libla. Le hadjeb envoya contre lui les généraux slaves Zahorr et Hambar[3]. Ils le trouvèrent campé sur l'Aljarafe de Séville, l'attaquèrent et le contraignirent de plier bagage devant eux. Il leva le camp, franchit la Sierra-Moréna par le port de Llerena, et gagna les campagnes de la Manche et de Calatrava, où ses guerriers nomades trouvèrent des vivres, et exercèrent leurs déprédations et leurs ravages accoutumés[4]. Mais cela

1 Schant Maryya el Scharkya.

2 En l'année 404, Aslao ben Razin, dit Conde (le Slave ben Razin sans doute), peupla et rebâtit le fort et le bourg de Santamaria d'Orient qui, de son nom, fut appelé Santamaria de Aben Razin (Conde, c. 108); mais la date 404 semble un peu tardive, à en juger par ce que Conde lui-même nous a dit précédemment d'une magnifique kassidah composée par Ibrahim ben Edris el Olwy el Hassani el Mounyos, surnommé Maoûbal, un des poètes favoris d'El Mansour, à la louange de Ebn Houdhayl ben Razyn, seigneur de certains châteaux à Santa-Maria d'Orient (voy. Conde, c. 99).

3 Zahor et Anbaro dans Conde, c. 108.

4 Et tunc Rex cum Barbaris, relicta Hispali, in partes alias migraverunt, et Calatravam impetu invadentes ibi victualia invenerunt et inde cædibus et incursionibus et rapinis loca adjacentia infestabant (Rod. Tol., c. 38).

n'apporta qu'un bien faible soulagement aux maux de l'Andalousie, et surtout de sa capitale, que la famine et la peste décimaient. Tel était l'excès de la disette à Cordoue, que la mesure ou la charge de pain s'y vendait trente pièces d'or[1]. Souleïman, malgré son éloignement de l'Andalousie, ou plutôt à cause même de cet éloignement, résolut de tirer parti de cette situation déplorable. Il connaissait l'état des choses à Cordoue, le mécontentement des nobles arabes, à raison de l'omnipotence des Slaves et des Alahmérys, la défiance du khalife envers ses parens et ses plus loyaux serviteurs, et surtout l'excès des calamités publiques. L'occasion était favorable pour tenter une mesure décisive; il visita les walis de Calatrava, de Wadalhajara et de Medina Selim; il écrivit à celui de Saragosse, qui, pour lors, était le puissant El Mondhir, et il leur promit à tous, s'ils voulaient l'aider contre les Slaves qui tyrannisaient Cordoue, de leur accorder par diplômes, à titre héréditaire, le gouvernement des villes où ils commandaient, à la charge par eux seulement de reconnaître sa suprématie spirituelle et de lui payer un léger tribut. Ces conditions, qui élevaient ces walis au rang et aux droits des barons de la féodalité européenne leurs voisins, les séduisirent et ils envoyèrent ou amenèrent en personne leurs bannières à Souleïman, avec de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie. Cordoue s'alarma à la nouvelle de ce mouvement, et ne se sentant pas en état de s'opposer, avec ses seules forces, à une telle armée, Wadhah conseilla au khalife d'appeler à son secours les Édrisites Bény Hammoud, savoir Aly ben Hammoud, wali de Ceuta et de Tanger, et son frère Kasem ben Hammoud, wali d'Aldjézira Alhadrâ et de Malaga, qu'il savait être brouillés avec Souleiman. Il leur fit écrire par le khalife que s'ils venaient à son aide avec toutes leurs forces, et que la

1. Erat autem Cordubæ magna carestia, adeo ut summa panis triginta aureis venderetur (Ibid., l. c.).

fortune le favorisât, il ferait l'aîné d'entre eux son successeur futur à l'empire; mais, les lettres écrites, la réflexion changea les idées de Wadhah, et il ne les envoya point, soit qu'il jugeât trop dangereux les secours auxquels il avait songé à recourir, soit qu'il ne jugeât pas le moment opportun pour les solliciter; il garda, en conséquence, les lettres à tout événement, pour en faire usage au besoin, et seulement s'il s'y voyait contraint par la force des choses. Nous verrons tout à l'heure le triste fruit que Wadhah recueillit de cet acte de prudence.

La famine qui régnait à Cordoue cependant en chassait les habitans, qui cherchaient un refuge dans les aldeas de la Sierra et jusque dans le camp des Africains. Souleïman, à la tête maintenant d'une force imposante, avait repris position à Médina Zahra avec ses alliés de l'Espagne orientale, et assiégeait de nouveau Cordoue[1]. Par l'entremise des transfuges de la place qui étaient venus le trouver dans son camp, Souleïman entretenait des intelligences avec l'intérieur de la ville, et le bruit courut que Wadhah lui-même correspondait avec le chef des assiégeans, bien que le fait soit tenu pour peu croyable par les meilleurs historiens musulmans. « On prévint Heschâm, dit l'écrivain employé par Conde, que son hadjeb avait des rapports avec les ennemis et qu'il avait l'intention de leur livrer la ville. L'émir croyait tout et craignait tout; il fit arrêter le fidèle hadjeb, et, ayant trouvé en son pouvoir les lettres qu'il avait écrites pour les Bény Hammoud, il lui fit aussitôt couper la tête, oubliant ainsi, dans un funeste moment de colère, les bons services de tant d'années[2]. » Quelques historiens modernes[3] ont cru devoir charger beaucoup la mémoire du hadjeb Wadhah, auquel ils prodiguent les épithètes de traître et d'infâme. Le supplice par lequel il périt fut, selon eux,

[1] Et simul venientes contra Cordubam properarunt, et castrametati sunt intra Azafra, et Cordubam obsederunt (Rod. Tol., c. 39).

[2] Conde, c. 108.

[3] Entre autres M. Aschbach (Geschichte der Ommajiden, etc.).

un juste et tardif châtiment de ses perfidies. Telle n'est point, comme on vient de le voir, l'opinion de l'auteur arabe traduit par Conde; encore moins est-ce celle d'El Makkary, d'Ebn el Kateb, d'Ebn el Abbâr et d'Homaydy : tous parlent de Wadhah en termes qui ne justifient nullement l'opinion des historiens auxquels nous faisons allusion. Hescham, dont l'énergie maladive et nouvelle venait de frapper le vieux serviteur à qui il était redevable de la vie, se montra heureux dans le choix du successeur qu'il lui donna; il nomma à la place de Wadhah Hhayran, autre Slave, guerrier plein de valeur et de prudence, et le plus propre à sauver Hescham, si sa fortune, dit l'écrivain fataliste, n'eût pas été dès lors arrivée à son dernier terme. Hhayran était d'entre les Slaves ahmerides, continue cet écrivain, et un de ceux à qui Wadhah avait fait donner des lieutenances perpétuelles; il avait été confirmé dans la sienne (le gouvernement d'Almeria) par Hescham, et il fut le dernier qui le servit. Son avénement en qualité de hadjeb fut salué par Al Ghasémah, femme poète de Badjéna, qui composa une longue kassideh en vers élégans et pleins d'images à la louange de Hhayran, son saheb [1]. Il était bon et généreux, et il parvint à arrêter quelques ordres tyranniques émanés du khalife, qui, se défiant de tout, ne permettait aux habitans de Cordoue de se réunir que dans les mosquées, et soupçonnait des conjurations jusque dans les plus innocentes maghlisas littéraires. Cette oppression publique et le mécontentement général étaient favorables à Souleïman, déjà maitre de Zahra, devenue son quartier général, et où ses nouveaux alliés venaient chaque jour le rejoindre avec les renforts qu'ils lui amenaient; il mit un siége rigoureux devant la ville, et l'investit dans tous les sens. Hhayran, effrayé des mouvemens de l'ennemi, à la vue des nombreuses bannières et des camps qui s'élevaient tout autour de Cordoue, fit néanmoins bonne

[1] Al Ghasémah était originaire d'Almérie.

contenance, et encouragea les Slaves, la garde andalouse et les habitans à défendre la place avec vigueur; mais ses discours firent peu d'effet. Pour lui, il résolut de faire bravement son devoir, quoi qu'il en dût advenir; et il combattit vigoureusement, quoique sans espoir; car on ne conserve pas une cité qui ne veut pas se garder, ou que l'excès des maux publics a conduite à désirer elle-même d'être prise. Pendant que Hhayran combattait avec ses gardes pour repousser les Africains qui comblaient le fossé vers la porte orientale, il arriva que les mécontens de la ville attaquèrent, dans la ville même, les troupes fidèles qui défendaient la seconde porte On avertit Hhayran de ce mouvement, et il fut obligé d'accourir pour arrêter ce dangereux désordre et réprimer les mutins. Mais, lorsque Hhayran arriva, ceux-ci avaient déjà donné entrée aux ennemis. Sans perdre courage, il courut avec les troupes et les habitans fidèles vers l'alcaçar qu'habitait Hescham, et où cherchaient à pénétrer les troupes de Souleïman; il les attaqua, et maintint le combat devant l'alcaçar pendant une grande partie de la journée; mais, vers le soir, il tomba blessé au premier rang des Slaves et des Arabes andalous de noble race, qui, s'appelant eux-mêmes les défenseurs, se firent tous tuer jusqu'au dernier aux portes mêmes du palais du khalife. Les ennemis s'emparèrent aussitôt des tours et des remparts de la ville, et Souleïman y entra cette nuit-là même. Tous les postes fortifiés, les principaux édifices furent pris à l'instant et gardés par les Africains. Pendant trois jours ils livrèrent la ville au pillage et en massacrèrent les principaux habitans sans épargner personne d'aucun parti. Le docte et élégant orateur Mohammed Kasem el Hâlaty fut inhumainement égorgé dans sa propre maison; Khalaf ben Salémah ben Kharmis de Cordoue, l'un des odules ou jurés de la cité, fut également tué chez lui, et enterré sans cortége ni prières dans la Makbora d'Ebn Abbas. Le premier de ces trois jours fut mis en pièces dans sa

maison Abou Salémah el Zahydy, imam de la mosquée Aïn Tarr, ainsi que le savant Ayoub Rousch Baoni : Saïd ben Mondhir, fils du cadhi de l'Aljama, fut écartelé et traîné par les rues; Mohammed ben Abi Schyar, Slave de la garde d'Hescham, périt aussi, mis en pièces dans sa maison. Abdallah ben Housseïn, appelé El Gharbaly, savant architecte de Cordoue, qui y avait construit plusieurs édifices royaux et un grand nombre de monumens d'utilité publique, eut le même sort; les Berbers le massacrèrent dans cette horrible prise de Cordoue, le lundi 6 de schawal de l'année 403 (20 avril 1013). El Bathalyosy raconte qu'il demeura trois jours sans sépulture, qu'enfin on le transporta à la Macbora de Omm Salémah, et qu'on l'enterra sans le laver, sans l'ensevelir, et sans prières, par suite de la confusion et de l'affliction du peuple, qui, dans ces trois jours de désolation, eut à souffrir des maux et des violences de toute espèce.

La nuit même de son entrée Souleïman s'empara de l'Alcaçar, aux portes duquel était tombé blessé le hadjeb Hhayran el Ahméry, qui y resta entouré d'autres braves et nobles cavaliers, et tenu pour mort. Hhayran revint à lui pendant l'obscurité de la nuit; les troupes, entièrement livrées au pillage, ne purent l'embarrasser; il chercha la maison de quelque habitant qui pût le recueillir, évitant les soldats qui couraient en troupes par la ville; il fut recueilli chez un pauvre et honnête habitant, et là, inconnu, il guérit de ses blessures. Souleïman, qui déjà portait le titre d'El Mostaïn Billah, fut proclamé de nouveau sous celui d'El Dhafer bé Hhaoul Ellah (vainqueur par la puissance de Dieu). Les Slaves et autres loyaux serviteurs du khalife déchu supplièrent Souleïman de l'épargner. Ce qu'on fit de lui, on l'ignore, dit l'historien suivi par Conde, car il ne reparut plus jamais, ni mort ni vivant, et il ne laissa point de postérité autre que les calamités et les discordes civiles[1]. Les Berbers assassinèrent

[1] Conde, c. 108.— Le carnage dura trois jours, dit un autre historien, pendant

dans leurs maisons plusieurs nobles scheiks, entre autres le Slave Mohammed ben Zeyad qui avait été favori du khalife; ils violèrent les harems des principaux habitans de Cordoue, ce qui les rendit plus odieux que toutes leurs cruautés. On cite encore, parmi ceux qui furent tués par les Berbers en cette occasion, Abou el Walid Abdallah ben Mohammed ben el Faradj de Cordoue, auteur d'une histoire des hommes illustres par leur science qui ont fleuri en Espagne, d'une Bibliothèque des poètes arabes de ce pays, et d'un Dictionnaire historique et critique des auteurs arabes avec leurs noms, prénoms, surnoms, etc., tout au long rapportés, et qui sert surtout à redresser ces noms tronqués et altérés chez les écrivains espagnols[1].

Hescham ben El Hakem ben Abd el Rahman el Nassr, dont l'histoire n'aura plus à s'occuper, n'était âgé, lors de la prise de Cordoue par Souleïman et de sa disparition, que d'un peu plus de quarante-sept ans. Inauguré khalife le 5 de safar 366 (3 oct. 976), sous la tutelle de sa mère Sohbeya, n'ayant pas encore atteint onze ans, son premier règne ne fut qu'une longue minorité de trente-trois ans et cinq mois, pendant laquelle la puissance souveraine fut réellement exercée à Cordoue par El Mansour et ses deux fils Abd el Melek et Abd el Rahman: son second règne, après sa délivrance par Wadhah, fut, d'après notre chronologie restituée, d'un peu moins de onze mois, du 22 juin 1012 au 20 avril 1013, jour de sa disparition[2].

lesquels disparut Hescham, sans qu'on ait jamais su depuis ce qu'il était devenu, soit qu'on l'ait mis à mort, soit qu'il ait péri en combattant.

[1] Voyez Casiri, t. II, p. 142.

[2] Voy. ci-dev., p. 30 et 31, et p. 32, note 1.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Suite et fin du règne de Souleïman El Mostaïn Billah. — Dissolution du khalifat de Cordoue sous les khalifes ou prétendans au khalifat dont les noms suivent : — ALY El Motawakkel Billah, — ABD EL RAHMAN El Mortadhy Billah (IVme du nom), — KASEM El Mamoun, — YAHYA El Motaly, — KASEM El Mamoun pour la deuxième fois; — ABD EL RAHMAN El Mostadhir Billah (vme du nom d'Abd el Rahman), — MOHAMMED el Mostakfy Billah (Mohammed III), — YAHYA El Motaly, pour la deuxième fois, — HESCHAM El Motadd Billah (Hescham III), dix-neuvième et dernier khalife de Cordoue.

De 1013 à 1031.

Après avoir apaisé les troubles de Cordoue, Souleïman congédia ses auxiliaires; ils confirmèrent leurs arrangemens, et ils retournèrent dans leurs provinces. Souleïman destitua beaucoup d'Alahmérys de leurs charges et de leurs gouvernemens, pour les donner aux scheiks et généraux de ses kabilehs africaines. Il fit venir à Cordoue son père El Hakem, qui avait été wâli de Ceuta du temps d'Hescham, et vivait retiré du monde, dans une solitude. Il donna le gouvernement de Séville à son propre frère Abd el Rahman, et celui d'Elbira au Berber El Mansour Abou Mozni Zawyy ben Zeïri ben Ménâd de Sanhadjah. Il fit des largesses aux officiers de son parti, et accorda aux principaux des fiefs militaires à titre héréditaire. C'est ainsi qu'il donna au général Abou Djafar Ahmed ben Saïd la ville de Sainte-Marie d'Algarbe, port d'Oksonoba, sur la côte de l'Océan occidental. Il donna aussi un certain nombre de villages aux scheiks des six kabilehs africaines dévouées à son service. Ces aliénations perpétuelles du gouvernement des cités et des revenus des provinces restreignaient singulièrement la souveraineté, et

donnèrent naissance à la division des forces musulmanes, et par suite à l'espèce de régime féodal qui surgit des ruines du khalifat de Cordoue, à l'agonie duquel nous assistons.

Le vainqueur, cependant, poursuivait partout les factions contraires à la sienne. Les chefs slaves et les Alahmérides fuyaient les pays où s'étendait son pouvoir. Ebn Razyn quitta son petit empire d'El Sahlah, et alla se mettre en sûreté dans ses domaines de Sainte-Marie d'Orient, qui, de son nom, fut appelée, comme nous l'avons dit, Sainte-Marie de Aben Razyn (Albarracin). Raschid ben Ibrahim de Cordoue, homme instruit et puissant autrefois, l'un des meilleurs prédicateurs de la mosquée Laïth, se dirigea vers le nord pour fuir les Berbers, mais il fut assassiné en route. Le Slave Hhayran, guéri de ses blessures, sortit secrètement de Cordoue et se réfugia à Orihuela, chez ses partisans et amis; et, à l'aide des troupes et des richesses qu'ils lui fournirent, parvint à rentrer dans sa ville d'Almérie, dont le nouveau wali défendit l'Alcaçar pendant vingt jours; les habitans le prirent, et jetèrent à la mer le malheureux général et ses enfans. Hhayran employa un peu plus d'un an à relever secrètement son parti dans l'Espagne méridionale, et, en 405, se rendit par mer d'Almérie à Ceuta, dont était gouverneur Aly ben Hammoud l'édrisite. L'objet du voyage était de persuader à Aly de venir en Espagne, où, réuni à lui et à son frère Kasem ben Hammoud, wali d'Algésiras, et aidé des alcaydes des forteresses de la partie méridionale de l'Espagne, il lui serait facile de chasser de Cordoue Souleïman ben el Hakem, qui y régnait contre la volonté des Andalous. Il lui parla du malheureux khalife Hescham et des lettres qu'il avait écrites aux deux frères pour les appeler à son secours, et par lesquelles il les instituait ses héritiers. Hhayran avait appris tout cela dans les anciennes fonctions de sa charge; il était possesseur des lettres d'Hescham aux Bény Hammoud, et il leur parla de l'ancien khalife comme d'un infortuné détenu dans une étroite et

secrète prison par Souleïman, et en péril de mort entre les mains d'un si cruel ennemi. Il l'appela, au nom d'Hescham, à défendre ses droits, et, dans le cas où il n'arriverait pas à temps pour l'arracher à la mort obscure que ses ennemis pouvaient lui donner, à se charger du moins de sa vengeance; ce qui, d'un autre côté, le regardait comme son héritier. Les discours de Hhayran échauffèrent Aly et éveillèrent en lui toutes les fumées de l'ambition; il prit avec empressement le rôle de vengeur d'Hescham, que lui proposait Hhayran, et il appela son frère à partager avec lui l'honneur de sauver le khalife opprimé par ses ennemis. Kasem prépara ses forces, et Aly fit passer des troupes de Ceuta et de Tanger à Malaga, dont l'alcayde Ahmer ben Faïth tenta vainement de lui fermer l'entrée. Malgré lui les soldats d'Aly s'emparèrent de la place et déclarèrent hautement leur dessein de rétablir sur le trône de Cordoue leur khalife légitime Hescham ben el Hakem ben Abd el Rahman el Nassr. Les Alahmérydes, préparés par Hhayran, s'accordèrent à déférer le commandement à Aly ben Hammoud, et réunirent leurs bannières aux siennes.

Le bruit de ce soulèvement arriva à Cordoue et mit Souleïman dans une grande inquiétude : il écrivit à ses généraux et envoya des ambassadeurs à ses alliés. Quelques-uns disent que ce fut alors seulement qu'il fit assassiner l'ex-khalife Hescham el Mouwayyad, le croyant l'auteur de ces mouvemens; mais Dieu le sait [1]. Ce qui est certain, c'est qu'on n'entendit plus parler de lui depuis la dernière entrée de Souleïman El Mostaïn à Cordoue. Souleïman laissa à son père El Hakem ben Souleïman ben El Nassr le gouvernement de la cité pendant son absence, quoique le vieillard refusât de se charger de ces soins, et marcha incontinent contre les

[1] Il y a dans l'arabe proprement : Voilà ce qu'on en dit; Dieu sait le mieux ce qui en est. Encore aujourd'hui les Musulmans africains ne racontent rien sans l'accompagner d'un *hakeda kyyl; w' Ellah alem* (voilà ce qu'on en dit; mais Dieu sait le mieux ce qui en est).

révoltés. Pendant ce temps, Hhayran el Ahméry avec ses troupes d'Almérie et Aly avec celles de Ceuta, de Tanger, d'Algesiras et de Malaga, se réunirent à Almuñecar, entre Malaga et Almérie, et là, les généraux ayant rassemblé leurs bannières jurèrent de rétablir dans le khalifat de Cordoue Hescham el Mouwayyad, et de lui obéir comme à leur seul véritable émir, fils de leurs anciens émirs. Ils firent ce serment devant leurs troupes avec beaucoup de solennité, parce qu'il y avait parmi eux beaucoup de défiance, et qu'on disait librement que la ligue s'était formée moins dans l'intérêt d'Hescham que dans les intérêts particuliers des confédérés. Les alliés étaient campés dans les campagnes aux environs d'Hisn-al-Mounkàb (la Forteresse des Côteaux), et prêts à se mettre en marche pour Cordoue, lorsqu'ils apprirent l'arrivée de Souleïman avec un camp volant de cavalerie d'élite. L'intention de celui-ci était, à ce qu'il semble, de fatiguer et de diviser les alliés plutôt que de les combattre à force ouverte. Les siennes n'y eussent point suffi d'ailleurs. Il chercha donc à éviter d'en venir à une bataille rangée avec la nombreuse armée des alliés, espérant qu'avec des délais et du temps, et en les contenant de près, il les ferait renoncer à leur entreprise. Mais le sage Hhayran et le non moins prudent Aly, connaissant ses intentions, l'obligèrent, non sans beaucoup de difficultés et de stratagèmes, à en venir à une bataille générale où il fut vaincu et refoulé vers Cordoue, à la fin de l'année islamite 406 (juin 1016). La guerre continua néanmoins en Andalousie; mais la fortune abandonnait Souleïman; les troupes qu'il tirait de Cordoue et de ses dépendances le servaient de mauvaise volonté, et des compagnies entières passaient à ses ennemis. Ses alliés de l'Espagne orientale ne venaient point sous divers prétextes, et toute son armée se composait de ses Africains, de quelque cavalerie de Mérida, de Carmona, d'Ecija et de Séville, et des peuples d'Algarbe que commandaient son frère Abd el Rahman, le wali de Santa-

Maria d'Algharb[1] Abou Djabfar, et Abou Othman Saïd ben Haaroun, wali de Mérida. L'armée d'Aly ben Hammoud, avec de nouveaux renforts reçus d'Afrique, s'était portée d'Almuñecar vers le bas Guadalquivir, l'avait passé, et le remontait par sa rive droite, marchant vers Cordoue, lorsqu'elle rencontra l'armée ennemie dans les campagnes de Médina Talca[2], au pays de Séville. Les deux armées s'attaquèrent, et les Africains combattirent avec la plus grande valeur, animés par l'exemple de leurs émirs et surtout de leur vaillant général en chef; mais, sur le soir, les troupes andalouses de Souleïman elles-mêmes ayant fait volte-face et tourné leurs armes contre les Africains, ceux-ci durent céder au nombre et battirent en retraite vers Cordoue, encore en bon ordre, à la faveur de la nuit qui survint. Souleïman et son frère, couverts de blessures, ayant perdu leurs chevaux dans la bataille, et attaqués par les plus vaillans officiers d'Ebn Hammoud, tombèrent aux mains de l'ennemi. Là, périt en combattant à côté de Souleïman son wazir Ahmed ben Saïd, saheb d'Oksonoba (Santa-Maria d'Al Gharb). Son gendre Saïd ben Haaroun de Mérida fut plus heureux et se sauva avec une compagnie de cavaliers des Algarves. Le lendemain, les vainqueurs entrèrent dans Séville sans aucune résistance; ils continuèrent leur marche et s'emparèrent de Cordoue avec la même facilité. Le vieil El Hakem, sachant par les fuyards africains la disgrâce de ses deux fils, ne voulut point s'opposer à l'entrée du victorieux Aly ben Hammoud, de peur d'attirer sur Cordoue de plus grands malheurs en irritant l'édrisite qu'il connaissait porté à la violence, et du tempérament le plus despotique.

Aly montra, dès ces premiers temps, son naturel féroce. Ayant fait prisonnier le wali El Hakem ben Souleïman ben

[1] Oksonoba.
[2] Italica.

Abd el Rahman el Nassr, il fit amener devant lui ses deux fils, Souleïman et Abd el Rahman, déjà mourant de leurs blessures, et demanda au vieillard ce que lui et les siens avaient fait d'Hescham, et où ils le tenaient. Le vieillard répondit qu'il ne savait rien là-dessus. « C'est vous qui l'avez tué, » répliqua Aly. El Hakem s'écria : « Non, par Dieu, nous ne l'avons pas tué, et nous ne savons ni s'il vit, ni où il est. » Aly, tirant son épée, dit : « Je voue ces têtes à la vengeance d'Hescham el Mouwayyad, et je remplis ses ordres. » Alors Souleïman leva les yeux vers lui et lui dit : « Ne frappe que moi, Aly, car eux ne sont point coupables. » Mais Aly ne fit point d'attention à ses paroles et leur coupa successivement la tête à tous trois de sa propre main[1]. La mort de Souleïman el Mostaïn, de son père et de son frère, eut lieu le dimanche 23 de moharrem 407 (1er juillet 1016). Souleïman avait régné en deux fois, au milieu des troubles, un peu plus de quatre années lunaires, la première fois du 5 novembre 1009 au 1er septembre 1010, et la seconde du 20 avril 1013 au 1er juillet 1016. Aly fit soigneusement rechercher Hescham dans tous les appartemens et souterrains du palais, ainsi que dans toutes les maisons particulières d'un bout à l'autre de la ville. Tout fut inutile et il ne reparut jamais. Ce ne fut qu'après ces recherches minutieusement faites non seulement à Cordoue, mais encore dans le reste des possessions musulmanes, qu'on annonça publiquement par la ville la mort d'Hescham, à laquelle personne ne voulut croire parmi le bas peuple; ce qui donna lieu à des propos et à des fables qui eurent cours pendant longues années.

Le khalifat de Souleïman fut marqué par un développe-

[1] Conde, c. 109. — Confirmé par Abou Bekr dans Casiri, t. II, p. 51 : — Ali ben Hamud, vir fortissimus et regi Heschamo familiarissimo, cujus necem ulcisci studebat, prælio Solimanum superavit, eumque una cum patre Hakemo et fratre, nomine Abd el Rahmano, feria I die 23 Moharrami anno 407, manu sua interfecit.

ment notable, et par diverses entreprises hardies de la marine musulmane espagnole. Conde raconte comme ayant eu lieu sous ce règne une expédition maritime d'un caractère singulier, et qui mérite de nous arrêter un instant.

Quelques habitans de Lisbonne, dit-il, au nombre de quatre-vingts, tous liés d'amitié et de la même kabileh, s'étant embarqués en ce temps (vers 1016), pour chercher de nouvelles terres dans l'intérieur de la mer environnante [1], pénétrèrent dans cette mer, mais ne purent dépasser certaines îles, où ils furent investis d'une multitude infinie d'autours (azores). Ils revinrent et racontèrent des choses merveilleuses de leur voyage. On les appela *almoghrwryns*, et ils donnèrent leur nom à la rue où ils demeuraient à Lisbonne, et qui, depuis lors, s'appela rue des Almoghrwryns. Cette rue, suivant le schéryf El Édris, était voisine d'Alhama Darab (la rue des Bains), et elle conserva son nom jusque vers le temps où El Édris écrivait, à ce qu'il nous apprend lui-même (au commencement du douzième siècle) [2].

L'éveil donné par les Moghrouryns sur les terres que renfermait l'Océan, terres sur lesquelles on n'avait que des notions vagues et mêlées de récits fabuleux, porta presque aussitôt d'autres habitans de la même ville à chercher aventure

[1] Bahr el Mohhyt, *mare circumdans*; tel est le nom que les Arabes donnent à l'océan Atlantique.

[2] El Édris, IVme Climat, p. 51. — Conde nomme à tort les navigateurs dont il s'agit *almogawares*. Il y a dans l'arabe *almoghrwryn* ou *almogrouryn*, les *mogrourins*, et ce mot signifie les égarés. L'*almoghawer* ou *almoghawar* est celui qui fait des incursions sur les terres ennemies, l'homme de l'algarade (alghawra), et se prend par extension dans le sens d'entreprenant, d'aguerri. En Espagne, le nom d'Almogawares était affecté anciennement aux cavaliers et aux soldats expérimentés dans l'art militaire, et qu'on détachait de l'armée pour aller à la découverte chez les ennemis et y faire du dégât; on latin *exploratores*. En portugais l'almogavar se définit *homem guerreiro, pelejador* (Elucidario. t. I, p. 99), et l'almogravia (d'almoghawra), *expedicão militar*, *correria* (Ibid., p. 100). La vieille forme portugaise était *almogaures*, plus rapprochée de l'originaire. Le mot dérive du verbe arabe *ghar* ou *ghara*, de la quatrième conjugaison, signifiant guerroyer, combattre, attaquer; d'où le mot menaçant : gare!

sur la mer des Obscurités[1]. Huit hommes, tous cousins germains, se réunirent, frétèrent un navire de charge, y mirent de l'eau et des provisions suffisantes pour plusieurs mois, et mirent à la voile au premier souffle du vent d'orient. Après avoir navigué onze jours environ, ils arrivèrent à un endroit de la mer où il y avait de gros courans et des eaux troubles et foncées. Ils eurent des craintes, et ils tournèrent leurs voiles d'un autre côté, vers le midi, dans la direction duquel ils cinglèrent pendant douze jours, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une île qu'ils nommèrent l'île des Bestiaux (Djézirat al Ghanem), en raison des bestiaux dont elle était couverte et qui y erraient de tous côtés par troupeaux sans nombre, sans berger ni personne pour les garder. Ils en approchèrent et y descendirent. Ils y trouvèrent une source d'eau vive, coulant sous un figuier sauvage. Ils prirent quelques pièces de bétail et les firent cuire ; mais la viande en était si amère que personne ne put en manger; ils en gardèrent des peaux et continuèrent leur route avec le vent du midi pendant douze jours, jusqu'à ce qu'ils découvrirent une île où ils virent des habitations et des champs labourés. Ils se dirigèrent vers cette île pour y vérifier ce qu'elle renfermait; mais à peu de distance ils furent entourés de gens armés de dards qui les mirent dans leurs barques, et les emmenèrent à une ville bâtie sur la côte. Ils y mirent pied à terre, et virent des hommes roux, ayant des cheveux peu touffus, mais très longs, une haute stature, et des femmes merveilleusement belles. On les tint renfermés dans une maison pendant trois jours. Le quatrième jour un homme qui parlait arabe vint leur demander qui ils étaient, pourquoi ils venaient, et quel était leur pays. Ils lui racontèrent leurs aventures et il leur promit une décision favorable. Deux jours après, on les présenta au roi, qui

[1] Bahr-al-Talmet, la mer des Obscurités ou des Ténèbres. Autre nom que les Arabes donnent à l'océan Atlantique.

leur fit les mêmes questions que leur avait adressées précédemment l'interprète, et auxquelles ils répondirent de même, à savoir, qu'ils s'étaient mis en mer avec le désir de connaître les merveilles qu'elle contenait, et d'en atteindre les dernières limites. Sur quoi le roi se prit à sourire, et leur fit dire par son truchement que son père avait eu aussi cette idée; mais qu'ayant envoyé quelques-uns de ses sujets pour reconnaître cette mer, ceux-ci avaient navigué plusieurs mois sur son étendue sans rien trouver, jusqu'à ce que la lumière leur ayant manqué, ils étaient revenus sans autre fruit de leur voyage. Le roi fit ensuite assurer nos gens de sa protection, et on les reconduisit en prison, où on les tint jusqu'à ce que le vent d'ouest ayant recommencé à souffler, les mêmes hommes armés qui les avaient arrêtés leur bandèrent les yeux et les embarquèrent. Ils naviguèrent par un bon vent pendant trois jours et trois nuits, ainsi qu'ils le racontaient eux-mêmes. « Nous abordâmes enfin à une plage, poursuivaient-ils, où on nous débarqua, les mains liées derrière le dos, et l'on nous y abandonna sur le rivage. Le jour commençait à poindre et le soleil se leva. Nous étions dans de grandes angoisses et fort gênés par nos liens, quand nous entendîmes des cris de voix humaines. Nous criâmes tous à la fois, et il vint à nous quelques hommes qui, nous trouvant dans cet état, nous débarrassèrent de nos liens. Ils nous interrogèrent et ils parlaient notre langage; c'étaient des Berbers. L'un d'eux nous demanda: Savez-vous la distance qu'il y a entre votre pays et le nôtre? Nous répondîmes que non; et il nous dit: Entre vous et votre pays, il y a deux mois de chemin. Le principal de la troupe s'écria: W'asafy! et depuis lors ce lieu fut appelé Asafy, et c'est un port à l'extrémité du Maghreb[1]. » W'al Sâfy signifie proprement: ah! quelle peine! al safy, la peine. Asafy (qui devrait s'écrire Assafy, ou

[1] El Edris, IVme Climat, p. 56.

plus correctement Alsafy) est effectivement un port connu du Maghreb, situé dans la province de Doukkéla, au-dessous du cap Cantin[1].

L'extrait de ce voyage, rapporté par Conde d'après le schéryf El Édris, et ce qui a été dit plus haut des Moghrouryns, prouvent que les îles Açores, Madère et les Canaries ont été connues des Arabes environ quatre siècles avant d'avoir été conquises par les Portugais, les Normands et les Espagnols; et que dès le dixième siècle des insulaires de l'océan Atlantique, qu'on a coutume de regarder comme des barbares, avaient entrepris un voyage de découvertes vers le pôle antarctique; mais c'est aller trop loin, ce nous semble, que de leur attribuer également la connaissance des îles du cap Vert dont, selon nous, il ne s'agit point ici. Le portrait que fait le schéryf El Édris des habitans des îles où furent gardés quelque temps prisonniers nos navigateurs musulmans de Lisbonne ne saurait se rapporter aux sauvages habitans des îles du cap Vert, tandis qu'il se rapporte à merveille aux anciens habitans des Canaries, à ces Guanches demi-civilisés, dont les Espagnols ont anéanti la race.

Ce fut aussi pendant les troubles de ce règne, vers 1016, que Moudjéhid el Dyn ben Abdallah el Ahméry, connu sous le nom d'Abou Djaïsch el Mowâffek, ancien ami du hadjeb Abd el Rahman ben El Mansour, et wali de Dénia à perpétuité de la promotion de Wadhah, voyant la situation précaire des affaires en Espagne, abandonna son gouvernement de Dénia à Abdallah ben Obeïdallah el Moaïty, prince ommyade, qui bientôt y prit le titre d'émir et fit battre monnaie en son nom. Moudjéhid équipa une flotte à Dénia, prit des

1 Les Arabes rapportent ainsi à chaque pas quelque historiette pour rendre raison des dénominations géographiques de leur pays. Les détroits, les promontoires, les fleuves, les montagnes, les fontaines et les puits qu'ils fréquentent ont la plupart des noms significatifs, dont les gens du pays connaissent l'origine et la cause.

troupes à sa solde, s'embarqua avec elles, et alla s'emparer des iles Ivices et de Maïorque, qu'il fit fortifier et où il établit sa résidence. Le wali qu'il laissa à Dénia, et qui s'y empara de la souveraineté, Abdallah ben Obeïdallah ben Walid ben Yousouf ben Abdallah ben Abd el Aziz ben Amrou ben Othman ben Mohammed ben Khaldy ben Okbah ben Aby Moaïty ben Abân ben Ahmer ben Ommyah ben Abd Schems, connu sous le nom d'El Moaïty de Cordoue, descendait, comme on voit, en ligne directe de l'ancêtre illustre dont les Ommyades s'honoraient de porter le nom, et il gouverna la principauté de Dénia jusqu'à ce que Moudjéhid el Ahméry vînt l'en déposséder sous le règne d'Hescham III, le dernier des Ommyades, dont nous raconterons le règne tout à l'heure. Cet Abdallah el Moaïty était fort savant, disciple de Mohammed el Bedji et d'un caractère fort affable. En considération de ses vertus et de sa noble race, les peuples de la juridiction de Dénia lui jurèrent obéissance, dirent la khothbah pour lui dans les chaires de leurs mosquées, et il battit monnaie à son propre coin. Ebn Hayyan raconte que Mohammed el Bedji dit un jour à ce Moaïty, son disciple : « Ne cède point, ô Koraïschy, à tes passions ; ne te laisse point éblouir par les prestiges du commandement et des vanités mondaines ; n'accepte aucune charge d'autorité qu'on veuille te confier ; qu'Allah te sauve des maux qu'elles traînent avec elles ! » El Moaïty resta pensif et comme mécontent de ce que lui disait son maître, et il lui demanda : « Pourquoi me dis-tu cela, et d'où le sais-tu ? Explique-moi clairement ce que tu veux dire, et que Dieu te protége. » Mohammed lui répondit : « Certainement que je le ferai avec clarté et sans détour, suivant la divine volonté ; je t'ai vu en songe, et j'ai rêvé qu'un feu ardent entourait une vigne fleurie et pleine de force ; que ce feu la consumait lentement, et enfin je l'ai vue tout en cendres. J'entends par ce feu la discorde civile qui s'allume de plus en plus. La vigne fleurie, c'est ta maison à toi ; enfin Dieu le sait. » El Moaïty

s'écria: « Que Dieu nous sauve de ces maux! » Le temps et les événemens, ajoute Ebn Hayyan, confirmèrent vingt-quatre ans après le songe et l'explication d'El Bedji; c'est-à-dire qu'El Moaïty fut détrôné par Moudjéhid, de retour des îles Baléares, au moment où s'accomplissait la ruine de la maison d'Ommyah. L'année suivante 407 (1016—1017) Moudjéhid, qui aspirait à dominer le bassin de la Méditerranée ou mer Romaine (Bahr el Roum), fit voile pour la Sardaigne (la grande île des chrétiens nommée Sardynya), dont il s'empara par la force des armes et conquit en peu de temps les principales forteresses; mais l'insalubrité du climat de l'île, les murmures de ses soldats, qui demandaient hautement à retourner dans leur patrie ou du moins dans les îles Baléares, les reproches faits par eux à son ambitieuse avidité, et surtout l'arrivée d'une armée chrétienne soutenue par les vaisseaux des Pisans, déterminèrent Moudjéhid à se désister de ses projets d'occupation et à se rembarquer avec les richesses, les captifs et les troupeaux qu'il devait à la valeur de ses soldats. Désespérant de se maintenir dans l'île depuis l'arrivée des chrétiens, il fit embarquer ses hommes et ses trésors en un mauvais port de la côte occidentale, et donna l'ordre du départ à la nouvelle de l'approche de l'armée ennemie, contre l'avis d'Abou Scharoub, capitaine de ses vaisseaux, lequel, au rapport d'Abou Fath el Tabit qui se trouvait présent, lui dit qu'il se préparait une grande tempête, et qu'il valait mieux attendre et combattre sur terre contre les chrétiens, que de lutter contre la tempête et la mer soulevée. L'émir n'écouta point son conseil, et on s'embarqua; mais presque à l'instant Dieu excita une affreuse tempête de vents impétueux et contraires. Les flots s'élevaient comme des montagnes; les vaisseaux montaient jusqu'aux nues, et s'abaissaient tout-à-coup jusqu'aux abîmes de la mer, qui apparaissait écumeuse et terrible à l'effrayante et fugitive lumière des éclairs, accompagnés d'épouvantables tonnerres, lesquels,

joints au mugissement et au bruit de la mer courroucée, portaient la crainte dans tous les cœurs : les yeux éblouis ne voyaient que d'horribles images de mort. Malgré les efforts des marins les navires s'entrechoquaient. Abou Scharoub criait en vain qu'on s'éloignât de la côte, contre les rochers de laquelle vinrent se briser un grand nombre de vaisseaux; d'autres furent engloutis par la mer. Les chrétiens satisfaits regardaient avec joie de la plage le désastre des Musulmans, et ne cessaient de prendre et de tuer ceux qui, suivant un instinct naturel, cherchaient à gagner la terre. Tout ce qui échappa à la fureur des vents et des flots fut la proie ou la victime des chrétiens. Moudjéhid, témoin de cet affreux carnage qu'il ne pouvait empêcher, pleurait de rage et poussait des cris menaçans, mais en vain. Le vent n'en soufflait pas moins, la tempête n'en était point apaisée, et la barbare soif de sang des infidèles ne se rassasiait point. Abou Scharoub s'écriait avec indignation en s'adressant à lui : « Pleure, car Dieu a envoyé cette calamité pour te punir de ton mauvais conseil, cause de tout ce désastre. » La tempête ayant cessé, l'émir rallia le reste de sa flotte et retourna aux îles Yébysat où il se reposa et se refit de cette grave calamité [1].

La Sardaigne avait été conquise en 1002 par les Sarrasins d'Afrique, qui s'étaient rendus maîtres de Cagliari, et avaient fait de là des descentes sur les terres de Pise et jusque dans le voisinage de Rome[2]. Pise même avait été prise par eux en 1005[3], et n'avait pu être reprise par les Pisans qu'en 1006 le jour de saint Sixte[4]. En 1012 une flotte de Musul-

1 J'ai cru devoir laisser à ce récit d'un témoin oculaire toute sa couleur orientale, et je me suis borné à le traduire presque mot pour mot (voyez Conde, c. 110).

2 Anno 1002..... contigit quod Sarraceni ceperunt Kallari et invasâ insulâ Sardiniæ iverunt in partes Pisanorum, et usque ad gradus Romæ (Muratori, t. VI, p. 167 et seq.).

3 Anno 1005 fuit capta Pisa à Sarracenis.

4 Anno 1006 Pisani devicerunt Sarracenos ad regium die S. Sixti.

mans sarrasins, venus on ne sait de quel port d'Espagne, avait pénétré dans l'embouchure de l'Arno et remonté le fleuve jusqu'au milieu de la ville, qu'ils avaient mise à feu et à sang[1]. Les Pisans et les Génois réunis avaient arraché la Sardaigne aux Sarrasins d'Afrique en 1016[2]. La querelle entre les divers aspirans à la domination de la Méditerranée était donc, depuis quelques années, allumée, lorsque Moudjéhid y prit part; et il est probable que la flotte qui, en 1012, envahit et saccagea Pise, était partie du port de Dénia, commandé alors par ce wali. Mais c'est à tort, d'ailleurs, que M. Mimaut[3] attribue à notre Moudjéhid, dès l'an 1000, la conquête de la Sardaigne, et qu'il en fait un lieutenant du khalife fathimite d'Égypte. La première mention faite de Moudjéhid par les sources originales de l'histoire d'Italie n'est pas antérieure à l'époque indiquée par les Arabes eux-mêmes. Les uns et les autres nous apprennent, en effet, qu'il ne vint en Sardaigne qu'en 1017. L'esprit des croisades était né déjà chez les chrétiens. Le pape Benoît VIII, effrayé des dangers dont le voisinage de ces pirates musulmans menaçait la chrétienté, fit prêcher une croisade contre eux dans les états de Pise. Le cardinal d'Ostia, son légat près de ceux-ci, les détermina à la guerre, et ce fut l'armée qui se leva à sa voix qui battit et traita Moudjéhid comme nous venons de le voir[4]. Moudjéhid renouvela en 1020 ses tentatives contre l'Italie, prit le château de Saint-Jean, appartenant à l'évêque de Milan, et conquit de nouveau l'année suivante la Sardaigne, où les Génois et les Pisans le laissè-

[1] Anno 1012. Stolus Sarracenorum de Hispania venit Pisas, et destruxit eas.

[2] Anno 1016 Pisani et Januenses devicerunt Sardiniam.

[3] Histoire de Sardaigne, t. I. p. 94.

[4] Anno 1017. Rex Mugettus et Sarraceni venêre Sardinim. Venerabilis Benedictus papa legatum episcopum Ostiensem ad civitatem Pisanam misit, ut Mugettum de Sardinia expelleret, quam totam cum privilegio et vexillo S. Petri Pisanæ civitati firmavit. Quapropter consules una cum episcopo Lamberto cum concordia populi ad invicem concordaverunt, et facere promiserunt, et vexillum S. Petri ita cum privilegio ceperunt.

rent maître jusqu'en 1022[1]. C'est ce capitaine arabe, appelé tour à tour par les chroniqueurs chrétiens Muguet, Mugettus, Musat, Muzeit, etc., qui fut le fondateur et la souche des rois arabes de Dénia et de Maïorque. C'est ainsi que nous voyons s'élever successivement ces dynasties d'émirs ou rois musulmans qui se partagèrent l'Espagne au milieu des troubles, et s'établirent sur les ruines du khalifat de Cordoue, dont cet épisode m'a peut-être détourné trop longtemps.

Quoique resté maître de Cordoue par la mort de son compétiteur, Aly ben Hammoud ben El Hassan, l'Édrisite, ne s'y fit point proclamer khalife aussitôt après son entrée. Il ne l'osa que le 13 de djoumadah-el-akher 407, et ce fut alors qu'il prit les surnoms d'El Motawakkel Billah (celui qui se confie en Dieu) et d'El Nassr Leddin Allah (le défenseur de la loi de Dieu). Aly était de l'illustre maison d'Édris et l'héritier désigné d'Hescham; mais tous ces titres ne lui assurèrent point une souveraineté incontestée. Il écrivit aux walis des provinces pour en être reconnu; mais quelques-uns à peine entendirent son appel. Ceux de Séville, de Mérida, de Tolède et de Saragosse ne répondirent point à ses lettres et lui refusèrent le serment d'obéissance. Ces walis se nommaient, celui de Séville, Ebn Abèd; celui de Mérida, Schabour el Farsy (Sapor le Persan); celui de Tolède, Ismayl ben Dzy el Noun, et celui de Saragosse, El Mondhir, et appartiennent aux fondateurs de dynasties ou de royaumes dont nous parlions tout à l'heure.

Aly, d'un caractère hautain et altier, ne tarda pas à s'aliéner Hhayran lui-même; il le renvoya dans son gouvernement d'Almeria, et celui-ci, blessé, songea à se venger. Il forma une ligue contre Aly, dans le but avoué de rétablir dans le khalifat un membre de la famille des Ommyades,

[1] Anno 1020. Mugettus cepit Castrum Johannis, quod sub Mediolanensi episcopo erat, et in alio anno in Sardiniam est reversus, et Pisani iterum cum Januensibus concesserunt; aliter verò venire noluerunt.

ligue dans laquelle entrèrent avec empressement El Mondhir de Saragosse, les alcaïds de sa province, ceux d'Arjona, de Jaen, de Baeza, et tous les gouverneurs attachés aux familles d'Aby Ahmer et d'Ommyah, ou ennemis des Africains. Les chefs de cette ligue réunirent leurs bannières à Guadix, et jurèrent de combattre jusqu'à ce qu'un Ommyade eût été remis par eux en possession du khalifat d'Occident; après quoi l'armée nouvelle, dont le commandement fut dévolu d'un commun accord à Hhayran, se mit en marche pour Cordoue. —Aly vient à sa rencontre, l'attaque inopinément et la bat : mécontens les uns des autres, les chefs se séparent. Hhayran lève une nouvelle armée, et, bien qu'assiégé dans Jaen par les troupes d'Aly, il y fait proclamer khalife Abd el Rahman, wali de cette ville, arrière-petit-fils d'Abd el Rahman III (408 de l'hégire — 1017 de J.-C.)[1]. Ses vertus non moins que ses immenses richesses et sa libéralité, dit un historien, lui avaient gagné tous les cœurs dans la province où il vivait oublié. Grenade, Elbira, Malaga et Algéziras, où commandaient Zawyy el Mansour le Sanhadjite et Kasem, frère d'Aly, ne le reconnurent point toutefois; mais il le fut avec empressement à Valence, à Tortose, à Tarragone, à Saragosse et dans toute l'Espagne méridionale, et l'on y fit la khothbah en son nom. On lui donna le titre d'El Mortadhy Billah (celui qui est agréable à Dieu, l'agréé de Dieu), et il nomma Hhayran hadjeb de sa maison. Celui-ci, ayant réuni une armée, marcha contre Aly, mais fut défait, refoulé au-delà des Alpujarras, et obligé de se renfermer dans Alméric, où Aly vint l'assiéger avec une partie de ses forces, tandis que Zawyy le Sanhadjite contenait, avec l'autre, Abd el Rahman dans Jaen. Blessé et pris dans une sortie, Hhayran fut amené devant ce terrible Aly, qui, faisant gratuitement l'of-

[1] Abd el Rahman était fils de Mohammed, fils d'Abd el Melek, fils d'Abd el Rahman el Nassr.

fice de bourreau, lui coupa de sa propre main la tête, comme il l'avait coupée naguère à El Mostaïn, au vieil Hakem, et au second fils de celui-ci (408—1017).

Aly retourna à Cordoue, content de s'être délivré de cet ennemi, et espérant de sa mort la fin de la révolte. Restait cependant El Mortadhy à réduire dans Jaen; il en chargea Zawyy le Sanhadjite, et il se disposait lui-même à terminer la guerre par la prise de Jaen où résidait son compétiteur. Déjà sa garde et ses équipages étaient en marche, et il allait partir de Cordoue, lorsque trois Slaves de son propre palais, gagnés, dit-on, par les Arabes cordouans dévoués aux Ommyades, l'étouffèrent dans un bain le 10 de djoulkadah 408 (30 mars 1018)[1]. Aly el Motawakkel avait occupé le khalifat seul ou concurremment avec El Mortadhy pendant un an et un peu plus de neuf mois; il était âgé de quarante-huit ans. Dans les derniers temps de son règne, Aly avait traité les Cordouans avec une excessive sévérité, et en avait fait périr un grand nombre[2].

Les partisans de la dynastie des Hammoudites proclamèrent à Cordoue son frère Kasem, wali d'Algéziras et de Malaga, sous le titre d'El Mâmoun (le Renommé, l'Illustre). Ce fut le deuxième prince de la dynastie des Hammoudites, que les Africains cherchèrent à mettre à la place de celle des Ommyades. Kasem passa aussitôt à Cordoue avec quatre mille Africains, et y exerça, dès son arrivée, les plus grandes violences, sous prétexte de venger la mort de son frère. Cependant la nouvelle de la mort d'Aly était parvenue à Ceuta; son fils Yahya, qui en était gouverneur, et qui, dans l'exercice de ce pouvoir borné, avait montré une ostentation de prince et s'était donné une garde de plusieurs milliers de Noirs de Soûs, se prétendit lésé dans ses droits par son on-

[1] Quidam ex Scalabitis servus, pecunia corruptus, illum in balneo interfecit sub initium mensis Dilcadat, ann. heg. 408 (Casiri, t. II, c. 208).

[2] Murphy, c. 3.

cle; il leva une armée et passa en Espagne, où il avait de nombreux partisans, et il s'empara de Malaga pour premier coup d'essai. Kasem envoya une armée contre son neveu; leurs forces combattirent avec des succès balancés, et cet incident vint encore compliquer la situation.

La mort d'Aly, le despotisme sanguinaire que Kasem exerçait à Cordoue, le soulèvement de son neveu, et enfin la guerre qui en fut la suite, relevèrent d'autant le parti d'El Morthady. Les nobles arabes de toutes les parties de l'Andalousie lui amenèrent leurs bannières; son armée grossit peu à peu, au point de lui permettre des courses en tous sens au dehors de Jaen; il battit à plusieurs reprises les troupes du wali de Grenade, Zawyy le Sanhadjite, qui, défait cruellement diverses fois, ne se hasardait plus que rarement à descendre de ses montagnes sur les terres de Jaen, de Güadix et de Baeza. Trois khalifes se disputaient ainsi la puissance. Un raccommodement provisoire eut lieu entre Kasem et Yahya, en présence des progrès alarmans d'El Morthady. Celui-ci était devenu assez puissant pour tenter, avec les plus grandes chances de succès, l'attaque de Cordoue. L'avis des Arabes de son armée était qu'il marchât sans délai sur Cordoue ou sur Tolède, afin de réunir toute l'Espagne sous sa domination. Ismayl ben Dzy el Noun offrait de l'aider de toute son influence dans cette dernière ville, à condition sans doute qu'il l'érigerait en capitale; mais les capitaines slaves et ahmérydes, dont les fiefs étaient tous dans l'Espagne méridionale, et tous intéressés, par conséquent, à la soumission du pays et à la destruction du Sanhadjite, maître d'Elbira, soutinrent, au contraire, qu'il devait détruire l'armée de Grenade et achever de soumettre cette contrée, avant de songer à aucune autre entreprise. Abd el Rahman, dit-on, penchait pour le premier parti; mais il se décida pour le second, de peur de déplaire à ses alliés ahmérydes. Il divisa son armée en trois corps, en garda deux et envoya l'autre à la poursuite des

ennemis pour tâcher de les amener à une bataille générale.

L'accommodement entre Kasem ben Hammoud et Yahyah ben Aly ben Hammoud avait été conclu aux conditions suivantes, savoir qu'Yahyah occuperait Cordoue, tandis que Kasem poursuivrait dans le pays de Jaen la guerre contre El Mortadhy, jusqu'à l'entière réduction de celui-ci; après quoi l'oncle et le neveu se partageraient l'empire à l'amiable. Kasem partit pour s'acquitter de ce dont il s'était chargé : la réduction d'Abd el Rahman. Son premier soin fut, néanmoins, l'accomplissement d'un pieux devoir; il se rendit à Malaga, où il avait envoyé le corps de son frère, et l'accompagna à Ceuta; là, il le fit enterrer solennellement dans une mosquée fondée par Aly lorsqu'il était gouverneur de cette ville. Mais, pendant ce temps, Yahyah, qui était entré dans Cordoue avec sa garde de Noirs de Soûs le 28 de rabi-el-awal 412 (10 août 1021), s'y était formé un parti, et, contrairement à ses conventions avec son oncle, s'y était fait proclamer khalife en djoumadah-el-awal (septembre 1021) sous le titre d'El Motaly ou Moately. Les Cordouans, qui abhorraient Kasem, le proclamèrent avec de grandes démonstrations de joie. Yahyah déclara, avant tout, que son oncle n'avait aucun droit au khalifat d'Espagne, et n'aurait d'autre part au gouvernement que celle qu'il voudrait bien lui donner. Cette déclaration fut confirmée par tous les scheiks, les katebs, les walis et les alcaïds présens à Cordoue, qui s'empressèrent de prêter serment, sans réserve ni restriction, au nouveau et seul légitime souverain.

De retour à Malaga Kasem y apprit avec colère la perfidie de son neveu; il chargea ses alcaïds Djilféya et Zawyy el Mansour de poursuivre la guerre contre El Mortadhy, et il se porta lui-même sur Cordoue avec les troupes d'Algéziras et de Malaga, et un détachement envoyé par le wali de Séville Ebn Abêd, afin de contraindre son neveu à l'exécution de ses promesses. Yahyah était au dépourvu de troupes, ayant

envoyé toutes ses forces disponibles contre son compétiteur ommyade Abd el Rahman el Mortadhy, à l'exception d'une partie de sa garde noire; et il jugea prudent de ne point attendre à Cordoue l'arrivée de son oncle. Il en sortit avec ses gardes, et, prenant des chemins détournés, il s'enfuit à Algéziras, où il arriva à la fin de djoulkadah 413 (février 1023) : il s'y fortifia, et envoya chercher des troupes en Afrique.

Kasem cependant était entré à Cordoue le 19 de djoulkadah (12 février 1023), sans que personne s'y opposât; mais il ne vint au-devant de lui aucun des principaux habitans; la populace elle-même ne montra pour lui aucun enthousiasme. Il s'en irrita, et se vengea de ce froid accueil en renouvelant les cruautés qui en étaient la cause; il fit aussitôt rechercher les partisans les plus décidés de son neveu, et mettre à la torture plusieurs Slaves du palais. Ces cruautés le firent encore abhorrer davantage, et les principaux scheiks de la cité tramèrent une conspiration contre lui, et, à ce que tout porte à croire, en faveur d'El Mortadhy.

Les principales forces de Kasem avaient été envoyées par lui à son général Djilféya. Les conjurés saisirent cette occasion favorable; ils distribuèrent des armes au peuple, et, au milieu de la nuit, ils donnèrent l'alarme, et attaquèrent l'Alcaçar qu'habitait Kasem. La garde africaine s'y défendit vigoureusement. On se battit toute la nuit. Le peuple ne put forcer l'entrée du palais, mais il s'empara des portes de la ville et des remparts, et bloqua l'Alcaçar avec de nombreux arbalétriers, de manière à ce que personne ne pût en sortir ni y entrer. Ce blocus dura cinquante jours. Les provisions vinrent enfin à manquer aux assiégés; Kasem et ses gardes, réduits aux abois, n'espérant pas de secours des Alpujarras, résolurent de faire une sortie contre la multitude armée et de fuir, s'ils le pouvaient, de la ville. Ils s'élancèrent impétueusement un matin au point du jour; mais le peuple combattit avec une telle valeur, qu'un très

petit nombre parvinrent à s'ouvrir un passage, et ceux qui s'échappèrent de la place du palais périrent pour la plupart aux portes de la ville ou dans les rues, où le peuple les poursuivit. Kasem s'échappa par miracle, et ne dut de n'être pas mis en pièces qu'à la générosité de quelques cavaliers ahmérydes qui le firent entrer dans la maison du wazir Abou el Houzam Djehwar, et le soir même le firent sortir de Cordoue et l'escortèrent jusqu'à Xérez. Kasem avait beaucoup de confiance dans le wali de cette ville, et il se réfugia dans sa maison, à ce que tout indique en mars ou avril 1023 (safar ou rabi-el-awal 414 de l'hégire), et non en 413, comme le dit Conde par erreur.

Dans le temps même que cette révolution s'opérait à Cordoue en faveur d'El Mortadhy, l'armée de Zawyý Mansour de Sanhadjah et du wali Djilféya, grossie des renforts que Kasem leur avait envoyés, descendait dans la plaine (la Véga) de Grenade pour y chercher les troupes d'El Mortadhy. Les deux armées se rencontrèrent dans ce vaste champ, et engagèrent une bataille qui fut soutenue des deux côtés avec une opiniâtreté égale. L'infanterie berbère de Mansour de Sanhadja soutint mal le choc de la cavalerie d'Abd el Rahman, qui la refoula et la dispersa devant elle; mais, au plus fort de la mêlée, et quand la victoire se décidait pour les Ahmérydes, leur chef fut frappé d'une flèche et tomba mort de son cheval, au moment où on lui annonçait que ses troupes et ses alliés poursuivaient victorieux ses ennemis. Il périt ainsi lorsque son parti avait le dessus à Cordoue comme sur le champ de bataille, et qu'on préparait des arcs de triomphe pour le recevoir dans Cordoue, délivrée de Kasem pour la deuxième fois. Aussi la chronique arabe appelle-t-elle la flèche dont il fut percé « une flèche fatale lancée par la main du destin ennemi des Ommyades. » Le bruit de cette mort abattit les courages, et l'on craignit à Cordoue de voir se renouveler les horreurs de l'entrée

des Berbers, et les calamités des dernières guerres civiles.

Les Ahmérydes et les partisans des Ommyades proclamèrent alors à Cordoue, et dans toutes les chaires de la contrée, Abd el Rahman ben Hescham ben Abd el Djébarr ben Abd el Rahman el Nassr, frère du célèbre Mohammed El Mahady Billah. Il fut reconnu par les walis, les wazirs et les katebs rassemblés à Cordoue, le 15 de ramadhan 414 (nov. ou déc. 1023). Il avait vingt-deux ou vingt-trois ans, une taille gracieuse, une belle figure, beaucoup d'esprit et des mœurs d'une extrême sévérité. Il s'appelait Abou el Motharef, et dans sa proclamation on lui donna le titre d'El Mostadhir Billah (celui qui espère en l'aide de Dieu ou celui qui compte sur l'appui de Dieu). Le fakih Abou Mohammed ben Houzam dit qu'El Mostadhir était fort érudit, éloquent et bon poète, et Ebn Hayyan, qui l'avait connu, qu'il n'y avait alors dans sa famille personne de plus distingué que lui [1]. On attendait de ce noble rejeton la réparation des maux que souffrait l'empire, ajoute-t-il; mais combien sont vaines les espérances des hommes! Mohammed ben Abd el Rahman ben Obeïdallah, son propre cousin, fut blessé de ce choix et de cette préférence; et ce jeune homme jura dans son âme de se venger des Ahmérydes et des nobles de Cordoue, et de renverser du trône son cousin, ou de mourir dans son entreprise [2]. La reconnaissance d'Abd el Rhaman avait eu lieu dans la lune de ramadhan. La pâque d'Alfitra, ou de la fin de ramadhan, étant arrivée, le khalife voulut réprimer la licence illimitée de la garde andalouse et des Slaves qui, pendant les troubles précédens, parcouraient la cité en désordre durant ces fêtes, et se permettaient toutes sortes d'excès. Il réforma leurs réglemens et leur en-

[1] Ebn Hayyan dans Conde, c. 114. Confirmé par Casiri : — Princeps insignis moribus et litteris clarus (Casiri, t. II, l. c.).

[2] Conde l'appelle un jeune homme; mais tout porte à croire que Mohammed el Mostakfy Billah avait au moins déjà quarante ans lors de son avénement.

leva quelques priviléges onéreux au peuple; en quoi il montra une droiture et une sévérité de caractère peu communes en ce temps de corruption et de désordre, mais qui lui réussit mal. Les Zénètes surtout en murmurèrent; ils disaient qu'El Mostadhir aurait dû se faire scheik des solitaires du désert plutôt qu'émir de Cordoue. Mohammed, le cousin du khalife, profita de ces dispositions de la garde. A l'aide de ses richesses, de sa popularité, et fort de l'appui de quelques jeunes gens légers se plaisant aux désordres de tous genres, il concerta avec ces troupes le renversement d'El Mostadhir. Le complot éclata le 27 de djoulkadah (9 février 1024); ils assaillirent en foule l'appartement royal, dans la matinée, avant que le khalife fût levé. Ils assassinèrent les Slaves qui gardaient et défendaient la porte. Le khalife, au bruit des épées et aux cris des Slaves, s'éveilla, et se défendit quelques temps avec son épée, jusqu'à ce qu'il tomba sous les coups pressés des conjurés, qui le mirent inhumainement en pièces; ils se répandirent ensuite dans les rues, avec leurs cimeterres ensanglantés, et les parcoururent en proclamant tumultueusement Mohammed, sans négliger de massacrer dans leurs maisons les wazirs et les scheiks du parti opposé, dont ils enlevèrent les richesses. Le peuple, les généraux, les cadhis et les katebs assistèrent, surpris et intimidés, à cette violente proclamation, sans qu'il y eût, dans une si populeuse cité, assez d'union, de force et de résolution pour s'opposer à cette tourbe, ou pour venger le sang innocent du malheureux El Mostadhir, qui, digne d'un meilleur sort, n'occupa le khalifat qu'un mois et dix-sept jours[1].

L'usurpateur Mohammed ben Abd el Rahman ben Obeïdallah reçut de ses partisans le titre d'El Mostakfy Billah

[1] Omnium consensu, rex constituitur anno ætatis suæ XXIII, et Egir. 414, quo ipso insidiis barbarorum, qui illum inopinantem adorti sunt, interfectus esse traditur, postquam dies tantum XLVII regnasset (Casiri, t. II, l. c.).

(celui à qui Dieu suffit). Les largesses qu'il fit aux soldats de la garde, à son avénement, lui gagnèrent d'abord leur affection. Il étendit leurs priviléges au lieu de les restreindre, leur accorda des tables plus splendides, des armes et des vêtemens recherchés, distribua les gouvernemens et les emplois du palais à ses partisans de noble race, et, se croyant désormais en sûreté, ne s'occupa plus qu'à faire réparer les jardins et le palais de Zahra, et à vivre dans les délices et les plaisirs. Livré à mille soins élégans, occupé de vers, de poésie, de musique, il ne prit nul souci du gouvernement des provinces non plus que de la défense des frontières. Les walis et les alcaïds se regardaient comme des maîtres absolus, et disposaient librement des revenus et des produits de toute espèce. Rien n'était envoyé à Cordoue, ni les revenus dits du zékat, provenant de la dîme prélevée sur les fruits de la terre et sur les produits du crû des troupeaux et de l'industrie, ni ceux du kharadj, ou droits d'entrée et de sortie, pas plus que ceux du taadyyl, ou capitation, prélevés sur les boutiques et les marchés pour droit de vente, droits que payaient particulièrement les chrétiens et les juifs. La caisse ou trésor du diwan-el-ata, destinée aux récompenses et gratifications des bons services, fut bientôt épuisée par les libéralités du khalife. Ses immenses richesses particulières suffisaient à peine aux prodigalités de la maison royale. En dépit de la misère publique, les percepteurs des revenus de l'état vexaient les peuples de l'Andalousie, accablés d'impôts et d'exactions jusque-là inouïes. Ces gabelles produisaient beaucoup; mais cela ne suffisait pas aux dépenses publiques, par le manque absolu de recettes provinciales. Mohammed ne songeait qu'à donner des fêtes et des banquets, à s'entretenir de poésie et de vers, occupation assurément fort louable, si elle ne l'eût distrait des soins du gouvernement, qui ne comportait point pour lors cette exclusive culture. Il passait toutes ses journées à Zahra, en-

touré de poètes et de savans, à entendre des lectures et à applaudir les chansons de son wazir Ebn Zeydoun, qui, plus heureux qu'Ovide, pouvait chanter la fille de son maître sans lui déplaire. La belle Habybah elle-même, c'était le nom de la fille du khalife, objet des meilleurs chants de Zeydoun, et dont il était fou, pour parler comme le chroniqueur arabe, était poète, et charmait son père par ses chants et par sa manière de dire les vers. On a d'Habybah quelques poésies qui permettent de la considérer comme la Sapho des Arabes[1]. Quant à Zeydoun, il tient, sans contredit, un des premiers rangs entre les poètes les plus célèbres de la littérature orientale, et ses meilleurs poèmes, savoir les deux lettres en vers intitulées *Zeydounia* et *Djehwaria*, datent de ce temps. La première est écrite au nom d'Habybah à Ebn Abdous, qui la voulait pour épouse, et à qui on l'avait refusée; elle y expose les motifs qu'elle a de ne point vouloir de lui, avec toute la liberté de la satire antique, et néanmoins avec une exquise délicatesse et beaucoup de ce

[1] Murphy l'appelle Valada, p. 232: — Who is considered as the arabian Sapho: endowed with equal beauty and genius, she devoted herself entirely to the study of rhetoric and poetry, and cultivated the friendship to the most eminent poets of her time in whose conversation she took great delight. — Casiri nous fait connaître d'elle une courte épigramme, tirée de ses œuvres conservées manuscrites à l'Escurial, épigramme qui fait honneur à la fois à son talent et à sa pudeur, et dont le savant Syro-Maronite nous a donné la traduction latine littérale, vers pour vers :

> Aspectus noster vestra vulnerat corda:
> Vester et aspectus nostras ferit genas.
> Pro vulnere vulnus : jam pares ergo sumus.
> Attamen genarum vulnus acerbius semper erit.

Masdeu les a traduits en castillan comme il suit :

> Yo con mis ojos
> Os hiero el pecho;
> Y mi mexilla
> Vos con los vuestros.
> Son dos heridas,
> Mas no de un modo :
> Mi rostro sufre
> Golpe y sonrojo.

que les Espagnols appellent *agudeza*[1]. Ce fut pareillement sous Mohammed el Mostakfy qu'il composa son fameux poème intitulé *El Nounya*, parce que toutes les rimes finissent en *noun*. Abou el Walid ben Zeydoun devint par la suite wazir de Motadhed ben Abèd, émir de Séville, et mourut dans cette ville en 463 (1070). Sa réputation passa d'Espagne en Orient, et ses poésies y devinrent si célèbres qu'on les apprit et chanta par cœur dans les palais des sulthans d'Arabie et de Perse. Ahmed el Rabschya, dans son histoire de Timour, pour mieux louer les poésies d'un seigneur du Turkestan, dit : Il chantait à sa bien-aimée des vers qui faisaient oublier les ghazélyas Zeydouniennes. D'autres poètes remarquables, et qui ont aussi conquis leur place dans la poésie orientale, bien qu'avec moins d'éclat, fréquentaient encore les maghlisas de Mohammed el Mostafky. L'histoire nomme Abd el Melek ben Zeydatallah el Tabny, célèbre en Afrique, en Egypte, en Syrie et en Arabie par un recueil de poésies dédié à notre khalife, et par son livre sur les coutumes arabes. Abd el Waheb Abou el Mokeyrah, wazir de la grande mosquée, lui dédia aussi un recueil de poésies, et Abd el Wahydy de Cordoue, wali-el-kodhah de Schatybah, originaire de Cabra, ses élégans discours en prose et en vers; l'illustre poète Abou Khaleb ben el Tarès, une collection de poésies à sa louange, et Abou el Schoulim de Béja, qui habitait Séville, ses plus célèbres chansons[2].

Mohammed était, à le bien prendre, un homme doué de qualités éminentes, et digne du khalifat dans des temps moins critiques. Il regrettait, dit-on, qu'on ne procédât point avec ordre et justice à la perception des impôts que l'on

[1] Toutes les deux ont été imprimées en arabe et en latin par Reiske, Leipsig, 1755, et réimprimées en 1770 à Iéna, dans la Chrestomathie de Hirz. Elles existent en manuscrit dans la Bibliothèque Bodléienne, sous les n° 1240, 1241 et 1281. Voyez aussi Casiri, t. I, p. 106.

[2] Conde, c. 115.

tirait du peuple; mais il ne pouvait empêcher les vexations que se permettaient arbitrairement les collecteurs. Il en vint à manquer d'argent pour les choses les plus nécessaires, et, quoique naturellement libéral et généreux, prodigue même, il se vit taxé d'avarice et d'avidité par le peuple et par ses gardes, par l'un à cause de ce qu'il payait, par les autres à cause de ce qu'ils ne recevaient pas. Les calamités publiques s'aggravèrent; si bien que ceux-là mêmes qui l'avaient placé sur le trône étaient déjà impatiens de l'en précipiter. Mohammed n'osa bientôt plus habiter Cordoue. Il vivait retiré à Zahra; mais il n'y était pas non plus en sûreté. Les mécontens excitèrent la multitude; elle s'attroupa, se mutina, assiégea les maisons des wazirs et des cadhis, demandant à grands cris la tête de quelques-uns, la destitution des autres, et bientôt la mort du khalife lui-même et de ses hadjebs. Averti par des généraux de sa garde, restés fidèles, d'une attaque préparée pour le lendemain, Mohammed sortit de Médina-Zahra, au milieu de la nuit, avec sa famille, sous la conduite d'une faible escorte de cavalerie africaine, dont la plus grande partie l'abandonna en chemin, et parvint à se réfugier dans le fort d'Uclès, au pays de Tolède, juridiction de Médina-Sélim, où il fut recueilli et fort bien traité par l'alcaïd qui y commandait, Abd el Rahman ben Mohammed ben Sélim ben Saïd ben el Mondhir, fils et petit-fils des généraux qui avaient gouverné le pays depuis le temps d'Abd el Rahman III; mais il y périt peu après pour avoir mangé d'une poule empoisonnée, sans qu'on nous dise de quelle main, vers le mois de rabi-el-akher 416 (mai ou juin 1025), suivant nos calculs, après un règne de seize mois et vingt-deux jours[1].—Le jeudi 13 de djoumadah-

[1] Regnavit Mahomet uno anno mensibus quatuor, diebus viginti duobus (Roder. Tolet., c. 46). — Conde indique par erreur l'année 415. Si le règne de Mohammed fut de dix-sept mois, comme il le dit lui-même, il ne put commencer dans l'avant-dernier mois de l'an 414, en djoulkadah, et finir l'année suivante. Or,

el-awal de cette même année, mourut à Cordoue Abdallah ben Rabyah el Corthoby; il fut enterré à l'aube du jour de djouma, avec un très grand cortége, dans la maison de Schohaïd. On ne le porta point à la Makbora par crainte des Berbers, qui, dans ce temps, infestaient les environs de la cité[1].

A la nouvelle de la révolution qui venait de s'opérer à Cordoue, les partisans de l'ex-khalife Yahya ben Aly ben Hammoud étaient accourus à Malaga, et l'avaient excité à venir avec ses troupes occuper Cordoue et s'emparer du khalifat, qui lui appartenait, disaient-ils, par suite des dernières dispositions de l'émir Hescham el Mouwayyad en faveur de son père. Yahya gouvernait ses états de Malaga, d'Algéziras, de Ceuta et de Tanger, avec beaucoup de modération et de justice; ses peuples l'aimaient, et, désirant son élévation, jurèrent de le porter au khalifat d'Occident; c'est ainsi que, plus par la volonté de ses partisans que par la sienne propre, il partit pour Cordoue. Les principaux habitans, fatigués de la tumultueuse anarchie qui les déchirait, crurent qu'il saurait y mettre un terme, et s'empressèrent de lui manifester leur adhésion. La ville entière se mit en mouvement pour le recevoir. Il descendit de cheval à la porte de la grande mosquée, et, après avoir fait sa prière d'el-dohar, se promena dans les principales rues et fut reconduit au palais au milieu des cris de fête du peuple. Ainsi reconnu, il écrivit aussitôt aux walis, gouverneurs des provinces, pour qu'ils vinssent à Cordoue lui jurer obéissance. Mais les plus éloignés s'excusèrent sous de spécieux prétextes, et les plus voisins témoignèrent ouvertement qu'ils ne le reconnoissaient pas pour khalife, mais pour un intrus appelé par un parti qu'ils méprisaient. Au nombre de ceux qui se

on trouve dans Conde, à quelques lignes de distance, ce *disparate*, comme disent les Espagnols.

[1] Conde, c. 115.

prononcèrent de la sorte était le wali de Séville, Abou el Kasem Mohammed ben Abêd, qu'une rivalité de voisinage animait particulièrement, à ce qu'il semble, contre le maître d'Algéziras. Yahya, voulant faire un exemple, ordonna aux alcaïds de Xérez, de Malaga, de Sidonia et d'Arcos, de marcher contre Séville, et alla les joindre avec les troupes et la cavalerie de Cordoue.

Or, il est à propos de dire ici quel était ce wali de Séville, et quelle était sa race ainsi que son caractère. C'était Mohammed ben Ismayl ben Koraïsch ben Abêd, surnommé Abou el Kasem; il avait été cadhi de Séville. Sous Kasem ben Hammoud, il avait, par sa prudence et son habileté, obtenu tout ce qu'il avait voulu, et avait été fait gouverneur de la province. A la chute de Kasem, Mohammed ben Ismayl s'était emparé de la souveraineté de Séville et de ses dépendances, où il possédait d'immenses domaines, et avait décliné dans ces derniers temps l'autorité des souverains qui, tour à tour, avaient pris le titre de khalifes à Cordoue. Telle fut l'origine du royaume de Séville et de la dynastie des Bény Abêd, dont la famille était d'ailleurs une des plus illustres parmi les Arabes. Mohammed était fils d'Ismayl ben Mohammed ben Ismayl ben Koraïsch ben Abêd ben Ahmer ben Aslam ben Ahmer ben Ithâf ben Naïm. Ithâf était passé en Espagne, avec son père Naïm, lors de la venue de Baledji ben Baschr el Koraïschy; il était d'Hémèse (Hems) en Syrie, et de la tribu de Lakhmi, originaire d'Alaris, hameau entre l'Égypte et la Syrie, sur les confins d'Aldjifer. Il s'établit en Espagne à Caria Djousmyn, au territoire de Taschéna (Tocina), dans la juridiction de Séville, sur les bords du grand fleuve. L'arrière-petit-fils d'Ithâf, Abêd ben Ahmer ben Aslam ben Ithâf, s'établit, le premier des siens, à Séville, y exerça un immense commerce, et y fonda la puissance d'une maison, qui, depuis, ne fut plus désignée que par son nom. Les Bény Abêd étaient fiers de cette origine, et quatre générations après Abêd, Is-

mayl ben Mohammed ben Ismayl ben Koraïsch ben Abèd était, au rapport d'Ebn Hayyan, le plus riche, le plus fastueux, le plus libéral, le plus savant, le plus aimable, le plus brave et le plus puissant des cavaliers de l'Andalousie, vivant à Séville avec un faste et une ostentation peu différens de ceux des rois, et donnant asile dans sa maison aux plus illustres proscrits de Cordoue. Personne ne l'égalait, en Andalousie, en libéralité ou par le nombre des esclaves, dit Ebn Hayyan. Ismayl avait un esprit rusé et beaucoup d'instruction; il était brave cavalier, d'un courage ferme, d'une feinte candeur, et il avait toujours atteint sûrement son but. Il avait élevé son fils Mohammed dans la même politique, et lui avait appris de bonne heure à surmonter les plus grandes difficultés.

Mohammed, apprenant que Yahya marchait contre lui, prit habilement ses mesures. Instruit par ses espions que l'armée devait passer près de Ronda, il se porta en toute hâte à sa rencontre, plaça ses meilleurs cavaliers en embuscade, et, avec le gros de ses cavaliers et plusieurs compagnies d'infanterie, s'avança sur les terres de son adversaire jusqu'à ce qu'il l'eût rencontré. Les éclaireurs de l'armée de Cordoue combattirent contre ceux de Séville; dans une de ces escarmouches vinrent à se mêler les forces de Yahya et celles de Mohammed; mais, par un stratagème de celui-ci ses troupes cédèrent peu à peu le terrain, et allèrent en se retirant pendant le combat, feignant leur défaite et leur fuite, pour amener ceux de Cordoue où était dressée son embuscade; ils attaquèrent alors avec beaucoup de valeur et d'assurance ceux qui les poursuivaient, et les cavaliers embusqués, se montrant, entourèrent de tous côtés ceux de Cordoue. Yahya, au plus fort de la mêlée, reçut un coup de lance qui le cloua à la selle de son cheval; atteint de plusieurs autres blessures, il tomba mort. Tel fut le sort de ce khalife, le dernier de la race d'Édris et des Bény Hammoud. La bataille où il périt eut lieu le 7 de mohar-

rem 417 (27 février 1026). Yahya avait régné environ un an la première fois, et sept mois à peu près la seconde[1]. Ebn Abêd lui fit couper la tête, qu'il envoya à Séville avec la nouvelle de sa victoire; les cavaliers de Cordoue et les troupes de Malaga se retirèrent tristes et découragés.

A la nouvelle de la défaite et de la mort de Yahya ben Aly, les scheiks principaux s'assemblèrent à Cordoue, et, par les conseils d'Abou el Houzam ben Djehwar, un des premiers wazirs de la ville, proclamèrent khalife Hescham ben Mohammed ben Abd el Melek ben Abd el Rahman el Nassr, frère aîné de l'avant-dernier Abd el Rahman (El Mortadhy), et arrière-petit-fils du plus illustre khalife de ce nom, sous le titre de Motadd Billah, à la fin de rabi-el-awal 417 (20 mai 1026), après trois mois à peu près d'interrègne. Hescham ben Mohammed était de quatre ans plus âgé que son frère El Mortadhy; il était né en 364, et était, par conséquent, dans sa cinquante-troisième année. Lors des derniers troubles, fuyant les Bény Hammoud, il s'était retiré près d'un ami, nommé Abdallah ben Kasem el Fehri, alcaïd de la forteresse d'Albonte (Alpuente selon toute apparence, ville du royaume de Valence). On l'élut à Cordoue en son absence, sans brigue ni recherche de sa part. Aussi, lorsque les messagers de Djehwar vinrent lui annoncer le choix volontaire qu'avaient fait de lui le diwan et le peuple de Cordoue, sage et modéré, au lieu de se réjouir, refusa-t-il de quitter sa retraite et de se rendre aux vœux de ceux qui l'appelaient. Il répondit aux envoyés qu'il remerciait le peuple de Cordoue de l'affection et de l'amour qu'il montrait pour sa personne et sa famille; mais qu'il ne pouvait charger ses épaules du pesant fardeau du gouvernement. Ce ne fut qu'après plusieurs mois d'une résistance que tout porte à croire sin-

[1] D'après Roderich de Tolède 3 mois et 20 jours seulement : — Regnavit (iteratim) Hyaye mensibus tribus et diebus viginti (Roder. Tolet., c. 45).

cère, et vivement pressé par une députation des principaux Ahmérydes de Cordoue, que, vers la fin de 1026, il accepta les insignes et les titres d'imam et d'émir. Toutefois, il ne put vaincre sa répugnance au point de se rendre d'abord à Cordoue. Il en laissa le commandement au wazir Djehwar, par l'influence duquel il avait été fait khalife, et qu'il nomma son hadjeb; et, pour justifier son absence de la capitale du khalifat, dont l'éloignait, à ce qu'il semble, quelque ancienne et fâcheuse impression, il forma une armée de frontières ou d'el-djihed, en prit le commandement au commencement de 1027, et fit pendant près de trois ans, avec des succès variés, la guerre aux infidèles, qui, à la faveur des dernières guerres civiles, avaient étendu leurs domaines et considérablement avancé leurs limites sur les terres musulmanes, tant du côté de la Catalogne que du côté de la Castille et de la Galice. La lutte paraît surtout avoir été très vive dans cette dernière contrée. Le jeune roi de Léon, Alfonse V, y perdit la vie devant Viseu. Il avait imprudemment quitté sa cuirasse, et faisait le tour de la place à cheval pour la mieux reconnaître, lorsqu'un arbalétrier musulman lui lança du haut des remparts une flèche qui l'atteignit mortellement[1].

Durant son séjour aux frontières, Hescham encouragea fort une institution qui paraît avoir été la source des ordres religieux militaires: il vit et traita avec honneur le scheik ou commandeur d'une de ces communautés guerrières, savoir le caïd Hescham ben Mohammed el Hyllel el Kaïsy de Tolède. C'était un homme vaillant, vertueux et austère, jeûnant avec une rigoureuse exactitude, célébrant avec magnificence la Idalfitra ou Pâque de la fin de ramadhan, avec ses guerriers de frontières, et dépensant en ce jour toutes ses épargnes de l'année avec les troupes de sa forteresse. Les soldats particulièrement dévoués qu'il commandait s'appe-

[1] Voyez ci-après son épitaphe et son histoire.

laient rabits, ce qui proprement veut dire solitaires. Ces rabits ou guerriers de frontière professaient une grande austérité de vie, et s'adonnaient volontairement à l'exercice continuel des armes, s'obligeant par vœu à défendre leurs frontières des algarades, incursions et chevauchées des Almogawares chrétiens. C'étaient tous des chevaliers d'élite, rompus aux fatigues de la guerre; ils ne devaient jamais fuir, mais combattre avec intrépidité et mourir, plutôt que d'abandonner leur poste. Il paraît vraisemblable que c'est de ces rabits que sont provenus, tant en Espagne que parmi les chrétiens d'Orient, les ordres religieux militaires si célèbres par leur valeur et par d'éminens services rendus à la chrétienté. L'institut des uns et des autres offre la plus frappante analogie. Les vêtemens d'El Hyllel el Kaïsy étaient grossiers et sa table très frugale; il demeura toute sa vie sur la frontière de Castille, et mourut lors du départ du khalife, qui s'était arrêté dans ce pays un peu plus de deux ans et demi.

Ce long séjour du khalife au pays de Tolède, probablement au pays de Calaat-Rabah, et son peu de souci de commander en maître à toute l'Espagne musulmane, content qu'il était d'en être l'imam spirituel et de la défendre aux frontières, hâta, au lieu de la retarder, la dissolution définitive du khalifat. Pendant qu'il soutenait, en effet, l'honneur des armes musulmanes contre les chrétiens, avec ses cavaliers et les rabits d'El Hyllel el Kaïsy, les anciens liens hiérarchiques se relâchaient de plus en plus; les walis des provinces affectaient ouvertement l'indépendance, et n'envoyaient plus ni contributions ni subsides d'aucun genre à la capitale. Djehwar lui-même, qui avait gouverné Cordoue avec prudence et sagesse en l'absence d'Hescham, et qui, à la différence des autres walis, fit, à ce que tout indique, les plus grands efforts pour empêcher le faisceau des forces musulmanes de se rompre, bien que son lot, par suite de cette rupture, dût être Cordoue,

sentit vivement les dangers de la situation, et résolut de tenter un dernier et noble effort pour relever le khalifat d'Occident dans la personne d'Hescham; il l'appela par des lettres pressantes à se rendre à Cordoue, et l'y détermina enfin. Le khalife, qui s'était montré digne du khalifat aux frontières, vint prendre les rênes de l'administration, et fit son entrée à Cordoue le 8 de djoulhedjah 420 (17 décembre 1029). Il y fut reçu en grande pompe et avec des démonstrations d'allégresse sincères; la ville entière l'accompagna jusqu'à l'alcaçar royal. Lui et Djehwar, depuis ce moment, s'appliquèrent, avec toute l'énergie dont ils étaient capables, à rendre au pouvoir son ancienne force et les prérogatives qu'il avait perdues dans ces derniers temps, et ils y réussirent en partie. Le caractère noble et généreux du khalife, son affabilité, son zèle pour la justice, lui gagnèrent tous les cœurs, calmèrent les inquiétudes, continrent les séditieux. Hescham visitait les hospices, les colléges, les écoles, les indigens, les malades; il envoyait à ceux-ci ses propres médecins. Il marqua néanmoins son arrivée par quelques actes de rigueur politique. C'est ainsi qu'il destitua le cadhi de l'aljama de Cordoue, Abd el Rhaman ben Ahmed ben Saïd ben Mohammed ben Baschr ben Garschya, surnommé Abou el Motharef et Ebn el Hasari, qui avait été nommé cadhi par Aly ben Hammoud, et s'était toujours montré contraire aux Ommyades. Il était fort éloquent, et avait été préfet de prière dans l'aljama, et favori des khalifes Bény Hammoud. Il avait été cadhi pendant douze ans, dix mois et quatre jours, à ce que dit Ebn Hayyan; et il vécut depuis, retiré dans sa maison de Cordoue, un peu plus de deux ans. Ce cadhi était de descendance chrétienne comme l'indique le nom d'un de ses aïeux. Ces sortes de noms goths et chrétiens abondent dans les mémoires arabes de ce temps, comme Gondemir ben Dawd, Ahmed ben Guzman, Mohammed ben Fortun, Abdallah ben Gothier, ben Borandjel, ben Mendès, ben Mu-

nios, ben Manrik, ben Radmir, ben Garschya, ben Schandja, ben Fortis, ben Galend, etc. [1].

Restait à faire rentrer dans l'obéissance les walis du dehors. Les lettres affectueuses et persuasives du khalife en ramenèrent quelques-uns; mais la plupart, sans méconnaître son autorité d'imam, trouvèrent des prétextes pour ne lui envoyer ni troupes ni argent. Il résolut de réduire par la force des armes les plus voisins, et il chargea Obeïdallah ben Abd el Aziz el Yohséby de la réduction des Algarves, où commandaient partout des créatures de Yahya ben Aly ben Hammoud. Obeïdallah fit rentrer dans le devoir les alcaïds hammoudites de Lebla (Niebla), Oksonoba (Ossonoba), Schilbès (Silves), etc. Mais les walis de Grenade, de Malaga, de Saragosse, de Dénia, d'Almérie, ne purent être même attaqués; ceux de Séville, de Carmone, de Sidonia, étaient en révolte ouverte; et le père d'Obeïdallah, Abd el Aziz, lui-même, à qui Hescham avait donné le gouvernement de Djézirah-Schaltis et de Huelba, s'érigea en seigneur indépendant de ce pays, par les suggestions, dit-on, de Mohammed ben Abèd, de Séville, qui s'en fit un allié puissant. Pendant près de deux ans Hescham fit faire en vain la guerre aux rebelles. Le sort des armes leur fut presque toujours favorable, et il fut réduit à terminer cette guerre désastreuse par un traité, qui lui fit perdre toute sa popularité à Cordoue. Les Cordouans traitèrent de faiblesse la modération du khalife, et imputèrent à sa mauvaise étoile le peu de succès de ses armes contre Ebn Abèd. L'inquiétude et la turbulence étaient partout, et Hescham avait coutume de dire que cette génération ne savait ni se gouverner elle-même ni se laisser gouverner. Les murmures et le mécontentement s'accrurent enfin au point qu'une crise devint imminente. Djehwar en avertit le khalife et lui conseilla de se retirer à Zahra. Hescham, fort de sa conscience,

1 Voyez Conde, c. 117.

crut pouvoir demeurer dans Cordoue; mais les séditieux s'attroupèrent dans la nuit du 11 au 12 de djoulhedjah (du 29 au 30 novembre 1031), et parcoururent les rues en demandant à grands cris la déposition et le bannissement d'Hescham. Djehwar fut le premier à lui annoncer la volonté du peuple, soit que le désir de régner indépendant lui fût venu à lui aussi, soit que ce fût le seul moyen de sauver la vie du khalife. Hescham s'écria sans s'émouvoir : « Grâces soient rendues à Dieu qui le veut ainsi ! » Et il sortit du palais au point du jour, avec sa famille et une escorte de quelques centaines de cavaliers. Il se retira d'abord dans un château de la Sierra Moréna, appelé Hisn-Aby-Schéryf, château qu'il avait lui-même fait construire. C'était tout ce qu'il voulait se réserver de l'empire de Cordoue. Il fut accompagné dans son exil par plusieurs écrivains, poètes et légistes distingués, dont les noms sont restés célèbres dans la littérature orientale, favoris et fidèles amis du khalife, jusqu'à la mort, pour nous servir d'une expression consacrée chez les écrivains musulmans, entre autres par Abd el Bar el Naaméry de Cordoue, doué d'un grand talent pour la poésie; par Mohammed el Rayyny, connu sous le nom d'Abou Abdallah el Hannat, également célèbre par ses beaux vers, et par l'érudit Ahmed ben Abd el Melek ben Schohaïd, auteur du Kitab Hanout el Atar. Son départ eut lieu en l'année 422 (1031). Mais cette retraite était encore trop voisine de Cordoue. Il causa peut-être par là quelque ombrage à celui qui s'était emparé de la succession des anciens khalifes, à ce même Djehwar dont il vient d'être parlé, et dont il sera question encore tout à l'heure. Hescham fut assiégé et pris par les Cordouans à Hisn-Aby-Schéryf quelques jours après s'y être retiré; mais il s'échappa de leurs mains, et chercha un asile près de Souleïman ben Houd, wali de Lérida, et, plus tard, de Saragosse, où il fonda une dynastie au détriment de celle d'El Mondhir. Souleïman reçut le khalife déchu, dont il était

l'ami, avec empressement et bienveillance, et lui donna pour habitation un fort appelé El Kouellah (Acvela dans Roderich de Tolède, Alzuhela), peut-être Almezan, petite ville située non loin de Lérida. Hescham y vécut tranquille avec sa famille et ses amis jusqu'à sa mort, arrivée en safar 428 (novembre ou décembre 1036)[1]. En lui finit la dynastie des Ommyades d'Espagne, qui avait commencé à Abd el Rahman ben Moawia, en 138, et se termina à ce Hescham III el Motadd, en 422. La dynastie des Ommyades avait duré deux cent quatre-vingt-quatre années musulmanes, ou deux cent soixante-seize années solaires. L'histoire de Fèz, qui la fait finir à l'avénement d'Aly ben Hammoud, ne lui donne de durée que deux cent soixante-neuf ans et quarante-trois jours; ce qui est exact, en effet, à compter du 10 de djoulhedjah 138 au 23 moharrem 407[2].

On raconte qu'après la déposition d'Hescham el Motadd, un jeune prince de sa race, Ommyah, éleva des prétentions à la succession de ses ancêtres; mais que ni le diwan ni le peuple ne voulurent le choisir pour khalife, et le rejetèrent, tout en ayant pitié de sa jeunesse et de sa noble origine, résolus qu'ils étaient à repousser tout membre d'une famille à laquelle il était évident que la fortune avait tourné le dos. Mais l'Ommyade s'obstinant: « Nommez-moi khalife aujourd'hui, dit-il, et tuez-moi demain, si mon étoile le veut ainsi! » Ses vœux, remarque un historien, ne furent exaucés qu'en

[1] Isen autem..... ivit ad quoddam castrum, quod in montanis Cordubæ erat situm. Cordubenses verò castrum post modicum temporis obsederunt, et Isen captum custodiæ tradiderunt : sed inde subjugali vehiculo noctu fugiens, Zuleman Abenhut regem Cæsaraugustæ in auxilium sui periculi prælegit, qui, suscipiens liberaliter et benigne, dedit ei castrum quod dicitur Acvela (Alzuhela dans quelques éditions), in quo degit, quoad vixit (Roder. Tolet., c. 46). — Conde, c. 117.

[2] Voyez El Kartas el Saghir, c. 28. — Le règne d'Hescham III fut en tout de quatre ans sept mois et douze jours.—Regnavit Cordubæ annis duobus, diebus quatuor : in Frontaria autem, annis duobus, mensibus septem, diebus octo (Roder. Tolet., c. 46).

partie; il ne régna point, et disparut le même jour sans qu'on ait jamais su ce qu'il était devenu. Ainsi s'évanouirent leur puissance et leur fortune, ajoute l'écrivain musulman, comme si elle n'avait point existé. Heureux celui qui a bien vécu, et que toujours soit loué celui dont le règne ne finira jamais!

CHAPITRE VINGTIÈME.

États qui se forment en Espagne après la dissolution du khalifat de Cordoue. — Émirat de Cordoue, sous Djehwar. — Formation des royaumes indépendans de Tolède, Séville, Saragosse, Badajoz, Valence, Alméric, Murcie, Dénia, Maïorque, Albarracin, Santa-Maria d'El Gharb, etc. — Histoire et caractérisation des diverses dynasties maîtresses de ces royaumes : Djewahrides, Tadjibites, Dzoulnounides, Houdites, Ahmérides, Zeyrides, Hammoudites, etc. — Récapitulation.

De 1012 à 1031.

La révolution par laquelle les Ommyades furent écartés du khalifat fit passer le pouvoir à Cordoue aux mains de Djehwar ben Mohammed Abou el Houzam, surnommé el Modhaffer, homme sage et prudent qui comptait parmi ses ancêtres des hadjebs, des wazirs et des katebs des khalifes précédens. Lui-même avait été wazir sous les deux derniers, et l'un des hadjebs d'Hescham el Motadd. De tous les princes qui régnèrent en Espagne, après les Ommyades, Abou el Houzam Djehwar ben Mohammed ben Djehwar fut le seul, suivant la remarque d'un historien, qui n'usurpa point le pouvoir suprême. Élu au commandement et proclamé émir par les principaux scheiks réunis, par les alcaïds et les plus notables habitans, il voulut gouverner avec leur concours, et il établit une sorte de gouvernement aristocratique formé d'un diwan ou conseil réunissant les plus puissans chefs de tribu, et dont il ne se réserva que la présidence. Tout ce qui se réglait et s'ordonnait paraissait au nom de ce conseil : si on lui adressait en particulier quelque demande ou quelque plainte qui fût importante et dût influer sur l'ordre civil, il disait : « En ceci je ne puis, moi, refuser ni accorder; cela regarde le

conseil, et je ne suis qu'un membre du diwan. » De cette manière il se concilia le peuple de Cordoue et gagna dès l'abord les esprits de tout le monde. Il refusa aussi par modération de quitter sa maison pour les alcaçars royaux ; et lorsqu'il se détermina à les habiter, il régla le service et l'économie du palais de manière qu'il y eut peu de différence avec le train et l'ordre de sa maison particulière. Il fixa le nombre des domestiques et débarrassa les portes de l'Alcaçar de la quantité innombrable de valets qui les encombraient du temps des Ommyades. Il mit tant d'ordre et d'économie dans le nombre des gardes et des portiers, et dans les dépenses de la maison royale, qu'il en résulta de grandes épargnes. Parmi les mesures les plus louables de son règne, on cite l'abolition des délateurs qui vivaient de calomnies et des procès qu'ils faisaient naître, et il créa un petit nombre de procureurs salariés comme les juges, et chargés des accusations publiques. Il bannit les médecins empiriques, qui, sans expérience ni savoir, pratiquaient l'art de guérir, et il forma un collège de savans pour examiner ceux qui prétendraient exercer la médecine et servir dans les hôpitaux. Il prenait un soin particulier de l'approvisionnement des villes. Cordoue devint par ses soins le grenier de l'Espagne, et son marché attira des chalands de toutes les provinces. Il établit des almoxarifs ou collecteurs d'impôts et des alcaldes des halles, qui, chaque année, rendaient compte au diwan de leur administration ; créa des inspecteurs des places et des portes, chargés de veiller à la sûreté des citoyens, et des wazirs ou gardes de la ville, chargés d'en faire la police de jour et de nuit. Ceux-ci distribuaient des armes aux habitans notables de chaque quartier, pour faire la ronde dans leurs rues; les alcanas (allées garnies de boutiques) avaient des portes que l'on fermait à une certaine heure, et toutes les rues étaient terminées par des barrières, afin d'éviter les désordres nocturnes et la fuite des malfaiteurs d'un quartier à l'autre, à l'approche des ron-

des. Ceux qui devaient faire la ronde passaient un jour et une nuit, et donnaient ensuite leurs armes à ceux qui devaient les remplacer, suivant leur rang, et leur rendaient compte de ce qui était arrivé.

Ces mesures furent prises dans les premiers mois de son avénement. Dans le même temps, il écrivit aux walis des provinces pour leur annoncer son élection et leur demander le serment d'obéissance. Mais la plupart s'excusèrent sous le feint prétexte d'occupations graves et urgentes qui les empêchaient de venir à Cordoue, et terminaient par de fausses protestations de soumission. Ceux qui montrèrent le plus ouvertement leur indifférence sur cette élection furent les walis de Tolède, de Saragosse, de Malaga, de Séville, de Grenade et de Badajoz. Djehwar dissimula et leur écrivit pour applaudir au zèle et à l'intérêt dont il les savait animés pour le bien général et la sûreté des provinces qui leur étaient confiées. Il terminait en leur recommandant de ne jamais oublier que la prospérité et l'affermissement de l'état consistaient dans leur union et leur accord. Malgré sa modération Djehwar sentait que l'intérêt de l'islamisme était confondu en Espagne avec le sien depuis la chute des Ommyades, et il aurait voulu, moins par ambition que par droiture de cœur, resserrer l'ancien lien d'union qui rattachait toutes les provinces à Cordoue et faisait de toutes les forces musulmanes une seule force, d'autant plus redoutable aux chrétiens qu'elle était plus compacte et plus unie. Mais l'instinct et le désir de Djehwar étaient un rêve au point où les choses étaient arrivées, et l'on en jugera facilement par un rapide coup-d'œil jeté sur l'état des provinces musulmanes à son avénement.

Nous venons de nommer les walis de Tolède, de Saragosse, de Séville, de Malaga, de Grenade et de Badajoz, parmi ceux qui s'étaient érigés en souverains indépendans et refusaient de reconnaître Djehwar comme leur chef à aucun titre. Valence, Murcie, Almérie, Albarracin, Dénia, les Baléares

formaient autant de juridictions non moins insoumises. A Séville était maître absolu Mohammed ben Ismayl ben Abèd Abou el Kasem. Nous avons vu quelle était sa famille; comment il était parvenu au pouvoir en 1022, et comment, par la mort de Yahya, contre qui l'animait une haine particulière et des plus vives, bien qu'il eût été lié ou peut-être parce qu'il avait été lié avec Kasem, l'oncle de Yahya; comment, dis-je, par la mort de ce dernier (1026), il avait acquis tout-à-coup une prééminence marquée sur la plupart des émirs d'Andalousie. Il fut aidé dans ses entreprises par les plus illustres scheiks de la province, revêtus par lui d'emplois éminens de tout genre, et qu'il avait gagnés par ses largesses. De ce nombre étaient les fils d'Abou Bekr el Zobéïdy, le grammairien, qui avait été précepteur d'Hescham II, ainsi que ceux de Ayrym et autres savans qu'il honora de son amitié et s'attacha par des emplois et des lieutenances importantes dans l'Espagne méridionale. Son crédit ne fit plus qu'augmenter depuis sa victoire sur Yahya ben Aly, et il ne perdit aucune occasion de s'agrandir. Certains observateurs des naissances, dit un de ses historiens, grands astrologues, avaient pronostiqué que sa dynastie serait détruite par des gens de Sabdrya, c'est-à-dire d'une île qui ne serait point leur propre demeure. Il en vint à croire que cet augure entendait parler des membres d'une famille Bersilah, qui, par la faveur d'El Mansour, de ses fils et de Wadhah, avaient été pourvus d'emplois importans et de lieutenances en Andalousie, entre autres de celles de Carmona et d'Ecija, où ils s'étaient érigés en souverains indépendans sous les khalifes Hammoudites. Il résolut de faire la guerre au chef de cette famille, Mohammed ben Abdallah el Bersily, saheb de Carmona et d'Ecija, jusqu'à ce qu'il l'eût renversé. Et c'est comme il se préparait à cette expédition que Mohammed reçut les lettres de Djehwar. Elles ne changèrent rien à ses desseins, et il projeta, au contraire, de presser la campagne contre el Bersily, qu'il pou-

vait craindre de voir s'allier avec le nouveau souverain de Cordoue.

Quant à Saragosse, elle était, à l'avénement de Djehwar, toujours gouvernée par le brave Abou el Hakem el Mondhir ben Yahya ben Hosseïn, que sa valeur et ses exploits contre les chrétiens avaient fait surnommer El Mansour. On l'appelait aussi El Tadjiby, à cause de la tribu arabe dont il tirait son origine. C'est à tort que Conde le classe dans la famille des Bény Houd. La dynastie des Houdites fut fondée plus tard, comme nous le dirons tout à l'heure, par ce Souleïman ben Mohammed ben Houd el Djézamy, saheb de Lérida, près de qui nous venons de voir se retirer le dernier des khalifes ommyades, Hescham el Motadd Billah. La famille d'El Mondhir ben Yahya, que le chroniqueur appelle un des quatre principaux émirs qui aspiraient à la souveraineté de l'Espagne, était d'ailleurs très puissante non-seulement dans le Scharkyah, mais encore dans le Gharb de la Péninsule. C'est ainsi qu'un Tadjibite, et, selon toute apparence, le frère même d'El Mondhir, Mohammed ben Yahya Maan ben el Tadjiby, était wali d'Huesca et de ses dépendances, tandis qu'un membre de la même famille l'était de Tortose. Une étroite alliance unissait ce Mohammed ben Yahya d'Huesca avec le maître de Valence Abou el Hassan Abd el Aziz ben Abd el Rahman ben el Mansour, qui n'était autre que le petit-fils du héros de ce nom. Après la mort tragique de son père, Abd el Aziz s'était réfugié, avec sa sœur Boriyah, près d'El Mondhir, qu'El Mansour avait fait wali de Saragosse : par reconnaissance et vieille amitié El Mondhir soutint la cause des Ommyades et des Ahmérydes jusqu'au bout : c'est ainsi que nous l'avons vu, sur l'appel de Hhayran, venir jusqu'en Andalousie au secours d'Abd el Rahman el Mortadhy. Abd el Aziz ben Abd el Rahman, en cette occasion, ou plus vraisemblablement sous le second khalifat d'Hescham el Mouwayyad, et par la fa-

veur du hadjeb Wadhah el Ahméry, avait obtenu le gouvernement de Valence, et n'avait pas tardé à s'y rendre indépendant, soit qu'il eût refusé toute soumission à Cordoue à dater de la prise de cette ville par Souleïman el Mostaïn, et par conséquent de la disparition d'Hescham el Mouwayyad (1013), soit qu'il n'ait pris les titres d'émir et d'El Mansour que sous le khalifat des Hammoudites, ou qu'après l'entrée au pouvoir de Djehwar (1031). Il était si adroit politique, dit la chronique arabe, qu'il gagna tous les Ahmérys, et surtout Zohaïr le Sékléby, qui s'était rendu maître d'Alméric et de ses dépendances : tous le regardaient comme leur prince ou leur suzerain. Léboun et Moubârik, deux Ahmérydes esclavons, tenaient pour lui Mourbiter et Schatibah (Murviédro, la grecque Sagonte, et Xativa, l'ancienne Sætabis, corrompue en Schatibah par les Arabes, et appelée maintenant San-Felipe). Mohammed ben Yahya el Tadjiby, d'Huesca, était marié à la petite fille d'El Mansour, à Boriyah (Claire), sœur de cet Abd el Aziz ben Abd el Rahman ben El Mansour ben Abdallah ben Aby Ahmer. Pareillement les Bény El Afthâs étaient maîtres de la Lusitanie et du Gharb de l'Espagne depuis qu'Abdallah ben Moslémah el Tadjiby ebn El Afthâs de Mékinès avait succédé au Persan Schabour, c'est-à-dire vers ce temps même. Schabour avait emmené avec lui à Bathalious, chef-lieu alors du gouvernement du Gharb, le jeune Abdallah ben Moslémah, et lui avait donné le gouvernement de Mérida. Abdallah avait été secrétaire de Schabour, et celui-ci l'estimait au point qu'il ne faisait rien sans le consulter et sans son assentiment. Il l'avait comblé d'honneurs et de distinctions ; en sorte qu'il était comme le wali ou l'amel souverain de cette amélya, l'une des plus considérables de l'ancien empire des khalifes. Schabour étant mort, selon toute apparence en 1030 ou 1031, Abdallah lui avait succédé, et, prenant le surnom d'El Mansour, s'était déclaré maître absolu de l'Al-Gharb. Il était tellement sûr de sa

possession et si orgueilleux de sa puissance, qu'il méprisa les lettres de Djehwar, et choisit le moment où il les reçut pour faire déclarer et reconnaître pour son successeur, à Badajoz, où il tenait sa cour, son fils Abou Bekr Mohammed el Modhaffer, l'historien, qui s'est acquis plus d'un titre à notre reconnaissance par son histoire universelle en cinquante volumes, intitulée la mémoire des événemens[1]. Le degré de parenté parait avoir été fort proche entre Abdallah ben Moslémah et les walis de Saragosse et d'Huesca, El Mondhir et Mohammed, tous deux fils de Yahya; il est probable que Moslémah et Yahya étaient frères, et que, par conséquent, Abdallah était cousin d'El Mondhir et de Mohammed. Dans son voisinage, les villes de Welba, de Libla et de Djézirah-Schaltis[1] étaient au pouvoir des Yahyyns Yohsébys, membres de la même famille, et dont le père, Ahmed, s'était rendu maître du pays en 410 (1019). Ayoub, wali et cadhi de *Cordoue* du temps d'El Mansour, et dont celui-ci avait soupçonné la fidélité dans une négociation avec Bermude le Goutteux, était de cette famille, laquelle s'était piquée, jusqu'à ces derniers temps, de demeurer fidèle aux Ommyades, et n'avait commencé à affecter l'indépendance que sous Hescham III, le dernier des khalifes de cette race. De tout l'Al-Gharb d'Espagne, une partie seulement appartenait à une famille non dévouée aux Ahmérydes : c'était le territoire et les dépendances de Santa-Maria d'Al-Gharb, dont la capitale était l'ancien port phénicien d'Oksonoba, sur l'océan occidental, aujourd'hui Faro, gouvernement comprenant tout le territoire situé entre le cap Saint-Vincent et l'embouchure du Guadiana, au sud de la Sierra de Monchique, et par conséquent Silves, Villanova do Portimão, Loulé, Faro, le cap et les îles de Sainte-Marie, Tavira et

[1] Voyez Casiri, t. II, l. c.
[2] Huelva, Niebla et Pesula Salteras.

Castro-Marin. Ce territoire, ou, si l'on veut, cette principauté, était dans la dépendance du wazir Ahmed ben Saïd Abou Djâfar, ancien kateb et créature du khalife Souleïman el Mostaïn Billah; il le possédait à titre héréditaire, avec son gendre Saïd ben Haaroun Abou Othman de Mérida, qui ne tarda pas à lui succéder.

Pareillement, le territoire d'Almérie et toute la partie méridionale de l'Espagne, ainsi que les îles Ivices et les Baléares étaient au pouvoir des Ahmérys, qui en avaient eu le gouvernement du temps d'El Mansour et de ses fils Abd el Melek et Abd el Rahman. Nous avons vu Moudjéhid ben Abdallah Abou Djaïsch el Mowâfek se faire, de sa pleine autorité, émir de Maïorque et de Minorque, ainsi que d'Ivice et de Formentère, dès 1016, sous le premier khalifat de Souleïman, puis venir reprendre possession, vers la fin du règne d'Hescham el Motadd, de Dénia, dont il avait laissé le gouvernement à l'Ommyade Abdallah el Moaïty, à son départ pour la conquête des Baléares. Lorsque Hhayran el Sékléby el Ahméry eut été vaincu par le khalife Aly ben Hammoud, qui lui ôta la vie de sa propre main, Zohaïr, parent de Hhayran, et comme lui Ahméry et Sékléby (Dalmate ou Esclavon de naissance, disent quelques historiens), accourut de ses domaines héréditaires de Castellon (Castillon de la Plana), et, soutenu par les autres Ahmérydes, se rendit maître, par la force des armes, de la ville d'Alméria, qu'il enleva au cadhi Mohammed ben Kasem Zobeïdy el Karouany. Zobeïdy en avait été nommé wali par Kasem ben Hammoud, sur la recommandation de son ami Mohammed ben Ismayl ben Abêd, de Séville, dans le même temps que celui-ci recevait le titre de wali et d'amel de sa ville natale et de ses dépendances. Zobeïdy mourut en combattant pour la défense de la place, qu'emporta d'assaut Zohaïr. De ce moment Almérie ne sortit des mains de Zohaïr que pour passer dans celles d'Abd el Aziz ben Abd el Rahman ben El Mansour, l'émir de Valence,

auquel il la laissa en héritage en mourant. Avant de partir pour la conquête d'Almérie Zohaïr le Séklébite avait donné la ville et le territoire de Castillon à Abou Djaïsch Moudjéhid ben Abdallah el Ahméry, roi des îles Baléares et de Dénia, dont nous avons parlé à plusieurs reprises. Le gouvernement de la ville de Castillon de la Plana fut confié à Aly, fils de Moudjéhid, qui succéda à son père dans la souveraineté de tous ses domaines. Celui de Castillon commençait à peu de distance au nord-est de Valence, en tirant vers la Catalogne, et s'étendait jusque vers Peniscola, et peut-être jusqu'au port des Alfaques. Son territoire proprement dit, ce que les Espagnols appellent *la Huerta*, était peu considérable. Toute la partie qu'on en pouvait arroser avec les eaux du Mijares et de la Acequia de Almalafa, monument encore subsistant de l'industrie arabe, était d'une extrême fertilité : une faible portion, la plus aride, était plantée d'oliviers et de vignes; le reste était cultivé comme aujourd'hui : les champs, divisés et bornés par des mûriers, étaient semés alternativement une année de chanvre, et l'année suivante de blé. Communément ils donnaient deux récoltes par an, la première de chanvre ou de blé, la seconde de melons ou de haricots. Plus tard, on y cultiva la canne à sucre, lorsque les Arabes l'eurent introduite en Espagne, d'où les Espagnols la transportèrent dans la suite à Madère et dans les colonies d'Amérique[1]. On y semait aussi du lin et du riz; mais cette dernière culture y a été interdite de nos jours comme nuisible à la santé publique.

Abou el Abbas Ahmed ben Raschik, des Bény Schoéïd de Murcie, homme juste, savant et très estimé des Ahmérys,

[1] La canne à sucre, ou plutôt l'art d'en extraire la substance que les Arabes ont nommée *sukkar*, paraît avoir été connue dès le commencement de ce siècle en Syrie et surtout dans le territoire de Tripoli, au rapport d'Albert d'Aix (l. v, c. 37); au moins les croisés y trouvèrent-ils le sucre fort en usage à leur arrivée, vers 1099.

gouvernait les îles de Maïorque et Minorque pour Moudjéhid et son fils Aly, et il y resta sous leur obéissance, jusqu'à sa mort, postérieure à l'année 440 (1048). Sous l'obéissance de Zohaïr était aussi le pays de Tadmir, que tenait comme kaddim (commandant) le scheik Abou Bekr Ahmed ben Ischak ben Zeïd ben Taher, de l'illustre tribu arabe de Kaïs, homme juste et si modéré, qu'il ne prit jamais d'autre titre que celui de Mouthélym (redresseur de torts), lors même qu'il fut devenu maître indépendant de son gouvernement. C'est de lui qu'est issue la dynastie des Tahérides, rois de Murcie. Abou Bekr Ahmed el Kaïsy demeura toujours au service des Ommyades et des Ahmérydes, et resta fidèle à leur ligue jusqu'à sa mort, dont on ignore l'époque. Moudjéhid était aussi en d'étroits rapports de parenté avec l'émir de Séville Mohammed el Abbédy : celui-ci avait épousé la fille de l'émir de Mayorka et d'Yébysat, et Bent Moudjéhid était la plus aimée de ses femmes.

Ainsi, d'Almérie aux frontières de la Catalogne, et jusques à Tortose, tout le pays était aux Ahmérydes, et presque sous la suzeraineté du roi de Valence, Abd el Aziz, petit-fils d'El Mansour, et fils du hadjeb Abd el Rahman, tué à Cordoue en 1009. El Mondhir le Tadjibite et son frère Mohammed gouvernaient Saragosse et Huesca. De Mérida à la frontière des chrétiens jusqu'à l'Océan et à l'embouchure du Guadiana, à l'exception du royaume actuel des Algarves, commandait Abdallah ben el Afthâs, autre Tadjibite; de sorte que presque toute la partie orientale et méridionale de l'Espagne, et la majeure partie de la province d'El-Gharb, comprenant alors l'Estramadoure espagnole, avec le Portugal presque entier, depuis Viseu et Coïmbre jusqu'au cap Saint-Vincent, était au pouvoir des Ahmérydes et des Tadjibites, familles unies par le sang et par les alliances, et qui formaient parmi les rois de Tayfes qui s'étaient partagé la Péninsule à la chute des Ommyades un parti puissant, fort peu disposé à recon-

naître la suprématie que réclamait Djehwar, au nom de l'ancienne métropole musulmane de l'Andalousie.

D'un autre côté, le royaume de Malaga et d'Algéziras était gouverné par les Édrisites, Alides ou Hammoudites; car tels sont les trois noms sous lesquels on désigne tour à tour cette dynastie. On se souvient des vicissitudes de cette famille. Ainsi que nous l'avons vu, en 406 (1015) Aly el Mottawakkel s'empare de Malaga, règne ensuite à Cordoue, et y périt étouffé dans un bain en 408 (1018). Son frère Kasem lui succède et règne à Cordoue, à Malaga et à Algéziras jusqu'en 1021, qu'il est détrôné par son neveu Yahya el Motaly ben Aly; recouvre le khalifat en 1023, et le perd de nouveau la même année. Yahya el Motaly demeure maître de Malaga et d'Algéziras, fait emprisonner son oncle Kasem, reprend possession de Cordoue et du titre de khalife en 1025, et meurt en 1026, près de Ronda, défait et tué par Ebn Abèd de Séville. Sa tête, envoyée dans cette ville, sert à y faire une coupe ornée de pierreries et cerclée d'or; car, non moins que les héros scandinaves, Ebn Abèd aimait à boire dans le crâne de ses ennemis. L'empire de Cordoue est à jamais perdu pour les Hammoudites. Leur puissance, au contraire, se raffermit à Malaga, à Algéziras et en Afrique, mais en se divisant. A la nouvelle de la mort de son frère, Édris ben Aly part avec les généraux Ebn Bokynah et Nadjah, Slave de nation, qui tous deux commandaient en Afrique pour les Alides, et vient se faire proclamer à Malaga; il reçoit des scheiks réunis le surnom d'El Olwy (l'estimé), et le titre significatif d'Émir el Mouménÿn (418—1027). Les fils d'Yahya, Édris et El Hassan, reçoivent, l'aîné, Édris, le gouvernement de Tanger, et le cadet, Hassan, celui de Ceuta. Comme c'étaient des enfans, on n'eut pas de peine à les persuader, dit l'historien qui nous sert de guide. Leur oncle Édris ben Aly était d'ailleurs plein de vertus et d'humanité; il rappela les exilés, leva le séquestre mis par son frère sur leurs biens,

et rendit les hameaux et les villes à leurs anciens possesseurs. Telle était sa libéralité qu'il faisait distribuer chaque djoumah aux pauvres cinq cents pièces d'or. Il ne put cependant étendre son empire sur tous les états de son frère, et un parti s'éleva à Algéziras en faveur des fils de son oncle Kasem, de ce Kasem que Yahya, selon toute apparence, avait fait périr en prison[1]. Un scheik de Maghrawa, appelé Abou el Hedjadj, avait pris soin des fils de l'ex-khalife. A la nouvelle de la mort de leur cousin, persécuteur de leur père, il rassembla les noirs dont il était chef, et qui composaient la garnison d'Algéziras, et leur dit : « Je vous présente ces deux jeunes gens, Mohammed et Hassan, fils de Kasem ben Hammoud; ce sont vos sahebs, fils de vos sahebs; ils seront vos généraux et vous donneront une bonne solde, s'ils peuvent compter sur votre fidélité et votre valeur. » Les noirs tirèrent leurs épées, et jurèrent de leur obéir et de soutenir leurs droits jusqu'à la mort. Mohammed, quoique très jeune, les remercia, et leur promit qu'il serait, toute sa vie, le chef et le compagnon de ses noirs.

Les Édrisites étaient maîtres ainsi de tout le revers méridional des Alpujarras, à l'exception du territoire d'Almeria qui appartenait à Zohaïr el Sékléby, depuis Motril jusques à Tarifa, et, au-delà du détroit, des villes et des territoires de Ceuta et de Tanger. Enfin il ne faut pas oublier les premiers maîtres de Grenade naissante, alliés des Édrisites, dont le premier fut l'Africain Abou Mosny Zawyy ben Balkyn ben

[1] En ce temps, dit la chronique de Conde, revint d'Afrique le roi Yahya ben Aly, qui, désespérant de rétablir ses affaires à Cordoue, se contenta de s'affermir dans son gouvernement d'Aldjézirah-Alhadra et de Malaga. Ayant appris que son oncle était à Xérez, il envoya sa cavalerie pour le chercher. Le wali de Xérez le lui livra, et le roi Yahya le fit mettre dans une étroite prison, où il mourut plusieurs années après, sans qu'il parût y avoir d'autres raisons de cette inimitié, sinon que Kasem, étant oncle de Yahya et vieux, ne voulait point se soumettre à obéir au fils de son frère. Ainsi le rapporte Aboulféda, qui nous apprend que Kasem avait vingt ans de plus que son frère Aly.

Zeïry ben Ménâd, qui prit le titre honorifique d'El Mansour, de la tribu des Zéïrys, dont les domaines et la puissance étaient considérables dans l'Afrique orientale, et s'étendaient à peu près sur tout le territoire de Kaïrouan, de Tunis et de Tripoli jusque dans le désert. Zawyy, qu'Aboulféda appelle Rawyy, peut-être par une faute de copiste, le *za* et le *ra* n'étant distingués en Arabe que par un point, était passé en Espagne du temps de Souleïman el Mostaïn, lorsque celui-ci disputait le khalifat à Hescham el Mouwayyad. Pour prix des services sans doute qu'il avait rendus à Souleïman avec ses hommes de guerre, Zawyy avait reçu l'investiture des terres situées vers le confluent du Darro et du Xénil, appelées alors territoire d'Elbira, c'est-à-dire qu'il avait été mis, selon l'usage de l'époque, au nombre de ces sahebs de la féodalité musulmane, dont les prérogatives et les pouvoirs répondaient assez bien à ceux des barons et des comtes de notre féodalité. Celui-ci est nommé dans quelques auteurs saheb el khoums (saheb ou maître du quint), titre qui, si je ne me trompe, exprimait la principale charge du vasselage musulman, savoir l'obligation de payer au khalife, à l'émir el Mouménya, le droit du quint ou le lot de Dieu pour les dépenses sacrées et d'utilité générale. Zawyy, maître ou fermier pour le khalife de ce que l'on appelle aujourd'hui la Véga de Grenade et de ses dépendances, selon toute apparence dès 1013, par concession de Souleïman, s'attacha ensuite avec une ardeur extrême au parti d'Aly ben Hammoud lorsque celui-ci eut détrôné et décapité Souleïman, et demeura toujours fidèle depuis à la famille des Hammoudites; il en obtint la charge de hadjeb, et le commandement, avec Djilféya, des troupes que l'aîné d'entre eux opposa aux Ommyades dans l'Andalousie orientale, et notamment, comme nous l'avons vu, au khalife Abd el Rahman el Mortadhy, que le Slave Hhayran avait fait proclamer à Jaen. Ce fut dans ces guerres que Zawyy mérita et obtint le titre glorieux d'El Mansour, mis à la mode par

le grand hadjeb Mohammed ben Abdallah ben Aby Ahmer dont il est resté le nom caractéristique et la plus éclatante désignation. Après la mort d'El Mortadhy, Zawyy étendit ses domaines au nord des Alpujarras, et raffermit sa domination à Grenade; mais, rappelé en Afrique par quelque vif intérêt de famille sans doute, ou par quelque grand intérêt d'ambition, il quitta Grenade vers 1020[1], et en laissa le gouvernement à son neveu Habous ben Maksan ben Balkyn ben Zéïry, autre vaillant Sanhadjite, qui, suivant en tout les instructions et l'exemple de son prédécesseur, déclina l'autorité et les prétentions des émirs de Cordoue, et demeura constamment ferme dans l'alliance des Bény Hammoud, maîtres de Malaga, avec lesquels nous le verrons tout à l'heure se coaliser contre l'ambitieux roi de Séville Mohammed ben Ismayl ebn Abèd. L'histoire ne nous dit point si Djehwar écrivit aux Édrisites pour leur demander le serment d'obéissance. Le fait n'est pas probable. Les Édrisites descendaient de Mahomet par sa fille Fathime; ils avaient fondé Fèz, régné sur le Maghreb, et récemment donné trois khalifes à Cordoue. Djehwar ne pouvait se dissimuler qu'entre tous les walis, émirs ou sahebs d'Espagne, ceux-là surtout devaient être moins disposés à lui obéir qui l'avaient compté jadis au nombre de leurs serviteurs et de leurs sujets.

Il n'en était pas de même d'Ismayl Dzy el Noun de Tolède, que nous avons vu y succéder, en 1012, au fils du khalife Mohammed el Mahady, avec le titre de wali. Ismayl ben Dzy el Noun y était demeuré maître souverain après la chute des Ommyades, et il y prenait le titre de Nassr el Daoulah el Modhaffer (le défenseur de l'état, le victorieux). Après tout, c'était un égal, et Djehwar crut pouvoir solliciter de lui sa reconnaissance; mais Dzy el Noun lui répondit avec mépris

[1] El Kateb dit qu'El Mansour de Sanhadjah régna sept ans à Grenade; il ne commence à en être fait mention dans l'histoire que vers 1013.

et hauteur qu'il eût à se contenter de commander dans le coin où on le souffrait, tant que ses faibles voisins le permettraient; que, pour lui, il ne reconnaissait en Espagne ni au dehors aucun autre souverain que celui du ciel. Avec Ismayl Dzy el Noun était étroitement uni le saheb de Santa-Maria d'Aben Razyn qui possédait une petite seigneurie enclavée dans les états mêmes de Cordoue, laquelle est dénommée par les historiens arabes El Sahilah ou El Sahlah, et par les Espagnols Alzala, Alzahila, Azala. Abou Merwan Abd el Melek ben Houdhayl ben Khalf ebn Razyn avait reçu ce territoire de son père Ez el Daoulah Abou Mohammed Houdhayl ben Khalf ben Razyn, qui, comme nous l'avons vu, avait été hadjeb, et s'était puissamment enrichi, suivant Ebn El Abâr el Kodhaij, par ses exactions et ses rapines. Abd el Melek ben Houdhayl possédait en outre, dans l'Espagne orientale, un état dont nous avons déjà parlé, compris entre Saragosse, Tolède et Valence, et qui avait pour chef-lieu Sainte-Marie d'Orient, appelée plus fréquemment du nom de ses possesseurs Sainte-Marie des Bény Razyn (Albarracin). Outre Ismayl Dzy el Noun de Tolède, Abd el Melek ben Houdhayl ben Khalf avait encore pour protecteur en ce temps El Mondhir ben Yahya de Saragosse, au gouvernement duquel confinaient les limites septentrionales de ses états du Scharkyah; et, à l'abri de ces deux puissans souverains, il ne craignit pas de mépriser, à leur exemple, les lettres de Djehwar de Cordoue, ou du moins de les laisser d'abord sans réponse.

Telle était la situation respective des émirs, rois ou sahebs qui s'étaient partagé l'ancien empire des Ommyades, dans l'année qui suivit l'avénement de Djehwar. A les voir si prodigieusement divisés d'intérêt, si remplis d'ambition et de vues personnelles, si éloignés d'accepter une suprématie quelconque, on sent qu'ils ne sauraient tarder à entrer en lutte les uns contre les autres, et que de cette situation vont naître des guerres et des alliances infinies, des incidens mul-

tiples et nouveaux, un état social enfin où les passions, l'énergie et la grandeur des caractères, la valeur des individus et des masses, et tout cet ensemble de contrastes et de mœurs à la fois barbares et généreuses qui a constitué l'esprit chevaleresque et féodal, vont jouer le principal rôle et se déployer librement.

Mais récapitulons ici, au risque de nous répéter, les dynasties et les royaumes musulmans établis en Espagne à l'époque où nous voilà arrivé, et dont nous venons de raconter la formation; embrassons-les d'un coup-d'œil dans leur ensemble jusqu'à leur chute. Nous avons besoin, avant d'entrer dans le détail de leurs guerres et de leurs rapports entre eux, dans le détail surtout de leurs guerres et de leurs rapports avec les chrétiens, et avec la puissance musulmane qui se forme dans le même temps en Afrique, et qui va bientôt nous apparaître si formidable et si grande sous l'Almoravide Yousouf ben Taschfyn, nous avons besoin, dis-je, de ce rapide aperçu anticipé de la portée et de la durée de ces dynasties et de ces royaumes, pour être plus clair et mieux compris dans le récit des faits subséquens.

Ainsi, pendant les guerres civiles qui accompagnèrent la chute des Ommyades, et sur les débris du khalifat de Cordoue s'étaient élevés dans ces dernières années :

1° L'émirat ou royaume de Tolède, sous la dynastie des Bény Dzy el Noun ou Dzoulnounides, dont on peut fixer le commencement en 1012. Cette famille donna à Tolède quatre émirs ou rois qui y régnèrent en pleine souveraineté pendant cinquante-quatre ans, et dont le dernier, après la perte de sa capitale en 1085, régna encore pendant sept ans à Valence.

2° La dynastie des Bény Razyn, émirs d'Albarracin et de ses dépendances, dont on peut fixer le commencement en 1010 ou 1011; les émirs de cette race, au nombre de six, conservèrent leur puissance quatre-vingt-douze ans.

3° Le royaume de Saragosse, fondé, vers 1014, par El Mondhir Abou el Hakem el Mansour le Tadjibite, détrôné, comme nous le verrons dans la suite, en 1039, par Abou Ayoub Souleïman ben Mohammed ben Houd el Djézamy, wali de Lérida et premier chef de la dynastie des Houdides ou Bény Houd de Saragosse, dont il y eut six rois.

4° Le royaume de Valence, sous la dynastie des Ahmérides, fondé par un petit-fils d'El Mansour, Abd el Aziz, fils d'Abd el Rahman, sous le second khalifat d'Hescham II, ou plus sûrement sous celui d'Abd el Rahman el Mortadhy.

5° Le royaume d'Almeria, fondé par Hhayran el Sékléby et par son successeur et compatriote Zohaïr, légué par testament de celui-ci à Abd el Aziz, le saheb de Valence, qui en donna l'investiture à son parent Maan ou Moezz le Tadjibite, ou le Samédahite.

6° Le royaume de Badajoz ou d'El-Gharb, dont le premier chef indépendant fut Schabour el Farsy (Sapor le Persan).

7° Le royaume de Dénia et des Baléares (autrement dit de Maïorque), sous la dynastie des Moudjéhid, comprenant les quatre îles principales, Maïorque, Minorque, Ibiza et Formentera (en vieux français Fromentouse), et tout cet ensemble d'îles et d'îlots qui les avoisinent, Concjera Grande, Esparto, Vedra, Espalmador, Espartell, Tago-Mago, Dragonera, Conejera, Cabrera, Ayre, etc.

8° Le royaume d'Elbira (ou de Grenade) et de Jaen, sous la dynastie des Zeïrys ou Zeïrydes Sanhadjites.

9° Le royaume de Séville sous les Bény Abêd ou Abédites, l'une des plus puissantes maisons qui aient coopéré au démembrement du khalifat de Cordoue, et dont il y eut trois émirs.

10° Le royaume de Murcie sous les Thahérides de l'illustre tribu arabe de Kaïs.

11° Le royaume de Malaga et d'Algéziras, sous la dynastie des Hammoudites édrisites.

12° Enfin, le royaume de Cordoue, sous les Djehwarides, dont il n'y eut que deux rois.

Les émirs de Tolède (Bény Dzy el Noun) furent :

1012. — Ismaïl ben Abd el Rahman ben Ahmer ben Motharef ben Dzou el Noun, surnommé El Modhaffer (le victorieux), El Nassr el Dawlah (le défenseur de l'état), et enfin El Dhafer bi Hheoul Ellah (le vainqueur par l'appui de Dieu).

1043. — Yahya Ier (auquel nous ajoutons un signe d'ordre numérique pour le distinguer de son petit-fils du même nom), surnommé El Mâmoun (le renommé), et Dzou el Madj el Dyn ou Madjeddyn, suivant l'orthographe vulgaire.

1077. — Hescham el Kader bi Ellah (le puissant par l'aide de Dieu).

1079. — Yahya II, El Dhafer el Kader bi Ellah, jusqu'en 1085 à Tolède, et jusqu'en 1092 à Valence.

Les sahebs d'Albarracin (Bény Razyn) furent :

1010. — Hodhayl Ier, Ez el Dawlah Abou Mohammed.

1039. — Abd el Melek Ier, Abou Merwan.

1065. — Hodhayl II, Ez el Dawlah Abou Mohammed.

1070. — Abd el Melek II, Djésam el Dawlah Abou Merwan.

1102. — Abd el Melek III.

1102. — Yahya, frère du précédent.

Les rois de Saragosse Houdites ou Bény Houd furent :

1039. — Souleïman ben Mohammed ben Houd, qui prit le titre d'El Mostaïn Billah.

1046 ou 1047. — Ahmed Ier, ben Souleïman el Moktadir Billah.

1081. — Youso uf ben Ahmed el Mouthémyn Abou Ahmer.

1085. — Ahmed II, ben Yousouf el Mostaïn Billah Abou Djafar.

1110. — Abd el Melek ben Ahmed Émad el Dawlah Abou Merwan.

1130. — Ahmed III, ben Abd el Melek Seïf el Dawlah Abou Djâfar.

Les rois de Valence Ahmérydes :

1012 ou 1021. — Abd el Aziz, fils d'Abd el Rahman, le hadjeb ben El Mansour ben Abdallah ben Aby Ahmer.

1060. — Abd el Melek ben Abd el Aziz (El Modhaffer).

1077. — Abou Bekr, fils ou frère du précédent.

Les rois d'Almérie furent au nombre de cinq, y compris les deux fondateurs :

1009. — Hhayran el Sékléby.

1017. — Zohaïr el Ahméry el Sékléby.

1041. — Maan (ou Moezz) ben Mohammed ben Abd el Rahman ben Samadah ou Samédah, surnommé Abou el Ahwas et Dzou el Wazirat-Éin (maître du double wazirat).

1051 ou 1052. — Mohammed ben Maan Moezz el Dawlah Abou Yahya, surnommé El Moatésim Billah et El Watek bi Fadl Ellah.

1091. — Obeïdallah ben Mohammed Hosam el Dawlah Abou Merwan.

Les rois de Badajoz, en comptant Shabour-le-Persan, furent au nombre de cinq, savoir :

1020. — Schabour el Farsy.

En 1031, selon toute apparence, Abdallah ben el Afthas el Mansour.

1044. — Mohammed ben Abdallah ben el Afthas el Modhaffer Abou Bekr.

1068. — Yahya ben Mohammed el Mansour.

1081. — Omar ben Mohammed (par conséquent frère du précédent), surnommé el Motawakkel Aalay Ellah, dernier de la dynastie, tué en 1094.

Les rois de Dénia et des Baléares :

1016. — Moudjéhid el Dyn ben Abdallah el Ahméry, surnommé Abou Djaïsch el Mowaffèk.

1048. — Aly ben Moudjéhid el Mowaffèk. (Aly eut pour

successeurs son fils Mohammed et son petit-fils Ischak Abou Ibrahim et Abdallah ben Ischak Abou Mohammed.)

Les émirs de cette dynastie, vulgairement appelés rois de Maïorque, prenaient le titre de fakihs, comme on le voit par un traité de pacification entre Abou Ischak, fils de Mohammed, fils d'Aly, fils de Moudjéhid, et la république de Gênes, conservé dans les archives de cette ville.

Les premiers mots de ce traité, sur lequel nous aurons à revenir, sont :

« Au nom de Dieu puissant et miséricordieux, que Dieu soit propice à tous les prophètes et leur accorde le salut !

» Traité de pacification et conventions réciproques arrêtées avec la bénédiction de Dieu et son assistance, et ratifiées sous ses auspices favorables, entre le très illustre fakih Abou Ibrahim Ischak, fils de Mohammed, fils d'Aly (que Dieu lui conserve longtemps la puissance et lui accorde de glorieuses victoires!), et l'illustre ambassadeur Rodoan de Moro (que Dieu lui fasse la grâce de faire ce qui est agréable à sa divine majesté!). »

Les sahebs de Grenade zeïrys, au nombre de cinq, furent :

1013. — Zawyy ben Balkyn ben Zeïry ben Ménàd le Sanhadjite.

1020. — Habous ben Maksan ben Balkyn ben Zeïry, neveu du précédent.

1038. — Badys ben Habous el Modhaffer.

1072. — Abdallah ben Balkin ben Badys ben Habous, jusqu'en 790.

Les rois de Séville :

1021. — Mohammed Ier, ben Ismayl Ebn Abèd (Abou el Kasem).

1042. — Abèd ben Mohammed el Motadhed Billah (Abou Amrou).

1069. — Mohammed II, ben Abèd, El Motamed Aalay Allah (Abou el Kasem), détrôné en 1094.

Les rois de Tadmir ou de Murcia :

1017. — Zohaïr el Sékléby, saheb d'Almeria, l'était aussi de Murcia, qu'il faisait gouverner par un lieutenant.

..... — Abou Bekr Ahmed ben Ischak ben Zaïd ben Thaher el Kaïsy, lieutenant de Zohaïr, fut investi par celui-ci de la souveraineté de Tadmir, on ignore en quelle année ; on ignore aussi l'année de la mort d'Ahmed, et par conséquent celle de l'avénement de son fils et successeur.

..... — Mohammed Abou Abd el Rahman el Mouthélym.

1065. — Abd el Rahman Abou Abdallah, fils du précédent, jusqu'en 1079, que Mohammed el Motamed Billah, roi de Séville, s'empara de Murcie.—L'histoire des Thahérides est extrêmement embrouillée dans Conde et dans les autres auteurs qu'il nous a été possible de consulter. Mohammed el Motamed de Séville, une fois maître de Murcie, en donna le gouvernement à Abdallah ben Raschik, son général, qui avait le plus contribué à cette conquête. Motamed en détacha le gouvernement de Lorka en faveur d'Abou Mohammed ben Léboun, qui ne tarda pas à y affecter l'indépendance. En 1085, l'histoire fera cependant mention d'un Abdallah ben Zeydoun, wali de Tadmir, et d'un Ebn Thaher, qu'elle place parmi les émirs de l'époque, sans spécifier clairement de quelle terre il était saheb, bien que tout porte à croire que c'était de Murcie.

Les émirs de Malaga, suivant Homaïdy, furent :

1015. — Aly ben Hammoud (El Motawakkel).

1018. — Kasem ben Hammoud (El Mâmoun), frère du précédent.

1023. — Yahya ben Aly (El Motaly), neveu de Kasem.

1026. — Edris I[er], ben Aly (El Motayyad), frère du précédent, qui prit le titre d'Émir-el-Mouménym.

1039. — Edris II, ben Yahya (El Aly).

1068. — Mohammed II, ben Kasem ben Aly ben Hammoud, surnommé El Mahady, neveu du précédent.

.....— Kasem II, ben Mohammed, el Mahady, El Mostaly, jusqu'en 1091[1]. En lui finit la dynastie des Hammoudites, descendans directs des Édrisites de Fèz, qui, bien que réduits à la simple possession du littoral qui fait face à l'Afrique, portèrent le titre de khalifes pendant soixante-seize ans en Espagne.

Les rois de Cordoue, enfin, furent :

1031. — Djehwar Abou el Hassan ben Mohammed ben Djehwar.

1043. — Mohammed ben Djehwar, surnommé Abou el Walid, détrôné en 1060.

[1] Ce qu'Aboulféda et Casiri disent des rois de Malaga n'est pas toujours conforme à ce qu'en dit Conde ; ils diffèrent d'ailleurs entre eux d'une manière assez notable, à partir du cinquième émir de la dynastie. Suivant Aboulféda, ce 5me émir fut Kasem ben Mohammed ben Aly ben Hammoud, neveu d'Édris El Motayyad. Il abdiqua peu de temps après son avénement pour se consacrer au service de Dieu ; le 6me fut Hassan El Mostanssir ben Yahya. On ignore la date de sa mort. L'auteur arabe employé par Conde le considère sans doute comme un taghi (usurpateur), et ne le fait point figurer à son ordre numérique dans la liste qu'il donne des rois de Malaga ; le 7me fut Edris II el Aly ben Yahya, frère de Hassan, détrôné et emprisonné par l'ordre de son successeur ; le 8me Mohammed el Mahady, fils d'Édris I. Suivant Casiri, le 5me fut Hassan, frère d'Édris II ; le 6me Édris II (El Aly ben Yahya); le 7me Mohammed el Mahady, cousin d'Édris el Aly ; et le 8me Kasem el Mostaly ben Mohammed el Mahady.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Situation du royaume de Léon sous Alfonse V. — Analyse de quelques chartes de cette époque. — État des mœurs. — Restauration intérieure et rétablissement de la ville et du royaume de Léon. — Concile de Léon de 1020. — Les *Bonos Foros* d'Alfonse V. — Mort d'Alfonse V. — Avénement et règne de son fils Bermude. — Affaires des royaumes de Navarre, d'Aragon et du comté de Castille. — Comté de Barcelone. — Contestation entre les chefs des grands états chrétiens. — Mort de Sancho de Castille. — Assassinat de Garcia à Léon par les Vela. — Mariage de la sœur de Bermude avec Ferdinand de Navarre qui prend le titre de roi de Castille. — Conquêtes et travaux de Sancho-le-Grand de Navarre. — Mort de Bermude. — Avénement de Ferdinand, Ier du nom, fils de Sancho, au trône de Castille et de Léon.

De 999 à 1037.

Voyons maintenant quelle était, vers ce temps, la situation des chrétiens au nord du Duero. Quel qu'ait été mon désir de parler d'eux dans les chapitres qui précèdent, et de donner de la sorte le tableau général de l'histoire de la Péninsule, les affaires du khalifat de Cordoue, que j'y avais principalement en vue, ne se sont pas trouvées tellement mêlées à celle des états de Léon, de Castille et de Navarre, que l'histoire de l'un pût comporter les détails de l'histoire des autres. J'y ai donc à peine indiqué quelques points de celle-ci, si bien que je crois indispensable de lui consacrer un chapitre spécial pour les faits spéciaux, autres que les faits de guerre déjà racontés.

Nous avons vu l'avénement au trône de Léon d'Alfonse, fils de Bermude le Goutteux; c'était le cinquième roi du nom d'Alfonse. La Castille était à Sancho ben Garcia, petit-fils de Fernand Gonzalez, la Navarre à Sancho le Grand, fils de

Garcia le Trembleur; le comté de Barcelone, enfin, à Raymond Ier, fils et successeur de Borrel.

Alfonse fut appelé à succéder à son père à la fin de 999. Le jeune prince, encore enfant, se trouvait alors en Galice, confié aux soins du comte Menendus Gundisalvi et de sa femme la comtesse Domna Mayor. Bien que l'enfant n'eût guère alors que cinq ans, Menendus et sa femme le conduisirent à Léon où se trouvait Gelvira sa mère, la veuve de Bermude. On y appela le frère de celle-ci, Sancho, comte de Castille, oncle de l'enfant qu'on voulait faire roi, et, avec le concours des évêques, des comtes et des magnats de Castille et de Léon, désignés par le nom latin de *Cohortes*, pluriel de *Cohors*, il y fut couronné roi en grande pompe dans l'église de Sainte-Marie de Léon. Ces faits sont racontés par Alfonse V lui-même dans deux privilèges qu'il accorda par la suite à l'église de Sainte-Marie, et furent cause de la prédilection qu'il montra toujours pour la ville et la métropole de Léon.

Dès la première année de son avénement au trône, on fit agir l'enfant en roi. Il confirma, le 13 octobre, la donation qui avait été faite à l'église de Sainte-Marie de Léon, par le roi Ordonius II, du château de San-Salvador, sur les bords de la rivière Curueño, et de plusieurs autres possessions. Dans ce privilége[1], le roi dit qu'il donne le château et les possessions qu'il énumère, *ad locum Sanctæ-Mariæ*, *et te ipso Antistite Froilani*, *ubi nunc me unxerunt in Regno pro tali honore*, afin que l'église les possède comme les avait possédés sa tante, d'heureuse mémoire, la reine Domna Gelvira et la reine Domna Tarasia. La date est : *tertio idus octobris era tertia dena septima post millesimam*. L'acte est signé du roi d'abord, puis de sa mère (*Gelvira Regina ejus genitrix*), du comte Menendo Gonzalez (*Menendus Gundisalvi comes conf.*), de l'oncle et tuteur du roi, Sancho, comte de

[1] Chartulaire de Léon, fol. 25.

Castille, fils de Garsia, qui prend le titre de duc (*Santius dux Garsea prolis conf.*); enfin par les évêques Pierre, du siége apostolique d'Iria (El Padron ou saint Jacques), Armentarius, de Dume; Pelagius, de Lugo; Gudesteus, d'Oviédo, et Scemenus, d'Astorga. Viennent ensuite, comme simples témoins, Pelagio Roderiquiz, Munio Fredenandiz, Froila Vimarediz, et Froila Odoariz.

La concession de ce privilége était due au zèle de l'évêque Froïla pour l'accroissement des biens de son église, comme on le voit par l'acte d'Alfonse V, de l'ère 1050, année 1012, dans lequel il raconte comment, ayant été conduit dans son enfance à Léon, où il fut oint et couronné dans l'église de Sainte-Marie, après les cérémonies du sacre, l'évêque Froïla lui avait rappelé la grande piété et la vénération particulière de ses aïeux pour le siége de Léon, et lui avait recommandé de suivre leur pieux exemple; c'est pourquoi, animé de la grâce de Dieu, il confirme, dit-il, l'acte en vertu duquel le sus-nommé évêque possédait, pour toute sa vie, le château de San-Salvador.

Dans un autre acte de l'ère 1038 (ou 1000 de J.-C.), il est question d'un monastère de religieuses, fondé dans la ville de Léon en l'honneur de l'apôtre saint Jacques, et qui se maintint sous la direction de son abbesse, appelée Sinduara, même pendant la prise de Léon par El Mansour et par son fils Abd el Melek.

Il fut fait, cette même année, un testament par lequel deux sœurs, Casta et Larga, et une certaine Amira, donnent à ce monastère ce qu'elles avaient eu en héritage de leur oncle Cesanus en Valdesabugo, entre les rivières de Torio et de Porma[1]. C'était une *corte* ou maison entourée de murailles, appelée San-Salvador, avec tous ses édifices et dépendances. Il était dit dans ce testament que l'intention des testateurs était

[1] Tumbo de Leon, fol. 307.

d'entrer dans ce monastère, qui suivait la règle du grand saint Benoît, afin d'y réformer leur vie et leurs mœurs dans la compagnie des saintes filles qui l'habitaient, dont l'austérité était si célèbre, qu'il venait des personnes se joindre à elles, non-seulement des villes voisines, mais encore des lieux les plus éloignés. La date de ce testament est : *VI id. feb. R. Adef. filio regis Veremundi*; *et Froilani episcopi in civis vel sedis Legion*. La signature du prélat porte : *Virtus Christi protectus Froilan. episcop.*

A la même date appartient le testament que l'abbé Salvat, surnommé Hila (surnom de physionomie arabe), fit en faveur du monastère de Saint-Cyprien de Valdesalce, situé près de la rivière Ezla, dans le voisinage de Coyanza[1], et qui suivait aussi la règle de saint Benoît. Le testament porte donation de la ville de Morella (aujourd'hui Morillas), ainsi que de l'église de Saint-Pélage, qui en faisait partie, et que le dernier roi Bermude avait concédée au donateur, comme il le dit dans cet acte et comme il conste d'un autre acte qui se trouve au folio 169 du Chartulaire, exprimant la donation du roi à l'abbé, en date du 23 décembre de l'ère 1032. La donation de Salvatus est confirmée par les évêques Armentarius, de Dume, Pelagius, de Lugo, Petrus, d'Iria, Gudesteus, d'Oviédo, et en dernier lieu par Froïla, de Léon, en ces termes : *Sub Christi nomine Froilani Legionense sedis Dei gratia episcopus*. Suivent les signatures de la reine-mère Domna Geloira, d'Alfonse, et d'autres grands personnages, parmi lesquels on trouve celle de l'historien Sampirus, prêtre et notaire du roi, et qui devint par la suite évêque d'Astorga[2].

Tous les documens de ces premiers temps attestent, comme les précédens, la puissance et l'autorité dont jouissaient le

[1] Cujus cimiterio (Sancti Cypriani episcopi) constructum et edificatum est in Valle de Salice, secus flumine Extulæ in proximo Coianca.....

[2] Voici la teneur de la donation de l'abbé : Facta testamenti quoddum quod erit VI idus martii era MXXXVIII.

comte Menendus Gundisalvi, et la comtesse Domna Mayor, sa femme, pendant la minorité d'Alfonse, et aussi que la reine-mère Domna Gelvira prenait part au gouvernement; ce qui ne peut se nier à la vue des documens de cette époque. Car, outre les actes qu'on trouve dans les archives de Samos de l'année 1001, époque à laquelle la reine présida à Boveda, village de la vallée de Lemos, une assemblée de juges et de seniores, il existe dans les archives de Léon un acte de l'année précédente (1000), dans lequel elle donne, en qualité de régente, à l'évêque Froïla et à son église, la lande (*paramo*) de Veremundus Uzzariz, et l'acte commence par ces mots : *Ego Geluira regina simul cum filio meo Adefonso rex adeptus in regnum patris suis, tibi enim Froilani Ep. in Dño Deo plenissimam salutem.* La date est exprimée comme il suit : *Facta series testamenti secundo idus novembris in era terdena octava post millesimam.* Parmi les signatures il en est deux dignes de remarque, celle de la mère du roi ainsi conçue : *Gelvira regina prolis Garseani et Avæ;* ce qui prouve surabondamment que Domna Gelvira n'était pas fille du roi de Navarre Garcia le Trembleur, comme l'ont prétendu quelques auteurs, mais bien du comte Garcia Fernandez, dont la femme s'appelait Ava, comme il appert de plusieurs documens et privilèges; et celle du chroniqueur Sampirus, qui signe : *Sampirus Prbr. qui et Majordomus Regis.* On voit encore, après la signature de Gudesteus, évêque d'Astorga, la suscription suivante, caractéristique de ce temps : *Monachos, qui sunt in palatio Regis.* Les moines ne se nomment point.

En la même année 1000, l'évêque de Léon Froïla confirma le privilège d'Alfonse V en donnant à l'église d'Oviédo de grandes propriétés dans la ville de Todox, entre Barayo et Navia. Ces biens avaient été confisqués à Analsus et à sa femme, pour avoir attenté à la vie d'Alfonse enfant, du vivant de son père Bermude. En 1002, Sinduara, abbesse du monastère de Saint-Jacques, fit don au saint apôtre et aux

martyrs dont les reliques sont vénérées dans cette maison, de grandes possessions qu'elle avait achetées à différentes personnes qu'elle nomme. Cet acte de donation est en date du 2 des ides de mars de l'ère 1040, et il est signé par l'évêque Froïla en ces termes : *Sub Christi nomine Froilani Dei gratia episcopus.*

Froïla qui, sous le règne de Bermude, avait donné tant de preuves de sa grande dévotion aux saints martyrs Facund et Primitif et de sa vénération pour les moines qui les desservaient, en leur donnant le monastère de Saint-Pierre de Créménès et d'autres églises, fit son testament dans l'ère 1040, en l'honneur de Dieu et de la Vierge Mârie, sous l'invocation de laquelle était l'église cathédrale de Léon où se trouvaient déposées les reliques de saint Cyprien, évêque, de saint Thomas, apôtre, et de plusieurs autres saints. Les dons de ce prélat furent d'une si grande valeur qu'ils suffirent à l'entretion de son église, même dans les temps calamiteux des incursions d'El Mansour et d'Abd el Melek. Il donna d'abord sa propre maison, qu'il avait fait construire, comme il dit, *labore perfecto*, ainsi que plusieurs édifices qui en dépendaient, son or, son argent, ses vêtemens, et plusieurs objets d'une utilité personnelle. Puis il donna quelques villages dans les montagnes de Léon, près du rio Torio, lesquels avaient autrefois appartenu aux religieuses de Mataplana et dont il avait été mis en possession par l'autorité canonique et sur l'ordre du roi Bermude, de glorieuse mémoire; puis une ville dans le pays de Castrello, avec ses maisons, ses terres, ses vignes, ses moulins, ses prés, ses marais, ses montagnes, ses aqueducs, et tous ses revenus; une autre ville, dans la vallée d'Oncina, et semblablement tout ce qu'il possédait dans cette juridiction *(similiter cum omnia quibus in ea jure possideo)*; une autre dans la lande (*in paramo)*, que lui avait donnée la reine Domna Gelvira, femme du roi Bermude; un héritage dans la vallée d'Asiloncia (aujourd'hui Ezlonza), qui lui venait d'un prêtre

appelé Albinus; un autre héritage, qui, après avoir appartenu aux sœurs de Domna Zanona, était passé à l'abbé Salvatus, qui le lui avait laissé; un autre, *in sancto Joannis* (aujourd'hui Santivañez), qu'il avait acheté *(per cartas emptionis seu placita judiciorum)* de Bellitus Gallegus et de Justus Navafrigidus; des vignes *in Paratella*, au même titre qu'il les y possédait, à l'exception d'une certaine vigne connue pour appartenir à un certain Hakem ou El Hakem (*vineas in Paratella, secundum illas juri meo obtineo, exceptis illa vinea de Hacan*). Il y ajouta d'autres villes et d'autres héritages qu'il possédait dans le pays de Bierzo, en Galice et dans les Asturies, et il finit en désignant plusieurs meubles de maison dans des termes qui méritent toute l'attention des amateurs d'antiquités[1].

Au folio 400 des archives de Léon existe une autre donation du même évêque, en faveur du monastère de Saint-Cosme de l'église de Sainte-Marie, près du rocher de Pombiro, qui depuis longues années appartenait à son diocèse et dont ses prédécesseurs avaient joui. Cette donation fut faite du consentement du chapitre de Sainte-Marie (*Cum omni congregatione regule nostre..... unanimes atque concordes.....*).

Dans un autre acte, de l'ère 1044, année 1006, l'évêque Froïla donna la plus grande preuve de son zèle pour la discipline ecclésiastique. Un moine nommé Gundisalvus, suivant l'acte, fils de Zaben, vivait dans un ermitage sur un rocher appelé Mañulfo, sur les bords du Torio, dans la juridiction de

[1] Adicio etiam lecto palio obtimo cum duos plumazos, et duos fazales, et gambane obtima, et tupede I. Pulbillo de mensa mutas II cum binas fazalelias..... de vasos de mensa V. corneas..... Cavallello eneo pro cereo portare ad mensa..... de Ecclesia signos III..... unum appendente libras..... et alio libras..... et alio libras..... et tertio libras..... Casulla Grecisca cum sua tunica, balteum ex auro puro cum lapidibus suis oralesci auro textiles, et illo uno cum perpendes de auratos, et cum gemmis. Pallea desuper Calice de auro textile. Equas X cum suo amisso. Vaccas XX cum suo tauro. Juga boum XXX per omnes has villas arantes. Oves CC in grege.

notre évêque. Ce malheureux, dit l'évêque dans l'acte testamentaire, trompé par le démon, pécha avec une femme, fille de perdition, et s'enfuit dans une province. Comme pour ce fait les lois canoniques donnaient au prélat le droit de disposer des biens et de la personne du délinquant à son arbitre, l'évêque confisqua tous les biens, terres, vignes et moulins de l'ermite, et les donna à l'abbesse Sinduara et à ses religieuses, qui vivaient dans le monastère de Saint-Jacques de Léon sous la règle de saint Benoit. Cette donation de Froïla, signée par lui, est du 13 janvier de l'ère 1044 (1006).

Le dernier acte de ce prélat est du 15 février de cette année 1006; ce fut la signature qu'il apposa au testament par lequel deux femmes, Totadona et Auria, donnèrent au monastère de Saint-Cosme, et à son abbé Fredenandus, tous les biens dont elles avaient hérité de leurs pères.

A Froïla succéda dans le siège de Léon, en 1007, Nunus [1]. La première signature authentique de Nunus, successeur immédiat de Froïla, se trouve dans un parchemin gothique à la date de l'ère 1045, année 1007, par lequel Cyprien et sa femme Marie vendent une possession par les murs de Léon, confrontant d'un côté au monastère de Saint-Julien, et de l'autre à une rue qui conduit à l'église cathédrale de Sainte-Marie. Cet acte est écrit — Alfonse régnant, Garcia Gomez étant comte de Léon, et sous le pontificat de Nunus. Le 9 du même mois de la même année le juif Samuel vendit, conjointement avec sa femme Cété, un héritage près du rio Vernesga, dans le pays de Traballio (aujourd'hui Trobajo), aux nommés Félix et Viarigus, fondateurs du monastère de San-

[1] Lobera, qui confond cet évêque avec le saint de son nom, s'obstine à dire qu'il fut enterré dans l'église de San-Pedro de los Huertos, parce que la cathédrale Santa-Maria avait été saccagée et profanée par les Maures. Mais comme on l'a vu, les documens des premières années du XIme siècle font présumer que la cathédrale existait. L'opinion de l'auteur que nous venons de citer manque donc de fondement en ce point.

Miguel de la Véga, qui achetèrent l'année suivante une vigne près du chemin de Villaciti (aujourd'hui Villacedre). Ce dernier acte fut signé dans une assemblée tenue dans le monastère des Saints-Martyrs Claudius, Lupercius, et Victoricus. L'un et l'autre acte font mention du règne d'Alfonse et du pontificat de Nunus.

On trouve dans l'année 1008 un document dans lequel il est fait mention de l'évêque Nunus. Il contient quelques particularités qui méritent d'être rapportées : un prêtre appelé Sampirus (nous le connaissons) y fait cession au monastère de Saint-Jacques, qui était près de la cathédrale et dont l'abbé se nommait Theodomirus, de Villa-Taurelli (depuis Villatoriel) sur les bords du Porma, et de la ville d'Alixa sur les bords du Vernesga. Cette dernière avait appartenu au juif Vitas qui, pour quelque crime, en fut dépouillé par le roi Bermude, lequel la transmit à un prêtre appelé Ascarigus, à qui il est donné dans l'acte le titre de magister. Il était le chef des moines résidant au palais et qui accompagnaient leur signature de ces mots : *Monachos, qui sunt in palatio Regis*. Après la mort de Bermude, Ascarigus quitta le royaume de Léon et alla vivre en Castille près du comte Sancho. A son départ il vendit la ville ci-dessus mentionnée à Sampirus, qui la paya par une certaine quantité de vêtemens de grand prix. Peu après cette cession, la reine Domna Gelvira, qui, comme je l'ai dit, était régente, vint à Léon, et n'ayant pas connaissance de la cession faite par Ascarigus à Sampirus, elle prit possession d'Alixa. Sampirus se présenta à la reine et lui fit connaître ses droits, lui offrant en outre deux esclaves maures qui se nommaient Iuceph et Numara, au moyen de quoi il obtint la restitution de la ville d'Alixa par un acte de confirmation. La donation de Sampirus au couvent de Saint-Jacques de Léon est du 18 juillet de l'ère 1046. Elle porte la signature de Nunus et de plusieurs prêtres et diacres.

A la même époque vivait à Léon une dame de haute naissance, nommée Salomona, vouée au service de Dieu, qui acquérait quelques possessions dans le but de fonder un monastère de religieuses. Dans les documens où il est question d'elle, de l'ère 1048 à l'ère 1052, on ne lui donne pas le titre d'abbesse et on ne parle pas du monastère qu'elle gouverna dans la suite, comme existant déjà. Ce n'est qu'en 1052 qu'il est fait mention de ce monastère comme fondé et régi par Salomona ; d'où l'on peut conclure que cette fondation eut lieu de l'année 1010 à l'année 1014.

Ce fut aussi vers ce temps que fut fondé un autre monastère sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. Le comte Munio Ferdinandiz et sa femme Domna Gelvira avaient acheté un emplacement dans la ville de Léon à Domna Eldoara; cet emplacement confrontait d'un côté à la porte appelée *Arco de Rege,* d'un autre, au couvent de San-Salvador; d'un troisième côté, à une rue qui conduisait au marché; et du quatrième, à la rue qu'habitaient les écuyers. Dans le mur qui entourait cet emplacement se trouvaient deux tours très anciennes, est-il dit dans l'acte qui parle de cette fondation ; ce qui prouve que ni El Mansour ni Abd el Melek n'avaient entièrement détruit les murailles de Léon. C'est sur cet emplacement que le comte et la comtesse firent élever un palais somptueux qu'ils ornèrent de plusieurs meubles détaillés dans l'acte, ainsi que d'une *corte* d'une grandeur admirable. A peine ces seigneurs eurent-ils achevé leurs constructions qu'ils eurent la pieuse pensée d'établir une église dans la tour située à l'orient; ils y mirent des reliques de la croix du Sauveur, des apôtres saint Pierre et saint Paul, et du précurseur du Christ, sous l'invocation duquel ils placèrent l'église. Puis ils dotèrent le monastère de plusieurs possessions, et l'évêque Nunus consacra l'église le 28 septembre 1011. Ce monastère était destiné à des religieuses dont la première abbesse se nommait Tarasia. La donation fut signée par le comte et la comtesse, par leurs

deux fils Petrus Munniz et Joannes Munniz, et par leurs trois filles Sancia, Tharasia et Maria; puis il est fait mention du roi régnant Adefonsus, qui y est qualifié de prince sérénissime, et d'homme pieux et grand. Suivent les signatures de Scemenus, évêque d'Astorga, de Nunus, évêque de Léon, de Vimaranus, évêque de Santiago, de Domna Gelvira, mère du roi, et de plusieurs seigneurs, dont six prennent le titre de comtes.

On employait aussi, au temps de l'évêque Nunus, les pieuses libéralités des fidèles à la réparation des anciens monastères qui avaient souffert de l'invasion des Arabes. Il existe deux actes signés de cet évêque, à la date de 1011, par lesquels un certain Aurisindus donne au monastère de saint Jacques, frère du Seigneur, un héritage qu'il avait près du rio Porma, et à l'abbesse qui le régissait, Imilona, pour la fabrique de son église, un domaine qu'il possédait dans Villarrodanni (Villarroañe), entre le Porma et le Torio mêlé au Vernesga, ainsi que d'autres propriétés qu'il avait acquises dans le Sardoneto, sur les bords de l'Orbigo, à Magaz, dans la Villa de Citi Rege (Villacedre), et dans le Mancellarios, aujourd'hui Mancilleros.

Hors des murs, du côté de l'orient, près de l'église de Sainte-Marie, existait un autre monastère sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui, suivant des actes authentiques, fut ruiné par les Sarrasins. En 1012, Christoforus et Gunterodus, dont les aïeux l'avaient fondé, prirent soin de le rétablir et lui donnèrent plusieurs possessions énumérées dans l'acte. Le monastère était des deux sexes et l'acte en nomme les supérieurs, Tulca, prêtre, et Domna Aldena, abbesse. Il est signé par Nunus, évêque, par Fromaricus, majordome du roi, et par plusieurs ecclésiastiques et séculiers. *Era decies centena, et quinquies dena super* (25 de mai)[1].

[1] Tumbo de Leon, fol. 112.

Nous avons vu par les actes passés, depuis la mort du roi Bermude jusqu'à présent, que, même sous la minorité de son fils et successeur Alfonse, la ville de Léon avait pu recouvrer ses forces, réparer ses édifices, et s'embellir par la construction de nouveaux monastères et de nouvelles maisons. Il parait que cette prospérité fut due au bon gouvernement des tuteurs du jeune roi, aux qualités supérieures de Domna Gelvira sa mère, et à la décadence de l'empire de Cordoue, que les différens partis qui divisaient les Arabes détournaient de la guerre sacrée contre les chrétiens. Il est certain que non-seulement les Arabes, à cette époque, ne firent aucune incursion dans le royaume de Léon, mais qu'ils sollicitèrent eux-mêmes la paix du jeune roi, comme nous l'apprend un document conservé aux archives du monastère de Sahagun, sous la date de l'année 1013, fait, y est-il dit, *in præsentia, qui ibi fuit Zacbascorta Ebembacri, quando venit de Cordova pro pace confirmare ad Romanos in Domnos Sanctos* [1].

Vers ce temps, la tranquillité du royaume de Léon fut quelque temps troublée par un soulèvement contre le roi, on ignore pour quelle cause, de la part de plusieurs seigneurs qui, non contens de s'être révoltés, avaient appelé les Sarrasins à leur secours. Cette insurrection fut réprimée, à ce qu'il semble, avec assez de facilité, par les soins de quelques hommes puissans dont le nom revient fréquemment dans les actes et documens de ce temps, savoir : Petrus Fredinandi, Feldo Amatiz, le prêtre Sampirus, Sarracinus Arianiz, Munio Muniuz, et plusieurs autres dont nous verrons la fidélité récompensée dans les documens des années suivantes.

[1] L'envoi d'un ambassadeur à Alfonse V par le Slave Wadhah, hadjeb d'Hescham II, dans les derniers mois du règne de celui-ci, est mentionné, comme nous l'avons vu, par les historiens arabes; mais nous ne savons quel était l'Ebn Bakri de l'acte de Sahagun.

Il existe en effet de l'année 1012 un document gothique original, dont la copie se trouve au folio 44 du Tumbo de Léon, dans lequel le roi Alfonse, après avoir raconté les circonstances de son couronnement dans Sainte-Marie, et l'exhortation de l'évêque Froïla, qui lui recommanda une grande dévotion à cette sainte église, parlant de ces troubles, dit que celui-là même qui était chargé de la garde du château de San-Salvador de Curueño s'était joint aux rebelles [1]. Les rebelles vaincus, et après avoir recouvré le château de San-Salvador, le roi était passé, avec toute sa cour, au monastère de Sahagun, où Nunus, évêque de Léon, le supplia de daigner lui confirmer la donation du château, dont son prédécesseur Froïla avait eu la paisible jouissance en vertu d'un acte d'octroi d'Alfonse lui-même. Ayant trouvé la demande de l'évêque juste, Alfonse ratifia la donation du château avec toutes ses dépendances, et institua Nunus supérieur de tous les monastères habités et non habités, dont les moines seraient désormais tenus de lui rendre hommage : *post Aulam*, dit-il, *Sanctæ Mariæ, sedis antiquissimæ*. Le roi reçut de Nunus, pour prix de cette ratification, une couronne d'argent de la valeur de trois cent sous (*cinta argentea valente solidos numéro CCC*) [2].

Dans la même année Nunus signa plusieurs actes en faveur du monastère de Saint-Jacques, qui était près de la cathédrale Sainte-Marie. Dans l'un d'eux il fait mention d'un village appelé Villa Habib, sur les bords du Torio. Ce village avait été peuplé sur l'ordre du roi Ramire par Gutinus Zelmiz, qui,

[1] Post obitum vero illius (Froilani episc.) evenit bellum inter Christianos, et mentitus fuit vir qui ipsum Castrum (Sancti Salvatori) tenebat de manibus pontifex jam nominatus, et erexit super se Garsea Gomez, qui cum gens Ismaelitarum erat, ac non multis diebus coadunati fuimus cum omnis gens nostra in Dñs Sanctos.

[2] L'acte est daté et signé comme il suit : — Facta conlitatio et adfirmatio XIII kalendas octobr. Era quinquagesima post millesimam. Adefonsus rex, in hanc agnitionis quam fieri elegimus, et manibus nostris coram testibus conf.

après l'avoir possédé plusieurs années, le laissa en mourant à un de ses fils, diacre, du nom de Jean Gutiniz, lequel le légua à sa mort au couvent de Saint-Jacques. Les ministres du roi, sans avoir égard aux immunités dont jouissaient les possessions des moines, faisaient participer les habitans de Villa Habib à tous les services exigés des autres vassaux. Mais l'abbé Theodemirus en appela au conseil du roi et des grands du palais, et obtint un acte qui le confirma dans tous les droits des anciens possesseurs de Villa Habib, ville dont le nom atteste une origine arabe. Cet acte est revêtu des signatures d'Alfonse, de Gelvira sa mère, de l'évêque Nunus, de plusieurs seigneurs et de Sampirus prêtre et notaire du roi[1].

Les archives de Léon contiennent un autre parchemin gothique, daté de l'année 1013, par lequel Gracilio, qui se qualifie de *conversa et Christi ancilla,* vend à Gundisalvus une maison et un emplacement dans l'intérieur de la ville de Léon, près du monastère que celui-ci avait acheté à Billetus, et auquel on donna le nom de *Malas-Acquas*. Il est parlé dans cet acte de plusieurs monastères qui existaient avant la venue d'El Mansour, tels que celui de Saint-Pélage et celui de Saint-Adrien; ce qui confirme ce qui a été dit déjà sur l'état de Léon, après l'entrée du général arabe et de son fils. L'évêque Nunus signa, le 1er novembre de cette même année, une donation faite par Garcia Nunius au monastère de Valdepueblo (Vallis Populi), dont l'abbé se nommait Aragintus. Au bas de l'acte, après les signatures du roi et de l'évêque, on lit celles de Garcia Gomez, qui y prend le titre de gouverneur de Saldaña, et de Sancho, comte de Castille; d'où l'on peut inférer que ces deux seigneurs s'étaient réconciliés avec Alfonse, après avoir été, à ce qu'indiquent divers documens contemporains, au nombre des principaux fauteurs des

[1] Sampirus signe tour à tour Sampirus prbr. qui et notarius regis, Sampirus presbyter, quasi presbyter, Sampirus nt (notavit), etc.

troubles qui avaient agité les chrétiens dans ces derniers temps.

Le monastère de Saint-Vincent dont la première abbesse fut Salomona, sa fondatrice, ayant été bâti dans la ville de Léon, près de la cathédrale, en 1014, l'évêque Nunus confirma, en date du 4 février, une donation faite à ce monastère par Zuleïman, qu'on y appelle enfant de Léon, d'une ville sur les bords de l'Ezla, dont le nom était Caprarios, aujourd'hui Cabreros. Au folio 276 du Chartulaire se trouve un autre acte de la même année qui fait mention d'un couvent de religieux consacré à saint Pélage, dont l'église était sous l'invocation du glorieux saint Martin; ce qui prouve combien la ville de Léon gagnait chaque jour en richesses et en édifices.

Le roi, vers ce même temps, récompensa la fidélité de Feldon Amatez en lui donnant les biens de Fortis et du prêtre Vimaranus, qui en furent dépouillés pour avoir aidé Munius, fils de Fredenandus, dans sa révolte. Il voulut récompenser aussi, en 1014, Pierre Fredinandiz, qu'il appelle *fidelem meum*, en lui concédant la ville d'Abacif, près du Teira, sur le territoire d'Astorga, avec la faculté de la peupler et le droit de juridiction sur ses habitans. Cet acte, en date du 29 avril, est signé par les évêques Scemenus d'Astorga, Nunus de Léon, et Vistrarius de Santiago, ainsi que par plusieurs seigneurs[1].

Dans un document daté de l'année 1015, signé par notre évêque, il est parlé de l'entrée des Arabes à Léon du temps de Bermude, et y il est dit que ces infidèles emmenèrent avec eux à Cordoue deux jeunes gens appelés Salvator et Julien, fils de feu Munius, qui avait été domestique du palais. Les majordomes du roi s'étant emparés des biens que laissaient ces malheureux, Bermude les donna à Nunnus Domnitiz, et, après sa mort, à la femme de celui-ci, Auria, et à ses deux fils encore enfans, appelés Vita Xab et Citi Xab.

[1] Tumbo de Leon, l. c.

Auria, abusant de l'extrême jeunesse de ses enfans, vendit une bonne partie de ces biens à deux juifs nommés Xab Xaia et Jacob Traballio, des mains desquels Alfonse les retira, ému des plaintes des enfans d'Auria, qui lui en cédèrent la moitié. Il fut dressé acte de tout cela dans le mois de mars de l'ère 1053, et signèrent les évêques Scemenus d'Astorga et Nunus de Léon[1].

Mais l'un des actes les plus importans, sans contredit, de cette époque, est celui qu'on trouve au folio 187 du Chartulaire, sous l'année 1016, où sont consignés les forfaits de Fromarigus Sendiniz, criminel d'une espèce singulière. Le roi lui reproche, entre autres choses, d'avoir tué deux hommes du nom d'Albanus et de Didagus et plusieurs autres; ce qui l'avait forcé de fuir en Castille. Sancho, oncle du roi, l'y avait bien accueilli, avait intercédé pour lui, et non-seulement il avait obtenu son pardon, mais encore il était rentré en grâces et avait reçu de nouveaux honneurs, entre autres le gouvernement de Luna et de Vadavia. Mais Fromarigus n'en tint compte, se livra à de nouveaux excès, se couvrit de crimes, saccagea les terres, pilla les villages, en dépouilla les habitans, attenta à la chasteté des femmes et des filles. Enfin tant de méfaits étant parvenus aux oreilles du roi, il voulut faire droit aux plaintes répétées de ses vassaux, et, comme Fromarigus n'avait aucun moyen de réparer ses crimes, le roi fit confisquer les villes et les domaines qu'il avait acquis pendant la durée de son gouvernement. Une de ces villes était Fraxinus (aujourd'hui Fresno). Le roi en fit don à Petrus Fredenandiz, pour prix de sa fidélité et de ses bons services, en cette ère 1054. L'acte fut confirmé par les évêques Scemenus d'Astorga et Nunus de Léon[2].

L'année suivante, 1017, Nunus fit une restitution au monastère de Santiago de Léon et à son abbesse Flora : Fre-

[1] Esp. Sagr., t. XXXVI, p. 22 et seq.
[2] Ibid., l. c., append. XI.

denandus et Domna Maria, domiciliés à Ripasica (Ribaseca), avaient donné par testament leurs biens à ce monastère, en se réservant la jouissance de la moitié de ces biens leur vie durant. Malgré ce testament, ils donnèrent à leur mort la partie qu'ils s'étaient réservée à l'évêque Savarigus, qui en prit possession. Son successeur Froïla en hérita et en jouit jusqu'à sa mort. Mais Nunus, ayant eu connaissance du testament, et convaincu que ces biens appartenaient au monastère, les lui restitua par acte du 3 février de l'ère 1055 [1].

De graves dissensions s'élevèrent en cette même année entre Alfonse et son oncle Sancho, comte de Castille. On trouve dans les archives de Léon un document gothique dont la copie est au folio 188 du Chartulaire: le roi y traite le comte d'inique, de très infidèle, l'appelle son ennemi, l'accuse de ne songer jour et nuit qu'à l'offenser. C'est pourquoi il croit devoir le punir suivant toute la rigueur des lois en le dépouillant de plusieurs domaines qu'il possédait dans le royaume de Léon, pour les donner, en présence de tous les grands du palais, à Petrus Fredinandiz, qui le servait loyalement. La date de cet acte est du 12 des ides de mars de l'ère 1055 ; il est signé par le roi, puis par Scemenus, évêque d'Astorga, par Nunus, évêque de Léon, et par plusieurs chevaliers dont les noms sont à remarquer [2].

Nunus signa, peu après, une donation faite par Sarraci-

[1] Esp. Sagr., l. c., append. XII, p. 24 et seq.

[2] Nous mettrons ici toute la curieuse souscription de cet acte : — Adefonsus serenissimus Princeps in hanc donationem, quam fieri elegimus, et coram omni magnati palatii manu propria roborem injecimus.

Sub Dñi auxilio Scemenus Astoricense Epi. sede conf. Dñi adjutus Nunnus Legionensis Eps. sedem conf.

Hordonius Ranemiri prolis cf. Vegila Enneconi cf. Veremudus Vegilani. Sarracinus Siloni. Rudericus Hordoni. Ruderici Didaci. Munnio Ruderici. Osorio Didaci. Ranemiro Oveconi. Munnio Muneconi, qui et majordomus. Velasco Almeiuz. Alvaro Aramelliz. Velasco. Almeiuz. Annaia Tanoiz. Nebutiano Vegilaz. Ruderico Vegilaz. Scemeno Scemeniz ts. Sereno ts. Munnio Ramelliz ts. Sampirus peccator, qui et ns Rs.

nus Arianniz, noble personnage de Portuscale, qui avait quitté son pays pour venir s'établir à Léon, où il servit Alfonse avec un grand zèle et se maria, du consentement du roi, à une dame appelée Froïlo, fille de Munion. Ce Sarracinus avait une grande dévotion pour le monastère de Saint-Vincent, fondé par Salomona, près de la cathédrale. Il prouva sa dévotion en lui donnant *medietate in Villa quam dicunt Masella, in paramo*. L'acte, signé le 17 avril par le donateur, sa femme, et l'évêque Nunus, se trouve au folio 290 du Chartulaire.

Un document de l'année suivante nous apprend que ce même chevalier accompagna Alfonse dans les Asturies, où il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau; que, dans ses derniers momens, ce fut pour lui une grande consolation de recevoir la visite du roi, qu'il supplia de ne pas abandonner son épouse Froïlo placée par le mourant sous sa royale protection. Le corps de Sarracinus fut porté à Léon et enterré dans le monastère de Saint-Vincent par ordre du roi [1].

Le 19 novembre de la même année, Alfonse, se trouvant avec la reine sa femme, Domna Gelvira, dans le couvent de Sahagun, les moines saisirent l'occasion que leur offrait la présence du roi pour lui faire entendre leurs plaintes sur les injustices dont les domaines du monastère étaient l'objet. Alfonse prit connaissance des actes, et estimant leur demande juste, il les fit rétablir dans tous leurs droits, par un acte intitulé : *restauratio*, et confirmé par l'évêque Nunus de la manière suivante: *Domini adjutus Nunnus Legionensis sedis episcopus*.

[1] Tout ce qu'on vient de lire, ainsi que la distribution que fit Alfonse des biens laissés par ce chevalier, se trouve consigné dans un acte à la date du 21 mai de l'ère 1056, revêtu des signatures de l'évêque Xemenus (qui tantôt signe Scemenus, tantôt Xemenus et quelquefois Gemenus), d'Astorga, et Nunus de Léon.

Nunus contribua autant qu'il le put à la restauration de la ville de Léon et fonda un monastère de religieuses sous l'invocation de saint Félix, martyr de Gironne, et y fit élever des édifices somptueux, comme il appert d'un document qui se trouve au folio 363 du Chartulaire. Il y avait dans ce monastère deux sœurs religieuses, Domna Honnega et Domna Godo, que l'évêque appelle *congermanas meas*. En l'année 1020, Nunus fit son testament, par lequel il donne à saint Félix et à sa maison plusieurs propriétés et des bijoux de prix, avec la clause qu'après la mort des deux sœurs susnommées le monastère passerait dans le domaine de l'église de Sainte-Marie. Une dernière clause porte que son corps devra être enterré dans l'église du saint martyr. Ce testament fut fait le 1er août, jour où l'on célébrait la fête de ce saint[1].

Les historiens nationaux s'accordent à dire qu'Alfonse V, voyant entièrement dépeuplée une ville aussi importante que l'avait été Léon, capitale de son royaume, résolut de la relever de ses ruines, et s'en occupa avec une extrême ardeur, d'où lui vint le surnom qu'il a toujours conservé de celui qui repeupla Léon. Ce fait, rapporté par les anciens historiens, a donné lieu à cette opinion reçue de tous les écrivains modernes que la ville de Léon demeura ruinée et inhabitée depuis l'invasion d'El Mansour jusqu'au temps dont nous parlons. Moralès la représente dans un état déplorable. Elle ne paraissait plus une ville vivante, dit-il, mais le cadavre d'une ville. Il est toutefois prouvé par les documens contemporains conservés dans les archives de Léon, que non-seulement plusieurs églises et un grand nombre de maisons et de monastères ne furent pas détruits, mais encore que depuis le couronnement d'Alfonse les édifices endommagés avaient été réparés et de nouveaux avaient été construits; il est dès lors vraisemblable que ces auteurs n'ont voulu parler

[1] Esp. Sagr., t. XXXVI, app. XIII.

que des réparations faites par Alfonse aux murailles extérieures de la ville, qu'il fit construire en bois et en terre, et de l'accroissement qu'il lui donna par l'édification de nouvelles maisons et de nouvelles églises.

Lucas de Tuy dit que le même roi fit élever en terre et en brique l'église de Saint-Jean, où est aujourd'hui le monastère de San-Isidro; mais cette église était beaucoup plus ancienne, puisque Sancho-le-Gras avait fait construire près d'elle le monastère de Saint-Pélage. Lucas de Tuy n'a voulu parler sans doute que de quelque réparation ou de la construction de quelque portion considérable ajoutée à l'édifice principal.

Alfonse fit transporter dans cette église les corps de tous les rois inhumés dans les différentes églises du royaume de Léon, entre autres celui de son père qu'il fit venir de Villa-buena dans le Bierzo, où il avait été enterré. Il fit aussi réparer le monastère de Saint-Pélage qui avait été fort maltraité par les Arabes lors de leurs dernières irruptions. Il faut croire que la protection particulière du roi accordée à ce monastère était due à la présence de Domna Teresa, sa sœur, veuve du wali de Tolède, Abdallah ben Abd el Aziz, qui y avait pris le voile à son retour de Tolède, comme nous l'avons vu.

Pélage d'Oviédo a écrit, dans l'ère 1180, une courte histoire de la fondation des quatre villes de Tolède, Sarragosse, Léon et Oviédo, d'après les plus anciens manuscrits qu'il avait trouvés dans l'église de Saint-Pierre de Carmaméma et suivant les traditions qui lui avaient été transmises par ses pères, afin, dit-il, que tout le monde sache par qui avaient été bâties ces quatre villes. Attribuant la fondation de Léon à Nerva et aux légions romaines que cet empereur avait envoyées en Espagne, il parle ensuite de l'arrivée à Léon d'El Mansour et de son fils Abd el Melek, qui en firent abattre les tours et démolir jusqu'en leurs fondemens les portes, au nombre de quatre, qu'il suppose avoir été à l'orient, à l'occident, au midi et au nord de la ville. Avec

elles furent détruites et dispersées les tables de marbre qui s'y trouvaient, portant gravés les noms des préfets romains qui avaient bâti et peuplé la ville.

La ville demeura cinq ans dépeuplée après cette destruction, jusqu'à ce qu'Alfonse V, successeur de Bermude, y ayant appelé en concile les principaux personnages de son royaume, tant ecclésiastiques que séculiers, fit reconstruire à cette occasion les quatre portes en bois et en terre, et leur donna des noms différens de ceux qu'elles portaient auparavant. La porte orientale s'appela porte de l'Évêque, la septentrionale Postigo, l'occidentale Cauriense, parce que la route qui conduisait au village de Cuoreses, situé de l'autre côté du Vernesga, venait y aboutir; enfin la méridionale fut appelée porte de l'Arc, parce qu'elle était construite en forme d'arc. Celle-ci était en pierre.

Cette relation de Pélage d'Oviédo est de l'ère 1180, et fut écrite peu de temps avant sa mort[1]. Mais, quoique la plupart des choses que cet écrivain rapporte sur son temps méritent d'être crues, on ne saurait adopter ce qu'il dit sur les noms des portes de Léon. Il résulte en effet de plusieurs manuscrits que ces noms leur avaient été donnés bien avant leur réédification par Alfonse. Dans un document il est question de la porte de l'Évêque cent ans avant le rétablissement de la ville : *In primis*, dit ce document, *corte in Legione ad porta de Episcopo*[2]. La porte Cauriense est mentionnée par plusieurs actes, et notamment dans un de l'ère 1016, par lequel une religieuse appelée Léocadie vend aux moines de saint Cosme et de saint Damien une *corte*, qu'elle possédait, y est-il dit, près de l'église de Saint Marcel et la

[1] Elle peut servir à établir l'époque de la fondation et de la réédification de la ville : — Ab ædificatione præfatæ urbis usque hodie quod est era MCLXXX sunt anni transacti DCCCCXXX. Et ab introitu filiorum Agar usque hodie, quod est era MCLXXX, sunt anni CCCCXXX, et a restauratione urbis usque hodie, quod est era MCLXXX, sunt anni transacti CLXI.

[2] Esp. Sagr., t. XXXIV, p. 443.

porte Cauriense. Ainsi, les noms que Pélage croit donnés à ces portes par Alfonse V lui sont bien antérieurs, et les noms que leur avaient donnés les Romains s'étaient perdus bien avant la venue d'El Mansour et d'Abd el Melek.

Mais ce qui surtout releva Léon et contribua à lui rendre un peu de son ancienne splendeur, ce fut le concile qu'y réunit le roi 1020.

. Parmi les conciles du onzième siècle, un des plus mémorables sans contredit fut celui-ci, qu'Alfonse V convoqua et présida en personne avec la reine Geloira, sa femme, et auquel assistèrent tous les évêques, les abbés et les grands du royaume, à l'effet de rendre et d'établir, dit le premier canon, les lois à observer à l'avenir, tant dans le royaume de Léon que dans les Asturies et dans la Galice [1]. Les auteurs varient sur la date de ce concile : les uns le mettent en 1012, les autres en 1020; ceux-là, le 25 juillet, ceux-ci, le 1er août. Toute l'équivoque vient de la place d'un point. Au lieu de *Era MLVIII kal. Augusti*, c'est-à-dire le 1er août de l'ère 1058 (1020 de J.-C.), quelques-uns ont écrit ou ont lu *Era ML. VIII kal. Augusti*, 25 juillet de l'ère 1050, qui revient à 1012. De là la divergence que je signale. Mais un manuscrit de la bibliothèque de Madrid fixe cette date à l'ère 1058; ce qui pour nous lève tous les doutes [2]. L'assemblée, composée, suivant l'antique usage, de laïcs et de clercs, délibéra également d'affaires de religion, d'état et de police. Ses décrets ou canons sont au nombre de quarante-huit. Dans

1 Sub era MLVIII, kal. Augusti, in præsentia Regis Domini Adefonsi, et uxoris ejus Geloiræ Reginæ, convenimus apud Legionem in ipsa sede Beatæ Mariæ omnes Pontifices, et Abbates, et Optimates Regni Hispaniæ, et jussu ipsius regis talia decreta decrevimus, quæ firmiter teneantur futuris temporibus hic in Legione, et in Asturias et in Gallecia.

2 Voyez aussi le Mss. cité par Sandoval dans sa chronique de l'empereur Alfonse VII, p. 176. Lucas de Tuy donne la même date, et comme il n'a pas spécifié les kalendes il ne peut y avoir d'erreur : — Rex autem Adefonsus celebravit concilium cum episcopis, comitibus, et potestatibus suis, era MLVIII.

les sept premiers, qui sont de discipline ecclésiastique, il est ordonné, entre autres choses, que, dans tous les conciles qu'on célébrera à l'avenir, les causes ecclésiastiques seront traitées les premières, celles du roi ensuite, et en dernier lieu celles du peuple. Tous les autres canons sont de législation politique et civile, et entièrement relatifs aux choses temporelles. A la fin, et un peu avant les suscriptions du roi, des évêques et des grands, éclate l'anathème accoutumé contre quiconque, fût-il de la propre race du roi, ou de race étrangère, tenterait de briser la constitution délibérée et votée par le concile : — « Qu'il ait, dit énergiquement le dernier canon, la main, le pied et la tête coupés, les yeux arrachés, les entrailles ouvertes; qu'il soit frappé de la lèpre ensemble et du glaive de l'anathème, et souffre la peine due à son crime avec le diable et les anges rebelles, dans l'éternelle damnation [1] ! »

On a loué à bon droit la brièveté de cette constitution, à la fois religieuse, politique et civile, la première depuis le Fuero-Juzgo des Goths dont les articles aient été conservés. Bien qu'elle fixe les lois à suivre dans toute l'étendue des domaines de la monarchie de Léon, c'est-à-dire aussi bien dans ce dernier pays que dans les Asturies et dans la Galice, plusieurs canons ont particulièrement pour objet la ville même de Léon; le vingtième, notamment : « Nous arrêtons aussi, y est-il dit, que la ville de Léon, qui a été dépeuplée, se repeuplera à la faveur et en vertu de ces réglemens écrits. Nous ordonnons, en conséquence, qu'aucun bourgeois, cabaretier ou marchand, qui viendrait pour s'établir à Léon, n'en soit repoussé ni chassé [2]. »

[1] Quisquis ex nostra progenie, vel extranea, hanc nostram constitutionem sciens frangere tentaverit; fracta manu, pede et cervice, evulsis oculis, fusis intestinis, percussus leprâ unâ cum gladio anathematis, in æterna damnatione cum diabolo et angelis ejus luat pœnas (c. 48).

[2] Constituimus etiam, ut Legionensis civitas quæ depopulata fuit, repopu-

L'objet évident de cette loi était de rappeler les populations dans l'ancienne capitale du royaume, et de lui rendre la splendeur et la prospérité dont les événemens l'avaient fait déchoir, en lui accordant des priviléges qui pussent engager à venir s'y établir.

Alfonse en fit d'ailleurs le siége du gouvernement, de l'administration et de la justice, lui rendit les prérogatives de *conventus* dont elle avait joui sous les Romains, et toutes les attributions particulières aux capitales et aux séjours des rois.

C'est ainsi qu'entre autres priviléges il étendit la juridiction de Léon sur plusieurs circonscriptions territoriales importantes, qu'il dénomme dans le vingt-huitième canon, et voulut que tous les hommes des terres désignées dans ce canon fussent tenus de venir, en temps de guerre, garder les murs de la cité et les restaurer au besoin, comme les citoyens mêmes de Léon, moyennant quoi ils sont déclarés exempts de tout droit d'entrée prélevé sur les denrées de tout genre qu'ils voudraient y venir vendre [1].

Les dispositions qui suivent sont aussi particulières à la ville et aux habitans de Léon.

« Que tous les habitans, soit *intrà*, soit *extrà muros*, est-il dit dans le vingt-neuvième chapitre, de la prédite ville, aient toujours et tiennent une assemblée; qu'ils se réunissent de fondation le premier jour du carême au chapitre de Sainte-

letur per hos foros scriptos. Mandamus igitur, ut nullus junior, cuparius, ac vendarius, adveniens Legionem ad morandum, inde (non) extrahatur (c. 20).

[1] Omnes homines habitantes infrascriptos terminos per Sanctam Martham, per Quintanellas de via de Ceja, per Centum Fontes, per Villam Mauream, per Villam Felicem, et per illas Nilierias, et per Cascantes, per Villam Vellite, et per Villar Mazarefe, et per Vallem de Ardone, et per Sanctum Julianum, propter contentiones quas habuerint contra Legionenses, ad Legionem veniant accipere, et facere judicium, et in tempora belli et guerræ veniant ad Legionem vigilare muros civitatis, et restaurare illos, sicut cives Legionis. et non dent portaticum de omnibus causis quas ibi vendiderint (c. 28, p. 545).

Marie pour y régler le poids et la taxe du pain, du vin et de la viande, le prix auquel devront s'élever les journées des ouvriers, et de quelle façon les citoyens maintiendront la justice parmi eux pendant l'année courante. Et quiconque ne se conformera point à ce qui aura été ainsi arrêté paiera cinq sous, monnaie royale, au majorinus du roi [1].

Quiconque surfaisait dans la vente du pain ou du vin payait cinq sous d'amende au majorinus du roi [2].

Les boulangers qui vendaient le pain à faux poids, la première fois étaient fouettés; la seconde, ils payaient cinq sous d'amende (la valeur à peu près de cinq louis d'or) au majorinus du roi [3].

Plusieurs choses sont à noter dans le texte de ces actes, entre autres l'emploi du mot *behetrias* sous la forme latine de *benefactorias;* ce qui dispense parfaitement de recourir au basque pour trouver l'origine du mot espagnol [4], et celui des mots *majorinus regis* et *saio.*— Le premier servait à qualifier le juge supérieur, d'où vient le mot *merino* dont on se sert encore aujourd'hui; le second se donnait au juge inférieur,

[1] Omnes habitantes intra muros, et extra, prædictæ urbis, semper habeant et teneant unum forum; et veniant in prima die Quadragesimæ ad Capitulum Sanctæ Mariæ de Regula, et constituant mensuras panis, et vini, et carnis, et pretium laborantium, qualiter omnis civitas teneat justiciam in illo anno. Et si aliquis præceptum illud præterierit, quinque solidos monetæ regiæ suo majorino Regis det (Ibid., c. 29).

[2] Si quis mensuram panis et vini minoraverit, quinque solidos persolvat Majorino Regis (c. 31).

[3] Panatariæ quæ pondus panis falsaverint, in prima vice flagellentur; in secunda vero quinque solidos persolvant Majorino Regis (c. 34). — Plusieurs autres canons ne sont pas moins curieux (voy. Aguirre, t. III, p. 189).

[4] Behetrias viendrait de *Bere-tiriac*, ville libre, selon les prétentions basques; mais ils hésitent et ajoutent : ou de *Bet-iriac*, id est, urbes inferiores, vel in locis demissis sitæ.—*Behetrias* vient et ne peut venir que du mot latin *benefactorias*, employé dans les actes du concile de Léon. — Behetrias veut dire, suivant Pedro Lopez de Ayala : « Que celui qui leur fera du bien les gouverne » (Quien bien los hiciere que los tenga). L'avantage de la behetria était, pour parler comme Moralès, de pouvoir changer de seigneur par sa seule volonté en disant : « Avec celui qui me fera du bien, j'irai » (Con quien bien me hiciere, con aquel me iré).

à l'alguacil ou exécuteur. On y voit aussi à plusieurs reprises le mot *solar*, si commun dans l'ancienne législation espagnole, dont on a fait *vassallo solariego*, équivalant à la dénomination plus moderne de : *hidalgo de casa y solar conocido*.

Les actes du concile Légionense sont devenus justement célèbres sous le nom de *Foros*, et figurent au nombre des premiers titres d'honneur mentionnés dans l'épitaphe d'Alfonse V[1]. Ces lois se sont maintenues en Espagne pendant plusieurs siècles. Pélage d'Oviédo, qui vivait dans le siècle suivant, nous apprend, dans son histoire des quatre villes de Tolède, Saragosse, Léon et Oviédo, qu'elles étaient en pleine vigueur de son temps, et ajoute qu'elles étaient destinées à être observées jusqu'à la fin du monde[2]. Elles étaient en vigueur encore au treizième siècle. L'archevêque Roderich Ximénez et l'évêque Lucas de Tuy en parlent de la manière suivante : — « Il rétablit les lois gothiques, dit le premier, et y en ajouta d'autres, qui encore aujourd'hui sont en vigueur dans le royaume de Léon[3]. » — « Il donna à Léon de bons Foros, dit le second, et les coutumes à suivre à perpétuité, tant dans la ville que dans toute l'étendue du royaume, depuis le fleuve Pisuerga jusqu'à la partie la plus reculée de la Galice[4]. »

Le mot *foros* devint d'un commun usage depuis la promulgation de ces actes, sous cette forme de transition, avant d'arriver, par une altération nouvelle, au mot purement espagnol *fueros*. Les acceptions des mots *forum*, *foro*, *foros*, corrompu déjà du latin, furent nombreuses et diverses d'a-

[1] H. jacet Rex Adefonsus qui populavit Legionem, post destructionem Almanzoris, et dedit ei bonos foros, etc.

[2] Deinde dedit (Alfonse V) mores bonos Legioni roboratos, quos hodiè habet, et debet habere quousque mundus finiatur.

[3] Leges gothicas reparavit et alias addidit, quæ in regno Legionis etiam hodie observantur (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. v, c. 19).

[4] Dedit ei bonos foros et mores, quos debet habere tam civitas quam totum Legionense regnum, a flumine Pisorga usque ad extremam Gallæciæ partem in perpetuum (Luc. Tud. Chr.).

bord. Ils signifièrent tour à tour place, marché, lieu où l'on s'assemble pour négocier, discuter, délibérer, et par suite lieu où l'on rend la justice, barreau.

L'usage s'était introduit depuis longtemps d'appeler le code des Wisigoths *Forum-Judicum*. Les Espagnols en firent *Fuero-Juzgo*.

Le Dictionnaire espagnol définit le mot *fuero*, loi, statut, coutume, ordonnance particulière d'un état, d'une province, ou même d'une ville, *lex municipalis ;* — for, juridiction, droit, justice, équité, autorité, pouvoir, puissance. *Tambien se someten los seglares al fuero y jurisdiccion ecclesiastica*, les séculiers sont aussi soumis à la puissance et à la juridiction ecclésiastiques. « Les lois ne peuvent défendre quelque chose, dit Alfonse le Savant, dans *las Siete Partidas*, que lorsqu'elles sont revêtues de la force et du pouvoir que nous avons dit, lesquels ont pour marque trois caractères : le premier, l'*usage;* le second, la *coutume;* le troisième, le *fuero* (comme qui dirait l'assentiment et la publicité). Du temps naît l'*usage;* de l'usage, la *coutume*, et de la coutume le *fuero* [1]. »

Dans le sens général, les Fueros sont donc, en Espagne, les lois particulières stipulant les privilèges, les immunités, les prérogatives et les libertés locales d'un royaume, d'un duché, d'un comté, d'une ville ou d'un couvent; diplômes, chartes octroyées par les grands pouvoirs naissans en Léon, en Navarre, en Aragon, en Castille, en Catalogne, par les rois et les comtes de ces différens pays, soit à toute une vaste circonscription territoriale, soit à un simple municipe, au fur et à mesure que la puissance chrétienne allait retirant quelque lambeau de l'Espagne des mains des conquérans musulmans; contrats synallagmatiques, engageant et liant étroitement et

[1] Embargar non pueden ninguna cosa las leyes que non hayan la fuerza é el poder que habemos dicho, sino tres cosas : la prima *uso*, la segunda *costume*, la tercera *fuero*. Nasce del tiempo *uso*, é del uso *costume*, é de la costume *fuero* (Alfonso el Sabio, exordio del tit. 2, de la Part. primera).

diversement ces grands pouvoirs aux diverses parties de la nation espagnole à mesure qu'elle se formait. De là, la diversité et le caractère politique particulier qui la distinguent entre les nations européennes; caractère qu'on ne peut comprendre sans la connaissance de son passé, l'un des plus complexes et des plus exceptionnels que l'histoire signale.

Du règne d'Alfonse date le premier droit écrit, modificatif du code wisigoth, dont le texte soit venu jusqu'à nous. De toutes parts naissaient alors, de la force même des choses, ces libertés locales particulières à l'Espagne. Chaque état, presque chaque ville, à partir de ce règne, voulut fixer par écrit ses *fueros*, c'est-à-dire ses droits, ses priviléges, ses obligations propres. C'est ainsi que le comte de Castille en usa à l'égard des principales villes de sa juridiction, à ce qu'il semble, dès le commencement même de ce siècle. Le plus ancien acte de ce genre émané de Sancho, dont l'authenticité soit certaine, ne remonte pas cependant au-delà de l'année 1012; ce sont les *fueros* accordés en cette année à la ville de Nave de Albura, située sur la rive gauche de l'Èbre [1]. Divers indices portent à croire que Sancho dut trouver de la résistance de ce côté. Nous avons vu les prétentions de l'aïeul de Sancho mal accueillies dans l'Alava, par un chef de ce pays nommé Vigila, par contraction Véla. Les fils de Vigila ou de Véla avaient continué l'opposition de leur père, et de 1012 à 1017, une rupture violente éclata entre ceux-ci et le comte de Castille. Ce fut aussi dans cet intervalle, et peut-être au sujet même des fils de Véla, que Sancho et son neveu le roi de Léon se brouillèrent. Au moins voyons-nous Alfonse nommer son oncle avec bienveillance dans un acte de 1012 parmi les principaux personnages de sa cour (*et etiam tius et adjutor meus Sanctius comes*) [2], et dire dans un

[1] Voyez Llorente, Memorias de las Provincias Vascongadas, part. III, p. 340.
[2] Esp. Sagr., t. XXXVI, append. IX.

acte de 1016, en parlant de certaines possessions concédées, comme nous l'avons vu, à Petrus Ferdinandi, pour ses bons services, que, lui, Alfonse, les avait soustraites à la juridiction de son oncle et adversaire très infidèle, Sancho, qui, de jour et de nuit, ne recherchait que son mal[1]. Ailleurs il parle de ses ennemis, lesquels faisaient cause commune avec son très infidèle oncle le comte don Sancho[2]. Les fueros de Castille durent naître au milieu même de ces dissensions, et, bien qu'on n'en ait point conservé le texte, le souvenir en demeura tel que Sancho ne fut plus désigné depuis que sous le nom de celui qui donna les bons fueros (*el que diò los buenos fueros*). De 1017 jusqu'à la mort de Sancho, en 1021[3], la guerre dut continuer entre l'oncle et le neveu, ou au moins l'inimitié. On en a la preuve dans l'accueil qu'Alfonse fit aux fils de Véla, qui devinrent de sa cour, et signèrent avec lui plusieurs actes à partir de cette époque, entre autres celui-là même de 1017 où il est parlé des terres enlevées par le roi à la juridiction de son oncle Sancho. Ils signent dans cette pièce : Veremudus Vegilaz, Nebutiano Vegilaz, Ruderico Vegilaz. En 1024, un acte porte seulement la souscription du premier; qui prend le titre de comte, et du dernier, de cette façon : Veremudus Veilaz Comes, Rudericus Veilaz. Enfin, dans un troisième diplôme, de 1026, Roderich Veilaz signe *Rudericus Veilaz, qui et armiger regis*. Ces monumens fixent toutes les incertitudes sur les noms des fils de Vigila, mal rapportés par Roderich de Tolède et Lucas

[1] Et abstulimus eas de jure infidelissimo et adversario nostro Santioni tio nostro, qui die nocteque malum perpetrabat apud nos (Ibid., l. c., append. XII).

[2] Qui erant cum infidelissimo nostro et tio comes domno Sanctio.

[3] Quelques-uns mettent la mort de Sancho, comte de Castille, en 1017, sur une erreur de copiste de la Chronique de Burgos. Les Annales d'Alcala, qui placent sa mort en 1021, sont en ceci plus croyables. Nous passons sur les fables débitées au sujet de la mort de Sancho. On peut les voir tout au long dans Mariana (l. VIII, c. 11).

de Tuy[1]. Les deux historiens nous apprennent d'ailleurs que les Vélas, chassés ignominieusement de la Castille, par Sancho, duc des Burgosiens, auquel ils ne voulaient point obéir, et s'étant réfugiés près d'Alfonse, celui-ci les reçut avec les plus grands honneurs, et leur donna des terres, à ce qu'on peut comprendre, dans les hautes vallées du revers méridional des Asturies, pour les dédommager de celles dont les avait dépossédés Sancho[2]. Tels étaient les rapports de la Castille avec Léon, lorsque Sancho vint à mourir en 1021. Il laissait un fils nommé Garsia, fort jeune encore, puisqu'il était né l'année même de l'expédition de son père Sancho contre Cordoue en qualité d'allié de Souleïman[3]. Garsia, beau-frère de Sancho le Grand, de Navarre, et qui succéda à son pere, selon toute apparence sous la tutelle du roi navarrais, était le seul héritier mâle de la race de Fernand Gonzalez ; et nous verrons tout-à-l'heure comment, sous la minorité du fils d'Alfonse, les Vélas se vengèrent, par le meurtre de Garsia, de toutes les injures et injustices que le père, le grand-père, et le bisaïeul de celui-ci avaient fait subir à leur père et à eux-mêmes.

Mais je poursuivrai l'analyse de quelques chartes encore de la fin du règne d'Alfonse, propres à donner une idée des choses et de la manière dont se traitaient les affaires à cette époque.

En 1022 la ville de Gaderanes, située près de Cazanuecos,

[1] Le premier en mentionne trois, qu'il nomme Rudericus, Ennecus et Didacus ; le second deux seulement, Didacus et Sylvester.

[2] Vela comite mortuo, duo filii ejus, Didacus et Sylvester, cum Sancio duce Burgensium nollent obedire, à Castella, cum magno dedecore ejecti sunt ab ipso duce. Ii venientes ad Regem Adefonsum honorificè sunt ab eo recepti : et dedit ei terram in submontanis (Luc. Tud., l. IV, p. 89. — Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. V, c. 19, p. 90).

[3] Era MXLVII (1009) destruxit comes Sancius Cordubam, et eodem anno natus est infans Garsea (Chr. Burg., p. 308). — C'est par erreur que les Annales d'Alcala le font naître en 1013 (p. 312).

étant tombée dans le domaine royal en vertu de la loi gothique, à cause de deux homicides commis par son seigneur Rodericus Pereci (Rodrigo Perez), le roi Alfonse la donna à Riquilus, en récompense de ses bons services; et celui-ci, en témoignage de sa reconnaissance, lui fit présent d'un faucon, comme il est dit dans l'acte, qui est à la date du 19 août de l'ère 1060, et porte les signatures de Xemenus, évêque d'Astorga, de Nunus, évêque de Léon, de Vistruarius, évêque de Santiago, et de Suarius, qui prend le titre d'évêque de quatre évêchés, par les raisons déduites par Florez sur l'autorité de ce document [1].

Dans le même temps, Égilanus, abbé du monastère des saints martyrs Facundus et Primitivus, sur le rio Cea, vendit à Salomona, religieuse et fondatrice du monastère de Saint-Vincent de Léon, un emplacement (*solar*) avec *corte*, jardin et courant d'eau, et trois *petazolos* ou pièces de terre dans les environs de la ville de Zulciman, sur les bords du Torio. Par les signatures des moines de Sahagun qui prirent part à cet acte on connaît les différentes fonctions établies dans ce monastère. Outre la signature de l'abbé Égilanus, en effet, l'acte porte celles de Cyprianus, prêtre et prévôt, de Stéphanus, *tesorarius super villas Aquilani*, de Furacasas, *cellararius*, de Vimara, *decanianus Legione*, de Memo, prêtre et *stabularius*, de Sisebudus, *orarius justus super Sarraces*.

C'est à l'année 1023 qu'appartient le célèbre testament de Flora, abbesse du monastère de Saint-Jacques de Léon. Cet acte, dont nous avons parlé plusieurs fois déjà, à propos de la destruction de Léon par El Mansour, contient le triste récit de ce qu'eut à souffrir un monastère de filles lors du saccage de cette ville par les vainqueurs. Nous en donnerons ici l'analyse.

Quelques années avant les incursions du héros arabe dans

[1] España Sagrada, t. XXII, p. 60.

les terres du royaume, un certain Arias avait fondé, avec son fils Valdredus, à Léon, un couvent sous l'invocation de sainte Christine; il y avait mis ses quatre filles : Justa, Maria, domna Infanta, et Granda, ainsi que ses deux petites-filles, Honorifica et Flora, auxquelles s'étaient jointes d'autres servantes du Seigneur, que l'acte appelle *Xpti certatrices*. Pour subvenir à leur entretien, Arias donna tous ses biens. Longtemps après, à la mort d'Arias, le monastère demeura à ses filles, et Valdredus étant mort peu après son père, sa femme, domna Mater, se retira dans ce couvent avec son fils, qui se nommait aussi Arias (*in ipsa kasa Sanctæ Christinæ*), est-il dit dans l'acte. C'est là qu'elles passaient leur vie dans l'austérité monastique quand El Mansour se rendit maître de la ville de Léon. Le général arabe, non content de démolir le couvent, emmena en captivité toute la famille d'Arias et de Valdredus, domna Mater et son fils exceptés. Après avoir passé quelques années dans l'esclavage, les religieuses obtinrent la permission de retourner dans leur patrie, probablement lors de la pacification dont nous avons parlé sous l'année 995 [1], à l'exception de deux qui restèrent en captivité, on ne sait pour quelle cause. Celles qui étaient revenues, désirant vivre en communauté comme auparavant, mais n'ayant pas les moyens de rétablir leur monastère, firent arranger un oratoire dans un domaine qu'elles avaient entre l'Urbigus et le Vernisiga, vers le village appelé Villar-de-Mazarefe, où elles vécurent avec domna Mater et son fils, sous la règle de saint Benoît, jusqu'à ce que toutes les religieuses étant successivement mortes, Flora, fille de domna Mater et de Valdredus, demeura seule héritière de ses tantes et de sa sœur. Flora, voulant continuer sa vie dans la retraite, se réunit aux religieuses de Léon, où elle fit transporter les corps d'Arias, de Valdredus et de Justa,

[1] Voyez ci-devant, t. IV, p. 411.

qui avaient été inhumés dans le monastère ruiné de Sainte-Christine.

Après le récit de ces faits, Flora, qui prend le titre d'abbesse (*Abbatissa*), fait donation au monastère de Saint-Jacques du domaine dont elle a hérité, de tous les bestiaux qui s'y trouvent et de plusieurs objets précieux, entre lesquels se trouvait un service de table en argent d'une si grande valeur qu'il est qualifié de *mirificum*. Voulant, est-il dit dans l'acte, que toutes ces choses profitent tant aux religieuses ses compagnes et à celles qui leur succèderont dans la règle de saint Benoît, qu'aux hôtes et pélerins ou tous autres qui assisteraient les religieuses dans les saintes cérémonies qui se célèbreraient habituellement dans ce monastère [1].

Le 19 novembre de cette même année, Alfonse récompensa la fidélité et les bons services du fameux Sampirus, prêtre et notaire, dont il est si souvent question dans les archives de Léon, et qui, dans le règne suivant, fut élevé au siége épiscopal d'Astorga. Parmi ceux qui s'étaient soulevés quelques années auparavant contre l'autorité royale, se trouvait un certain Eicta Fossatiz, qui possédait un héritage à Villataurelli, aujourd'hui Villatoriel. En vertu de la loi gothique, qui porte que les biens des rebelles seront confisqués au profit du domaine royal [2], les biens d'Eicta Fossatiz furent mis

1 In Dei nomine, dit notre abbesse, Ego Flora abbatissa, Xpti. ancilla, vobis patrone meus sancti Jacobi Apostoli, frater Dñi. salutem sempiternam in Dño. Annuit mihi voluntas et claram dilectionem dare in loco sancto vestro per hoc decretum scripture omnis meas hereditates..... Concedo ibidem atque confirmo propter remedium anime mee et parentela mea..... in Muzindiga corte conclusa cum Teliato uno et Kasas III pallizas..... In fontanis quos in Valle de Cerkos mea medietate ab integro..... in valle Salice.... in illa Pausata mea medietate, etc..... Simul etiam concedo ibidem jugum boum, oves centum fetosas, vaso argenteo I, calice argenteo I, sericio argenteo de mensa mirificum, pelve I, aquamanile I, Kubas II..... Quatinus omnia hec pro stipendia Deo votarum pauperumque et hospitum vel peregrinorum advenientium, etc.....

2 Res tamen..... in regis ad integrum potestate consistant, et cui donatæ fuerint ita perpetim secure possideat, ut nullus umquam succedentium regum

à la disposition du roi, qui les donna à Sampirus, son notaire, par un acte à la date ci-dessus, revêtu de la signature des évêques Ximenus d'Astorga et Nunus de Léon.

A cette même époque, l'évêque Nunus fit procéder à la recherche de tous les actes et testamens qui auraient pu être faits en faveur de son église sous les rois précédens, dans le but de la réintégrer dans la possession des biens qui lui appartenaient et dont les troubles qui avaient eu lieu pouvaient l'avoir privée. Ayant découvert qu'un village appelé Villarevel dans la vallée de Ratario, qui avait été donné à son église par Ordoño II et confirmé à son prédécesseur Savaricus, par Bermudo II en 985, était aliéné et entre les mains de Didacus Ferdinandi, qui l'avait usurpé à la faveur de quelques troubles dont il est parlé en ces termes : *quando levavit se alfetena*, il se rendit à Zegia, aujourd'hui Cea, où étaient le roi et sa cour, et y cita Didacus Ferdinandi qui, ne pouvant rien opposer aux titres que produisait le prélat, se vit forcé non-seulement de restituer Villarevel, mais encore de céder un village de son patrimoine dans lequel il avait transféré les habitans de Villarevel. La jouissance des deux villages lui fut laissée sa vie durant, à la charge par lui de reconnaître la suzeraineté de la cathédrale de Sainte-Marie sur ces deux villages qui devaient revenir à cette église après sa mort. L'acte qui contient ce que nous venons de rapporter se trouve au folio 41 du Chartulaire et est daté du 2 août de l'ère 1064 [1].

causam suam et gentis vitiaturus has ullatenus aut ulterius auferre præsumat.

[1] Le mot *Alfetena* qu'on trouve dans cet acte n'est pas un nom propre, mais une epithète qui servait, dans quelques manuscrits de cette époque, à qualifier ceux qui étaient en guerre ou en hostilité avec l'autorité; on trouve ce mot dans l'édit d'Alfonse V en faveur de l'église de Braga : Post obitum vero, y est-il dit, domini Ermegildi Episcopi cadivit illa terra in alfetena. Exterminaverunt illos homines de servitium Dominæ Mariæ. Dum advenit terram in pace, etc. On le retrouve encore dans le traité que fit don Ramiro, roi d'Aragon,

Nunũs, dont nous avons vu constamment le nom dans les actes qui précèdent, gouverna l'église de Léon jusqu'à l'année 1026. Il eut pour successeur Servandus, qui garda l'épiscopat de Léon jusqu'en 1040, et qui n'était que depuis quelques mois entré dans les fonctions de sa charge, lorsque arriva la mort d'Alfonse V.

La guerre venait de se rallumer aux frontières entre les Arabes et les chrétiens. Le khalife Hescham III, le dernier des Ommyades, que nous avons vu refuser d'abord le khalifat, et ne l'accepter que sur les instances de Djehwar pour porter la guerre en Galice avec les rabits d'El Hyllel el Kaïsy, en était le dévot promoteur. Nous ne savons rien de cette guerre par les monumens chrétiens, sinon, par l'épitaphe d'Alfonse, que celui-ci fut tué d'un coup de flèche devant Viseu, le 5 mai 1027. Le moine de Silos donne aussi quelques détails sur sa mort; il parle de lui comme d'un prince *miséricordieux* et charitable, grand ennemi des barbares, c'est-à-dire des Musulmans, et l'appelle un très énergique preneur de leurs villes [1]. Mais, comme nous l'avons dit, on ne trouve d'ailleurs aucun détail sur ses campagnes contre eux. Un acte toutefois semble indiquer qu'il prit et restaura la ville de Tuy et quelques autres de cette région, avant de porter la guerre au sud du Duero [2]. Viseu était alors une forteresse plutôt qu'une ville. Le roi était sur le point de se rendre maître de la place, plus d'à moitié vaincue par le fer et par la famine. La chaleur était excessive: couvert d'une simple chemise de lin, il se promenait à cheval autour des remparts pour les reconnaître, lorsqu'un barbare,

avec son frère don Garcia, roi de Navarre: — Non ponam tibi azaquiam aut alhodera, qua tibi tuam terram tollam, nec pro pacem, nec pro alfetena, nec cum Mauros, nec cum christianos.

[1] ..... In pauperes Christi misericordiæ visceribus satis affluentem, atque barbarorum, et eorum civitatum strenuissimum expugnatorem.

[2] Esp. Sagr., t. XIX, p. 390.

habile en ce genre d'exercice, lui lança, du haut d'une tour, une flèche dont il fut frappé; il tomba de cheval et mourut peu après de sa blessure. Alfonse avait régné vingt-sept ans, six mois et quelques jours, et c'est aussi ce nombre d'années que les anciennes chroniques attribuent à son règne. Les auteurs modernes, qui étendent sa vie jusqu'en 1028, 1029, et même jusqu'en 1030, se fondent sur des actes et des dates erronés [1].

Alfonse devait s'être marié fort jeune avec la fille de son tuteur Menendus; et cela se conçoit d'autant plus aisément qu'il paraît avoir été élevé avec elle. Il en avait eu deux enfans, un garçon et une fille, nommés Bermude et Sancia [2]. Le premier, qui paraît avoir eu quinze ou seize ans en 1027, fut appelé à succéder à son père [3]. Malgré son extrême jeunesse,

[1] Voyez Pelag. Ovet., num. 8; Lucas Tud., p. 89, etc. — Les détails de sa mort se trouvent dans le moine de Silos (p. 311, num. 75): — Præ nimia æstate sola linea interula indutus, dum prope mœnia civitatis spatiando, super equum resideret, à quodam barbaro insigni balearia de turre sagitta percussus est : ex quo vulnere ad extrema perductus, superstitibus liberis Veremundo et Sancia puella, spiritum (ut credimus) Deo reddidit. — Voici son épitaphe telle qu'elle existe dans la cathédrale de Léon :

H. IACET REX ADEFONSVS
QVI POPVLAVIT LEGIONEM
POST DESTRVCTIONEM ALMANZOR
ET DEDIT EI BONOS FOROS
ET FECIT ECCLESIAM HANC
DE LOTO ET LATERE.
HABVIT PRELIA
CVM SARRACENIS
ET INTERFECTUS EST SAGITTA
APVD VASEVM IN PORTVGAL.
FVIT FILIVS
VEREMVNDI ORDONII.
OBIIT ERA MLXV.
III NON. MAII.

[2] Dederunt (Menendus et ejus uxor) filiam suam in conjugio, nomine Gelviram, ex qua genuit duos filios, Veremundum et Sanciam (Pelag. Ovet. Chr., p. 470).

[3] Un passage d'un acte de 1056, rapporté et faussement interprété par l'auteur de l'histoire de Sahagun (append., p. 452, sub era 1084), lui donne

un des premiers actes de son règne fut son mariage avec Urraka Ximena Teresa, fille de Sancho, comte de Castille, et sœur de Garsia, héritier de ce comté, si tant est qu'il ne l'eût épousée du vivant même de son père. Garsia avait encore une autre sœur nommée domna Mayor, plus âgée que lui, à ce que tout indique, et mariée à Sancho le Grand de Navarre; en sorte que Sancho le Grand, Garsia et Bermude étaient beaux-frères. Cette parenté doit demeurer présente à l'esprit du lecteur pour l'intelligence des faits subséquens.

Ce mariage de Bermude est constaté par un acte authentique, sous la date du 30 décembre de l'ère 1068 (1028), portant donation de la part du roi, *una cum conjuge sua Urraka Regina*, en faveur de l'apôtre Jacques, « son puissant patron, dont on sait que le corps est enterré sous un arceau de marbre, dans la province de Galice, *in finibus Amaee*, » d'une terre appelée Carnota, *quæ est ad partem occidentis, quomodò est conjuncta cum Celticos cum duobus Castellis in ea fabricatis ;* acte souscrit par le roi (*Veremudus Rex ꝯf.*), par la reine (*Urraca Regina ꝯf.*), par la sœur du roi, qui signe *Sancia proles regis;* par cinq évêques, dont le siége n'est pas désigné, et qui n'accompagnent leur nom que de leur qualité par l'abréviation Eps.: — Vistruarius, Eps. ꝯf. ; Nunus, Eps. ꝯf.; Petrus, Eps. ꝯf.; Servandus, Eps. ꝯf.; Pontius, Eps. ꝯf.; et par neuf comtes, sans doute les plus puissans de la Galice à cette époque, ajoutant tous en toutes lettres leur titre à leur nom: Pelagius Menendiz Comes ꝯf.; Rudericus Romanz Comes ꝯf.; Alvarus Ordonniz Comes ꝯf.; Froïla Menendiz Comes ꝯf.; Didacus Fredinandiz Comes ꝯf.; Pelagius Frolaz Comes ꝯf.; Petrus Frolaz Comes ꝯf.; Garsia Adefonso Comes ꝯf.; Nunus Menendiz Comes ꝯf.

Il nous faut maintenant raconter un événement important

dix-huit ans à son avénement au trône de son père : — A multis quidem temporibus surrexit in regno Ueremundo Rex prolis Adefonsi princeps in ætate parvus in scientia clarus annos habentem xviii.

qui eut lieu dans les premiers temps du règne de Bermude; je veux parler de la mort tragique de l'infant Garsia, fils de Sancho, comte de Castille, dont Bermude venait d'épouser la sœur. Cet événement est un des plus mémorables de cette histoire, tant en lui-même que par les conséquences qu'il eut et les changemens qui en résultèrent dans l'ordre de succession des maisons souveraines de l'Espagne chrétienne.

Pour resserrer encore les liens qui unissaient les deux plus puissantes de ces maisons au-delà de l'Èbre, les comtes burgosiens, ayant tenu conseil, décidèrent d'envoyer une députation à Bermude, à l'effet de l'engager à donner en mariage sa sœur Sancia au comte Garsia, et à permettre à celui-ci, à cette occasion, de s'appeler roi de Castille[1]. Bermude accueillit leur demande, et leur promit la double faveur qu'ils requéraient au nom de Garsia; il partit cependant pour Oviédo, qu'il avait fait vœu de visiter, laissant sa femme et sa sœur à Léon. Contens du succès de leur ambassade, les députés castillans, de retour à Burgos, pressèrent leur duc de se rendre près du roi, à Oviédo, en passant par Léon, pour y conclure les termes du mariage qui devait lui donner la main de Sancha avec le titre de roi. Le comte partit de Burgos au commencement du mois de mai de l'année 1029, accompagné des principaux nobles de Castille. Arrivé à Léon il fut loger au quartier du roi, pour y faire visite à la reine sa sœur et à Sancha sa future, dans l'intention de partir sous peu de jours avec les siens pour Oviédo, soit par un motif de dévotion, soit plus vraisemblablement, comme nous l'avons dit, pour y arrêter d'une manière définitive les conditions du mariage projeté, et la concession du nom de roi qu'il ambitionnait[2]. « Mais, dit naïve-

[1] Tunc Burgenses comites inito consilio miserunt ad Veremundum regem Legionensium, ut sororem suam Sanciam comiti Garsiæ daret in conjugem, et concederet eumdem regem Castellæ vocari (Luc. Tud., p. 90).

[2] Unde factum est, ut cum esset rex Veremundus Oveto, venerunt Burgen-

ment l'évêque de Tuy Lucas, les fils du comte Véla, dont il a été parlé ci-dessus (les mêmes qu'Alfonse avait honorablement accueillis dans ses états lors de leur exil de Castille par Sancho, père de Garsia), qui avaient gardé mémoire des maux que leur avait faits le duc Sancius, ayant assemblé une armée dans les montagnes, et marché pendant toute une nuit, entrèrent à Léon; et le troisième jour, au lever de l'aube, tuèrent ce même infant Garsia à la porte de l'église de Saint-Jean-Baptiste (où il s'était rendu sans doute, dès le matin, pour y faire ses dévotions)[1].» Rodericus, que Lucas de Tuy appelle Didacus, qui, à ce qu'il parait, dans une feinte réconciliation des fils de Véla avec Sancho, avait tenu Garsia sur les fonts baptismaux, fut celui qui lui porta le coup mortel; ce qui constituait de soi, aux yeux de l'église, un énorme sacrilège. Un assez grand nombre de Castillans et de Léonais accourus à la défense du jeune comte furent tués à la même place par les hommes des Vélas, qui, voyant la multitude s'émouvoir et s'accroître pour venger la mort de Garsia, jugèrent prudent de prendre la fuite, et se réfugièrent dans le château de Monzon. L'enfant, suivant Lucas de Tuy, n'avait pas plus de treize ans, lorsqu'il fut ainsi tué. Mais nous croyons que c'est une erreur de copiste et que Sancho avait quelques années de plus. Suivant les mémoires d'Oña, le fait eut lieu le 13 de mai, et il doit être placé, d'après nos calculs, au mardi 13 mai 1029. Sancha manifesta, dit-on, une grande douleur de la mort de son fiancé, (*fecit planctum magnum super ducem Garsiam*), et le fit enterrer honorablement près du roi Alfonse son père, dans

sium nobiles cum comite suo infante Garsia in Legionem proponentes ire Ovetum, tum causa orationis, tum ut loquerentur cum rege de matrimonio contrahendo, et regis nomine Garsiæ duci obtinendo (Ibid., l. c.).

[1] Sed filii Velæ comitis supradicti, aggregantes exercitus in submontanis, memores malorum quæ sibi fecerat dux Sancius, ambulantes per totam noctem intraverunt Legionem : et tertia feria illucescente die occiderunt ipsum infantem Garseam in porta ecclesiæ Sancti Joannis Baptistæ,

l'église de Saint-Jean-Baptiste de Léon, aujourd'hui de San-Isidro [1]. Le fait est rappelé dans un acte du mois d'avril 1031, par lequel domna Toda donne tous ses biens au monastère de Sahagun. Elle y dit qu'elle fait cette donation pour le repos de l'âme de son père et de sa mère, domnus Garsia et domna Ava, de celle de son frère Sancius et de son neveu Garsia, *quem occiderunt in Legione* [2].

La mort de Garsia fut l'occasion, avons-nous dit, de toute une série de révolutions qui aboutirent à changer la face des choses en Espagne, et à y faire passer dans une seule famille, et presque dans une seule main, la puissance souveraine. Outre la Castille et Léon, la Péninsule comptait à cette époque, au premier rang des royaumes chrétiens, le royaume de Navarre, sous son vieux roi Sancho, parvenu, lors de la mort d'Alfonse, à la soixantième année de son règne. Sancho de Navarre était gendre de feu Sancho de Castille, et, par sa femme, pouvait prétendre à la souveraineté du comté. Il n'eut garde de s'en faire faute. Il entra avec une armée en Castille et en prit possession comme de son bien propre. Les Vélas s'étaient, ainsi que nous l'avons dit, réfugiés dans le fort de Monzon, situé sur la frontière même de la Castille, et bâti aux bords du Carrion, au sommet de la colline qui domine, du côté du sud, la ville actuelle, appelée Monzon de Campos, dans l'évêché de Palencia, près de Nueve-Villas. Sancho les y assiégea, prit la forteresse d'assaut, et en fit passer au fil de l'épée tous les défenseurs, à l'exception des

1 Moralès (Coronica, l. XVII, c. 48) et Yepes (t. V, fol. 132), rapportent son épitaphe, telle qu'on la voit encore à Léon dans l'église de Saint-Isidore.

H. R. DOMINVS GARSIA
QVI VENIT IN LEGIONEM
VT ACCIPERET REGNVM
ET INTERFECTVS EST
A FILIIS VELE COMITIS.

2 Escalona, Historia de Sahagun, appendices, p. 419.

fils de Véla, qu'il fit brûler vifs. Après quoi l'héritier et vengeur de Garsia se rendit à Burgos, où il se fit prêter serment par tous les comtes et les grands du pays, en qualité de duc ou de roi de cette terre, dont la valeur et l'adresse de Fernand Gonzalez avaient fait un comté indépendant[1].

Tel fut le premier effet immédiat de l'assassinat de Garsia, fils de Sancho, fils de Garsia, fils de Fernand, fils de Gonzalo, pour rappeler d'un trait, à la manière des Arabes, la généalogie et la série des comtes de Burgos et de Castille dont nous voyons s'éteindre la race en Garsia. Sancho de Navarre devenait par là le plus puissant d'entre les chefs, comtes ou rois, de l'Espagne chrétienne, comme il en était le plus habile. Ses domaines, accrus de la Castille, touchaient maintenant aux états de Léon. Dans la revendication des anciens droits des comtes ses prédécesseurs, Sancho ne tarda pas à se montrer avide et disposé à pousser sa juridiction aussi loin qu'elle pourrait aller, et les commencemens de son règne en Castille furent marqués par un empiètement territorial, qui amena une rupture entre les deux états dont les conséquences furent des plus graves.

Voici comment, d'après un privilége d'une authenticité douteuse, on raconte que les deux rois Bermude et Sancho se brouillèrent.

Un jour, le roi Sancho, dit-on, étant à chasser avec ses montagnards sur le territoire de Palence, lança un sanglier, lequel, blessé et fatigué par les chiens, s'enfonça dans l'endroit le plus épais de la forêt. Le roi, qui le poursuivait en chasseur ardent pour sa proie, l'ayant vu entrer dans un lieu souterrain, y entra aussi, à dessein d'achever de le tuer; mais il sentit son bras immobile lorsqu'il voulut le lever pour frap-

1 Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. c. — On trouve dans Escalona (Historia de Sahagun, appendices, p. 438) un acte à la date du 11 mars 1030, où on lit : — Regnante Rex Santius in Castella et Rex Veremundus in Legione.

per l'animal avec l'épieu. S'apercevant qu'il y avait dans cette grotte un autel, et sur l'autel une image de saint Antoine, à laquelle il avait négligé de rendre hommage, et persuadé que la subite paralysie de son bras était un châtiment de Dieu pour avoir manqué de respect à la sainteté du lieu, il demanda aussitôt mentalement pardon de sa faute au saint, et lui promit de lui bâtir une église à la place même où il était : vœu en considération duquel le bras du roi recouvra aussitôt le mouvement. Sancho, pénétré de la plus vive reconnaissance pour une faveur si singulière, ayant appris que c'était là qu'était située l'ancienne Palence, ruinée par les guerres, et sur l'enceinte de laquelle il avait crû avec le temps des ronces, des arbrisseaux et des épines, résolut de réédifier la ville et le temple en l'honneur d'Antoine, saint et martyr des premiers temps des persécutions païennes en Espagne; et il chargea du soin de présider à cette reconstruction Pontius, évêque d'Oviédo, personnage illustre, dont on s'explique mal cependant l'intervention en cette affaire, et les rapports avec un roi étranger et presque déjà ennemi de son roi légitime le roi de Léon [1].

Peu de temps après, l'évêque Pontius ayant commencé à réédifier la ville et l'église de Palence par ordre de Sancho, Bermude s'y opposa, prétendant que ce lieu était du domaine de sa couronne, et comme le Navarrais prétendait de son côté qu'il dépendait du comté de Castille, ils en vinrent à une rupture ouverte. Sancho, plus expérimenté et plus vigilant que le roi de Léon, entra dans les états de son ennemi, et se rendit maître de tout le pays qui s'étend depuis la rivière Pisuerga jusqu'à la Céa [2]. Bermude était alors

[1] Ferreras, d'après Roderich de Tolède (de Reb. Hisp., l. c.). — Voyez aussi le diplôme de fondation de l'église de Palence, dans Risco.

[2] Ce premier mouvement de la conquête navarraise et castillane ne saurait être placé qu'au commencement du règne de Bermude. Ainsi on lit dans Roderich de Tolède : — Cum Adefonsus pater Veremundi (corrigez Veremundus

occupé en Galice à réprimer deux séditions, l'une d'un seigneur du pays nommé Oveco Resende, qui prit la fuite devant les troupes royales, l'autre, d'un autre seigneur nommé Sisnand Galiariz, qui ravageait les terres dans le voisinage de Saint-Jacques, et y commettait mille crimes détaillés dans l'acte portant donation de tous les biens de ce rebelle à l'église de Saint-Jacques [1]. Le moment d'attaquer son royaume ne pouvait être mieux choisi. Sancho en envahit donc en peu de jours et avec la plus grande facilité toute la partie orientale, et s'établit tout d'abord assez solidement sur le territoire dont nous avons parlé, entre le Pisuerga et la Cea ; passa bientôt cette rivière, et pénétra jusque dans les plaines de Léon. Mais là il trouva de la résistance. Les populations s'insurgèrent. Bermude, de son côté, mit sur pied une armée de Galiciens dans le dessein de faire sérieusement la guerre au roi de Navarre, et marcha contre lui : les deux rois furent sur le point d'en venir à une bataille générale ; mais les évêques de l'un et de l'autre royaume, au rapport de quelques historiens, ayant représenté aux deux rois que la guerre qu'ils se faisaient ne pouvant qu'être fatale à leurs sujets et au christianisme, ils devaient étouffer tout sentiment d'animosité, et vivre en bonne intelligence, ils se prêtèrent à un accommodement par lequel il fut arrêté que le prince Ferdinand, second fils du roi de Navarre, se marierait avec domna Sancha, sœur du roi de Léon, et que Bermude lui céderait pour sa dot tout le pays que Sancho avait conquis au commencement de la campagne entre le Pisuerga et la Cea. Le titre de roi de Castille

filius Adefonsi), adhuc puer regnare cœpisset, rex Santius a flumine Cejæ versus Castellam omnia occupavit. Et dans Lucas de Tuy : — Siquidem præfatus rex Santius pater regis Ferdinandi post mortem Legionensis regis Adefonsi rege Veremundo, puerilibus annis impedito partem regni sui, videlicet a flumine Pisorga usque Cejam, suo dominio mancipaverat.

[1] Voyez Españ. Sagr., t. xxxvi, append. 16.

fut formellement concédé à Ferdinand avec la main de Sancha. La paix cimentée à ce prix entre les chrétiens, Bermude fit célébrer le mariage de sa sœur avec la plus grande magnificence, et en conséquence établit Ferdinand roi en Castille et sur les terres qui s'étendaient des frontières de la Galice au Pisuerga, lesquelles, avant l'invasion de Sancho dans le royaume de Léon, formaient la limite entre ce royaume et celui des Cantabres, agrandi de toute la Castille depuis la mort de Garsia [1].

Ainsi, la guerre et le traité de paix eurent lieu de l'année 1029, que fut tué Garsia à Léon, à l'année 1032, dans laquelle s'effectua le mariage de Ferdinand avec Sancha. La plupart des historiens font dater de cette année la pacification des deux états, et s'accordent à dire que depuis ce mariage la paix ne fut plus troublée entre Sancho et Bermude. Mais ce traité ne suffit point à mettre un frein à l'ambition du roi de Navarre. Un an à peine après sa conclusion, il renouvela les hostilités contre Léon, et poussa plus loin que jamais ses conquêtes, s'empara d'Astorga, à ce qu'il semble, par la force des armes, et se prit à gouverner le royaume de Léon et les Asturies, jusqu'aux frontières de la Galice, en maître et en roi [2]; ce fut alors aussi sans doute qu'il fit ouvrir

1 Ainsi le racontent Roderich de Tolède, le Moine de Silos et Lucas de Tuy. Voici la version de ce dernier : — Deinde movens arma contra regem Veremundum Legionense regnum valdè minoravit. Tamen contra eum insurgentibus vehementer Legionensibus et Gallecis, ne hoc deveniret in patriæ destructionem, petivit a Veremundo rege Legionis adhuc in teneris annis constituto Sanciam sororem suam nobilissimam puellam dari filio ejus Ferdinando in conjugem propter pacem Christianorum reformandam. Rex autem Veremundus largissima manu regales sororis nuptias exhibuit, et Ferdinandus Sanciam in conjugem accepit. Cæterum rex Veremundus ab extremis finibus Gallecia usque ad flumen Pisorgam, quod tunc Cantabriensium regnum separabat, rex constituitur.

2 In era MLXXII (1034) presit Sancius rex Astorga (Annal. Complut., p. 313). Cf. par les Annales de Tolède, p. 384. — C'est l'époque évidemment à laquelle se rapporte ce passage d'un acte de Ferdinand-le-Grand, de 1039, où, parlant de son père, il dit : — Et surrexit pater noster Santius rex et cœpit regere Legionense regnum (Act. Ferdin. I, ann. 1039).

cette route dont parlent tous les historiens, chemin nouveau pour aller des Gaules et de la Navarre à Saint-Jacques de Compostelle. Jusque-là, en effet, les pélerins qui allaient à Saint-Jacques avaient été obligés de faire un grand détour par le sommet des montagnes, c'est-à-dire par les Asturies, pour éviter de tomber entre les mains des Sarrasins; Sancho leur fit faire un autre chemin, par le pied des montagnes de Bribiesca et d'Amaya, passant par Carrion, Léon, Astorga et Lugo, qui est celui-là même qu'on a suivi depuis [1].

Les progrès qu'il fit dans cette seconde guerre sont consignés dans les écrits et dans les mémoires du temps, par lesquels il est démontré que non-seulement Sancho s'empara du territoire compris entre le Pisuerga et la Cea, mais encore qu'il se rendit maître de tout le pays qui s'étend depuis Sahagun jusqu'aux limites de la Galice, y compris les Asturies, le Bierzo et Léon même. Ainsi, tous les actes antérieurs à l'année 1034, dans laquelle les annales d'Alcala font prendre Astorga par le roi de Navarre, contiennent la mention ordinaire du règne de Bermude sur Léon : mais il n'en est plus parlé depuis le mois de février de l'ère 1072, revenant au mois de février de cette année 1034, jusqu'au mois de février de l'année suivante, et c'est Sancho qui y figure avec les formules précédemment appliquées au fils d'Alfonse V. Risco rapporte, à ce sujet, un grand nombre d'actes, d'une authenticité non douteuse, qui jettent le plus grand jour sur cette seconde conquête du royaume de Léon par

[1] Parmi les éloges qu'ont faits de lui les chroniqueurs, ils n'ont eu garde avec raison d'oublier celui-là : — ... Et sobolem ejusdem multiplicem generationem crescere fecit. Ab ipsis namque Pyrinæis jugis ad usque castrum Najara quidquid terræ infra continetur, à potestate Paganorum eripiens, iter S. Jacobi, quod barbarico timore per devia Alavæ peregrini declinabant, absque retractionis obstaculum currere fecit (Monach. Silens. Chr., num. 74). — Iste Sancius, dit l'Ordo numerum Regum Pampilonensium, regnum suum dilatavit usque ad fluvium Pisorga, et caminum S. Jacobi, quod peregrini per devia Alabe declinabant timore Maurorum, per locum ubi hodie est, sine obstaculo currere fecit et securum.

Sancho. Tel est celui qui rapporte le procès entre Citi Dominiquiz, gendre de Lazarus, et habitant de la ville de Léon, et le nommé Alderetus Vellitus, qui voulait s'emparer d'une vigne que possédait Citi à Toldanos; ils en référèrent à l'évêque, qui les mit d'accord en donnant la vigne à son légitime propriétaire[1]. Au commencement de l'année 1034, il est encore question du règne de Bermude dans l'acte consenti par Eulalius en faveur de Félix, abbé du monastère de Saint-Michel d'Almascara de Léon, portant vente d'une terre qu'il avait à Trobajo[2]. Mais, depuis le mois de février de cette année 1034, il commence à être question, dans les actes, du règne de Sancho le Grand. Ainsi, on en a un de cette année, par lequel la reine domna Gimena, veuve d'Alfonse V, et mère du roi exilé, fait donation de tous ses biens au monastère de Saint-Pierre de Léon, situé dans la ville même : *intus munitionem muri non longè ad castrum de porta de Comite adhærente aulam sedis antiquissimæ S. Mariæ.* Ce monastère avait été fondé peu de temps auparavant par domna Maria Velazquez, dame de la reine Urraca, femme de Bermude, et il fut confirmé par Sancho-le-Majeur et par l'évêque Servando[3]. C'est avec la même mention du règne de Sancho et de l'épiscopat de Servand, que se sont passés tous les actes relatifs à cette année 1034 conservés dans les archives de Léon. La même mention existe dans ceux des archives du monastère de Sahagun[4], et elle continua jusqu'au

[1] Cet acte est daté de l'ère 1071 (1033) IV kal. maii, regni imperii Veremundi puer principis prolis Adefonsi.

[2] La date en est ainsi conçue : V id. genuarii, era LXXII post M. regnante Veremundo rex in Legione et Servandus Dei gratia Episcopus in sede S. Mariæ V.

[3] Chartulaire de Léon, fol. 405.

[4] Voyez la charte publiée par Escalona (Hist. de Sahagun, append. 3, pag. 451), dont la date est ainsi conçue : — Facta cartula titulo dotis, vel donationis die III fer. et id. octobris in era LXXII super millesima, regnante Rex Sancio principe nostro in Leone, episcopo Servandus, comites Fredinando Flainiz et Flaino Fredinandiz, etc.

commencement de l'année 1035, au mois de janvier de laquelle fut passé un acte par lequel Rodrigue et Christoval, son fils, vendirent à Ferdinand, abbé du monastère de Saint-Cosme, la moitié d'une vigne située dans le territoire de Léon : *Regnante*, y est-il dit, *Rex Sanctius in Legione, et Servandus Eps*. En sorte que le roi de Navarre demeura maître de la plaine et du royaume de Léon pendant une année entière, qui fut la dernière de sa vie. Les historiens espagnols rapportent diversement la cause de la mort de ce fameux roi. Les uns racontent, d'après la chronique générale, qu'il fut assassiné en allant en pélerinage visiter le temple et les reliques d'Oviédo; les autres, à la suite de Roderich de Tolède et de Lucas de Tuy, usent d'expressions plus propres à faire croire qu'il mourut de sa mort naturelle que sous les coups de ses ennemis. Si l'on considère toutefois qu'il était au milieu des amis et des partisans de Bermude, dont il avait usurpé le royaume et relégué la personne en Galice, et dont il opprimait peut-être les sujets, la première version paraîtra la plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit des circonstances de cette mort, il est certain, par le rapport unanime des historiens, que Sancho mourut dans le mois de février 1035; comme le prouvent aussi tous les documens relatifs à l'état où se trouva le royaume de Léon après la mort de ce puissant ennemi, dont la dernière mention consignée aux archives de Léon est du 2 février de l'ère 1072, dans un acte stipulant la vente d'une vigne à ce même Ferdinand, abbé du monastère de Saint-Cosme, dont il vient d'être parlé : le règne de Sancho sur Léon (*in Legione*), et l'épiscopat de Servand, y sont spécifiés comme dans les actes précédens[1].

Ainsi, par son adresse et par sa valeur, le vieux Sancho s'était formé un royaume qui, des Pyrénées, s'étendait dans la dernière année de sa vie jusqu'aux frontières de la Galice

[1] Tumbo de Leon, fol. 431.

comprenant les Asturies et le royaume de Léon; et son pouvoir était tel qu'il put prendre, le premier, le titre singulier d'empereur, affecté depuis à quelques-uns des grands dominateurs chrétiens du nord de la Péninsule [1]. Plein de jours, suivant l'expression du moine de Silos, mais non pas accablé de vieillesse, bien qu'il fût dans la soixante-cinquième année de son règne, puisqu'il l'avait commencé à Pampelune sous la tutelle de sa mère Tota à l'âge de cinq ans à peine, Sancho, sentant sa fin approcher, partagea, dit-on, son royaume entre ses enfans : l'aîné, Garsia, pour lors en pélerinage à Rome, eut le royaume de Navarre, les états que les rois de Pampelune possédaient de ce côté-ci des Pyrénées, comprenant la Biscaye française actuelle, le Béarn, le Labourdan et même une partie de la Guyenne, et de l'autre côté toute la Biscaye espagnole, et une partie de la Rioja, dans une des villes de laquelle Sancho avait transféré sa capitale; Ferdinand eut presque tout ce qu'on entendait alors par comté de Castille, avec Burgos pour capitale, en y ajoutant les terres acquises par son père entre les deux rios Pisuerga et Cea, par où il faisait pointe sur Léon, dont sa frontière empiétait l'ancien territoire; enfin, Ramire, né, à ce que disent les historiens, hors mariage, mais d'une très noble et très belle maîtresse d'Aybar, et qualifié d'adultérin par le moine de Silos, eut tout le territoire, fort borné pour lors, qui avait formé jusque-là le comté d'Aragon, dépendant de la couronne de Navarre [2]. Le mieux partagé en apparence était

[1] Au moins est-il ainsi désigné dans l'épitaphe de sa femme domna Mayor, rapportée par Sandoval dans l'Historia del rey D. Fernando Magno (p. 18) :

HIC REQVIESCIT FAMVLA DEI
DOMNA MAYOR REGINA
VXOR SANCII IMPERATORIS.

[2] Quibus vivens pater benigne regnum dividens, Garsiam primogenitum Pampilonensibus præfecit : Fernandum vero bellatrix Castella jussione patris pro gubernatore suscepit. Dedit Ramiro, quem ex concubina habuerat, quan-

Garsia, mais c'était en réalité Ferdinand, au moins pour l'avenir, au cas que Bermude vînt à mourir sans enfans, héritier qu'il était, du chef de sa femme, des royaumes de Léon, des Asturies et de la Galice.

La mort de Sancho le Grand, qui eut lieu, comme nous l'avons dit plus haut, dans le mois de février 1035 [1], fut presque aussitôt suivie d'une guerre civile entre ses fils. Ramire, premier roi d'Aragon, dont les états situés dans les Pyrénées mêmes, *ultra Alpes roscidævallis*, ne se composaient guère que des vallées supérieures de l'Aragon, de l'Ara et de la Cinca, et ne comptaient qu'un petit nombre de villes pauvres et peuplées de rudes montagnards, dont les principales étaient, de la Cinca à l'Iraci, Ainsa, Lareda, Jacca, Canfranc, Verdun, Aciz et Sanguesa, mécontent de son partage, prit les armes le premier contre son frère Garsia de Navarre, que son père avait envoyé en pélerinage ou en ambassade à Rome près du pape, et qui était absent d'Espagne à la mort de Sancho. Ramire, pour s'emparer du royaume de son frère, n'avait pas assez de ses propres forces, et il appela à l'aider dans son entreprise les émirs musulmans de Saragosse, d'Huesca et de Tudèle, avec les états desquels ses états confinaient. Fort de leur alliance et des secours qu'ils lui prêtèrent, il put se mettre

dam semotim regni sui particulam, scilicet ne fratribus eo quod materno genere impar érat, quasi hereditarius regni videretur (Monach. Silens. Chr., num. 75). — On trouve, sur les fils de Sancho, les renseignemens suivans dans l'Ordo numerum Regum Pampilonensium : — Sanctius rex ex ancilla quadam nobilissima et pulcherrima, que fuit de Aybari, genuit Ranimirum regem cognomento Curvum, quem regni particule, id est Aragoni, perfecit. Deinde accepit uxorem legitimam reginam Urracam filiam comitis Sanzio de Castella, ex qua genuit Ferrardum, prius comitem Castelle, postea regem Legionis, et ex ea genuit regem Garsiam Navarre.

[1] Era MLXXIII (1035) obiit Sancius rex Abarca (Chr. Burgense, p. 308) ; vid. ibid. Ann. Complut., p. 313. — Regnavit annis LXV, dit formellement l'Ordo numerum Regum Pampilonensium, et obit era MLXXIII. — Le règne de Sancho, intronisé enfant, fut un des plus longs règnes connus : il dura 64 ans et 8 mois, depuis le mois de juin 970, jusqu'au mois de février 1035. Voyez ci-dev., t. IV, p. 164 et seq.

en campagne, et fit dresser ses tentes autour de la ville de Tafalla, entre l'Arga et l'Aragon, dont il lui importait avant tout de se rendre maître[1]. Les prétentions de Ramire à l'ancien héritage paternel ont fait concevoir à quelques-uns la pensée qu'il était légitime, et l'aîné des fils de Sancho, à qui celui-ci pouvait avoir fait injustice pour condescendre aux prières de sa seconde femme, qui, naturellement plus portée pour ses enfans que pour un enfant du premier lit, et ayant contribué si largement à l'agrandissement de la Navarre, par l'apport du comté de Castille, pouvait parler haut et méritait que son mari la contentât[2]. Mais ni les raisons ni les armes, en supposant que le bon droit fût de son côté, ne valurent à Ramire. Garsia s'était hâté, sur la nouvelle de la mort de son père, de revenir dans ses états, et il approchait de Pampelune, lorsqu'il apprit les préparatifs de son frère. Il rassembla en toute hâte une armée de Pampelunois[3], et se jeta sur le camp de Tafalla avec tant de rapidité et de bonheur, qu'il tua dans l'action la meilleure part des troupes ennemies, *more pecudum*, dit le chroniqueur, et mit l'autre en fuite. Le roi d'Aragon lui-même, dans la hâte avec laquelle il dut prendre la fuite pour éviter de tomber dans les mains de son frère, monta, déchaux et presque sans vêtement, un cheval sans selle et n'ayant au cou qu'une corde au lieu de brides; ce qui fait supposer qu'il avait été attaqué à l'improviste ou nuitamment. Arabes et chrétiens abandonnèrent à l'ennemi leurs tentes, leurs trésors et tout ce que renfermait leur camp. Roderich de Tolède ajoute que le vainqueur, poursuivant le vaincu au-delà des limites de la Navarre, lui

[1] Qui nimirum Ramirus, ad hoc facinus perpetrandum illexerat sibi quosdam affines Maurorum reges, et Cæsaraugustanum scilicet, et Oscensem, pariter et regem de Tudela, quorum præsidio magis quam de se fretus, positis castris super oppidum Tafaia bellum fratri indigne comminabatur (Monach. Silens. Chr., num. 76).

[2] Telle est l'opinion de Masdeu, t. XII.

[3] Collectis Pampilonensium fortissimorum militum copiis.....

prit tous ses états d'Aragon, moins ses domaines de Sobrarbe et de Ribagorza; mais, au cas que cela se soit en effet passé ainsi, la paix ne dut pas tarder à se faire entre les deux frères, et Ramire à recouvrer son royaume, puisqu'il est indubitable que depuis il le posséda paisiblement[1].

Bermude, cependant, retiré en Galice, depuis l'envahissement de ses états par Sancho, où il occupait son ardeur à guerroyer contre les Maures, et où il fit même un de leurs rois prisonnier, au rapport de la chronique de Coïmbre[2], résolut de mettre à profit la discorde des fils de Sancho pour recouvrer les terres dont l'avait expulsé celui-ci, et, si faire se pouvait, celles qu'il avait cédées par contrainte à son beau-frère Ferdinand, entre le Pisuerga et la Cea. Bermude, parvenu à un âge déjà viril lorsque Sancho expira, dit le moine de Silos, se prépara à revendiquer le royaume paternel[3]. L'entreprise était d'autant plus facile que les esprits étaient dans les meilleures dispositions. Les peuples souffraient impatiemment le joug de l'étranger et désiraient rentrer sous la domination du descendant de leurs anciens rois. Les faits prouvent avec quelle facilité Bermude se réempara de tout le territoire conquis par Sancho. Nous avons vu, en effet, que ce dernier était encore maître de Léon le 4 février 1035, et nous trouvons que Bermude en avait déjà repris possession, ou au moins ses comtes en son nom, le 16 du même mois de la même année[4]. Une autre preuve du peu de résistance

[1] Monach. Silens., num. 76; Lucas Tudens., p. 91; Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. VI, c. 7.

[2] Era MLXXIII (1035) kalend. aprilis, fecit rex Veremundus arrancadas super Mauros, cepitque ibi regem illorum Cimeiannem in villa Cesari, territorio Castelli Sanctæ Mariæ provincia Portugalensi (Chr. Conimbr., p. 337).

[3] Porrò Veremundus, adulta jam ætate ubi Sancius rex spiravit, paternum regnum vindicare disposuit (num. 77).

[4] Le fait résulte d'un acte (f° 247 du Chartulaire de Léon) portant vente par Ferdinandus, abbé de Saint-Côme, à Félix, abbé du monastère de Saint-Michel, d'une terre à Trobajo, dont la date est ainsi conçue : — Quarto decimo kal. mart. era LXXIII super M. regnante Veremundo rex in Legione, et Servando episcopo.

qu'opposèrent à sa réintégration dans cette partie de son royaume les partisans de la maison de Navarre se trouve dans une charte qu'il fit, le 17 du même mois, pour la restauration de la ville de Palencia et de son siége. Sancho avait donné le même privilége; mais Bermude voulut en donner un nouveau qui annulât celui de son compétiteur Sancho, comme émané d'un pouvoir illégitime, et n'ayant nul droit sur le territoire de Palencia, qui dépendait du royaume de Léon. Cet acte porte les signatures de la reine domna Gimena, de Pierre, évêque de Lugo, et de Servand, évêque de Léon. Parmi les signatures des chevaliers on trouve celle de Ferdinandus Flaginiz ou Laïnez, au sujet duquel Mariana raconte une fable inadmissible, et que cette signature même réfute de tout point[1].

Ce premier pas fait, et rétabli dans tous ses droits à l'ouest de la Céa, Bermude ne paraît pas avoir porté immédiatement la guerre dans les états de son beau-frère Ferdinand. En 1036, nous le voyons encore paisiblement occupé à rendre la justice dans son royaume. Cyprianus, abbé du monastère de Sahagun, comparut devant le roi, pour se plaindre de ce que la villa de Saint-André, située sur le rio Araducy, dépendante de son monastère par concession du roi Ramire, en avait été distraite depuis. Bermude, qui résidait cette année-là à Léon, fit vérifier l'acte de concession de Ramire en présence des évêques et des comtes de sa cour, et, ayant reconnu l'authenticité du testament allégué par le monastère, il lui fit incontinent restituer cette villa; ce dont il fut dressé acte le 20 janvier de l'ère 1074, et signèrent après le roi domna Sancha et domna Teresa, les évêques Servandus, de Léon, Sampirus, d'Astorga, Vistruarius, d'Iria ou Santiago, et Pierre de Lugo; et, parmi les seigneurs, Ferdinandus Laïniz et son fils Laïn Ferdinandiz. Mais une rupture ne

[1] Voy. Pulgar, Hist. de Palencia, t. II.

tarda pas à éclater entre les deux beaux-frères. On ignore quel sujet engagea le jeune roi à attaquer le premier. Quoi qu'il en soit, il rassembla une armée de Léonais et de Galiciens, et s'avança à la tête de cette armée jusque sur les terres du comté de Castille limitrophes de Léon, dans le dessein hautement avoué de faire passer sous son pouvoir toute cette partie de son ancien héritage qu'il avait cédée à Ferdinand, quand il lui avait donné en mariage sa sœur Sancha. Ce fut là l'origine d'une guerre féconde en résultats, et où les deux beaux-frères pouvaient croire tous deux le bon droit de leur côté; le Castillan, pour avoir rencontré cette province aux mains de son père, et s'en être vu confirmer la donation par contrat matrimonial; le Léonais, pour avoir, au bout du compte, tout concédé par force, et souffert récemment les plus graves atteintes à sa dignité de roi, de la part de Sancho le Grand [1]. Voulant à tout prix défendre et maintenir ce qu'il croyait ses droits, et se voyant d'ailleurs attaqué par des forces supérieures aux siennes, Ferdinand eut recours à son frère Garsia, roi de Navarre, lequel se dépêcha d'assembler une armée, et les deux rois réunis marchèrent ensemble contre le roi de Léon. Les deux partis se rencontrèrent près du rio Carrion, dans la vallée dite de Tamaron. La bataille s'engagea presque aussitôt et fut des plus sanglantes: de part et d'autre on se battit vaillamment. Bermude se montra un des plus intrépides à affronter le péril : plein de confiance en son âge et en sa valeur, se fiant à l'agilité de son cheval nommé Pélagiolus, il se précipita au plus épais des rangs ennemis, cherchant et défiant Ferdinand; mais son intrépidité même le perdit. Fermes à son encontre, le dur Garsia et Ferdinand reçurent son choc à la pointe de leurs lances, et il tomba de cheval à terre, accablé de coups

[1] At hoc Fredenando, cui Adefonsi regis filia nupserat, si uxor ejus foret omnino expers regni patris sui. Hic itaque repugnantibus, magna inter utrumque nascitur commotio belli (Luc. Tud., p. 91).

et mort; sept d'entre ses compagnons d'armes furent violemment tués et jetés à ses côtés. Le combat dura quelques instans encore; mais le bruit de la mort de leur roi découragea les Léonais; ils se dispersèrent et battirent en retraite vers Léon. La bataille de Tamaron eut lieu au commencement de juin (selon nos conjectures le 8 juin 1037), comme l'indiquent divers documens, et, entre autres, l'épitaphe qu'on mit sur son tombeau, à Léon, où son corps fut transporté [1]. Son règne, à compter de son avénement jusqu'au 22 du même mois de juin 1037, que fut couronné son successeur à Léon, fut de dix ans, un mois et dix-sept jours.

Bermude III, en qui s'éteignit la race des descendans mâles des rois de Léon, montra de bonne heure les plus heureuses

[1] Le récit du Moine de Silos est des plus animés : — Fernandus igitur, et Garsias frater ejus, aggregatis fortisssimorum militum copiis, dum ad expugnandum hostem properant, ecce Veremundus cum suis transjecto Cantabriensium limite eis armatus obvius procedit, et jam super vallem Tamaron duæ oppositæ acies circunspiciebant se fulgentibus armis, cum Veremundus acer et imperterritus primo Pelagiolum insignem equum suum calcaribus urget, ac cupiens hostem ferire, rapido cursu inter densissimum cuneum stricta hasta incurrit. Sed nuraica mors, quam nemo mortalium vitare poterit, eum præoccupans, dum ferox Garsias et Fernandus acrius instarent, in ipso equino impetu confoditur, atque corruens in terra mortuus, septem super eum ex militibus suis acerbatim occubuerunt. Cujus corpus inter ceteros reges sepulturæ Legione traditum est (Monach. Silens., num. 79). — Voyez aussi Luc. Tud., p. 91 ; et Pelag. Ovet., num. 6, p. 485. — Son épitaphe porte : « En ce lieu est enterré Bermude le Jeune, roi de Léon, fils du roi Alfonse : il eut guerre avec son beau-frère le roi Ferdinand-le-Grand, et fut tué par lui en combattant à Tamara, dans l'ère 1075 (1037) :

H. L. E. CONDITVS
VEREMVNDVS IVNIOR
REX LEGIONIS
FILIVS ADEFONSI REGIS.
ISTE HABVIT GVERRAM
CVM COGNATO SVO
REGE MAGNO FERNANDO
ET INTERFECTVS AB ILLO
IN TAMARA PRELIANDO
ERA MLXXV.

Voyez Sandoval, His. del rey D. Fernando el Magno, fol. 1 ; Yepes, Coronica, v, p. 130. — Les lettres H. L. E. s'interprètent : hoc loco est.

dispositions pour le bien; dès ses plus jeunes ans il protégea les églises et les défendit des attaques des hommes pervers; il fut le père et le consolateur des monastères, le soutien et la providence des pauvres. Il se montra surtout exempt des vices de la jeunesse. Il réforma les mœurs, fit rendre à chacun une justice égale, fit des lois qui déterminèrent les peines à infliger selon les divers délits, et parvint à purger son royaume de tous les vices qu'y avaient introduits l'extrême licence et la corruption du temps. Tel nous le dépeignent les anciens historiens, dont j'ai emprunté et traduit les propres expressions [1]. L'un d'eux, le moine de Silos, louant ses vertus sous le gouvernement de la dynastie qui lui succéda, et ayant à parler de sa mort, va jusqu'à s'émouvoir du ton le plus vrai, et jusqu'à s'écrier : La douleur m'oppresse ayant à raconter la mort d'un roi si éminent... *Mihi verò mortem tanti regis scribenti, dum nobile ejus sceptrum considero, dolor utcumque occurit...*; à quoi il ajoute, dans son exaltation pieuse : *Undè non dubium est Veremundum, hoc mundo abstractum lapidem ad Cœlistis Hierusalem cumulandam struem fuisse. Juxta illud : Tolite de via lapides, ad cœleste ædificio colliguntur : et rursus : Ecce quomodo periit justus, et nemo considerat.*

Ferdinand, cependant, après avoir gagné la bataille dans laquelle fut tué Bermude à Tamaron, poursuivit sa marche à la tête de son armée victorieuse, jusque sous les murs de Léon, dont les citoyens, en partie par affection pour leur jeune roi, en partie par haine des Navarrais, lui fermèrent les portes; mais ils ne lui opposèrent, à ce qu'il semble, qu'une très faible résistance d'à peine quelques jours. Bermude n'avait eu, de la reine Urraka Teresa Gimena sa femme, qu'un fils, auquel on avait donné le nom d'Alfonse, et qui

[1] Monach. Silens., num. 78; Luc. Tud., p. 91 ; Roder. Tolet., de Reb. Hisp. l. v, c. 20, etc.

n'avait survécu que peu de jours à sa naissance. Lui mort, tous les droits au royaume de Léon revenaient à la sœur de Bermude, domna Sancha, femme de Ferdinand, et, par conséquent, à celui-ci. Réfléchissant à la puissance du Castillan, et considérant qu'ils pouvaient s'attirer l'inimitié d'un souverain qu'il leur faudrait tôt ou tard subir, puisqu'après tout, du chef de sa femme Sancha, il était légitime héritier du royaume, les Léonais résolurent d'ouvrir leurs portes au vainqueur que la fatalité ou la fortune avait fait leur souverain. Ferdinand entra dans la ville, toutes ses bannières déployées, et au milieu des acclamations de son armée et d'une partie de la population. Le même jour 22 juin 1037, il se fit oindre et couronner solennellement dans l'église cathédrale de Sainte-Marie par Servandus, évêque de cette église [1]. Par où l'on peut voir combien, après la bataille de Tamaron, Ferdinand mit de hâte à prendre possession du royaume et du trône qu'il venait de conquérir. Un acte passé le 8 juin à Léon [2] prouve en effet que la nouvelle de la mort de Bermude n'y était pas encore parvenue ce jour-là, puisqu'on y mentionne son règne, et le 22 son concurrent y avait déjà reçu l'onction sainte et la couronne de la main de Servand. Ferdinand joignit dès lors le titre de roi de Léon à celui de roi de Castille qu'il portait depuis deux ans et quatre mois accomplis, à ne compter que de la mort de son père.

Ici les auteurs espagnols discutent ordinairement la ques-

[1] Fernandus deinde, extincto Veremundo, a finibus Galleciæ omne regnum suæ ditioni degitur. Æra MLXXV, X kalend. julii consecratus est Dominus Fernandus in Ecclesia Beatæ Mariæ Legionensis, et unctus in regem à venerandæ memoriæ Servando ejusdem ecclesiæ catholico episcopo : qui postquam cum conjuge Sancia sceptra regni gubernandi suscepit (Monach. Silens. Chr., num. 80). — His peractis, dit Pélage d'Oviédo, præfatus rex Fredenandus venit et obsedit Legionem, et post paucos dies cepit eam, et intravit cum multitudine maxima militum, et accepit ibi coronam, et factus est rex in regno Legionis et Castellæ (Pelag. Ovet. Chr., num. 7).

[2] Tumbo de Leon, folio 246.

tion de savoir pourquoi le titre de Castille précéda celui de Léon, à partir de ce règne, et bien que la Castille ne fût un royaume que depuis peu. Pour résoudre cette difficulté, ils disent que Ferdinand, ayant été roi de Castille avant de l'être de Léon, avait décidé que le titre de Castille serait énoncé avant celui de Léon, nonobstant la supériorité de ce dernier par son ancienneté et son illustration; et cette opinion a reçu une grande force par l'autorité d'Ambroise de Moralès, auteur des plus accrédités, et sur l'autorité duquel on jure en Espagne. « La ville prise, dit Ambroise de Moralès, le roi don Fernando prit paisiblement, et en peu de jours, possession de toute la Galice et des Asturies, qu'il réunit à la Castille, laquelle n'avait commencé que peu de temps auparavant à former un royaume indépendant. Quant à ceux qui désirent savoir pourquoi le royaume de Léon, étant si supérieur à celui de Castille par son antiquité, nos rois prennent le titre de Castille avant celui de Léon, on peut leur dire que la cause en est dans les événemens qui viennent de se passer. Comme le monarque était roi de Castille, et que les autres royaumes vinrent se réunir à lui, il se plut à garder son premier titre; car il est évident que ce ne fut pas la Castille qui entra dans Léon, mais au contraire Léon qui entra dans la Castille. Or, il est arrivé ici ce qui arrive quant aux rivières qui perdent leur nom quand elles se joignent à d'autres, comme, par exemple, la Guadiela, bien plus considérable que le Tage, perd son nom en mêlant ses eaux à celles de ce fleuve, dans la sierra de Bolarque, près de la ville d'Almonaci, dans l'Alcarria, par ce seul fait que c'est la Guadiela qui entre dans le Tage, et non pas le Tage dans la Guadiela. Léon ne perdit pas pour cela son nom, il perdit seulement sa préséance et sa dignité, que le roi voulut donner à la Castille; en quoi il fut imité par les rois qui lui succédèrent. Et aussi quand le roi don Sancho, fils de ce roi don Fernando, enleva le royaume de

Léon à son frère don Alonso, ce fut encore Léon qui entra dans la Castille; ce qui eut lieu de nouveau quand les deux royaumes furent réunis sous le grand roi Ferdinand le Saint[1]. » Mais tout cela, au sujet de la prééminence de la Castille sur Léon, dès le temps de Ferdinand Ier et de Sancha, est dit prématurément; et le fait est qu'on ne trouve dans aucun acte contemporain, pas plus que dans les historiens immédiatement postérieurs, un indice écrit de cette prééminence dont parle Moralès. La preuve que les modernes ont, en ceci comme en tout, anticipé et hâté la marche du temps et des choses, se trouve, au contraire, dans d'innombrables documens où le titre de Léon est le seul exprimé, et il en est ainsi dans un acte de l'ère même (1075) de l'intronisation du roi de Castille à Léon, par lequel domnus Ferdinandus et sa femme domna Sancha accordent au monastère d'Arlanza le village de Tela; ils y expriment qu'ils régnaient en Léon et Castille, laissant à Léon sa prééminence[2].

Ferdinand Ier, fils de Sancho le Grand, commença à gouverner en Castille dans le mois de février 1035; il fut reconnu roi de Léon le 22 juin 1037. Son règne, l'un des plus glorieux de ce siècle, fut d'environ trente et un ans en Castille et d'un peu plus de vingt-huit ans à Léon. Pour éviter toute équivoque, il est bon de ne pas perdre de vue que toute la Castille ne faisait pas partie des domaines de Ferdinand Ier; dans la division de ses états que fit Sancho à ses enfans, quelques portions du territoire de l'ancien comté, et notamment l'Alava qui en avait dépendu sous les derniers comtes, furent données au roi de Navarre Garsia, frère aîné de Ferdinand; et de là vint que, dans quelques actes, les deux frères prirent en même temps le titre de rois de Castille,

1 Morales, Coronica, l. XVII, c. 47.

2 Voy. Sandoval, Hist. del rey D. Fernando Magno. — L'acte fut donné : die IV feria, kal. julias, c'est-à-dire huit jours après le couronnement de Ferdinand I à Léon.

et parfois Ferdinand, pour se distinguer de son frère navarrais, le titre de roi de Burgos [1].

Ainsi parvint à réunir la double couronne de Castille et de Léon le second fils de Sancho-le-Grand de Navarre, sous qui la puissance chrétienne prit un large développement en Espagne, et dont le règne se trouva mêlé aux événemens les plus importans, et prépara la puissance et les triomphes d'Alfonse VI, le vainqueur de Tolède, le roi du Cid.

Il nous reste à dire un mot, pour compléter le tableau des états chrétiens de la Péninsule, du comté de Barcelone ou de Catalogne, dont nous avons vu le chef, Raymond, prendre part avec ses hommes d'armes aux affaires des Musulmans jusque dans l'Andalousie, et y perdre son frère Ermengaud, comte d'Urgel. L'année 1017 fut célèbre, dans l'histoire de la Catalogne, par la mort de ce Raymond et par l'élévation de son fils Bérenger. L'existence du comté de Barcelone et son développement intérieur furent à part du reste de l'Espagne dans cette période. Bérenger, fils et successeur de Raymond, tint les rênes du comté dix-huit ans, de 1017 à 1035. Il fut marié à une Sancha, fille du comte Sancho de Castille, et sœur par conséquent d'Urraca Ximena, femme de Bermude III de Léon, et de domna Mayor, reine de Navarre. Il laissa de ce mariage quatre fils, Raymond Bérenger, qui lui succéda dans le comté de Barcelone; Wilhelm, qui hérita de celui de Manresa; Sancho, qui se fit moine et fut prieur de Saint-Benoît de Bagès; et Stéphanie, qui fut femme de son cousin Garsia, roi de Navarre. Telles étaient les alliances des princes chrétiens de la Péninsule dans la première moitié du onzième siècle. — Bérenger était mineur à ce qu'il semble, à la mort de son père. Ermesende sa mère, qui après la mort du comte Raymond

[1] Voyez particulièrement Yepes, Coronica, t. I, escrit. 23, p. 33; t. IV, escrit. 21, p. 444; t. V, escrit. 11, p. 436, et t. VI, escrit. 21, p. 463.

son époux avait la tutelle du comte Bérenger son fils, appela en 1018 un parti de Normands, qui couraient la Méditerranée, cherchant aventure sous la conduite de Roger, leur chef, à venir combattre les Sarrasins par qui les côtes de la Catalogne étaient infestées. Ces Sarrasins n'étaient pas autres que des soldats de Moudjehid, l'émir de Dénia et des Baléares. Roger les effraya, et les contraignit à demander la paix et à payer un tribut annuel aux Barcelonais; et il obtint pour prix de ses succès la main de la fille de la comtesse[1]. Adhémar Cabanensis, qui nous apprend le fait, ne nous dit rien de plus, et ne rapporte pas même le nom de la sœur de Bérenger accordée au Normand Roger pour prix de ses services; mais, par cette union, la maison de Barcelone se trouva l'alliée de ces braves Normands qui, peu après, changèrent la face de l'Italie méridionale et conquirent la Sicile. — Les comtes de la Catalogne, alliés et vassaux de la même maison, étaient alors les comtes d'Urgel, de Besalu et de Cerdagne, dont l'histoire particulière ne saurait nous occuper ici.

1 Exanimati vicinæ Hispaniæ Sarraceni cum rege suo Museto pacem à comitissa Barzelonensi Ermesende petunt, et annuum tributum persolvere spondent..... et Rotgerio filiam suam sociaverat (Adhemar. Cabanens., in Marc. Hisp., ad ann. 1018). — Cf. par l'Aquitanicæ Historiæ fragmentum, p. 80.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Guerres civiles entre les Musulmans andalous. — Guerres et intrigues de l'émir de Séville Mohammed. — Résurrection prétendue d'Hescham II el Mouwayyad. — Révolution de Saragosse. — Chute d'El Mondhir ben Yahya. — Souleïman ben Ahmed ben Houd lui succède. — Mort de Djehwar de Cordoue. — Suite de la guerre des émirs. — Guerre entre les émirs de Tolède et de Cordoue. — Trahison par laquelle l'émir de Séville s'empare de Cordoue. — Mort de Mohammed, fils de Djehwar. — Situation respective des chrétiens et des musulmans.

De 1031 à 1060.

Nous avons laissé les émirs musulmans qui s'étaient partagé les dépouilles du khalifat, travaillant chacun, avec plus ou moins d'habileté, d'adresse ou de puissance, à édifier leur souveraineté sur un coin de terre de notre Péninsule plus ou moins favorisé de la nature, dans l'intérieur des terres, aux bords des grands fleuves, ou sur la mer. La guerre est la condition essentielle, inévitable, d'une semblable situation où chacun tire à soi, et il était impossible qu'elle n'éclatât pas bientôt entre des princes si prodigieusement divisés d'intérêt. Nous avons parlé déjà de ces inimitiés qui vont maintenant mettre nos émirs aux prises entre eux [1]. Nous avons dit que, pour conjurer un horoscope menaçant, tiré à sa naissance par un astrologue, l'émir de Séville avait résolu l'anéantissement de la famille d'El Bersily (Mohammed ben

[1] Sur les guerres civiles qui suivirent la chute du khalifat de Cordoue, les meilleurs renseignemens, bien que recueillis avec peu de choix et de critique, se trouvent dans Conde. Nous l'avons suivi en beaucoup de choses, sans négliger toutefois de consulter le petit nombre de sources à notre portée, telles que Casiri, El Makkari, Ebn Abd el Halim, etc.

Abdallah), saheb de Carmona. En 1034, il l'y avait attaqué et tenu dans une sorte de blocus, dont les rigueurs finirent par devenir intolérables. Craignant de tomber entre les mains de son ennemi, El Bersily s'échappa avec un petit nombre des siens, et alla implorer l'appui de l'émir de Malaga, Édris ben Aly, et envoya son fils au vaillant saheb zéirite d'Elbira et de Grenade, Habous ben Maksan ben Balkyn ben Zeïry. Celui-ci vint à son aide en personne avec un corps de cavaliers d'élite; l'émir de Malaga lui envoya son wazir Ebn Bokynah avec une bonne armée. La politique autant que les liens de parenté les engagea à prêter assistance à El Bersily; tous deux craignaient les projets ambitieux d'Ebn Abèd, et ne voulaient pas laisser à sa merci un saheb indépendant placé entre leurs états et les siens. Ebn Abèd, de son côté, ne s'endormit point, et, sachant quelles forces se réunissaient contre lui, il envoya son fils Ismaïl et son armée d'élite à la rencontre des alliés du saheb de Carmona. Ismaïl rencontra une partie de leurs troupes avant qu'elles eussent opéré leur jonction ; il les attaqua et les mit d'abord en déroute; mais le saheb sanhadjite de Grenade et le Slave Ebn Bokynah eurent le dessus dans une affaire qui s'engagea peu de jours après entre les deux corps d'armée. Les Sévillans perdirent contenance, tournèrent bride et abandonnèrent le champ de bataille dans le plus grand désordre. Dans leur retraite, périt en combattant Ismaïl, fils de Mohammed; les soldats de Malaga lui coupèrent la tête et l'envoyèrent à leur émir, qui était valétudinaire, et se trouvait alors dans les montagnes de Yabaster[1].

La nouvelle de cet échec affligea vivement l'émir de Séville. Craignant que Djehwar ne formât une ligue contre lui avec les trois émirs ses voisins, et pour en imposer au peuple et donner un moins odieux prétexte à ses guerres et à ses

[1] Conde, IIIme part., c. 1.

prétentions, il se servit d'un moyen inattendu. Il publia que le khalife Hescham el Mouwayyad, qu'on croyait mort, ne l'était pas ; qu'il venait de reparaître à Calatrava ; que ce prince infortuné était venu implorer son secours, et qu'il s'était empressé de lui donner asile dans son alcaçar et lui avait promis de le rétablir dans le khalifat et de le servir comme son légitime souverain. Il fit annoncer officiellement cette fausse apparition aux scheikhs et aux commandans des provinces ainsi qu'aux walis des principales villes d'Espagne et d'Afrique. Quelques-uns, par crédulité ou par politique, ajoutèrent ou firent semblant d'ajouter foi au dire d'Ebn Abèd, lui promirent obéissance, et se déclarèrent en sa faveur. Pour mieux colorer cette fable, on fit en quelques endroits la khothbah pour Hescham, et dans les zékas de Séville on battit monnaie à son nom (moharrem 427—novembre 1036). Les plus fins politiques eurent beau mépriser ce conte, il n'en servit pas moins à rétablir les affaires de l'émir Mohammed et à préparer toutes choses pour ses projets ultérieurs.

Cependant l'armée des princes alliés de Malaga, Grenade et Carmona [1], campait devant Alcala (Alcala del Rio), dans la province de Séville. Mohammed ben Abdallah el Bersily occupa de nouveau Carmona, et, réuni à ses alliés, alla courir avec eux le pays de Séville. Ses puissantes kabaïls étendirent leurs algarades jusqu'aux environs de la ville, et parvinrent, ravageant et brûlant tout devant elles, à entrer dans El Trayana (le faubourg de Triana). L'émir de Séville rassembla les restes de son armée, et par la valeur de Ayoub ben Ahmer ben Yahya el Yosebi de Libla, général de sa cavalerie, parvint à vaincre les alliés et à les repousser et chasser de ses terres. Mécontens de leurs mauvais succès, s'imputant les

[1] Ces princes étaient Badys ben Habous el Modhaffer de Grenade, Edris II, ben Yahya el Aly de Malaga, et Mohammed ben Abdallah el Bersily de Carmona.

uns aux autres la fâcheuse issue de cette guerre, ils se séparèrent, et s'en retournèrent chacun chez soi. Ayoub crut, par ces services, s'être assuré la possession de Huelba et de Djésirah-Schaltis, dont il avait la lieutenance, et, rentré dans ses foyers, y gouverna en souverain, comme Ahmed el Yohsebi, son frère, le faisait à Libla, dont il avait la seigneurie absolue, malgré Ebn Abêd de Séville, et Ebn El Afthas de Badajoz, qui cherchaient, par des voies détournées, à se rendre maîtres de ses états.

En 1039, arriva la mort d'El Édris ben Ali, émir de Malaga, qui était valétudinaire, et, par l'influence du général Ebn Bokynah, Yahya ben Édris, connu sous le nom de Hassan, lui succéda au trône. Les scheikhs et les principaux sahebs de la ville et de ses dépendances s'accordèrent pour le reconnaître, ce qui eut lieu avec l'approbation générale. Quand la nouvelle de la mort d'Édris ben Aly et de cette élection arriva à Ceuta, où commandait le slave Nadjah, il laissa aussitôt à sa place un autre général slave de ses amis, traversa le détroit et se rendit à Malaga avec Hassan ben Yahya, dans le dessein de couronner ce jeune homme, qu'il avait élevé, et qu'il dominait, et de tenir ainsi les deux états dans sa puissance. Mais Ebn Bokynah, ayant appris son débarquement, marcha contre lui de Malaga avec un corps choisi de vaillans cavaliers. Nadjah et Hassan se virent forcés de se retirer dans la Kassbah, où ils entrèrent au moyen des intelligences qu'ils avaient avec l'alcaïd. On les y assiégea avec beaucoup de vigueur et d'opiniâtreté; les troupes de Hassan étaient également fort courageuses et se défendaient avec beaucoup de valeur et de fermeté, faisant, dans des sorties et des surprises, beaucoup de mal aux assiégeans. Mais, comme le siége se prolongeait et que les provisions manquaient à ceux de Hassan, le slave Nadjah proposa de capituler, et on convint d'un arrangement par lequel Hassan consentit à retourner à son gouvernement

de Ceuta et de Tanger, et à laisser Édris saheb tranquille de Malaga et de ses dépendances. Le slave Nadjah obtint qu'Édris prendrait pour wazir un riche commerçant appelé El Schétayfa, avec lequel Nadjah était fort lié. C'est ainsi que ce Slave et les siens se tirèrent de ce siége qui les avait réduits à l'extrémité, sans espoir d'être secourus. Hassan retourna dans ses états de Tanger et de Cebta. Il était marié à une de ses cousines, nommée Safyya, fille de son oncle Édris, frère d'Aly, lequel, en considération de celle-ci, ne s'était point érigé en saheb de Cebta; mais le slave Nadjah, par amour pour la belle Safyya, ou, ce qui est plus certain, par ambition du commandement, assassina deux ans après le prince Hassan ben Yahya, prétendant lui succéder sur le trône et dans sa couche. A la nouvelle de la mort de Hassan, Édris de Malaga réunit sur-le-champ ses parens pour tirer vengeance de ce meurtre. Nadjah rassembla ses partisans avec lesquels il passa en Andalousie, dans le dessein d'y semer la discorde entre les Alides, et l'on raconte qu'avant de partir il assassina un jeune fils de Hassan; d'autres disent que ce fils mourut de maladie: Dieu le sait, dit l'auteur arabe. Il laissa à Cebta et à Tanger, pour wali, Meroubad Bihi ben El Slaby. Comme il avait médité de longue main ses criminels projets, il amenait avec lui une grande quantité de cavalerie avec double solde. Il vint sur une grande flotte, et s'empara aussitôt des deux forteresses de Malaga et de son alcaçar, où il entra par surprise, au moyen de ses intelligences avec El Schétayfa; il renferma Édris dans sa propre chambre, comme dans une prison, et il ne pensait pas à moins qu'à le tuer et à se rendre maître de tout ce que les Alides Hassanides possédaient en Espagne et en Afrique. El Schétayfa servit beaucoup ses projets par son autorité et ses richesses, en donnant d'abondantes provisions et double paie aux Berbers et aux autres gens grossiers et ramassés sans choix qui composaient l'armée de Nadjah.

La nouvelle de ces violences arriva à Algésiras, et sur-le-

champ Mohammed ben Kasem rassembla ses troupes pour marcher contre les Slaves de Malaga, en faveur de son parent Édris ; mais Nadjah, répandant le bruit que Mohammed venait pour se rendre maître de la ville, se porta au-devant de ses troupes pour les combattre. Chemin faisant, quelques scheikhs, de ceux qui marchaient avec lui sans le servir de bonne foi, lui conseillèrent de retourner à Malaga pour y attendre les ennemis; il répondit qu'il voulait seulement y retourner avec quelques cavaliers pour y terminer certaine affaire des plus importantes. Son dessein était d'ôter la vie à Édris et à ses plus fidèles serviteurs. Mais, comme il s'en retournait dans ce but, seul, avec un petit nombre de ses cavaliers slaves, les scheikhs andalous et quelques généraux de Malaga, qui étaient partis avec lui, firent un détour et allèrent les arrêter lorsqu'ils arrivaient à un défilé étroit placé sur leur route. Là, ils les chargèrent à coups de lance et tuèrent le slave Nadjah avec dix des siens. Alors, deux de ces cavaliers s'avancèrent et entrèrent en courant dans Malaga, criant : « Bonne nouvelle! bonne nouvelle! (*albricias*, *albricias*) victoire! victoire ! » Et étant arrivés au lieu où se trouvait El Schétayfa, ils le déchirèrent à coups de poignard, excitèrent et ameutèrent le peuple, promenèrent dans les rues Édris, et le proclamèrent de nouveau. Édris apaisa le peuple et empêcha l'effusion de sang qui menaçait les partisans et les parens d'El Schétayfa, et des Slaves qui habitaient Malaga. Ceux de l'armée de Nadjah, quand ils connurent le sort de leur wali, se dispersèrent; la plupart passèrent en Afrique; quelques-uns se mirent au service de Mohammed ben Kasem, se faisant ainsi les vassaux de celui contre lequel ils allaient combattre. De son côté, Mohammed, instruit par Édris de tout ce qui était arrivé, congédia ses troupes et resta à Algésiras.

Ces événemens entravaient les projets de réunion et de paix médités par Djehwar de Cordoue, qui voyait avec un

grand chagrin s'allumer de plus en plus le feu de la discorde et de la guerre civile, sans que ses conseils paternels ni la douceur et la justesse de ses raisonnemens eussent aucun résultat. L'ambition des émirs, l'avidité des walis et des alcaïds, rendaient impossibles toute mesure de justice et d'intérêt général; personne ne s'occupait que dê son intérêt particulier; ce qu'on ne pouvait obtenir par la violence, on l'obtenait par la ruse. L'Espagne était ainsi morcelée et tyrannisée par autant de rois de tayfes qu'elle comptait de divisions territoriales [1], et le bruit des armes, des factions et des discordes empêchait d'entendre la voix du juste et bon émir de Cordoue, et surtout de la suivre; ainsi parle une chronique arabe contemporaine [2]. Djehwar, voyant que la persuasion ne pouvait rien sur de tels esprits, résolut de soumettre par les armes les plus voisins et les moins puissans de ses ennemis. Il envoya un général avec de la cavalerie d'élite occuper la campagne d'El Sahlah, que tenait comme sienne propre Houdhaïl Ez el Dawlah Abou Mohammed, saheb d'un autre territoire plus important, situé, comme nous l'avons dit, à Santa-Maria d'Orient, et qu'on appelait Santa-Maria d'Ebn Razyn [3]. Les troupes de Cordoue occupèrent quelques villages; mais cette entreprise réussit mal à Djehwar, et attira sur lui un puissant ennemi, avec lequel il n'avait eu jusque-là encore aucune guerre ouverte. Le saheb d'El Sahlah implora le secours de son voisin Ismaïl ben Dzy el Noun, l'émir de Tolède, que nous avons vu répondre si fièrement à Djehwar qu'il ne re-

[1] Tayfa, peuple, tribu, troupe, suite, équipage; suivant le Kamous, portion d'un peuple au-dessous d'un millier d'hommes, pluriel *tavâyf*.

[2] Conde, c. 2.

[3] Le territoire d'Ebn Razyn (Albarracin) comprenait tout le pays où prend sa source le Guadalaviar (Guad al Abyadh, le fleuve clair, ou le fleuve blanc), Albarracin, Terruel et toute la vallée de la rivière d'Alhambra (la Rouge), avec la ville de ce nom. Nous verrons le Cid, ami d'un Bény Razyn, admis à occuper quelque temps un des châteaux de ce territoire.

connaissait point de supérieur, si ce n'est le Seigneur du ciel et de la terre. Ismaïl prit avec empressement la défense et la protection d'Houdhaïl Abou Mohammed. Les troupes de l'émir et celles du saheb se réunirent et entrèrent dans le territoire d'El Sahlah, des villages et des villes duquel ils reprirent possession avec d'autant plus de facilité, que Houdaïl y était fort aimé pour son affabilité et sa douceur, et avait pour partisans les principaux scheiks du pays [1].

Dans l'Espagne orientale cependant, les mêmes inquiétudes agitaient les Musulmans. Une révolution sanglante renversa, en 1039, les Tadjibites de Saragosse, et leur substitua les Bény Houd. Voici comment la chose arriva : Souleïman ben Mohammed, chef de cette dynastie, était saheb de Lérida, où nous avons vu le dernier khalife de Cordoue, Hescham III, son ami, se retirer avec sa famille. Soit que Souleïman eût un parti tout formé à Saragosse, soit que les circonstances seules aient fait songer à lui, il fut appelé, en cette année, à prendre possession du gouvernement de cette ville; voici par quelle singulière circonstance : El Mondhir le Tadjibite régnait à Saragosse avec toutes les prérogatives qui constituent le pouvoir absolu chez les Arabes. Allié de Ramire, roi d'Aragon, qu'il avait secouru contre son frère Garsia, roi de Navarre, riche, aimé du peuple, il paraissait l'arbitre de l'Espagne orientale, lorsque tout à coup son cousin Abdallah ben El Hakem lui coupa la tête dans son palais. L'auteur arabe ne nous en dit pas davantage, et semble ne pas s'inquiéter du motif qui arma la main d'Abdallah. C'était en djoulhedjah 430 (août ou sept. 1039). Quelques amis proclamèrent Abdallah; mais le peuple se mutina, le chassa de Saragosse, et le contraignit de se retirer à Rota-el-Yehwoud, château inaccessible dont il était alcaïd sous le gouvernement de son cousin, et où étaient sa famille et ses trésors.

[1] Conde, l. c.

Abdallah avait été souffert près de deux mois à Saragosse après le meurtre d'El Mondhir. En le chassant le peuple dévasta et pilla l'alcaçar, dont il enleva jusqu'aux marbres, et qui aurait été entièrement ruiné si Souleïman ben Ahmed ben Houd ne fût survenu de Lérida, et n'eût pris en main les rênes de ce royaume, désormais perdu pour les Tadjibites, (moharrem 431—sept. ou oct. 1039).— « Toute cette terre limithrophe des chrétiens, dit Roderich de Tolède dans son histoire des Arabes, se rendit à Souleïman, fils d'Ahmed, qu'on appelait Ebn Houd. Ce Souleïman avait été caïd d'El Mondhir, fils de Yahya, dont nous venons de parler[1]. »

Cette révolution eut son effet sur tous les Tadjibites. Mohammed ben Yahya, frère d'El Mondhir et wali d'Huesca, fut également chassé de son gouvernement, et se rendit à Valence près d'Abd el Aziz Abou el Hassan ben Abd el Rahman, qui en était souverain. Abd el Aziz maria deux de ses filles aux deux jeunes fils de Mohammed; l'un se nommait Abou el Ahwas Maan, et l'autre Saméda Abou Othba. La dévotion de Mohammed l'ayant porté à entreprendre le saint pélérinage de la Mekke, il s'embarqua, peu après les fêtes de mariage de ses deux fils, et périt en mer. En ce temps tomba malade Zohaïr el Ahméry le Slave, saheb d'Almérie et d'un assez vaste territoire dans l'Espagne méridionale; il mourut de cette maladie en l'année 432 (1041), déclarant pour successeur, dans toutes ses terres et seigneuries, Abdel Aziz Abou el Hassan ben Abd el Rahman ben el Mansour; et celui-ci y envoya, pour son lieutenant ou naïb, son gendre Maan Abou el Ahwas, qui les gouverna avec indépendance et justice, et dont elles devinrent le domaine héréditaire. C'est ainsi que les

[1] Tota terra illa contermina christianis se reddidit Zuleman filio Hamath, qui Aben Huth dicebatur. Hic Zuleman fuerat alcaydus Mundir filii Hyabye, de quo diximus (Rod. Tolet., Hist. Arab., c. 48).—Le récit de Conde est des plus embrouillés et des plus contradictoires. On peut voir comment il raconte cette révolution (IIIme part., c. 2): l'explique et en fasse disparaître les contradictions qui pourra.

Tadjibites relevèrent leur maison dans l'Espagne méridionale.

Sur ces entrefaites, Mohammed ebn Abèd de Séville, dont la fable de l'existence d'Hescham avait relevé la fortune, mais qui s'était lassé de soutenir son mensonge, résolut d'en tirer parti une dernière fois, et fit répandre la nouvelle de sa mort, en même temps que publier des lettres supposées, par lesquelles Hescham el Mouwayyad ben el Hakem déclarait Mohammed ben Ismaïl ben Mohammed ben Ismaïl ben Koraïsch ben Abèd son héritier et son vengeur. Ces fables, bien que de peu d'effet, dit la chronique arabe, sur les hommes puissans ou instruits, ne laissaient pas d'exercer quelque empire sur l'imagination des peuples et sur celle des Slaves ahmérides, qui aimaient jusqu'à l'ombre du pouvoir et du nom des Ommyades; en sorte que, à l'exception des émirs et sahebs de Cordoue, de Carmona, de Grenade et de Malaga, presque tous les chefs qui s'étaient, par ce motif, déclarés pour Ebn Abèd, lors de la publication de sa première fable, continuèrent d'entretenir des intelligences avec lui, soit ouvertes, soit en secret.

La puissance de Mohammed de Séville était alors égale, sinon supérieure, à celle de tous les émirs nés de la ruine du khalifat. Ses alliances s'étendaient jusqu'aux îles Baléares. Son fils Abèd[1] était gendre de Moudjéhid Abou el Djaïsch, roi de Dénia, des Baléares et de Castillon de la Plana. Il lui naquit un petit-fils de cette union, dont les astrologues sévillans furent appelés à tirer l'horoscope. Les conjonctions planétaires et l'examen des étoiles leur permirent de lui prédire grandeur et prospérité pour une partie de sa vie; mais ils entrevirent, à certains signes qui accompagnèrent leurs opé-

[1] Conde le nomme Mohammed comme son père et son fils, ce qui jette la plus grande obscurité dans son récit; mais Deguignes, Cardonne, et, avec plus d'autorité encore, Casiri, nomment le second émir de Séville de la race des Abèdites, Abèd, comme l'aïeul dont le nom servait à caractériser cette famille.

rations célestes, que sur le déclin de ses jours la pleine lune de sa fortune décroîtrait et subirait une éclipse totale. La mort de Mohammed ben Ismaïl suivit de près la naissance de son petit-fils, qui fut nommé Mohammed comme son grand père. Au moment, dit le chroniqueur musulman, où Ebn Ismaïl se disposait à marcher contre ses ennemis avec les troupes qu'il avait rassemblées dans ce dessein, le Seigneur arrêta ses pas par une maladie dont il mourut dans l'avant-dernière nuit de la première lune de djoumada 433 (24 janvier 1042). Ses funérailles furent célébrées avec pompe et l'on proclama, le deuxième jour de la seconde lune de djoumada (28 janvier), son fils Abèd, surnommé el Motadhed [1]. — Le nouvel émir était beau de sa personne, d'un esprit vif et rusé, mais fort voluptueux, adonné aux femmes et non moins cruel. Déjà du temps de son père il avait un riche harem de soixante-dix belles esclaves de différens pays, amenées à grands frais et entretenues avec profusion et prodigalité : et dès qu'il fut roi absolu, il eut, à ce que raconte Ebn Hayyan, huit cents femmes pour ses services et ses plaisirs. Néanmoins il aimait tendrement la fille de Moudjéhid el Ahméri, saheb des Baléares, et sœur d'Aly ben Moudjéhid, prince de Dénia, et c'est à l'aide de cette parenté que son père était parvenu à conserver dans son parti les Alamérides. El Motadhed fit des vers élégans que réunit en une collection le fils de son frère Ismaïl. Il était quelque peu impie, ou du moins il avait la réputation d'être peu religieux, et dans les vingt-cinq châteaux de ses domaines il n'éleva qu'une djéma et qu'une minbar. Il fit construire à Ronda une belle maison de plaisance, où il entretenait le nombre de domestiques convenable pour en prendre soin. Dans le palais de Séville, il conservait dans un riche buffet diverses tasses garnies d'or, d'hyacinthes, d'émeraudes et de rubis, faites des crânes des personnages

[1] Conde, c. 5.

puissans décapités de sa main et de son épée, ou de celle de son père : on y voyait la tête de l'émir Yahya ben Aly, celle du hadjeb Ebn Hazwoun, celle d'Ebn Schoudj, et beaucoup d'autres qu'y ajouta sa cruauté. A la fin de cette année 434 mourut le wali de Santa-Maria d'Oksonoba, en Al-Gharb, nommé Saïd ben Haaroun, et son fils Mohammed, ben Saïd hérita de ses états.

« Quoique l'issue de la guerre que Djehwar de Cordoue faisait au saheb d'El Salah et à son protecteur Ismaïl ben Dzy el Noun de Tolède, dit la Chronique de Conde, ne fût pas très heureuse, ceux de Cordoue et de ses dépendances faisaient tous leurs efforts pour le service de leur émir, s'exposant volontiers aux dangers d'une guerre malheureuse, reconnaissans qu'ils étaient de son gouvernement bienfaisant et sage, ainsi que de son admirable justice; car si la dure nécessité de la guerre leur présentait de justes et honorables dangers à la frontière, tout dans l'intérieur était dans une sécurité et dans un calme parfaits, et ses peuples étaient comme au sein d'une tranquille paix, dans l'abondance et le bon ordre, en sorte qu'ils ne cessaient de bénir son nom; ils l'appelaient le père du peuple, le défenseur de l'État, et lorsque dans tout son royaume on n'avait pas d'autre crainte que celle de sa mort, celle-ci arriva dans la nuit du djouma, six de moharrem, d'autres disent de safar 435 (1044)[1]. »

Après la pompe funèbre de Djehwar, qu'accompagnèrent en pleurant tous les habitans de Cordoue, et à la suite de laquelle parurent même les femmes retirées, fut proclamé émir son fils Mohammed ben Djehwar Aboul el Walid. C'était un homme vertueux et prudent, digne fils d'un si bon père, mais d'une santé débile et valétudinaire. La djéma et le meschouar de Cordoue lui jurèrent obéissance[2], et les espé-

[1] Conde, c. 3.

[2] Ces expressions semblent indiquer que le gouvernement de Cordoue était

rances que faisaient concevoir les vertus du fils calmaient les regrets que causait la mort du père ; mais les temps étaient durs et ennemis des pacifiques vertus dont brillait cet émir. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il se proposa de s'arranger avec l'émir de Tolède et le saheb d'El Sahlah, croyant que la guerre ne pourrait être fort heureuse contre de si puissans ennemis ; mais ceux-ci, lui ayant répondu avec hauteur et mépris, il chargea son fils El Walid et le général Hariz ben El Hakem ben El Kascha, caïd de la frontière de Calatrava, de continuer la guerre. Ayant rassemblé leurs troupes, Hariz et Walid coururent les terres de leurs ennemis, où ils firent de grands dégâts et de grands ravages; mais sans rien terminer. On était en l'année 436 de l'hégire (1045). En cette même année mourut à Dénia l'émir Moudjéhid, émir de Mayorka, saheb de Dénia et de Castillon, et beau-père d'Abêd.

Quels étaient cependant à cette époque les rapports des chrétiens avec les Arabes? et quelle fut l'influence, sur ces rapports, de l'avénement d'un roi de la maison de Navarre sur le trône de Léon? C'est ce qui ne se manifeste pas d'abord d'une manière très sensible.

Souleïman ben Yahya ben Houd, émir de Saragosse, soutenait en ce temps-là, c'est-à-dire vers 1045, dit une chronique musulmane, avec beaucoup de fermeté et d'énergie, la guerre que lui faisaient les chrétiens d'Elfrank et des frontières orientales de l'Espagne. De quels rois dépendaient ces chrétiens, ou de quels princes, c'est ce que peut faire deviner cette dénomination de chrétiens d'Elfrank et des frontières orientales que leur donne le chroniqueur arabe, sans que d'ailleurs on trouve aucun détail sur ces guerres, soit dans la chronique des comtes de Barcelone par le moine de Rippoll,

théocratico-aristoc ratique, exercé par deux conseils, l'un religieux et l'autre civil, comme qui dirait par le chapitre métropolitain et le conseil de département.

soit dans les documens relatifs à la Navarre. Il est hors de doute, néanmoins, que l'émir de Saragosse Souleïman Ebn Houd fit vers ce temps une véritable el-djihed contre les chrétiens de son voisinage, catalans et navarrais. Il recouvra les forts de Bardanya, dit l'historien arabe, et causa les plus grands dommages aux ennemis; mais, tandis qu'il était occupé à la sainte guerre pour l'exaltation de l'islam, il mourut couronné de triomphes (en 438—1046), et sans doute le Seigneur paya ses pieux exploits de la récompense des justes dans les saintes demeures du Paradis[1]. On mit à sa place son fils Ahmed Abou Djâfar, surnommé El Moktader, qui imita les vertus de son père; le zèle de la religion le retint dans des guerres continuelles, que l'auteur arabe se contente de mentionner ainsi d'une manière générale.

Pendant ce temps, l'émir Abèd, de Séville, continuait en Andalousie la guerre contre le saheb de Carmona, Mohammed el Bersily, et contre ses alliés de Malaga et de Grenade; il y avait entre eux de fréquentes incursions, dans lesquelles on prenait les villes, on ravageait les campagnes, on pillait les troupeaux, et les succès de la guerre étaient mutuellement fort balancés. D'un autre côté, l'émir de Tolède, voyant que les généraux de Cordoue couraient ses terres et ravageaient ses champs, voulut faire un puissant effort et une terrible diversion sur le territoire de Cordoue. Il écrivit pour cela à ses alcaïds et à son gendre Abd el Melek el Modhafer, fils d'Abd el Aziz, l'émir de Valence, et au wali Abou Ahmer ben El Ferâdj qui tenait Conca pour cet émir, afin qu'ils levassent pour lui des troupes à Xelba, Alarcon et Conca. En même temps, il convint d'une trève avec ceux de Galice et de Castille, afin d'être plus à l'aise et de faire cette guerre avec plus de vigueur. Abd el Aziz, de Valence, conseilla à son fils de ne refuser à l'émir de Tolède rien de ce qu'il lui demanderait,

[1] Conde, c. 3.

et ordonna à tous ses alcaïds d'aller le joindre avec leurs troupes. Cette ligue fut conclue l'an 440 (1048) : il entra donc avec une puissante armée sur les terres de l'émir de Cordoue, vainquit en diverses escarmouches le général Harêts ben El Hakem, et s'empara de beaucoup de forteresses de la frontière ; en sorte que ce brave général n'osait plus tenir la campagne contre ceux de Tolède, et évitait par des stratagèmes d'en venir à une bataille. Mohammed de Cordoue, voyant qu'il ne pouvait seul résister à un si puissant adversaire, chercha aussi de son côté à faire alliance avec ses voisins, et à se mettre, avec leur aide, en état d'arrêter l'ardeur de Dzy el Noun de Tolède. Il écrivit à Abêd Abou Amrou El Motadher, l'émir de Séville, pour le prier de vouloir bien s'unir avec lui contre l'émir de Tolède, sinon par amitié, au moins par cette considération que Dzy el Noun ne menaçait pas seulement l'empire de Cordoue, mais la liberté de tous les états d'Andalousie. Abêd Abou Amrou ben Mohammed répondit au message de Mohammed ben Djehwar qu'il ne désirait rien tant que son amitié; que son fils Abd el Melek el Walid savait combien il lui était attaché; qu'il pouvait compter sur son intervention, bien qu'elle ne pût lui être que d'un bien mince secours pour le moment, embarrassé qu'il était dans des guerres continuelles avec ses nombreux ennemis ; que, dans tous les cas, il l'aiderait, bien que moins efficacement qu'il ne l'eût souhaité. Non content de cette alliance, l'émir de Cordoue envoya un ambassadeur dans le même but au saheb d'El-Gharb, Mohammed ben Abdallah ben El Afthas el Modhaffer Abou Bekr. La générosité de Mohammed ben Abdallah el Afthas se montra en cette occasion, et il proposa aussitôt sincèrement de concerter une triple alliance entre Mohammed ben Djehwar de Cordoue, Abêd ben Mohammed de Séville et lui ; et il envoya le wazir Ayoub ben Ahmer el Yohsebi, de Libla, à Séville avec ses pleins pouvoirs. Les wazirs commissionnés

se réunirent à Séville, et, après diverses discussions, une ligue fut conclue entre eux dans la première lune de rabieh 443 (1051), pour le maintien et la défense mutuelle de leurs états, mais seulement contre les ennemis extérieurs qui voudraient opprimer la liberté des peuples d'Andalousie ou guerroyer contre leurs souverains, sans s'immiscer eux-mêmes d'ailleurs dans les intérêts particuliers ni dans le gouvernement les uns des autres, non plus que dans les satisfactions et droits réciproques qu'il pourrait y avoir à régler entre eux actuellement ou par la suite. A ces conférences assistèrent les scheikhs et principaux seigneurs du pays, les sahebs de Libla, Huelba, Djézira-Schaltis, et Mohammed ben Saïd, saheb de Santa-Maria d'Algarbe et d'Oksonoba, qui tous voulaient être compris dans cette ligue, et y être compris comme souverains. Le wazir Ayoub ben Ahmer el Yohseby, qui était de ce nombre, appuyait cette prétention; mais Abêd Abou Amrou ben Mohammed de Séville s'y opposa et dit : qu'ils n'étaient que de simples *raïs* [1] qui tenaient pour lui ces terres en lieutenances à vie, et qu'étant en effet ses vassaux, il ne pouvait consentir à ce qu'en sa présence ils affectassent la souveraineté des tayfes que son père leur avait concédées; qu'après la mort d'Ahmed el Yohseby, en l'année 433 (1042), Abdelaziz el Yohsebi en avait hérité en la même qualité, ainsi que ses frères, et qu'il ne pouvait les en regarder comme maîtres absolus. Et, dès ce moment, il songea à les ranger, de gré ou de force, sous son obéissance. Ebn el Afthas demeura peu satisfait de cet arrangement; l'émir de Cordoue ne le fut pas davantage, car tout s'y fit en faveur de l'émir de Séville; mais il lui fallut dissimuler, à cause du besoin qu'il avait des secours de celui-ci. Abêd cependant combla d'hon-

[1] *Arrayaces* dans Condo. Voyez ci-devant, sur ce mot, t. IV, ce que nous avons dit, appendice III.

neurs les ambassadeurs des émirs de Badajoz, d'El-Gharb et de Cordoue, ainsi que les scheikhs qui avaient pris part aux conférences, et tous prirent congé de lui plus contens de sa libéralité et de sa magnificence que de sa bonne foi.

En cette année 443 (1051), mourut Maan el Ahwas, saheb d'Almérie, et il fut remplacé dans le commandement par son fils Abou Yahya Mohammed ben Maan, qu'il avait fait reconnaître pour successeur à ses états avant qu'il eût dix-huit ans accomplis; on le surnomma Moezz el Dawlah, et on le traita, dès lors, comme souverain; on lui donna dans sa proclamation les noms de El Moatésim Billah, d'El Natik Bifadl Ellah, et autres titres augustes, suivant l'usage des khalifes d'Orient. C'était un jeune homme beau de corps, et d'un grand esprit, sage, libéral et vertueux, si bienfaisant et si affable qu'il avait gagné tous les cœurs, tant des riches que des pauvres; il attirait à sa cour tous les savans d'Orient, d'Afrique et des autres parties de l'Europe, qu'il distinguait et protégeait plus que tous les autres rois de son temps. Il consacrait un jour de chaque semaine à l'entretien et à la conversation des savans, et il avait dans son propre palais le célèbre poète Abou Abdallah ben el Hédâd, ainsi que Ebn Ibada, Ebn Bolita et Abd el Melek, esprits supérieurs de cette époque. Dès qu'il fut monté sur le trône, il fut en guerre avec son frère Somidah Abou Otabi, qui voulut lui disputer la souveraineté; mais qui n'obtint rien et fut obligé de se contenter de son sort et de demeurer à la merci de son bon frère, lequel le traita toujours bien et l'honora à sa cour. Ebn Maan entra dans la famille des walis de Dénia par son mariage avec la fille de Moudjéhyd el Ahmeri, auquel il donna pour épouse une de ses filles pleine d'esprit et de beauté [1].

L'émir de Séville, cependant, conformément aux termes de la dernière convention, envoya un corps de cinq cents ca-

[1] Voyez ce que nous avons dit ci-devant de cette dynastie.

valiers, commandés par Ebn Omar d'Oksonoba, au secours de l'émir de Cordoue contre ses ennemis de Tolède.

Abou Zeïd Abdelaziz el Bekri, saheb de Huelba et Schaltis, Ahmed Ebn Yahya el Yohseby, saheb de Libla, et Mohammed ben Saïd, seigneur d'Oksonoba et de Santa-Maria d'Algarbe, irrités contre Abèd, s'offrirent à passer, sans son ordre, au secours de Mohammed ben Djehwar de Cordoue, et envoyèrent en effet, à celui-ci, un certain nombre de cavaliers, qui se joignirent à ceux qu'Ebn el Afthas de Badajoz y envoyait de son côté. Abèd Abou Amrou ben Mohammed voulut profiter de cette occasion, et envoya son fils avec de la cavalerie d'élite pour recouvrer les possessions que tenait Abou Zaïd Abdelaziz. Celui-ci, étant sans forces pour se défendre, livra par capitulation la ville de Libla, et transporta ses trésors et ses principales richesses à Djézira-Schaltis; mais Ebn Abèd s'étant emparé de Huelba, Abdelaziz ne se crut pas en sûreté à Djézira-Schaltis, dont les habitans lui parurent avoir des intelligences avec ceux de Séville et vouloir le perdre; il se rendit en conséquence dans une forte tour située au milieu de l'eau, en face de l'île, et y fit transporter ses richesses ainsi que ses plus fidèles serviteurs; on l'y assiégea bientôt, et l'on empêcha qu'il n'arrivât des bateaux chargés de provisions pour les habitans de la tour. Pressé de la sorte, Abd el Aziz résolut alors de s'en échapper secrètement, le cruel Ebn Abèd ne lui laissant aucun autre parti que celui de se remettre en son pouvoir, et empêchant que personne ne vînt à son secours ni ne lui donnât de vaisseau pour s'en aller par mer; il parvint toutefois, avec beaucoup de secret et d'activité, à s'en procurer un pour dix mille pièces d'or, à l'aide duquel il sortit pendant la nuit de la tour, avec sa famille et ce qu'il avait de plus précieux. Suivant la côte, il prit terre à une assez grande distance, et erra quelque temps dans le pays de Bazal, jusqu'à ce qu'on l'eût informé qu'il était poursuivi par ordre d'Abou Amrou, et que sa personne courait les plus grands

risques. Il eut alors recours au saheb de Carmona, qui lui envoya des chevaux pour le sauver, et qui, après l'avoir accueilli et bien traité pendant quelque temps dans sa maison, lui donna une escorte pour se rendre à Tolède ou à Cordoue, là où il se croirait le plus en sûreté. Abdelaziz préféra se mettre sous la protection de Mohammed ben Djehwar de Cordoue, lequel lui fit un très bon accueil, tel que le méritaient sa noblesse et sa loyauté; car, dans tous les temps, les membres de cette famille avaient été de fidèles serviteurs des émirs d'Espagne, sous les règnes florissans des Ommyades.

Le fils de l'émir de Séville cependant, Mohammed ben Abèd, ayant achevé la conquête de Djézira-Schaltis (444—1052), alla prendre Oksonoba et son port connu sous le nom de Santa-Maria d'Algarbe [1], que possédait à titre héréditaire Mohammed ben Saïd, ainsi que Xilbe (Silves), qui était une de ses dépendances. Dans cette conquête le futur émir de Séville vint à connaître et s'attacha un noble jeune homme appelé Mohammed ben Omar ben Houssein el Mahri, de la *caria* de Schombos, près de Xilbe; il était beau et plein d'esprit, érudit, bon poète et fort poli. Toutes ces qualités furent appréciées par le jeune Mohammed, qui ne lui cédait en rien, et après la conquête du Gharb il l'emmena avec lui à Séville où l'émir Abèd ben Mohammed fut également charmé de son esprit; tel fut le commencement de la faveur d'Ebn Omar, qui trouva l'occasion de montrer ses talens et de se rendre célèbre tant en Espagne qu'au dehors.

Abèd ben Mohammed donna la possession de Libla en *féauté* au général de cavalerie Abdallah ben Abdelaziz, comme récompense de ses bons services, et non parce que son père l'avait eue. C'était une récompense bien méritée, car l'attachement de ce général pour l'émir de Séville fut tel, que, pour le servir, il alla jusqu'à faire la guerre au saheb de

[1] Sainte-Marie des Algarves.

Carmona, qu'il assiégea dans cette même ville où, peu auparavant, celui-ci avait reçu et recueilli généreusement son père fugitif et poursuivi. Il pressa tellement cette place, que les habitans, ne pouvant plus souffrir les calamités du siége, et las des fatigues d'une si longue défense, résolurent de rendre la ville, ne voulant point, disaient-ils, mourir de faim pour qui ne les savait pas défendre. Mohammed el Berzeli, averti de leur projet, sortit en secret et nuitamment de la ville pour s'enfuir à Malaga. Instruits de sa fuite les habitans livrèrent la place et se déclarèrent vassaux de Abêd ben Mohammed el Motadhed de Séville.

Mohammed ben Abdallah el Berzili, saheb de Carmona, vint donc à Malaga implorer le secours d'Édris ben Yahya, qui le reçut comme un ami et rassembla ses cavaliers et ses troupes pour marcher à son secours. Mohammed el Berzili se rendit à Ecija, qui lui appartenait encore, réunit sa cavalerie à celle d'Édris de Malaga, et s'avança contre les troupes de Séville, qui cherchèrent à éviter une bataille et ne se présentèrent que pour des escarmouches où les braves combattaient avec des succès variés; mais il ne lui fut pas possible de reprendre la cité de Carmona, ce qui était le but de l'expédition : après beaucoup de combats et d'escarmouches, l'émir Édris s'en retourna donc à Malaga, et Mohammed el Berzili dans Ecija, la dernière ville qui lui restât de la petite souveraineté que son père était parvenu à se faire dans les temps d'anarchie qui avaient marqué la chute du khalifat de Cordoue.

A peine Édris s'était-il reposé de son expédition qu'il fut obligé de marcher au secours de son ami et allié Habous de Sanhadja, seigneur de Grenade, lequel lui fit connaître les trames suscitées contre eux par Abêd de Séville et fomentées par ses parens; il l'avertit en même temps de se tenir lui-même, en particulier, sur ses gardes contre Mousa ben Afân, qui avait des intelligences avec ses ennemis, bien qu'il

affectât beaucoup d'attachement à son service. L'émir Édris, voulant se défaire de Mousa, l'envoya en avant avec des lettres pour l'émir de Grenade, dans lesquelles il pressait celui-ci de récompenser Mousa comme le méritaient ses loyaux services. Habous comprit ce que parler voulait dire : il fit couper la tête à Mousa dès qu'il se présenta, et répondit à Édris que Mousa avait reçu la récompense qu'il méritait. Mousa ben Afân était cousin d'Édris et de Mohammed ben Édris, saheb d'Aldjéziras; lorsque celui-ci apprit sa mort, il se disposa à la venger et voulut profiter de l'absence d'Édris, qui était parti avec sa cavalerie pour le pays de Ronda, où Habous était occupé à combattre contre les troupes de Séville, commandées par Mohammed ben Abèd. Mohammed d'Aldjéziras vint donc à Malaga avec de bonnes troupes, composées en grande partie de noirs africains, et ceux-ci entrèrent sans résistance dans la ville. Ceux qui gardaient la kassbah se joignirent à eux, et Mohammed s'y assit sur le trône et y fut proclamé émir par ces troupes réunies. Le peuple cependant, qui aimait son émir, prit les armes contre les noirs et les contraignit à s'enfermer dans la kassbah, où ils se fortifièrent et se défendirent avec beaucoup de valeur. Ceux de Malaga formèrent un grand campement, et, ayant exactement bloqué le fort, ils offrirent aux noirs de bonnes conditions, et firent si bien que beaucoup d'Africains passèrent de leur côté. Les habitans avertirent de cet événement leur émir, qui revint sans tarder avec ses troupes et pressa le siége, invitant les noirs à venir se mettre sous sa sauvegarde et à sa merci, et menaçant de mort ceux qu'il trouverait dans la kassbah quand il y entrerait d'assaut. Par là, il séduisit les noirs, qui s'échappèrent de la forteresse, dont ils sortirent pendant la nuit par un souterrain, et Mohammed, se voyant abandonné de ses meilleures troupes, se remit entre les mains de son cousin, ne doutant pas qu'il ne lui fît ôter la vie; mais Édris le fit partir pour l'Afrique

avec toute sa famille, pour la forteresse de Hisn Aïrasch, où il avait laissé ses trésors et sa fille. Édris s'assura la possession d'Algésiras, d'où il passa bientôt en Afrique, prendre possession de Tanger et de Ceuta. Tous les noirs se rangèrent à son service, et il renvoya dans leur pays ceux qui répugnèrent à servir en Espagne. Pendant qu'il était en Afrique, comme les Slaves albarquetines, Razikala et Sékan, qui avaient été gouverneurs de Ceuta et de Tanger, voulaient faire quelque mouvement, le peuple qui les abhorrait à cause de leur avidité et de leur cruauté, au lieu de favoriser leurs projets, les accusa et les dénonça publiquement devant Édris : « Mouley, lui dit un Andalous, ces Slaves qui t'accompagnent et t'entourent sont des traîtres, qui te servent avec fausseté et un cœur déloyal, veulent te perdre, et trament des conspirations contre ta vie : souffre que nous les traitions comme le mérite leur perfidie. » Il ne fut pas possible de les sauver des furieuses et terribles mains du peuple, qui les déchira en un moment, après les avoir soustraits à la vue de l'émir. Peu de temps après Édris partit pour l'Andalousie, emmenant avec lui le plus jeune de ses fils, dont il laissa l'aîné en Afrique, en qualité de wali des gouvernemens de Ceuta et de Tanger.—Abdelaziz El Mansour, de Valence, mourut en l'année 452—1060, et eut pour successeur son fils Abd el Rahman ben Abdelaziz, qui était gendre de Dzy el Noun de Tolède, et fut surnommé El Modhafer. Contre son gré, il envoya ses troupes à la guerre d'Andalousie, ce dont il ne put se dispenser du vivant de son père.

Vers ce même temps Dzy el Noun, émir de Tolède, entra dans les domaines de Cordoue avec une puissante armée, prit des villes et des forteresses, vainquit dans des escarmouches et des rencontres réitérées les troupes de l'émir de Cordoue, malgré les secours que lui prêtèrent ses alliés de Séville et de Badajoz, et, dans une sanglante bataille, il enfonça et défit l'armée des coalisés auprès du

fleuve Algodor, ainsi nommé à cause des ruses et des stratagèmes qu'y déployèrent les vaillans généraux des deux partis. Harêts ben el Hakem el Okéïscha, le plus brave de l'Andalousie, commandait les troupes de Cordoue; la bataille dura tout le jour, et les vainqueurs de Tolède, de Valence et du pays d'El-Salah, poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux campagnes de Cordoue. La nouvelle de cet échec remplit de confusion le meschwar, de crainte les habitans de la ville, et de soucis le distrait Abd el Melek, qui, au lieu d'être à la tête des troupes de son père, s'amusait fort négligemment dans le palais de Médina-Zahra, et jouait aux djérids et aux roseaux avec les jeunes gens de Cordoue, qui, dans ce temps, dit tristement le chroniqueur, ne savaient que jouer et se divertir. Tout changea de face: les roseaux devinrent des lances, les bêches et les faucilles se changèrent en épées. Abd el Melek courut à Séville implorer de plus grands secours de Abêd ben Mohammed el Motadhed; l'urgence était terrible : l'ennemi menaçait le cœur et la tête de l'état. L'émir de Séville, qui était du même âge que le fils de celui de Cordoue, mais rusé politique, au lieu d'accorder sur-le-champ à Abd el Melek ce qu'il lui demandait, lui fit beaucoup de complimens et d'honneurs, le combla de courtoisies avec beaucoup de tranquillité, lui montra à loisir son arsenal et ses richesses, lui fit de grandes promesses, ordonna à ses alcaïds de rassembler la cavalerie du pays, et le congédia avec un détachement de deux cents chevaux, lui recommandant d'avoir de la confiance, qu'il était sous sa foi et sa protection. Lorsque Abd el Melek arriva aux environs de Cordoue, il trouva la ville assiégée par l'émir de Tolède, et ne jugea pas possible de traverser son camp sans combattre; il se détermina, pour cette raison, à s'arrêter, avec les cavaliers qui l'accompagnaient, à Medina-Zahra, afin d'y attendre les secours qui devaient lui venir de Séville, mais qui tardèrent plus qu'il n'était présumable. Dans

la ville on était réduit à une grande extrémité, parce qu'on avait été loin de prévoir la calamité qui était survenue. Ebn Djehwar était malade, et ces disgràces accrurent son mal, au point de donner les plus sérieuses craintes à ses médecins. On offrit de grandes récompenses à ceux qui oseraient porter des lettres au prince Abd el Melek et à l'émir de Séville, en qui les Cordouans avaient mis leur unique espérance. Quelques-uns parvinrent à traverser le camp ennemi, et portèrent les lettres de l'émir et du meschwar de Cordoue au prince, ainsi qu'à l'émir de Séville. Sollicité de la sorte, Abêd ne voulut point perdre l'occasion qui s'offrait; il dépêcha vers Cordoue son fils Mohammed et le général Ebn Omar, avec une puissante armée d'infanterie et de cavalerie, et avec des instructions secrètes. L'armée arriva devant Cordoue et campa à la vue des ennemis, en sorte que, pendant que l'infanterie prenait position en un lieu convenable, les éclaireurs et les braves des deux camps engagèrent ce jour-là même une escarmouche chevaleresque, selon l'usage du temps : la mêlée fut si vive que le combat serait devenu général sans l'arrivée de la nuit, qui sépara les combattans. Ebn Omar ne dormit pas un seul instant, parcourant les almafallas et donnant ses ordres aux alcaïds et capitaines. Pour avoir l'avantage dans le combat il délibéra avec le prince Mohammed ben Abêd, et avec d'autres généraux, sur le meilleur mode d'attaquer l'ennemi, et, après avoir concerté le plan de la bataille et prévu les divers incidens qui pourraient se présenter, c'est à peine s'ils donnèrent quelques heures au sommeil : dès l'aube, la cavalerie commença à se mettre en mouvement; les généraux de Dzy el Noun en firent autant, et s'avancèrent à sa rencontre. La bataille s'engagea et fut très sanglante; mais les cavaliers de Séville et de Cordoue eurent le dessus, et mirent en fuite ceux de Valence, puis le désordre entraîna le reste de l'armée. Ceux d'El Sahlah soutinrent plus longtemps le choc des vainqueurs; mais,

quand la nuit fut tout-à-fait close, la déroute fut complète, et ceux de Tolède s'enfuirent, poursuivis par la fleur de la cavalerie andalouse, commandée par Mohammed ben Abèd de Séville et par Abd el Melek de Cordoue. Les principaux cavaliers de la ville ne voulurent pas demeurer spectateurs oisifs de cette glorieuse journée, et se mirent à la poursuite des Tolédans. Le rusé général Ebn Omar vit avec joie s'accomplir ainsi une partie du plan que lui avait tracé l'émir son maître, et se disposa à le réaliser complètement.

Les Cordouans, à la faveur du désordre, s'occupaient à piller le camp de ceux de Tolède, ne soupçonnant rien de la part de leurs alliés. Ebn Omar profita de cet instant, et entra avec le gros de son armée dans Cordoue, en occupa les portes et les remparts, s'empara de l'alcazar, et mit une garde à sa discrétion auprès du malheureux émir, qui se mourait. Quand l'infortuné Mohammed Abou el Walid ben Djehwar sut ce qui se passait, et que la ville et le palais étaient au pouvoir de l'émir de Séville, il reconnut la trahison, mais trop tard, et ce fut pour lui le coup de la mort qui l'enleva peu d'heures après. Abd el Melek revint sur ces entrefaites; mais lorsqu'il se présenta devant les portes de la ville, on ne les lui ouvrit point, et pendant qu'il était indécis, ne sachant quel parti prendre, la cavalerie de Séville l'entoura et lui intima l'ordre de se rendre, et à tous les siens celui de livrer leurs chevaux et leurs armes. Sans avoir égard au nombre de ses ennemis, Abd el Melek se mit en défense, et combattit comme un désespéré, sans autre dessein ni projet, dit le chroniqueur musulman, que de vendre chèrement sa vie[1]; car diverses fois on lui ouvrit un passage par où il aurait pu sortir du milieu des combattans: il tomba à la fin accablé de coups de lance. Pris et transporté dans une tour, il y mourut de chagrin plu-

[1] *Morir matando*, mourir en tuant, comme le traduit Conde littéralement de l'arabe.

tôt que de ses blessures. On raconte qu'il rendit le dernier soupir en maudissant la perfidie d'Abèd, son faux ami, et en demandant au Dieu des vengeances de donner un sort pareil au fils de son ennemi; en maudissant surtout l'inconstance du peuple, dont en expirant il entendait les acclamations avec lesquelles il recevait Mohammed ben Abèd faisant son entrée triomphale dans Cordoue.

Les largesses que l'émir de Séville fit faire aux principaux scheiks de la ville, les fêtes et les spectacles de bêtes féroces qu'il donna au peuple, non encore accoutumé à ces divertissemens, lui facilitèrent la plus soumise obéissance, et firent perdre la mémoire du bienfaisant Ebn Djehwar et de son sage gouvernement[1]. Harèts ben el Hakem, le fidèle général des troupes de l'émir Ebn Djehwar, s'était retiré avec ses cavaliers au palais de Zahra; lorsqu'il sut la mort de son maître et la captivité du prince, détestant la perfidie d'Ebn Abèd, et se confiant plutôt à la générosité de ses ennemis qu'en la fausseté de tels auxiliaires et alliés, il passa au camp de l'émir de Tolède, qui l'accueillit de bon cœur, et l'honora pour sa valeur et sa loyauté qui lui étaient bien connues, et qu'il avait éprouvées pendant tout le temps qu'il avait soutenu la guerre contre lui. Tel fut le sort des Djehwars; c'est ainsi qu'ils finirent, et avec eux le royaume de Cordoue.

Cette révolution arriva l'an 452 (1060). Mohammed ben Djehwar avait régné près de dix-huit ans. La dynastie des Djehwarides, qui finit en lui, n'avait duré qu'environ trente

[1] C'est la première fois que nous trouvons, dans les mémoires arabes, la mention de ces combats de bêtes féroces à la manière des Romains, auxquels ont succédé depuis les combats de taureaux.

Du pain, les jeux du cirque, un sacrifice aux dieux,

suffisaient aux besoins des Romains dégénérés de l'empire. *Pan y toros* est encore aujourd'hui le cri du peuple à Madrid comme en Andalousie.

ans ; là fut le terme de la grandeur de Cordoue, qui avait été, pendant plus de trois siècles, la métropole de l'islamisme en Espagne, « la mère des savans, le flambeau de la foi, la lumière de l'Andalousie. » Elle tomba, presque dès ce temps, au rang des villes secondaires, tant fut rapide sa décadence au profit de Séville.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

L'émir de Tolède dépouille celui de Valence. — Mort de l'émir de Séville. — Guerre entre l'émir de Tolède et celui de Séville avec l'aide des chrétiens des deux côtés. — L'émir de Tolède prend Cordoue et Séville. — Il meurt dans cette dernière ville reprise par Ebn Abêd.

De 1060 à 1080.

En l'année 452 (1060) l'émir Abdelaziz el Mansour, fils d'Abd el Rahman et petit-fils du célèbre Mohammed el Mansour ben Abi Ahmer, lequel était émir de Valence, étant mort, il eut pour successeur dans ses états Abd el Melek ben Abdelaziz, surnommé El Modhafer, qui était gendre de Dzy el Noun de Tolède (El Mamoun Yahya ben Ismaïl ben Dzy el Noun) [1]. Ce puissant émir, désirant se venger de l'affront que ses bannières avaient reçu devant Cordoue, et excité en même temps par le noble général Harêts ben el Hakem, qui ne brûlait pas moins de la soif de se venger d'Ebn Abêd, se prépara à une nouvelle expédition au pays de Cordoue, écrivit à ses alcaïds et à son gendre, le nouvel émir de Valence, de lui envoyer leurs troupes, et donna les mêmes ordres à ceux de Murcie et de Conca, et aux autres walis de sa

1 Sur toute cette période de l'histoire et des guerres des chefs musulmans de la Péninsule jusqu'à l'arrivée des Almoravides, les meilleurs renseignemens se trouvent dans Conde, et nous les lui avons en grande partie empruntés, presque littéralement, sans négliger toutefois de les comparer à ce qu'en ont écrit El Makkari, Casiri, Roderich de Tolède, et les chroniqueurs chrétiens de Castille et de Léon.

dépendance; mais le wazir d'Abdelaziz de Valence, nommé Mohammed ben Merwan, persuada à son maître qu'il ne lui convenait pas de se déclarer l'ennemi d'un aussi puissant chef que l'était Abêd de Séville, allié des sahebs de Castillon, Murbiter, Xativa, Almérie et Dénia, ses voisins. Abdelaziz suivit ce conseil, et répondit à son beau-père par des excuses frivoles. Ce procédé irrita vivement l'émir de Tolède, qui, sans communiquer à personne sa détermination, partit en toute hâte avec toute sa cavalerie, cheminant nuit et jour, entra dans Valence quand on s'y attendait le moins, occupa par surprise l'alcazar, que défendait Abou Waheb ben Léboun, s'empara des tours, destitua son gendre El Modhafer Abd el Melek ben Abdelaziz du gouvernement et de la souveraineté de Valence et de ses dépendances, et, par considération pour sa fille, épouse de cet émir, se contenta de l'exiler dans le gouvernement de Xelba. Cette entrée inopinée et cette déposition eurent lieu le jour d'Arafa, 9 de djoulhedjah 457 (10 nov. 1065). Le wali de Conca et celui de Santa-Maria d'Ebn Razin suivirent dans son exil El Modhafer et sa famille, dont ils étaient les amis. El Mâmoun mit à Valence, pour la tenir en son nom, avec le titre de wali, Issa ben Léboun ben Abdelaziz ben Léboun, qui était l'un des raïs de Murbiter et de ses partisans, ainsi qu'Ibrahim Abou el Asbâdj ben Léboun, scheikh en qui il avait toute confiance. Ayant ainsi pacifié le pays en peu de jours, il revint à Tolède, emmenant avec lui la principale noblesse de Valence, dont le secours lui était nécessaire pour soutenir dignement la guerre en Andalousie. Le wazir de Valence Abdallah Mohammed ben Merwan ne voulut point survivre à la disgrâce que son mauvais conseil avait causée à son maître, et il s'ôta la vie en se perçant le sein d'une dague.

Cependant l'émir El Motadhed Abêd ben Mohammed jouissait des avantages de ses heureux succès. Maître de Séville, de Carmona et de Cordoue, de la meilleure partie du Gharb,

de Libla, d'Huelba, de Djézira-Schaltis, d'Oksonoba et de Xilbe, son ambition n'était point encore satisfaite : il disposa ses troupes pour tenir tête à l'émir de Tolède, et envoya son fils Mohammed au pays de Ronda pour faire la guerre à celui de Grenade et à celui de Malaga, auxiliaires du saheb d'Ecija. A l'occasion de cette campagne l'émir de Séville arma son fils chevalier, et lui donna un écu couleur d'azur céleste, bordé d'étoiles d'or, avec une demi-lune d'or au milieu, par allusion aux changemens et aux vicissitudes de la fortune des armes, et il l'accompagna jusques à Ronda, où il s'arrêta, pour diriger de là la marche et les succès du nouveau chevalier.

Dans l'ouest, l'émir du Gharb, El Modhafer Mohammed, fils d'El Mansour, mourut à Badajoz, en l'année 460 (1068), et son fils Yahya, qui fut surnommé El Mansour comme son aïeul, lui succéda dans le commandement de l'état. Son frère Omar el Motawakkel, qui était à Jabora, et tenait cette contrée pour son père, suscita des différends sur le partage de leurs terres, ce qui fut cause que le nouvel émir du Gharb ne s'occupa point des guerres d'Andalousie. En ce temps arriva en Espagne le premier bruit de la renommée des Almoravides et de leurs surprenantes prouesses, ainsi que de leurs conquêtes en Afrique; nouvelle qui donna de grandes craintes aux Édrites de Malaga, à cause de leurs terres d'Afrique, aux Sanhadjites de Grenade à cause des leurs, et à l'émir Abèd de Séville, qui soupçonna que cette nation (*gente*) des Almoravides était celle qui menaçait ses fils d'après leur horoscope. Il ne laissa point pour cela de faire la guerre au saheb de Bersila, jusqu'à ce qu'il l'eût dépouillé de ses états; toujours agité d'ambition, de précautions superstitieuses et de toutes les passions qui peuvent inquiéter le cœur humain.

Pendant que l'émir de Séville continuait d'agrandir ses états aux dépens des souverains de Malaga et de Gre-

nade, et de tous ses voisins, sans aucun avantage pour les Musulmans ni pour la propagation et la défense de leur loi, le puissant arbitre du sort des hommes et des empires accordait une journée vengeresse aux Musulmans de l'Espagne orientale. Ahmed ben Souleïman el Moktader ben Houd, émir de Zaragoce, imitant les vertus de ses ancêtres, s'occupait sans cesse à la sainte guerre, et en cette année 460 (1067) il vainquit et mit en déroute les chrétiens, dont il fit un affreux carnage, et auxquels il reprit la cité de Barbaster (Balbastro), ainsi que beaucoup de forteresses ; et, pour la plus grande gloire aussi bien que pour la consolation générale des Musulmans, il tua dans la bataille le roi Radmir des chrétiens.

En ce temps, il y eut à Malaga de nouvelles révolutions contre l'émir Édris (Édris ben Yahya), lequel, vieux et sans énergie, fut déposé sans difficulté ni opposition. Mohammed ben el Kasem ben Aly, son neveu, gouverneur d'Algésiras, s'éleva au commandement, et le malheureux Édris mourut oublié dans une prison. Le nouvel émir de Malaga continua la guerre contre les Bény Abêd de Séville, qui chaque jour reculaient les limites orientales et occidentales de leurs états, en Axarkia et en Algarbia, dit Conde[1]. Le vaillant émir ou saheb sanhadjite de Grenade, Habous ben Maksan, mourut également à Grenade vers le même temps. Il eut pour successeur son fils Badys ben Habous, aussi vaillant et aussi noble que son père, qui fut toujours en guerre contre les Bény Abêd de Séville, réprima les tentatives d'indépendance de plusieurs caïds de ses domaines, et sut maintenir jusqu'au bout l'intégrité de ses terres et de sa puissance. Ce vaillant chef, dit avec un regret tout islamite le chroniqueur traduit par Conde, ne pouvait, dans sa position, employer ses armes que contre les Musulmans ambitieux qui, méprisant la cause

[1] Conde, 3me part., c. 5. — Voyez sur ces mots l'appendice III, §. II, à la fin du volume précédent.

commune, ne regardaient que leurs propres intérêts ; il déclara son fils Habous ben Badys pour son successeur, et associa au commandement son neveu Abdallah ben Balkyn ben Badys, jeune homme plein d'excellentes qualités, et d'une vaillance qui l'avait rendu redoutable à ses ennemis, malgré son extrême jeunesse.

Sur ces entrefaites mourut l'émir de Séville Abou Amrou Abêd el Motadhed Billah, dans la nuit du samedi au dimanche, deuxième jour de djoumada el akher 461 (2 avril 1069)[1] : il était âgé de cinquante-sept ans, dont il avait régné vingt-huit[2]. Les historiens musulmans s'accordent à attribuer la cause de sa mort à la perte d'une fille chérie, d'une merveilleuse beauté, nommée Thaïrah, morte à la fleur de son âge. La peine et la douleur qu'il en ressentit furent telles qu'il fut atteint d'une fièvre ardente, compliquée de symptômes alarmans, qui firent craindre aux médecins sa mort subite ; une application immédiate de stimulans qui excitèrent sa vitalité, dit la chronique de Conde, fit espérer qu'on le conserverait, et il semblait être soulagé. Mais il voulut voir la pompe funèbre de sa fille : il avait ordonné qu'on l'enterrât avec les plus grands honneurs, en un magnifique tombeau élevé aux portes mêmes de son palais. C'était le soir d'un djouma de la première lune de djoumada : malgré l'avis des médecins, il s'était fait placer à une fenêtre du palais, d'où l'on pouvait se donner le spectacle de la cérémonie funéraire. A la vue du cercueil porté par les principaux officiers de sa maison, les sanglots l'étouffèrent ; il fallut l'emporter. On eut recours aux saignées ; mais l'inflammation persista, et il expira, comme nous l'avons dit, dans la nuit du samedi au dimanche 2 avril 1069, le surlendemain de la mort de sa fille. Ainsi finit le plus puissant des

1 Ebn Hayan dit le sixième.

2 Il était né le mardi, sept jours avant la fin de la lune de safar 403 (21 août 1014) ; il était âgé par conséquent de 57 ans, 3 mois et 7 jours.

émirs d'Espagne de ce temps; il était magnifique, timide, superstitieux et cruel, au dire du chroniqueur employé par Conde[1]. On ajoute qu'il était beau de sa personne, spirituel et poli, mais voluptueux à tel point qu'il porta jusqu'à huit cents le nombre des femmes de son harem, tout en conservant une prééminence marquée sur toutes les autres à sa principale épouse, fille de Moudjèhid el Ahméry, le conquérant des Baléares, et sœur d'Aly, saheb de Dénia : c'est d'elle que lui étaient nés sa fille chérie Thaïrah, et le fils qui lui succéda et prit part aux affaires du gouvernement dans les dernières années de son règne. On reprochait aussi à l'émir Abèd, comme nous l'avons vu, un penchant à la cruauté, et l'on cite à l'appui la collection de coupes enrichies d'or et de pierreries, dont nous avons parlé ailleurs, qu'il avait fait fabriquer avec les crânes des personnages marquans tués de sa main ou de celle de son père, au premier rang desquels figurait le crâne du khalife hammoudite Yahya el Motaly. Mais de toutes ses bonnes et mauvaises qualités, la plus marquée était l'astuce, la mauvaise foi, la perfidie qu'il employa sans scrupule à l'agrandissement de sa puissance. C'est ainsi que nous l'avons vu s'emparer de Cordoue par la plus insigne trahison. Il recommanda vivement à son fils, à son lit de mort, de se garder des Lamtounes ou Al Morabityns, que nous aurons plus d'une fois occasion de mentionner par la suite, et si célèbres sous le nom d'Almoravides; de chercher à s'assurer et de bien garder les clés de l'Espagne, Djébraltarik et Aldjésirah, et surtout de travailler à réunir en sa main l'empire morcelé d'Espagne, qui lui appartenait comme maître de l'impériale Cordoue[2].

Abou el Kasem Mohammed, son fils, alors âgé de vingt-neuf ans, deux mois et quelques jours, fut proclamé sous les

[1] Conde, c. 3.
[2] Ibid., l. c.

titres d'El Motamed A'lay Allah, El Dzafer, El Mouwayyad Billah (l'affermi devant Allah, le vainqueur, le protégé d'Allah). Brave, libéral, magnifique, doux et humain dans la victoire, excellent dans l'art des vers et protégeant, à l'envi de son ami Moezz el Dawlah, saheb d'Alméria, tous ceux qui cultivaient les lettres, le nouvel émir avait toutes les qualités de son aïeul et de son père, moins la cruauté de ce dernier; il gagna par là tous les cœurs et rendit à leurs foyers ceux que la cruauté de son père en avait exilés; mais il avait aussi du premier l'insatiable ambition et la politique astucieuse de son père, et on lui reprochait, comme à celui-ci, d'être mauvais Musulman. Il buvait du vin, en usait surtout en temps de guerre, et le permettait à ses troupes pour s'animer au combat[1]. Abèd n'avait point bâti assez de mosquées; Mohammed faisait sa société intime des chrétiens et des Juifs lettrés de ses états. Bien plus, il cimenta dans la suite, comme nous le verrons, par le don de sa fille Zayda, une étroite alliance que l'habileté de son wazir Ebn Omar sut lui procurer avec Alfonse de Castille, jusqu'alors son ennemi. Son talent pour la poésie était surtout remarquable; ce en quoi personne ne le lui disputait, hors son ami déjà nommé plus haut, Moezz el Dawlah, saheb d'Almérie, protecteur éclairé comme lui des poètes et des gens de lettres. Il faut mentionner aussi, entre les rois musulmans les plus distingués de ce temps, et dignes émules des Bény Abèd de Séville, quoique d'une puissance moindre, les sahebs de Santa-Maria d'Orient (Albarracin) et d'El Salah, petit territoire entre la Manche, Cordoue et Calatrava, connus sous le nom de Bény Razyn.

Le hadjeb Ezz el Dawlah Abou Mohammed Houdzayl ben Khalf ebn Razyn qui, suivant le rapport d'Ebn el Abàr el Kodhaï, s'était enrichi à force d'exactions et de rapines,

[1] Voyez ce que nous avons dit au sujet du vin, t. IV, p. 316 et seq..

fut, ainsi que nous l'avons vu, le premier seigneur et le fondateur de cette dynastie, et sa souveraineté indépendante sur Santa-Maria d'Orient date de l'année 1011, époque où Souleïman el Mostaïn Billah achetait des partisans en leur conférant des domaines héréditaires.

Il règne une grande confusion dans l'histoire de ses successeurs, à raison de la ressemblance des noms et des titres de ces princes, à l'égard desquels les dates d'avénement ou de décès sont même presque complètement ignorées, en sorte qu'il est fort difficile d'attribuer avec précision à chacun d'eux le petit nombre d'évènemens où ils ont figuré en ces temps de désordres et de dissensions.

En donnant une solution conjecturale aux incertitudes que laissent sous ce rapport les récits tronqués ou contradictoires des historiens, on doit penser que ce premier Houdzayl fut celui qui reçut, à l'avénement de Djêhwar au trône de Cordoue, l'invitation de rendre hommage au successeur des khalyfes, invitation qui fut dédaigneusement accueillie par l'émyr d'Albarracin, dont la faiblesse relative était compensée par l'amitié et la protection de Saragoce et de Tolède.

Mais il est probable que le pouvoir était passé des mains de Houdzayl à celles de son frère Abou-Merwân A'bd-el-Melek ben Khalf, lorsque Djehwar tenta de réduire à l'obéissance, par la force des armes, un adversaire dont la puissance était si disproportionnée à la sienne. Djehwar envahit aisément le territoire d'El-Sahlah (1039), voisin de Cordoue; mais l'émyr d'Albarracin réclama les secours d'Ebn Dzy-el-Noun, et, grâce aux renforts qu'il en obtint, il recouvra le territoire envahi avec d'autant plus de facilité que son affabilité et sa douceur lui avaient gagné l'affection de son peuple. Bientôt, du rôle d'auxiliaire l'émir de Tolède passa au rôle de chef direct de la guerre, et les Bény-Razyn suivirent ses drapeaux avec autant d'ardeur qu'il en avait mis lui-même à soutenir leur cause.

A'bd-el-Melek fut remplacé par son fils Abou-Mohammed Houdzayl, surnommé *E'z-el-Dawlah*, comme son oncle; lié d'une étroite amitié avec l'émir de Valence Abd el Melek el Modzhaffer, gendre d'El-Mâmoun de Tolède, il l'accompagna à Xelba lorsqu'il le vit dépouillé par son beau-père irrité (1065).

Abou Mohammed Houdzayl ebn Razyn mourut peu après l'émir de Séville Ebn Abêd, vers 1070; au moins voyons-nous vers ce temps son frère, d'autres disent son fils [1], Abou Merwan Abd el Melek, nommé aussi Ebn Aslay, et revêtu du titre honorifique de Djésam el Dawlah, lui succéder au pouvoir : prince accompli, qui fut le héros et l'ornement de sa dynastie, plus illustre par son courage que par sa naissance, poète célèbre, guerrier expérimenté, chéri de ses soldats dont il partageait la nourriture et le costume. Dès qu'il eut reçu la puissance, il donna tous ses soins à assurer la défense de ses domaines par la construction de plusieurs forts; il embellit ses villes de nouveaux édifices, et y accumula des richesses considérables. Fidèle comme ses prédécesseurs à l'alliance de Tolède, il prit une part active aux expéditions de Yahya el Mâmoun contre Murcie et Séville. Puis, lorsque Tolède eut été enlevée aux Musulmans par Alfonse, ce fut à Saragoce qu'Abd el Melek prêta le secours de son bras; c'est en voulant dégager Ahmed ebn Houd assiégé dans Huesca par les chrétiens, qu'il fut battu, avec les sâhebs de Xativa et de Dénia, à la bataille d'Alcoraz, où les annales aragonaises font périr les *quatre rois maures* dont les têtes figuraient en noir sur l'ancien écu d'Aragon (1096.) — Abou Merwan Abd el Melek Djésam el Dawlah vécut, comme nous le verrons, jusqu'en 1102, et fut l'allié, le protecteur et l'ami, autant qu'on peut le comprendre, du turbulent et séditieux héros auquel est resté le nom arabe de Cid.

[1] Conde l'appelle son frère, c. 3.

Mais n'anticipons pas sur les événemens. Abd el Melek Abou Merwan, avons-nous dit, prit une part active aux expéditions d'Yahya el Mâmoun contre Murcie et Séville. Disons la cause et la suite de ces guerres complexes où se montrent au vif le génie et le caractère de nos Arabes andalousiens en ces temps d'anarchie.

Nous avons vu, en parlant de la prise de Cordoue par Ebn Omar, que le général djehwaride Harèts ben El Hakem, dès qu'il eut appris la mort de son émir, et l'arrestation du fils de celui-ci, s'était retiré près d'El Mâmoun de Tolède, qui l'avait reçu avec les égards et les honneurs dus à un noble ennemi, dont il avait eu si longtemps occasion d'apprécier et d'éprouver la valeur et les talens. Excité par Harèts ben El Hakem, El Mâmoun, au moment de la mort d'El Motadhed de Séville, voulut tenter la fortune contre le nouvel émir son fils, Abou el Kasem Mohammed El Motamed Alay Allah; et, avec les troupes qu'il rassembla de Valence et d'Albarracin, il entra au pays de Murcie et de Tadmir, dont les walis Abou Bekr Ebn Taher et Ahmed ben Taher avaient fait alliance avec l'émir de Séville contre ceux de Valence et de Tolède; il entra donc avec une puissante armée au pays de Murcie : El Mâmoun demanda également des secours à ceux de Galice et de Castille, qui lui fournirent de la cavalerie d'élite. Abou Bekr et Ebn Taher demandèrent aussitôt des secours à leur allié Ebn Abèd, attendu qu'ils ne pouvaient résister seuls à l'émir de Tolède, qui amenait contre eux une très puissante armée [1].

Ebn Abèd était alors tout occupé de la guerre de Grenade et de Malaga; et il fit marcher à leur secours son général et favori le rusé Ebn Omar, de Schombos. Ebn Omar partit de Séville, emmenant une nombreuse cavalerie avec deux cents chameaux et un grand nombre de mulets de bât; il

[1] Nous conserverons au récit de cette guerre la couleur qu'elle a dans l'original, et qu'on retrouve, bien qu'altérée comme toujours, dans Conde, IIIe p., c. 3.

sortit par Bab Makaréna, devant laquelle il demeura pendant quatre jours; bientôt il leva ses bannières, fit battre les timbales, et partit pour le pays de Tadmir, ramassant des troupes et des provisions sur toute sa route. Ebn Omar se logea, à Murcie, dans la maison d'Ebn Taher, où vinrent le visiter les principaux scheiks de la ville; il leur fit tant de promesses et les encouragea tellement, qu'il les remplit de confiance; et, sans s'arrêter plus de deux jours, après avoir tiré d'Ebn Taher dix mille pièces d'or, il se rendit près de Ebn Barandjah, seigneur de Barcelone. El Barschalouny (c'est ainsi que la chronique désigne Raymond Bérenger Ier, alors comte de Barcelone), le reçut bien, et ils concertèrent leurs arrangemens et le secours qu'il devait amener au pays de Murcie. Ebn Omar donna dix mille pièces d'or le jour que la cavalerie du comte de Barcelone se mit en marche, lui en promettant autant lorsqu'elle serait arrivée à Murcie. Pour sûreté réciproque, le Barcelonais donna un de ses cousins, qui partit avec Ebn Omar, et celui-ci promit, de la part de son maître, au comte chrétien, de lui livrer, sitôt qu'ils seraient arrivés à Murcie, le propre fils de l'émir de Séville, Raschid ben Mohammed. Ebn Omar écrivit aussitôt à Mohammed, par le cousin du Barcelonais, afin qu'il envoyât ses troupes et son fils, comme cela était convenu. Ebn Barandjah se mit aussitôt en marche avec un corps de cavaliers brillamment équipés. A son arrivée aux champs de Murcie, il trouva les troupes de cavalerie qu'envoyait l'émir Mohammed ben Abêd avec son fils Raschid, lequel passa sur-le-champ au camp des chrétiens, et demeura en ôtage auprès de Raymond. Ebn Omar prit le commandement de ces troupes, qui n'étaient pas nombreuses, et s'avança vers Murcie, assiégée par les troupes de Tolède, que commandait en personne l'émir El Mâmoun, et par celles de Valence, de Dénia et de Murbiter, par les alcaïds de Xatiba et les sahebs de Conca et d'Albarracin, ainsi que par leurs auxiliaires de Galice et de Castille, qui ne faisaient que dévaster et ravager

le pays et les beaux jardins de la Véga[1]. Le Barcelonais, voyant le peu de troupes sur lesquelles il pouvait compter, se plaignit d'Ebn Abêd, et dit à Ebn Omar que si son maître n'arrivait pas, ils ne pourraient rien faire contre ceux de Tolède, qui avaient l'avantage du nombre et, de la position. Sa défiance vint à tel point, qu'il soupçonna qu'on l'avait trompé, afin de l'amener périr là avec ses troupes; et, pour sa plus grande sûreté, il fit mettre sous bonne garde le jeune Raschid ben Mohammed, son otage. Ces plaintes et ces défiances entre les généraux se divulguèrent parmi les troupes, et les esprits s'aigrirent : les espions d'El Mâmoun lui en donnèrent avis, de même que le firent aux chrétiens de Galice les fugitifs chrétiens transfuges du Barcelonais. Pleins de confiance, El Mâmoun et ses alliés chrétiens attaquèrent aussitôt ceux de Séville et les Barcelonais, qui furent vaincus, et s'enfuirent devant les vainqueurs de Tolède et de Galice, laissant le champ de bataille couvert de cadavres. Pendant que se donnait la bataille, l'émir Ebn Abêd s'avançait avec de la cavalerie d'élite qu'il amenait de Jaen. Dès le matin il se trouvait près de Ségura; mais, arrivé aux bords du Wadimena, sa cavalerie ne put passer la rivière à gué, parce qu'elle était fort grossie par les pluies, et il y demeura arrêté tout le jour, sans penser que l'absence de ses troupes se fît si vivement sentir; ce ne fut que vers le soir, lorsqu'il vit accourir sur l'autre rive les restes fugitifs de l'armée qui se sauvaient des vainqueurs, qu'il apprit la malheureuse issue de la bataille. La terreur des vaincus était telle que beaucoup tentèrent de passer la rivière et furent emportés par le courant. Cela remplit ses troupes d'épouvante et il ne fut pas possible de les faire avancer; elles tournèrent bride, entrèrent à Segura, et sans s'y arrêter plus d'une nuit, Ebn Abêd partit pour Jaen,

[1] Cette expédition est racontée avec une négligence extrême par l'auteur arabe. Nous verrons dans le chapitre suivant ce qu'étaient les auxiliaires chrétiens dont il est ici parlé.

emmenant avec lui le cousin du comte de Barcelone. Ebn Omar, qui s'échappa de la bataille avec quelques cavaliers, le suivit, et, après quelques jours de marche, l'atteignit à Guada Bullon: il l'engagea à accomplir ce qui avait été convenu avec le Barcelonais; mais, faute d'argent, on différa l'échange, et le Barcelonais (c'est-à-dire Raymond Bérenger Ier, fils de Bérenger, fils de Borrel,) retourna dans son pays avec le prince Raschid ben Mohammed ben Abêd.

El Mâmoun ben Dzy el Noun, content de l'heureux succès de la bataille, offrit de bonnes conditions à ceux de Murcie, et Ebn Taher se mit sous sa foi et protection, et lui promit d'être son fidèle vassal; les principaux scheiks de la ville lui firent hommage; il occupa également par capitulation les forteresses d'Auriola et de Mulaque, y mit des alcaïds à lui, et, ayant mis ordre à ses affaires, retourna à Tolède, où il paya et récompensa avec une libéralité toute royale les généraux tant musulmans que chrétiens de Galice et de Castille, qui l'avaient aidé dans cette campagne.

Le général Ebn Omar, dès qu'il eut ramassé la somme nécessaire, passa à Barcelone avec le cousin du comte Ebn Barandjah, lui porta un riche présent de trente mille pièces d'or, et racheta le prince Raschid de Séville, qu'il renvoya à son père avec Abou Bekr de Tadmir, lequel ne voulut point se départir de son amitié pour Ebn Abêd. On dit que ce dernier pleura de joie en revoyant son fils. Le général Ebn Omar entreprit aussitôt de nouvelles négociations avec El Moutémyn, fils de l'émir El Moktader de Saragosse. El Moutémyn était wali de Lérida pour son père; il y excita des discordes et des persécutions contre des familles puissantes, qui furent forcées de quitter le pays, et comme elles s'étaient réfugiées auprès de Ebn Moudjéhid, seigneur de Dénia, Ebn Omar excita l'émir de Zaragoce à faire la guerre à celui-ci, l'y aida de ses services, et occupa quelques forts en schaban 468; mais, pendant qu'El Moktader était à l'expédition de

Dénia, occupé à punir de sa noble et généreuse hospitalité envers des proscrits Abou Mohammed ben Abd el Barr ben Moudjéhid de Dénia, et qu'après l'avoir vaincu dans une sanglante bataille, il voulait entrer dans la cité et ne faire grâce de la vie à aucun de ceux qui s'y étaient réfugiés, il arriva au camp d'El Moktader un alcaïd envoyé par Moezz el Dawlah, saheb d'Alméria, avec la fille duquel était marié le saheb de Dénia, pour lui remettre des lettres où il le priait d'abandonner une guerre qui le déshonorait, et de retourner ses victorieuses bannières contre les ennemis de l'islam qui infestaient ses frontières, au lieu de verser ainsi le sang des fidèles. Ces raisons persuadèrent l'émir de Zaragoce, et il retourna dans son pays, laissant pour garder la frontière deux de ses alcaïds, de Bardonya, nommés Ibrahim et Abd el Djébar, fils de Sohaïl, qui, peu après, vendirent ces forteresses, trompés par un double traité de la part d'Ebn Omar, lequel en même temps déçut l'espoir des walis Issa ben Léboun et Abdallah, son frère, qui désiraient les acquérir parce qu'elles étaient voisines de leurs seigneuries : c'est ainsi que Ebn Omar servait par la fourberie et la ruse son maître Ebn Abêd.

Cependant, El Mâmoun ben Dzy el Noun de Tolède, favorisé par la fortune, excité par sa propre ambition et par le désir de la vengeance, résolut d'entrer de nouveau avec une puissante armée au pays de Cordoue, sans donner à Ebn Abêd le temps de se refaire de ses pertes précédentes près de Murcie; il rassembla ses scheiks et ses alcaïds (vers 1075); le roi de Galice son allié lui amena de la cavalerie d'élite, couverte de fèr; et il envahit le pays de Cordoue avec tant de diligence qu'il surprit les ennemis. Son armée marchait comme une tempête mêlée de tonnerres et d'éclairs, épouvantant et détruisant tout sur son passage. Il envoya en même temps au pays de Jaen le général Ahmer ben Léboun, qui occupa quelques villes, entre autres Ubeda, dont l'émir El Mâmoun le fit wali, ainsi

que celui de Santebaria, à la frontière de Zaragoce. Cependant le général Harêts entrait par surprise dans Cordoue, après s'être emparé de Médina Zahra. Il y eut dans les cours de cet ancien palais des rois (el kassr el molouk) une sanglante mêlée, la garde africaine, qui défendait et gardait cette demeure, voulant sauver du danger le jeune prince Seradj el Dawlah, fils de l'émir Ebn Abèd, jeune homme à la fleur de son âge, qui, dans la lutte, reçut le coup mortel, et expira sur-le-champ. Avant d'arriver à Cordoue, Harêts fit mettre la tête de Seradj au bout d'une lance, avec laquelle on parcourut les rues de la cité, et ceux qui la portaient criaient : « Vengeance de Dieu, le vengeur terrible. » Sans s'arrêter, le corps principal de l'armée courut à Séville, qui fut prise sans résistance, parce que les forces de l'émir Ebn Abèd étaient divisées dans les terres de Jean, de Malaga et d'Algésiras, pour la guerre qu'il faisait dans ces pays. Il n'y eut de résistance qu'à l'entrée de l'alcazar, qui fut bien défendu par ses gardes; mais, enfin, ils furent tous massacrés, et El Mâmoun répartit entre ses troupes et ses alliés les richesses qu'y avaient accumulées les Bény Abèd : on ne respecta que le harem. Harêts demeura à Cordoue en qualité de nahib ou de lieutenant (vice-roi) de l'émir El Mâmoun, qui resta à Séville six mois.

Pendant ce temps Ebn Abèd rassembla ses troupes et marcha sur Séville avec de grandes forces, jurant de ne pas en abandonner le siège qu'il ne fût vainqueur ou mort. Il bloqua la ville, où l'émir El Mâmoun tomba malade, et son mal s'aggrava au point que, voyant arriver le terme de ses jours et de ses glorieuses entreprises, il déclara là pour son successeur son fils Hescham el Kader Billah, qui était encore fort jeune, et il chargea de sa garde et de sa tutelle Harêts ben El Hakem ben Okéïscha, et d'autres walis qui avaient sa confiance, ainsi que le roi de Galice son ami, de la loyauté et de l'attachement

duquel il était bien sûr[1]. Le jour même que Ebn Abêd attaquait les portes de la ville, mourut l'émir El Mâmoun ben Dzy el Noun de Tolède, en djoulkadah 469 (juin 1077)[2]. La ville fut défendue avec beaucoup de valeur et d'intelligence par les walis et généraux d'El Mâmoun, qui cachèrent la mort de l'émir, afin que les troupes ne se décourageassent pas; mais force fut de céder à l'ardeur et à la bravoure de ceux d'Ebn Abêd, que les habitans aidaient autant qu'il était en eux; on sortit donc de Séville dans le plus grand ordre, par deux portes, enfonçant le camp d'Ebn Abêd, qui entra triomphant dans Séville, et qui, sans s'arrêter plus que le temps absolument nécessaire, se mit à la poursuite de ses ennemis, lesquels pressèrent leur fuite devant lui. El Harêts seul demeura en qualité de nahib d'El Kader ben El Mâmoun ebn Dzy el Noun, à Cordoue, se fiant à d'anciens arrangemens avec les habitans, et espérant pouvoir garder cette cité, où, dit-on, quelques-uns de ses partisans lui avaient fait concevoir l'espoir d'être proclamé émir; mais il ne fut pas longtemps à être détrompé. Ebn Abêd avait bloqué la ville avec ses troupes, et avait envoyé dire qu'il ne lèverait pas le siége qu'il ne fût entré dans la place : Harêts repoussa quelques assauts, et fit de sanglantes sorties sur le camp d'Ebn Abêd; mais, désespérant de pouvoir conserver la ville, dont les habitans étaient partagés en factions, il en sortit par une porte pendant que Ebn Abêd entrait par l'autre : celui-ci poursuivit Harêts en personne, et comme Harêts, pour ne point fuir en désordre, n'avait pas pris toute l'avance nécessaire, il fut atteint par Ebn Abêd, lequel ne poursuivait que lui, et qui, sentant que son cheval se fatiguait et que l'ennemi lui échappait, lui poussa un coup furieux de sa lance qui le perça du dos à la poitrine et le fit

[1] Voyez ci-après le chapitre vingt-quatrième, consacré plus particulièrement aux affaires des chrétiens. Il s'agit ici d'Alfonse VI, le vainqueur de Tolède.

[2] D'autres disent 468.

tomber mort de cheval. L'émir, irrité, fit clouer le corps d'Harêts à un pieu avec un chien en signe d'ignominie, sur le grand pont de Cordoue. L'infortuné général laissa un fils nommé Ahmed, qu'El Kader honora beaucoup et auquel il donna l'alcaïdie de Calatrava, où il se distingua par de signalés services, et donna des preuves réitérées de valeur ainsi que nous le verrons par la suite.

Le wazir de Murbiter Abou Issa Léboun ben Léboun, qui avait été très loyal serviteur d'El Mâmoun, père d'El Kader, abandonna le service de l'émir de Tolède, par suite des intrigues de Ebn Omar, qui sut le brouiller avec lui et lui faire quitter sa patrie et ses états; il vint à Séville avec ses deux frères Abou Mohammed Abdallah et Abou Zadji; Ebn Abêd les accueillit fort bien et leur offrit des *cadiazgos* et des gouvernemens : ceci eut lieu en l'année 469 (1077). Léboun mourut à Séville cette année-là même; son frère cadet Waheb ben Léboun demeura au service de l'émir de Tolède.

Ebn Omar engagea aussi le wali de Xelba, Abd el Melek el Modhafer, fils de cet Abdelaziz qui avait été déposé par El Mâmoun en l'année 457 (1064), et n'avait pas long-temps survécu à cet évènement, à recouvrer ses états de Valence. Celui-ci confirma dans leurs lieutenances les walis de son parti, entre autres à Conca Saïd ben El Feradj, mit des alcaïds de sa confiance à Liria, à Xelba et à Gandia, et déclara pour son successeur son fils Abou Beker (470-1078).

Lorsque Ebn Abêd eut recouvré ses états d'Andalousie, par l'habileté de son général Ebn Omar, il rappela celui-ci, le fit son wazir, et le chargea de la conquête de Murcie. Ebn Omar rassembla des troupes d'élite, avec lesquelles il s'empara d'Alicante et de Carthagène, de Lorca et d'Auriola : il fut très secondé dans cette expédition par Abdallah ben Raschik, alcaïd de la forteresse de Bâlag. Ce vaillant général, ayant appris que Ebn Omar passait près de son château, alla à environ deux milles lui offrir sa maison et le peu de com-

modité qu'il y pourrait trouver. Ebn Omar accepta son offre, et passa avec lui une nuit, pendant laquelle ils s'entretinrent de la conquête de ce pays ainsi que des moyens les plus faciles de prendre Murcie, et de s'emparer des forteresses et des villages qui la défendent et l'approvisionnent. A ses discours Ebn Omar reconnut sa prudence et sa valeur, et lui fit tant d'instances et de promesses de la part de son maître Ebn Abêd, qu'il le détermina à venir dans son armée comme almocadem, et l'on ne faisait rien sans le consulter : ils allèrent à Murcie, ravagèrent ses campagnes, et l'assiégèrent. Murcie était défendue par Abd el Rahman ben Taher, fils de l'illustre Abou Beker Mohammed ben Taher, wali du pays de Tadmir, où il avait maintenu la justice pendant la guerre civile, sous la pretection de Zohaïr le Slave, sans jamais aspirer à la souveraineté ni vouloir d'autre titre que celui de Mouthélim (*redresseur de torts*), bien que ses grandes richesses et ses partisans lui offrissent la facilité de s'ériger en prince indépendant ; il était mort âgé de quatre-vingt-dix ans, en 450 (1064) ; et son fils Abd el Rahman gouvernait à Murcie avec la même modération. Comme le siége traînait en longueur, Ebn Omar fut forcé de se rendre à Séville, et il confia le commandement des troupes au général Abdallah ben Raschik. Celui-ci, dans des algarades et des surprises, s'empara par la force des armes de la forteresse de Mula, et empêcha les approvisionnemens d'entrer dans la cité. Les habitans, ameutés par suite de cette privation, voulurent obliger Abd el Rahman ben Taher à traiter d'un arrangement, et il leur promit que si dans vingt jours ils ne recevaient pas des secours de Tolède, comme il l'espérait, il rendrait la ville aux meilleures conditions possibles. Le général Ebn Raschik fit savoir à Séville la situation du siége, et aussitôt le général Ebn Omar vint avec de nouvelles troupes : à son arrivée en vue de la ville, les habitans, reconnaissant la cavalerie de Cordoue et de Séville, se

mutinèrent, ouvrirent leurs portes et sortirent en proclamant l'émir Ebn Abêd. L'alcaïd Ebn Taher, surpris par l'émeute populaire, sortit de sa maison et se réfugia dans la mosquée: Ebn Raschik occupa aussitôt les portes, et Ebn Omar entra dans Murcie. La cité jura obéissance à l'émir Ebn Abêd, et l'on fit le même jour la khotbah pour lui dans la grande mosquée. Ebn Taher y fut pris, et fut conduit au fort de Montacût, où il demeura prisonnier jusqu'à ce qu'il en sortit par l'adresse de Abou Bekr, fils d'Abd el Melek ben Abdelaziz, saheb de Valence. La conquête de Murcie par Ebn Omar eut lieu en l'année 471 (1079). En cette année Ebn Abêd donna le gouvernement de Lorca à Abou Mohammed Abdallah ben Léboun, qui depuis eut la vanité de s'intituler roi, et prit pour wazir son parent Ab ou el Hassan ben Elidja qui lui succéda dans ce gouvernement, et fut un des bons généraux de son temps.

Ebn Abêd, craignant que ceux de Tolède ne fissent des incursions au pays de Murcie, confia le gouvernement de cette cité au wazir Ebn Omar, et le chargea d'aller en ambassade auprès du roi de Galice, afin de le détacher de l'amitié de celui de Tolède, et auprès de son ancien ami le seigneur de Barcelone, auquel il fit demander son secours pour le cas où ce qu'il craignait arriverait. Ebn Omar visita en passant son ami El Moutémyn ben Houd, fils d'El Moktadir, émir de Zaragoce; et il se tira fort bien de toutes ces missions, car il savait enjôler par sa politique, son éloquence et ses élégantes poésies tous les princes avec lesquels il traitait. Les walis et alcaïds principaux murmuraient de sa faveur, et l'on disait qu'il tirait profit de tout et ne s'occupait que de ses propres intérêts.

Ebn Abêd faisait en ce temps une rude guerre à Mohammed de Malaga. Il occupa les cités de son domaine, le vainquit et mit en déroute devant Baza, et prit cette cité qui appartenait au saheb de Grenade. Mohammed de Malaga vou-

lait passer en Afrique pour lever des troupes dans ses états d'au delà du détroit; mais il mourut à Malaga, les uns disent en se baignant, d'autres croient que ce fut d'une fièvre ardente. Il laissa huit enfans mâles; l'aîné El Kasem el Mostaly, wali d'Algeziras, lui succéda dans le gouvernement du royaume, qu'il perdit successivement pièce à pièce en peu d'années; car Ebn Abêd ne lui donna pas un instant de repos jusqu'à ce qu'il lui eût enlevé Malaga et Algeziras, et l'eût contraint de passer en Afrique avec sa famille.

Ebn Abêd fit ces conquêtes en l'année 472 — 1079. Dans la seconde lune de rabieh de cette année, eut lieu un grand tremblement de terre qui détruisit de nombreux édifices : des milliers de fidèles furent ensevelis sous les ruines : les dômes et les minarets s'écroulèrent, et des secousses ne cessèrent de se faire sentir le jour et la nuit depuis le premier jour de rabieh-el-awal jusqu'au dernier de djoumada-el-akher de ladite année.

Les chroniques arabes font mention sous cette année 472, au mois de djoulkadah (mai 1080), d'un soulèvement des tribus musulmanes de Tolède contre leur émir. Cet émir était alors Hescham ben el Mâmoun el Kader Billah, que nous avons vu son père El Mâmoun déclarer pour son successeur, quoique tout jeune encore, à Séville, en 1077[1]. Proclamé à Tolède aussitôt qu'il y fut arrivé, Hescham el Kader y avait régné sans opposition apparente, jusqu'au moment où éclata contre lui le soulèvement dont il s'agit, dans lequel le peuple irrité tua une partie de la garde, et les principaux ministres des volontés du fils d'El Mâmoun. Hescham s'échappa à grand'peine, et s'enfuit avec sa famille à Hisn-Cuenca, aux frontières du royaume de Valence, dans la partie la plus âpre et la plus montueuse de ses états. C'est là tout ce que nous apprennent les chroniqueurs mu-

1 Voir ci-devant, p. 205.

sulmans de cette révolution qui décida de la fortune de Tolède, en tant que boulevart de l'islamisme en Espagne. Aucun ne nous en dit le motif ou le prétexte; mais il est vraisemblable qu'elle fut provoquée par les fakihs fanatiques, que contrariait l'espèce de tutelle sous laquelle avait été placé Hescham el Kader à Séville par son père mourant. Nous avons vu, en effet, qu'El Mâmoun, sentant sa fin approcher, avait donné, entre autres, pour directeur et tuteur à son fils, « le roi de Galice, son ami, de la loyauté duquel il était bien sûr, » selon l'expression du chroniqueur musulman. Le peuple révolté donna pour successeur à Hescham el Kader Billah, ami des chrétiens et odieux aux Musulmans, son frère Yahya, animé par une politique et des principes opposés[2]. Yahya, deuxième de ce nom, qui était aussi celui d'El Mâmoun (l'illustre, le bien famé, presque exclusivement connu sous cette honorable épithète) eut naturellement pour ennemi le roi des chrétiens, tuteur de son frère dépossédé; et ce fut alors que le roi de Léon commença contre le royaume de Tolède ces courses et ces agressions périodiques qui aboutirent cinq ans plus tard à la conquête de la vieille capitale des Goths. — Ceci est à noter pour la suite de cette histoire, et jette le plus grand jour sur l'un des actes les plus importans de la vie d'Alfonse VI, fils de Ferdinand Ier, dont nous allons maintenant parler avec tout le détail que nous semble devoir comporter son règne, fondamental dans les annales de la Péninsule.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Règne de Ferdinand Ier surnommé le Grand. — Situation et principales divisions territoriales de l'Espagne chrétienne à l'avénement de Sancho. — Royaumes de Navarre, d'Aragon et de Galice. — Comtés de Barcelone ; de Cerdagne, de Besalu, d'Ampurias et de Peralada, de Roussillon ; comtés de Pallars, de Cardone, d'Urgel, de Ribagorça. — Concile de Coyanca. — Différends entre Ferdinand de Castille et Léon et son frère Garsia de Navarre. — Bataille d'Atapuerca. — Mort de Garsia. — Avénement de son fils Sancho au trône de Navarre. — Guerres de Ferdinand contre les Arabes. — Conquête du Portugal. — Prise de Cea, de Viseu, de Lamégo et de Coïmbre. — Privilége accordé par l'émir de Dénia et des Baléares à l'évêque de Barcelone. — Campagne contre Séville et contre Valence. — Mort de Ferdinand le Grand. — Partage du royaume de Ferdinand entre ses cinq enfans : — Alfonse VI, roi de Léon ; Sancho, roi de Castille ; Garsia, roi de Galice ; — Urraca, reine de Zamora ; — *Geloira*, reine de Toro. — Coup-d'œil général.

De 1037 à 1065.

Ferdinand, premier de ce nom, après avoir gagné la bataille dans laquelle Bermude fut tué, comme nous l'avons vu (le 8 juin 1037), conduisit incontinent son armée victorieuse jusque sous les murs de Léon. Les habitans, nous l'avons dit, hésitèrent pendant quelques jours à lui en ouvrir les portes ; mais bientôt, à part un petit nombre qui, par fidélité ou par crainte, aimèrent mieux se réfugier chez les Musulmans que de reconnaître un roi par qui venait de périr leur roi légitime, dernier prince de la race d'Alfonse le Catholique, la plupart, réfléchissant que, du chef de sa femme Sancia, fille d'Alfonse V et héritière de celui-ci, la couronne de Léon revenait de droit à Ferdinand, résolurent de le reconnaître pour roi, et de se rendre immédiatement à l'heureux compétiteur de Bermude, qui entra dans Léon enseignes

déployées et aux applaudissemens de toute l'armée. Oint et sacré, ainsi qu'on l'a vu, dans la principale église, alors sous l'invocation de sainte Marie, par l'évêque Servand, le 22 juin 1037, Ferdinand prit dès lors le titre de roi de Léon, deux ans et quatre mois après son avénement au trône de Castille.

Léon était à peu près dépourvu de murailles, malgré sa restauration ou plutôt sa repopulation par Alfonse V (*qui repopulavit Legionem post destructionem Almanzor*); et Lucas de Tuy attribue à cette circonstance la facile entrée de Ferdinand dans la capitale du royaume de son beau-frère, après quelques jours à peine de siége ou de négociations[1].

Sa première pensée fut de gagner les cœurs de ses nouveaux sujets. Pour plaire aux Léonais, il confirma toutes les lois faites par Alfonse V (les *Bonos Foros*); il y en ajouta d'autres conformes aux premières et aux mœurs du temps; et, bien que Navarrais par la naissance et Castillan par le cœur, roi de Burgos[2], il n'hésita pas à choisir Léon pour sa capitale, et (nous en avons rapporté les raisons politiques ailleurs) à prendre dans les diplômes et édits le titre de roi de Léon préférablement à celui de roi de Castille, quoique ce dernier fût plus ancien et lui fût devenu propre, puisqu'il le tenait de l'héritage de ses pères et non du chef de sa femme.

Communément les historiens espagnols rapportent à ces premiers temps du règne de Ferdinand à Léon le commencement des guerres qu'il n'entreprit que dans la suite contre les Musulmans des diverses parties de l'Espagne mais il est surabondamment démontré qu'il en fut empêché, pendant plusieurs années, par les inquiétudes que lui causaient les gouverneurs de provinces et quelques hommes puissans

[1] Et cum esset ferè absque muris, post paucos dies cepit eam.

[2] Il est ainsi nommé dans divers actes.

qui, accoutumés à se révolter contre leurs propres princes léonais, se croyaient bien plus autorisés à le faire contre un roi étranger qu'ils regardaient comme un ennemi. L'un des rebelles, dont il nous reste l'histoire, est le comte Laïn Fernandez. Parmi les biens qui lui furent confisqués se trouve le monastère de Saint-Jean-de-Léon, que le roi donna ensuite à sa fille domna Urraca[1].

Pour bien comprendre l'histoire de ce règne glorieux, jetons un coup-d'œil général sur la situation de la Péninsule à l'époque où nous en sommes. A Léon, nous venons de le voir, régnait Ferdinand, fils de Sancho-le-Grand, de Navarre. Garsia, frère aîné de Ferdinand, avait la Navarre et la Cantabrie[2]; Ramire, autre frère de Ferdinand et de Garsia, l'Aragon. Un plus jeune frère, nommé Gundisalvus, dont l'existence toutefois paraît problematique, était en possession, dit-on, du royaume de Sobrarbe et de Ribagorza, qui passa bientôt, par un concours de circonstances dont l'authenticité n'est rien moins que certaine, aux mains du roi d'Aragon Ramire. Les trois frères portaient chacun le titre de roi, par la volonté de leur père. A Barcelone, Raymond, dit l'Ancien, comte de la principauté qui en dépendait, avait succédé (en 1035) l'année même de la mort de Sancho, à son père Bérenger Ier; singulièrement petit de stature, Raymond Bérenger Ier (le Ebn Barandjah des Arabes) était connu par l'énergie du caractère, et par la valeur militaire. De deux

[1] Risco toutefois révoque en doute la rébellion du comte Laïn Fernandez (fils de Ferdinand). Voy. Españ. Sagr., etc.

[2] Un acte de donation au monastère de Saint-Millan porte : — Facta charta in era MLXXVI (1038) regnante Garsea rex in Pampilona et in Castella usque ad Zamoram ; d'où il paraît que Garsia, dès ces premiers temps, régnait, ou croyait régner, du consentement ou non de son frère, sur tout le pays qui s'étend des Pyrénées au Douero jusque vers Zamora. Dans deux diplômes de l'année 1046, on lit simplement : Regnante Garsea in Pampilona et in Castella Vetula. La même formule se retrouve dans plusieurs actes subséquens, dans un, entre autres, portant la date de 1050.

épouses appelées l'une Radulnauri, l'autre Almodis, il avait eu quatre enfans, Pierre et Bérenger de la première, et Raymond et un autre Bérenger de la seconde; lequel Bérenger fut surnommé Tête-d'Etoupe, à cause de l'immense chevelure rousse qui couvrait sa tête[1]. L'empire des Musulmans était divisé, ainsi que nous l'avons établi dans les chapitres précédens, entre presque autant de rois qu'il y avait de grandes villes, et nous avons tâché, malgré le peu de clarté des documens, d'en donner l'histoire ou au moins un aperçu aussi complet qu'il nous a été donné de le faire.

La Catalogne, dans le même temps, était divisée en un grand nombre de principautés ou comtés[2] qui, tous, soit à titre de vasselage, soit à titre de simple hommage, dépendaient du comte de Barcelone Raymond Bérenger Ier, dont nous venons de parler. Raymond, marié à Adala, était déjà comte de Cerdagne du temps d'Alfonse V et de Bermude III, et il conserva cette suzeraineté sous le règne de Ferdinand et même trois années plus tard jusqu'en 1068 [3].

Dans le comté de Besalu, Guillaume-le-Gros gouverna jusqu'en 1052, s'il faut en croire l'historien anonyme de Ripoll, dans le monastère duquel il fut enterré. Mais d'après un acte consenti par ce même comte en faveur de la cathédrale de Girone, il dut vivre pour le moins trois années de plus, jusqu'en 1055, à moins que la date de cet acte ne soit erronée[4]. Son fils et successeur Bernard, homme bon et charitable, marié à Ermeniarde, femme également très pieuse, vécut jusqu'en 1011, et fut enterré à Ripoll. Comme il n'avait pas d'enfans, il nomma pour lui succéder dans ses

[1] Gesta comitum Barcinonensium.

[2] Les sources sur toute cette partie de l'histoire de la Péninsule sont le moine anonyme de Ripoll, dans ses *Gesta Comitum Barcinonensium*, et les divers documens savamment rassemblés par Pierre de Marca et Baluze dans leur *Marca Hispanica* : ces sources fourniraient une ample matière à une histoire à part des états Hispano-Pyrénéens à cette curieuse époque : nous y renvoyons en gros le lecteur.

états Raymond Bérenger de Barcelone, troisième du nom.

Les comtés d'Ampurias et de Péralada, dans les années 1030, 1035 et suivantes, étaient au pouvoir de Hugo Ier qui, quoique marié à Guisla qui lui survécut de plusieurs années et dont il avait un fils appelé Pontius, paraît être mort sans héritier; on trouve, en effet, en possession du comté d'Ampurias, pendant les années 1044 et 1054, un autre Pontius, fils de Gaucefred Ier, comte de Roussillon. Le successeur de Pontius dans les deux comtés fut Hugo II, qui était sans doute son fils, et qui, suivant les mémoires qui nous restent de lui, gouverna au moins douze ans, de 1079 à 1091.

Le premier comte de Roussillon dont le nom nous soit parvenu s'appelait Gaucebert. Après lui, vers l'an 1030, son fils Gaucefred Ier, dont il vient d'être parlé, lui succéda; à ce dernier succéda son fils Gaucefred II, marié à Azalaïde, bon prince qui gouverna au moins vingt-cinq ans, de 1044, époque à laquelle il est fait mention de lui dans les diplômes, jusqu'à 1069, qu'il fonda la nouvelle cathédrale d'Elne, dans la forme et les dimensions du temple de Jérusalem. En 1075, on voit par divers actes que Gaucefred II n'était plus comte, et avait pour successeur Guillabert, né, selon toute apparence, de ce Gaucefred et d'Alzaïde, et qui y gouverna jusque dans l'année 1100.

Le comté de Pallars paraît avoir été démembré de celui d'Urgel en l'année 1010, dans laquelle mourut Ermengaud Ier; le comte de Pallars, appelé, dans un vieux diplôme de l'année 1030, Raymond, fils d'Ermengaud, était, selon toute probabilité, le fils de ce dernier.

Nous trouvons Raymond II, fils de Raymond Ier et de Ermesenda, pourvu du titre de comte dès l'année 1056, et il le portait encore en 1079. En 1055, il s'était marié à Valencia, fille d'Arnald de Miron et de domna Arsenda, et il eut d'elle deux fils, Petrus, qui lui succéda dans le comté, et un autre

appelé Arnald, comme son aïeul maternel. Après la mort de Raymond II, il paraît que le comté de Pallars fut divisé en deux seigneuries dont l'une échut à Pétrus, héritier du comte défunt, et l'autre à la maison d'Arnald de Miron, père de Valencia, qui, en 1078, conquit sur les Maures la ville d'Ager, plusieurs autres châteaux et forteresses. Pétrus, qui se maria, à ce qu'il paraît, avec une petite-fille du comte Raymond de Cerdagne, était encore comte de Pallars en 1100, en même temps qu'Artal, fils et héritier d'Arnald de Miron.

Le comté de Girone appartenait, vers la même époque, aux comtes de Barcelone ou à des seigneurs de leur maison qui en tenaient d'eux l'investiture. De 1035 jusqu'à l'année de sa mort, arrivée en 1056, il fut aux mains d'Ermesende, tante du comte Raymond Bérenger Ier, et après elle en celles de l'illustre épouse de ce dernier, appelée Almodis ou Adalmodis, qui figure en quantité d'actes authentiques sous le titre de comtesse de Girone.

Une sixième division du territoire espagnol confinant aux Pyrénées, la seigneurie de Cardone, appartenait vers 1040 à Héribald, évêque d'Urgel, et celle de Berga, en 1050, au comte Bernard, qui avait aidé Raymond Bérenger Ier dans ses guerres contre Raymond, comte de Cerdaña.

Mais de tous les comtes subalternes de la Catalogne, les plus célèbres étaient les Ermengaud d'Urgel, appelés vulgairement Armengoles. Ermengaud III, surnommé de Balbastro parce qu'il fut tué au siége de cette ville, avait succédé à son père en 1038; mais comme il n'avait encore que vingt-cinq ans, il fut soumis à la tutelle de sa mère Velasquita Constancia, désignée indifféremment dans les actes du temps sous l'un et l'autre nom. Il se montra vaillant guerrier dès sa plus tendre jeunesse, aida le comte Raymond Bérenger de Barcelone, comme son suzerain, dans toutes ses campagnes, tant contre les chrétiens que contre les Musulmans de son voisinage auxquels il fit aussi la guerre pour son propre compte, et qu'il vainquit en plu-

sieurs rencontres, jusque-là qu'il les contraignit, dit-on, à lui payer tribut et à lui rendre hommage. Sa valeur lui fit trouver la mort sous les murs de Balbastro. En effet, une armée musulmane étant venue au secours de la place, il l'attaqua avec ses troupes déjà fatiguées, et perdit glorieusement la vie dans le combat qui s'en suivit, en 1065, à l'âge de trente-trois ans, après avoir porté le titre de comte pendant vingt-sept. Nous trouvons précisément sous cette date, dans les mémoires arabes, la mention d'une guerre sainte entreprise par l'émir de Saragosse contre les chrétiens : l'émir vainqueur, au rapport des mémoires chrétiens, recueillit comme un précieux trésor la tête du comte, la fit embaumer et enfermer dans une chasse d'or, et porter, dans toutes ses guerres, parmi ses bagages, comme un trophée et un témoignage glorieux de sa valeur [1].

Telles étaient les principales divisions politiques de la Péninsule à l'avénement de Ferdinand fils de Sancho au trône de Léon, et durant son règne. Voyons maintenant ce que fut ce règne, et quels événemens en marquèrent le cours.

De 1037 à 1054, Ferdinand, à ce qu'il semble, employa toute son activité à l'intérieur, à pacifier, à réglementer ses anciens et ses nouveaux états ; à y restaurer les anciennes lois gothiques, la discipline ecclésiastique, l'ordre et les mœurs. C'est ainsi qu'il assembla à cet effet un concile dans la petite ville de Coyanca (aujourd'hui Valencia de Don Juan), diocèse d'Oviédo, en 1050, *pro reformandis ecclesiæ moribus*, Léon IX étant pape. « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, moi, Ferdinand roi, et Sanctia reine, dit le préambule,

[1] De eo ita scriptum est in Chronico Malleacensi, ad ann. MLXV : — Per hæc tempora Ermengaudus comes Hildergensis (lege Urgellensis) post triumphos copiosos de Mauris et Sarracenis prælio inito ultimo innumerabilem stragem Sarracenorum perficiens (interficiens), dum victor regreditur alium exercitum Maurorum offendit viventem : quem cum paucis suorum lassus persequens, multos eorum occidit, et ipse cecidit. Caput verò ejus Sarraceni pro magno thesauro secum apportaverunt ; quod aromatizatum rex eorum auro cooperuit, et semper secum in præliis ferebat causa victoriæ.

pour la restauration de notre chrétienté, nous avons tenu concile dans le château fort de Coyanca, diocèse Ovetense, avec les évêques, les abbés, et les *optimates* de tout notre royaume[1]. » Suivent les noms des seuls évêques Froïlanus d'Oviédo, Cyprien de Léon, Didacus d'Astorga, Syrus de Pallance, Gomesius d'Huesca (qui, bien qu'au pouvoir des Arabes, avait un évêque), Gomesius de Calahorra (ville qui était dans le même cas), Jean de Pampelune, Pierre de Lugo et Cresconius de Compostelle[2]. Treize canons y furent rendus, tous à quelque titre remarquable, et dont voici la teneur[3] : de ces treize canons deux peuvent s'appeler mixtes,

[1] In nomine patris et filii et spiritus sancti, Ego Ferdinandus rex et Sanctia regina, ad restaurationem nostræ christianitatis, fecimus concilium in castro Coyanca, in diocœsi scilicet Ovetensi, cum episcopis et abbatibus, et totius regni nostri optimatibus. — J'ai conservé le mot *optimates*, faute d'un équivalent.

[2] In quo concilio præsentes extitere Froïlanus episcopus Ovetensis, Cyprianus Legionensis, Didacus Asturicensis, Syrus Palentinæ Sedis, Gomes Visocensis scilicet Gomesius Ocensis vel Visensis (ut est in capitulis hispanico idiomate apud Aguirrum exhibendis), Gomesius Calagurritanus, Joannes Pampilonensis, Petrus Lucensis, Cresconius Iriensis.—C'est par erreur que Ferreras trouve là un évêque de Viseu, et en conclut que ce concile fut postérieur à la prise de cette ville. (Voir ci-après.)

[3] Le titre des chapitres me paraît à lui seul curieux et instructif au point de mériter place ici :

I. Ut episcopi et clerici munus suum ritè obeant.

II. Ut abbates et monachi suis obediant episcopis.

III. De jure ecclesiarum et vestibus clericorum.

IV. De pœnitentia adulteris, incestis, etc., imponenda.

V. De ordinandis : et ne presbyteri ad nuptias edendi gratia eant. Et de illis qui defunctorum conviviis assistunt.

VI. Ut vespere sabbathi omnes ab opere cessent : et cum Judæis non habitent, nec cibum cum eis sumant.

VII. Ut populus à potentibus cum justitia regatur.

VIII. De legibus quibusdam Alfonsi et Sanctii regum observandis.

IX. Quod ecclesiasticæ veritates triennio non includantur.

X. De eo qui contentiosum fundum coluerit.

XI. Ut omnes die Veneris jejunium observent.

XII. De asyli jure ecclesiis concesso.

XIII. De jure regis.

Sur ces divers points, le concile statua ce qu'on verra plus haut dans le texte.

trois sont entièrement relatifs à l'ordre civil et politique, les autres ne traitent que des matières religieuses [1].

I. Ordre à tous les évêques et à leurs clercs de demeurer convenablement dans leurs siéges respectifs.

II. Tous les abbés et toutes les abbesses des différens monastères observeront la règle de saint Benoît; ces mêmes abbés et ces mêmes abbesses, avec toutes leurs congrégations, devront obéir et être soumis en toutes choses à leurs évêques. Aucun d'eux ne pourra recevoir un moine ou une religieuse d'un autre monastère sans la permission de son abbé ou de son abbesse. Si quelqu'un tentait de violer ce décret, qu'il soit anathème.

III. Les ecclésiastiques seront sous la juridiction seule de leur évêque ; aucun laïque n'aura autorité sur eux ni sur les églises; les églises devront être bien entretenues, pourvues de prêtres et de diacres, de livres pour tout le cours de l'année, et de tous ornemens ecclésiastiques, de telle sorte qu'elles ne sacrifient point avec des calices de bois ou de terre. Les habits du prêtre dans le saint sacrifice seront : la soutane, l'aube, la ceinture, l'étole, la chasuble, le manipulus (*aniatus, alba, cingulum, stola, casula, manipulus*); ceux du diacre, les mêmes, plus la dalmatique (sorte de vêtement dont le nom indiquait l'origine, et que portaient les gardes slaves des khalifes de Cordoue). L'autel devra être entièrement en pierre, et consacré par l'évêque; l'hostie faite de bon froment et entière; le vin pur et l'eau claire, de telle sorte qu'entre eux, le vin, l'hostie et l'eau soient l'image de la Trinité; l'autel doit être décemment orné, et couvert d'une nappe de lin. Sous le calice seront aussi des corporaux assez grands pour pouvoir le recouvrir tout entier, à un certain moment de l'office divin, comme cela se pratique encore de nos jours. Les prêtres et les diacres attachés au service des églises ne feront point usage des armes; ils porteront toujours la couronne sur la tête et la barbe rase; ils ne pourront avoir chez eux aucune femme, si ce n'est une mère, une sœur, une tante

ou une belle-mère; leur habit sera d'une seule couleur, et convenable. Aucun laïque marié ne pourra habiter dans l'enceinte de l'église, c'est-à-dire à trente pas à l'entour, ni y exercer aucune juridiction. Les clercs auront soin d'enseigner aux fidèles et aux enfans le symbole et l'oraison dominicale, afin qu'ils les aient toujours présens à la mémoire. Que si quelque laïque se portait violateur de cette loi que nous rendons, qu'il soit anathème. Le prêtre ou le diacre qui ne s'y conformera point paiera soixante sous à l'évêque, et sera privé de son grade ecclésiastique.

IV. Les archidiacres et les prêtres, conformément aux saints canons, appelleront et exhorteront à la pénitence les adultères, les incestueux, les voleurs, les homicides, les malfaiteurs, et ceux qui se souillent par le contact des animaux; s'ils refusent de faire pénitence, qu'ils soient anathématisés, et séparés de la communion des fidèles.

V. Nous défendons aux archidiacres de présenter, pour recevoir les ordres, ceux qui ne sauront pas parfaitement tout le psautier, les hymnes, les cantiques, les épîtres, les oraisons et les évangiles. Que les prêtres n'aillent pas aux noces pour y manger, mais seulement pour y donner la bénédiction [1]. Les clercs et les laïques qui iront manger dans les maisons mortuaires feront quelques bonnes œuvres pour le repos de l'âme du défunt, et appelleront les pauvres et les faibles à partager leurs repas.

VI. Nous engageons tous les chrétiens à assister aux vêpres le samedi vers le soir, à se rendre à l'église dans la matinée du dimanche, à assister à la messe et aux heures canoniques, à s'abstenir de tout ouvrage servile; à ne se point mettre en voyage les jours de fête, à moins que ce ne soit pour quelque pélerinage, pour enterrer les morts, pour visiter les malades par l'ordre du roi, ou pour s'opposer à quelque invasion des Sarrasins. Aucun chrétien ne demeurera dans la même

[1] Presbyteri ad nuptias causâ edendi non eant.

maison qu'un juif, ni ne mangera avec lui. L'infracteur de notre loi sur ce point fera pénitence pendant sept jours. S'il s'y refuse, et que ce soit un grand (*major persona*), il sera privé de la communion des fidèles durant un an entier; si une personne d'un rang inférieur (*inferior persona*), il recevra cent coups de fouet.

VII. Nous exhortons tous les comtes et les *majorini* royaux à gouverner avec justice et équité les peuples qui leur seront soumis ; ils n'opprimeront point injustement les pauvres ; ils ne recevront en témoignage que les personnes qui auront vu ou entendu les faits sur lesquels elles auront à déposer. Les témoins convaincus de faux témoignage seront condamnés au supplice qu'il est enjoint de leur appliquer par le livre des juges[1].

VIII. Nous ordonnons qu'à Léon et dans ses dépendances, en Galice, dans les Asturies et en Portugal, tout jugement soit conforme à ce qui est établi par les décrets du roi Alfonse, relativement à l'homicide, pour le vol, et pour tous les dommages causés. Il sera rendu la justice, en Castille, conformément à ce qui s'y observait au temps de notre aïeul le duc Sanctius.

IX. Nous exceptons formellement les églises de la loi triennale de prescription, de telle sorte que chaque église (ainsi que les canons l'enjoignent, et que l'ordonne la loi gothique) puisse en tout temps recouvrer ses biens aliénés.

X. Quiconque cultivera des terres ou des vignes au sujet desquelles il y aura contestation (en litige), en recueillera les fruits ; si le laboureur perd, il rendra la récolte (ou sa valeur) au légitime propriétaire.

XI. Les chrétiens jeûneront tous les vendredis, jusqu'à une heure convenable, tout en vaquant à leurs affaires.

XII. Défense à qui que ce soit d'oser tirer de l'église tout

1 *Liber judicum*; c'est le *Codex legum Wisigothorum*.

homme qui s'y sera réfugié, pour quelque faute que ce puisse être, ni de lui faire aucun mal à trente pas aux environs. On observera à cet égard ce que commande la loi gothique ; quiconque en agira autrement sera anathème, et paiera à l'évêque mille sous du plus pur argent.

XIII. Enfin, il est ordonné, par le treizième et dernier canon, que tous, grands et petits, respectent la justice et l'équité du roi, et demeurent droits et fidèles, comme au temps du seigneur roi Alfonse, et qu'ils en usent envers le roi de la même manière qu'ils en usaient de son temps avec lui ; et que les Castillans aussi en agissent à l'égard du roi comme ils firent à l'égard du duc Sanctius ; d'autant mieux que, de son côté, le roi déclare vouloir les traiter absolument comme les a traités le précité comte Sanctius. Et je confirme, ajoutait le roi en finissant, et cette fois à la première personne (*confirmo*), à l'universalité des habitans de Léon, toutes ces libertés ou priviléges (*totos illos foros*), que leur avait accordés le seigneur roi Alfonse, père de la reine Sancia ma femme. Et quant à celui qui violerait la présente constitution, quel qu'il soit, roi, comte, vicomte, majorinus, sago, tant de l'ordre ecclésiastique que de l'ordre séculier, qu'il soit excommunié, séparé de la compagnie des saints, et condamné à la damnation perpétuelle avec le Diable et les Anges rebelles, et, dès ce monde, privé de toutes ses dignités [1].

Du deuxième canon de ce concile, par lequel il est enjoint à tous les monastères de suivre la règle de saint Benoît, quelques-uns ont argué que cette règle n'avait été introduite en Espagne que dans ce siècle, et que par le canon même dont il s'agit. Mais il est certain, et nous l'avons vu en traitant de la constitution de l'église hispano-gothique, que bien des siècles auparavant la règle de saint Benoît était observée en Espagne par quelques monastères, principalement dans l'Espa-

[1] Voyez Aguirre, Collect. Max. Conc. Hisp., p. 209 et seq.

gne orientale. Le deuxième canon du concile de Coyanca prouve cependant, d'une manière irrécusable, que toutes les maisons monacales de la Péninsule n'étaient pas instituées selon cette règle, avant la tenue de ce concile; et il est probable que la plupart suivaient encore l'instruction spéciale que l'évêque goth de Séville, Isidore, avait composée pour un des couvens de son diocèse, ou la règle particulière que saint Fructuose avait écrite pour les monastères qu'il a fondés et pour ses enfans [1].

Telle était la situation du royaume de Léon dans la treizième année du règne de Ferdinand-le-Grand, fils de Sancho. Les troubles intérieurs auxquels j'ai fait allusion plus haut n'avaient pas encore permis à ce roi de porter la guerre au dehors sur les terres des Arabes. Dès le commencement de son règne, toutefois, suivant son humeur naturellement belliqueuse, il aurait été en état, au dire du moine de Silos, de dépeupler leur empire, s'il n'avait eu ces troubles à apaiser, et, avant tout, à aviser aux moyens de contenir et de ramener sagement à la raison les esprits rebelles de ces magnats, que les chroniqueurs ne mentionnent ainsi qu'en passant [2].

Les treize premières années du règne de Ferdinand Ier furent donc toutes remplies, pour le roi, de ces travaux intérieurs, et aussi, ce semble, pour l'homme, des joies de la paternité. Entre 1037 en effet, et l'année qui nous occupe, sa femme Sancha lui donna un fils nommé Sanctius (qui lui succéda au trône de Castille), une fille du nom de Géloïre, et deux autres fils, Alfonse, que nous verrons, après quelques vicissitudes, régner glorieusement en Léon, en Galice et Castille, et conquérir Tolède; et Garsia, qui fut un moment roi de Compostelle et mourut dans une prison. Ferdinand

1 Voyez Sanct. Isidor. opera, l. c.

2 ..... Qui in initio maturius depopularet, nisi ad sedandos regni sui tumultus, prius quorumdam magnatorum rebelles animos corrigere sagaciter procuraret. (Ibid., l. c.)

avait eu de Sancha, avant son avénement au trône de Léon, une fille appelée Urraca, laquelle, à ce qu'il paraît, leur était née en 1034[1].

Ferdinand ne négligea rien pour l'éducation de ses enfans, et y apporta, ce semble, les soins les plus assidus. C'est ainsi qu'il fit instruire ses fils et ses filles, dès leur bas âge, dans toutes les sciences et dans tous les arts estimés de son siècle. Lorsque leur âge le permit, il fit enseigner aux premiers, selon l'usage des Espagnols, à conduire les chevaux, à manier les armes usitées de leur temps, à chasser au besoin sans le secours d'un grand veneur. Quant aux filles, il voulut qu'elles fussent élevées dans l'exercice de tous les travaux honnêtes de leur sexe, de peur, dit le moine anonyme, qu'elles ne s'engourdissent dans l'oisiveté[2].

Pendant que Ferdinand était occupé de ces soins et de la pacification intérieure de son royaume, assez peu avancée pour motiver le canon 12 et 13 du concile de Coyanca dont nous avons parlé plus haut, son frère, le roi de Navarre, était voué à des travaux analogues. Il s'occupait aussi de l'éducation de ses enfans, dont l'aîné était nommé de ce nom de Sancius, particulier à l'Espagne et si fréquent en ce pays dès cette époque. Il s'occupait aussi d'art et d'architecture autant que son siècle le comportait. Najera, au sud sud-ouest de Logroño, sur l'extrême limite de la Navarre, à l'entrée de la Rioja, confinant à la province de Burgos, où il avait transporté sa cour

[1] Interea Sancia regina concepit, et peperit filium, cujus nomen Sancius vocabatur. Deinde prægnans, ediddit filiam, nomine Geluiram. Rursus concepit, et peperit filium, quem ab utroque parente vocare placuit Aldefonsum. Denique, concepto semine, minimus Garsias progenitus est. Urracam namque decore et moribus nobilissimam puellam, priusquam regni apicem obtinuissent, genuerunt (Monach. Silens. Chr., num. 81).

[2] Rex verò Fredenandus filios suos et filias ita censuit instruere, ut primo liberalibus disciplinis, quibus et ipse studium dederat erudirentur. — Dein ubi ætas patiebatur, more Hispanorum, equos cursare, armis et venationibus filios exercere fecit. Sed et filias, ne per otium torperent, ad omnem muliebrem honestatem erudire jussit. (Ibid., l. c.)

de Pampelune, sans doute pour être à portée d'agir en avant de l'Èbre, acquit sous lui une importance qu'elle n'avait eue encore en aucun temps; il l'embellit de plusieurs édifices, et lui et sa femme Stéphanie y firent élever, par un architecte arabe, ou d'origine arabe (à ce qu'indique son nom), quoique vraisemblablement chrétien, l'église métropolitaine de Sainte-Marie, qui encore aujourd'hui subsiste[1]. La prospérité toutefois des royaumes-unis de Castille et de Léon sous le plus jeune de ses frères était pour Garsia un sujet de jalousie secrète. Cette jalousie, d'abord contenue, éclata en 1054. Les historiens s'accordent tous à attribuer les premiers torts au roi de Navarre. Ainsi, Garsia étant tombé malade à Najera, Ferdinand, mu par son amitié fraternelle, s'était empressé de se rendre auprès de lui; mais il n'y était pas plutôt arrivé que Garsia avait donné des ordres contre lui, et des ordres dont le but, à ce que tout indique, était de se défaire du roi de *Léon* et de Castille en le faisant mettre à mort. La crainte empêcha seule cette énormité de s'accomplir, suivant le moine de Silos; et Ferdinand, averti probablement par quelque ami des projets de son frère, n'eut que le temps tout juste de se sauver dans sa patrie[2]. Peu après, étant tombé malade à son tour, Garsia crut devoir se rendre près de son frère, plus, à ce qu'il semble, pour faire oublier son projet fratricide, que pour tout autre honnête motif; mais, instruit que, malgré toutes ces feintes, Garsia avait soif de régner seul, et ne souhai-

[1] Voici la curieuse dédicace de cette église :

BEATÆ MARIÆ
QVAM SI NESCIBET
NE QVIS DVBITARET
CERTISSIME SCIAT
HOC FECIT REX GARSIAS
HÆC REX PIISSIMVS FECIT GARSIA BENIGNVS
ET STEPHANIA ME FACTUM SVB HONORE MARIÆ
SCILICET ALMANII DECVS ARTIFICIS VENERANDI.

[2] Post ubi vero timore tantam rem impediente, id frustra fuit, Fredinandus strictim recepit se in patriam (num. 82).

tait rien tant que sa mort avec ses familiers, Ferdinand, irrité de ses menées et emporté par la colère, le fit charger de liens et jeter dans le château de Ceya. Mais le rusé Navarrais s'en évada peu de jours après, par l'infidélité des soldats chargés de le garder, et regagna incontinent ses foyers, c'est-à-dire, selon toute probabilité, sa capitale Najera[1].

De ce moment, Garsia furieux chercha ouvertement des occasions de guerre contre son frère, et, altéré de son sang, ravagea à main armée celles de ses frontières qu'il put immédiatement entamer[2].

Au bruit de ces agressions, Ferdinand rassembla une armée formidable aux frontières de la Galice, et se prépara à se venger de l'injure faite à son royaume. Il envoya toutefois à Garsia, jusque sur ses frontières, des légats habiles et honnêtes, chargés de lui demander le maintien de la paix, de conjurer la conflagration des glaives mortifères, de lui bien représenter qu'après tout ils étaient frères; que chacun pouvait décemment et tranquillement vivre dans son royaume; que, d'ailleurs, il ne saurait, lui Garsia, avec des forces de beaucoup inférieures, résister à la multitude armée que Ferdinand faisait marcher contre lui. Mais Garsia, violent et irrité de toutes ces représentations, la légation entendue, en dépit de la pieuse proposition de son frère, fit jeter en prison ses envoyés; puis, tout-à-coup, révoquant ses ordres aussitôt après les avoir donnés, les fit chasser de sa présence, et les renvoya ignominieusement à Ferdinand, disant qu'il saurait bien, leur seigneur vaincu, les traîner prisonniers dans son pays, comme un vil bétail qu'on pousse devant soi (*more pecudum*). Garsia parlait ainsi, observe le moine de Si-

[1] Que les projets de Garsia fussent graves et des plus sinistres, cela résulte évidemment de ces paroles du moine de Silos : — Quippe ut solus regno potiretur, non solum infirmitate fuisse detentum (Fredinandum), verum de hoc mundo funditùs exisse desiderabat, ita habent sese regum avidæ mentes.

[2] ..... Acer et furibundus cæpit occasiones belli quærere, atque fraternum sanguinem sitiens, ejusdem fines, quos attingere poterat, hostiliter devastare.

los, confiant en ses forces, qui étaient considérables et composées des meilleurs guerriers du temps, si l'on en excepte ceux du royaume de Castille. Outre qu'il était connu pour remplir, en toute guerre, également bien le double emploi d'habile général et de soldat valeureux, il avait eu soin de s'attacher aussi une troupe considérable de Sarrasins qu'il avait enrôlés pour les besoins de la circonstance[1].

L'ambassade congédiée, Garsia se porta avec ses bataillons navarrais et ses alliés musulmans à la rencontre de son frère vers Burgos, et établit son camp à quatre lieues en avant de la ville, dans la vallée d'Atapuerca, à la vue de l'armée castillane[2]. Là, les deux frères hésitèrent à s'attaquer. Ferdinand surtout, soit par crainte des forces navarraises, soit par un sentiment de fraternité émue, renouvela ses tentatives de pacification, et essaya tout ce qu'il était en lui pour rappeler son frère à la raison, et le dissuader de ses projets hostiles. Deux évêques, saint Ignace, abbé de Oña, et saint Dominique de Silos, se rendirent de sa part, dans ce dessein, au camp de Garsia; mais leurs efforts furent inutiles : Garsia repoussa durement les avances de son frère, et traita fort mal, dit-on, ses envoyés, malgré le double et saint caractère dont ils étaient revêtus, de prêtres et d'ambassadeurs.

La bataille devint alors inévitable. Ceci s'était passé le premier jour de la rencontre des deux frères. Le combat résolu, Ferdinand fit occuper durant la nuit, par un détachement de ses meilleurs chevaliers, une colline voisine avantageusement située et qui dominait et la vallée et le camp ennemi. Ce détachement était composé de guerriers, la plupart de la pa-

1 Confidebat namque Garsias in viribus suis; eo quod tunc temporis, excepto regio imperio, præ omnibus militibus insignis miles habebatur. Siquidem in omni bello strenui militis et boni imperatoris officia simul peragi assueverat. Illexerat quoque sibi maxima turba Maurorum, quos tumultus causa ad pugnam conscripserat. (Ibid., num. 83.)

2 Jam autem Garsias in media valle de *Ataporca* posuerat castra..... (Ibid., num. 84.) — Il y a dans Lucas de Tuy, p. 92, *Mata Porca*.

renté du feu roi Bermude, et aussi par conséquent de celle de la reine Sancia, femme de Ferdinand, lesquels, malgré la volonté formellement exprimée de leur seigneur le roi qu'ils prissent son frère vivant plutôt que mort, à l'instigation de la reine Sancia, comme je le crois, dit le moine de Silos, n'aspiraient qu'à venger, par la mort du Navarrais, le sang qui leur était commun avec elle[1]. Bermude, en effet, était tombé sous les coups de Garsia, alors allié de son frère Ferdinand, dans la bataille de Tamaron, qui valut à celui-ci ce même trône de Léon que lui disputait aujourd'hui son allié d'autrefois. Nous avons vu que, parlant de la mort de Bermude, le moine de Silos qualifie Garsia de féroce, et le désigne nominativement comme le meurtrier de Bermude[2]. Au point du jour les deux camps s'ébranlèrent en poussant de grands cris, et le combat s'engagea, selon l'usage du temps, à coups de flèches et de javelines[3]. Quand les épées et les lances furent entrées en jeu, au plus fort de la mêlée, la cohorte de chevaliers dont nous avons parlé, qui, dans la nuit, s'étaient embusqués sur la colline voisine, tomba tout-à-coup à toute bride sur une des ailes de l'armée navarraise, la mit en désordre, et se fraya, la lance au poing, un chemin à travers les deux armées, jusqu'au groupe d'hommes d'armes, parmi lesquels se trouvait Garsia, qui, bien que vaillamment soutenu par les quelques braves qui l'entouraient, ne put résister à l'impétuosité du choc des assaillans, et fut précipité par eux sans vie, criblé de coups de lance, à bas de son cheval. Dans la lutte, deux des compagnons de Garsia

[1] Qui nimirum milites ex cognatione Veremundi regis plerumque existentes, ubi voluntatem Domini sui fratrem suum avidam vivum capiendi, potius quam extinctum animadvertunt, ut credo, instinctu Sanciæ reginæ communem sibi sanguinem vindicare, singulariter anhelabant (ibid., l. c.).

[2] Monach. Silens. Chr., num. 79.

[3] Mane itaque facto, quum primo Titan emergeretur undis, ordinatis aciebus, ingens clamor utrumque attollitur, inimica pila eminus jaciuntur, mortiferis gladiis communis res geritur (ubi supra).

furent tués à ses côtés. Il eut toutefois le temps, dit-on, de se confesser au saint abbé de Oña, dont il a été parlé plus haut [1].

Les Castillans et les Léonais vainqueurs poussèrent alors le cri de victoire. La nouvelle de la mort de Garsia, répandue dans le camp des Navarrais, y porta l'épouvante, et la fuite de l'armée navarraise ne tarda pas à se déclarer. Les soldats de Ferdinand poursuivirent les fuyards l'épée dans les reins; la déroute fut complète. On dit cependant que le roi voulut qu'on distinguât entre les vaincus, et qu'il recommanda expressément aux siens de ne traiter sans pitié que les seuls auxiliaires musulmans de son frère de Navarre, et, quant aux Navarrais, de les forcer à battre en retraite seulement, en leur ménageant le temps de sauver leurs vies. Les chrétiens furent ainsi épargnés jusque dans leur liberté; mais les Maures alliés de Garsia, qui avaient pris part au combat, lorsque la défaite et la fuite furent devenues générales, furent pour la plupart faits captifs. Ferdinand fit recueillir et transporter le corps de son frère jusqu'à Najera, où il ne tarda pas à entrer en vainqueur, et l'y fit ensevelir, avec tous les honneurs dus à son rang, dans l'église de Sainte-Marie de Najera, cathédrale de cette dernière ville, que Garsia avait choisie et érigée en capitale de ses états [2]. Suivant le moine de Silos, auteur contemporain, la bataille d'Atapuerca eut lieu en l'année 1054; il n'en donne pas le jour; mais nous savons que ce fut le 1er septembre, par les annales de Compostelle [3].

[1] Cohors tamen fortissimorum militum, quos paulo tetigi, laxis habenis, desuper incursantes, per medias acies secando omnem impetum, crispatis hastis, in Garsiam regem inferunt, atque confossum, exanimem in terram de equo precipitant. —Voyez Yepes, pour la dernière circonstance, Coronica de la Orden de San Benito.

[2] Il est dans quelques diplômes appelé simplement roi de Najera (rex Nagaræ).

[3] Sed et Mauri, qui pugnæ subierunt, dum fugam arripere moliuntur, magna pars illorum captivata est. Era MXCII. Corpus vero Garsiæ regis in Ecclesia Beatæ Mariæ Najarensis sepulturæ traditur, quam ipse a fundamento devote construxerat, atque argento et auro, sericisque indumentis pulchre ornaverat (Mo-

Suivant un autre récit plus moderne, l'armée du roi de Castille, arrivée à l'entrée de la nuit dans la vallée d'Atapuerca, se fortifia sur un monticule qui, par son élévation, parut être la position la plus avantageuse. Les courtisans et les officiers du roi de Navarre, estimant sa ruine assurée, tant à cause du petit nombre des combattans qu'il avait à opposer à l'ennemi, qu'à cause du mécontentement des troupes qu'il avait indisposées par la dureté de son commandement, le supplièrent instamment d'accepter la paix ; mais il resta inébranlable dans sa résolution, et si déterminé à surmonter toutes les difficultés que plusieurs de ses officiers ne lui cachèrent pas leur mécontentement. Deux d'entre eux qui, suivant Roderich Ximenez, avaient plus particulièrement à se plaindre du roi, parce qu'il avait confisqué leurs biens, passèrent la nuit à l'ennemi. A la pointe du jour les avant-postes ayant commencé le combat, le vieux gouverneur de Garsia le supplia en pleurant de renoncer à sa folle entreprise ; mais ce brave homme, dont la chronique n'a pas conservé le nom, n'ayant pu vaincre l'obstination du roi, se mit dans les rangs avec son épée et sa lance, mais sans bouclier, sans casque et sans cuirasse, pour en finir avec une vie qui lui était devenue insupportable, et ne pas voir mourir son seigneur. Les craintes du vieillard ne tardèrent pas à se réaliser : le gros des deux armées s'étant rapproché, quelques officiers de l'ancien sang royal de Léon, excités par la reine domna Sancha (et en ceci la chronique est d'accord avec le moine anonyme de Silos), commencèrent l'attaque avec une telle ardeur, que Garsia et deux nobles guerriers qui étaient près de lui

nach. Silens. Chr., ubi supra). — Lucas de Tuy n'ajoute aucune circonstance particulière au récit du moine de Silos, qu'il reproduit d'ailleurs exactement dans les mêmes termes, sauf que là où le moine anonyme dit : *mane itaque facto, quum primo Titan emergeretur undis*, Lucas met : *mane itaque facto cum primo sol refulsisset*, différence toute littéraire de rédaction et qui laisse les choses entières dans le fond.

furent renversés d'un coup de lance : Rodrigue Ximenez attribue ce haut fait aux deux officiers qui avaient déserté de l'armée du roi de Navarre. L'auteur des annales de Compostelle, qui n'est pas d'une plus grande autorité, assure que le roi mourut des mains de Sancho Fortunez, l'un de ses soldats, dont il avait déshonoré la femme[1].

La mort du roi fut suivie de la déroute de son armée qui, dans le désordre, aurait pu facilement périr tout entière si Ferdinand n'eût arrêté l'ardeur de ses soldats; vainqueur, il aurait pu aussi s'emparer incontinent du royaume de Navarre; mais il préféra le laisser au fils de Garsia qu'il croyait assez puni par la mort de son père, et se contenta d'enlever à son neveu Najera et quelques terres vers l'Èbre.

Le roi de Navarre Garsia, frère de Ferdinand, perdit cette bataille et la vie, avons-nous dit, le 1er septembre 1054, après un règne de dix-neuf ans et sept mois; il fut enterré dans l'église de Sainte-Marie de Najera qu'il avait fondée et dotée pour la plus grande gloire de cette ville, où il tint presque toujours sa cour, d'où lui vient le nom qu'on a coutume de lui donner de roi de Najera. Sa femme se nommait Stéphanie; elle était de la maison des comtes de Barcelone, fille de Bérenger II, comte de Barcelone, et de domna Sancha, issue des comtes de Castille. Stéphanie survécut à son mari trois ans et demi, jusqu'au 25 mai 1058. Dans le testament qui nous reste d'elle il est fait mention

1 Era MXCII (1054), occisus est Garsias rex kalendis septemb. depugnans cum fratre suo rege F. in Ataporca, à quodam milite suo Sancio Hortunones, quia fœdaverat uxorem ejus. Iste ædificavit ecclesiam Sanctæ Mariæ de Nagera (Ann. Compostel., p. 319).—La chronique de Burgos dit tout simplement : — Era MXCII (1054), occisus est Garseas rex à fratre suo Ferdinando in Ataporca (Chr. Burgens., p. 309). — Quant à la chronique de Cardeña, l'une des premières écrites en langue vulgaire, elle exprime avec une égale briéveté ou plutôt traduit à peu près du latin la notice telle quelle du combat d'Atapuerca : — Era MXCII fue gran facienda (dit-elle, p. 371), entre el Rey D. Ferrando de Castiella, é el Rey D. Garcia de Navarra en Atapuerca, è murio el Rey D. Garcia, é otros muchos con el, é matol su hermano este Rey D. Ferrando.

de ses enfans, au nombre de huit, savoir quatre garçons et quatre filles : Sancho, Ramire, Ferdinand et Raymond, Urraca, Ermisenda, Xemena et Mayor. Sancho l'aîné hérita de la couronne de son père et régna vingt et un ans et neuf mois, jusqu'en l'année 1076, comme on le verra plus bas [1].

Libre de la jalousie du turbulent Garsia, et de toutes inquiétudes intérieures, Ferdinand n'eut plus d'autres désirs que de combattre les barbares et de fortifier l'église du Christ, pour parler comme le moine de Silos ; et, dès le printemps suivant, ou plutôt au commencement de l'été (1055), temps auquel l'abondance des pâturages permet à une armée principalement composée de cavaliers de se mettre en campagne, il passa le Duero avec toutes ses forces réunies, en cette partie de son cours qui baigne la partie la plus occidentale de ce qu'on appelait alors les champs Gothiques (aujourd'hui Tierra de Campos), puis le Tormes de Salamanque, et pénétra en Portugal selon toute apparence par les environs d'Almeida.

Les historiens généraux d'Espagne, je ne sais par quel étrange entraînement, donnent tous, au commencement de cette guerre, une date antérieure de plusieurs années à la véritable, les uns, avec Ferreras, de onze ans, les autres de seize, avec Mariana, Diégo de Saavedra, Prudencio de Sandoval et beaucoup d'autres : ce en quoi ils sont tous en opposition flagrante avec les dates des annales et des chroniques quasi contemporaines ; mais surtout avec le témoignage explicite et formel du moine de Silos, écrivain tout-à-fait contemporain, qui, à deux reprises, s'exprime à cet égard de manière à ne laisser aucune place au doute ; la première fois lorsqu'il dit que Ferdinand, empêché par la jalousie de son frère Garsia, n'entreprit rien pendant l'espace de seize ans, hors des limites de son royaume, contre l'ennemi extérieur ;

[1] Voir le testament de Stéphanie, reine de Navarre, dans Yepes, Coronica, et dans Moret, investigationes historicas, l. III, c. 4.

la seconde, lorsqu'il place, en termes exprès, le commencement de la guerre contre les barbares après la mort de son frère (*postquam mortuo fratre*) [1].

Ce point établi, je suivrai maintenant le grand roi chrétien dans cette nouvelle phase de sa carrière.

Une fois en Portugal, Ferdinand prit d'assaut, dès cette première entrée en campagne, la forteresse de Sena, aujourd'hui Sea ou Cea, petite ville de la province actuelle de Beira, située au pied de l'ancien Herminius-Mons (ar-menez, la montagne en langue celtique), désigné par la géographie moderne sous le nom de Sierra de Estrella ou de la Estrella, entre le Mondego et le Zezare. Les défenseurs de Cea surpris sur la brèche furent passés au fil de l'épée, les autres furent emmenés captifs. De ce point d'appui qu'il venait de conquérir, il continua pendant tout l'été à faire des excursions d'un côté et d'autre, pillant les campagnes et prenant plusieurs villes du voisinage, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il en fit autant l'été suivant, qui fut celui de 1056, consacrant la saison froide et pluvieuse au soin de son gouvernement et au repos de ses troupes. De ce moment il ne cessa plus de faire la guerre aux infidèles sur un point ou sur un autre, et le nombre des villes qu'il reconquit sur eux dans ses campagnes subséquentes fut tel, que le moine de Silos renonce à les énumérer, et prend le parti de ne nommer que les principales, celles surtout qui, sous la domination des chrétiens, avaient eu des pasteurs particuliers et figuré au rang des villes épiscopales [2]. C'est

[1] Sur ce point d'histoire important voici les deux passages décisifs du moine de Silos : — Fernandus itaque rex talibus impeditus (invidia fratris sui Garsiæ), spatio *sexdecim annorum* cum exteris gentibus ultra suos limites nihil confligendo peregit (Monach. Silens. Chr., num. 80). — Fernandus rex (num. 85), postquam mortuo fratre et cognato omne regnum sibi sine obstaculo ditioni suæ subactum videt; jam securus de patria reliquum tempus in expugnandos barbaros et ecclesias Christi corroborandas agere decrevit. Igitur, transacto hyemali tempore.....

[2] Sed quoniam fastidiosum videbatur, villulas et crebra barbarorum castella,

ainsi qu'immédiatement après Séna il fait mention de Viseu, que le roi assiégea dans l'intention, dit-il, de venger sur les barbares qui l'habitaient la mort de son beau-père Alfonse V, tué, comme nous l'avons vu, devant cette place en 1027 [1]. La ville était défendue par un corps d'archers qui lançaient leurs traits avec une dextérité et une violence telles, qu'ils ne manquaient jamais le but et perçaient les casques et les cuirasses les plus durs; ce qui obligea les assiégeans à s'armer de boucliers doublés de bois et de triples cuirasses. Ferdinand leur opposa ses plus vaillans soldats et les nombreux bataillons de frondeurs dont il avait eu soin de se munir. La résistance fut terrible, mais inutile. Après quelques jours de siége il donna l'assaut avec toutes ses forces réunies et parvint à se rendre maître de la place, dont les habitans furent en partie égorgés, en partie réduits en servitude et distribués à ses compagnons, en récompense de leurs serces. Parmi les captifs fut retrouvé l'archer qui, trente ans auparavant, avait décoché la flèche dont avait été tué Alfonse V (le 5 mai 1027). Ferdinand lui fit couper les deux mains; vengeance barbare et peu digne d'un roi; fort applaudie cependant par les historiens monarchiques qui la rapportent [2].

Viseu est bâti sur une hauteur, au milieu d'une plaine fertile en vins, oranges, châtaignes et lin. Les archers arabes

à Fernando invictissimo rege depopulata, stylo synaxim enumerare; nomina principalium civitatum ecclesiis quarum olim pastores præfuerant, quas viriliter pugnando à sacrilegis manibus extorsit, exprimere curavi (Monach. Silens. Chr., num. 85).

1 Triumphato ergo oppido Sena, ad debellandam Visensem urbem accelerat; ea scilicet intentione, ut factorum suorum reddita vice, pro Aldefonso socero suo interfecto, civitatis illius Barbari solveant debitas pœnas (num. 86).

2 Le moine de Silos dit simplement :— Deinde, commisso prælio, per aliquot dies cum magna vi certaretur, cepit eam; atque invento inibi sagittario, qui Aldefonsum regem interfecerat, eum ab utraque manu privare jussit (num. 86). Mais les Mariana, les Ferreras et consorts n'ont garde de manquer cette occasion de montrer leur zèle pour ces rigueurs salutaires.

incommodaient surtout les assiégeans du haut de deux tours de construction romaine qui subsistent encore dans la partie la plus élevée de la ville, et dont une sert aujourd'hui de clocher à la cathédrale, à laquelle elles sont contiguës. C'est à Viseu, qui n'a guère, de nos jours, que 9,000 habitans, que réside le *governador das armas* de la Haute-Beira.

Incontinent (*improperè*), Ferdinand alla mettre le siége devant Lamecum (Lamego) qui, malgré l'élévation de ses murailles et sa réputation d'inexpugnable, ne put résister longtemps au déploiement extraordinaire de machines et de tours de bois dont il la fit environner et presser, et du haut desquelles ses soldats battirent en brèche les fortes murailles de la ville avec tant d'ardeur et de persévérance qu'en peu de jours ils y pratiquèrent une ouverture, par où ils y pénétrèrent en nombre suffisant pour la réduire. Partie des Maures qui la défendaient furent égorgés; les autres furent mis aux fers et voués au service des églises; car toujours le pieux roi Ferdinand avait soin que, des dépouilles provenant de ses victoires, la meilleure part fût, en l'honneur du suprême artisan qui les lui accordait, distribuée entre les églises et les pauvres du Christ[1]. Poursuivant ses succès, il prit dans la même campagne la forteresse de Saint-Just, située sur le fleuve Malva, et le château de Tharoca, que quelques historiens croient être les petites villes de San-Martin et de Taranza, ainsi que plusieurs châteaux du voisinage que le chroniqueur néglige de nommer; et il fit raser tous ces châteaux jusqu'au sol, afin que les barbares n'y tinssent plus à l'avenir des garnisons incommodes aux chrétiens, et perdissent tout espoir de garder ces frontières[2].

[1] Siquidem Fernandus rex solerti semper cura provibebat, ut de victoriarum suarum spoliis ad laudem summi opificis, qui eum victorem reddebat, melior pars per ecclesias et Christi pauperes, distribueretur (num. 87).

[2] Quæ ne in eis contra christianos, eo quod importunitate locorum infesta erant, Barbari ulterius præsidia ponerent, ad solum usque destruxit (l. c.).

La prise de Viseu eut lieu le 25 juillet, et celle de Lamego le 29 novembre 1057, jour de la fête de saint Saturnin qui, en cette année 1057, tomba effectivement un samedi, comme l'exprime formellement la Chronique de Coïmbre[1].

Suivant une vieille chronique citée par Brito, Lamego avait pour gouverneur un chef arabe du nom de Zadan Iben Huim, fils de Huim Aboacen, lequel était un des principaux sahebs de cette partie de l'Espagne, et obtint de se retirer sur les terres qu'il avait peuplées entre le Duero, le Tavora et le Vouga, à la charge par lui de payer tribut au roi chrétien[2].

Lamego, située à une lieue du Duero, cinquante-six de Lisbonne, vingt-deux de Coïmbre, seize de la Guarda, neuf de Viseu et douze de Porto, est actuellement ce que les Portugais appellent une *cidade*, et le chef-lieu de la Comarca de ce nom. Lamego est bâti au pied du mont Penude, près du Balsamão et à une lieue du Duero qui coule au nord de la ville, dans une campagne fertile en fruits et surtout en vin excellent. Sa population actuelle est d'environ 9,000 habitans comme celle de Viseu, et ne devait guère être plus considérable au onzième siècle. Ferdinand fit purifier et vouer au culte du Christ la principale des mosquées arabes (la Djemmah-Kibireh) qui subsiste encore aujourd'hui. Plusieurs parties de cette mezquita sont d'une bonne conservation, et présentent tous les caractères de l'architecture sarrasine proprement dite. La cathédrale, au contraire, bâtie, comme nous le verrons dans la suite, par le comte Henri de Bourgogne, gendre d'Alfonse VI, et père du premier roi de Portugal Alfonse Henriquez, sur un angle de terre ou presqu'île formée par

[1] Era MLXV (1057) rex Fernandus accepit Viceu VIII kalendas Augusti (Chr. Conimb., p. 337). Pressa fuit civitas Viseu VIII kls Augusti in die S. Cucufati per manus Fernandi regis. — Era MLXV (1057) rex Fernandus cepit Lamecum III kalendas decembris in die S. Martini (lege S. Saturnini) in Sabbato (Chr. Conimb., p. 337).

[2] Brito, Monarchia Lusitana, t. II, l. VII, c. 28.

la jonction du petit rio Jafel avec le Balsamão, appartient à l'architecture allemande dont le style domina particulièrement en ce siècle, et ne commença à se modifier, par le mélange des formes sarrasines, que dans le suivant. Ferdinand ne mit point d'évêque à Lamego pas plus qu'à Viseu, sans doute parce que la population des deux villes, après l'expulsion des Musulmans qui les habitaient, fut d'abord trop peu considérable pour mériter les soins d'un pasteur particulier[1].

Ces succès animèrent Ferdinand. Coïmbre était, dans cette région, le chef-lieu, ou mieux, la capitale d'une sorte de confédération musulmane, ne relevant, à ce qu'il semble, que nominalement des émirs de Badajoz, et, à plus d'un titre, la ville prépondérante de cette frontière extrême des royaumes arabes de l'Andalous. De sa possession dépendait la possession du reste de la contrée, et Ferdinand conçut dès lors le projet d'en faire la conquête. Il se rendit incontinent dans ce dessein au tombeau du bienheureux Jacques l'Apôtre, pour en implorer l'intervention favorable dans l'entreprise qu'il méditait; et, le 20 janvier 1058, il se présenta au-

[1] Lamego dépendit, dès l'année suivante, de l'évêché de Coïmbre, jusqu'en 1144, que le premier roi de Portugal Alfonse Henriquez lui donna pour évêque Domnus Menendus, par lequel commence le catalogue des évêques modernes de Lamego. — Avant ce temps, le pape Pascal II (la papauté intervenait alors souverainement dans les affaires de la chrétienté), écrivant à l'évêque de Coïmbre Domnus Mauritius, le chargea expressément du soin d'administrer les territoires de Lamego et de Viseu : — Episcopalium quondam cathedralium ecclesias Lamecum et Viseum tuæ tuorumque successorum provisioni curæque committimus (voy. l'appendice du t. III de la Monarchia Lusitana de Brito, escrit. 14). — La première mention de l'évêché de Lamego se trouve dans les actes du concile de Lugo, tenu avant le second concile de Braga, au temps des Suèves, vers 570. Lamecum y est nommé avec Tuentica, Atauoca, Cantabiano, Omnia et Camianos. En ce temps l'évêché de Lamego était suffragant de Bracara, parce que les Suèves, maîtres, au sud du Duero, de quatre évêchés dont faisait partie celui de Lamecum, qui, dans les anciennes délimitations ecclésiastiques de la Lusitanie du temps des Romains, ressortissait de Mérida, ne possédant point cette dernière ville, avaient attribué Lamecum à la juridiction de leur métropole galicienne : attribution conservée sous les Goths, jusqu'à ce que Recceswinth eut rendu Lamecum et les autres églises de la province à l'ancienne juridiction de Mérida.

dacieusement sous les murs de la ville que, par le secours divin, il espérait faire rentrer sous les lois de la chrétienté. Il avait, dans cette vue, imploré pendant trois jours et trois nuits, par d'humbles et ferventes prières, l'intercession du saint apôtre protecteur des armes espagnoles. Le moine de Silos insiste infiniment sur ce point, et nous montre le pieux roi allant deux fois implorer saint Jacques pour le succès de ses armes contre Coïmbre[1].

Située dans la partie la plus occidentale de la Beira formant le district que les Portugais appellent distrito de Beira-Mor (Beira-Major), à 7 lieues de l'Océan, 32 de Lisbonne, 18 de Porto et 12 de Viseu, sur la rive droite du Mondego, dans la plus favorable exposition, au penchant méridional d'une colline qui la défend des atteintes du nord, et dominant de là tout ensemble le fleuve, jusqu'au bord duquel elle descend et qui lui fournit les meilleures lamproies et les aloses les plus renommées de tout le Portugal, et les campagnes et vallées voisines où croissent en abondance la vigne, l'olivier, l'oranger, le citronnier, l'amandier, le grenadier, toutes les espèces à fruit des climats méridionaux en même temps que le blé, le seigle, l'avoine, le maïs, etc., Coïmbre était, comme elle l'est demeurée, une ville riche et importante, mais de difficile accès; et Ferdinand n'en fit pas la conquête, à ce qu'il semble, aussi facilement et surtout en aussi peu de temps que, selon toute apparence, il se l'était promis. On ne connaît point les détails du siége; tout ce que les historiens nous apprennent, c'est qu'il dura au moins six mois, et que la ville se rendit au roi chrétien à certaines conditions, à la suite d'un traité, et par capitulation, soit que la famine l'eût réduite aux dernières extrémités, soit que le mauvais état des murailles, battues par le bélier et en partie rompues dans ces derniers temps, lui fit craindre

1 Monach. Silens. Chr., num. 87.

une prise d'assaut et les sanglantes exécutions qu'elle eût infailliblement entraînées, à en juger par la façon dont ce même roi en avait usé naguère envers Viseu, Lamecum et les autres forteresses emportées par lui [1]. Il y a même une chronique chrétienne fort compétente qui va jusqu'à dire que Coïmbre tomba entre les mains du roi par suite d'une honorable paix, quoique contrainte par la faim. Ce fut le 24 juillet que les habitans, réduits ainsi par les angoisses de la disette à demander merci, envoyèrent des députés au roi chrétien pour se rendre et capituler. Le jour de vendredi, mentionné deux fois dans la Chronique de Coïmbre et dans le Chronicon Lusitanum, et la veille de saint Christophe, dont il est question dans ces deux Chroniques et dans celle de Compostelle, prouvent clairement que la ville se rendit à la date que nous disons ; car la veille de saint Christophe, en cette année 1058, tomba en effet un vendredi. Il y a par conséquent erreur dans les Chroniques qui fixent cette date à l'année 1064 et au 19 ou 25 du mois [2]. Deux jours s'écoulèrent, du vendredi au dimanche, pour régler les conditions de la capitulation. Enfin les deux

[1] Mon. Sil. Chr., ubi supra.

[2] La prise de Coïmbre ne doit point être en effet fixée en 1064, comme il paraît d'abord légitime de le faire sur la foi de la Chronique même de Coïmbre, et ainsi que l'ont fait la plupart des auteurs portugais, tels que Brito, Leitão et Rocha ; elle ne doit pas l'être non plus avec les historiens généraux d'Espagne en 1040; ces derniers attribuent mal à propos à la troisième année du règne de Ferdinand sur Léon ce que les écrivains contemporains disent expressément n'avoir eu lieu qu'après la seizième. Cette dernière date de 1040 est indigne de toute discussion, bien qu'adoptée généralement par la banalité historique courante, en-deçà comme au-delà des Pyrénées. La première semble d'abord, et pourrait être en effet mieux fondée, si la notice même de la Chronique de Coïmbre, d'après laquelle elle a pris cours, ne nous apprenait que cette place fut conquise le 24 de juillet, dans la VIme férie, un vendredi, veille de la saint Christophe ; ce qui ne saurait se vérifier pour l'année 1064, qui eut pour lettres dominicales DC, et dans laquelle, par conséquent, la sixième féerie ne fut pas un vendredi. Il faut remarquer en outre que l'année 1064 fut l'avant-dernière du règne et de la vie de Ferdinand, et que le moine de Silos, rapportant diverses campagnes du roi chrétien contre les Arabes après la prise de Coïmbre, ces conquêtes et ces campagnes ne purent avoir lieu que dans le cours de plusieurs années, et par conséquent antérieurement à cette année 1064.

partis convinrent que les habitans sortiraient de la place avec leurs femmes et leurs enfans, et la livreraient au roi, ainsi que tout ce qu'ils possédaient, à l'exception de l'argent nécessaire à leur voyage. Cinq mille cinquante Musulmans, suivant la chronique d'Alcala, furent toutefois livrés au vainqueur et passèrent de la ville au camp du roi en qualité de captifs. Le roi fit ensuite son entrée solennelle dans Coïmbre, dans la matinée du dimanche 26 juillet, accompagné de sa femme la reine Sancia, des évêques d'Iria, de Lugo, de Viseu et de Mondoñedo, Cresconius, Vestruarius, Sisnandus et Suarius, des abbés de Guimaraens et de Cellanova Petrus et Arrianus, ainsi que des notables ou des grands suivant son armée, que la chronique d'Alcala appelle *alii filii bonorum hominum*[1].

Le moine de Silos raconte au sujet de la prise de Coïmbre une histoire merveilleuse selon le génie du temps : « Un certain pélerin grec *(peregrinus quidam græculus, ut credo)* venu de Jérusalem, dit-il, pauvre d'esprit et d'œuvres, passait les jours et les nuits sous le portique de l'église du bienheureux Jacques, dans les veilles et dans les prières. Comme il commençait à comprendre un peu notre langage, il entendait avec

[1] Voici le passage de la Chronique de Complutum relatif à la prise de Coïmbre :— Rex Fernandus cum conjuge ejus Sancia regina, imperator fortissimus, simul cum suis episcopis Cresconio Iriensi Apostolicæ Sedis, Vestruario Lucensis Sedis, Sisnando Visensis Sedis, Suario Minduniensis, seu Dumiensis Sedis; similiter abbatibus, Petro de Asceterio Vimaranensi, cum suo præposito Arriano confratre, et de comatio Cella-Novæ Arriano abbate, et alii multorum filii bonorum hominum, obsedit civitatem Colimbriam, et jacuit ipse rex cum suo exercitu......vi menses : et capta fuit in manus illius regis per honorificentiam pacis, et cum presura famis. Et exierunt inde ad captivitatem v millia L Sarracenorum, et fuit ipsa capta, et ipsa captivitas in vespera S. Christophori, quæ est vii id. julii era quæ sursum resonat (p. 316).—Le moine de Silos dit simplement : — Siquidem quum per aliquot temporis in spatia Conimbrienses infra mœnia inclusos teneret, positis in gyro arietibus murum civitatis in parte fregerat. Quod videntes barbari, legatos cum suppliciis ad regem miserunt, qui sibi liberisque vitam tantummodo postulantes, et urbem et omnem substantiam præter viaticum per parcum stipendium regi tradiderunt (num. 89).

surprise et même avec un certain sourire les indigènes qualifier le saint de soldat et de chevalier, dans les prières qu'ils lui adressaient pour le succès des armes chrétiennes, pensant que de telles épithètes ne pouvaient convenir à un apôtre. Or, une nuit qu'il était à sa place accoutumée, veillant et priant, voilà que, subitement ravi en extase, l'apôtre Jacques lui apparut en habit militaire, tenant des clés à la main, et, d'un ton et d'un air également délibérés : — « Hier, lui dit-il, tournant en raillerie les pieux désirs de ceux qui m'adressaient des prières, tu croyais et disais que je n'avais jamais été guerrier ni vaillant : qu'en dis-tu? » Et là-dessus un cheval de grande stature et tout resplendissant d'une blancheur de neige, ayant été amené devant les portes de l'église qu'il éclairait dans toutes ses parties, l'apôtre y monta, et, montrant les clés qu'il tenait à la main, apprit à notre Grec qu'avec ces clés le roi Ferdinand entrerait le lendemain matin, à la troisième heure du jour (neuf heures du matin), dans la cité de Coïmbre. Le lendemain, qui était un dimanche, aux premières clartés du jour, le pélerin, tout étonné de sa vision, assembla les prêtres et les principaux de la ville, et leur raconta la chose dans tous ses détails, et qu'à l'heure même où il parlait, le roi Ferdinand était entré dans Coïmbre. Les prêtres et les chefs, ayant pris note de cela, expédièrent en toute hâte des députés vers le camp du roi pour s'assurer de la vérité, et savoir si cette vision procédait en effet de Dieu. Or, les députés, arrivés à Coïmbre, trouvèrent que les choses s'étaient exactement passées comme l'apôtre Jacques de Compostelle l'avait révélé au pélerin, et que le roi était effectivement entré dans la place au jour et à l'heure dits[1]. — Si un

[1] Monach. Silens. Chr., num. 90. — J'ai conservé au récit qu'on vient de lire le caractère qu'il a dans l'original. C'est ainsi que les Espagnols, vivant dans des guerres perpétuelles avec les Arabes, avaient fait du paisible pêcheur Iakoub Zébédei un guerrier et un matamore (mata-moros, tue-Maures).

diplôme du roi Ferdinand, publié par Sandoval, est authentique, quoique sa date et quelques autres circonstances lui donnent un air un peu suspect, les moines de Lorvau auraient beaucoup contribué à la prise de Coïmbre, en engageant le roi à persévérer au siége de la place, et en lui fournissant des vivres en abondance au moment où faute de subsistance il se disposait à le lever[1].

Le roi remit le gouvernement de la nouvelle conquête, ainsi que de toutes les terres dont elle entraîna la soumission au sud du Mondego, à un haut et puissant personnage qui nous apparaît avec un caractère singulier, et dont la biographie, mieux connue, éclairerait bien des points restés obscurs des relations des chrétiens avec les Arabes à cette époque. Malheureusement on n'a sur lui que quelques vagues notices. Ce personnage s'appelait Sisenand. Son pouvoir s'étendait, à ce qu'il semble, de l'un et de l'autre côté du Mondego, sur toute cette partie de la Beira que les Portugais appellent Comarca de Coïmbra, comprenant tout le fertile territoire qu'arrosent vers le nord les rios Frio et Giräo, et vers le sud l'Alba, le Ceyra, le Deuza et le Soure, territoire qui embrassait alors, ce semble, partie des districts actuels d'Aveiro et d'Arganil vers le nord et vers l'est, et partie du district de Leira vers le sud, confinant par là à l'Estramadoure portugaise.

Il n'y eut dès lors plus de Musulmans dans la portion supérieure du Portugal touchant à la Galice; Ferdinand les contraignit tous à passer le Mondego[2]; mais il les admit, selon toute apparence, à habiter sous certaines conditions les terres de la juridiction de Coïmbre au sud du fleuve; et ce fut Sisenand qu'il chargea particulièrement du soin de les gouverner. Sisenand parlait leur langue, connaissait leurs mœurs et leur

[1] Voyez Sandoval, Hist. del rey Fernando el Magno.

[2] Expulsa itaque de Portucale Maurorum rabie, omnes ultra fluvium Mondego, qui utramque à Gallecia separat provinciam, Fernandus rex ire cogit (Monach. Silens. Chr., num. 89).

religion. Fait prisonnier dans sa jeunesse, en Portugal, par Ebn Abèd, l'émir de Séville, que le moine de Silos appelle roi de la province Bétique, et amené à Séville, il y avait gagné les bonnes grâces de l'émir qui l'avait successivement élevé à divers emplois importans, dans l'exercice desquels il s'était si fort illustré, que le roi barbare, pour parler comme notre bon moine, l'avait pour plus cher et en plus grande estime que qui que ce fût d'entre les grands de son royaume et de sa religion. Et à ce point qu'il ne faisait ni n'entreprenait rien sans le consulter. Sisenand avait ainsi vécu plusieurs années à Séville, d'abord comme prisonnier, et puis comme conseiller et ami d'Ebn Abèd. Ayant quitté Ebn Abèd, Sisenand avait été mis, par diverses circonstances, en relation avec Ferdinand, et, par ses lumières et par son mérite, en avait obtenu le gouvernement de ses nouvelles conquêtes, gouvernement dans lequel il devint l'un des chefs les plus éminens de l'époque, et sut se faire également craindre et respecter des chrétiens et des musulmans, même des plus considérables, jusqu'à la fin de sa vie : toutes particularités consignées brièvement dans la seule chronique du moine de Silos, mais remarquables et caractéristiques, et que je n'ai eu garde d'omettre ici[1].—Sisenand prit ou reçut dès lors le titre arabe de wazir sous la forme espagnole *alvasir;* titre qu'il avait porté, selon toute apparence, à Séville, près de l'émir Ebn Abèd. Le premier diplôme où il figure avec ce titre est de 1070. Il

[1] Voici le court passage du moine de Silos qui contient implicitement ce que nous venons de raconter, et révèle toute cette notable figure de Sisenand : — Sed his civitatibus, quas juri Paganorum abstulit (ultra fluvium Mondego) Sisenandum quemdam consiliis illustrem præfecit. Is namque ab Abenhabeth Bæticæ provinciæ rege cum alia præda, ex Portucale olim raptus, multis præclaris commissis inter barbaros insudando, in tantam claritatem pervenerat; ut præ omnibus totius regni barbaro regi carior habebatur. Quippe cujus neque concilium, neque inceptum ullum frustra fuerat. Ceterum ubi relicto Abenhabeth, Sisenandus ad Fernandum regem profectus est, his supradictis artibus, et nobis insignis, et barbaris usque ad extremam diem maximo terrori fuit (Ibid., l. c.)

existe, dans les documens de Pedroso, un autre acte de 1087 dans lequel Sisenand est appelé *alvasir* et *seigneur* (*dominus de Coïmbra et de toute la terre de Santa-Maria.* Nous avons vu que le titre d'alvasir équivalait à cette époque à celui de gouverneur, de comte ou de président d'une ville ou d'un territoire, chef militaire des hommes d'armes de la juridiction, et magistrat suprême, jugeant sans appel par ses *ouvidores* ou vicaires, et réformant librement les jugemens des autres tribunaux du pays, hormis en de certains cas graves, réservés particulièrement à la décision du roi[1].

Coïmbre, sous l'administration de Sisenand, fut décorée de divers édifices et fort agrandie, principalement dans cette partie de la ville qui descend vers le fleuve. Presque tous les vieux monumens de cette partie, qu'on appelle la ville basse, datent de cette époque. L'ancienne cathédrale, construite dans le genre gothique, et que tout porte à croire de ce temps, est remarquable par le tombeau même du grand comte Sisenand, (Siznando) qui s'élève au dehors, adossé à la muraille, conformément aux anciens canons qni interdisaient d'inhumer les corps dans l'intérieur des temples. Les deux églises bâties l'une au-dessus de l'autre, qui ornent la grande place de la ville basse, sous l'invocation de saint Jacques (san Thiago), et de saint Martin (Martinho), paraissent de construction plus moderne[2].

[1] Voyez ci-devant, t. IV, p. 313 et suiv.

[2] La dévotion particulière des Espagnols pour saint Martin est remarquable. Outre les innombrables églises placées sous son invocation, comme celle de Coïmbre, il existe en Espagne trois cent quatre-vingt-cinq villes de Saint-Martin avec ou sans autre dénomination. Toutes appartiennent aux provinces septentrionales ou au moins centrales de la Péninsule : la Castille Vieille et Léon en comptent cinquante-huit ; la Catalogne vingt-quatre ; la Castille-Nouvelle sept ; l'Aragon six ; la Galice et les Asturies, à elles seules, deux cent quatre-vingt-dix. — Saint Martin ayant été un saint guerrier, il est probable que les Espagnols l'invoquèrent dans leurs guerres, et donnèrent son nom aux villes qui le portent, à mesure qu'ils les retiraient des mains des Musulmans. C'est au moins la seule explication vraisemblable de l'extrême fréquence de ce nom dans les dénominations géographiques de la Péninsule.

L'Espagne orientale dans ce même temps était marquée de nombreuses vicissitudes impossibles à suivre et à exposer méthodiquement. Nous avons entrevu toutefois par les chroniques musulmanes quels rapports Raymond Bérenger, qui gouvernait alors le comté de Barcelone, avait dans ce temps (tandis que Ferdinand secourait l'émir de Tolède, et que son propre fils Alfonse était dans ses armées) avec les Arabes de la famille ou de l'alliance d'Ebn Abèd de Séville. Une fois nous l'avons vu venir jusque dans les plaines de Murcie au secours des troupes d'Ebn Abèd, dont le beau-frère était émir souverain de Dénia. Raymond Bérenger, à ce que tout indique, était dans les meilleurs rapports, et presque en des rapports d'amitié, avec ce dernier émir, Ali ben Moudjéhid, de qui dépendaient aussi les îles Baléares; et ce fut sans doute pour payer en partie les secours que le comte de Barcelone fournit au beau-frère d'Ali ben Moudjéhid, que celui-ci soumit à la juridiction épiscopale de Barcelone, par un acte de donation sous la date de cette année 1058, toutes les églises de sa principauté, y compris celles de Maïorque, Minorque et Ibiza. Voici la traduction fidèle de ce curieux document :

« Au nom de Dieu tout puissant (lisez clément et miséricordieux), moi, Hali, duc de Denia et des îles Baléares, fils de Mugehid, duc autrefois de ladite cité, avec l'assentiment de mes fils et des autres Ismaélites grands de mon palais, je concède et octroie au siége de la Sainte-Croix et de sainte Eulalie de Barcelone et à son prélat Guillabert toutes les églises et la juridiction épiscopale de notre royaume, tant dans les îles Baléares que dans la ville de Dénia, afin que, dorénavant et à perpétuité elles restent dépendantes du diocèse de la dite ville de Barcelone, et afin que tous les clercs, prêtres et diacres qui demeurent dans les dits lieux, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et depuis l'enfant jusqu'au vieillard, ne puissent demander, de ce jour en avant, à au-

cun évêque, ni quelque ordre que ce soit, ni la consécration par le chrême, ni quelque charge ecclésiastique que ce puisse être, si ce n'est à l'évêque de Barcelone, ou à un de ses délégués. Que si quelqu'un, (ce qu'à Dieu ne plaise), tentait méchamment d'annuler ou de violer notre volonté en ceci, qu'il encoure la colère du roi du ciel et soit excommunié de toute loi, et que nonobstant toute opposition ce privilége demeure hors de toute discussion, stable et ferme à jamais. Charte de donation faite dans la ville de Dénia en l'année 1058[1]. »

En cette même année, le XIV des kalendes de décembre (16 novembre 1058), huit évêques du comté ou principat de Raymond Bérenger, savoir : cinq évêques catalans et trois

[1] Voici la traduction latine de cet acte important dont l'original arabe s'est perdu, traduction certifiée conforme par Wifred, archevêque de Narbonne ; Raimbaut, archevêque d'Arles ; Arnault, évêque de Maguelonne ; Guilhem, évêque d'Urgel ; Froterius, évêque de Nismes ; et par Arluvinus, prêtre et notaire, qui dressa l'acte traduit de l'arabe, rapporté par Diago, Historia des los Condes de Barcelona, l. II, c. 45. — In Dei omnipotentis nomine (traduction sans doute du *Besm Ellah el Rahman el Rahym*, au nom de Dieu clément et miséricordieux, par lequel les musulmans commencent tous les actes de ce genre) ego Hali dux urbis Deniæ et insularum Balarium Mugehid jam dictæ urbis olim Ducis proles. assensu filiorum meorum et ceterum Ismaelitarum in meo Palatio majorum, contrado atque largior sedi sanctæ Crucis sanctæque Eulaliæ Barchinonensi et ejus præsuli Guislaberto omnes ecclesias et episcopatum Regni nostri quæ sunt in insulis Balearibus et in urbe Denia ut perpetuo deinceps maneant sub Diocesi prædictæ urbis Barchinonensis, et ut omnes clerici, presbyteri et diaconi in locis prefatis commorantes a minimo usque ad maximum, a puero usque ad senem ab hodierno die et tempore minime conatur deposcere ab aliquo Pontificum, ullius ordinationem clericatus, neque Chrismatis sacri confectionem, neque cultum aliquem ullius clericatus nisi ab episcopo Barchinonensi aut ab illo cui ipse preceperit. Si aliquis, quod absit, hoc largitionis donum improbo nisu annullare vel disrumpere conatus fuerit, celestis Regis iram incurrat, et ab omni lege penitus exors fiat, et postmodum hoc maneat indiscussum et firmum omne per ævum. Facta charta donationis VII kalendas januarii anno præscripto (Egiræ 419) apud urbem Deniam jussu Hali et assensu filiorum suorum majorumque suorum infærius corroboratum (les noms de ces magnats du palais d'Ali ne nous ont pas été transmis par les évêques traducteurs dont les signatures accompagnent l'acte authentique conservé dans les archives de la cathédrale de Barcelone, d'où Marca l'a tiré).

évêques de la France méridionale, s'assemblèrent à Barcelone à l'effet de consacrer la nouvelle cathédrale récemment relevée par le comte Raymond Bérenger, et d'approuver le décret d'Ali ben Moudjéhid en faveur de l'évêque de ce dernier siége. Les évêques catalans étaient Guillelm, évêque d'Urgel, un autre Guillelm, évêque d'Ausone (Vic), Bérenger, évêque de Girone, Paternus, évêque de Tortose (qui avait un pasteur chrétien, bien qu'encore sous la domination musulmane), et Guillabert, évêque de Barcelone; les évêques français étaient Guifred, archevêque de Narbonne, qui signa le premier, Raymbaud, archevêque d'Arles, et Arnaud, évêque d'Elne. La cathédrale, restaurée par les soins du comte Raymond Bérenger avec le concours de sa femme Almodis et de l'évêque de la ville Guillabert[1], fut placée sous l'invocation de la sainte croix et de sainte Eulalie, vierge et martyre. Quant à l'acte d'attribution accordé par l'émir de Dénia à l'évêque de Barcelone, les assistans le confirmèrent dans toutes ses parties et ordonnèrent à tous de se conformer aux clauses expresses de cet acte, sous peine d'excommunication et d'anathème[2]. Les évêques et le comte fixèrent aussi de concert, et d'une manière précise, les limites de l'évêché de Barcelone, qu'on rétablit particulièrement par devers celles des évêchés d'Ausone et de Girone, qui, à ce qu'il semble, avaient dû se permettre quelque empiétement sur les terres de sa circonscription. De ce côté, ces limites allaient, selon toute apparence, jusqu'où elles vont de nos jours: du côté du midi et de l'occident elles s'étendaient le long de la côte maritime jusque vers Tortose. On nota de plus, comme devant appartenir un jour

[1] In qua renovatione et restauratione habuit consortem cooperatorem, et factorem pium atque benignum Guillabertum præfatæ præsulem urbis.

[2] ... Sicut illa scriptura testatur, quam inde Mujehid et filius ejus Hali Hismaëlitæ quondam fecerunt, et Guillaberto episcopo Barchinonensi dederunt et tradiderunt.

à notre évêché, le territoire de Balaguer vers la Sègre, dont on se proposait de faire la conquête; car on voulut, par une prévision remarquable, qu'il fût pourvu dès ce temps à toutes les éventualités de l'avenir, à tous les agrandissemens légitimes et probables, qu'on régla à l'avance, et dont les signataires firent une obligation pour leurs arrière-neveux [1]. C'est ainsi que le grand nom de Tarragone préoccupant encore les esprits, on statua que si, comme le comte en avait formé le projet, Tarragone était quelque jour tirée par les princes barcelonais de l'état d'abaissement où elle languissait, elle serait rendue par eux ou par leurs successeurs aux anciens honneurs qui lui étaient dus, et rétablie dans tous ses droits épiscopaux de métropole [2]. Ceci se passait le 16 novembre 1058. Déjà le 5 septembre précédent [3], une ligue avait été faite et conclue à Barcelone entre le comte de cette dernière ville et Ermengaud, comte d'Urgel, contre l'émir de Saragosse, en présence des mêmes évêques que nous venons de voir consacrer la cathédrale de Barcelone, et accepter solennellement le décret d'Ali ben Moudjéhid. « In nomine Dei. Hæc est convenientia quæ est facta inter domnum Raymundum Barchinonensem, et domna Almodis comitissa, et domnum Ermengaudum comitem Urgellensem, » dit au début ce pacte de guerre. Les premiers efforts de cette ligue, à en juger par la mention des terres de Balaguer rapportée plus haut, devaient porter, ce

[1] ... Et contra occidentem versus Dertosam annotatos Balagarii locos : ut quicquid infrà et extra (prædicta sedes) adquisivit vel adquisiverit..... habeat confirmatum per nos prædictos episcopos, et manu nostra roboratum, sive per alios, atque per me Raymundum comitem, et per me comitissam Almodem, et successores nostros, et filios, et nepotes, et pronepotes, et deinceps alios.

[2] Nam et providentià nostra curavit, ut si Tarraco, quæ diu elanguit, adhuc per nos principes, aut per successores nostros largiente Deo vires convalescendi habuerit, et in pristini honoris statum Deus reduxerit; per nos et successores nostros non perdat quod justè habuit, et habere debebit, et debitè recuperare poterit.

[3] Actum est hoc nonis septembris anno xxviii regis Henrici.

semble, particulièrement sur ce point, et tendre, suivant les vœux du comte de Barcelone, à l'agréger définitivement aux terres du principat. L'inimitié qui existait entre l'émir de Dénia, Ali ben Moudjéhid, et l'émir de Saragosse, semblait devoir favoriser encore les projets de Raymond Bérenger. L'émir ou roi musulman de Saragosse dont il s'agit se nommait en ce temps Ahmed el Moktader Billah; il était fils de Souléiman ben Mohammed ben Houd el Djezamy el Mostaïn Billah; c'était le second prince de la dynastie des Houdides, dont le règne s'étendit de 1046 à 1081, l'espace de trente-six ans. Il est appelé dans l'acte Alchagib Maurorum dux Cæsaraugustæ, et plus barbarement par quelques-uns, Archagibus (le hadjeb, duc des Maures de Saragosse); et ceci peut donner à penser que les émirs Beny Houd avaient pris le titre de habjeb, au lieu de celui d'émirs, lorsque le dernier des khalifes Ommyades de Cordoue vint se réfugier, en *1031*, près de Souleïman ben Mohammed ben Houd el Mostaïn Billah, le fondateur de la dynastie. Ahmed est ainsi nommé Alchagibus, non de son nom, mais de son titre, comme il est souvent arrivé dans les relations obscures entre peuples parlant des langues entièrement différentes. Aguirre fait tenir d'ailleurs mal-à-propos à Césaraugusta le *Conventus Episcoporum*, qui dressa et confirma, selon l'usage du temps, l'acte de confédération entre les deux comtes. Ce conventus fut tenu en effet à Barcelone et non à Saragosse, siége de la puissance contre laquelle on voulait armer [1]. Les deux comtes s'engagèrent à se soutenir mutuellement contre Alchagib, c'est-à-dire contre Ahmed ben Souléïman; et Ermengaud, qui, auparavant, n'avait pas été, ce semble, sans rapports avec l'émir dont il s'agit, promit de n'avoir plus dorénavant avec lui ni paix ni trêve, ni aucune société, ni

[1] Il faut donc corriger et lire dans Aguirre (Collect. Concil. Hisp, t. III, p. 220), *apud Barcinonem*, au lieu de *apud Cæsaraugustam*.

rien qui pût y ressembler de près ou de loin, de ne pas même traiter avec lui, par quelque intermédiaire que ce pût être, sans la permission et l'assentiment du comte Raymond et de la comtesse Almodis [1]. Je continuerai l'analyse de cet acte précieux, qui fait si bien comprendre l'état social à l'époque dont il s'agit, dans cette partie de la Péninsule qui touche de si près et par tant de points à notre pays et à notre propre histoire. Les passages mêmes de l'original, en latin franco-barbare, que je continuerai de rapporter en note, montreront aussi que même les évêques et les chefs militaires du sommet de l'échelle sociale avaient déjà peine à s'en tenir à la langue officielle, qui se corrompait et s'altérait dans leur bouche, et dans laquelle faisaient violemment, et malgré tout, irruption les mots et la syntaxe de la langue vulgaire, non encore entièrement formée elle-même. Ermengaud promit de faire, d'accord avec le comte Raymond, une guerre constante à leur voisin musulman, avec ou sans lui, et de lui venir en aide toutes les fois qu'il en serait requis (*sine engan*), dans les expéditions et chevauchées (*calvacadas*) que le comte et la comtesse feraient avec leurs hommes sur les terres de l'émir : pour ce service, le comte d'Urgel se réserva le tiers des terres conquises, outre certains droits formellement exceptés par lui et qu'il appelle *donum de avere*, *donum de ingeniatores* et *donum de sagittas*. Et que cela soit fait, dit l'acte, *sine engan*, en faveur du comte d'Urgel, par le comte de Barcelone et par la comtesse sa femme. Et si Dieu donnait au susdit comte Ermengaud ou à ses hommes de faire quelque conquête, de cette heure en avant, sur les terres et les châteaux de Alchagib de Saragoza, (c'est la première fois que le nom de Cæsaraugusta se montre, dans un acte de la

[1] ... Convenit... ut de ista hora in antea non habeat cum Alchagib nec pacem nec trevam, nec ullam societatem quæ pacem similet nec trevam, nec ille nec homo per eum, nec per ullum nuncium non dirigat ei sine consilio et absolvimento de supradicto Comite Raymundo et de supradicta Almodi comitissa.

langue officielle, sous sa forme vulgaire), l'acte statua qu'on en ferait trois parts, que le comte et la comtesse en auraient deux et Ermengaud une, à la charge par Ermengaud d'entrer pour un tiers dans les frais et dans toutes les charges de l'occupation [1]. On décida aussi que si Ermengaud voulait bâtir sur la roche qui s'élève en face du château de Podio-Rubeo, aujourd'hui Purroy, dans l'évêché d'Urgel, à une lieue de Benavarre, les deux comtes et la comtesse y aviseraient ensemble par moitié, et y mettraient tous les hommes du château de Podio-Rubeo et du château de Pilzano, aujourd'hui Pilzan, près de Caserras et Zurita, à une lieue aussi de Benavarre, sur la Noguera Ribagorçana [2]. C'est par là que les chrétiens catalans commençaient à presser le royaume de Saragosse, du côté de l'est, et s'approchaient de Barbastro et de Huesca, gagnant pied à pied les vallons et la terre, de rocher en rocher, ou, pour parler la langue de l'époque, de puig en puig [3]. Du côté du nord pesait aussi sur les domaines d'Ahmed l'Aragon, constitué en royaume sous Ramire dans les vallées supérieures de la Cinca et du Gallego, vers le mont Perdu et le mont Maudit. Iacca était sa capitale. Aïnsa, bâtie à l'extrémité d'une vaste plaine, au confluent de la Cinca et de l'Ara, était celle du royaume de Sobrarbe, récemment réuni à l'Aragon, et le point le plus rapproché alors des domaines d'Ahmed ; mais bien que Lérida, Balaguer, Barbastro, Huesca, Loarre, Ayerbe, etc., fussent encore en la possession de ce dernier, les chrétiens le serraient vers le nord, et, sur toute la ligne des Pyrénées, se fortifiaient et s'apprêtaient à la con-

[1] Et ipsos castros mittat Ermengaudus comes tertiam partem de opera, de loger, et de guarda, quæ in eis erit necesse.

[2] Et si comite Ermengaudo voluerit ædificare ipsa rocha quæ est ante castro Podio-Rubeo, ædificent eam insimul præfati comites, et jam dicta comitissa per medietatem.

[3] Puig, pui, puy, hauteur, élevation ; d'où tous les puys connus, Puylaurens, Puymaurin, etc.

quête. Ermengaud promit tout cela, non pas seulement à Raymond Bérenger, mais encore à la comtesse Almodis, sa femme, nommée plus de quinze fois dans l'acte, avec les mêmes formules de considération et de respect, et l'on s'engagea des deux parts à garder la convention souscrite, jusqu'à ce qu'on eût fait la paix avec Alchagib, duc de Saragosse, et même en ce cas la partie contractante devait agir ouvertement, excepté au cas que l'une et l'autre parties auraient pour agréable que la paix fût contractée volontairement par l'une ou par l'autre, sans violence[1]. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'acte fut conclu dans les nones de septembre, la vingtième-huitième année du règne de Henri, c'est-à-dire le 5 février 1058. Henri, premier du nom, fils de Robert, roi de France, avait en effet succédé à son père Robert, le 20 juillet 1031; on était donc dans la vingt-huitième année du règne de Henri Ier, le 5 septembre 1058. — Robert Guiscard, en cette même année, gentilhomme normand et duc de la Pouille et de la Calabre, chassa les Sarrasins de la Sicile, qu'il donna à son frère Roger : tel fut le commencement des royaumes de Naples et de Sicile, qui bientôt entreront dans la sphère d'action du roya me d'Aragon dont nous venons de parler; mais il est temps de revenir au royaume de Léon.

De retour à Léon de la conquête de Coïmbre, après avoir été en rendre grâces au bienheureux apôtre à l'intercession duquel il l'attribuait, Ferdinand convoqua ses magnats en assemblée générale pour délibérer sur la situation de la chose publique, et il résolut avec eux de porter la guerre, l'année suivante, chez les Musulmans qui, à l'est de la province carthaginoise et du royaume de Saragosse, habitant les châ-

[1] Conveniunt... ut ex utrasque partés teneant ista convenientia suprascripta usquequo cum Alchagib duce Cæsaraugustæ faciant pacem, et hoc etiam faciant sine engan, exceptus quantum unus ad alium de illis ex utrasque partes sibi absolverint per gratum sine forcia.

teaux situés le long du fleuve Durius, exerçaient de là leurs ravages sur les terres des chrétiens, et les soumettaient à des courses de pillage journalières sur la limite des deux empires [1].

Dès que le temps propre à la guerre fut revenu, Ferdinand, ayant recomposé son armée, envahit donc les châteaux arabes situés sur cette frontière. Sa marche eut lieu dans la direction du nord-ouest au sud-est. Il prit d'abord le château de Gormaz, situé sur le Duero (San Estevan de Gormaz), tour-à-tour au pouvoir des chrétiens et des Musulmans dans le cours de ces deux derniers siècles; cette fois rendu pour toujours à la domination des premiers. Après quoi il entra dans Vadum-Regis (Valde Rey), qu'il aliéna, selon les formalités requises, aussitôt après sa reddition, et se porta vivement sur la cité de Berlanga, qui protégeait les nombreux châteaux situés autour d'elle. Les habitans, saisis de terreur à l'approche du roi, et avant qu'il eût eu le temps de les bloquer entièrement, percèrent leurs murailles du côté opposé, pendant qu'il faisait investir leurs portes, et s'échappèrent, laissant à la merci de l'ennemi leurs femmes et leurs enfans qui ne purent les suivre. Il envahit ensuite, à ce que tout porte à croire dans la même campagne, Aquilera et le château de Saint-Just, ainsi que le municipe de Sancta-Mayra, pour la reddition duquel il dut livrer combat. Le château de Guermos fut moins bien traité encore : Ferdinand le fit détruire et effacer du sol. Il ne laissa debout aucune des tours ou vigies (atalayas) que, suivant leur usage, les Arabes avaient construites de distance en distance sur les cimes du mont Parrantagon; et réduisit de même à rien les hameaux,

[1] Rex verò Fernandus pro triumphato hoste limina Beati Apostoli cum donis deosculans, ad Legionensem urbem alacer revertitur. Ubi magnatorum suorum generalem habens conventum, statuit barbaros, qui à parte orientis ex provincia Carthagine et Cæsaraugustano regno invadentes munitiones, et crebra Castella, secus Dorium flumen sita, inhabitabant, bello aggredi (Monach. Silens. Chr., num. 90).

campemens ou dowars, construits pour protéger les bœufs des laboureurs, dans la vallée de Horce-Corex, probablement ainsi appelée du nom de quelque tribu issue d'un membre de l'antique tribu mekkoise de Koraïsch dont était sorti le prophète lui-même [1]. Il termina là cette campagne qui dura, selon toute probabilité, tout l'été de 1059.

Il assura, dans le printemps de l'année suivante (1060), la frontière de Cantabrie contre les incursions des Barbares (je parle comme le moine de Silos) qui, de la province celtibérienne et du royaume de Tolède, y entretenaient des alarmes continuelles [1]. Chrétiens et musulmans labouraient en armes, l'arc sur l'épaule et la lance à la main, comme les fils des patriarches. Tel était partout le sort des terres limitrophes des deux dominations dans la Péninsule. L'action et la réaction de l'une sur l'autre entretenaient des deux parts l'inquiétude et l'alerte [2]. Les colons cultivateurs placés sur les limites extrêmes de nos possessions africaines, incessamment aux prises avec les tribus limitrophes, sont à cet égard dans une situation analogue à celle où n'a cessé de se trouver quelque partie de l'Espagne durant les huit siècles de la domination musulmane. Puis, avec une vaillante armée et un nombreux corps de frondeurs, recrutés de toutes les parties de son royaume, il marcha contre la province carthaginoise avec le projet de la conquérir ou tout au moins de la soumettre à un de ces ravages systématiques dont nous venons de lui voir faire une si vigoureuse application en deçà du

[1] Nihilominus castrum Guermos aggrediens ad solum usque destruxit: prostravit etiam turres omnes vigiliarum barbarico more super montem Parrantagon eminentes, atque municipia in valle Horcecorex ob tuitionem arantium boum per agros passim constructa (l. c.).

[2] Ceterum ubi Cantabriensium confinia a formidine barbarorum ex Celtiberia provincia et Toletano regno eructantium securum fecit....

[3] Ce mot même d'alerte est passé de l'arabe dans l'espagnol, et de là dans la langue romane et le français; *al herdh* a, en arabe, la même signification que le mot que nous en avons formé par une légère altération d'orthographe.

Guadarrama sur les pasteurs et agriculteurs musulmans de la vallée de Horce-Corex (peut être Ardh ou Ordz-Koraïsch, pays, terre de Koraïsch). Je ne vois pas précisément ce que le moine chroniqueur peut entendre par la désignation de Alpes de Oña, qu'il emploie à l'occasion de cette campagne. Ayant franchi, dit-il, les Alpes de Oña d'une course rapide, (j'emprunte son propre langage), tel qu'un lion affamé, qui voit de loin et qu'attire la foule présente des troupeaux répandus dans les champs découverts, tel le roi espagnol envahit, altéré de conquête, les campagnes des Arabes [1]. Et, en effet, un peu témérairement à ce qu'il semble au chroniqueur, il mena son armée tout animée de son ardeur au-delà du Somo-Sierra, le long du rio Jarama, jusque sur le territoire et sous les murs de la ville sarrasine de Talamanca, riche alors par les établissemens agricoles qui couvraient au loin les terres soumises à sa juridiction, et par les nombreux troupeaux de brebis et de gros bétail que nourrissaient les fermes et les pâturages voisins de ses dépendances. Selon l'usage, le roi chrétien marqua sa marche par la destruction et amoncela les ruines sur son passage, incendiant les campagnes, prenant les châteaux et les villes avec ou sans garnison, tuant tous ceux de la race ennemie, hommes, femmes et enfans, que pouvait atteindre le glaive de ses soldats, et livrant à ceux-ci l'héritage et les propriétés de toute nature, en un mot la substance entière des vaincus [2]. Talamanca elle-même paraît avoir échappé néanmoins aux armes du roi chrétien; mais il prit dans la même

[1] Superatis igitur Oniæ montis rapidissimo cursu Alpibus, ut famelicus Leo cum patentibus campis armentorum turbam oblatam vidit, sic Hispanus Rex prædia Maurorum sitibundus invadit (ibid., num. 92).

[2] Siquidem structo milite, secus oppidum Talamanca castra movens, pleraque barbarorum loca armentis et pecoribus, aliisque prosperis rebus, opulentissima præoccupat, agros vastat, multa castella, et oppida temerè munita vel sine præsidio, capit incenditque, Mauros interficit, pueros et mulieres, et omnem eorum substantiam militum prædam esse, jubet (ibid., l. c.).

campagne, ou au moins rançonna Uceda, Alcolea, Magerit, Guadalajara, et, en général, toutes les populations musulmanes alors répandues ou établies avec leurs tentes et leurs troupeaux sur les bords et dans les vallées voisines du Henares et du Mançanares. Il arriva de la sorte devant une ville qui réclame davantage notre attention par les nombreux souvenirs qui s'y rattachent, et par l'honneur qu'elle eut de donner la naissance à Miguel de Cervantes Saavedra, l'immortel auteur de l'Ingénieux Hidalgo Don Quijote de la Mancha. Je veux parler de l'ancienne ville de Complutum qui, déjà, au temps du moine de Silos, était usuellement appelée du nom d'Alcala, que lui avaient donné les Arabes. Le roi y mit le siége, non sans en avoir auparavant dépeuplé, par la flamme et le fer, les propriétés et les habitations extérieures [1].

Al-Kalaa-en-Nahr (le fort ou la hauteur du fleuve), d'où Alcala de Henares, était le plus fameux des dix-neuf kalaa ou forts placés sur des hauteurs, dont il est question dans la géographie arabe-espagnole du moyen-âge [2]. Al-Kalaa-en-Nahr n'était point, comme la moderne Alcala de Henares, située sur la rive droite du Henares, mais bien sur la rive opposée,

[1] .... Ad civitatem Complutensem (quæ nunc Alcala vocatur) pertingens, depopulatis ferro et flamma undique ejusdem prædiis circumvenit mœnia castris.....

[2] Ces dix-neuf villes, placées sur des hauteurs encore ou autrefois fortifiées, ont conservé leur désignation arabe sous la forme espagnole, affectée de l'article initial joint au nom d'une manière maintenant indivisible. Toutes sont accompagnées d'un surnom qui sert à les distinguer. Ce sont, par ordre alphabétique, Alcala de Chisvert, Alcala de Ebro, Alcala de Guadaira, Alcala de Gurrea, Alcala de Henares, Alcala de Moncayo, Alcala del Obispo, Alcala del R[illegible], Alcala del rio Jucar, Alcala del Valle, Alcala de la Alameda, Alcala de la Jovada, Alcala de la Selva, Alcala de la Vega, Alcala de los Gazules, Alcala la Real, autrefois Alcala de Benzaybe, et enfin Alcalali (al Kalaat Ali, la forteresse d'Ali). — Le mot Kalaa, sans l'article initial, se retrouve encore en composition dans le nom de plusieurs autres villes de la Péninsule: de ce nombre sont Calatayud (Kalaat-Ayoub, la forteresse d'Ayoub), Calaceite (Kalaat-Zeyt, la forteresse de l'Olivier), Calatrava (Kalaat Rabah, la forteresse de l'Ermitage), Calatañazor (Kalaat-al-Nossour ou mieux en-Nossour, la forteresse de l'Aigle), etc.

au sommet et sur la pente de la seconde des deux éminences appelées l'une de la Vera-Cruz et l'autre du nom arabe de Zulema, qui s'élèvent à la gauche du fleuve, au sud-est de la ville actuelle. On voit encore, de nos jours, sur la dernière de ces éminences, un grand château ruiné et un emplacement couvert de décombres : ce château et cet emplacement sont connus sous le nom de Alcala de Henares la Antigua ou la Vieja. L'ancienne Complutum du temps des Romains, à en juger par les restes d'inscriptions romaines qu'on a retrouvés sur l'une et l'autre colline, et peut-être au temps même des Arabes, renfermait, ce semble, dans son enceinte les deux éminences dont il s'agit. C'était en tout cas, à l'époque où nous en sommes, une des villes importantes du royaume de Tolède, et le roi chrétien n'eut garde de rien épargner pour s'en rendre maître. Les barbares de Complutum, dit le moine anonyme, étroitement pressés dans leurs murailles, dont le bélier avait déjà entamé une partie, et dépossédés au dehors de toutes choses, dépêchèrent, contraints par la nécessité, des députés vers le roi de Tolède El Màmoun, du gouvernement duquel dépendait Alcala, chargés de lui représenter le péril des habitans, et de le presser de les délivrer du rude ennemi qui les assiégeait, soit en le repoussant par la force des armes, soit en l'adoucissant par des présens : ce qu'ils l'engageaient à faire dans le plus bref délai, s'il ne voulait dans peu succomber lui-même et se voir enlever son propre royaume de Tolède [1].

Sur cet avis, le barbare (c'est ainsi que le moine anonyme appelle El Màmoun), suivant le conseil des plus sages (*saniori usus consilio*), rassembla une immense quantité d'or et d'argent monnayé, des étoffes et des vêtemens précieux (*im-*

[1] ..... Necessariò ad Almenonem Toletanum regem legatos mittunt, quatenus tantum hostem, vel bello propulsando, seu muneribus mitigando, de sua regnique incolumitate pertractet : quod nisi celerius faciat, et se et Toletanum regnum perditum iri in proximo sciat.

mensam pecuniam auri, argenti, pretiosarumque vestium conglomerat), et, ayant obtenu de Ferdinand un sauf-conduit, se rendit courtoisement en personne au camp du roi, où, admis en sa présence, il le supplia d'accepter les présens qu'il lui apportait et de cesser de dévaster les frontières de son royaume. Pour obtenir plus sûrement le départ immédiat de l'ennemi, le roi musulman fit plus : il dit qu'il se mettait, lui et son royaume, sous la puissance du roi chrétien [1]. Le récit du moine chroniqueur laisse douter si El Mâmoun s'avoua en cette occasion explicitement et surtout bien sincèrement vassal et tributaire du roi léonais ; si même il ne parla pas figurément, à la manière orientale, en se mettant, lui et son royaume, sous sa puissance. Mais, quoi qu'il en fût, et bien que Ferdinand, doutant des paroles du roi arabe, méditât lui-même un retour prochain sur l'accord conclu, cependant, en raison des circonstances (de l'hiver qui s'approchait, à ce que je crois comprendre), l'argent reçu, il cessa, dit en terminant notre auteur, de ravager la province carthaginoise (c'est-à-dire la partie nor-dnord-est du royaume arabe de Tolède, laquelle avait fait partie de la carthaginoise dans la division de l'Espagne en cinq provinces introduite par Constantin), et s'en retourna, chargé d'un riche butin, dans les champs Gothiques, savoir à Zamora, Astorga ou Léon [2].

Ferdinand, on le voit par le récit qu'on vient de lire, ne prit donc point Alcala, et c'est par erreur que la plupart des historiens espagnols affirment le contraire. Les circonstances subséquentes nous feront voir aussi que l'alliance conclue sous les murs de Complutum entre El Mâmoun et le roi de Castille et de Léon fut plus sérieuse et plus féconde en résultats qu'il ne le semble, à prendre à la lettre la relation même de

1 Ad hoc, et se et regnum suum suæ potestati commissum dicit.

2 Porro Fredenandus rex Barbarum, quamvis ficta locutum intelligebat, et ipse longe animo gereret ; tamen pro tempore, accepta pecunia, Carthaginensem provinciam expugnare desinens multa onustus præda in campos Gothorum se recepit.

celle des sources contemporaines qui contient les meilleurs renseignemens sur la vie et les actes du roi dont il s'agit.

Divers passages de la Chronique à laquelle j'ai emprunté, autant que je l'ai pu, les propres expressions du récit qui précède [1], portent naturellement à se demander comment s'organisaient et subsistaient les armées employées dans les guerres de ce temps: elles se levaient à l'appel du roi, des évêques et des seigneurs, et vivaient, la plupart du temps, aux dépens de l'ennemi. Les rois n'avaient point de troupes réglées et n'en eurent que longtemps après. D'ordinaire ils faisaient chaque année une irruption sur les terres des Musulmans; si l'expédition était heureuse, ils en partageaient le butin avec les volontaires qui les avaient suivis. Pour ces courses, que les Arabes appelaient algarades ou gazyas, quelques milliers d'hommes d'armes de bonne volonté suffisaient. Mais, quand on avait formé un projet important, comme la conquête d'une ville considérable, ou quand il fallait tenir tête à quelque grande irruption musulmane prévue, le roi convoquait les évêques, la noblesse et la bourgeoisie. Chaque évêque sous la bannière de son église, chaque seigneur sous la sienne particulière, conduisait ses vassaux au rendez-vous, tandis que les villes envoyaient l'élite de leur jeunesse commandée par un chef qu'elles choisissaient. Cet amas de troupes formait quelquefois tout-à-coup une armée formidable qui subsistait par les vivres que chaque soldat portait avec lui, ou par le pillage. Mais dès qu'une ville était prise, ou une campagne achevée par une défaite ou par la fuite de l'ennemi, chaque soldat était libre de retourner dans ses foyers. Les places recouvrées ou conquises, quelquefois par le massacre, plus souvent par l'expulsion des habitans musulmans, appartenaient au roi; mais il en confiait ordinaire-

[1] Entre autres celui où il est question de l'armée avec laquelle Ferdinand envahit la Carthaginoise : — Comparatis ex omni regno validissimis militum, balleariarum copiis, Carthaginensem provinciam Fernandus rex expugnare intendit.

ment le gouvernement à un seigneur riche et puissant sous le nom de comte, à la charge par lui de les fortifier et de les défendre, ou bien il accordait des chartes et des priviléges (*cartas de poblacion*) à ceux de ses soldats ou à tous autres qui voudraient s'y établir et les repeupler. Il y eut cette différence entre la constitution et le développement des communes en Espagne et en France, que, de ce côté-ci des Pyrénées, elles obtinrent des rois des chartes d'affranchissement lorsque ceux-ci s'en voulurent faire un appui contre les prétentions des grands vassaux de la couronne, tandis qu'en Espagne, lorsque les chrétiens s'étaient emparés de quelque ville dont ils avaient chassé tous les habitans, le roi lui concédait, par actes publics, appelés chartes de fueros (cartas forales, cartas de poblacion) certains avantages particuliers, franchises et priviléges, *privæ leges*, de nature à attirer des habitans nouveaux dans la ville que la conquête avait faite déserte. La plupart du temps il en donnait les habitations à ses soldats, qui formaient ainsi le premier noyau de la population. Les conquérans devenaient naturellement propriétaires des terres et des habitations dont ils avaient expulsé les anciens possesseurs. Ainsi se constitua la propriété dans les villes enlevées aux Musulmans. Les « *fueros de poblacion*, *de repoblacion*, » comme on les appela plus tard, les « *cartas forales*, » fixaient et régularisaient les priviléges concédés, les droits respectifs, nous dirions aujourd'hui les droits et les devoirs de chacun. Sur la limite des dernières frontières, aux estramadoures (*extramaturæ*, *extramaduras*) la terre était ainsi reconquise et repeuplée; les chrétiens reprenaient pied à pied le sol et s'organisaient à mesure, mais avec lenteur. Les hommes surtout manquaient à la conquête; beaucoup de villes prises étaient quelquefois abandonnées ou démolies, uniquement parce qu'on ne pouvait leur donner une population, et partant les garder et les défendre. Plus d'une fois il fallut faire

appel au monde chrétien, à la France principalement, comme nous le verrons par la suite, pour en obtenir une. Malgré tout cependant, les villes se repeuplaient; les campagnes situées dans le voisinage des villes étaient de nouveau cultivées. C'est aussi vers ce temps qu'on commence à remarquer dans les vieux diplômes le mot *azaria*, qui devint depuis si fréquent dans les vieux *foraes* portugais donnés à ces terres constamment sur la défensive, que les Arabes soumettaient à des incursions pour ainsi dire journalières. On appelait de ce nom d'Azaria, l'action d'aller aux forêts voisines des villes de frontière à l'effet de s'y approvisionner de bois. L'azaria paraît avoir été considérée comme une sorte d'expédition militaire, et réglée en conséquence par certain *foraes* [1]. Aller aux forêts, même les moins éloignées des places fortifiées, pour y couper le bois nécessaire à ces places, n'était ni facile ni sûr dans les estramadoures. L'ennemi rôdait incessamment par bandes autour d'elles, prêt à attaquer quiconque il en verrait sortir, à faire des prisonniers, à exiger des rançons, etc. C'est pourquoi les chrétiens ne sortaient jamais de leurs châteaux et de leurs centres militaires des frontières, qu'escortés d'un gros de cavaliers qui étaient souvent obligés d'en venir aux mains avec l'ennemi, pendant que les travailleurs qu'ils accompagnaient faisaient de leur mieux dans la forêt voisine, coupant, sciant arbres de haute futaie et arbustes, préparant les charges et les charrois qui devaient être conduits dans la place. L'*Atzah* arabe, d'où vient le mot espagnol *hacha*, et notre mot français *hache*, servant à ces travaux, on avait appelé ces expéditions *azarias*. Lorsque les gardes de l'Azaria remportaient l'avantage sur les agresseurs, et que ceux-ci ou leurs chevaux tombaient au pouvoir de ces gardes, la loi déclarait ces prises bonnes et propres à ceux

[1] Notamment, plus tard, par les foraes concédés à Soure, en 1111, à la ville de Cea, en 1136, à Thomar, en 1162, etc.

qui les faisaient. Quelques *foraes* néanmoins portent que, lorsque le nombre des chevaux ou des hommes pris dans ces expéditions n'excéderait pas celui des soldats de l'Azaria, chaque soldat aurait l'homme et le cheval qu'il aurait pris; mais que, passé ce nombre, le cinquième de la valeur des hommes et des chevaux appartiendrait au seigneur ou comte de la terre [1].

Tels étaient, outre la religion et les mobiles de l'ordre moral, les mobiles et les récompenses ordinaires des guerriers chrétiens. Le butin surtout payait leurs services.

Il en était de même chez les Musulmans.

Pour comprendre pourquoi leurs historiens ne manquent jamais, à chaque expédition, de marquer si l'on y fit ou non du butin et des prisonniers, et en quelle quantité on y en fit, il faut se rappeler que c'était là quelquefois pour eux le motif et l'objet même de la guerre.

« Pendant longtemps les guerriers sarrasins n'eurent pas d'autre moyen de se dédommager de leurs dépenses et de leurs fatigues, dit un savant orientaliste [1]. Le guerrier qui agissait isolément était maître de tout ce qui tombait entre ses mains. Celui qui faisait partie d'un corps portait ce qu'il prenait dans un lieu désigné par les chefs; le butin était mis en commun; et, quand l'expédition était terminée, on procédait au partage.

» Le butin se composait des métaux précieux, monnayés ou non monnayés, des étoffes, des pierreries, des ustensiles de tout genre, des bestiaux et des captifs de tout sexe et de tout

[1] Dans le Foral de Soure on lit: *De azaria nobis Vam partem: vobis IVor sine ulla Alcaidaria*; et dans celui de Thomar: *de Azaria, et de tota illa Cavalgada, in qua non fuerit Rex nobis Vam partem: vobis IVor partes absque ulla alcaidaria;* ce qui fut rendu dans la traduction qui se fit de ce dernier en langue vulgaire au commencement du XIVe siècle par les paroles suivantes: *e d'Azaria, e de toda aquela Cavalgada, en que El-Rei non for, a nós a quinta parte, e a vos as quatro partes, sen nenhuma Alcaidaria.*

M. Rainaud, invasions des Sarrasins, pag. 233.

âge. Les captifs formaient toujours la meilleure part du butin, par la facilité qu'on avait, soit de les vendre, soit d'en tirer un service personnel. On les estimait d'après leur âge, leur sexe, leurs forces physiques et la forme de leurs traits.

» Le chef commençait par prélever, pour le souverain, le cinquième de tout le butin, appelé le *lot de Dieu*, et le souverain disposait de ce cinquième comme il voulait; ordinairement une partie était employée en bonnes œuvres, comme secours aux pauvres, etc.; tout le reste était distribué aux soldats, de manière que le cavalier eût le double du fantassin.

» Aussitôt le partage fini, il s'établissait une espèce de marché, où ceux qui n'étaient pas contens de leur lot le vendaient ou l'échangeaient. A la suite des armées se trouvaient des marchands et des spéculateurs, et les objets vendus étaient ensuite répandus dans toutes les provinces de l'empire. »

Ferdinand consacra l'année qui suivit l'expédition dans laquelle il contracta alliance avec l'émir El Mâmoun, au camp devant Alcala, à des travaux d'amélioration intérieure selon l'esprit du temps; il fit restaurer la ville de Zamora, ruinée, comme Léon, par El Mansour; fit rebâtir, à chaux et à sable, l'église de Saint-Jean de Léon qui était en torchis, la même qui fut peu de temps après, comme nous l'allons voir, mise sous l'invocation de saint Isidore de Séville, et où il établit le cimetière des rois. Pour plaire à sa femme bien-aimée Sanctia, et, bien qu'il eût toujours eu le désir d'être inhumé à Saint-Pierre d'Arlanza ou au monastère de Oña, auquel il avait une dévotion particulière, il décida que lui, sa femme et ses enfans seraient inhumés à Léon, dans ce cimetière, et il y fit transporter les restes de son père Sancho-le-Grand et de Bermude son beau-frère, provisoirement deposés à Sahagun après la bataille de Tamaron où il fut tué [1].

[1] Nous avons rapporté ci-devant l'épitaphe de Sancho-le-Grand (t. IV, p. 466), et celle de Bermude, fils d'Alfonse (dans ce volume, p. 157).

Ces travaux accomplis, et se trouvant en paix avec Tolède (probablement de concert avec l'émir de cette dernière ville, qui, de son côté, envahit simultanément les terres de Séville), Ferdinand fit publier pour le printemps de l'année suivante une campagne sainte contre l'émir de Séville, campagne à laquelle il appela tous les hommes de bonne volonté de ses états. On arrêta qu'on pénétrerait en Andalousie par l'Estramadoure, ou, si on l'aime mieux, par cette partie du Portugal actuel, au sud du Mondego, qu'il avait conquise deux ans auparavant, et où il avait affermi sa puissance. La guerre fut faite avec toute la rigueur imaginable : rien de ce qui tomba entre les mains des soldats de Ferdinand, hommes et choses, ne fut épargné. Il arriva ainsi, répandant partout la terreur sur son passage, jusque sur les terres du royaume de Séville. Abenhabet, roi de Séville, comme le nomme le chroniqueur chrétien, accourut au-devant de lui, non avec une armée, mais avec des présens, et en suppliant, sollicitant son amitié, et le priant d'épargner ses terres et ses sujets. Ferdinand tint en cette occasion une espèce de congrès ou de plaid, à la manière des Franks, avec les évêques et les principaux chevaliers de son armée, dans le but de délibérer sur la réponse à faire au roi de Séville. L'avis prépondérant des évêques et des grands suivant son armée fut qu'on usât de mansuétude, même envers les ennemis de la foi. Mais on ne voulut pas s'être déplacé pour rien, et on résolut d'exiger du roi musulman, outre les présens qu'il offrait, un tribut d'une autre nature : on lui demanda le corps de sainte Justa, vierge et martyre du temps de la persécution des Romains, qui passa de cette vie à la gloire éternelle sous Dioclétien. Ebn Abèd s'empressa d'accueillir la demande du roi chrétien, content de conjurer à si bon marché l'orage qui menaçait sa capitale. La paix faite à ce prix, Ferdinand se retira vers Léon avec ses troupes victorieuses, et, de là, dépêcha vers Séville une ambassade chargée d'en ramener le corps de sainte Justa, ambassade composée d'Alvitus, évêque de

Léon, depuis canonisé, d'Ordonius, évêque d'Astorga, d'un chef militaire, que le chroniqueur appelle le comte Munio, et d'une nombreuse suite. Ce ne fut pas la volonté de Dieu, dit un pieux écrivain[1], que ce saint corps sortît de sa patrie et de la compagnie de sa sœur Rufina, sa compagne dans le martyre. Les saintes dépouilles ne purent se retrouver ; mais, en revanche, les députés chrétiens demandèrent et obtinrent, à la place du corps de sainte Justa, celui de saint Isidore de Séville, l'un des plus savans et des plus illustres pères, comme on sait, de l'église hispano-gothique. Le saint docteur lui-même, au rapport des envoyés, fit à l'un d'eux, à l'évêque saint Alvitus, qui mourut à Séville en cette circonstance sept jours après l'événement, la révélation du lieu où reposaient ses restes mortels, quatre cent vingt-cinq ans environ après sa mort[2]. Telle est, du moins, la relation que les survivans firent du fait de cette découverte. Ordonius, Munio et leurs compagnons rapportèrent en conséquence à Léon, en même temps que le corps de leur collègue Alvitus, les restes du docte évêque goth, lesquels furent solennellement déposés dans l'église placée depuis sous l'invocation de son nom, par les soins du roi, de la reine, de la plupart des évêques du royaume, et avec le concours du peuple de Léon tout entier, en l'année 1063, le 21 décembre[3].

Le moine de Silos nous a laissé une complète et authentique relation de tous ces faits, d'après le récit même de ceux qui en furent les acteurs. Il s'étonne toutefois de quelques-unes des circonstances de ce récit, et il a besoin de toute sa foi, ce semble, pour y croire[4] : Je raconte, dit-il, des choses

[1] Don Joseph Ortiz y Sanz, curé de San Felipe de Xativa.

[2] Isidore de Séville était né vers l'an 570 à Carthagène dont Sévérien, son père, était gouverneur ; il était mort à Séville l'an 636, le 4 d'avril, jour où l'église célèbre sa fête.

[3] Voy. ci-après, p. 278.

[4] Stupenda loquor, dit-il, ab his tamen qui interfuere, prolata (Monach. Silens. Chr., num. 99).

surprenantes, que je tiens cependant de ceux-là mêmes qui les virent de leurs propres yeux. Je parle de choses admirables, répète-t-il ailleurs, que je me souviens d'avoir entendu raconter de la bouche de ceux-là mêmes qui y assistèrent [1]. Or, ces choses sont les divers incidens qui marquèrent la découverte du corps d'Isidore de Séville. Après avoir dit ce que nous venons de voir, comment le roi, ayant de nouveau rassemblé une armée, envahit avec cette armée les provinces de Bétique et de Lusitanie, dépeupla les campagnes et brûla les villes; comment Abenhabet, roi de Séville, vint au-devant de lui avec de grands présens, le priant de lui accorder son amitié et de vouloir bien épargner son royaume; comment Ferdinand y consentit après avoir tenu concile, c'est-à-dire pris l'avis des principaux personnages ecclésiastiques et laïques suivant son armée; et, conformément au décret de ce concile, reçut les présens d'Ebn Abêd, et ordonna au roi barbare de lui rendre le corps de sainte Justa, qui, jadis, s'en alla de Séville à Jésus-Christ sous la couronne du martyre, afin de transférer pieusement ce corps à Léon, ce qu'Abenhabet s'empressa d'accorder ; comment, de retour à Léon, le roi chargea Alvitus, vénérable évêque de la ville royale, Ordonius, révérend prélat d'Astorga, ensemble avec le comte Munio, à la tête d'une escorte militaire, d'aller chercher le corps de la sainte à Séville; le moine anonyme rapporte tout au long et avec détail les circonstances particulières de l'ambassade. Arrivés à Séville, les envoyés chrétiens s'empressèrent de faire connaître à l'émir l'objet de leur mission. Ebn Abêd avait en partie oublié sa promesse. Sur ce qui lui en fut dit : — Je me rappelle en effet, leur répondit-il, avoir promis à votre maître ce que vous demandez. Mais ni moi ni aucun des miens n'est en état de vous indiquer ce que vous désirez. Cherchez vous-mêmes, et, le corps trouvé, re-

[1] Mira loquor, ab his tamen, qui interfuere, me reminiscor audisse.

tournez-vous-en en paix[1]. — Nous comprîmes mal cette réticence, et ne pûmes croire que le barbare parlât vrai à notre légation, dirent depuis quelques-uns des membres de cette légation au chroniqueur à qui nous empruntons le détail de ces circonstances; mais telles sont le plus souvent les volontés humaines, impétueuses et mobiles[2]. Il n'y avait rien à répondre à Ebn Abèd prétextant cause d'ignorance. Il était dur toutefois de s'en retourner à Léon les mains vides. Désespérant du succès sur ce qu'il venait d'entendre de la bouche d'Ebn Abèd, l'excellent évêque Alvitus, s'adressant à ses compagnons : — Comme vous voyez, mes frères, leur dit-il, si la divine miséricorde ne nous vient en aide dans nos recherches, notre voyage aura été vain, et nous nous en retournerons frustrés. Dans cet état de choses, il doit vous paraître comme à moi nécessaire, mes très chers frères, de demander à Dieu, à qui rien n'est impossible, par trois jours de jeûnes et de prières, que sa divine majesté daigne nous révéler le trésor caché que nous cherchons[3].

L'exhortation du prélat leur plut à tous, et ils adressèrent pendant trois jours leurs prières à Dieu. Déjà, le troisième jour, le soleil avait achevé de mesurer l'olympe; on était à la quatrième heure de la nuit; le vénérable Alvitus veillait dans les prières. Comme, assis sur une chaise, il ne pouvait presque plus soutenir ses membres fatigués, et s'efforçait de réciter je ne sais lequel d'entre les psaumes, succombant au sommeil et à l'accablement de ses veilles, un homme paré

[1] Qui venientes mandata regis Abenhabet referunt. Quibus ille : Novi, inquit, me domino vestro promisisse quod quæritis. Sed nec ego, nec aliquis meorum vobis corpus quod desideratis ostendere poterit. Vos ipsi quærite, et inventum tollite, abeuntes cum pace.

[2] Ceterum delitescendo, an verè barbarus nostræ legationi ista dixerit, parum comperimus. Sed plerumque humanæ voluntates, ut sunt vehementes ita et mobiles.

[3] ..... quatenus divina Majestas occultum nobis sancti corporis thesaurum revelare dignetur.

d'une vénérable chevelure blanche, et le front ceint d'une mître d'évêque, lui apparut et lui dit : — Je sais que toi et tes compagnons vous êtes venus dans le dessein d'emporter d'ici le corps de la très heureuse vierge Justa. Mais la volonté de Dieu n'étant pas que cette ville en soit privée, Dieu, dans son inépuisable miséricorde, afin que vous ne soyez pas venus inutilement, veut bien que vous vous en retourniez avec mon corps. Et là dessus Alvitus ayant demandé à ce personnage qui il était pour lui donner de semblables ordres : — Je suis, lui dit l'homme aux longs cheveux blancs, le docteur des Espagnes, le prélat et le chef autrefois des prêtres de cette ville, Isidore. Et, ayant ainsi parlé, il s'évanouit aux regards d'Alvitus [1].

C'est de ce ton que le moine anonyme poursuit son caractéristique récit. Il nous montre Isidore apparaissant de nouveau, la nuit suivante, à Alvitus endormi, et lui apparaissant dans le même costume et avec les mêmes paroles à la bouche, puis s'évanouissant de même à ses yeux ; Alvitus, se félicitant au réveil de sa vision, mais doutant encore, et priant Dieu, avec les plus vives instances, de la lui envoyer une troisième fois, si elle procédait en effet de lui. Et effectivement la nuit suivante, s'étant endormi de nouveau en priant, voilà que le même homme vénérable, dans le même costume, lui apparut pour la troisième fois (ou dans son troisième sommeil), tel qu'il lui était apparu la première et la seconde, et lui redit par trois fois ce que précédemment il lui avait dit ; puis, d'une verge qu'il tenait à la main, frappant à trois reprises la terre, lui montra le lieu où gisait le saint trésor, en s'écriant : — Ici, ici, ici, tu trouveras mon corps ; et, afin que tu ne t'imagines pas que c'est un fantôme qui t'abuse, tu reconnaîtras que ce que je dis est vrai à ce signe : aussitôt après que mon corps

[1] Quem quum reverendus vir interrogaret, quis esset qui talia sibi injungeret, aït : Ego sum Hispaniarum doctor, hujuscemodi urbis antistes Isidorus. Hæc dicens ab oculis cernentis evanuit (Monach. Silens. Chr., num. 97, in fine.)

aura été retiré de la terre, une maladie te saisira, par laquelle ta vie finissant, tu quitteras ce corps mortel, et t'en viendras à nous avec la couronne des justes. Après quoi, ayant ainsi parlé, la vision disparut pour ne plus revenir cette fois.

A peine éveillé, continue le narrateur chrétien, certain de sa vision, et heureux des devoirs qu'elle lui imposait, le matin venu, Alvitus assembla ses compagnons, et leur dit : — Il nous faut, mes frères bien aimés, adorer d'un humble esprit la divine toute-puissance du père suprême, qui, faisant descendre sa grâce sur nous, a daigné ne point frustrer notre voyage de sa récompense. Il nous est, il est vrai, interdit par la volonté divine de tirer d'ici le corps de la bienheureuse vierge vouée à Dieu Justa; mais nous n'en emporterons pas un don moins précieux; car nous savons où se trouve le corps du très heureux Isidore, qui a porté dans cette ville la mître épiscopale, et, par ses œuvres et par ses écrits, honoré l'Espagne tout entière. Et disant cela, il leur exposa sérieusement et par ordre sa vision (*ordinem visionis eis seriatim patefecit*). Ce qu'entendant, après en avoir rendu grâces à Dieu, ils s'en allèrent ensemble vers le roi des Sarrasins, et lui exposèrent la chose. Le barbare s'en étonna, au rapport de notre auteur, et, quoique infidèle, admirant la puissance du Seigneur, leur dit : — Et si je vous donne Isidore, avec qui demeurerai-je ici [1]? réponse qui, venant d'un roi musulman moins lettré que ne l'était Ebn Abèd, qui savait le latin, et à qui peut-être les Étymologies et les autres œuvres du savant évêque étaient familières, ne semblerait pas exempte d'une légère ironie. Il céda cependant, n'osant point refuser ce qu'ils demandaient à des hommes de tant d'autorité, et leur donna la permission de faire la recherche du corps du saint confesseur. C'est ici que le moine s'écrie : Je raconte des choses

[1] Et si Isidorum vobis tribuo, cum quo hic remanebo?

surprenantes, que je tiens cependant de ceux-là mêmes qui en furent les acteurs. Comme, en effet, les envoyés chrétiens étaient à la recherche du saint corps, là où, dans sa vision, Alvitus avait vu le saint frapper la terre par trois fois d'une verge, pour lui montrer la place où gisaient ses restes mortels, là même fut retrouvé le corps, enterré à peu de profondeur sous le sol. On le retira de la terre, et (c'est là ce qui étonne le plus le narrateur chrétien), à l'ouverture du cercueil une si forte vapeur odorante s'en répandit, que les cheveux et la barbe des assistans s'en embaumèrent (ou s'en imprégnèrent) comme d'une rosée ou d'un nectar balsamiques[1]. Le cercueil était fait en bois de genevrier (*ex junipero facto*), et le corps apparemment avait été embaumé suivant quelque procédé en usage chez les Goths, ou, peut-être, simplement enseveli dans quelque préparation chimique odorante, et entouré d'arômes et de parfums. A peine eut-il été découvert, que le vénérable évêque Alvitus tomba malade, et, le septième jour, ayant reçu le sacrement de pénitence, il rendit l'esprit entre les mains des anges, à ce qu'enseigne la vraie foi[2].

Le reste du récit est consacré à la relation du retour à Léon d'Ordonius, évêque d'Astorga, et de l'escorte chrétienne qui l'accompagnait sous les ordres du comte Munio. Un incident singulier marqua le départ. Au moment de se mettre en route, comme ils se disposaient à s'en aller retrouver le roi Ferdinand, dit le moine historien, voilà que le roi des Sarrasins ci-dessus nommé, Abenhabet, s'en vint à eux, et jeta de sa main sur le sarcophage un drap mor-

[1] Quo detecto, tanta odoris flagrantia emanavit, ut capitis et barbæ omnium qui aderant veluti nebula nectareoque balsami rore perfunderet.

[2] Corpus autem beatum ligneo vasculo, ex junipero facto, erat obtectum, statimque ut reseratum est, venerabilem virum Alvitum episcopum ægritudo corripuit, ac septimo die, accepta pœnitentia, angelicis manibus (ut vera fides credidit) spiritum traddidit.

tuaire d'un merveilleux travail (peut-être une tapisserie historiée, ou plus vraisemblablement chargée de riches arabesques); puis, poussant de grands soupirs du fond de sa poitrine, il dit: Voilà que tu te retires d'ici, Isidore, homme vénérable. Nous avons cependant reçu l'un et l'autre, tu le sais, même héritage (ou même patrimoine)[1]. Ces paroles tant soit peu ambiguës, ou tout au moins d'un sens difficile à saisir, comme toutes celles que le chroniqueur met dans la bouche d'Ebn Abêd, et que je ne traduis pas sans quelque hésitation, furent entendues et recueillies à l'instant même par l'un des notaires présens de l'ambassade[2]. Les légats cependant, chargés des restes d'Isidore et du corps d'Alvitus, reprirent le chemin par lequel ils étaient venus. Dans toutes les villes de leur passage, Ferdinand les fit recevoir avec pompe et magnificence; il s'affligea avec eux, à leur arrivée, de la mort de leur compagnon, quelle que fût d'ailleurs sa joie de voir dans sa capitale les précieux restes du saint docteur goth Isidore; et le sérénissime roi, pour finir comme j'ai commencé avec le moine de Silos, fit placer le corps du premier dans l'église de Sainte-Marie, dont il fut le pontife, et celui du second, comme nous l'avons rapporté plus haut, dans la basilique de Saint-Jean-Baptiste de Léon, où il est demeuré depuis[3].

Le jour de la cérémonie le roi témoigna de son humilité et de sa parfaite dévotion selon le Christ, en desservant de ses mains, en guise de domestique, la table où il convia les membres de tout ordre du clergé léonais, et il voulut que la

[1] En abhinc, Isidore vir venerande, recedis; ipse tamen nosti tua qualiter et mea res est.

[2] Hæc ab illis sunt nota, qui præsentialiter se audisse testati sunt.

[3] Cujus (Isidori) sanctum corpus in basilica Beati Joannis Baptistæ, quam idem serenissimus rex, ut paulo memini, Legione noviter fabricaverat, reposuit. Alvitus autem venerandus antistes, in ecclesia Beatæ Mariæ, cui præfuerat, Deo annuente, habuit sepulchrum. — Voyez pour ce dernier les actes de la vie de saint Alvitus, dans Risco.

reine ainsi que ses fils et ses filles, dépouillant comme lui l'orgueil du rang suprême, y fissent avec lui le service nécessaire, et y remplissent les plus humbles emplois réservés aux jeunes esclaves des deux sexes capturés à la guerre et condamnés à faire l'office de valets [1].

Bien qu'un aimable et spirituel critique [2] nous ait reproché de traiter mal, chemin faisant dans cette histoire (de railler, c'est son expression), nos devanciers et émules des trois derniers siècles, à la manière des héros de l'Iliade, qui haranguaient leurs adversaires dans le combat et jusque dans la mêlée, nous parlerons encore de celui de tous qui nous inspire le moins de respect. Au sujet de la négociation dont nous avons donné le récit authentique d'après le moine de Silos, Mariana dit ridiculement (et où a-t-il pris cela, bon Dieu !) que « les habitans de Séville, avertis de ce qu'on pré-
» tendait faire (savoir rechercher et emporter de leur ville le
» corps de sainte Justa), soit de leur propre mouvement pour
» connaître combien profitent aux peuples l'aide et l'assistance
» des saints par l'effet de leurs saintes reliques, ou soit, ce
» qu'il croit plutôt, à la persuasion des chrétiens établis à Sé-
» ville, *prirent les armes*, décidés à ne point permettre qu'on
» emportât de leur ville ces os sacrés [3]. » — *Ab uno disce omnes*. — Mais laissons là Mariana pour n'y plus revenir, et

[1] Ceterum cum tanta devotione in festivitate illa rex gloriosissimus ob reverentiam sancti antistitis humilitati deditus fuisse perhibetur, ut quum ad convivium ventum fuerat, religiosis quibusque viris delicatos cibos, deposito regali supercilio, vice fâmulorum, propriis manibus apponeret. Regina quoque Sancia cum filiis et filiabus suis reliquæ multitudini, more servulorum, omne obsequium humiliter exhiberet.

[2] M. Poujoulat, *Quotidienne* du 3 janvier 1841.

[3] Los ciudadanos de Sevilla avisados de lo que se pretendia, sea movidos de si mismos por entender quanto importan á los pueblos la asistencia y ayuda de los santos por medio de sus santas reliquias, o lo que mas creo, á persuasion de los christianos que en Sevilla moraban, *se pusieron en armas*, resueltos de no permitir les llevasen de su ciudad aquellos huesos sagrados (Mariana, Hist. gen. de España, lib. IX, c. 5).

reprenons le fidèle récit des événemens, en nous aidant, comme toujours, des historiens originaux.

La cérémonie de la translation amena à Léon, comme nous l'avons dit plus haut, les principaux personnages du royaume, ce que le chroniqueur appelle les magnats, sans autrement préciser les priviléges ou prérogatives de qualité ou de pouvoir qui donnaient droit à ce titre; et Ferdinand y tint avec eux un concile moins religieux que politique, et dont pour cela sans doute les actes n'ont pas été conservés; concile que le roi, déjà vieux et saisi peut-être du pressentiment de sa mort prochaine, tint expressément dans le but de partager son royaume entre ses enfans, « afin qu'après sa mort ils menassent entre eux, s'il était possible, une vie tranquille[1]. »

Le partage que Ferdinand fit, en cette occasion, de ses états entre ses enfans, réclame ici toute notre attention. Il donna à Alfonse, qui n'était pas l'aîné, mais le plus chéri de ses fils, les champs Gothiques et tout le royaume de Léon. Il constitua Sancius, l'aîné, roi en Castille. Garsia, le plus jeune, eut la Galice. L'aînée de tous ses enfans, Urraca, eut en souveraineté absolue la ville de Zamora, et Geloïra sa sœur, celle de Toro, l'ancienne Octodurum, à quelques lieues de Zamora, et située comme elle sur le Duero. Il leur donna de plus tous les monastères de son royaume, afin que, leur vie durant, elles y vécussent dans le célibat. Ainsi rendent compte de ce partage le moine de Silos, Roderich de Tolède et Lucas de Tuy[2]. Pélage, évêque d'Oviédo, est plus expli-

[1] ..... habito magnatorum generali conventu suorum, ut post obitum suum, si fieri posset, quietam inter se ducerent vitam, regnum suum filiis suis dividere placuit.

[2] Le premier dit particulièrement : — Aldefonsum itaque, quem præ omnibus liberis carum habebat, campis Gothorum præfecit, atque omne Legionensium regnum suæ ditioni mancipavit. Constituit quoque Sancium primogenitum filium suum super Castellam regem. Necnon et juniorem Garsiam Galleciæ pertulit. Traddidit etiam filiabus suis omnia totius regni sui monasteria, in quibus

cite et plus instructif encore :—« Avant qu'il mourût, dit-il, il divisa comme il suit son royaume entre ses fils : Il donna à Sancho, à partir du fleuve Pisuerga, toute la Castille, Najera, Pampelune (qu'il s'était réservée sans doute lors de la mort de Garsia son frère), ainsi que tous les droits royaux qui lui revenaient sur ces terres. Il donna à Alfonse Léon jusqu'au fleuve Pisuerga, toutes les Asturies, et Trasmera jusqu'à la rivière d'Ove, Astorga, les champs Gothiques ou de Toro, le Bierzo jusqu'à la ville d'Ux dans le mont Ezebrero et à la ville d'Ulze. Il donna à Garsia toute la Galice ensemble et tout le Portugal[1]. » Cela fait, il sembla n'avoir plus d'autre souci que le service de l'église de Dieu ; il fit décorer la nouvelle église dédiée à saint Isidore d'ornemens précieux et de riches tentures de soie ; il prodigua l'or, l'argent et le marbre pour la rendre digne du saint sous l'invocation duquel il l'avait placée. Lui-même, le matin, le soir, à certaines heures de la nuit, et au moment du saint sacrifice, la fréquentait assidument (*impigrè*). Souvent, mêlant sa voix à celle des prêtres, il entonnait puissamment avec eux les louanges de Dieu[2]. Les églises que Ferdinand cultiva le plus après celle de Saint-Isidore de Léon, et qu'il n'enrichit pas moins de ses dons, furent l'église du Sauveur d'Oviédo et celle du bienheureux Jacques l'Apôtre. Quoi de plus? le dévot et excellent prince n'épargna rien, au dire de son biographe, pour assurer le repos et le bien-être des prêtres et des moines. Il aimait les pélerins et les pauvres et veillait à tous leurs besoins. Partout où il y avait des chrétiens, des

usque ad exitum hujus vitæ absque maritali copula viverent (Monach. Silens. Chr., num. 103).

[1] Et antequam moreretur divisit regnum suum sic filiis suis. Dedit domino Sancio per flumen Pisorgam, totam Castellam, Naxaram, Pampilonam cum omnibus regalibus sibi pertinentibus. Dedit domino Adefonso Legionem per flumen Pisorgam, totas Asturias, et Trasmeram usque in flumen Ovæ, Astoricam, Campos de Tauro, Berizo usque villam Ux in monte Ezebrero ad villam Ulze. Dedit domino Garseano totam Gallæciam una cum toto Portugale.

[2] Exultabat pollenter in laude Dei.

moines, des prêtres, des femmes vouées au service de Dieu, ayant fait vœu de vivre dans la pauvreté, il répandait les aumônes et les dons, et cherchait des consolations religieuses. C'est ainsi que les moines du monastère de Saint-Facund de Sahagun le virent une fois venir prendre humblement avec eux la nourriture de l'ordinaire monastique à l'heure de la réfection. On venait de se mettre à table. L'abbé, après avoir béni, selon l'usage, le vin du repas dans les amphores placées devant lui sur la table commune, avait fait présenter au roi, pour lui faire honneur, une coupe de verre remplie de ce vin; mais, soit inattention, soit maladresse, le roi laissa tomber cette coupe, qui, fragile de sa nature, se brisa en mille éclats. Saisi à cette vue d'une inquiétude singulière et comme s'il eût été coupable de quelque méfait, le roi appela à lui un de ses pages, et lui ordonna de lui apporter incontinent la coupe d'or dans laquelle il buvait habituellement. Le page courut la chercher, et le roi, l'ayant fait dresser sur la table, dit aux frères : « Voici, mes seigneurs, le vase que je restitue au lieu de celui que j'ai brisé. Acceptez-le en l'honneur des bienheureux martyrs [1]. » Sa libéralité s'étendait au-delà des bornes de son royaume, et il ordonna en ce temps que, tant qu'il vivrait, il fût envoyé chaque année mille sous d'or de son trésor particulier aux moines du monastère de Cluni pour le salut des pécheurs [2].

Une dernière expédition de guerre qui, selon nos conjectures, remplit à peu près toute l'année 1065, marqua la fin de ce règne. Toutes ces choses ainsi bien ordonnées, dit le mieux informé de ses historiens, il passa avec un camp volant dans la

1 ..... Tunc rex anxietate velut magni reatus percussus, vocat necessario ad se unum de circumstantibus suis pueris, et vas aureum, quo ipse assiduè bibebat, sibi adduci celeriter imperat; sic fratres alloquitur, dicens : En domini mei, pro confracto hoc Beatis martyribus restituo vas.

2 Statuit quoque, per unumquemque annum vivens, pro vinculis peccatorum resolvendis Cluniacensis Cœnobii Monachis mille aureos ex proprio ærario dari.

province de Celtibérie, avec le dessein, cela va sans dire, d'y dévaster, suivant l'usage, les villages et les bourgs, d'y renverser et d'y saccager les villes des Maures. Il y promena successivement ses tentes et ses pavillons en divers lieux; et, dans le temps assez long qu'il y demeura (suivant toute probabilité du printemps à l'hiver 1065), livra aux flammes et au pillage, ou au moins dépeupla toutes les habitations situées au-dehors des enceintes fortifiées. Il arriva ainsi jusque devant la ville de Valence que, suivant le même historien, il eût emportée en très peu de temps, s'il n'avait été contraint de s'aliter, pris tout-à-coup de maladie, et d'une maladie assez grave pour l'obliger à reprendre aussitôt le chemin de Léon [1]. Il reçut *toutefois* préalablement, dit-on, la soumission de la plupart des villes et des châteaux de la province de Celtibérie. Notre guide va jusqu'à dire de toutes les villes et de tous les châteaux de cette province [2]. Mais il n'y a pas lieu de le prendre en ceci à la lettre. Comment, s'il en avait été ainsi, « la province de Celtibérie » se serait-elle retrouvée après la mort de Ferdinand au pouvoir des Musulmans comme elle y avait été avant l'expédition? Il prit, dit-on encore, entre autres villes, Avila, dès son entrée en campagne. Mais il y a ici erreur manifeste. Ferdinand rapporta d'Avila, il est vrai, des reliques, les reliques de saint Vincent; mais il les en rapporta comme il avait rapporté de Séville celles d'Isidore, c'est-à-dire du consentement des maîtres musulmans de la ville. Il y a plus : dans toute cette expédition Ferdinand n'agit point pour son compte, mais comme allié et auxiliaire de l'émir de Tolède El Mâmoun; c'est à ce titre et dans l'intérêt de celui-ci qu'il

[1] Quibus rebus ita bene ordinatis cum expedita manu ad Celtiberiæ Provinciæ pagos vastandos, ac villas Maurorum diripiendas profectus est. Quumque ibi diu moraretur, omnia quæ extra munitiones erant, ferro et igne depopulatus, Valentiam civitatem accessit : quam brevi expugnasset, ni ægritudine correptus decubuisset.

[2] Omnibus tamen Celtiberiæ Provinciæ civitatibus et castellis in ditionem acceptis... etc...

pénétra jusque sur les terres du royaume de Valence. A quel autre titre, en effet, aurait-il attaqué ce royaume, à si grande distance du sien, et dont le séparait le royaume de Tolède dans toute son étendue? Le rapprochement des chroniques des deux peuples est décisif sur ce point. Nous trouvons dans les annales arabes que l'émir de Tolède El Màmoun, irrité en cette année contre son gendre de Valence Abd el Melek ben Abd el Azyz el Modzhaffer, se porta à grandes journées contre lui, arriva à l'improviste dans sa capitale, l'y surprit et le déposséda du gouvernement, ne lui laissant la vie que par considération pour sa femme, fille bien-aimée du vainqueur [1]. Ferdinand fut de cette campagne en personne, et sans doute El Màmoun fut bien aise d'employer ainsi l'ardeur et l'activité des troupes chrétiennes à son profit et contre ses ennemis de l'Espagne orientale, de leur faire manquer ainsi le but en le leur faisant dépasser. Par cette sage politique, il détournait de lui ce torrent, et lui ouvrait un passage pour qu'il allàt courir et ravager les terres de ses ennemis. Les rois arabes d'Espagne étaient alors en effet assez divisés pour que Ferdinand pùt avoir maille à partir, chemin faisant, avec des groupes de tribus musulmanes hostiles à la domination de Tolède, et ce furent celles-là que le roi chrétien battit et dispersa, ce furent leurs habitations qu'il dépeupla par le fer et le feu ; ce fut d'elles enfin qu'il reçut la soumission dont parle le moine chroniqueur. Quant à El Màmoun, il paya sans doute les secours de Ferdinand, et il les paya non seulement avec de l'or, mais avec ce qui, en ce temps, était estimé d'un prix au-dessus de toutes les richesses de la terre, avec des reliques de saints. C'est ainsi que, sans qu'il ait fait la conquête d'Avila, comme le rapportent sans fondement la plupart des historiens généraux d'Espagne, il put fort bien tirer d'Avila les reliques des frères martyrs Vin-

[1] Voyez ci-devant, p. 190 et suiv.

cent, Sabine et Christeta. Des documens d'une authenticité non douteuse ne laissent aucune incertitude, d'ailleurs, sur l'époque de cette translation : elle suivit celle des reliques de saint Isidore, et la guerre de Celtibérie en fut l'occasion [1]. L'inscription votive de l'église de Saint-Isidore de Léon, que l'on conserve encore dans les archives claustrales de l'ancien couvent attenant à cette église, fait mention de ce fait, et en fixe la date d'une manière tout-à-fait précise :— « Cette église que tu vois, dit cette inscription, dédiée autrefois à saint Jean-Baptiste, était de terre. Il y a peu de temps que le très excellent Ferdinand roi et que la reine Sancia l'ont fait reconstruire en pierre, alors que de la ville de Séville ils y ont fait transporter le corps de saint Isidore, évêque, pour en faire son temple, le douzième jour des kalendes de janvier de l'ère MCI (21 décembre 1063). Après quoi, dans l'ère MCIII, dans la sixième ide de mai (10 mai 1065), ils y firent transporter de la ville d'Avila le corps de saint Vincent, frère de Sabine et de Christeta. Cette même année, le roi précité, revenant de faire la guerre contre la ville de Valence, ici, un jour de samedi, mourut dans la troisième férie, sixième jour des kalendes de janvier de l'ère MCIII (27 décembre 1065). La reine Sancia, soigneuse du service de Dieu, l'acheva de construire [2]. »

[1] Post adventum autem sancti corporis Isidori pontificis in Legionem, quia civitas Abulensis in vastitatem olim à Sarracenis redacta fuerat, transtulit ex ea Rex Fernandus corpora sanctorum martyrorum Vincentii, Sabinæ et Christetæ (Luc. Tud., p. 95).

[2]

HANC QVAM CERNIS AVLAM
SANCTI IOANNIS BAPTISTAE
OLIM FVIT LVTEA
QVAM NVPER
EXCELENTISSIMVS FERDINANDVS REX
ET SANCCIA REGINA
EDIFICAVERVNT LAPIDEAM
TVNC AB VRBE HISPALI
ADDVXERVNT IBI CORPVS
SANCTI ISIDORI EPISCOPI
IN DEDICATIONE TEMPLI HVIVS

Comme on vient de le voir par l'inscription qui précède, le roi mourut au retour de cette expédition dite de Celtibérie. Écoutons sur sa mort le moine de Silos. Ayant reçu, dit-il, la soumission des villes et des châteaux de la province de Celtibérie, transporté malade à Léon au mois de décembre, il entra dans la ville le 8 des kalendes de janvier (25 décembre), un jour de samedi. Sa première visite fut à l'église de Saint-Isidore, où, suivant son usage, il se mit à genoux, invoquant et adorant par de ferventes prières les corps des saints, comme si déjà l'heure terrible de la mort eût été là présente, afin que, par leur intercession, son ame, libre de la puissance des ténèbres, pût paraître intacte parmi les chœurs des anges, au tribunal du Christ, son rédempteur. De là il se rendit au palais pour prendre quelques heures de repos; puis, à minuit, il retourna à l'église, assista aux joyeuses cérémonies de la nativité du Seigneur, entendit la messe du point du jour, communia, et, se sentant très faible, se fit porter à bras dans son lit. Mais aucun récit, ce nous semble, ne saurait remplacer le simple et pathétique récit du chroniqueur. — « La nuit même de la nativité du Seigneur, dit-il, comme les prêtres, selon l'usage, en célébraient joyeusement la fête par des chants, le sei-

DIEM XII KALENDAS IANVARII
ERA M. C. I.
DEINDE IN ERA M. C. III.
SEXTO IDVS MAII
ADDVXERVNT IBI
DE VRBE ABILA
CORPVS SANCTI VINCENTII
FRATER SABINAE CRISTETISQVE.
IPSIVS ANNO PRAEFATVS REX
REVERTENS DE HOSTES
AB VRBE VALENCIA
HINC IBI DIE SABBATO
OBIIT DIE TERTIA FERIA
SEXTO KALENDAS IANVARII
ERA M. C. III.
SANCCIA REGINA DEO DEDICATA PEREGIT.

gneur roi vint parmi eux, et, avec force, autant qu'il était en lui, se prit à chanter, joyeux, le dernier mot des matines : « Il est venu à nous (*Advenit nobis*), » lesquelles alors se chantaient selon le rite de Tolède, les assistans répondant : « Instruisez-vous, ô vous tous qui jugez la terre (*Erudimini omnes, qui judicatis terram*) [1]. » Et cela pouvait se dire sans incongruité devant le sérénissime roi Ferdinand (ajoute le chroniqueur), qui, tant qu'il lui fut donné de vivre, gouverna catholiquement le royaume et fut de tout point lui-même exemplaire par son zèle à mettre un frein à l'impudicité [2].

Le chroniqueur nous raconte ensuite comment, le jour de la nativité du fils de Dieu, jour de lumière pour l'universalité des hommes, s'étant levé, le seigneur roi, pressé par la maladie, demanda à chanter la messe, et ayant reçu le corps et le sang du Christ (ayant communié au pain et au vin, on communiait alors sous les deux espèces), se fit transporter à bras dans son lit. Le lendemain cependant, à la venue du jour, pressentant sa fin prochaine, il appela à lui les évêques, les abbés et les hommes religieux de sa capitale, afin qu'ils le fortifiassent au moment suprême, et se fit reporter à l'église dans leur compagnie, paré de ses habits royaux et la tête ceinte de la couronne. En arrivant à l'église il s'agenouilla humblement devant l'autel de saint Jean, où avaient été nouvellement construits par son ordre les tombeaux de saint Isidore et de saint Vincent, martyr, et, levant les yeux au ciel où le Tout-Puissant a son trône éternel, il dit d'une voix forte et claire : « La puissance et la domination sont à

1 ..... affuit inter eos (clericos) dominus rex, atque virtute, quâ poterat, lætus concinere cœpit ultimum sonum matutinorum : *Advenit nobis*, quem tunc temporis more Toletano canebant; succentoribus autem respondentibus : *Erudimini omnes, qui judicatis terram.*

2 Quod Fernando serenissimo regi non incongruè tunc conveniebat. Qui dum vivere sibi licuit, et regnum catholicè gubernavit, et se ipsum presso impudicitiæ freno funditus eruditum reddidit.

toi, Seigneur! tu es le roi des rois, et les royaumes du ciel et de la terre sont à toi. C'est pourquoi je te rends cette puissance que tu m'as donnée et que j'ai conservée tant qu'il a plu à ta divine volonté. Je te prie seulement, à ce terme suprême, de recevoir en paix dans ton sein mon ame, arrachée aux abîmes de la terre[1]. » Et disant cela, il quitta la chlamyde royale dont son corps était couvert, déposa la couronne ornée de pierreries qui entourait sa tête, et, tout en larmes, prosterné dans la poussière sur le pavé de l'église, implora le pardon de la miséricorde divine. Après quoi, recevant la pénitence de la main des évêques, il revêtit le cilice au lieu du vêtement royal et s'aspergea de cendre à la place de son diadème d'or. Il passa deux jours ainsi dans une pénitence continuelle et vivant pour Dieu. Le jour suivant enfin, qui était la troisième férie, à la sixième heure du jour dans lequel on célèbre la fête de saint Jean l'Évangéliste, il rendit son ame au ciel entre les mains des pontifes. C'est ainsi que dans une sainte vieillesse il passa en paix et plein de jours de cette vie dans l'autre, en l'année de l'ère 1103 (1065). Son corps fut inhumé dans l'église de l'éminent pontife beatifié Isidore, que lui-même avait fait construire à Léon[2].— Son règne sur les royaumes réunis de Léon et de Castille fut de vingt-huit ans, six mois et douze jours; en Castille, avant d'avoir acquis le royaume de Léon, il avait régné presque douze ans. En tout il avait ainsi porté le titre de roi un peu plus de quarante ans.

[1] ..... luce adveniente, sciens quod futurum erat, vocavit ad se episcopos et abbates, et religiosos viros, et ut exitum suum confirmarent, una cum eis ad ecclesiam defertur, cultu regio ornatus cum corona capiti imposita; dein fixis genibus coram altario sancti Joannis, et sanctorum corporibus Beati Isidori confessoris Domini et sancti Vincentii martyris Christi, clara voce ad Dominum dixit : Tua est potentia, tuum regnum, Domine, tu es super omnes reges, tuo imperio omnia regna cœlestia et terrestria subduntur. Ideoque regnum, quod te donante accepi, acceptumque quamdiu tuæ liberæ voluntati placuit regi, ecce reddo tibi. Tantum animam meam de voragine istius mundi, ereptam ut in pace suscipias, deprecor (Monach. Silens. Chr., num. 106).

[2] Et hæc dicens exuit regalem chlamydem qua induebatur corpus, et deposuit

Ferdinand fut enterré dans cette église même où il venait de mourir, et on plaça sur son tombeau cette épitaphe qui est en même temps son éloge :

H. EST TVMVLATVS
FERNANDVS MAGNVS
REX TOTIVS HISPANIÆ
FILIVS SANCTII
REGIS PYRINEORVM ET TOLOSAE
ISTE TRANSTVLIT
CORPORA SANCTORVM IN LEGIONE
BEATI ISIDORI ARCHIAEPISCOPI
AB HISPALI
VINCENTII MARTYRIS
AB AVILA
ET FECIT ECCLESIAM HANC LAPIDEAM
QUAE OLIM FVIT LVTEA.
HIC PRAELIANDO
FECIT SIBI TRIBVTARIOS
OMNES SARRACENORVM HISPANIAE.
CAEPIT COLIMBRIAM
LAMEGO VESEO ET ALIAS.
ISTE VI CAEPIT
REGNA GARSIAE ET VEREMVNDI.
OBIIT
SEXTO KALENDAS JANVARII
ERA MCIII.

C'est-à-dire : « Ici est enfermé Ferdinand-le-Grand, roi de

gemmatam coronam, qua ambiebatur caput, atque cum lachrymis Ecclesiæ solo prostratus pro delictorum venia Dominus attentius exorabat. Tunc ab episcopis accepta pœnitentia, induitur cilicio pro regali indumento et aspergitur cinere pro aureo diademate : cui in tali permanenti pœnitentia duobus diebus vivere à Deo datur..... sicque in senectute bona plenus dierum perrexit in pace æra MCIII ; cujus corpus humatum est in ecclesia Beati Isidori summi Pontifici, quam ipse Legione a fundamento construxerat (ibid., l. c.).

toute l'Espagne, fils de Sanctius, roi des Pyrénées et de Toulouse, lequel fit transporter à Léon, de Séville, le corps du bienheureux Isidore, archevêque, et d'Avila celui de saint Vincent, martyr, et fit de pierre cette église qui, jadis, était de bois. Par ses combats il se rendit tributaires tous les Sarrasins d'Espagne, prit Coïmbre, Lamego, Viseu et d'autres villes, et s'empara par la force des royaumes de Garsia (roi de Navarre, son frère) et de Bermude (III, roi de Léon). Il mourut le 6 des kalendes de janvier de l'ère MCIII (27 décembre 1065)[1]. »

La femme de Ferdinand, domna Sanctia (doña Sancha), femme supérieure, très pieuse, très judicieuse, très aimable, comme l'appelle un de ses historiens, mourut, suivant son épitaphe conservée dans l'église de Saint-Isidore de Léon et où elle est qualifiée de reine de toute l'Espagne, cinq ans après son mari, le 5 mai 1071. Mais les chiffres mal formés de la date nous en paraissent avoir été mal lus par Sandoval et Yepes qui la rapportent. Nous suivrons sur ce point les mémoires de la ville de Léon et les annales d'Alcala, de Compostelle et de Tolède, qui s'accordent à placer la mort de la veuve de Ferdinand dans l'ère d'Espagne 1105, c'est-à-dire en 1067 de J.-C. (le 7 des ides de novembre, suivant les annales de Compostelle)[2]. — Cinq enfans étaient nés, comme

1 Voyez Yepes, Coronica, etc., t. v, et Sandoval, Cinco obispos, etc.

2 L'épitaphe de la veuve de Ferdinand porte (voy. Yepes, Coronica de la Orden de san Benito, t. v, cent. 5, p. 131, et t. vi, cent. 6, p. 255) :

H. R. SANCCIA
RIGINA TOTIVS HISPANIAE
MAGNI REGIS FERDINANDI VXOR
FILIA REGIS ADEFONSI
QVI POPVLAVIT LEGIONEM
POST DESTRVCTIONEM ALMANZOR.
OBIIT ERA MCVIIII
III NS. M.

La date exprimée dans les deux dernières lignes donne bien, en effet, le 5 mai 1071, si on l'interprète comme Sandoval et Yepes par *obiit era* MCVIIII *tertio nonas maii*; mais peut-être faut-il lire (et le peu de netteté des caractères assez

nous l'avons dit, du mariage de Sancha avec Ferdinand, trois garçons et deux filles, nommés dans la langue du temps, suivant l'ordre de primogéniture, Urraca, Sanctius, Adefonsus, Geloira et Garsea (Urraca, Sancho, Alonzo, Elvira et Garcia dans le castillan moderne), entre lesquels nous avons vu Ferdinand partager ses états deux ans environ avant sa mort. — Il commit cette innocente erreur politique, dit un écrivain espagnol[1], par un excès d'amour paternel, et pour imiter son respectable père don Sancho el Mayor, qui avait formé autant de royaumes qu'il avait de fils. Les fatales conséquences qu'avait eues ce partage, et dont lui-même avait fait l'expérience, ne purent l'arrêter, aveuglé qu'il était par son trop d'amour pour ses enfans. — Chacune de ses filles eut, comme nous l'avons dit, une portion des domaines paternels. Urraca, l'aînée, née vers 1034 suivant mes conjectures, princesse d'une grande beauté et d'un esprit supérieur, d'une prudence consommée et de mœurs exemplaires, eut le patronage de plusieurs monastères, et le titre de reine de Zamora, qu'on lui donne sur sa pierre tumulaire, d'où il conste aussi qu'elle mourut en 1101, trente-six ans après son père. Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Isidore de Léon qu'elle avait enrichie de ses dons, et au service de laquelle elle s'était vouée dans les dernières années de sa vie, sans cependant se faire religieuse[2]. Deux épitaphes figurent sur son tombeau, l'une en vers avec rimes, l'autre en prose. La première est curieuse et par la forme et par le fond : — « La noble Urraca, y est-il dit, gît dans ce tombeau. Honneur de l'Hespérie, hélas! elle tient en ce petit espace. Elle était de la lignée du regrettable roi Ferdinand, et ce fut la reine Sanctia qui l'engendra. Onze cents et

grossièrement gravés de l'épitaphe originale autorise la conjecture) *obiit era* MCV,IIIIIII (VII) *id. n.* (*septimo idus novembris*), ce qui donnerait la date même exprimée par les annales de Compostelle, p. 319.

[1] Masdeu, t. XII.

[2] Voyez Roderich de Tolède, l. V, l. c.

une fois le soleil avait reparu depuis l'incarnation .....(proprement depuis que Dieu revêtu de chair par sa propre volonté...). » Le reste manque. La seconde dit simplement : « Ici repose doña Urraca, reine de Zamora, fille du roi Ferdinand-le-Grand. Elle agrandit cette église et la combla de biens, et, parce qu'elle aimait par-dessus tout l'heureux Isidore, elle consacra sa vie à son service. Elle mourut dans l'ère MCXXXVIIII (1101)[1]. » Quant à Geloïra ou Elvira, nous savons qu'outre le gouvernement et les revenus de plusieurs monastères, elle reçut encore de son père, au même titre que Zamora avait été donnée à sa sœur, la ville de Toro, sur le Duero, pour y établir sa cour. Geloïra mourut la même année que sa sœur, le 15 novembre, et fut également enterrée dans l'église de Saint-Isidore de Léon. Son épitaphe ne

[1] Les deux épitaphes sont gravées sur la même face du tombeau ; la première, en six lignes ou trois distiques, la seconde, en neuf lignes. Les voici toutes deux. Je crois devoir néanmoins diviser la première suivant l'ordre des consonnances, afin de les rendre sensibles à la fois aux yeux et à l'oreille :

NOBILIS VRRACA
IACET HOC TVMVLO TVMVLATA
HESPERIAEQVE DECVS
HEV TENET HIC LOCVLVS.
HAEC FVIT OPTANDI
PROLES REGIS FERDINANDI
AC REGINA FVIT
SANCTIA QUAE GENVIT
CENTIES VNDECIES
SOL VOLVERAT ET SEMEL ANNVM
CARNE QVOD OBTECTVS
SPONTE. . . . . . .
. . . .
H. R. DOÑA VRRACA
REGINA DE ZAMORA
FILIA REGIS MAGNI FERDINANDI
HAEC AMPLIAVIT ECCLESIAM ISTAM
ET MVLTIS MVNERIBVS DITAVIT
ET QVIA BEATVM ISIDORVM
SVPER OMNIA DILIGEBAT
EIVS SERVICIO SE SVBIVGAVIT.
OBIIT ERA MCXXXVIIII.

lui donne pas le titre de reine. Elle y est, en revanche, qualifiée des plus glorieuses épithètes, telles que Vase de la Foi, Honneur de l'Hespérie, Temple de la Piété, Colonne de la Justice, Étoile et Gloire de la Patrie, Espérance des Pauvres[1]. Les deux filles de Ferdinand vécurent l'une et l'autre dans le célibat, suivant en cela la volonté de leur père.

Le règne de Ferdinand fut marqué, ainsi que les faits précédens le témoignent, d'un caractère original et particulier. Par la guerre extérieure et de conquête surtout, il releva le prestige du nom chrétien, et recula les limites de la domination espagnole, principalement vers le sud-ouest jusqu'au delà du Mondego. Ce fut là, à proprement parler, la partie saillante de ses guerres, celle du moins dont les résultats furent le plus sensibles. Plusieurs hommes de grand mérite et de grande valeur le secondèrent dans ses entreprises, tant au dedans qu'au dehors, et notamment dans cette conquête et restauration de l'ancienne Lusitanie. Nous avons vu le rôle éminent qu'y joua le brave et habile comte Sisnand, l'ex-wazir d'Ebn Abèd de Séville, gouverneur pour le roi, avec le même titre, de toutes les terres situées entre le Mondego et le Duero, et wazir de Coimbre en particulier. Sisnand gouverna cette frontière trente-trois ans environ, depuis la prise de Coïmbre jusqu'à sa mort, arrivée le 25 août 1091, à ce que nous apprend le Chronicon Lusitanum[2]. L'histoire nomme encore, parmi ceux qui firent le plus

1. VAS FIDEI DECVS HESPERIAE TEMPLVM PIETATIS
VIRTVS IVSTITIAE SYDVS HONOR PATRIAE.
HEV QVINDEA DIES MENSIS GELOYRA N (OVEM) ERIS
EXILIVM MVLTIS TE MORIENTE FVIT.
ANNIS MILLE NOVEM CENTVM TRIGINTA PERACTIS
TE TVA MORS RAPVIT SPES MISEROS LATVIT.
H. R. DONA GELOYRA
FILIA REGIS MAGNI FERDINANDI
ERA MCXXXVIIII.

2 Æra 129 (1091) octavo calend. septembris obiit Alvazil Domnus Sisnandus (Chronicon Lusitanum, p. 406).

d'honneur à cette époque, Gundisalvus Transtamiariz (Gonzalo Transtamiriz), lequel rendit aux chrétiens, sous Bermude III, fils d'Alfonse V, la ville de Montemayor, conquise par El Mansour vers la fin du siècle précédent, et fut tué sous son successeur dans un lieu appelé Avenozo[1]; son fils Menendus Gonsalvis (Menendo Gonzalez), que la même chronique qualifie d'homme illustre et d'une grande puissance dans tout le Portugal, et qui mourut l'année même de la mort de Ferdinand[2]; Cresconius, évêque de Santiago, vaillant guerrier, suivant l'histoire de Compostelle; il chassa de la Galice les Normands qui la ravageaient, et fortifia la ville de Compostelle, qu'il fit entourer de murailles et de fortes tours (Compostelle avait été déjà, mais mal fortifiée). Cresconius mourut de maladie en 1068, dans un château que lui-même avait fait construire non loin de la mer, pour la défense des terres de son diocèse[3]. Ainsi les Galiciens n'avaient pas seulement à se défendre en ce temps des courses pédestres ou équestres des Arabes, mais encore des courses maritimes des Normands. On trouve aussi, dans les mémoires du temps, la mention, mais la mention pure et simple, des comtes Ansur Didaci, Gomesius Didaci, Ferdinandus Layniz, Piniolus Semeniz (en castillan Ansur Diaz, Gomez Diaz, Fernand Laynez, Piñolo Ximenez), et de quelques autres personnages, que leurs hauts faits avaient rendus illustres, mais de la vie desquels il ne nous reste d'ailleurs aucune notice détaillée. L'épitaphe en langue castillane, de San Salvador de Oña[4], où il est dit que les comtes de Bu-

[1] Æra 1072, secundo idus octobris (14 oct. 1034) Gundisalvus Trastamiriz cepit Montem Majorem, et reddidit eum Christianis. — Æra millesima septuagesima sexta Calend. septembris (1er sept. 1038), Gundisalvus Trastamiriz occisus est in Avenozo (Chronicon Lusitanum, p. 404).

[2] Æra 1103, sexto calend. decembris mortuus est Menendus Gunsalvis vir illustris, et magnæ potentiæ in toto Portugalli, filius Gunsalvi Trastamiriz (Chr. Lusit., p. 405).

[3] Vid. Hist. Compost., p. 15.

[4] Dans Yepes, Coronica general de la Orden de san Benito, t. v, p. 528.

reba, Alvaro Salvadorez, Salvador Alvarez (père des comtes Gonzalo Salvadorez, surnommé Quatre-Mains, et Nuño Salvadorez), furent tués le 10 août 1037 au service du roi Ferdinand en faisant la guerre contre les Maures, ne mérite aucune confiance, par cela même qu'elle est écrite en castillan; c'est une œuvre moderne, composée vers la fin du quinzième siècle par quelque moine de San Salvador de Oña. On ne doit pas accorder plus de confiance au récit selon lequel le fameux Rodericus Didaci (Rodrigo Diaz) surnommé le Cid serait volontairement passé en France dans l'année 1055 à la tête de dix mille chevaliers, pour défendre contre le Pape et l'Empereur les droits du roi Ferdinand, qui refusait de leur rendre hommage. C'est le premier haut fait attribué au Cid. Nous verrons tout-à-l'heure ce qu'il faut croire de l'histoire du héros par l'anonyme auteur de la chronique générale connue sous le nom d'Alfonse-le-Savant, chronique où les fables les plus grossières et les contes populaires les plus absurdes ont trouvé place. Un concile composé de Romains, d'Impériaux et d'Espagnols s'était réuni à Toulouse pour décider la chose. Le parti des dix mille guerriers à cheval triompha comme de raison, et il fut déclaré que les Espagnols, ayant reconquis eux-mêmes leurs domaines, n'étaient pas et ne devaient pas être sujets de l'empereur. Ce conte, si bien accueilli dans les histoires modernes de Garibay, Mariana, Saavedra, Sandoval, et autres, n'a d'autre garant que l'anonyme dont nous venons de parler, et doit être rejeté parmi les nombreux faits controuvés, accrédités par la folle et vaine chronique d'Alfonse-le-Savant[1].

[1] Mariana, ajoutant encore à la chronique, ne manque pas de donner de ce haut fait un récit circonstancié, et marqué de toutes ces nuances délicates dont lui seul a le secret, et dont à peine se serait avisé quelque témoin oculaire. Malheureusement, de témoin oculaire en ceci, il n'y en a point, et nous en sommes fâchés pour la véracité de Mariana.

Outre le concile de Coyanca (Valencia de Don Juan), dont nous avons longuement parlé au commencement de ce chapitre, il fut tenu encore sous le règne de Ferdinand, à Compostelle, un synode provincial, le 15 janvier 1056, par trois évêques et quelques abbés. Les trois évêques étaient Cresconius, de Compostelle, dont il a été question plus haut, Suarius de Dume, et Vistrarius de Lugo. Divers canons furent rendus par ce concile, la plupart sur des matières ecclésiastiques; c'est ainsi qu'on y établit que les évêques et les prêtres célébreraient tous les jours le saint sacrifice de la messe, ce qui sans doute était négligé auparavant, puisqu'on crut avoir besoin de l'ordonner; que les chanoines porteraient le cilice les jours de jeûne et des grandes litanies ou rogations. On crut avoir besoin aussi d'imposer aux fidèles l'obligation de savoir par cœur l'oraison dominicale et le credo. Il fut enjoint aux desservans des paroisses de faire renouveler chaque dimanche l'eau bénite dans tous les bénitiers de leurs églises. Quelques coutumes d'idolâtrie avaient persisté en Galice comme en plusieurs autres lieux de la chrétienté. Le cinquième canon défendit aux chrétiens la pratique des augures et des incantations, et, entre autres choses, d'attacher à leur linge certaines figures de femme, auxquelles on attribuait telle ou telle vertu. Enfin, chose remarquable, et qui prouve que toujours les conciles délibérèrent directement ou indirectement en Espagne des choses de l'ordre politique et civil, le même canon qui prononce l'anathème sur toutes les vieilles pratiques idolâtriques, commence par recommander aux puissans et aux juges de n'exercer aucune oppression sur le peuple, de tempérer la rigueur de leurs jugemens par esprit de miséricorde, de n'accepter ni dons ni offrandes avant le jugement, et, après, que la seule rémunération permise par la loi [1].

[1] Informamus ut potestates et judices in plebe oppressiones non faciant, et

Tel fut ce règne qui prépara la gloire du suivant, et assit sur les plus solides bases la prépondérance des chrétiens de Castille et de Léon dans le mouvement général des affaires de la Péninsule. Désormais, malgré l'enthousiasme des Almoravides et des Almohades qui viendront à tour de rôle en aide aux émirs d'Espagne, la puissance musulmane ne fera plus qu'y décroître, et nous la verrons dans le chapitre suivant perdre avec Tolède sa tête de défense et comme son palladium.

judicium cum misericordia teneant et temperent; munera et offertiones ante discussum judicium non accipiant : post discussam autem veritatem, de vera justitia et autoritate legis partem accipiant, et partem dimittant. Iterum interdicimus omnes christianos auguria et incantationes et lunæ prosemina, nec ad animalia domanda, nec mulierculas ad telas alia suspendere, quia omnia cuncta idololatria est, et terrena, animalis, diabolica, anathematizat eam sancta mater ecclesia : sed omnia cuncta in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti debent Christiani facere.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Règne des fils de Ferdinand en Castille et Léon. — Règne de Ramire en Aragon. — Commencement et situation de ce royaume. — Mort de Ramire à la bataille de Grados. — Guerres et rivalité entre Sancho, Alfonse et Garsia. — Bataille de Llantada. — Bataille de Golpejare. — Défaite et fuite d'Alfonse à Tolède. — Commencemens du Cid. — Alfonse à Tolède. — Il se lie d'amitié avec Yahya el Mâmoun, émir de Tolède. — Guerres de Sancho contre son frère Garsia, et contre ses sœurs Geloire et Urraca. — Siége de Zamora. — Mort de Sancho. — Alfonse VI, pour la seconde fois roi de Léon, est proclamé roi de Castille et de Galice. — Guerre d'Alfonse comme allié d'El Mâmoun contre l'émir de Séville Ebn Abèd. — Retour. — Motifs de la guerre entreprise contre Yahya II, surnommé El Kader Billah, deuxième successeur d'El Mâmoun. — Succession des émirs de Tolède. — Faits divers. — Siége et prise de Tolède par Alfonse. — Conséquences de cet événement.

De 1065 à 1085.

Le jour même de la mort de Ferdinand, qui fut en possession du trône de Castille pendant trente ans et dix mois, de février 1035 jusqu'à la fin de sa vie, et de celui de Léon pendant vingt-huit ans, six mois et cinq jours, du 22 juin 1037 au 27 décembre 1065, ses trois fils furent proclamés dans la capitale, Sancho, roi de Castille, Alfonse, roi de Léon, et Garsia, roi de Galice. Quant à l'Aragon et à la Navarre, ils étaient toujours, l'un entre les mains de Sancho, l'autre en celles de Ramire. Il paraît que les trois frères, quoique mécontens de la part qui leur était échue, vécurent en assez bonne intelligence pendant quelque temps, chacun dans ses domaines, soit qu'avant d'entreprendre la guerre, ils voulussent éprouver la fidélité de leurs sujets et mesurer leurs forces, soit, comme quelques-uns le pensent, qu'ils fussent retenus par le respect qu'ils avaient pour leur mère dont ils ne voulaient point abreuver les derniers jours d'amertume. Si tel fut leur motif,

il est probable que la bonne harmonie dura entre eux au moins deux années, jusqu'à la fin de 1067, époque à laquelle nous avons vu que mourut la veuve de Ferdinand.

Les affaires d'Aragon méritent vers ce temps une attention particulière. Nous savons quel était Ramire. Frère de Ferdinand, il gouvernait l'Aragon depuis 1035, et ce fut sous lui que ce royaume se constitua, et commença à prendre quelque importance[1]. Sur les premiers temps de son règne les sources manquent. Mais nous lui voyons faire acte de roi, à la manière du temps, dès le début (vers 1035), c'est-à-dire présider un concile tenu en cette année au monastère de Saint-Jean de la Peña[2]. Les actes de ce concile sont évidemment tronqués; mais ce qu'il en reste suffit pour montrer que les conciles avaient par toute l'Espagne un caractère politique et civil autant que religieux. « Étant assis le glorieux prince Ramire ensemble avec les vénérables évêques Sanctius, Garsia, Gomesanus, et les abbés du monastère de Saint-Jean, Belascus et Parternus Minor; assis pareillement tous les frères et tous les prêtres du royaume dans le chapitre du sus-nommé monastère, Sanctius, évêque d'Aragona (que je soupçonne avoir été le surnom de Jaca), commença à parler ainsi : Traitons avec un soin diligent et prévoyant, s'il plait à notre seigneur Ramire, roi, aux évêques et aux abbés, ainsi qu'aux moines et à l'universalité des prêtres ici présens, de la discipline et de l'ordre ecclésiastique, de ce qui concerne l'ordination conformément aux préceptes de la loi divine et aux constitutions du concile de Nicée, et, avec le secours de Dieu, raffermissons toutes choses, afin qu'elles durent à jamais dans le temps, suivant ce qui a été

1 Les documens authentiques sur le règne du premier roi d'Aragon sont extrêmement rares; Zurita et Briz Martinez en contiennent un petit nombre. Nous avons moins consulté Blanca, et nullement les annalistes modernes.

2 Apud S. Joannem Pinnatensem. — (Aguirre prouve très bien (Collect. Max. Concil. Hisp., t. III, p. 226 et seq.) que ce concile doit être placé au commencement du règne de Ramire, et non pas en 1062 comme le veut Jérôme Blanca, in Commentariis Rerum Aragoniæ.)

établi et constitué par l'illustre roi Sanctius, seigneur de toute l'Hespérie, en présence des évêques souscripteurs Sanctius d'Aragona (le même qui portait la parole), Sanctius de Pampelune, Garcia de Najera, Arnulphe de Ribagorza, Julien de Castelia, Ponce d'Oviédo, et de beaucoup d'autres évêques dont les noms seraient trop longs à rapporter. Or, la loi de notre institution est celle-ci : Que les évêques aragonais soient choisis et élus par les moines du monastère prémentionné [1].

Ramire roi, debout au milieu du concile, dit : J'approuve et je corrobore ces décrets de mon père Sanctius, et je souscris votre constitution prédite. Tous les évêques et les abbés ensemble avec les prêtres dirent : Nous approuvons et souscrivons ladite constitution [2].

Ici manquent, selon toute apparence, un grand nombre de canons. Puis, vient l'ordinaire formule d'excommunication contre quiconque s'opposerait à l'exécution de la loi décrétée, telle à peu près que nous l'avons vue en usage au temps des conciles des Goths :

[1] Residente glorioso principe Ramiro, una cum venerabilibus episcopis : scilicet Sanctio, et Garsia et Gomesano ; et abbatibus sancti Joannis cœnobii ; scilicet Belascus et Paternus minor ; residentibus etiam universis fratribus et clericis sui regni in capitulo prenominati cœnobii, ita Sanctius Aragonensis episcopus exorsus est loqui : Pro disciplina et ordine ecclesiastico, cum diligenti cura ac providentia tractemus, si placet Domino nostro Ramiro Regi, ac episcopis, abbatibusque adstantibus, necnon etiam monachis, ac universis clericis, ea quæ ordinationis tenorem pertinent, juxta divinæ legis præcepta, et Nicænorum canonum constituta, ac cum adjutorio Domini in omne ævum mansura solidemus, sicut est prædestinatum et constitutum ab inclyto rege Sanctio totius Hesperiæ domino, in præsentia episcoporum subscriptorum : scilicet Sanctii episcopi Aragonensis, et Sanctii Pampilonensis, et Garsiæ Naxarensis, et Arnulphi Ripa-Curtiensis, et Juliani Casteliensis, et Pontii Ovetensis, et aliorum plurimorum episcoporum, nomina quorum longum est dicere. Hoc verò est nostræ institutionis decretum : UT EPISCOPI ARAGONENSES EX MONACHIS PRÆFATI COENOBII HABEANTUR ET ELIGANTUR.

[2] Ramirus rex stans in medio concilio dixit : Ego laudo et corroboro decreta genitoris mei Sanctii, ac huic vestræ definitioni suscribo. Universi Episcopi, ac abbates, simul cum clericis dixerunt : Laudamus, ac huic subscriptioni nos subscribimus.

Que si quelqu'un d'entre les futurs rois nos succcesseurs, transgressant ou écartant ce royal en même temps que pontifical décret, tentait de détruire cette charte, que Dieu tout puissant, qui est le juge des juges et le roi des rois, dissolve et disperse l'honneur et la puissance de son règne, et les donne à d'autres, vigilans et timorés observateurs de nos décrets; qu'il soit séparé à toujours de la société de tous les chrétiens, et que, interpellé par le bienheureux Jean-Baptiste et par tous les saints, il participe dans la compagnie de Dathan et d'Abiron, ensemble avec le traître Judas, des peines qui lui sont dues, et soit brûlé avec eux des éternelles flammes de l'enfer dans les siècles des siècles [1].— Mabillon dit, à propos de cette formule comminatoire, d'excellentes choses, et fait observer avec raison qu'elle était prononcée dans la persuasion que personne ne tenterait la violation sur laquelle on appelait toutes les vengeances du ciel et de la terre. Mabillon loue toutefois l'exquise modération des formules adoptées depuis par les pontifes romains, contrairement à l'ancien usage [2].

Un autre concile, d'une plus grande importance encore, fut tenu par Ramire, en 1063, à Jaca, alors appelée ou surnommée, à ce que je soupçonne, Aragona, et la première capitale, à coup sûr, qu'ait eue l'Aragon. Les actes de ce concile sont extrêmement remarquables. Ils sont, comme toujours en Espagne, moitié religieux, moitié politiques, et c'est là qu'il faut chercher les premiers documens originaux de l'histoire parlementaire de la Péninsule. Il y a mieux : comme on le voit vers la fin, le peuple en masse fut appelé à donner aux décrets de ce concile, pour la première fois, à ce

[1] Quicumque futurorum Regum successorum nostrorum, transgredientes et deviantes ab hoc regali simul et pontificali decreto, tentaverit dissolvere hanc scripturam..... participentur in societate cum Dathan et Abiron et Juda traditore in inferno inferiori, luentes pœnas perpetui incendii, sine fine per æterna sæcula.

[2] Mabillon, de Re Diplomatica, l. II, c. 9.

qu'il semble, une espèce de sanction, et nous le voyons pour ainsi dire prendre part à ce qui s'y fit par ses acclamations : il applaudit, il encourage le roi ; il lui donne le titre de très bienfaisant et de sérénissime prince ; et, dans la joie de ses acclamations, prie la divine puissance de le rendre victorieux de ses ennemis et des nations.

Dès l'ouverture du concile le roi en déclare l'objet. S'adressant à tous ceux d'entre les hommes soumis à sa juridiction royale qui suivent les divines lois de la religion chrétienne, « au nom du Christ et de son ineffable providence, » Ramire et son fils Sancius veulent d'abord qu'on fasse connaître pourquoi ils ont convoqué, au lieu appelé Jaca par ses premiers habitans, un synode de neuf évêques, en présence et du consentement de tous les primats et magnats de leur principauté ; il s'agit de la restauration de l'église de Jaca et du rétablissement des saints canons : ce mot disait tout et n'embrassait pas moins alors la loi civile que la loi religieuse [1]. Le concile s'occupa d'abord de l'organisation de l'évêché prédit (de Jaca), et de fixer la circonscription et les limites de son diocèse. Le siége épiscopal anciennement établi à Osca, qui était pour lors *in partibus infidelium*, y fut déclaré transporté [2]. Le roi et son fils, pour accroître l'importance du nouvel évêché, lui donnèrent à perpétuité plusieurs monastè-

1 Sub Christi nomine et ejus ineffabili providentia Ranimirus rex gloriosus, et Sanctius filius ejus, omnibus divinæ legis ac Christianæ religionis cultoribus sub nostro regimine constitutis; volumus notum fieri dilectioni vestræ, quoniam ob restaurandum sanctæ matris Ecclesiæ statum nostris in partibus, nostra majorumque nostrorum negligentia penè corruptum, synodum novem Episcoporum congregari fecimus in loco à priscis olim Jacca nominato ; in quo synodali conventu, præsentibus atque consentientibus cunctis nostri principatûs primatibus atque magnatibus, pleraque sanctorum canonum instituta Episcoporum judicio restituimus et confirmamus.

2 Necnon et Episcopatum in civitate Oscensi antiquitus institutum, sed à Paganis invasum atque destructum, in diœcesi sua majoribus nostris et nobis à Deo instituta, in suprascripto scilicet loco, sacrati concilii decreto restaurare studuimus.

res, fondés par eux ou par leurs pères, savoir : le monastère de Sasana avec toutes ses dépendances, le monastère de Lierde, le monastère des Sept-Fontaines, le monastère de Sirasia, celui de Rabaga et celui de Sainte-Marie, avec toutes leurs dépendances. Il fut arrêté que toutes les églises qui étaient, ou qui, par la suite, Dieu aidant, seraient édifiées, des sources de la Cinca à la vallée de Luparia où, dans les temps anciens, étaient les dernières limites du siége d'Osca, lui appartiendraient. Sa juridiction devait s'étendre ensuite au sud-ouest jusqu'au lieu appelé Plana-Major, et de là, en tournant vers la partie septentrionale de l'Aragon, sur ce demi-cercle de montagnes qui y font saillie, à l'exemple des Pyrénées, y compris toute la vallée d'Oncella, sur tout le Pintano, et sur toutes les églises paroissiales des châteaux soumis (c'est-à-dire, selon toute apparence, récemment enlevés aux Arabes), savoir : Filera, Penna, Sos, Lopera, Uno-Castello, Susia, Librana, Eliseo, Castello-Manco, Aguero et Moriello, dont les noms se retrouvent presque sans altération dans la géographie moderne, et semblent attester l'existence d'une langue vulgaire déjà toute formée [1]. Parmi les dispositions particulièrement religieuses, on rétablit la solennité des cérémonies de l'église, longtemps interrompues par le désordre des guerres et corrompues ou tombées en désuétude. On censure une à une les mœurs dépravées du temps, et l'on fait revivre les sages institutions des ancêtres, afin que la fraude ou la négligence ne puisse rien changer, rien interrompre des décisions des anciens. On rétablit toutes les fêtes instituées par les décrets

[1] Necnon omnes Ecclesias quæ nunc sunt, et in posterum Deo annuente ædificabuntur ab ortu fluvil qui Cinga dicitur, usque in vallem Lupariam, ubi in anteactis temporibus prædictæ sedis termini existere; et exinde per plagam meridianam versus occidentem, ad locum usque qui Plana Major nominatur, indéque per gyrum ad septentrionalem vergens regionem, sicut Pyrenæi montes præeminent Aragoniæ, inclusa omni valle Onsela, ac toto Pintano cum parochialibus Ecclesiis suppositorum castellorum, ut scilicet Filera, Penna, Sos, Lopera, Uno-Castello, Susia, Librana, Eliseo, Castello-Manco, Aguero et Moriello.

et les ordonnances de l'église catholique romaine, afin qu'au milieu même des malheurs et des désastres de la guerre, et jusque dans la nécessité d'une prise continuelle d'armes, les chrétiens ne se crussent point autorisés à négliger ce qui touchait aux intérêts de la religion[1]. Mais ce qui surtout est remarquable dans les décrets de ce concile, c'est l'entière soumission et la dévotion empressée qu'on y professe envers l'église romaine. Le roi et son fils y donnent et concèdent à Dieu et à *l'heureux pêcheur* (saint Pierre), le dixième de leurs droits, de l'or, de l'argent, des fruits, du vin et des choses de toute nature, que, volontairement ou forcément, leur paient tant les chrétiens que les Sarrasins de toutes les parties de leur royaume, tant ceux qui habitent des bourgs que ceux qui habitent des châteaux forts, tant dans les montagnes que dans les plaines, dans toute l'étendue de la circonscription précédemment fixée. Ils y donnent et concèdent pareillement aux mêmes (à Dieu et à saint Pierre), la dîme de tous les tributs qui leur sont payés ou qui pourront leur être payés par la suite, Dieu aidant, dans toute l'étendue de ces limites; et ils statuent qu'ils donneront et concéderont, à l'église de Jaca, la troisième partie et la dîme des deux autres tiers de la terre qu'ils pourraient conquérir dans l'avenir, par la faveur de Dieu, sur les Musulmans de Saragosse et de Tudèle[2]. Sancius en particulier et en son nom

[1] Zurita dit à tort que défense y fut faite aux prêtres de prier autrement que conformément aux règles de l'église romaine, et de célébrer les saints mystères selon le rite des Goths : nulle part il n'est fait nominativement mention de ce rite, pas plus dans les actes du concile de Jaca que dans ceux du concile de Saint-Jean de la Peña (voy. Aguirre, t. III, p. 228 et suiv.).

[2] Donamus etiam et concedimus Deo et beato Piscatori omnem decimam nostri juris, auri, argenti, frumenti, seu vini, sive de cæteris rebus quas nobis attributarii spontè aut coactè exsolvuntur, tam christiani quàm Sarraceni, ex omnibus villulis atque castris, tam in montanis quàm in planis, infrà præfixos terminos. Addimus ad hæc de omni dominatu castri..... Ex omnibus decimationem omnem donamus, insuper et ex ipsis tributis quæ recipimus in præsenti, vel recipere debemus, aut in futuro Deo miserante recipiemus. De Cæsar-Augusta,

privé, enflammé de l'amour divin (*divino incensus amore*), fit cession à Dieu et au bienheureux porte-clefs (*beato clavigero*), c'est-à-dire à l'église, de la maison qu'il avait à Jaca et de toutes ses dépendances [1].

Toutes ces choses furent ainsi données et concédées à Dieu et au bienheureux Pierre, pour l'entretien actuel de l'église de Jaca, pour la rémission des péchés des donataires, pour le salut de leur ame et le repos de leurs aïeux, à la condition que si, quelque jour, Dieu en disposant ainsi, ils vinssent à recouvrer l'antique tête de cet évêché, savoir Osca, l'église de Jaca, qu'ils restauraient et enrichissaient de la sorte, lui fût soumise et ne fit qu'un avec elle [2]. — Ici reparait l'anathème accoutumé contre les infracteurs des décrets rendus, si, par impossible, il pouvait s'en trouver dans l'avenir, et leur rejet de la communion des fidèles.

Cette charte de donation, comme elle est qualifiée dans l'original (*charta donationis*), fut faite en l'an de la nativité du Seigneur 1063, de l'ère 1101, dans la treizième indiction.

Le roi signa: Moi Ramire, bien qu'indigne, roi par la providence du Christ, je confirme de ma propre main cet acte, et prie les seigneurs et tous les évêques convoqués en ce sacré concile de le confirmer avec moi.

Et signèrent avec le roi :

Sancius, fils du roi.

Un autre Sancius, frère du précédent.

nec non et Tutela, de omnibus tertiam partem ipsius decimationis supradictæ Ecclesiæ et Episcopo concedimus et donamus.

[1] Ego verò Sanctius præfati regis filius, divino incensus amore, concedo Deo et beato Clavigero domum quam habeo in Jacca, cum omnibus quæ illi pertinent.

[2] Hæc omnia superiùs constituta seu descripta donamus Deo et beato Petro ad restaurationem supradicti Episcopatùs, propter remissionem nostrorum peccaminum, ac remedium animarum nostrarum, et pro requie progenitorum nostrorum : ea videlicet ratione, ut si aliquando Deo disponente caput ipsius Episcopatùs potuerimus recuperare, ista, quam restauramus Ecclesia, ipsi sit subdita, et unum sit cum illa.

Austindus, archevêque de l'église d'Auch.

Guillelmus, évêque de l'église d'Urgel.

Héraclius, évêque de l'église de Bigorre.

Stéphanus, évêque de l'église d'Oloron.

Gomesanus, évêque de l'église de Calagurris.

Jean, évêque de l'église de Leyurensis.

Sanctius, évêque de l'église prédite (d'Aragona, de Jaca, suivant ma conjecture).

Paternus, évêque de l'église de Saragosse.

Arnulphe, évêque de l'église de Roda (Rota-el-Yehoud, Roda des juifs, ville du partido de Benavarre, évêché de Lérida, au temps où nous en sommes siége épiscopal des évêques de Rivagorza, jusqu'à ce que ce siége ait été transféré à Lérida en 1149).

Belasco, abbé du monastère de Saint-Jean-Baptiste.

Banzo, abbé du monastère de l'apôtre Saint-André.

Garusus, abbé d'Asin.

Sancius, comte.

Fortunio Sancii, procer.

Lope Garseanus, procer.

Tous les procérès, officiers et généraux du roi susdit, formant la cour du roi [1].

[1] Ego Ranimirus, quamvis indignus, Christi providentia Rex, hanc donationem propria manu confirmo, et SS. et omnes episcopos in hoc sacro concilio congregatos, ut hæc confirment et subscribant rogo.

Sanctius filius regis.
Alius verò Sanctius frater ejus.
Austindus Ausciensis ecclesiæ archiepiscopus.
Guillelmus Urgelæ Ecclesiæ episcopus.
Heraclius Bigorrensis Ecclesiæ episcopus.
Stephanus Olorensis Ecclesiæ episcopus.
Gomesanus Calagorritanæ Ecclesiæ episcopus.
Joannes Leyurensis Ecclesiæ episcopus.
Sanctius præfatæ Ecclesiæ episcopus.
Paternus Cæsaraugustanensis Ecclesiæ episcopus.
Arnulphus Rotensis Ecclesiæ episcopus.
Belasco abba cœnobii S. Joannis Baptistæ.

On fit lecture, à ce qu'il semble, des actes du concile et des signatures, au peuple assemblé, au moins à en juger par l'article 9, portant : « Ce qu'ayant entendu tous les habitans de l'Aragon, tant hommes que femmes, tous, louant le Seigneur d'une commune voix, le confirmèrent, disant : il n'y a qu'un Dieu, une foi, un baptême. Grâces soient rendues au Christ céleste et au très bon et très sérénissime prince Ramire, qui apporte tous ses soins à la restauration de notre sainte mère l'église : qu'il lui soit accordé santé et longue vie ; qu'il obtienne une victoire signalée sur ses ennemis, et qu'après sa mort il aille goûter au paradis la félicité des vivans dans les siècles des siècles. Amen[1]. »

Par les souscriptions qu'on vient de lire, on peut juger de la circonscription primitive de l'Aragon. Il se composait de cette réunion de montagnes et de vallées qui forment à peu près la partie centrale des Pyrénées, entre la vallée de Roncal et la vallée de Gistain (ou peut-être de Benasque) du côté de l'Espagne, comprenant, en tirant de l'ouest vers l'est, les vallées de Roncal, d'Anso, de Echo, d'Aragues, d'Aysa, de Canfranc ou de Jaca, de Broto, de Xalbe, de Bielsa et de Gistain avec les monts correspondans; et, de ce côté-ci, les vallées d'Aspe, d'Ossau, d'Azun, de Cauteretz, le val d'Arrau, la vallée de Louron et celle de la Pique, Bagnères de Luchon,

Banzo abba cœnobii S. Andreæ Apostoli.
Garusus abba Asinensis.
Sanctius comes.
Fortunio Sanctii procer.
Lope Garseanus procer.
Omnesque proceres Regis præfati eo modo nutriti aulæ regis.

[1] Audientes enim cuncti habitatores Aragonensis Patriæ, tam viri quam fœminæ, omnes una voce laudantes Deum, confirmaverunt dicentes : unus Deus, una Fides, unum baptismum. Gratias Christo cœlesti, ac benignissimo ac serenissimo Ranimiro principi, qui curam adhibuit ad restaurationem sanctæ matris Ecclesiæ : sit illi concessa salus et vita longæva, victoria inimicorum optata illi pateat. Post excessum verò hujus edii cum sanctis in paradiso amœnitate intromittat feliciter in sæcula sæculorum. Amen.

Saint-Bertrand de Comminges, le haut Garonne, Bagnères de Bigorre, Lourdes, Nay, la majeure partie du cours du gave de Pau, Oloron, Urdax, etc. Les limites de la puissance, ou, si l'on veut, des vallées aragonaises au sud des Pyrénées, ne s'étendaient pas beaucoup au-delà de la Sierra de Guara, depuis Plana-Major et les villes nommées plus haut dans le compte rendu des actes du concile de Jaca, jusques à Ainsa, vers le confluent de la Cinca et de l'Ara. Il ne saurait y avoir aucun doute sur l'extension du pouvoir ou de la juridiction de Ramire, de ce côté-ci des Pyrénées, sur l'ancien territoire des Conseranni, des Convennæ, des Ausci et des Bigerones; les actes du concile de Jaca le démontrent jusqu'à l'évidence[1].

Antérieurement, par exemple vers le temps où fut tenu le concile de Saint-Jean de la Peña, les limites du royaume de Ramire paraissent avoir été plus étroites encore, et s'être particulièrement bornées en Espagne aux vallées supérieures voisines du cours deux fleuves portant le nom celtique d'Aragon (proprement l'*eau courante*, de l'article celtique *ar* et du substantif *avon, aven, gaven*, suivant les diverses prononciations, *ar-aven*, *ar-agven*, *ar-ag*, *ar-ago*)[2]. De ces deux fleuves le premier, simplement appelé Aragon, naît dans la vallée de Canfranc de deux sources célèbres jaillissant l'une de la fondrière de Condachu, à la descente des gorges de Aysa et de Borau, et l'autre non loin du port d'Astun. Ces deux sources forment deux ruisseaux qui vont se réunir au-dessous du monastère de Sainte-Christine. Divers fleuves grossissent ce premier conrs d'eau, dans ces hauteurs mêmes. Arrivé dans le voisinage de Jaca, il forme un coude vers l'ouest,

[1] Ea Aquitaniæ regione, dit à ce sujet Zurita, quæ Vasconia illis temporibus dicta est, nunc *Gascunia* vocatur, aut regi Ramiro paruisse, aut fœdere fuisse adjunctam, non opinione solum, sed etiam planè ad veritatem hoc uno monumento mihi persuadeo.

[2] C'est le radical primitif de *aqua*, *aïga* dans les langues romano-celtiques du Midi ; d'où encore le mot *gave*, si commun dans les Pyrénées, de la forme aspirée *haven, gaven*, comme aussi le *gabarrus* des chartes du moyen-âge.

et, grossi des eaux que lui fournissent les vallées de Borau, d'Aragues, de Echo, etc., pénètre en Navarre et va se jeter dans l'Èbre un peu au-dessous d'Alfaro, entre Logroño et Tudèle. Le second, appelé Aragon-Subordan, naît dans la vallée de Echo, près du port du même nom, au pied d'un formidable escarpement situé à la gauche du chemin, traverse la vallée d'Aragues, et va s'unir à l'Aragon proprement dit, au lieu appelé Puente de la Reyna, au-dessous de Verdun, en face du petit village de Venagüa. En deçà de la vallée de Roncal, la vallée d'Aspe dans la Gaule-Aquitaine était le point extrême qu'atteignait l'Aragon du côté du nord-ouest; c'est par-là que depuis l'Aragon a confiné avec la France par le Béarn [1]. Nulle autre part plus que sur cette limite les Pyrénées ne présentent plus d'aspérités et de difficiles passages; mais là, comme sur les autres points de la grande barrière, l'identité des peuples a vaincu la nature, et donné un démenti à l'éternel prétendu divorce des deux terres dont parle le poète:

> Pyrene celsâ nimbosi verticis arce,
> Divisos Celtis latè prospectat Iberos.
> Atque æterna tenet magnis divortia terris.
>
> SIL. ITAL., liv. III, vers. 415.

Toute cette réunion de montagnes et de vallées ne formait d'ailleurs qu'un territoire de peu d'étendue qui, on ne sait à quelle époque antérieure, à cause du nom des deux fleuves dont nous venons de parler, ou du plus grand d'entre eux, s'était appelée Aragonia, région de l'Aragon. C'est dans ces

[1] Il y eut entre les deux couronnes en 1608 et 1609 une contestation dont toutes les pièces manuscrites sont consignées en français, en espagnol et en béarnais dans le manuscrit n° 74, fond de Brienne, de la bibliothèque royale, sous ce titre : *Négociation et traité sur une violence commise par les habitans de la vallée d'Anço en Aragon contre les habitans de la vallée d'Aspe en la souveraineté de Béarn*, 1608 et 1609.

limites primitives que s'exerça d'abord la juridiction royale de Ramire, et qu'était renfermé à ses commencemens ce royaume d'Aragon qui réveille l'idée de si grandes choses. Ce fut le sort commun à la Catalogne, à la Castille, au Portugal, de commencer par les plus étroites limites et d'étendre progressivement leur nom et leur puissance de proche en proche. C'est ainsi que le nom d'Aragon s'étendit depuis et est resté à toutes les régions qui furent conquises par les descendans de Ramire, entre les frontières de la Catalogne, de la Navarre, de la Castille et du royaume de Valence, dans cette espèce de conque profondément creusée au milieu, du nord-ouest au sud-est, par la vallée de l'Èbre, et qu'enserrent au nord les Pyrénées, et à l'ouest, au sud et à l'est, les Sierras de Soria, Molina, Cuenca et Morella, et le contrefort le long duquel coule la Cinca. Ce n'est pas sans intérêt que nous avons visité en 1837 la capitale de ce premier royaume d'Aragon, située au pied de l'un des plus haut sommets des Pyrénées, à cinq lieues de la frontière de France, dans une fertile et vaste plaine, dont la vue surprend agréablement le voyageur, au sortir des précipices et des chemins rompus de l'étroit défilé appelé Port de Canfranc, par lequel on pénètre en Espagne sur ce point des Pyrénées. La vallée étendue où elle s'élève est bornée au nord par les Pyrénées, et au sud par une cordilière aux pentes moins abruptes, sur lesquelles s'élèvent à l'horizon l'Oroël et Saint-Jean de la Peña, celui-là célèbre par ses mines et plus encore par les bois de construction qu'il fournit, celui-ci par son ancien monastère de bénédictins. Jaca est située entre l'Aragon qui, descendant du haut des Pyrénées et courant du nord au sud jusque près de la ville, tourne tout à coup brusquement vers l'ouest, et le rio Gas qui passe non loin de ses murailles et entre dans l'Aragon à une demi-lieue environ au-dessous. La vallée de Jaca a, de l'est à l'ouest, depuis le Gallego jusqu'à la ville

de Tiermas, près des limites de la Navarre, douze lieues de long sur un peu plus de deux de large. C'était une ville estimée déjà notable au temps des Romains, et qui avait donné son nom à la Jacétanie, région longue et étroite, suivant Tite-Live, qui nous apprend aussi qu'elle fut prise, l'an 195 avant l'ère chrétienne, par le consul M. P. Caton, qui ne la ruina ni ne la maltraita, à cause de ses précédens rapports avec les Romains, et pour être l'une des stations de la voie militaire qui conduisait de Beneharnum à Salduba (depuis Cæsar-Augusta). Aujourd'hui ses murailles d'enceinte forment presque un cercle parfait, et sont construites entièrement en pierres de taille ; elle a sept portes, des rues larges, unies et droites ; quatre cent-trente maisons de moyenne architecture. La cathédrale est composée de trois nefs de pierre, y compris la voûte et la tour bâtie sur la principale porte ; une de ses chapelles est dédiée à sainte Orosie, qui souffrit le martyre dans le territoire de Jaca, au temps des Romains, et dont on y conserve les reliques. La construction de l'église de Jaca est due à notre Ramire. Les villes de Bolea, Ayerbe, Loarre, Rondellar, Alcuezar, S. Quilis, Benavarre, Lérida, Barbastro et Huesca, étaient et demeurèrent aux mains des Musulmans tant que vécut Ramire, quelque effort qu'il ait fait pour s'en emparer, et formaient au sud comme une ceinture de forteresses et un cercle de fer, que nous verrons Sancho son fils rompre heureusement.

Nous avons eu occasion de parler de la rivalité qui éclata vers 1036 entre Ramire et son frère Garsias de Navarre, et de raconter comment Ramire eut le dessous dans une attaque à main armée qu'il tenta contre celui-ci. A la suite de sa défaite, il perdit un moment jusqu'à son petit et étroit royaume pyrénéen ; mais il ne tarda pas à le recouvrer. Ce fut dans ce temps, dit-on, que Sobrarve et Ribagorça passèrent sous sa domination par la mort d'un frère douteux qu'on lui donne,

nommé Gundisalvus ou Gonçalo, lequel, revenant un jour de la montagne, fut blessé et tué traîtreusement, on ignore pour quelle cause, par un cavalier son vassal appelé Ramonet de Gascogne, au pont de Monclus, et enterré au monastère de Saint-Victorien. Ceux de Sobrarbe et de Ribagorça, se voyant sans seigneur, dit la chronique, élurent pour leur roi le roi don Ramire [1]. Ceci se passait vers 1038. Vers 1045 il commence à être fait mention de l'infant Sancho qu'il eut de la reine Ermesenda, qui, à ce qu'il paraît par l'histoire de Saint-Jean de la Peña et par d'anciens mémoires, s'appelait aussi Gisberga, et d'un autre Sancho, qu'il eut hors mariage. Le Sancho légitime dut naître vers ce temps, à en juger par l'âge qu'on lui donne à sa mort. Quelques-uns distinguent Gisberga d'Ermesenda. Suivant un très ancien document, Gisberga était fille de Bernard Roger, comte de Bigorre, et de la comtesse Garsenda sa femme. Elle fut fiancée au roi Ramire en août 1036 par Richard, évêque de Bigorre, et par Garsia et Wilhelm Fortun, barons notables du Lavedan [2].

Les rapports de Ramire avec l'évêque d'Urgel Guillelm, l'un des signataires du concile de Jaca, sont d'un caractère singulier. Le 17 septembre 1053, Ramire était au château de Laquers, aujourd'hui Laguares, en Ribagorce; l'évêque d'Urgel se présenta à lui, et lui rendit hommage, briguant son alliance et sa protection envers et contre tous; alliance et protection que Ramire lui promit par serment. La pièce authentique qui constate cette alliance porte pour titre : *Sacramentum Ranimiri Regis Aragonum factum Guillelmo Guifredi episcopo Urgellenso ;* et cela nous explique pourquoi nous voyons figurer l'évêque d'Urgel au concile de Jaca, parmi les grands et les évêques de l'Aragonie. « Je jure, moi Ramire roi fils de Sancho, est-il dit dans ce *Sacra-*

1 Voyez Zurita, Annal. de Aragon.
2 Ibid., l. c.

mentum, à toi Guillaume, évêque, fils du comte Guiffred de Cerdagne, fondateur du monastère de Saint Martin du Canigou, de n'abuser, de cette heure en avant, ni de ta vie, ni des membres tenant à ton corps, ni de ta terre, tant habitée que déserte, ni de tes châteaux habités ou déserts, mais au contraire de t'être en aide dans le gouvernement et la garde de toute ta terre, tant de celle que tu as que de celle qu'avec l'auxiliaire du Seigneur tu auras ou acquerras par mon conseil; et je te serai un aide contre tous tes ennemis, tant hommes que femmes, tant chrétiens que Sarrasins, qui essaieraient de t'enlever ta terre et ton droit. Et tout ce qui est écrit ci-dessus en ta faveur, autant qu'il est au choix de l'homme, je le ferai et le tiendrai avec zèle au nom de Dieu et de ses saints [1]. »

La plupart des historiens, Garibay et Moret entre autres, placent la mort de Ramire en 1067, et avec toute raison. Nous avons vu en effet les mémoires arabes rapporter la mort du roi Radmir des chrétiens sous l'année 460 de l'hégire. Or, cette année (commençant le 10 novembre 1067) répond précisément à la date donnée par ces historiens, et permet de fixer la bataille de Grados, dans laquelle fut tué le roi d'Aragon, vers la fin de cette année 1067 [2]. Ainsi Ramire

1 Juro ego Ranimiro Sancionis Regis filio ad Guillelmo episcopo filio comite Guifredo Cerritaniæ fundatore monasterii sancti Martini de Canigone ut de ista hora inantea non te decepere de tua vita nec de tua membra quæ in corpus tuum se tenent, nec de tua terra condirecta aut erema, nec de tuos castellos condirectos aut eremos, sed adjutor tibi ero super tua tota terra per tenere et per habere sic super illa quæ auxiliante Domino inantea averas et acaptaras cum meum consilium; et adjutor tibi ero super omnes innimicos tuos tam viros quam fæminas, sic Christianos quam Sarracenos, qui de tua terra te tulerint aut te voluerint toire. Et sicut est supra scriptum et homo legere potest, sic te tenere tibi illo et attendere per Deum et sanctis tuis (in Marca, p. 1033).

2 En présence de ces faits et de cet accord, on ne saurait trop s'étonner d'une note de M. Aschbach (Geschichte von Ommajaden), où, pour justifier la date qu'il adopte de 1065, sur la foi d'une inscription apocryphe de Saint-Jean de la Peña, il déclare, de sa pleine autorité, et sans en apporter la moindre preuve, la date de 1068 (lisez 1067) donnée par les Arabes *tout-à-fait fausse*. En général, c'est

régna non sans gloire en Aragon, Sobrarbe, Ribagorza et Bigorre, pendant l'espace de trente-deux ans. L'histoire lui attribue dans cet intervalle plusieurs expéditions de guerre contre les Maures de son voisinage sur lesquelles toutefois on n'a guère de détails d'une authenticité incontestable; car le pillage des campagnes de Lérida, les excursions sur les terres de Saragosse, la bataille gagnée contre l'émir d'Huesca dont il est parlé dans les Annales d'Aragon ne sont mentionnés dans aucun acte qui fasse autorité; et la prise de Benavarre et de Loarre qu'on lui attribue sont plus qu'incertaines. On ne doit pas accorder beaucoup plus de confiance à ce que disent les mémoires de Saint-Jean de la Peña[1] d'une prétendue ligue du roi d'Aragon, Ramire, avec son neveu Sancho, roi de Navarre, en 1057, contre leur frère et oncle le roi Ferdinand de Castille et Léon. Outre que les deux rois n'étaient pas très bons amis, ils n'avaient alors rien à craindre du roi de Léon et de Castille qui était très occupé, comme nous l'avons vu, à la guerre de Portugal. Quoi qu'il en soit, un fait domine tous les autres de l'histoire de Ramire, savoir, que l'Aragon se développa et acquit sous lui assez d'importance pour peser désormais dans la balance des états chrétiens de la Péninsule. C'est aussi là ce que le moine de Rippol exprime dans la courte notice qu'il a consacrée à Ramire et aux rois d'Aragon ses successeurs, au moment où la Catalogne et le comté de Barcelone passèrent sous la domination aragonaise[2]. Le manque d'anciens mémoires ne permet

assez là la manière de M. Aschbach : toutes les fois qu'un texte l'embarrasse, il ne le discute pas, il ne le convainc pas d'erreur, il le dément.

1 Voyez Briz Martinez.

2 Fuit itaque quidam miles nomine Raymirus filius Sancii regis Navarrorum, quem suscepit ex quadam nobilissima domina de castro quod dicitur Ayuuarum, qui patre mortuo qui tunc temporis regnum Navarræ ac Aragoniæ possidebat pro indiviso. Iste Raymirus cum esset probus, sagax, et strenuus, primus in Aragonia regem statuit se vocari, et hic fuit in Aragonia regum primus (Monach. Rivipull., Gesta Comit. Barcin., c. 29).

même pas de rien dire de positif sur les circonstances qui accompagnèrent la mort de Ramire. Suivant l'opinion la plus accréditée, il assiégeait le château de Grados, aujourd'hui Graus, lieu très fort dans le comté de Ribagorça, sur le rio Esera, aux confins du territoire de Barbastro, et alors au pouvoir de l'émir de Saragosse, quand Sancho de Castille, fils de Ferdinand, qui, comme allié de l'émir de Saragosse, s'était porté au secours des infidèles, le contraignit à lever le siége et à accepter une bataille dans laquelle il fut tué. Ce que nous savons de Sancho et de son alliance avec l'émir de Saragosse rendrait cette version tout-à-fait admissible, sans nous arrêter à ce qu'en ont dit quelques critiques [1], si, d'un autre côté, il ne semblait plus naturel encore de supposer que les historiens espagnols ont pris un Sancho pour l'autre, et que l'allié de l'émir de Saragosse, El Moktader, était plutôt Sancho ben Garsia de Navarre que Sancho ben Ferdinand; au moins un traité de peu d'années postérieur (de 1073), où il est question d'un pacte d'alliance plus ancien, entre El Moktader et Sancho ben Garsia, contre Sancho ben Radmir, semble-t-il venir à l'appui de notre conjecture. « Et si Sanctius Ranimiriz, dit ce pacte, ne voulait pas lever le pied des terres d'El Moktader, que le roi Sanctius fasse aussitôt une chevauchée contre Sanctius Ranimiriz, et fasse le dégât sur ses terres, et qu'à eux deux ils lui imposent l'Alfechna, ainsi que dans les premiers traités il est écrit [2]. » Le corps de Ramire fut inhumé à Saint-Jean de la Peña, suivant son épitaphe, et celle de sa femme domna Ermesenda, rapportées par Yepes

[1] Masdeu entre autres, t. XII, p. 337.

[2] *Alfechna* est un mot arabe qui signifie tribut, imposition de guerre, vox arabica in fœdere inito inter Sanctium Pampilonensium regem et almugtadyrium an. Chr. 1073, apud Blancam in Comment. Rer. Aragon. *Et si noluerit se levare Sanctius Ranimiriz de terra Almutadyr : statim calvalguet Sanctius Rex super Sanctio Ranimiriz ad faciendum damnum in sua terra, et inter ambos donent ei alfechna, sicut in ligamentos primos scriptum est.*

dans sa *Coronica de la Orden de San Benito*[1]. Suivant les mémoires de ce monastère[2], domna Ermesenda Gisberga, ou Ermifenda, comme l'appelle son épitaphe, eut de Ramire quatre enfans, savoir : deux garçons, Sancho, son successeur à la couronne, Garcia, second évêque de Jaca, et deux filles, Sancha qui épousa un comte de Toulouse dont on ne dit pas le nom, et Thérèse, femme du comte de Provence.

Une pièce authentique existe de ce roi, assez curieuse pour que j'en donne ici la traduction. C'est son testament fait à Saint-Jean de la Peña durant une maladie qu'il y fit, deux ans avant la convocation du concile de Jaca. La pièce est doublement curieuse et pour l'histoire et pour la philologie. C'est pourquoi j'en joindrai le texte à ma traduction.

« Au nom du Christ et de l'indivisible Trinité, ceci est la charte que je fis, moi don Ramire, fils du roi Sancho, dans l'ère MLXXXXVIIII, le jeudi d'avant la mi-carême, au mois de mars, étant tombé malade à Saint-Jean de la Peña, pour le salut de mon âme. Ayant recommandé à Dieu et à ses saints Sanctius mon fils, fils d'Ermesendis, dont le nom de baptême est Gisberga, je lui lègue toute ma terre, mon royaume[3] et mes hommes, tout ce que Dieu m'a donné, sous la protection (*baiulia*) de Dieu et de ses saints, afin qu'il emploie cette terre et ce pouvoir au service de Dieu. Que si Dieu me rend la santé, et que je vive, je promets que je la tiendrai et emploierai, comme je l'ai jusqu'aujourd'hui employée et tenue, au service de Dieu, afin qu'après moi mon fils Sanctius, déjà nommé, en fasse de même. Et je lègue Aybar et Xavierre Latrè, avec toutes les fermes et villages qui en relèvent, à mon autre fils appelé aussi Sancius, pour qu'il en jouisse et les possède en fief

[1] Yepes, opera citata. — Les dates sont erronées ; mais rien n'autorise à tenir ces épitaphes pour apocryphes.

[2] Ibid., l. c. et al. plur.

[3] *Meum honorem*, mon honneur signifiait alors ma seigneurie ou mon royaume.

pour son frère Sancho, comme il ferait pour moi-même. Et s'il venait à mourir, et qu'il laissât un fils, j'entends que ce fils ait et possède lesdites terres de la même manière, comme tenancier de mon fils Sancho, et sous son obédience. Et s'il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'il fît cette folie, au préjudice de son frère Sancius, de se départir de son obéissance, s'il tentait de gouverner de son chef ou se prononçait contre les rois de Pampelune, qu'il soit rejeté des terres de la seigneurie que je lui laisse, et que ces terres et cette seigneurie retombent au pouvoir de mon fils Sancho, mon fils et fils d'Ermesendis [1]. Et item je lègue tout mon attirail de guerre et tout le bagage servant d'ordinaire aux barons et aux chevaliers, tel que selles et freins d'argent, épées, écus, casques, testières, ceinturons et éperons (il y a dans le texte *sporas, spourones*, calcaria, saxon. *sprora*, germanis *sporen*, anglis *a spurle*, italis *sperone*, et pour testière *testinias*, qu'il faut lire *testirias*, testière : c'était une armure de tête que devaient spécialement porter les chevaliers prêts à entrer en lice en champ clos, et dont il est fait mention dans les assises de Jérusalem, *ubi de duello certantibus* : « et le cheval doit être couvert de couverture de fer, et avoir une testière de fer, et emmi la testière, une broche de fer, telle comme celle de l'escu [2] »); chevaux et mulets, jumens, vaches et brebis, je lègue tout à Sanctius, mon fils, celui à qui je destine cette terre qui m'appartient, afin qu'il ait et possède le tout, à l'exception de celles de mes vaches et de mes brebis qui se trouvent à Santa-Cruz et à Saint-Cyprien, que je lègue pour le salut de mon ame pour être partagées par moitié, de manière qu'une moitié aille au monastère de Saint-Jean et l'autre moitié à celui de

[1] Le Sancho illégitime fut depuis déshérité par un codicille dit de Ançanego pour avoir fait précisément ce que craignait son père, pour avoir fait la folie de passer sur les terres des Arabes, *pro lozania quam fecit, fuit enim se, in terram Mauris* (voy. Zurita, Annal. de Arag.).

[2] Assisi Hyerosolymitanæ mss., c. 95.

la Sainte-Croix. Quant à mon mobilier, savoir l'or et l'argent, et tout ce qui est en argent, vases d'or, d'argent, d'albâtre, de cristal et de macano, et à mes vêtemens, couvertures et garnitures de lit, aumusses, et au service de ma table, que tout soit porté et déposé conjointement avec mon corps au monastère de Saint-Jean, et y demeure entre les mains des seigneurs de ce monastère. Tout ce que Sanctius, mon fils, désirera racheter ou rédimer de ce mobilier, qu'il le rachète et le rédime, et que ce qu'il ne voudra point racheter soit vendu aux enchères et au plus offrant en vente publique, au profit dudit monastère; et les vases que mon fils Sancius voudrait racheter et rédimer, qu'il puisse les prendre et les rédimer poids pour poids, soit d'argent, soit de cazeni; et que, de la somme totale formée de ce que mon fils en aura donné, comme aussi du prix qui proviendra de tout ce qui sera vendu du susdit mobilier à quelque autre personne que ce soit, une moitié soit donnée, pour le salut de mon âme, à Saint-Jean, où je désire reposer, et l'autre moitié répartie et distribuée au gré de mes directeurs, et suivant la volonté de l'abbé de Saint-Jean, de celui qui sera évêque de cette terre, des seigneurs Sanctius Galindez, Lope Garcez, Fortunius Sanz, et de mes autres grands barons, pour le salut de mon ame, entre les divers monastères du royaume, et employée en travaux d'utilité publique, à construire des ponts, à racheter des captifs et à élever des châteaux, ou à terminer ceux qui sont commencés aux frontières des Maures, pour la sauvegarde et le plus grand profit des chrétiens; le tout donné et distribué pour le salut de mon ame. Item j'ordonne et j'arrête que tout le service de mon église ou chapelle particulière soit estimé, et que le prix en soit employé au rachat des captifs et, autant qu'il sera en lui, que ce soit mon fils Sanctius qui rachète ledit service et le garde pour lui, car à lui appartiennent la puissance et la seigneurie de cette terre. Je désire en outre, et c'est ma volonté, que du pain et du vin prove-

nant de mes terres cultivées, du produit des récoltes et de tout ce qui m'appartient en propre, tant de ce qui est appliqué que de ce qui est destiné à l'être, Sanctius mon fils en ait la moitié avec cette terre, et que l'autre moitié soit tout entière employée, au gré de mes directeurs et dans la forme exprimée plus haut pour mes autres meubles, en faveur des monastères et des serviteurs de Dieu, à construire des ponts, à la rédemption des captifs et à l'achèvement des châteaux commencés aux frontières. Je donne de plus, pour le salut de mon ame, à Saint-Jean, le monastère de Saint-Ange de Sios, avec toutes ses terres et vignes, et la ville appelée Sangorrin, pour que perpétuellement elle reste employée au service de Dieu et de saint Jean. Je recommande aussi à ma fille Urraca et aux autres religieuses ses sœurs, du couvent de Sainte-Marie de la Sainte-Croix, de rester et demeurer à perpétuité sous le gouvernement de Saint-Jean et des seigneurs de ce monastère, sous la règle de Saint-Benoit, et que ceux-ci y veillent de manière à ce qu'elle ne souffre aucune altération; et, parce que j'ai aimé ceux-ci plus qu'aucuns autres de ma terre, je recommande pareillement à mon fils Sancius, à qui je destine cette terre et cette seigneurie, que, comme j'ai aimé et favorisé les seigneurs de Saint-Jean, il les aime et les favorise en toutes choses. Et je recommande de même Saint-Jean à mon fils Garsias, afin qu'il le fasse demeurer au service de Dieu, et lui fasse du bien, et ne le laisse manquer ni souffrir en nulle chose. Et j'ordonne aussi à mon susnommé fils Sancho, au cas que je vinsse à mourir avant d'avoir donné et payé à ma fille Sancha, laquelle est établie en Provence, ce que j'ai promis de lui donner et payer, qu'il le lui donne et paie intégralement, et le fasse pour l'amour de Dieu et pour le salut de son ame[1]. »

[1] Sub Christi nomine et individuæ trinitatis : Hæc est charta, quam feci ego Ranimirus Sanctionis regis prolis in era MLXXXXVIIII notum die quinta feria ante mediam quadragesimam in mense martio, quando infirmavi in Sancto Ioanne,

Tels sont les premiers actes du royaume d'Aragon. Si, malgré ces documens authentiques, quelqu'un croit pouvoir affirmer qu'il y en a d'autres antérieurs, que personne ne l'écoute.

Mais je reviens aux royaumes des régions centrales de la Péninsule, à Castille et à Léon.

Dans cette partie de l'Espagne, Sancha, fille d'Alfonse V,

et feci pro mea anima, et commendavi ad Deum et ad suos sanctos Sanctium filium meum, filium Ermisendis, quæ vocata est per Baptismum Gisberga; et mitto illum et omnem terram, et meum honorem et meos viros, quæ Deus mihi dedit, in baiulia de Deo, et de suis sanctis, ut teneat illam terram et honorem in Dei servitium. Et si Deus mihi dederit sanitatem et ego vixero, quod teneam illam terram et honorem, quomodo usque hodiè, illum tenui in Dei servitio: et post meos dies, habeat illam Sanctius filius meus jam dictus, in servitio Dei. Et dimitto Aybar, et Exavierre Latri, cum omnibus earum villis, quæ ad eas pertinent, ad alium filium meum Sanctium ut possideat illas, et ut teneat illas suprascriptas villas, per manum fratris sui Sanctii, quasi per me. Et si desvenerit de eo, et laxaverit filium, teneat ipse ejus filius eas, per manum de Sanctio filio meo, in sua fidelitate. Et si talem infamiam fecerit ad fratrem suum Sanctium, ut, quod absit, ei mentiret aut de suo capale, se quæsierit facere, aut se fecerit contra Reges de Pampilona: in potestate sit illa honore, de filio meo Sanctio filio meo filius Ermisendis. De meas, autem armas, qui ad varones et cavalleros pertinent, sellas de argento et frenos et brunias, et espatas, et adarcas, et gelmos, et testinias, et cintorios, et sporas, et cavallos et mulas, et equas, et vaccas, et oves; dimitto ad Sanctium filium meum, ad illum, ad quem illam meam terram destino, ut habeat et possideat illud totum: extra meas vaccas et oves, quæ fuerint in sancta cruce, et in sancto Cypriano, quas laxo pro mea anima, ita quod medietas illarum vadat, ad sanctum Joannem et alia medietas ad sanctam crucem pro mea anima. De meo mobile, scilicet de auro et de argento et de toto qui ad argentum pertinet, et vassos de auro et de argento et de girca et cristalo, et macano et meos vestitos, et aci' .as et collectras et almucellas, et seruitium de mea mensa, totum vadat cum corpore meo ad sanctum Joannem, et sedeat ibi, in manibus illorum seniorum de sancto Joanne: et illud quod Sanctius filius meus, quæ fierit comparare, et reddimire, de esto meo mobile, comparet et reddimat illud, et illud quod ille non quæsierit comparare sedeat ibi venditum in quantum magis poterunt illud vendere. Et illos vassos, quos Sanctius filius meus comparaverit, et redemerit, peso per peso de plata, aut de cazeni. Illos prendat et reddimat, et ipsum prætium, quod filius meus dederit in isto mobile suprascripto, et omne aliud prætium, de illo quod fuerit venditum, medietas vadat, pro mea anima ad sanctum Joannem, ubi jacuerim, et illa alia medietas distribuatur ad laudamentum de meos magistros, ad arbitrium de abbate sancti Joannis, et illo Episcopo qui fuerit in illa terra et de seniore Sanctio, Galindez et senior Lopo Garcez et senior Fortunio Sanz, et de alios meos varones, mayores, sedeat totum datum partitum, pro mea anima, ad monasteria, et in labores de pontes facere, et pro redim'ndis captivis, et in Castelles de fronteras de Mauros,

étant morte (en 1067), deux ans après son mari, une rupture éclata entre deux des fils de Ferdinand et de Sancha. Suivant la chronique de Complutum, la bataille qui s'en suivit eut lieu le 19 du mois de juillet 1068, un mercredi [1]. Mais il doit y avoir quelque erreur de chiffre dans cette indication; car le 19 juillet de cette année fut un samedi, et non un mercredi. Ce qu'il y a de certain, c'est que les armées de Sancho et d'Alfonse marchèrent l'une contre l'autre, et que, s'étant rencontrées dans un lieu appelé Plantada (aujourd'hui Llantada), près le rio Pisuerga, elles combattirent à outrance, avec une grande perte d'hommes de part et d'autre, jusqu'à ce que les Léonais ayant été repoussés et vaincus par les Cas-

qui sunt pro facere, unde prossit Christianis; totum sic sedeat, datum et partitum, pro mea anima. Illud vero seruitium de illa mea Ecclesia sedeat ad prætiatum et pretium sit pro captiuis, et in quo potuerit dictum seruitium, reddimat Sanctius filius meus, et habeat eum; quia ad illum potestas de illa terra mea, pertinet similiter de pane et vino de meas laboranzas, et radizes, et totes meos peculiares, sic de illo quod est aplicatum, quam de illo quod est pro aplicare, medietatem illius habeat Sanctius filius meus, cum illa terra: et de illa alia medietate, fiat ad laudamentum de meos magistros, quomodo de illo alio meo mobile dictum est, totum vadat pro anima mea ad monasteria et servos Dei et in pontes facere, et in redemptionem captiuorum et in castellos qui sunt in fronteras per facere. Et posuit pro mea anima, in sancto Joanne, monasterium S. Angeli de Sios, cum suis terris et vineis et illam villam quæ vocitatur Saugorrin, quæ sedeat in Dei servitio, et de S. Ioanne. Comendo itaque filiam meam Urracam et ceteras sorores, quæ sunt in arcisterio S. Mariæ, quæ est in sancta Crucæ, ut sint in Baiolam Dei et de sancta Maria, et sub potestate de Abbate S. Joannis semper, et ejus seniorum, secundum regulam S. Benedicti, et ipsi provideant de ipsis, ut non habeant ullam fracturam. Et quia ego magis amavi ad illos quam alios de mea terra, comendo etiam ad filium meum Sanctium, cui illam terram et honorem destino, dictum monasterium sancti Joannis, ut sicut ego amavi illud, et seniores S. Joannis, ita ille amet et exaltet eum, in omnibus: et comendo ad eum Garseam filium meum, ut faciat eum sedere in Dei servitio, et faciat ad illum bene, et non laxet illum pati ullam fracturam: et mando prædicto filio meo Sanctio, quod si ego mortuus fuero antequam, totum illud habere, habeam datum, ad domnam Sanctiam filiam meam, quæ est ad Provençam, ut ille det illi, pro amore Dei, et pro sua anima.

[1] Era MCVI die IV feria XIV kal. Augusti miserunt bellum duo fratres filii Fredenandi Regis: majoris nomen Rex Sancius, et minoris Rex Aldefonsus, adunati super ripam Pisoricæ fluvii secus villam Plantada vocitatam, et fuit arrancatus Rex Aldefonsus cum suo exercitu (Annal. Complut., p. 313).

tillans, Alfonse se vit contraint de se retirer et de rentrer dans sa capitale. On ne sait rien des conséquences qu'eut cette bataille, si ce n'est quelques fables qui ne méritent pas d'être racontées. Cependant, ce qui parait certain, c'est que la paix fut rétablie entre les deux frères. Soit que le royaume de Léon ait cédé quelque partie de ses frontières à celui de Castille, soit que les sœurs des deux rois ou quelques autres personnes influentes aient eu l'adresse de les pacifier, il est constant au moins que, depuis cette bataille, il n'est question dans l'histoire d'aucun autre combat entre eux, pendant le cours de trois années consécutives.

En 1071, les deux frères reprirent les armes sans que l'histoire fasse connaître la cause de leur rupture, et lequel des deux la provoqua. Ils vinrent camper avec leurs armées sur la frontière de leurs royaumes, près d'un village alors appelé Vulpecularia, et depuis, tour à tour, Volpellage, Vulpejar, Golpeliera, Golpellar et Golpejare, situé sur le rio Carrion. La bataille qui se donna là fut beaucoup plus acharnée et plus sanglante que celle de Llantada, et les résultats en furent aussi plus décisifs : d'abord les Castillans, après avoir longtemps et vaillamment combattu, furent contraints d'abandonner leurs tentes et de tourner le dos à l'ennemi. Mais Sancho s'efforçant de retenir les siens dans leur fuite et ne fuyant lui-même qu'en résistant, Alfonse, pour épargner le sang chrétien, défendit à ses soldats de poursuivre les fugitifs, et tout sembla décidé. La débonnaireté d'Alfonse en cette circonstance, toutefois, le perdit, et voici comment[1].

Vers ce temps-là, dit Lucas de Tuy, s'était élevé un certain guerrier nommé Rodericus Didaci, très exercé aux ar-

[1] On ne saurait douter de la clémence d'Alfonse en cette occasion : — Rex Sancius fuit victus, et cum fugæ dubiè se dedisset, dit Roderich de Tolède (c. 15), Rex Aldefonsus, volens parcere Christianis, præcepit ut nullus presumeret persequi fugientes.

mes, et qui, dans tout ce qu'il entreprit, demeura vainqueur. Ce guerrier, qui déjà s'était acquis un grand nom, releva dans sa fuite le courage abattu du roi Sancius. Voilà, lui dit-il, que les Galliciens qui sont avec ton frère le roi Alfonse, après la victoire du jour, reposent en toute sécurité dans nos tentes; ruons-nous contre eux, si tu m'en crois, avant le retour du soleil, et nous obtiendrons sur eux la victoire. Le roi Sancius goûta le conseil, et ralliant autant qu'il put son armée, se jeta au lever de l'aurore sur les Léonais encore endormis. Surpris, ils ne purent faire de résistance, et Alfonse, fait prisonnier, fut enfermé, chargé de liens, dans l'église de Sainte-Marie de Carrion [1].

La version de Roderich de Tolède diffère peu de la précédente. Il y avait avec le roi Sancius, dit-il, un vaillant guerrier (*miles strenuus*, c'est, chez les deux historiens, l'expression consacrée en parlant du Cid), appelé Rodericus Didaci Campiator : lequel, animant son roi vaincu, lui persuada de rappeler autant qu'il serait en lui l'armée fugitive, et d'attaquer au point du jour les Léonais et les Galliciens pris au dépourvu [2].

Et la chose en effet se passa comme il vient d'être dit : l'aube avait à peine commencé à poindre quand les Castillans se précipitèrent sur le camp d'Alfonse encore établi près du village de Vulpecularia. Les Léonais, livrés aux douceurs du sommeil et réveillés en sursaut par les ennemis qui avaient envahi leurs tentes et leur tenaient l'épée sur la gorge, ne

[1] Sed in illis diebus surrexerat miles quidam nomine Rodericus Didaci armis strenuus, qui omnibus suis agendis extitit victor. Hic cum jam esset magni nominis, regem Sancius adhortatus est dicens : Ecce, inquit, Gallæci cum fratre tuo Adefonso post hodiernam victoriam quiescunt securi in tentoriis nostris : irruamus igitur super eos primo mane illucescente die, et obtinebimus ex eis victoriam. Rex Sancius acquievit consiliis ejus, etc.

[2] Erat autem cum rege Sancio miles strenuus dictus Rodericus Didaci Campiator : hic regem suum devictum animans persuasit, ut quoad posset fugientem exercitum revocaret, et in aurora Legionensibus et Gallicis improvidis adveniret.

purent se rallier ni même user de leurs armes, dont leurs ennemis ne leur donnèrent pas le temps de se saisir. La plupart furent égorgés, quelques-uns prirent la fuite; de ce nombre fut Alfonse qui, comme on l'a vu déjà, fut pris dans l'église de Sainte-Marie de Carrion et conduit captif à Burgos [1]. Ce succès inattendu fut particulièrement dû, de l'aveu des deux historiens, aux conseils et à l'intervention de Roderich de Bivar le Cid Campeador.

C'est la première mention que l'histoire fasse du Cid, et, dans les termes qu'on vient de voir, cette mention est acceptable. Mais il n'en est pas de même de ce que les historiens espagnols ajoutent, savoir : que treize chevaliers léonais, s'étant jetés en désespérés au milieu des Castillans, étaient parvenus à se saisir de don Sancho qu'ils emmenaient prisonnier, quand il fut délivré par le fameux Cid, qui combattit lui seul contre les treize chevaliers et les vainquit; c'est là une des mille fables du roman du Cid, qui, par son titre d'histoire, a induit en erreur presque tous ceux qui, en Europe, se sont occupés de l'histoire d'Espagne. Cette victoire signalée n'a point été remportée en 1070, comme le disent d'Hermilly et Ferreras, ni en 1072, comme le prétendent d'autres auteurs d'après la chronique de Cardeña, qui en cela se trompe, mais bien le 15 juillet 1071, date qui non-seulement se trouve dans les Annales Complutenses écrites par un auteur de ce siècle, mais qui est encore celle de tous les diplômes. Les Annales de Tolède mentionnent aussi cette même année, quoiqu'elles ne parlent que d'une seule bataille, confondant sans doute la seconde de Golpejare avec la première de Llantada.

Maître d'Alfonse captif à Burgos, Sancho marcha incontinent lui-même avec son armée victorieuse sur Léon, pour y

[1] Rex etiam Aldefonsus capitur in ecclesia Beatæ Virginis quæ est in præsidio Carrionis, et Burgis ducitur captivatus.

prendre possession du royaume de son frère. L'histoire ne dit point si les Léonais firent difficulté de l'y recevoir. Rien n'indique toutefois qu'il ait dû employer la force pour pénétrer dans la capitale des états de son frère. Le comte Pierre Ansurez, agissant au nom et par le conseil d'Urraca, persuada cependant à Sancho de délivrer Alfonse, à la condition que celui-ci revêtirait l''habit monacal; ce qu'Alfonse fit, non volontairement, mais par crainte, au monastère des saints Facund et Primitif de Sahagun [1]. Mais bientôt, à la suggestion d'Urraca et par les soins de Pierre Ansurez, il s'en échappa travesti, et gagna facilement la ville mosarabe par excellence, la royale Tolède, où Yahya El Màmoun, qui y commandait pour lors, le reçut à bras ouverts. Il y resta un an environ, et, dans cet intervalle, il se lia d'une étroite amitié avec l'émir arabe, qui le traita et l'aima comme un fils (*et Almemon in eo gratias tot invenit*, nous dit Roderich de Tolède, *quod eum quasi filium diligebat*). El Màmoun était un émir lettré et plein de courtoisie. Dès qu'Alfonse fut arrivé près de lui, il y fut non-seulement en sûreté, mais encore entouré de tout ce qui orne la vie et la rend agréable. El Màmoun le logea dans son palais, et, pendant neuf mois, le vit et s'entretint tous les jours de longues heures avec lui; il lui fit bâtir même tout exprès, dit-on, une maison de campagne hors des murs, afin qu'il pût y habiter commodément et s'y distraire, loin du tumulte de la ville, avec ses chrétiens, et lui donna la jouissance de ses propres jardins royaux [2].

1 Tandem procurante Petro Assurii comite cum consilio Urracæ sororis ea conditione educitur, ut in monasterio sanctorum Facundi et Primitivi monachali habitu vestiretur. Cumque hoc totum Rex Sancius acceptasset, Rex Aldefonsus non proposito sed timore sumpsit habitum monachalem.

2 Et rex Toleti interposito juramento securitatis sibi præstitit cautionem, et in ipso atrio regio domos, et mansionem congruam fabricavit, ut rex Aldefonsus extra strepitum civitatis cum suis christianis commodius habitaret, et juxta regale viridarium, ut recreationem reciperet quando vellet.

Suivant les historiens espagnols, Alfonse parcourut dès lors et étudia topographiquement la vieille cité, comme s'il eût formé le projet de la conquérir un jour; mais c'est là une de ces façons d'interpréter les événemens après coup qui ne souffrent pas le moindre examen. Sans doute le séjour d'Alfonse à Tolède, la connaissance que, sans y songer, il y acquit des lieux, contribuèrent par la suite à faciliter sa grande entreprise; mais tout prouve qu'il y fut fatalement conduit sans préméditation et par la seule force des choses. Roderich de Tolède nous donne toutefois quelques détails précieux sur le séjour d'Alfonse à Tolède, et nous le suivrons volontiers en ceci. Alfonse avait auprès de lui, à ce qu'il nous apprend, Pierre Ansurez, Gonçalo Ansurez et Ferdinand Ansurez, trois frères, nobles et fidèles serviteurs d'Urraca, et que sa tendresse vigilante avait placés près de son frère bien-aimé. Alfonse faisait avec eux la guerre contre les rois arabes ennemis d'El Mâmoun, et en temps de paix se livrait au plaisir de la chasse sur les montagnes et le long des rives des fleuves voisins[1]. Ce fut dans une de ces courses chasseresses, au nord-est de Tolède, qu'eut lieu une scène tant soit peu romanesque, au récit de laquelle Roderich a consacré tout un chapitre[2]. On raconte qu'en ce temps, dit-il, au milieu de bois épais qu'entretenait la fraîcheur des eaux, les rives de la Tévinia (ancien nom de la Tajuña) étaient peuplées d'ours, de sangliers et d'autres animaux[3]. Alfonse, ayant une fois remonté la vallée du fleuve, arriva au lieu appelé maintenant Brioca,

[1] Ipse vero pro Almemone contra vicinos reges Arabum bella utiliter exercebat, et pacis tempore per montana et ripas fluminum venationibus intendebat.

[2] Le XVII[e] du VI[e] livre, sous ce titre : *de Venationibus et Pronosticis Aldefonsi.*

[3] La Tajuña, comme on sait, prend sa source dans la sierra de Solorio, aux confins des territoires de Maranchon, Clares et Cirnelos, dans la province de Guadalajara, passe par Anguita, Corres, Abanades, Brihuega, Valfermoso, Loranca de Tajuña, à l'ouest de Mondejar, baigne le territoire de Perales et de Morata, et, unie à l'Hénarès, va mêler ses eaux, à deux lieues environ de distance, à celles du Jarama, au-dessous de Bayona.

continue Roderich de Tolède, aujourd'hui Brihuega, lieu qui lui parut des plus tranquilles. Ce n'était plus alors qu'un château de peu d'importance; mais la beauté du lieu, l'abondance de gibier qu'offraient les bois voisins, tout ayant plu à Alfonse, de retour à Tolède, il le demanda au roi et en obtint la concession; il y établit d'abord des montagnards et des chasseurs chrétiens, de telle sorte que le lieu demeura, de l'aveu d'El Mâmoun, soumis à son autorité. La petite colonie de chrétiens habiles à chasser et à manier l'arc qu'il établit là y fit bientôt souche, et y demeura jusqu'au temps de Jean, troisième archevêque de Tolède, qui en augmenta les habitans, et lui adjoignit le hameau de la paroisse de Saint-Pierre en guise de faubourg, vers le milieu du siècle suivant.

Brihuega, l'ancienne Centobriga des Celto-Romains, la Brioca de Roderich, est aujourd'hui une des principales villes de l'Alcarria, située au penchant d'une colline élevée exposée à l'est et au midi. Les rues en sont étroites et pavées d'une pierre ronde que les habitans appellent Guijarro, sans se douter peut-être que c'est là une corruption pure et simple du mot arabe pierre, *hidjara*. Les sources d'eaux vives y abondent, y coulent et l'arrosent en tous sens, et se réunissant au pied de la colline sur laquelle est bâtie la ville, y forment un fort ruisseau qui va se jeter dans la Tajuña à peu de distance, après avoir fertilisé la vallée et la véga voisines, toutes semées de beaux jardins et de moulins à farine. Alfonse VI céda Brihuega à l'église de Tolède après la conquête, et elle dut, comme nous l'avons dit plus haut, son agrandissement et plusieurs des édifices qu'on y remarque encore, à l'archevêque de Tolède, Jean, second successeur de Bernard, qui s'attacha à l'embellir dès l'année 1157. Brihuega releva du siége épiscopal de Tolède, et ne passa que longtemps après de la juridiction ecclésiastique sous la juridiction royale[1].

[1] Brihuega est célèbre dans l'histoire d'Espagne, et en particulier dans celle

Or, un jour qu'Alfonse était descendu avec El Mâmoun dans le jardin du château de Brihuega pour y prendre le plaisir de la promenade, *gratia spaciandi*, et qu'autour d'eux s'étaient assis en cercle les nombreux Arabes formant la cour d'El Mâmoun, l'émir se prit à délibérer tout haut par quel moyen pourrait être rendue aux chrétiens une place aussi importante. Bientôt, comme par un effet de la providence divine, la fatigue l'accablant, Alfonse se coucha au pied d'un arbre, et, comme il paraissait endormi, le roi El Mâmoun, causant librement avec ses Arabes, *cum suis Arabibus*, en vint à leur demander s'ils croyaient qu'il pût être donné à quelque force humaine de s'emparer d'une aussi forte cité que l'était Tolède. A quoi l'un des assistans répondit : Oui, elle pourrait être prise en effet, si, pendant sept années consécutives, on détruisait ses campagnes et ses alentours, de telle sorte qu'elle vînt à manquer de vivres d'une manière absolue. Cette réponse ne fut pas perdue pour Alfonse, qui la conserva dans le fond de son cœur. Une autre fois, nous dit le même chroniqueur, que le miracle ne semble pas étonner plus que de raison, Alfonse était assis auprès d'El Mâmoun, causant et consolant avec lui l'ennui de son exil, lorsque tout-à-coup ses cheveux se hérissèrent, et, quoi que fît El Mâmoun pour les rabattre de sa propre main, plus il cherchait à les comprimer, plus ils se dressaient; étrange phénomène que les assistans ne virent pas sans inquiétude. Les plus sages d'entre les Arabes, et c'est l'archevêque Roderich qui parle de la sorte, *et sapientes Arabum hoc notantes*, nous dit-il, y virent un pronostic désignant clairement la future domination d'Alfonse

des guerres de la succession, en raison de la bataille livrée sous ses murs par l'armée espagnole commandée par le duc de Vendôme et le marquis de Valdecañas aux Anglais et aux Allemands réunis, ayant pour généralissime le général Stanhope. Le champ de bataille était la plaine même qui s'étend au nord de la ville, entre celle-ci et le grand mont couvert de chênes, qui va en s'agrandissant vers le bourg de Villa-Viciosa, à une lieue à peu près de distance.

sur Tolède, et conseillèrent à l'émir de se défaire du roi chrétien; mais El Mâmoun ne voulut point violer la foi promise, et se contenta de demander à son hôte de lui jurer que, lui vivant, il respecterait les bornes de son empire; ce qu'Alfonse lui jura spontanément et sans arrière-pensée[1].

Pendant que ces choses se passaient à Tolède, Sancho, avec son armée de Castillans et de Navarrais, *ex Castellæ et Navarræ partibus congregato exercitu*, ne s'était pas contenté d'entrer en vainqueur à Léon, il avait encore enlevé la Galice à son frère Garsia, réunissant ainsi les couronnes de trois royaumes sur sa tête[2]. Garsia, à ce qu'il semble, avait fortement mécontenté ses sujets, et ne régnait sur eux que par la terreur. Un parti de Portugais formidable s'était même vers ce temps levé contre lui à la voix de Nuño Mendez; mais il l'avait battu. « Dans l'ère 1109, dit le chronicon Lusitanum, le 15 des Calendes de février (18 janvier 1071), les Portugais livrèrent bataille au roi don Garsia, fils du roi don Ferdinand; ils avaient pour chef dans cette guerre le comte Nuño Menendiz (fils sans doute de ce Menendus Gunsalvis dont nous avons déjà parlé, et petit-fils de Gunsalvus Trastamiriz). Nuño périt dans ce combat, et tous les siens prirent la fuite; car le roi remporta sur eux la victoire au lieu appelé Pertalini, entre Bracara et le fleuve Cavado[3]. » Vainqueur de Nuño Mendez, Garsia avait exercé plus rudement encore ses tyrannies. Il avait auprès de lui un certain Vernula, son familier, et qui lui était cher plus

1 Almemon verò noluit fœdus promissæ fidei violare, sed jurare petiit, ne eo vivente sui regni terminos infestaret, et rex Aldefonsus spontaneus Almemoni hoc juravit.

2 Et sibi trium regnorum imposuit diadema.

3 Æra 1109 decimoquinto calend. februarii (18 janvier 1071) Portugallenses commiserunt prælium adversus regem Donnum Garciam fratrem (lege filium) regis donni Fernandi, habebantque tunc caput in ipso bello comitem Nuno Menendiz; periit ipse ibi, et cuncti alii sui fugerunt; obtinuit autem Rex de illis victoriam in loco qui dicitur Pertalini, inter Bracharam et fluvium Cavado (Chr. Lusit., p. 405).

que de raison, aux délations duquel il prêtait une oreille crédule. Plus d'une fois les guerriers et les barons galiciens qu'il poursuivait de ses calomnies supplièrent le roi d'éloigner de lui cet indigne favori. Le roi le soutint envers et contre tous; de telle sorte que les vexations conseillées par Vernula contre les seigneurs redoublant et devenant de jour en jour plus insupportables, ceux-ci se levèrent, et tuèrent le délateur sous les yeux même et en quelque sorte jusque dans les bras du roi[1]. La fureur de Garsia dégénéra alors en démence et ne connut plus de bornes; il se mit de plus belle à opprimer indistinctement ses sujets de tout âge et de tout sexe, et commença quelques attaques douteuses contre son frère le nouveau roi de Léon. Celui-ci n'eut garde de perdre une aussi belle occasion; et, maître de Léon et des Asturies, il obtint facilement et sans coup férir ce qu'il désirait, savoir : la soumission des Galiciens fatigués du joug de son frère. C'est pourquoi Pélage d'Oviédo nous dit que Sancho vainqueur, après s'être impatronisé de Léon, visita les Asturies et aussi la Galice et le Portugal[2]. A l'approche de son frère, suivant Roderich Ximenez, Garsia, emmenant avec lui trois cents hommes d'armes, passa sur les terres des Arabes[3], et il ne dépendit pas de lui de les déterminer à faire la guerre à son frère, par la promesse de leur donner le royaume de celui-ci en même temps que le sien. A quoi ils répondi-

[1] Habebat autem quemdam Vernulam causa familiaris secreti plus debito sibi charum, cujus delationibus contra milites et barones aures credulas adhibebat, et licet sæpius supplicassent ut a se prædictum Vernulam removeret, dicessum ejus nullatenus voluit sustinere. Et ipsi reputantes dedecus, et jacturam, quia ejus delationibus lædebantur, delatorem in ejus præsentia occiderunt.....

[2] Tunc Sancius rex cepit regnum fratris sui Adefonsi regis, et imposuit sibi in Legione coronam, et fuit homo formosus nimis et miles strenuus (consonat epitaphium : *Forma Paris, et ferox Hector in armis*; vide infrà, p. 328). Perlustravit verò Asturias, Gallæciam, sed et Portucalem (Pelag. Ovet. Chr., num. 9).

[3] La chronique de Compostelle (p. 327) dit que Sancho lui permit de s'exiler (ou souffrit qu'il s'exilât) à Séville avec tous ses guerriers : — Hispalim cum omnibus suis militibus in exilium abire permisit.

rent : Lorsque tu étais roi, tu n'as pu conserver la moindre partie de ton royaume. Comment feras-tu pour nous donner ce que tu as perdu[1]? Ils lui firent cependant quelques présens, puis le remirent avec mépris sur les terres chrétiennes. Il commença alors à infester les provinces avec sa petite troupe grossie de quelques nouvelles recrues, et, s'étant porté dans celle qu'on appelait alors communément Portugalia, il y occupa successivement divers lieux, et, entre autres, un moment Santarem, s'il en faut croire Roderich de Tolède, ou peut-être seulement la campagne de Santarem, qui alors appartenait aux Arabes, et où vint le trouver Sancho, comme allié peut-être de quelque émir du voisinage, de l'émir de Lisbonne, par exemple, ou de celui de Badajoz. Là, les forces des deux frères s'étant rencontrées et en étant venues aux mains, Garsia vaincu fut fait prisonnier, dépossédé définitivement de son royaume, et envoyé au château de Luna, d'où il ne tarda pas à s'échapper pour regagner les terres de Séville [2].

Les choses en étaient là, lorsqu'un événement inattendu vint tout changer et donner à tout une face imprévue.

De retour à Léon après la soumission de la Galice, Sancho tourna ses regards vers les domaines indépendans de ses sœurs et résolut de se les soumettre aussi, de gré ou de force. Sur ce prétexte qu'elles plaignaient ou regrettaient trop vivement leur frère Alfonse exilé à Tolède, il mena contre elles une armée considérable, composée principalement de Léonais, de Castillans et de Pampelunois[3]. Elvira ne lui opposa aucune

[1] Interim autem rex Garsias assumptis secum trecentis militibus ivit ad Agarenos, et nisus est suadere ut secum contra fratrem suum exercitum destinarent, regnum fratris, et suum eis pollicens se daturum. Cui taliter responderunt : Cum rex esses, regnum tibi servare minimè potuisti? quomodo ergo perditum nobis dabis?

[2] ..... In Portugalia se receptans loca plurima occupavit. Cui occurrens rex Sancius frater ejus in loco qui Sancta-Hirenea dicitur, ambo fraternas acies ordinarunt, et inito prœlio, victus Garsias regno perdito captivatur, et apud Lunam vinculis et custodiæ mancipatur.

[3] Occupatis itaque fratrum regnis terram sororum voluit etiam occupare indignans sororibus, eo quod Aldefonso fugitivo et exuli condolebant, et ditionis

résistance dans Toro ; mais Urraca, enfermée dans Zamora, se mit en devoir de s'y défendre avec un courage tout viril, et trouva dans la population une résolution digne d'elle. Comme elle, les citoyens de Zamora supportaient impatiemment l'exil d'Alfonse et s'étaient prononcés en sa faveur, au moins par l'expression publique de leurs regrets. Pour mieux résister à l'usurpateur du trône d'Alfonse en cas d'agression, Zamora avait fait choix d'un chef militaire suprême, du brave et prudent Arias Gonzalez, homme noble et puissant, suivant Roderich de Tolède, et qui avait été précepteur de la reine [1]. Arias et les assiégés résistèrent énergiquement aux attaques de Sancho, qui renouvelait tous les jours inutilement ses assauts. Il y avait déjà quelque temps que le siége durait, lorsqu'un soldat zamoréen, nommé Bellidus Adelfi ou Athaulfi, sortant tout-à-coup de la ville, frappa d'un coup de sa lance Sancho qui se promenait dans son camp, et, avec la même hâte qu'il était venu, se sauva vers la ville. Rodrigue de Bivar le Cid faisait partie de l'armée de Sancho : il vit l'action de Bellidus et se mit sur le champ à sa poursuite ; mais le Zamoréen gagna le Castillan de vitesse, et l'on eut le temps de fermer sur ce dernier les portes de la ville, presqu'au moment où Bellidus allait être atteint et tué par la lance du Cid [2]. La mort de Sancho répandit la consternation dans son

suæ phalangibus conglobatis urbem aggressus est Zamorensem, et obsidione conclusam cœpit fortiter impugnare (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VI, c. 19). — Dum hæc agerentur, dit Lucas de Tuy (p. 98), rex Sancius voluit capere Urracam sororem suam, et horum ipsa præscia se Zemoræ inclusit. Sed rex Sancius aggregato exercitu magno Legionensium, Castellanorum et Pampilonensium Zemoram obsedit. — Suivant la chronique de Compostelle, Urraca se révolta contre lui dans Zamora avec ses procérès et un certain comte nommé Pierre Ansurez : — Regno ita acquisito, et suo juri subjugato, Urraca, sua germana, magni consilii femina, cum quodam comite nomine Petro Ansuriz, et cum aliis proceribus, in Zamurensi civitate ei rebellavit (Chr. Compost., p. 327).

1 Zemorenses verò regis Aldefonsi exilium æquanimiter non ferentes, Arriam Gundisalvi virum nobilem et potentem, qui Urracam reginam nutrierat, in principem eligerunt, ut eo duce resisterent Castellanis.

2 Cumque utrinque certamina agerentur, et miles quidam ex civitate egre-

camp, et, s'il faut en croire Roderich, fut un objet d'affliction pour les assiégés eux-mêmes. L'armée des assiégeans se débanda aussitôt ; les Galiciens et les Léonais prirent la fuite à leurs risques et périls. Les Castillans seuls, dont la constance brilla en ce péril par un audacieux conseil, restèrent à leur poste ; et, ayant placé le corps de leur roi dans un sarcophage convenable, ils le transportèrent d'une façon lugubre, et en faisant retentir l'air de leurs plaintes, au monastère de Oña, où ils lui donnèrent la sépulture avec tous les honneurs royaux [1].

Tel est le récit de Roderich de Tolède, récit confirmé par la chronique du monde de Lucas de Tuy. Seulement ce dernier ne dit rien de la poursuite de Bellidus par le Cid. Tandis que le roi Sancius était occupé à ce siége, nous dit-il, il sortit de la ville un soldat d'une grande audace nommé Vellitus Arnulfi, qui, allant à la rencontre de ce même roi Sancius, le frappa inopinément de sa lance. Le roi, blessé profondément, perdit la vie ensemble avec son sang. Le soldat cependant qui l'avait si audacieusement frappé regagna Zamora de toute la vitesse de son cheval [2]. Le roi tué, ajoute-t-il, tu eusses vu autant de désordre, autant de tristesse dans cette noble armée qu'il y avait naguère d'audace et de joie. Puis il nous peint de plus vives couleurs encore que Roderich la panique de l'armée, et sa fuite, non en bon ordre, comme

diens, qui dicebatur Belidius Athaulfi regem per castra deanbulantem lancea petiit incunctanter, et festinatione, qua venerat, se restituit civitati. Verum Rodericus Didaci Campiator zelo domini interfecti eum prosequitur sine mora et fere in ipsa urbis janua interfecit, sed velocitatem Belidii non potuit prævenire.

1 Castellani autem, quorum constantia audaci consilio semper fulsit, corpus principis in sarcophago egregiè locaverunt, et commercio lugubri, et resonis planctibus subsequentes ad Oniense monasterium detulerunt, ubi expletis exequiis sepulturæ honore regio tradiderunt.

2 Et dum Sancius rex esset in ipsa obsidione, egressus est de ipsa civitate magnæ audaciæ miles nomine Vellitus Arnulfi, qui ipsum regem Sancium ex adverso lancea inopinatè percussit. Qua lancea rex dolo perfossus vitam simul cum sanguine fudit. Idem verò miles qui eum tam audacter percussit, cursu rapidissimi equi Zemoræ receptus est (Luc. Tud., Chr. Mundi, p. 98 et seq.).

une armée accoutumée aux prises et aux veillées d'armes est dans l'usage d'y procéder; mais sans relâche, courant la nuit et le jour, tous, dit-il, furent comme emportés dans leur patrie respective. Ce qui donne à penser que quelque armée sortit de Zamora et se mit à la poursuite des fugitifs, à travers champs, à la faveur du trouble causé par le meurtre hardi de leur roi [1]. Lucas ajoute pareillement à ce que Roderich nous dit de la fermeté et de l'affliction des Castillans; il nous montre dans le désarroi général la cohorte des vaillans guerriers de Castille, fidèles à leur caractère et à leur vertu originaire, faisant résistance intrépidement dans leur retraite, en emportant avec tout le soin qui leur était permis le corps inanimé de leur seigneur, et lui faisant un convoi royal de Zamora jusques au monastère de Oña, où ils le livrèrent à la sépulture avec de grands honneurs [2].

[1] Namque ut quisque miles per castra circumsedebat percussus horribili sonitu, quasi amens effectus relicto fere omni stipendio arripuit fugam, et non ordinatè, ut exercitus armis vigiliisque munitus solitus est incidere, sed noctibus diebusque laborando, omnes in patria rapiuntur (ibid., l. c.).

[2] Cohors tamen fortissimorum militum de Castella memores sui generis ac pristinæ virtutis armis fortiter resistendo exanime domini sui corpus quantum licebat egregiè detulerunt, et regio funere circumvectum apud Oniense cœnobium magno cum honore sepulturæ tradiderunt (Luc. Tud., p. 99).— C'est par une erreur de copiste que la chronique de Lucas porte l'année de l'ère d'Espagne MCIX ; c'est MCX (1072) qu'il faut lire. — Toutes les autres chroniques sont d'accord sur ce point. Ainsi le chronicon Lusitanum : — Era 1110 (1072) occisus est rex Sancius, filius regis Donni Fernandi, ad faciem Zamoræ civitatis; post cujus mortem frater ejus, rex Donnus Alfonsus, regnum obtinuit Hispaniæ..... (Chr. Lusit., p. 405). — Conf. par los chronicones pequeños : — Era MCX (1072) Sancius rex interfectus est in Zamora (Chr. Burgens., p. 309). — Era MCX die dominico Nona octobris (6 oct. 1072) occiderunt regem Sancium in Zamora (Annal. Complut., p. 315). — Era MCX interfectus est rex Sancius in Zamora III non. octobr. (Annal Compost., p. 319). — La chronique de Compostelle donne à peu près les mêmes détails que Roderich et Lucas de Tuy : — Dum enim ille in castris suis moraretur, quidam miles Zamurensium civium consilio et machinatione urbe exivit, et eum in era MCX die sabbati, proh dolor! proditoriè interfecit. Regnavit autem (scil. super Legionenses) menses octo, et vigenti quinque dies (Chr. Compost., p. 327). — Les chroniques castillanes ne font pas en ceci autorité, et ne sont curieuses qu'au point de vue du langage :— Ainsi los Annales Toledanos primeros : Mataron al rey D. Sancho en Zamora era MCX. — Et los An-

Sancho était beau de corps et vaillant de sa personne jusqu'à la témérité ; il fut, pour cette dernière qualité, surnommé Sanche-le-Fort. Il était le second roi de Léon de ce nom. Il fut, dit-on, marié à domna Alberta (étrangère dont l'histoire ne dit pas la patrie); ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne laissa point d'enfans. Il reçut la blessure dont il mourut sous les murs de Zamora le samedi 6 octobre 1072. Il régna sur la Castille six ans, neuf mois et dix jours, et sur Léon, depuis la bataille de Golpejare, un an, deux mois et vingt-deux jours. On mit sur une des faces de son tombeau, à Oña, cette épitaphe singulière :

SANCTIVS FORMA PARIS ET FEROX HECTOR IN ARMIS
CLAVDITVR HANC VRNA IAM FACTVS IN VMBRA.
FEMINA MENTE DIRA SOROR HVNC VITA EXPOLIAVIT.
IVRE QVIDEM DEMPTO NON FLEVIT FRATRE PEREMPTO.

et sur l'autre :

REX ISTE OCCISVS FVIT
PRODITORE CONSILIO SORORIS SVAE VRRACAE
APVD NVMANTIAM CIVITATEM
PER MANVM BELLITI ADELPHIS MAGNI TRADITORIS
IN ERA MCX
NONIS OCTOBRIS RAPVIT ME CVRSVS AB HORIS.

A savoir : « Sancho, qui était un Pâris pour la figure, et un Hector pour la vaillance, est renfermé dans cette urne (urne est ici au figuré), réduit à l'état d'ombre. Une femme d'esprit barbare, une sœur, le priva de la vie. Contre toute raison elle ne pleura point son frère mis à mort. » — « Ce roi fut tué par le perfide conseil de sa sœur Urraca, devant la ville de Numance (le bel-esprit, auteur de l'épitaphe, était

nales Toledanos terceros : — Era MCX annos, regnó el Rey Don Sancho, que mataron en Zamora, fijo del Rey Don Ferrando.

dans l'erreur commune, née dans le neuvième siècle, je ne sais pourquoi, que Zamora était l'antique Numance), par les mains du grand traître Bellitus Adelphis, dans l'ère mil cent dix. Aux nones d'octobre j'ai été enlevé à la marche des heures. »

J'ai passé sous silence à dessein la prétendue ambassade que mena le Cid, à la tête de quinze chevaliers, à l'infante, pour la déterminer à troquer Zamora contre une ville moindre; la faiblesse et les larmes d'Urraca en présence des ambassadeurs; la junte des grands et des nobles de Zamora, dans le but de décider ce qu'il y avait à faire; l'intrépidité avec laquelle Nunio Alvarez, au nom de tous, refusa les propositions des envoyés de Sancho; la loyauté du Cid qui dénia ses services à la princesse malgré ses prières; le dépit que Sancho témoigna au Cid, à son retour au camp, de ce qu'il n'avait point obtenu de la sœur du roi ce que celui-ci désirait; le déplaisir que fit le Campeador à son roi, en se retirant de son service et en se portant avec mille hommes vers Tolède, pour se donner à Alfonse; l'humilité honteuse de Sancho qui promit mille satisfactions au rebelle, pour qu'il revînt dans son camp; la constance des habitans de Zamora à souffrir la faim pendant l'espace de sept mois; le conseil d'Arias Gonzalez qui voulait qu'Urraca passât à Tolède pour se soustraire aux incommodités du siége; les ruses et les mensonges dont se servit Bellidus Adolfi, pour passer au camp ennemi, sous un honorable prétexte; enfin, l'art avec lequel il sut persuader à Sancho qu'il venait pour lui faciliter la prise de la ville; tout cela devant être rejeté de l'histoire véritable, comme dépourvu de tout caractère d'authenticité [1].

Les funérailles achevées, les Castillans et les Navarrais se réunirent à Burgos, et, considérant que le roi Sancho était

[1] Voyez Mariana, et la chronique générale d'Alfonse.

mort sans laisser d'enfans, toujours fidèles du fond du cœur au souvenir d'Alfonse, que son frère avait contraint de chercher un refuge à Tolède, ils l'élurent d'un commun accord pour leur roi et seigneur, à la condition seulement qu'il leur jurerait être demeuré étranger au meurtre de son frère. Et aussitôt, ayant nommé des légats à cet effet, ils les lui dépêchèrent en secret. Dans le même temps, la reine Urraca, de son côté, avait assemblé, on pourrait presque le dire, les cortès de Léon et de Zamora, et, sur leur avis, avait aussi envoyé des nunces à Alfonse, qu'elle aimait par dessus tout, pour l'engager à se hâter de venir prendre possession des royaumes de son frère, et elle avait recommandé à ces envoyés de tenir leur mission des plus secrètes, de peur que la divulgation de la mort de Sancho ne tournât à mal pour Alfonse. On redoutait, à ce qu'il semble, que, tenant entre leurs mains le roi de trois royaumes chrétiens, les Musulmans n'en abusassent et ne le retinssent parmi eux, ne fût-ce que pour le rançonner; mais on comptait sans la loyauté d'El Màmoun. La crédulité de l'archevêque Roderich, parlant ici de ce qu'on fit pour cacher la mort de Sancho à El Màmoun, est singulière à noter. Le secret ne put être gardé; car, dit-il, ces hommes diaboliques qui maintenant sont appelés les initiés, et qui avaient coutume de découvrir aux Musulmans les desseins des chrétiens, coururent en toute hâte pour annoncer aux Arabes la mort tenue cachée du roi Sancho[1]. Pierre Ansurez, homme discret et habile à parler la langue arabe qui, curieux des nouvelles de la patrie, sortait tous les jours de Tolède à cheval comme pour se promener, et se portait en avant à trois milles et plus sur la route de Zamora, empêcha quelque temps la nouvelle de parvenir jusqu'à Tolède. Deux fois il décolla de sa main les messagers de malheur, et cela ne paraît aucunement éton-

[1] Sed viri diabolici, qui nunc dicuntur initiati, et solebant Arabibus christianorum proposita denudare, regis Sancii comperta morte, nunciare Arabibus percurrerunt.

ner Roderich. Il arriva, dit-il, qu'un certain soir, il rencontra un coureur qui le prit pour un Arabe, et lui dit venir pour apprendre à El Mâmoun la mort de Sancho. Pierre le conduisit comme pour causer hors du chemin, et lui coupa la tête. Il retourna le lendemain sur cette même route, et il en vit venir un autre porteur de la même nouvelle, qu'il décolla de la même façon; mais d'autres étant venus par une voie différente, le secret ne put être caché à El Mâmoun[1]. A sa troisième sortie Pierre vit venir l'envoyé de la reine Urraca, qui lui apprit tout ce qui s'était fait à Zamora, et, joyeux, il rentra avec lui à Tolède, et il y fit faire immédiatement, à l'insu d'Alfonse, les préparatifs du départ. L'envoyé des Castillans étant survenu à son tour, et lui ayant fait connaître l'objet de sa mission, Alfonse et Pierre Ansurez délibérèrent sur la conduite à tenir à l'égard du roi arabe. Il y avait presque un danger égal à lui celer ou à lui révéler la chose, car s'ils la lui révélaient, il pouvait prendre et faire enfermer le roi, et s'ils la lui celaient, et qu'il vînt à la savoir d'autre part, il agirait probablement d'une façon hostile[2]. Comme ils étaient là-dessus perplexes, Alfonse, confiant en son ami, s'écria : Il m'a honorablement reçu, libéralement défrayé de toutes choses et traité comme un fils ; comment pourrais-je lui cacher l'événement qui me rend mon royaume? Et se portant vers El Mâmoun avec une spontanéité tout honorable, il lui dit ce que les envoyés de Zamora et de Burgos venaient de lui apprendre. El

1 Sed Petrus Ansurii vir discretus, et in lingua arabica eruditus, et pro rumoribus patriæ curiosus omni die extra Toletum, quasi spaciandi gratia, ad tria milliaria, vel amplius equitabat. Et casu accidit quodam vespere, ut inveniret quempiam venientem, qui dixit sibi se ideo advenire, ut regi Almemoni regis Sancii interitum nunciaret. Petrus autem duxit eum quasi causa colloquii extra viam, quem amputato capite interfecit, et ad viam rediens, et paulisper procedens invenit alium rumore et causa simili venientem, quem excidio simili decollavit; sed via alia aliis venientibus secretum non latuit Almemonem.

2 ..... ipse (Aldefonsus) et Petrus Ansurii dubitabant, ne si Almemoni nuncium revelarent, regem caperet, et pacta gravia postularet, vel si celarent, et ipse alias posset scire, hostilius desæviret.

Mâmoun savait déjà tout, et avait fait garder toutes les issues de la ville, résolu à faire arrêter Alfonse s'il eût tenté d'en sortir sans l'instruire de rien. En entendant le franc et loyal rapport d'Alfonse, il devint tout joyeux, et lui dit : Je rends grâces au Dieu très-haut qui t'a inspiré de te confier à moi ; il m'a sauvé d'une infamie, et t'a garanti toi-même d'un péril certain; car si tu te fusses enfui d'ici sans m'en instruire, rien n'aurait pu te soustraire à la prison ou à la mort. Maintenant, pars, va reprendre possession de ton royaume, et accepte de moi tout ce qui te sera nécessaire, de l'or, de l'argent, des chevaux et des armes dont tu pourras te servir pour aplanir toutes choses, et ranger tous les cœurs autour de toi [1]. Ce procédé mit le comble aux bons rapports et à l'amitié des deux rois ; et comme ils en vinrent, on ne peut plus amicalement, à traiter de leurs futures relations, El Mâmoun lui demanda, entre autres choses, de lui renouveler le serment qu'il lui avait fait déjà de respecter son royaume, et de faire pareil serment à son fils aîné ; et, de plus, le cas échéant qu'il eût besoin de ses secours contre les Arabes ses voisins, de lui venir en aide comme auxiliaire, ainsi qu'il le lui avait promis. Et El Mâmoun et son fils aîné s'obligèrent envers Alfonse par un semblable serment. El Mâmoun avait un fils en bas âge dont il ne fut rien dit dans le traité, et envers qui Alfonse ne s'obligea à rien [2]. Ces choses conclues, El Mâmoun, avec les principaux personnages de sa nation, accompagna royalement Alfonse jusqu'au mont de Velatome, où il lui fit des présens de toute nature, lui remit de l'argent; après quoi Alfonse, en roi courtois, dit adieu à El Mâmoun et aux siens, et se sépara d'eux

[1] Cumque audisset quæ dixerat Aldefonsus, factus hilaris sic respondit : Gratias ago Deo altissimo, qui me ab infamia liberare, et te a periculo voluit custodire. Si enim me inscio affugisses, captionem aut mortem nullatenus evasisses; nunc autem vade, et accipe regnum tuum, et de meo accipe aurum, argentum, equos, et arma, quibus possis tuorum animos complanare.

[2] Erat autem minor filius de cujus fœdere nil dixerunt, nec Aldefonsus fuit ei in aliquo obligatus.

au sommet du mont, d'où il gagna en toute hâte les campagnes de Zamora[1].

Là, la reine Urraca avait préparé toutes choses pour le faire reconnaître roi, et il le fut sans difficulté par les Léonais et par les Zamoréens. Les Castillans et les Navarrais le reconnurent aussi pour leur seigneur, mais à la condition dont nous avons parlé plus haut, qu'il prêterait serment, avant toute chose, de n'avoir de près ni de loin trempé dans le meurtre de son frère[2]. Personne, toutefois, ne voulant ou n'osant lui demander ce serment, Rodericus Didaci Campiator seul l'appela à le prêter; et ce fut pourquoi depuis, dit Roderich, quelle que fût sa vaillance, il ne fut en aucun temps agréable à ses yeux[3]. De la sorte le roi Alfonse, outre son royaume perdu, obtint encore les royaumes de ses deux frères, tous l'acclamant et lui criant *vivat! vivat!* et lui prêtant serment d'un commun accord[4], et il prit ainsi la triple couronne de l'empire chrétien en 1073. Il avait trente ans et sept mois lorsqu'il avait commencé à régner à la mort de son père, et il régna en tout 43 ans[5]. Garsia, l'ex-roi

[1] ...Dicto vale, in summitate montium ab eis discessit, et suis fœliciter redonatur.

[2] C'est à tort que quelques-uns lui font prêter ce serment à Burgos. Les paroles de Roderich sont explicites et décisives : — Castellani etiam et Navarri, ad ipsum illicò convenerunt, et ante omnia juramentum, ut diximus, exegerunt, quod non fuerat conscius mortis regis Sancii sui fratris.

[3] Sed cum nemo vellet ab eo recipere juramentum, ad recipiendum se obtulit solus Rodericus Campiator. Undè et postea, licet strenuus, non fuit in ejus oculis gratiosus. — Et comme il n'y avait personne dans l'assemblée qui osât recevoir le serment du roi, dit à son tour Lucas de Tuy, Rodericus Didaci, le vaillant guerrier dont il a été parlé, le reçut; et pour ce motif le roi Alfonse l'eut toujours en aversion : Cumque nullus esset, qui juramentum a rege auderet accipere, suprafatus Rodericus Didaci, strenuus miles, juramentum a rege accepit. Quapropter Rex Adefonsus semper habuit eum exosum (Luc. Tud. Chr., p. 99). — Aucune des sources ne parle de l'inconvenante et invraisemblable exigence du Cid, qui, dit-on, fit répéter trois fois le serment dont il s'agit. C'était assez d'une, comme on voit, pour être à jamais dans la disgrâce du roi.

[4] Et rex Aldefonsus obtento regno, quod perdiderat, et etiam regnis fratrum omnibus acclamantibus vivat, vivat, omnes ei communiter juraverunt.

[5] Rod. Tolet., de Reb. in Hisp. Gest., l. VI, c. 22.

de Galice, qui vivait dans l'exil sur les terres de Séville, à la nouvelle de l'avénement d'Alfonse, était revenu en toute hâte, bien malheureusement; car, par le conseil de sa sœur Urraca, Alfonse le fit prendre dans la quatrième ide de février 1073, et enfermer dans une prison, où il le tint jusqu'à sa mort, arrivée le 22 mars 1090. Garsia, à ce que je puis comprendre, était quelque peu aliéné d'esprit, et entièrement incapable de régner. Son frère le fit toujours traiter avec les plus grands égards, bien qu'il soit difficile d'admettre qu'il le considérât comme son successeur, dépourvu qu'il était de postérité mâle. Garsia mourut dans sa prison. Ses obsèques furent célébrées avec une pompe extraordinaire, et il fut enterré avec tous les honneurs royaux. La cérémonie des funérailles du malheureux roi réunit à Léon un grand nombre de prélats, les deux sœurs du roi, Alfonse et Renerius, légat du pape en Espagne, et qui fut depuis pape lui-même sous le nom de Pascal II[1].

Sur les femmes d'Alfonse, sauf à l'éclaircir plus loin, j'ai cru bon de placer ici ce que nous en apprend Roderich.

Alfonse eut cinq femmes, au rapport de Roderich, unies à lui successivement en légitime mariage; la première, Agnès,

[1] Chr. Compost., p. 327, et Pelag. Ovet. Chr., num. 10. — Mariana place faussement la mort de Garsia en 1081; il n'est pas dans une moindre erreur en ce qu'il dit des causes de sa mort : *Se hizó desangrar rompidas las venas en la prision en que estaba.* Ce que dit Pélage d'Oviédo, auteur contemporain, c'est qu'il se fit saigner, et que la saignée causa la maladie dont il mourut : Et ibi in illa captatione voluit minuere se sanguine, et postquam sanguinem minuit, decidit in lecto, et mortuus est, et sepultus est in Legione (Pelag. Ovet., l. c.). — On lui fit l'épitaphe suivante :

H. R. DOMINVS GARCIA
REX PORTVGALLIÆ ET GALLECIÆ
FILIVS REGIS MAGNI FERNANDI.
HIC INGENIO CAPTVS
A FRATRE SVO
IN VINCVLIS OBIIT.
ERA MCXXVIII
XI KAL. APRILIS.

Son tombeau existe encore. Il y est représenté avec des fers aux pieds.

la seconde, Constance, dont il eut une fille appelée Urraca, qui fut femme du comte Raymond, et de laquelle celui-ci eut une fille nommée Sancha et un fils du nom d'Alfonse qui fut dans la suite empereur (c'est-à-dire décoré de ce titre en Espagne); la troisième, Berta, originaire de la Toscane; la quatrième, Elisabeth, de laquelle il eut Sancha, qui fut femme du comte Roderich, et Elvire, qu'il donna à Roger, roi de Sicile. Ce Roger était frère de Robert Guiscard et fils de Tancrède de Hauteville, qui, venu de la Normandie, occupa la Sicile, l'Apulie, la Calabre et Capoue; la cinquième, Béatrix, venue du pays des Gaulois; il eut aussi une autre femme, appelée d'abord Ceida et ensuite Marie; et de plus, deux nobles concubines, dont une appelée Ximena Muñoz, de laquelle il eut Elvire, qui fut femme de Raymond, comte de Toulouse, et qui de ce comte eut Alfonse Jourdain, ainsi appelé de ce qu'il fut baptisé dans le fleuve Jourdain, sa mère ayant suivi son mari en Syrie au temps qu'une grande armée y passa des Gaules; ce Raymond, comte, général, et toujours en avant avec l'évêque du Puy son ami, était parmi les chrétiens qui prirent Jérusalem, Tripoli et Antioche, à la voix du pape Urbain, qui, le premier, prêchant de sa personne dans les Gaules et en Italie, engagea les pélerins allant au secours de la Terre-Sainte à prendre la croix sur l'épaule droite[1]; il eut de la même Scemena Munionis une autre fille qui fut appelée Tharasia, qu'il donna au comte Henri de Besançon, frère congermain du comte Raymond de Bourgogne, père de l'empereur (Alfonse VII), et de laquelle ce même Henri eut Alfonse, qui fut depuis roi de Portugal[2].

Et maintenant, dit Roderich, revenons au commencement

[1] Raymond de Toulouse se faisait grand honneur de cette alliance: dans une donation faite à l'église du Puy, il mentionne son fils et sa femme :—Hanc igitur donationem donant, et laudant B. filius meus, et uxor mea Aldephonsi regis filia; verum et ego hoc donum confirmo, et stabilio auctoritate Patris, et Filii et Spiritus Sancti. Voy. Catel, Hist. des comtes de Tolose, p. 131.

[2] Voir le texte de Roderich aux appendices de ce volume.

de l'histoire d'Alfonse. Il était, je laisse parler le digne archevêque, d'un noble et grand courage, d'une vertu haute, illustre et glorieux; la justice abonda sous son règne, et la servitude y prit fin; sous lui les malheureux trouvèrent des consolations, la foi s'accrut, la patrie s'agrandit, le peuple redevint audacieux, l'ennemi fut confondu, le glaive vainquit, l'Arabe fut contenu, l'Africain trembla; les pleurs et les lamentations de l'Espagne cessèrent; sa dextre fut l'appui et la défense de la patrie; il protégea les pauvres et soutint les magnats. Son grand cœur, se sentant oppressé et à l'étroit dans les anciennes limites asturiennes, il choisit le travail pour compagnon inséparable de sa vie; il trouvait des délices dans les fatigues et les hasards de la guerre, et considérait comme perdu le temps qu'il n'y employait pas. Roi agrandisseur, roi brillant comme l'or, le magnanime Alfonse s'assit dans sa force, cherchant son appui dans le Seigneur, et trouva grace aux yeux de son créateur, dont il exalta le saint nom, *multipliant* les églises, restaurant les choses saintes, et restituant toutes choses au mieux [1]. Ainsi que nous l'avons dit, il était lié par un traité à El Mâmoun et à son fils aîné; conformément à ce traité, il leur vint en aide à tous deux tant qu'il vécut. Et comme le roi de Cordoue (lisez l'émir de Séville maître de Cordoue) tenta vers ce temps d'envahir le royaume d'El Mâmoun, le roi Alfonse, suivant ce qu'il s'était engagé à faire pour lui, marcha contre l'agresseur. En apprenant toutefois l'arrivée du roi chrétien, El Mâmoun ne put se défendre de quelque crainte, et appréhenda qu'il ne vînt pour son dommage. Mais Alfonse lui fit dire qu'il lui venait en *aide*, à cause du pacte que jadis ils avaient conclu entre eux. Sur quoi El Mâmoun accourut au-devant de lui avec des actions de grâces, et tous deux, entrant sur les terres de Cordoue, y

[1] Pour tout ceci voir, je le répète, le texte de Roderich, aux appendices de ce volume. Presque partout je me borne à traduire.

portèrent le ravage et l'incendie; après quoi, avec le butin fait dans cette campagne, l'un et l'autre s'en retournèrent heureusement dans leurs foyers. Cette expédition, suivant Roderich, eut pour résultat d'effrayer l'émir de Cordoue au point qu'il n'osa plus rien entreprendre contre le royaume de Tolède[1]. — C'est ici un des points sur lesquels Roderich, comme il arrive souvent, a besoin d'être complété et rectifié par le récit des Arabes. El Mâmoun ne regagna point en effet heureusement ses foyers comme nous le dit Roderich, et il mourut à Séville même qu'il avait enlevée à Ebn Abêd, laissant son fils Hescham sous la tutelle du roi chrétien, en qui il avait une entière et parfaite confiance[2]. Au retour de cette expédition, et sans doute pour se dédommager des frais de la guerre, Alfonse se saisit de Coria quelques mois après la mort d'El Mâmoun, au mois de septembre, suivant la chronique Lusitane[3]. Ce qui donne à penser que la retraite d'Alfonse et des troupes de Tolède commandées par le général Harêts ben el Hakem ben Okéïscha, à travers les terres de Séville et de Badajoz, fut loin d'être précipitée. Je trouve dans le Kartasch el Saghyr la confirmation de la prise de Coria sous la date donnée par la chronique citée plus haut. L'an 470, il y eut, dit Ebn Abd el Halim, une éclipse de soleil vers midi (ou vers le milieu du jour), la plus grande qu'on eût encore vue jusque-là, et Alfonse s'empara de la ville de Coria,

[1] La guerre entre les deux émirs commença, à ce que je présume, vers l'année 1074; on lit en effet dans les Annales de Tolède (p. 384), que le 26 juin de cette année, un jeudi, il y eut une *arrancada* sur El Mâmoun, roi de Tolède : — Arrancada sobre Almeymon rey de Toledo en Torres, dia de joves, XXVI dias del mes de junio, era MCXII (Annal. Toled. I, p. 384). — Torres-Torres étaient certains châteaux du royaume de Valence qui appartenaient à El Mâmoun, et dont Ebn Abêd dut s'emparer en ce temps par quelque coup de main hardi.

[2] Voyez ci-devant, p. 205. — Yahya ben Ismayl ben Abd el Rahman ben Ahmed ben El Motharef ben Dzou el Noun, particulièrement connu sous le surnom d'El Mâmoun (le bien famé), mourut à Séville en djoulkadah 469 (juin 1077). Voy. aussi p. 98.

[3] Æra 1115 (1077) mense septembris cepit idem rex Donnus Alfonsus Cauriam civitatem (Chr. Lusit., p. 405).

dont il expulsa les Musulmans [1]. — En ce temps (savoir vers 1077) Agnès étant morte, continue Roderich, il prit une épouse du nom de Constance, du pays des Gaules, dont nous avons fait mention plus haut [2].

L'année de la mort d'El Mâmoun et de la prise de Coria, qui fut regardée comme un événement important, puisque les chroniques la mentionnent avec orgueil au milieu du silence qu'elles gardent sur les autres conquêtes du roi, fut marquée par l'hiver le plus rude dont les hommes aient gardé la mémoire. Le froid sévit en Espagne depuis la Saint-Martin jusques à la fin du Carême [3]. Les chroniques frankes et germaines mentionnent de même ce formidable hiver [4]. Pendant quatre mois la glace tint bon [5]. Toute la Germanie demeura couverte de neige de la fin d'octobre de l'année précédente, jusqu'au 26 mars de cette année [6]. En revanche l'été fut sec et chaud, et les vendanges donnèrent un vin excellent [7].

Après la mort d'El Mâmoun, et de son fils Hescham, dont nous venons de parler, reprend Roderich, auquel Alfonse fut, ainsi qu'il l'avait été à son père, toujours propice et tutélaire, le second fils d'El Mâmoun, appelé Yahya, succéda à son frère dans le gouvernement du royaume de Tolède. Or, celui-ci, s'écartant en moins que rien des voies suivies par son frère et par son père, exerça tout d'abord ses tyrannies sur

1 Kartasch el Saghyr, c. 42. — Il y eut en effet, en 1077, une éclipse centrale de soleil, le 25 février, à une heure et demie du soir, visible en Europe, en Afrique et en Asie, et digne d'être notée par l'écrivain musulman. Voyez la chron. des Éclip., p. 72.

2 Voy. l'appendice sur les femmes d'Alfonse. Au lieu de *mortua Agnete*, il faut lire dans Roderich : *relicta Agnete*. Nous verrons plus tard pourquoi.

3 Era MCXV (1077) fuit hyems gravissima a festivitate S. Martini usque ad Quadragesimam (Chr. Burgens., p. 309).

4 Hyems dura et longissima (dans D. Bouquet, t. XI, p. 295).

5 Gelu validum quatuor mensibus (ibid., p. 415).

6 Maxima nix totum regnum Germanicum ante calend. nov. anni præcedenti usque ad VII kalend. aprilis præsenti anni obtinet (ibid., p. 24).

7 Æstas nimis sicca et calida, vinum optimum mense augusto vindimiatur (ibid., p. 235).

les scheikhs et le peuple, qu'il accabla de corvées, de telle sorte qu'ils préféraient la mort à la vie [1]. Il était avec cela d'habitudes ignobles, fainéant et impropre à la guerre. El Mâmoun, son père, avait donné au roi Alfonse certains municipes, Canales et Ulmos, dans lesquels, lorsqu'il venait en aide à son ami musulman, le roi chrétien déposait les infirmes et les impotens de son armée. Comme, ainsi que nous l'avons dit, les Tolédans étaient opprimés par leur prince et vexés par leurs voisins, voyant que leur roi n'avait nul souci de leurs misères, ils s'assemblèrent et dirent au roi : Sois le protecteur des peuples et de la patrie, ou nous chercherons un autre défenseur. Mais Yahya, esclave de sa luxure, ne faisait nul cas de leurs plaintes. Alors eux-mêmes, opprimés despotiquement à l'intérieur et par les attaques de leurs voisins, ils envoyèrent des députés au roi Alfonse (qui se trouvait dans un des municipes dont il vient d'être parlé), dans le but de lui rappeler l'ancienne alliance, d'invoquer de nouveau sa puissante protection ; et, de plus, de le supplier de former le siége de leur ville, quoique réputée inexpugnable, le faisant assurer que, contraints de faire des sorties, ils auraient prétexte et ne manqueraient pas de la lui livrer. Comme il n'était lié par aucun traité avec le roi actuel de Tolède, la demande des citoyens reçue, il rassembla des soldats de toutes les parties de son royaume, et il ordonna à ses officiers de courir et de dévaster avec des camps volans les fruits et les vendanges par tout le territoire de Tolède, et pendant quatre années il fit même chose sans interruption ; si bien que, quoique la ville surpassât toutes les autres par son opulence, cependant, après tant d'années de dévastations continuelles, forcément les vivres vinrent à y manquer, et le roi Alfonse, instruit de l'état des choses, ayant assemblé une

1 . . . Qui à viis fratris et patris minus aberrans capit in seniores et populum, quos tot angariis et perangariis convexabat, ut mortem vitæ præferrent.

armée infinie, l'assiégea[1] ...... Mais avant d'aller plus loin, sur les circonstances préliminaires qui préparèrent et amenèrent la chute de la métropole mosarabe, et principalement sur le revirement politique qui fit d'Alfonse, l'ancien ennemi d'Ebn Abèd de Séville, son allié, et plus tard son gendre, il convient d'écouter maintenant les Arabes eux-mêmes.

L'insatiable ambition d'Ebn Abèd, nous disent-ils par la bouche de Conde[2], ne trouvait de repos que dans de nouvelles conquêtes et de nouveaux triomphes. Il envoya une seconde fois son wazir Ebn Omar auprès d'Alfonse ben Ferdeland, roi de Galice. Le saheb de Valence Abou Bekr et le général Ebn Raschik murmuraient de ces négociations, et disaient qu'il n'en pouvait résulter que des arrangemens sans Dieu ni conscience, où Ebn Abèd sacrifierait à son ambition les peuples et les tribus, et sa propre famille; car Ebn Omar partit avec des pouvoirs illimités, et Dieu sait l'usage qu'il en fit. Mais aux yeux de Dieu, dit en s'interrompant l'historien musulman, le monde entier n'a pas la valeur de l'aile d'un moucheron[3]. Ebn Omar conclut une honteuse alliance, sans compter la grosse somme d'or que cela coûta, et il reçut en cette occasion, du roi Alfonse, deux riches bagues d'émeraude, magnifiquement montées, présens qui coûtèrent des villes et des châteaux ; mais « la façon sans la matière valait » à elle seule la cité, les larmes et le sang. Allah l'appré- » ciera ! » Alfonse ben Ferdeland, roi de Galice, se concerta donc par des traités secrets avec Ebn Abèd de Séville, et (il ne

[1] Plusieurs passages des pages qu'on vient de lire sont traduits purement et simplement, comme je l'ai dit déjà, de la chronique de l'archevêque Roderich. Voir à la fin du volume.

[2] Conde, III[e] part., c. 8.

[3] On dirait Omar, parlant à Zopire, dans Mahomet :

> Ne sais-tu pas encor, homme faible et superbe,
> Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe,
> Et l'aigle impérieux qui plane au haut du ciel,
> Rentrent dans le néant aux yeux de l'Éternel ?...

faut pas perdre de vue que c'est un ennemi qui parle), oubliant la généreuse hospitalité qu'il avait reçue à Tolède de l'émir El Mâmoun, père de Yahya el Kader, ingrat et perfide, et parjure à l'alliance promise à la famille des Bény Dzy el Noun, Alfonse ben Ferdeland déclara la guerre à El Kader, et franchit ses frontières à la tête d'une armée, ravageant le pays, désolant les peuples, pillant les troupeaux et captivant les personnes; tout cela pour plaire à son nouvel ami Ebn Abêd, qui, pendant ce temps, faisait en toute sûreté la guerre à ses ennemis d'Andalousie, et élevait sa fortune sur la ruine des autres princes musulmans. L'émir de Zaragoce, Ahmed ben Souléïman el Moktadir Billah, se préparait cependant à venir au secours de l'émir Yahya; mais la mort arrêta sa marche glorieuse. Il mourut dans l'année 474, et alla recevoir dans un éternel repos le prix de ses triomphes. Son fils Yousouf Abou Amer el Mouthémyn fut aussitôt proclamé, et on lui jura obéissance à Zaragoce dans la première lune de djoumada de la même année. Yousouf ben Ahmed se vit embarrassé de guerres continuelles sur ses frontières, et il fit preuve de valeur et de zèle pour l'islam dans les terribles batailles de Lérida et de Huesca, où il donna à quarante mille hommes le plus horrible spectacle que puissent en peu d'heures donner les féroces enfans de la guerre, grossissant par des ruisseaux de sang les eaux du Wad-Hesera et du Wad-Zinga. L'émir Yahya de Tolède envoya des ambassadeurs à l'émir de Badajoz Yahya ben Mohammed, avec prière de lui venir en aide. Le noble El Mansour rassembla sans délai tous ses alcaydes et traversa à marches forcées, avec de la cavalerie d'élite, les plaines qu'arrosent le Guadiana et le Tage. Le seul bruit de son approche força le roi Alfonse à lever le camp et à retourner sur ses terres; ce qu'il ne fit pas sans ravager et dévaster toutes choses sur son passage, et surtout sans emmener captifs les malheureux laboureurs musulmans qu'il chassait devant lui comme de vils

troupeaux. Yahya el Afthas prouva en cette occasion qu'il méritait le titre d'El Mansour, que lui avaient donné ses peuples. Il s'en retourna satisfait sur ses terres et rentra à Mérida avec ses troupes victorieuses; mais pendant qu'il s'y reposait de ses fatigues passées, la mort, qui détruit les délices de la vie, arrête et déçoit les espérances humaines, vint le surprendre et le transporter dans les palais et les demeures éternelles de l'autre vie. Ses peuples le pleurèrent parce que c'était un bon émir et qu'il ne laissait pas de successeur semblable à lui pour les consoler. On plaça sur le trône après lui son frère cadet Mohammed Omar el Motawakkel, qui était à Jabora, et sous lequel se trouva réuni tout l'Algarbe. Il se rendit à Badajoz, laissant au gouvernement de Jabora et de ses dépendances son fils El Abbas ben Omar. L'émir Omar était un homme prudent et instruit, qui, dans sa jeunesse, avait montré autant de valeur dans la guerre que d'humanité et de justice dans la paix; il plaça dans le gouvernement de Mérida son fils El Fadl ben Omar, qui imitait les vertus de son père et de son frère; c'étaient de nobles émirs dignes d'un meilleur sort que celui qui leur fut attribué par l'indélébile table des destins.

Pendant qu'Alfonse ben Ferdeland, roi des chrétiens, continue le même auteur, faisait une rude guerre à l'émir Yahya de Tolède, Ebn Abêd de Séville agrandissait ses états devers Jaen, où il prit les forteresses d'Ubeda, de Baeza et de Martos. Séville cependant était gouvernée par son fils aîné Obeïdallah el Raschid, appelé le Kadi, parce qu'il avait eu l'emploi de kadi el kodah (cadi des cadis) dans le meschouar de la ville : il était érudit, bon poète, grand musicien, jouant parfaitement du luth et du mihassour, et chantant d'une belle voix ses propres chansons. Il invitait chez lui les fakihs et les savans, ainsi que tous les beaux-esprits de la ville, auxquels il donnait tous les jeudis de splendides repas. Il donna à son père, de diverses femmes, quarante-sept petits-fils; son préfet

de justice, ou kadi el kodah, était un fakih du meschouar nommé Abou Mohammed Abdallah ben Djébir el Lakhmi, et après la mort de ce docteur, il donna cette préfecture à Aboul Kasem Ahmed ben Mansour el Kaysy. Il donna en même temps le gouvernement d'Algezira Alhadrà à son fils Yézid ben Mohammed el Radi, appelé aussi Abou Khaled, qui était jumeau avec Abêd el Fétah et avec Obeïdallah el Moated, car il les eut d'une seule couche de son épouse Othamidah, dont il avait eu auparavant Abêd Seradj Dawlah (lumière de l'état), celui qui fut tué à la prise de Medina-Zahra, et qui était l'aîné de ses fils. En considération de sa mère, l'émir lui donna de grands revenus et le fit son rawi (conteur). C'était un rawi très docte et très érudit, savant astrologue, et fort versé dans les livres d'Abi Bekr ben El Thaïb, qui fut cadi, ainsi que les principaux chefs de l'école d'Abi Mohammed ben Assin el Taheri l'astrologue; il était aussi le meilleur poète d'entre les Bény Abêd, à l'exception de son père, auquel il donna sept petits-fils, malgré sa grande application aux sciences. Il avait pour maître à Séville Abou Abdallah Malk ben Waheb, et Abou el Hassan ben el Hadsyr, qui instruisit ses fils. Il donna le gouvernement de Malaga au vaillant général Zakhout, et celui d'Ubeda à Zadjy ben Léboun de Murbiter (Murviedro). Il mit à Cordoue ses fils El Màmoun Abêd Abou Nassr el Fetâh et El Hakem Moudjéhid, surnommé Dothir Dawlah Abou el Mal-Kérym, qui habitait Médina-Zahra. La constance d'Alfonse ben Ferdeland à faire des incursions et des ravages au pays de Tolède, deux fois par an, fut telle qu'il appauvrit les peuples et les réduisit à l'extrémité [1].

C'est ainsi que les Arabes racontent les événemens qui précédèrent la prise de Tolède.

Ainsi, dès 1081, à ce qui résulte du témoignage combiné des historiens des deux nations, Alfonse commença les hosti-

[1] Conde, l. c.

lités contre le royaume de Tolède. Avec une armée composée d'hommes recrutés dans toutes les parties de ses domaines et jusque de la France méridionale, il passa les montagnes qui séparent les deux Castilles, ravageant les campagnes, faisant des incursions inattendues, asseyant ses camps volans tantôt ici, tantôt là, ne laissant à aucun fidèle, suivant l'expression d'un auteur musulman, le loisir de louer Dieu et de s'acquitter envers lui des devoirs de la religion, et se rendit maître de plusieurs places fortes du royaume de Tolède. Il y rentra l'année suivante (1082), par les montagnes d'Avila, au pied desquelles il repeupla et fortifia Escalona, pour s'y appuyer au besoin. Selon toute apparence, il s'empara de Talavera dans la même campagne. C'est alors qu'Alfonse s'allia, sur la proposition d'Ebn Omar, avec l'émir Ebn Abèd de Séville, dont il épousa la fille. Ainsi que nous l'avons vu, après la mort d'El Mâmoun à Séville, en 1077, El Motamed (c'est le surnom de l'émir de Séville)[1], ayant recouvré ses états d'Andalousie, étendu ses relations et augmenté le nombre de ses alliés par les intrigues d'Ebn Omar, principalement dans le nord et dans l'est de l'Espagne, l'avait nommé son wazir et l'avait chargé de la conquête de Murcie, que ce général avait enlevé aux Tahérides l'an 471 (1078). Pour empêcher que l'émir de Tolède ne tentât de faire rentrer cette contrée sous sa domination, nous avons vu El Motamed envoyer son habile et astucieux wazir en ambassade, d'abord auprès du roi de Castille, afin de le détourner de l'alliance du nouveau souverain de Tolède, puis auprès de ses amis, l'émir de Saragosse et le comte de Barcelone, afin de s'assurer de leur secours, en cas de besoin. Ebn Omar avait d'abord échoué auprès du premier, fidèle à son alliance; mais, après que son pupille Hescham ben El Mâmoun eut été chassé de Tolède en 1080, Alfonse ne fit plus de difficultés, écouta favorablement les propositions

[1] El Motamed B'illah.

d'Ebn Omar, et consentit à s'allier avec Ebn Abêd, au prix de la fille de celui-ci, Zayda, et d'un certain nombre de villes composant la dot qu'elle lui apporta. Le mariage, d'ailleurs incontestable, d'Alfonse avec la fille d'Ebn Abêd ne saurait être mieux placé qu'en cette circonstance. Il eut de Zayda un fils à qui il donna le nom de Sancho et qui dut lui naître peu de temps après ce mariage. Les vrais fidèles, comme nous l'a dit tout à l'heure la chronique musulmane, murmuraient de pareilles négociations, et accusaient l'émir de Séville et son favori de sacrifier les intérêts de l'islamisme et jusqu'à sa propre famille, pour acheter au poids de l'or une honteuse alliance[1]. L'auteur musulman semble craindre de s'expliquer plus clairement sur le fait du mariage de la fille d'Ebn Abêd avec le roi chrétien ; il se contente de l'indiquer, mais non sans montrer jusqu'à quel point il le blâme et le maudit intérieurement, comme source des maux qui désolèrent les Musulmans peu de temps après, et qui en furent comme la suite. Ebn Abêd donc, fortement intéressé à l'abaissement de Tolède, pour s'assurer la conquête des terres de Murcie, promit au roi chrétien d'attaquer de son côté le territoire de Tolède, et de lui livrer toutes les conquêtes qu'il ferait au nord-est de la Sierra Moréna. Alfonse, à ce qu'il fut convenu, les recevrait avec la main de Zayda, personne accomplie et d'une beauté remarquable, qu'il avait vue sans doute à Séville durant le séjour qu'il y avait fait en 1077, et comme dot de celle-ci. Zayda fut le gage et comme le sceau du traité machiné par le plénipotentiaire de l'émir de Séville, Ebn Omar. Les troupes d'Ebn Abêd passèrent en conséquence la Sierra Moréna, et prirent possession, au nom de la fille de leur émir, fiancée au roi Alfonse, de Calatrava et de plusieurs autres villes de la Manche. On ne saurait dire si ce fut précisément cette année ou la suivante (1083) que Zayda passa presque

[1] Conde, l. c.

en qualité d'épouse, suivant Lucas de Tuy, *quasi pro uxore*, ainsi qu'il était permis, *ut præmissum est*, ajoute-t-il, dans la couche d'Alfonse, déjà marié en deuxièmes noces à Constance, de la maison de Bourgogne, et lui apporta les villes conquises par son père Ebn Abêd sur les terres de Tolède, et mentionnées par les historiens espagnols comme ayant formé l'apanage dotal de Zayda, savoir : Cuenca, Huete, Ocaña, Velez, Mora, Valera, Consuegra, Alarcos, Caracuel et quelques autres[1]. Cela, du moins, paraît probable, et il serait difficile de trouver une époque où le mariage d'ailleurs entaché de bigamie d'Alfonse et de Zayda pût être plus convenablement placé.

La campagne suivante (1083) Maqueda, Sainte-Olalla, et tout le pays qui s'étend le long des montagnes depuis Talavera jusqu'à Madrid, à l'exception des environs de Tolède, passèrent sous la domination d'Alfonse. Talamanca, Uzeda, Hita, Guadalajara se rendirent à discrétion, et, pour faciliter le passage d'une Castille à l'autre, il fit fortifier Buitrago. Alfonse en effet dut prendre en premier lieu les villes les plus voisines des limites des champs Gothiques (tierra de Campos), Olmedo, Cauca, Segobia, Avila et Sepulveda; de là il dut marcher vers l'orient sur Cerezo, Atienza et Medina-Cœli ; puis, en descendant, s'emparer de Buitrago, Uzeda, Talamanca, Hita, Guadalajara, Madrid, Olmos et Canales; et successivement d'Escalona, Maqueda, Santa-Olalla, Mora et Consuegra. C'est à tort en effet que, frappés de l'importance de la prise de Tolède, la plupart des historiens rapportent la conquête des villes dont il s'agit comme une conséquence et une suite de

1 Voici le curieux passage de Lucas de Tuy sur Zayda bent Ebn Abêd : — Cum igitur rex Adefonsus regnaret securus cum tantis prosperitatibus accepit filiam Regis Benabeth, ut præmissum est quasi pro uxore, et genuit ex ea Sancium. — Ailleurs Lucas dit encore : Quoque Rex Adefonsus habuit Zaydam filiam Benabeth Regis Sibiliæ : ex hac genuit Sancium, qui fuit mortuus in lite de Ucles. — Nous reviendrons ailleurs sur Zayda.

celle de Tolède. Ainsi la chronique Lusitane et Lucas de Tuy, comme nous le verrons tout à l'heure [1]. Après trois années de dégâts continuels, suivant les Arabes [2], Alfonse mit enfin le siége devant la forte cité, boulevart de l'Islamisme en Occident. Mais, avant d'en venir à cette prise glorieuse et aux circonstances particulières du siége et de la capitulation, il convient de nous arrêter un moment sur la royale cité mosarabe, dont l'importance n'était guère balancée alors que par Séville et Cordoue.

Tolède est située sur une roche élevée qu'entourent les eaux du Tage, excepté du côté du nord; de telle sorte qu'elle est assez semblable à une chersonèse ou presqu'île; elle est défendue non-seulement par le fleuve, mais encore par un rempart de rochers qui, sur les sinuosités des rives du fleuve, forment des escarpemens du plus difficile accès. Tite-Live a dit d'elle qu'elle était fortifiée d'elle-même, par sa situation, *munita loco*. Comme la ville de Rome, Tolède a la prétention de renfermer dans son enceinte sept monts avec leurs vallées. Le premier de ces monts comprend tout le terrain qui s'étend de la porte Visagra où aboutissait autrefois la grande voie romaine (*via sacra*) à la place de Zocodover dans le faubourg appelé la Tête-de-l'Aigle (Cabeza del Aguila); le second occupe l'espace entre Zocodover et l'Alcazar; ses versans partent de saint Michel, au lieu nommé El Espinar del Can; le troisième descend de ce même Espinar vers le fleuve, par le Clos des Vaches (Corral de Vacas) [3]. Le quatrième mont s'élève de Alhandaque (El Handik, le fossé), appelé anciennement Valle Hendido ou de Ceñizar (la vallée enceinte, séparée, ou

1 Chr. Lusit., p. 405, et Luc. Tud., p. 100 et 101.

2 Conde, l. c.

3 *Corral de Vacas ú Ovejas* se dit communément d'un bourg ou village ruiné et détruit par le temps ou la guerre, d'un lieu désert, abandonné (*locus dirutus*), et ce qu'on nomme ainsi à Tolède en est aussi la portion la moins habitée de l'ancienne enceinte.

de la ceinture), jusqu'à la cathédrale (iglesia Mayor), et fournit à Saint-André les eaux qui servent aux tanneries; le cinquième mont a nom San Roman, et c'est le point le plus élevé de la ville; le sixième est appelé Monticher ou Monte-Celio, dans le Alamillo de Saint-Christophe (San Cristoval); et enfin le dernier, la Solana de San Juan de los Reyes [1].

Tolède est située au centre de l'Espagne; son climat est sec; son territoire montueux, et sur quelques points dépourvu de végétation; la chaleur y est excessive en été; les jardins qu'on appelle du roi (huertas del rey), et la campagne (la vega), reçoivent leur arrosement par les eaux du Tage.

Tolède a trois portes principales appelées aujourd'hui Puerta del Cambron, de Visagra, et Puerta-Nueva; cette dernière ouvre sur les bords du Tage. A la vue de la ville sont deux ponts très forts, en pierre, comme au temps des Arabes; l'un, très célèbre et d'une seule arche, que les Arabes appelaient par excellence le Pont (al Kantara), dit par pléonasme aujourd'hui Puente de Alcantara, réédifié, dit-on, en 1259; l'autre, portant le nom de Saint-Martin, réparé en 1576.

L'ancien marché arabe a conservé son nom à peine altéré de *Zocodover*.

La situation montueuse de Tolède a contraint de bâtir ses maisons les unes sur les autres. Les rues en sont étroites et tortueuses, sans places ni fontaines, au moins dignes de son importance, et les habitans sont obligés de se servir d'eau de citerne. Comme, pour la fabrication des tissus de soie, il fallait beaucoup de jour, les manufactures de ce genre de tissus furent établies dans les faubourgs les plus découverts, du côté des murailles et de cette partie du fleuve qui entoure la cité. Depuis, la plupart des maisons bâties à cet effet dans les fau-

[1] Solana, lieu ou endroit où le soleil donne en plein (*apricum solarium*); se dit aussi d'une galerie tout à jour, pour donner passage aux rayons du soleil, et où on le peut prendre (*tomar*) en hiver (*solarium*).

bourgs sont tombées en ruine, et les ouvriers en soie sont rentrés au centre de la ville; c'est pourquoi ces métiers et beaucoup d'autres ne se trouvent plus, de nos jours, dans les faubourgs qui leur étaient anciennement attribués.

Arrêtons-nous un moment maintenant sur l'histoire particulière de Tolède.

L'escarpement rocheux sur lequel elle est bâtie, et que le Tage enveloppe de trois côtés, à l'est, au sud et à l'ouest, était éminemment propre à la construction d'une ville. Aussi, à une époque à laquelle l'histoire ne remonte point, des hommes d'une race inconnue élevèrent-ils là des habitations pour y vivre réunis. C'est une des gloires de Tolède, dit-on en Espagne, d'être d'une antiquité si haute, et qui se perd tellement dans la nuit des temps, que personne ne peut dire quand elle n'existait pas, ni affirmer quand elle a commencé. Les opinions les plus ridicules sur son origine ont eu cours en Espagne; mais c'est aller trop loin que de dire avec un écrivain français (Vallemont), qui par là veut peindre les exagérations naturelles au génie castillan, que « les Espagnols font passer » leur méridien par la ville de Tolède, parce qu'ils disent » qu'Adam a été le premier roi d'Espagne, et que Dieu mit » le soleil au moment de sa création sur leur ancienne ville » de Tolède[1]. »

La première mention que l'histoire fasse de Tolède se trouve dans la IVe décade de Tite-Live[2], à propos du combat livré dans ses campagnes, par Marcus Fulvius, aux Vaccéens, aux Vettons et aux Celtibères confédérés, combat dans lequel il prit vivant leur chef ou roi Hilermus. C'était sous le consulat de Cornelius Metula et de Minucius Thermus, en l'an 561 de la fondation de Rome, — 193 avant la naissance du Christ. L'année suivante (192 avant J.-C.), Fulvius assiégea

1 Élémens de l'Hist., tom. I, lib. 2, chap. 3.
2 Tit.-Liv. Hist., Dec. IV, l. 5, c. 7.

les Toletani dans leur capitale, que Tite-Live qualifie de petite ville, fortifiée par la nature des lieux; mais bien qu'une armée considérable de Vettons vînt au secours de la ville, la force et la supériorité des légions romaines l'emportèrent; Fulvius vainquit les Vettons et les Tolédans réunis, et s'empara de la ville capitale des derniers [1].

Pendant toute la durée de la domination romaine sous l'empire, Tolède appartint au conventus juridicus de Carthagène. L'Espagne étant une colonie de Rome, il était naturel que la capitale de la province fût sur la mer, pour communiquer plus facilement avec la grande métropole italienne. Cela dura ainsi jusqu'au moment où saint Jérôme put s'écrier à Bethléem: « Elle est prise la ville qui a pris l'univers [2]. » Depuis le fleuve Durius jusqu'au Sinus Urcitanus, il n'y eut qu'un seul conventus juridicus, lequel était Carthagène. De là le nom de province carthaginoise que le moine de Silos donne encore au commencement du douzième siècle au territoire et aux dépendances de Tolède. Tolède se maintint de la sorte jusqu'au cinquième siècle, sans figurer d'une manière particulière dans l'histoire de l'Espagne romaine, alors étroitement confondue avec celle du grand empire. « Semblable à la mer qui reçoit tous les fleuves, dit Niehbur, l'histoire de Rome absorbe celle de tous les peuples que le monde ancien nous montre autour de la Méditerranée [3]. » Au temps de Dioclétien et à l'entrée du quatrième siècle, le préteur Dacianus fit de Tolède un des centres de la persécution dirigée contre les chrétiens de sa juridiction. D'où l'on peut inférer l'importance qu'avait acquise alors

1 Ad Tagum amnem ire peregit. Toletum ibi parva urbs erat, sed loco munita. Eam cum oppugnaret Vettonum magnus exercitus Toletanis subsidio venit. Cum his signis collatis prosperè pugnavit : et fusis Vettonibus operibus Toletum cepit (Tit. Liv., Dec. IV, l. 5, c. 21).

2 Capitur urbs quæ totum cepit orbem.

3 Niehbur, Hist. rom., t. I, introd.

déjà la « petite ville » prise en l'an 192 avant J.-C. par Marcus Fulvius. Le préteur, en effet, ne faisait halte et n'élevait son tribunal que là où les populations abondaient, afin de tailler plus aisément de la besogne aux bourreaux, et que les dieux fussent contens.

A l'arrivée des barbares au cinquième siècle tout fut désordre et désolation dans la Péninsule. Effrayés eux-mêmes de leur propre ouvrage, lorsqu'après l'avoir bouleversée et dévastée, pour y apporter quelque ordre autant qu'il était en eux, ils en tirèrent au sort les provinces, en 411, la Carthaginoise et par conséquent Tolède échurent aux Alains, qui la gardèrent jusqu'en 418, époque où les Goths la leur enlevèrent, après les avoir mis en déroute et dispersés.

Depuis Wallia jusqu'à Leuwigild, les Goths n'eurent ni résidence ni capitale fixe en Espagne, s'arrêtant avec leur roi là où le besoin des temps le requérait. Athanagild le premier s'établit à Tolède, à demeure fixe, et y mourut; c'est, à propos de sa mort, la première mention qu'on trouve de Tolède dans l'histoire des Goths [1]. Tous les rois goths, depuis Leuwigild, successeur d'Athanagild, jusqu'à Roderich, y tinrent depuis leur cour, et y assemblèrent les conciles, les cortès du temps. Elle ne dut être toutefois, à ce qu'il semble, tenue de fait, ou par déclaration expresse, pour capitale des états gothiques, y compris la Narbonnaise, que vers l'année 579, la onzième du règne de Leuwigild; dans laquelle ayant solidement assis la domination gothique de l'un et de l'autre côté des Pyrénées, et marié son fils Herménégild avec la fille de Sigisbert, roi des Franks d'outre-Loire, il l'appela à régner avec lui, et lui céda la province de Bétique, gardant pour soi la Carthaginoise, avec Tolède pour capitale. Le premier concile tenu à Tolède sous les Goths, le

[1] Decessit autem Athanagildus Toleti propria morte..... (Isid. Hispal., Hist Goth., p. 490).

fut par ce roi, l'année suivante (580), la douzième de son règne, et fut un concile arien. Les actes en ont été détruits depuis par un excès de zèle orthodoxe, au grand préjudice de l'histoire.

De ce moment la ville reçut le titre de royale *(regia)* : là étaient élus les rois; là ils étaient couronnés; là ils régnaient et étaient inhumés. Et c'est à bon droit qu'un écrivain ancien l'appelle « la mère et la gloire de l'empire gothique en Hespérie. »

L'accroissement matériel que reçut Tolède sous les rois goths fut considérable, à ce qu'il semble; mais les documens font faute pour le spécialiser. Wamba est le seul dont on nous dise formellement qu'il agrandit et embellit Tolède. Isidore de Beja dit qu'il la renouvela par des constructions admirables et élégantes [1]. La plupart, induits en erreur sans doute par une faute d'impression (à ce que tout porte à croire) de Rodericus Toletanus, veulent que Wamba ait porté les *limites* de la ville et son mur d'environnement à la place même où il est aujourd'hui; mais il n'existe aucun témoignage valable qui autorise cette assertion. Quelques vestiges d'un ancien mur de clôture prouvent, il est vrai, que la ville a eu, dans un certain temps, un plus petit périmètre; ces vestiges, qui subsistent encore de nos jours au dedans de l'enceinte actuelle, courent depuis l'Alcazar par les portes de la Sangre et del Hierro (sous les Arabes Bab-el-Dem et Bab-el-Hadid, la porte du Sang et la porte de Fer), jusqu'au pont Saint-Martin, en passant par Santo Domingo el Real. Mais c'est en vain qu'on soutient que c'était là le mur d'enveloppement de la ville immédiatement antérieur à Wamba. L'examen de la partie de ce mur qui a échappé aux outrages du temps entre la porte

[1] Miro et eleganti labore renovat. Isid. Pacens. Chr. — Roderich de Tolède dit, de son côté : Muro et exquisito opere renovavit. Mais il faut lire, je crois : *miro et exquisito opere.*

Cambron et la puerta Visagra, et qui porte des traces évidentes d'architecture romaine et gothique, mêlée à des constructions arabes, démontre suffisamment que c'est là une erreur, née, selon toute apparence, de la faute du copiste qui a substitué *muro* à *miro* dans Roderich de Tolède. Les travaux d'embellissement exécutés sous Wamba furent tels cependant que le distique suivant fut gravé sur le marbre pour en perpétuer la mémoire :

ERREXIT FACTORE DEO REX INCLYTVS VRBEM WAMBA
SVÆ CELEBREM PROTENDENS GENTIS HONOREM.

Il n'est point dit là que Wamba étendit, mais qu'il érigea de nouveau la ville *(erexit)*; ce qui ne saurait signifier qu'il fonda une ville là où il n'en existait pas; mais seulement qu'il la renouvela et l'embellit en tant d'endroits qu'on put dire, par hyperbole, comme il arrive, qu'il la reconstruisit à nouveau. Entre les parties qu'il restaura ou renouvela, il faut sans doute compter le mur d'environnement dont il reste encore une notable partie, comme nous venons de le dire, dans laquelle on remarque des vestiges de l'architecture à la mode à l'époque où régnait Wamba, mêlés à d'anciens fort beaux restes appartenant à deux architectures, l'une antérieure et l'autre postérieure. Il fit aussi élever des statues à quelques saints, et plaça la ville sous leur protection ; c'est de quoi témoigne un second distique qu'il fit graver sur une plaque de marbre et sceller aux murailles :

VOS SANCTI DOMINI QUORVM HIC PRÆSENTIA FVLGET
HANC VRBEM ET PLEBEM SOLITO SERVATE FAVORE.

Ces saints étaient sans doute les patrons de la ville, ou les plus glorieux d'entre ses enfans canonisés, ceux à qui il avait fait ériger des statues, ou dont il avait restauré ou agrandi les temples; mais dans tout cela n'apparaît pas le moindre indice

de l'élargissement, si l'on peut ainsi dire, de la couronne murale de Tolède, qu'on lui attibue à tort sur la faible autorité du passage altéré de Rodericus Toletanus dont nous avons précédemment parlé.

Renouvelée et embellie ainsi, Tolède continua d'être la capitale des rois goths jusqu'au dernier. Thâreq, vainqueur rapide, la trouvant en grande partie dépeuplée, et frappée de la terreur qu'avait partout répandue le bruit de la défaite des Goths sur le Guadalète, la fit facilement capituler en 711, et y planta la bannière blanche des khalifes ommyades de Damas. On sait ses fortunes diverses sous la domination musulmane et comment, au commencement du siècle qui nous occupe, les Bény Dzy el Noun s'y étaient faits rois indépendans. Sous le gouvernement du plus illustre d'entre eux, Yahya ben Ismaël ben Abd el Rahman ben Ahmer ben Motharef ben Dzou el Noun, surnommé El Mâmoun (le bien famé), Tolède était devenue l'émule de Séville en toutes choses : des poètes, des savans, d'habiles architectes, de brillans écrivains en avaient fait le centre du luxe et des arts, et l'exagération orientale se plaisait à attribuer à El Mâmoun des constructions dignes des génies. On disait, entre autres choses, qu'il avait fait élever sur le Tage un palais dont le toit était de cristal, et réfléchissait les mouvemens des poissons qui nageaient dans le fleuve.

C'est cette ville dont Alfonse s'était promis de faire la conquête. Après trois années de dégâts continuels, il mit enfin le siége devant cette citadelle avancée de l'Islamisme. En arrivant devant la ville mosarabe, à la vue de ces murs où il avait reçu une hospitalité si généreuse, quelque émotion dut le pénétrer. Il dressa ses tentes et ses pavillons au nord de la ville, et l'investit dans toute la partie de ses murailles qui la couvre du côté du nord, de la porte Cambron à la puerta Visagra. Il fit en même temps occuper la rive opposée du Tage, afin de lui fermer toutes les communications avec la cam-

pagne. L'émir Yahya, qui, disent les Arabes, tout occupé de jeux et de plaisirs, n'osait rien tenter par les armes contre les puissans ennemis qui lui tenaient le pied sur la poitrine comme le vautour fait sur sa proie, fit demander du secours à l'émir de Badajoz, qui était alors Omar ben Mohammed, surnommé El Motawakkel A'alay Ellah. Omar fit marcher à son aide son fils El Fadl, wali de Mérida; mais ce secours vint trop tard, et ne put se combiner avec un mouvement de ceux de la ville : El Fadl fut repoussé par les troupes d'Alfonse, et contraint de regagner Mérida en toute hâte. Cette défaite effraya les Musulmans. Le cadi de l'ancienne Pax-Julia, dont les Arabes avaient contracté le nom en celui de Beja qui lui est resté [1], Abou Walid el Bedji, prophétisa en cette occasion la ruine de l'Islamisme andaloux. On en était à cette époque où un poète arabe pouvait justement s'écrier : — *En Espagne les peuples divisés appellent émir el moumenyn leur raïs* [2]. « L'état, leur dit-il, dont les chefs, les conducteurs ou les pilotes (raïs), sont divisés, quelque puissant qu'il paraisse, finira et sera détruit. Craignez que cet Alfonse ne vous fasse périr un à un. » Ce fut alors que, ayant perdu tout espoir d'être secourus, et pressés par la famine, la plupart des habitans musulmans de Tolède joints aux chrétiens mosarabes et aux juifs qui formaient une notable partie de la population conseillèrent à l'émir Yahya d'ouvrir des négociations avec Alfonse. Les ambassadeurs musulmans se présentèrent au camp des chrétiens avec des présens, selon l'usage. Yahya fit rappeler à Alfonse les bons procédés qu'avait eus avec lui le grand Yahya el Mâmoun son père, l'alliance et l'amitié qui avaient uni le chef des Bény Dzy el Noun et le roi, et lui offrit d'être son vassal et de lui payer tribut, à condition qu'il

[1] Bax-Djylia, Bax-Djya, Badja. C'est ainsi que de Pax-Augusta, ils ont fait successivement Bax-Aougouscht, Bax-Agosch, Bathalyos, et enfin Badajoz.

[2] Dans le livre intitulé : *Nahr amra Alfethua b' alandalous*, Histoire des émirs des guerres civiles de l'Andalous.

s'éloignerait; mais tout fut inutile. Alfonse se refusa à tout traité et à toute trève, à moins qu'on ne fût disposé à lui livrer la ville. Quelques nobles Musulmans de Koraïsch, dit la chronique arabe, demandèrent dans leur douleur à mourir en défendant leur liberté et les murailles natales; mais la majorité des habitans demanda à cor et à cris à capituler. Cédant à l'impérieuse nécessité, de nouveaux envoyés parurent au camp des chrétiens. Alfonse avait hâte de prendre possession de Tolède. Il se montra facile sur les conditions; et l'on arrêta les suivantes :

Le vainqueur promit qu'il assurerait aux habitans la vie ainsi que la possession paisible et tranquille de leurs biens; qu'il n'abattrait point les mosquées, n'empêcherait point l'usage et l'exercice publics de l'islam; qu'ils auraient des cadis particuliers pour juger leurs procès et leurs causes conformément aux lois musulmanes; qu'ils seraient libres de demeurer à Tolède, ou de se retirer où bon leur semblerait; qu'à ces conditions la ville serait livrée au roi et aux siens qui en prendraient militairement possession; qu'on lui en livrerait les portes, les ponts, l'alcazar et ce qu'on appelle aujourd'hui les jardins du roi (las huertas del Rey) attenant à l'Alcazar[1]. Il fut positivement stipulé que la mosquée principale demeurerait à perpétuité consacrée au dieu de Mahomet. Rien ne devait être changé d'ailleurs pour les habitans musulmans qui ne voudraient pas s'en aller avec El Kader; ils ne seraient tenus à payer au roi d'autre tribut que celui que, suivant l'ancien droit, ils payaient à leurs émirs[2]. Le

[1] L'alcazar des rois maures de Tolède, comme on dit en Espagne, subsiste encore. C'est le plus beau joyau de la couronne murale de Tolède. Toutes les villes d'Espagne qui sont longtemps demeurées sous la domination des Arabes ont un de ces joyaux à montrer :

> Tolède a l'Alcazar maure,
> Séville a la Giralda.
>
> VICTOR HUGO, *Orientales*.

[2] Conde, IIIe part., c. 8. — Conf. par Roderich de Tolède, l. VI. c. 23.

traité, fait quadruple en arabe et en latin, fut signé de la main d'Alfonse et des principaux officiers ecclésiastiques, civils et militaires, qui se trouvaient dans son camp ; et Alfonse ben Ferdeland, dit la chronique musulmane, entra à Tolède l'avant-dernier jour de la lune de moharrem 478 (25 mai 1085). L'émir Yahya et ses principaux officiers sortirent de la ville et s'en allèrent à Valence, emportant avec eux leurs plus précieux trésors. Ainsi fut perdue cette illustre cité, et finit le royaume de Tolède, au grand préjudice de l'islam. En cette fatale année 478, ajoute notre auteur, mourut à Zaragoce l'émir Youssouf el Mouthémyn, l'illustre défenseur de l'islam ; il eut pour successeur son fils Ahmed Abou Djafar Ebn Houd, qui fut surnommé El Mostaïn Billah, doué d'une grande vertu et de beaucoup de politique[1].

Alfonse demeura en personne à la garde de la ville, non sans s'exposer par là, suivant Roderich, à un grand péril. Il fit cette glorieuse conquête le jour de la fête de saint Urbain, pape et martyr, le 8 des calendes de juin (25 mai), dans la vingtième année de son règne, en comptant de la mort de son père Ferdinand ; et parce que, dit l'évêque historien, il y avait doute sur ses intentions, les fidèles remirent à plus tard l'élection d'un évêque. Le roi établit son séjour dans ses quartiers, hors de la ville ; c'est-à-dire qu'il demeura sous la tente, jusqu'à ce qu'il eût tout réglé et rassuré la population musulmane sur ses intentions, et pût se prévaloir de la faveur populaire : il alla alors habiter l'Alcaçar avec toute sa cour. Il gouverna de là désormais, et Tolède devint la capitale de l'empire chrétien en Espagne, après avoir appartenu aux Arabes l'espace de trois cent soixante-quatorze ans accomplis, depuis les derniers mois de 711 ou les premiers de l'année suivante, que s'en empara le Berbère Thâreq ben Zeyad el Sadfy, jusqu'au dimanche 25 mai, fête de la saint Ur-

[1] Condo, IIIe part., c. 8.

bain, de l'année 1085, époque de la prise de la ville par Alfonse VI, au rapport unanime des documens historiques arabes et chrétiens[1].

Suivant la plupart des historiens, la prise de Tolède fut suivie de celle d'un grand nombre de villes importantes. « Le 8 des calendes de juin de l'ère 1123, dit la chronique Lusitane, le roi don Alfonse prit la ville de Tolède, et ensuite Talavera, et tous les châteaux situés en Carpétanie, dans la province de Carthage, et dépendans de la ville royale de Tolède, qui en est la métropole[2]. » — Quelques-uns rapportent les noms de trente-sept de ces villes ou châteaux. C'étaient, d'une part, Talavera, Santa-Olalla, Maqueda, Alfamin, Arganza, Madrid, Olmos, Canales, Casatalifa, Talamanca, Uzeda, Guadalajara, Fita, Ribas, Caracoya, Mora, Alarcon, Alvende, Consuegra, Ucles, Masatrigo, Cuenca, Almodovar, Alahejos, Valera, et, de l'autre, Cauria, Lisbonne, Cintra, Santarem. Il peupla, d'après la même version, on dirait incontinent, toute l'Estramadoure et toute la Castille, et les villes dont les noms suivent, savoir : Salamanque, Avila, Cauca, Olmedo, Medina, Ségovie, Iscar et Cuellar. Mais de ces villes, nous l'avons dit plus haut, plusieurs furent prises avant la reddition de Tolède, et quelques-unes ne le furent qu'après : de ce nombre sont certainement Lisbonne, Cintra et Santarem. L'erreur des historiens est venue, ce semble, de ce qu'ils ont pris trop à la lettre les vers suivans, où l'archevêque Roderich a consacré, dans un sens poétique et général, le souvenir des nobles conquêtes d'Alfonse[3] :

[1] Voyez Conde, l. c.; — Casiri, t. II, p. 138, 210, etc.; — Roder. Tolet., ibid., l. VI, c. 23; — Luc. Tud., p. 100; etc.

[2] Æra 1123 (1085) octavo calend. junii (25 mai) rex Donnus Alfonsus cepit civitatem Toletum, postea Talaviram, cunctaque Castella quæ sunt in Carpetania provincia Carthaginis subjacentia Regiæ Urbi Toleti quæ est metropolis (Chr. Lusit., p. 405).

[3] Pelage d'Oviédo, parlant d'une manière générale des conquêtes d'Alfonse, a pu donner lieu aussi à cette fausse interprétation. C'est lui qui nomme en gros

Obsedit secura suum Castella Toletum
Castra sibi septena parans, aditumque recludens.
Rupibus alta licet, amploque situ populosa,
Circumdante Tago, rerum virtute referta :
Victu victa carens, invicto se dedit hosti.
Hinc Medina Cœlim, Talavera, Conimbria plaudant,
Abula, Secobia, Salmantica, Publica-Septem,
Cauria, Cauca, Colar, Iscar, Medina Canales,
Ulmus et Ulmetum, Magerit, Atentia, Ripa,
Osoma cum Fluvio-Lapidum, Valeranica, Maura,
Ascalona, Fita, Consocra, Maqueda, Butracum,
Victori sine fine suo modulantur ovantes.
Ildefonse tuis resonent super astra triumphi[1].

Quoi qu'il en soit, ce n'en fut pas moins là un triomphe capital, et, suivant Alcocer, auteur d'une histoire particulière de Tolède, c'est à tort que les Tolédans n'ont pas mis au rang des fêtes nationales et solennelles le jour qui rendit leur ville à la chrétienté. Du jour que les Arabes l'eurent perdue, ils perdirent en effet avec elle leur citadelle et leur principal point d'appui, et leur puissance déclina. Au contraire les chrétiens prirent avec elle cette attitude menaçante qui changea la face des affaires. Appuyés sur Tolède, ils prirent une puissante offensive, et purent peu-

les villes dont nous venons de rapporter les noms: — Vi obsedit civitates Sarracenorum, dit-il, et cepit eas, et Castella. Similiter cepit Toletum, Talaveram, Sancta-Eulaliam, Maquedam, Alfamin, Arganzam, Magerit, Olmos, Canales, Casalatifam, Talamancam, Uzedam, Guadalfajaram, Fitam, Ribas, Caraquey (seu Caracoyam), Moram, Alarcon, Alvende, Consocram, Ucles, Masatrico, Concham, Almudovar, Alaeth, Valeranicam, et alia parte Cauriam, Olisbonam, Syntriam, Sancta-Irem. Populavit etiam (rex Adefonsus) totam Extrematuram (alii Strematuram), Castella (in Luc. Tud. et totam Castellam), et civitates et villas, quarum nomina hæc sunt, id est, Salmantica, Abula, Coca, Arevalo, Olmedo, Medina, Secobia, Iscar et Colar (Pelag. Ovet. Chr., num. 11. Vid. etiam Luc. Tud., p. 100 et seq.). — Les historiens plus modernes ont simplement copié Pelage d'Oviedo, mais au lieu de : *Similiter cepit Toletum*, etc., ils ont d'abord mentionné à part Tolède, puis ils ont ajouté : *Post hæc cepit Talaveram*, etc., de là l'erreur.

[1] Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VI, c. 23.

pler, assurer et conserver toute la terre qui s'étend depuis les villes d'Atienza et de Berlanga, et depuis les villes de Siguença et d'Osma, jusqu'aux villes de Coria, de Placencia, de Salamanca, de Ciudad-Rodrigo, d'Avila et de Ségovie; ils purent peupler et conserver toutes ces villes et toutes les terres intermédiaires ; ce qu'ils n'avaient pu faire jusque-là. Auparavant en effet si, comme nous l'avons vu, ces villes tombèrent parfois aux mains des rois chrétiens, elles ne purent y rester, et demeurèrent désertes ou ne tardèrent pas à retomber entre les mains des Arabes : dès que Tolède fut aux chrétiens, tout pour eux changea de face; elle ne fut pas seulement leur mère, pour parler comme Pedro d'Alcocer, mais encore leur citadelle, leur sauvegarde et leur bouclier[1].

La chute de Tolède est généralement attribuée par les auteurs musulmans aux traités conclus par les négociations d'Ebn Omar. Il n'était pas possible, dit l'un d'eux, que l'auteur de ces disgraces jouît avec tranquillité du fruit de ses perfides négociations. Tous les alcaydes d'Espagne l'abhorraient et cherchaient sa perte. Ebn Raschik l'accusa d'avoir rempli les châteaux et les forteresses des frontières d'alcaydes de sa famille ou vendus à ses intérêts, et, qui pis est, aux intérêts des chrétiens; et, comme cette charge était fondée, Ebn Abèd changea tout-à-coup de sentimens à l'égard de son ancien favori, et donna l'ordre de l'arrêter. Mais Ebn Omar, averti de cette détermination par ses amis, s'enfuit de Murcie, passa à Valence, où il n'osa s'arrêter, et de là partit pour Tolède où était le roi de Galice Aladfouns ben Ferdeland. Le roi chrétien l'accueillit à merveille, et résolut de se servir encore de lui pour ses conquêtes; mais Ebn Raschik et d'autres alcaydes ses ennemis remplirent Alfonse de défiance pour ses services, si bien que ce roi lui dit un jour en sa langue : « O Ebn Omar, tu ressembles au voleur qui, ayant fait un vol, le garde jusqu'à

[1] Pedro de Alcocer, Hist. de Toledo.

ce qu'on revienne le lui voler. » Il conçut là-dessus des soupçons et passa de Tolède à Zaragoce au service d'Abou Ahmer Youssouf el Mouthémyn, qui le traita avec honneur, et lui confia des entreprises d'intrigue pour l'acquisition de forteresses aux frontières des provinces de Valence et de Murcie. Ce à quoi il réussit, trompant par de perfides traités les imprudens qui l'écoutaient. L'émir Ebn Abêd de Séville, craignant que ses secrets et ses négociations ne fussent divulgués par Ebn Omar, chargea son fils Yezid el Radi de l'arrêter, lequel en vint à bout par l'adresse d'Abou Bekr ben Abdelaziz de Valence, qu'Ebn Omar avait trompé au sujet du château de Jumilla dans le gouvernement de Murcie, où grands et petits l'abhorraient pour cette raison. Il paya des espions qui l'instruisirent de tous ses mouvemens, et du lieu où il dormait, et de celui où il faisait la sieste ; et, ayant su qu'une certaine nuit il devait venir à Ségura, El Rady aposta des gens affidés qui le prirent : son arrestation eut lieu six jours avant la fin de la première lune de rabieh. On en avertit l'infant Yézid, qui vint à Ségura pour régler sa translation. Il l'emmena sous bonne garde et chargé de chaînes vers Cordoue. Partout le peuple l'insultait, et Ebn Abdelaziz lui-même lui envoya des vers qu'il avait faits contre lui, par un juif grand marcheur, qui atteignit le malheureux Ebn Omar à Caria Djoumin. Il adressa chemin faisant d'humbles suppliques à l'émir Ebn Abêd, et aussi à l'infant Obeïdallah el Raschid, afin qu'il intercédât pour lui auprès de son père ; il craignait d'être mis à mort dès son arrivée. Il disait dans une d'elles : « Je connais le droit qu'il a sur mon sang, et c'est là ce qui cause ma crainte ; mais j'espère aussi qu'il n'aura point oublié ni banni de son cœur l'affection et la confiance que j'ai méritées, et c'est en cela que je fonde mon espoir. » Il arriva à Cordoue le djouma 6 de rabi-el-akher. On ne l'y laissa qu'une seule nuit, toujours chargé de chaînes, et le lendemain il partit pour Séville sur un mulet,

entouré de gens armés, à pied et à cheval. Les cavaliers qui le conduisaient avaient des armes et des vêtemens noirs, et attendirent la nuit pour entrer à Séville, bien que d'autres disent qu'on l'y fit entrer à midi ou à peu près, que beaucoup de gens accoururent pour le voir, que la multitude et le bas peuple l'insultait et le raillait de sa disgrace. On le conduisit à l'alcazar, où on le renferma dans une pièce obscure et écartée, dont Ebn Abèd garda les clefs. Ebn Omar demanda cette nuit-là de la lumière, du papier et de l'encre, et on lui donna la permission d'écrire. Ses conducteurs, dès qu'ils l'eurent remis aux gardes de l'alcazar, s'en allèrent faire leur prière du soir (d'el assahr), qu'ils firent avec leurs armes et leurs vêtemens noirs. Ebn Omar adressa des vers élégans et expressifs à l'émir, à qui il les fit parvenir par l'intermédiaire de l'infant El Raschid; il lui disait : « Je reconnais, seigneur, les droits que tu as sur ma vie; mais je compte sur l'affection que, je l'espère, me porte encore ton cœur; personne mieux que toi ne connaît ma loyauté et le zèle avec lequel je t'ai servi. » L'émir Ebn Abèd lui répondit au dos des mêmes vers : « Le destin annonce le mauvais temps à Oksonoba et à Xelb (c'était la patrie d'Ebn Omar), et Semsah, ta pauvre mère, n'héritera que de tristes plaintes, de larmes et de sang. » Il fut visité dans sa prison par l'infant El Raschid, qui l'estimait à cause de son admirable génie, par les alimes Issa El Ewad Aboul Hedjadj et Abou Bekr ben Zéidoun, et par quelques autres de ses ennemis. Et comme Ebn Omar avait été instruit que l'émir Ebn Abèd avait été tenté de lui pardonner, et avait même laissé voir qu'il ne voulait pas lui ôter la vie, tandis que ceux-ci, ses ennemis, lui déclaraient maintenant que l'émir avait résolu de le faire mourir, il se plaignit amèrement à l'infant, et lui dit : « Mon seigneur, je vois que mon sort est décidé et ma destinée condamnée; le vent funeste de l'envie et de la haine a chassé le léger souffle de pardon que respirait mouléyna (mon seigneur); il ne pen-

sait pas hier à m'ôter la vie, et il la prolonge aujourd'hui pour chercher par quel tourment on pourra m'achever le mieux au goût de mes ennemis...... » Après cette visite, ses ennemis aigrirent tellement l'esprit d'Ebn Abêd contre lui, qu'enflammé de courroux, il courut à la prison et coupa la tête d'Ebn Omar de sa propre tabrizina. Abd el Djélyl ben Wahboun dit qu'on ne vit personne verser des larmes sur lui, et qu'on n'entendit dire à personne : « Que la main sèche au meurtrier! » Tel fut le prix de ses artifices et de son odieuse politique, dit l'écrivain musulman à qui j'ai emprunté le fond et la forme du récit qui précède. Sa mort eut lieu en 479 (1086), au commencement [1].

Vers la fin de l'année 1085, voyant que toutes choses allaient à souhait dans sa conquête, le roi y convoqua les évêques et les grands, ceux que Roderich appelle *regni proceres et majores, episcopos et abbates, et viros religiosos*, et le 15 des calendes de janvier (18 décembre), tous, assemblés dans la ville royale, tinrent conseil, et élurent d'un commun accord, et, à ce qu'il semble, à l'unanimité, pour leur archevêque, don Bernard, homme doué de religion et de prudence. Bernard avait assisté au siége de la place : il était au camp d'Alfonse avec la reine Constance, sa protectrice, et deux moines de Cluni, qui avaient suivi à cette espèce de croisade Eudes, duc de Bourgogne et neveu de Constance [2]. Le roi dota libéralement à cette occasion l'église de Tolède; il lui fit don de Brihuega, dont nous avons déjà parlé, et qu'il possédait depuis le temps d'El Mâmoun; il y ajouta Barciles, Cabañas de la Sagra (Miralcazar), Covera, Rodiellas, Alcolea-sous-Talavera, Azecbuch, appelées aujourd'hui, dit Roderich, Melgar, Almonecir et Alpobrega, et dans la ville, si j'ai bien compris,

1 Conde, l. c.

2 Hanc in expeditionem duo, jubente patre, de nostris perrexere monachi, qui unius vocabuli, Guillelmi scilicet, nomine censebantur : qui cum ad locum, ubi rex cum regina morabatur, venissent, contigit etiam Odonem ducem Burgundiæ simul adesse (Vid. Chr. Trenorch, t. XI, p. 112).

une sorte de droit de patente sur les stations ou boutiques des marchands, ainsi qu'un grand nombre de maisons, de moulins, de fours, de vignes, de jardins de plaisance et de jardins potagers, et beaucoup d'autres priviléges et immunités. Toutes choses pour lesquelles, dit le saint archevêque, l'église de Tolède honore sa mémoire et l'anniversaire de sa mort [1].

Sous les vingt années moins quelques jours qui se sont écoulées de la mort de Ferdinand à l'élection de Bernard à l'archevêché de Tolède, se sont passés quelques faits qui n'ont pu trouver place dans le courant du récit qui précède, bien qu'ils appartiennent incontestablement à notre sujet. C'est ainsi que nous voyons, en 1068, Raymond Bérenger et sa femme Almodis, comtes de Barcelone, acheter la ville et le comté de Carcassonne, de Guillaume, qui en fut le dernier comte [2]. Dans la même année, le même Bérenger assemble ses barons dans le palais de Barcelone en présence de Hugue, cardinal et légat du pape; il établit des lois et des coutumes, de l'avis et avec le conseil de l'assemblée. Il ordonne que tous ses comtés soient gouvernés par les lois du comté de Barcelone [3]. Raymond Guiffred, comte de Cerdagne, meurt aussi en cette année. Guillaume Raymond, son fils, lui est donné pour successeur [4]. — L'année suivante, nous disent les chroniques frankes, Hildefonse, roi d'Espagne, épousa la fille de Gui-Geoffroi-Guillaume, duc d'Aquitaine, comte de Poitou, qui, avant cela, s'était rendu maître de la Gascogne, *qui jam*

1 Et rex incontinenti dotavit ecclesiam liberaliter et honestè, et dedit ei Briocam, quam sibi retinuerat a tempore Almemonis, Barciles, Cabañas de Sagra, Covera, Rodiellas, Alcoleia sub Talavera, Azecbuch, quæ nunc dicitur Melgar, Almonecir, Alpobrega, et in civitate omnes stationes, quæ vulgariter tendas vocamus, necnon domos, molendina, furnos, viridaria, vineas et hortos, pro quibus hodiè ejus memoriam et exequias veneratur ecclesia Toletana, et multa alia privilegia dedit immunitates.

2 Voyez D. Bouquet, t. XI, p. 290.

3 Ibid., l. c.

4 Ibid., l. c., p. 292.

Gasconiam acquisierat armis et industria. Ce mariage donna occasion à de grandes disputes sur le rite romain, que le roi veut introduire en Espagne à la place du rite gothique ou de Tolède. Un combat ordonné entre deux chevaliers termine le différend; le chevalier du parti français est vaincu, contrairement à ce qui devait être, ou faussement, suivant la chronique franke de Saint-Maxence [1]. — Sancho, fils de Garsia, roi de Navarre, meurt à Peñalen en l'année 1076, le 4 juin, par les mains de son frère Raymond qui le précipite du haut d'un mont où ils chassaient. Que Raymond ait assassiné son frère pour lui ravir la couronne, ou dans un moment de colère, c'est ce que l'histoire ne dit pas; il est certain au moins qu'il ne recueillit pas le fruit de son crime. Sur la nouvelle du meurtre de Sancho, fils de Garsia, le roi d'Aragon Sancho, fils de Ramire, et le roi de Castille et de Léon, prétendirent à sa succession, et entrèrent en Navarre à main armée. Alfonse s'empara de la Rioja, de Calahorra, et de quelques autres places de la frontière, par où la Navarre confinait à la Castille Vieille. Le roi d'Aragon marcha droit sur Pampelune, et s'y fit reconnaître roi. Les deux rois se partagèrent ainsi tacitement la Navarre, sans en venir aux mains entre eux, et chacun garda ce dont il s'était emparé. Pour Raymond l'histoire ne dit pas ce qu'il devint [2]. Sancho, dernier roi de Navarre, avait régné vingt et un ans et neuf mois accomplis, depuis le 1er septembre 1054 jusqu'à l'entrée de juin 1076.

[1] His diebus Hildefonsus rex Hispanorum duxerat filiam Guidonis, comitis ducis Aquitanorum, quam habuit de Mateode uxore suprascripta. Pro quam extitit causa et contentio de lege Romana. Quam legem Romanam voluit introducere in Hispaniam, et Toletanam mutare : et ideo fuit factum bellum inter duos milites ; et falsitate fuit victus miles ex parte Francorum (Chr. S. Maxentii, p. 221).

[2] Era MCXIIII (1076) interfectus est rex Sancius filius regis Garsiæ et reginæ Stephaniæ in Pinnalem. Post hæc regnavit in Pampilonia Sanctius Ramiri regis Aragoniæ filius qui prius regnaverat in Aragone (Annal. Compost., p. 320). — Sur l'invasion de Calahorra et de Najera par Alfonse, voir Moret, Annales del Reyno de Navarra, l. XIII, c. 3, et Investigaciones historicas, l. III, c. 4.

Sancho avait été marié à Blanca ou Planca (contraction peut-être de Placentia), ainsi qu'en témoigne l'inscription votive qu'il fit placer sur le fronton de l'église de Sainte-Marie de Najera : « Nous Sanctius roi, fils du roi Garsia, ensemble avec Blanca, mon épouse très aimée, nous offrons et donnons, de notre libre mouvement, à l'intacte vierge Marie, ce fronton doré, afin que, par sa puissante intervention, nous obtenions rémission et grace pour nos péchés et pour ceux des aïeux dont nous sommes sortis. Ainsi soit-il [1]. » Le fronton doré dont s'agit dans cette inscription était orné de pierres précieuses et de riches bas-reliefs, représentant l'Annonciation et la Visitation de la Vierge.—Sancho Ramirez devint, par l'accession à sa couronne des domaines de son cousin Sancho Garcez, formidable à ses voisins, et sous lui s'acheva l'œuvre glorieusement commencée par son père Ramire Ier. L'émir de Saragosse Youssouf ben Ahmed el Mouthémyn eut surtout à compter avec lui. Il lui enleva le fameux château de Monzon, cédé aux Templiers par les cortès tenues à Girone, en 1143, Monzon y Pau, inscrit sous le nom de Tolous dans l'itinéraire d'Antonin, situé sur la Cinca, et qui en domine la vallée au nord ouest, et couvre les avenues d'Aïnsa, Benasque, Aran et Benavarre du côté des Pyrénées, et celles de Balaguer, de Lerida, de Mequinenza et de Fraga, du côté de la Catalogne et de l'Aragon intérieur. Sancho fit également

1 NOS SANCIVS REX
GARSIÆ REGIS FILIVS
VNA CVM BLANCA CONIVGE DILECTISSIMA
HOC AVREVM ALTARIS FRONTISPITIVM
INTEMERATÆ VIRGINI MARIÆ
AFFERIMVS ATQVE (DAMVS) SPONTANEI
VT MAGNIFICA EIVS INTERVENTIONE
PECCATORVM NOSTRORVM
ATQVE MAJORVM QVIBVS SVMVS ORTI
REMISSIONEM ATQVE VENIAM
CONSEQVAMVR. AMEN.

construire les forteresses d'Ayerbe et de Loharre, et élever deux très forts châteaux sur la frontière, le château de Castellar contre Saragosse, et celui de Montaragon contre la ville d'Huesca, au siége de laquelle il fut tué en 1094, comme nous le verrons plus loin. Son fils Pierre, le premier des rois aragonais de ce nom, brave soldat et d'une admirable simplicité, lui fut donné pour successeur, et vengea peu après la mort de son père par la prise d'Osca. Pierre mourut en 1104, et fut le digne prédécesseur de son frère Alfonse le Batailleur [1].

C'est en l'année 1078 qu'on place l'abrogation de l'office gothique en Espagne, et la réception du romain [2]. Ce fut, d'après la chronique française que nous avons citée plus haut, aux instigations d'Agnès qu'Alfonse entreprit cette révolution religieuse. Une chronique espagnole parle aussi d'un combat entre deux champions tenant pour l'une et l'autre loi; mais sans nous dire lequel des deux fut vaincu. Suivant cette chronique, le combat eut lieu (sans doute à Léon) le dimanche des Rameaux de l'année précédente, marquée par le cruel hiver dont nous avons parlé [3]. — Comme les Arabes, enfin, les chrétiens font mention sous l'année 1084 des tentatives de l'émir de Saragosse pour s'opposer aux progrès de la puissance d'Alfonse. Les chrétiens furent défaits à Roda (Rueda), nous disent en deux mots la chronique de

1 Hic Sarracenis famosum castrum, quod dicitur Monzon, abstulit : quædam etiam munitissima castra, videlicet supra Zaragozam, Ayerve et Lofare construxit. Iste ædificavit castrum montis Aragonie cum monasterio, et obsidione Oschensis civitatis, in qua obsidione mortuus est era MCXXXII (1094). Cui successit filius ejus Petrus IIII magnæ strenuitatis, et miræ simplicitatis. Hic urbem Oscham Christianæ fidei subjugavit sub era MCXXXIIII (1096). Obiit era MCXLII (1104). Annal. Compost., p. 320.

2 Era MCXVI (1078) intravit Romana lex in Hispania (Chr. Burgens., p. 309).

3 Era MCXV fuit hyems gravissima à festivitate S. Martini usque ad Quadragesimam, et in ipso anno pugnaverunt duo milites pro lege Romana et Toletana, in die Ramis Palmarum : unus eorum erat Castellanus, alter Regis Aldefonsi (Annal. Compost., p. 321).

Burgos et les annales de Complutum et de Compostelle[1]. Mais de quel parti étaient ces chrétiens, et par qui furent-ils défaits? On croit que la trahison d'Ebn Falasch, gouverneur de Rueda, qui fit mine de vouloir livrer sa ville, et qui tua les chrétiens qui venaient pour en prendre possession, était suscitée par l'émir de Saragosse, qui espérait y attirer Alfonse en personne, et délivrer ainsi l'islam de son plus cruel ennemi. Quoi qu'il en soit, plusieurs braves chevaliers chrétiens, tels que les infans Sancho Garcez et Ramire Garcez, fils de l'avant-dernier roi de Navarre ; le comte Nunnus Alvarez de Lara, le comte Gonzalo Salvadorez, surnommé Quatremains (Quatrimanus), furent traîtreusement tués au moment où Ebn Falasch leur faisait ouvrir les portes de la ville comme pour la leur livrer[2].

Je consignerai encore ici quelque faits relatifs aux femmes d'Alfonse, ce difficile problème qui a tant occupé les historiens. A mon compte, Alfonse, âgé de trente-quatre ans, est fiancé en 1069 à Agnès, fille de Gui Geoffroi Guillaume, duc d'Acquitaine, comte de Poitou et seigneur de la Vasconie française, à l'âge de onze ans à peu près, étant née du mariage de Gui Geoffroi avec Mateode, en 1058; elle ne passe dans la couche d'Alfonse qu'au retour de celui-ci de son exil sur les terres de Tolède[3]. Nous la trouvons dès 1074, signant

1 Fort brièvement, comme on en peut juger : — Era MCXXII fuit la de Roda, dit la première (p. 309); — Era MCXXII fuit illa arrancada de Roda super Christianos, dit la seconde (p. 313). La troisième enfin nous apprend qu'un comte Gonzalez y fut tué : Fuit interfectio apud Rodam : ubi et Gundisalvus comes interfectus (p. 321). Quant aux Annales Toledanos, ils ne font que reproduire en castillan la notice des Annales d'Alcala : Fue la arrancada de Rueda sobre los Christianos (p. 385). — Du reste, qu'il s'agisse de Rueda ou de Tolède, les vieilles chroniques usent du même laconisme : Era MCXXIII, disent les Annales de Compostelle, accepit rex Aldef. Toletum.

2 Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. v, c. 34.

3 Je ne sais où Florez a pris qu'Alfonse avait l'âge de vingt ans vers 1073. « Entonces (cuando volviò de Toledo, despues de octubre 1072), dit-il (Reynas Catolicas, t. I, p. 16), era muy oportuno tratar del casamiento del Rey que se hallaba en edad de unos *veinte* años escasos. — Il en avait trente-deux au

en qualité de reine une charte de donation à Saint Millan, le lundi 16 juin de l'ère 1112 [1]. C'est avec elle qu'il prend possession de cette partie de la Navarre dont il s'était rendu maître à la mort de son neveu Sancho Garcez; elle signe un acte à Calahorra le 10 juillet 1076 [2]. Il n'en a point d'enfans. Sa présence apparait en divers actes jusqu'en 1078 [3]. Mais en cette année, il s'en sépare, on ignore sur quel motif, et épouse, peut-être sans toutes les formalités requises, sa parente Xemena Munionis (on verra nos preuves plus loin) [4]. Le pape Ildebrand (Grégoire VII) qui, par ses légats, était, à ce qu'il semble, on ne peut mieux instruit des affaires d'Espagne, et dont ce mariage contrariait, selon toute apparence, les vues politiques, lui écrit l'année suivante pour l'engager à rompre cette union, qu'il qualifie d'incestueuse et d'illicite. Il cède à la fin à des sollicitations multipliées et

moins, étant né à Léon de Sancha et de Ferdinand, vers 1035, d'après l'âge de soixante-quatorze ans non accomplis que lui donne Pélage d'Oviédo à sa mort, arrivée en 1109.

[1] Sandoval, Cinco Reyes, f. 41, et Soto, p. 820.

[2] Moret, t. I, p. 833.

[3] Florez, Esp. Sagr., t. III, p. 311; Sandoval, Cinco Reyes, f° 48, etc.

[4] La lettre de Grégoire VII (voir aux Appendices) ne saurait s'appliquer à aucune autre des femmes d'Alfonse; d'aucune il n'était assez parent pour motiver l'expression d'union incestueuse appliquée à plusieurs reprises, par le pape, au mariage dont il s'agit. On cherche vainement, par exemple, le degré de parenté qui pouvait exister entre Agnès, fille de Guido Gosfredus Guillelmus, comte de Poitou, et de Mateode, et le roi. On établit, au contraire, parfaitement celui qui unissait Alfonse et Ximena : tous deux avaient au troisième degré un aïeul commun qui était Bermude II, roi de Léon. La loi, même des temps postérieurs, interdisait les mariages sans dispense jusqu'au quatrième degré inclusivement. Leur parenté se démontre de la sorte :

Bermude II, roi de Léon.

Alfonse V.	Ordoño.
Sancha.	Domna Xemena, femme du comte Muño Rodriguez.
Alfonse VI.	Xemena Muñoz.

à la raison politique. En 1080, le pape lui écrit de nouveau pour le féliciter de sa résolution, et c'est alors qu'il épouse Constance, qu'il était question de lui donner pour femme depuis 1078. Suivant la chronique de Tournus, ce fut Pierre, abbé de Tournus, qui, dès ce temps, ménagea avec prudence le mariage d'Alfonse, roi d'Espagne, avec Constance, veuve d'Hugue, comte de Châlons-sur-Saône, et fille du duc Robert. La même chronique donne quelques détails précieux sur Constance, fille de Robert. Constance, allant en Espagne, passa à Tournus et donna à cette abbaye l'église de Givri, qui était de son patrimoine [1]. Enfin, il prend vers 1083, *ut præmissum est, quasi pro uxore*, peut-être, d'après cela, avec une dispense spéciale d'Ildebrand, Zayda, fille d'Ebn Abèd, qui fut connue dans la suite sous le nom de Marie Elisabeth et mourut chrétienne, on ignore en quelle année [2]. Bien que la plupart des historiens la fassent épouser à Alfonse en 1097, elle devait être morte en ce temps; la chute de sa famille en 1091, et les querelles d'Alfonse et d'Ebn Abèd qui suivirent la conquête de Tolède et qui feront l'objet du chapitre suivant, excluent d'ailleurs la raison politique de ce mariage sous cette date. Alfonse parait avoir beaucoup affectionné Zayda bent Ebn Abèd. Mais peut-être ne la reconnut-il pour épouse qu'après la mort de Constance, en 1093, et ne porta-t-elle le nom de reine qu'on lui donne dans son épitaphe qu'entre Constance et Berta, de 1093 à 1096 ou 1097. — Quant à Berta, ori-

[1] Circa hunc annum, Petrus, abbas Trenorciensis, prudenter elaborat ut *Hispaniæ* rex Adefonsus conjugio potiatur Constantiæ Reginæ, quæ fuerat uxor Hugonis Cabilonensis comitis, et filia Roberti ducis. Constantia dum iter ad Hispanias facit, Trenorcium venit, et hujus loci abbatiæ ecclesiam Givriaci, quam paterno jure possidebat, concedit (in D. Bouq., t. XI, p. 112). Voir à la fin du volume.

[2] Son épitaphe, conservée à Léon, porte simplement :

H. R. REGINA ELISABET
UXOR REGIS ALFONSI
FILIA BENABET REGIS SIBILIÆ
QUÆ PRIVS ZAYDA FVIT VOCATA.

ginaire de la Toscane, je prouverai que c'était la fille d'Othon, marquis d'Italie, et d'Adhéleïdis, mariée d'abord en 1066 à Henri, quatrième du nom, roi de Germanie [1], qui la répudia en 1069 [2]. Berta devait être fort jeune lors de son mariage avec Henri, mais elle ne pouvait avoir guère moins de trente-cinq ans vers 1095; ce qui était loin d'être une raison pour qu'elle ne fût pas recherchée en mariage par Alfonse. C'est ainsi que la première femme (*relicta*) de ce même Alfonse, Agnès, se maria en 1100, à peu près à l'âge de quarante-deux ans, à Hélias, duc des Cénomans [3]. La quatrième (en ne comptant pas Zayda parmi les épouses légitimes, bien que pour notre compte nous y répugnions fort), fut Élisabeth de France, et la cinquième Béatrix, dont nous aurons à rechercher la famille. — Quant au fameux Cid, qu'on s'attendait peut-être à trouver mêlé aux plus grands événemens de ce temps, il ne nous est apparu que deux fois, de 1065 à 1085, mentionné par des écrivains dignes de considération, à la bataille de Golpejare et au siége de Zamora. Une chronique espagnole toutefois, la chronique de Cardeña, nous le montre sous la première année de la restauration d'Alfonse entrant à Logroño, et désolant les terres de Navarre et de Calahorra [4]; mais l'histoire du Cid sera pour

[1] 1066. Rex nuptias in Triburia regio apparatu celebravit, in conjonctione Berthæ reginæ, filiæ Ottonis Marchionis Italorum (ex Lamb. Schafnaburg. Chr., p. 62). — Heinricus rex Bertham filiam Ottonis Marchionis de Italia et Adelheidis accepit in uxorem, nuptias celebrans Triburiæ (Ex Annal. Saxon. et ex Chr. Reg. S. Pontal.).

[2] Henri de Germanie déclare en effet publiquement, en 1069, qu'il ne peut vivre avec Berthe son épouse, et il s'en sépare (Voyez dans dom Bouquet, t. xi, p. 62).

[3] Anno 1000. Defuncta conjuge sua (Heliæ, comitis Cenomannorum) cœlibem vitam actitare noluit, sed Agnetem filiam Guillelmi Pictavorum ducis, relictam Hildefonsi Sancionis Galiciæ regis, uxorem duxit. Celebres nuptias cum ingenti tripudio perpetravit (Ex Orderici Vitalis Monachi Utiensis, t. xii, p. 681).

[4] Era de MCXI años entró Ruy Diaz en Logroño, en tierra de Navarra, é en tierras de Calahorra con gran hueste, é fizò grant encendimiento de fuego por todo la tierra, é robola, é cerco el Castillo de Faro, é tomol, é enviol a ensa-

nous, plus loin, l'objet d'un travail particulier. — Suivons maintenant l'histoire de la Péninsule dans ses rapports avec la nouvelle puissance qui s'est élevée en Afrique, pendant que les faits que nous venons de raconter se passaient de ce côté-ci du détroit, et voyons d'abord quels furent l'origine et le caractère de cette puissance, qui vint relever un moment l'islamisme en Espagne; on sent que je veux parler des Almoravides.

geros al Conde Garci Ordonez, quel esperase siete dias, è espero, è ayuntaronse todos los poderosos de la tierra con él, è non osaron venir à él, temiendo la batalla (Chr. de Cardeña, p. 372).

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Origine des Almoravides. — Prédication et gouvernement d'Abdallah ben Yassin. — Émirat d'Yahya ben Ibrahim. — Émirat d'Yahya ben Omar. — Mort d'Abdallah ben Yassin. — Émirat d'Abou Bekr ben Omar. — Commencemens d'Youssouf ben Taschfyn. — Fondation de Marok. — Cession de l'empire du Maghreb par Abou Bekr à Youssouf ben Taschfyn. — Caractère et conquêtes de Youssouf. — Revirement politique d'Ebn Abêd en Espagne. — Réunion des émirs andalous à Séville pour résister aux progrès de la puissance d'Alfonse. — On y résout d'appeler Youssouf ben Taschfyn en Espagne. — Correspondance et négociations à ce sujet. — Lettres d'Alfonse à Ebn Abêd et réponse de celui-ci. — Délibérations de Youssouf appelé à protéger l'islamisme en Espagne. — Il demande avant toute chose la cession de l'île Verte (Algésiras), et l'obtient. — Réception de Youssouf par les émirs andalous. — Ils marchent réunis contre Alfonse. — Mouvemens des deux armées. — Bataille de Zallacat.

De 1037 à 1086.

A l'ancienne Gétulie, immédiatement limitrophe de la Numidie et des deux Mauritanies vers le sud, succède un vaste espace dénué de circonstances locales particulières, et inscrit sur la carte *Deserta Libyæ interioris*. C'est le grand Désert, que les Arabes qui le partagent en plusieurs cantons désignent par le nom de Sahra: Des Gétules noirs, *Melano Gœtuli*, l'occupaient dans l'antiquité, et confinaient à ce qu'on nomme la Nigritie, qui, selon d'Anville, tirait moins ce nom de la race nègre en général, que du fleuve qui traverse cette partie de l'Afrique. Dans la portion la plus occidentale du Sahra, touchant à ce que les Arabes appellent Bahr el Mohhyth (la mer environnante), ou bien encore Bahr el Mothallam, dans le voisinage du Wad-Noun, vivaient les Lamtounes, ainsi nommés, dit-on, à cause de leur simple vêtement appelé *lamt*. Les Lamtounes faisaient partie de la grande famille de Sanhadjah, si fameuse dans l'histoire de l'Afrique Septentrionale,

et qui habitait le grand désert, de ces limites extrêmes du moderne empire de Marok, en tirant vers l'est-nord-est, jusque vers celles de l'Ifrikya proprement dite des Arabes.

Suivant Mohammed ben Hassan ben Ahmed ben Yakoub el Hamdany, dans son livre intitulé *La Couronne* (el Aklyl)[1], Sanhadjah était une branche de Hawârah, et celle-ci de Houmayr. Hawârah, dit notre auteur, n'a été appelée Hawârah que parce que son fondateur, lorsqu'il pénétra dans le Maghreb, au midi de Kayrouan, capitale de l'Ifrikya, dit : Nous sommes dans l'égarement en ce pays. Or, à cause de cela, ce nom d'Hawârah, qui signifie égarement, lui est demeuré. Voilà ce qu'on en dit, ajoute l'écrivain moghrebyn ; mais Dieu sait le mieux ce qu'il en est[2].

La tribu de Sanhadjah se divisa ensuite en soixante-dix kabilehs, au nombre desquelles on compte Lamtouna, Kédala, Massoufa, Lamtah, Mesrata, Tilkyana, Medasa, Bény-Warèts, Bény-Meslyr, Bény-Dakhyr, Bény-Zyad, Bény-Moussa, Bény-Lémasch et Bény-Scheschtal. Chacune de ces tribus se subdivise en branches et rameaux si nombreux, qu'on n'en peut pas faire le dénombrement. Ces tribus ou kabilehs habitaient les vastes campagnes qui s'étendent vers le midi, l'espace de six mois de chemin en longueur et de quatre en largeur, d'après notre historien, depuis Noun-Lamtah, au sud de Sous-el-Aksah, jusqu'aux limites méridionales de l'Ifrikya, entre le pays des Berbers et le pays des Nègres. Ils étaient la plupart nomades. Il y a parmi eux une nation, dit Ebn Abd el Halim, qui ne sait ce que c'est que le labourage, l'ensemencement, ni la culture des fruits ; ils n'ont pas d'autre bien que les autruches et ne se nourrissent que de viande et de lait. Il y a tel homme parmi eux qui passera

[1] In Ebn Abd el Halim, c. 9.

[2] Encore aujourd'hui, les musulmans africains ne racontent rien sans l'accompagner d'un : *Hakéda kyyl* ; *wé Allah alem ;* voilà ce qu'on en dit ; Dieu sait le mieux ce qui en est.

toute sa vie sans manger de pain, à moins qu'il ne vienne des marchands dans leur pays, qui leur fassent présent de pain et de farine. La plupart sont mahométans sunnites, et s'assemblent dans la mosquée; ils font la guerre aux Nègres [1].

Le voyageur vénitien Alvise da Ca da Mosto trouva les Sanhadjah, vers 1455, presque aussi grossiers qu'au temps où nous en sommes, et croyait possible de les convertir sans trop de peine à la foi chrétienne, n'étant pas, dit-il, encore bien affermis dans la foi mahométane, hormis en ce qu'ils en connaissent par ouï dire [2]. Les auteurs arabes les nomment aussi Molatsamyns, les porteurs du latsam ou litsam, sorte de voile qui sert à cacher par modestie ou à protéger la bouche contre la poussière du désert [3]. Les premières tribus qui embrassèrent les doctrines d'Ebn Yassin portaient le latsam. Alvise da Ca da Mosto les trouva de son temps dans le même usage de se couvrir la bouche [4]. Les Sanhadjites, ainsi vêtus, ressemblent d'une manière frappante aux Mèdes représentés dans quelques anciens monumens.

Parmi les confédérations des anciens peuples de l'Afrique sous la domination arabe, celle des Sanhadjites fut sans con-

[1] Voyez ce que nous avons dit des Sanhadjah ci-devant, d'après Léon l'Africain, t. IV, p. 325, et suivantes.

[2] ..... Leggiermente si potriano ridurre alla fede nostra, non essendo anchora ben stabiliti nella fede Macomettana, salvo di quanto hanno udito dire (Ramusio, Navig. et Viaggi, t. I, p. 99 verso, lettre b.).

[3] Velamen oris, vitta, qua obligatur os, ne facies dignoscatur, aut contra pulverem. Vid. Menenski, voce *Litsam*. — Sunt qui sic dictos, dit Aboul'féda, illos indè perhibent, quod pro more Arabum omnium vulgare faciem calyptrâ *letam* dicta, nubere solent; deinde vero quum imperium in Occidente adipiscerentur, hanc suam vittam in peculiarem aliquem modulum componerent, quasi notam discriminis aliquam eo affectantes (Abulféda, t. III, p. 188).

[4] Questi tali Azanaghi, dit-il, hanno un stranio costume, che continuamente portano un fazzuol à torno la testa, con un capo che viene à traverso il viso, e si cuoprono la bocca e parte del naso, et dicono che la bocca è una brutta cosa che continuamente rende ventositade e mal fiato, e per tanto si deve tener coperta e non la mostrare, volendola quasi comparar al culo, e que queste due parti si debbono coprire; è vero che loro mai non se la discuoprano, havendone veduti molti, salvo quando mangiano e non piu (Ramusio, Navig. et Viagg., t. I, p. 99 verso).

tredit une des premières et des plus célèbres. Sous ce nom général de Sanhadjites, les écrivains musulmans comprenaient la plus grande partie des tribus arabes-berbères qui occupaient le désert entre le Jurjura et la mer, au-delà des anciennes limites de Carthage; de même que sous le nom commun de Zénètes, ils désignaient ceux qui habitaient vers la Méditerranée, du pays de Zab au détroit.

Les Sanhadjah fixèrent leur demeure primitive dans les hautes montagnes de l'Afrique supérieure, d'où sortent le Darah, le Zyz et la Seiboue. Mais, dans des temps postérieurs, ils habitèrent le désert, au sud des provinces de Taroudant, de Darah et de Sedjelmessah, auxquelles elles confinaient, entre Taghazay et l'Atlantique, se prolongeant au midi jusqu'au pays des Nègres, et c'est de leur nom qu'a été nommé Sénégal le fleuve qui les séparait de ces derniers.

L'identité de ces peuples avec les modernes Touariks parait incontestable. Comme leurs pères de Sanhadjah, ceux-ci habitent toujours cette immense étendue de pays, désignée sur les cartes sous le nom de Sahra ou Grand Désert. C'est la plus belle race d'hommes que j'aie jamais vue, dit le capitaine voyageur anglais Lyon [1]. Ils sont grands, bien faits, ont de beaux traits et un air d'indépendance remarquable. Ils sont blancs; car ce n'est qu'à la chaleur du climat qu'ils habitent qu'ils doivent leur teint fortement basané, et les parties de leur corps qui sont constamment couvertes sont aussi blanches que la peau de bien des Européens. Leur costume offre encore aujourd'hui cette particularité remarquable, qu'ils se couvrent toute la partie inférieure du visage à partir des yeux; ils ne savent quelle est l'origine de cette coutume, mais ils disent qu'elle doit être sage puisqu'elle vient de leurs pères. Ils emploient pour cet usage un morceau d'étoffe de coton, le plus souvent bleu, qui leur passe

[1] Voyage dans l'int. de l'Afr. Sept. en 1818, 1819 et 1820, c. 5.

sur le nez, s'attache derrière la tête et descend jusque sur la poitrine. La plupart portent un bonnet rouge à haute forme. D'autres en ont de jaunes ou de verts qui leur serrent la tête. Quelques-uns n'en ont pas et laissent croître leurs cheveux, dont ils forment des tresses. Beaucoup portent le turban. Leur vêtement ordinaire est une espèce de grande chemise dont les manches sont aussi larges que le corps, faite en étoffe le plus souvent de couleur bleue ou à grandes raies bleues, qu'ils fabriquent eux-mêmes; quelques-uns portent des étoffes du Soudan, qui sont plus estimées. Les marchands se font un point d'honneur d'être richement vêtus quand ils séjournent dans quelque ville; ils portent alors des caftans de drap d'un rouge éclatant ou d'une étoffe rayée de soie et coton, qu'ils achètent des marchands de Tripoli. Quelques-uns se contentent de caftans ou de chemises de cuir de leur propre fabrique. Ce sont des peaux d'antilopes très bien apprêtées et parfaitement cousues. Leurs pantalons ne sont pas aussi amples que ceux des Maures : cette ampleur les gênerait pour monter leurs méherrys [1] : ils ressemblent davantage à ceux des cosaques : ils sont d'une étoffe de coton, et en général d'un bleu foncé. Leurs sandales sont la partie la plus élégante de leur costume; elles sont de cuir noir, et s'attachent sur le pied par des courroies écarlates; l'intérieur en est orné d'un travail à l'aiguille vraiment admirable. Tous portent un fouet suspendu au côté droit, à une espèce de baudrier qui passe par l'épaule gauche. La lame de leur sabre est droite et fort longue, et ils manient cette arme avec autant d'aisance que de dextérité. Un poignard est attaché à leur poignet gauche; jamais un Touarik ne se montre sans cette arme

[1] Les Touariks estiment peu les chevaux, et ils n'en achètent que pour les échanger contre des esclaves dans le Soudan. Leur monture ordinaire est le méherry, race de chameaux d'une grande taille et d'une légèreté surprenante, dont la marche ordinaire est un trot allongé. Ils peuvent faire neuf milles par heure, et marchent du même train plusieurs heures de suite.

et sans une javeline légère et élégante, tantôt entièrement en fer, tantôt en bois, mais toujours ornée de cuivre incrusté. Ces javelines ont environ six pieds de longueur. Ils les lancent à une grande distance. Ils en ont de plus longues et de plus pesantes pour la guerre. Une lance est attachée derrière leur selle. Ils sont, s'il est possible, encore plus superstitieux que les habitans du Fezzan; quelques-uns d'entre eux sont, à la lettre, couverts de charmes contre les maladies et les accidens; ils en attachent à leurs bras, à leurs jambes, à leur cou, à leur poitrine; leurs armes sont mises sous la même protection : les plis de leurs turbans renferment des versets du Koran. Ils parlent le berber, langue primitive des habitans de l'Afrique; ils sont fiers de l'antiquité de cette langue, et quelques-uns dirent au voyageur anglais à qui nous empruntons ces détails, que Noé la parlait de préférence à toute autre [1]. Ils sont Musulmans, et font leurs prières en arabe, langue dont ils n'entendent pas un mot. Ces prières ne consistent guère qu'à répéter : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*. Plusieurs s'en dispensent même tout-à-fait, et ne sont guère plus instruits de leur religion qu'au temps d'Abdallah ben Yassin ou d'Alvise da Ca da Mosto. Ils font d'ordinaire leurs ablutions avec du sable. Ils sont encore, après huit siècles, et probablement depuis leur établissement primitif dans cette partie de l'Afrique, divisés en tribus nombreuses, dont quelques-unes n'ont pas de demeure fixe, mènent une vie errante comme les Arabes et vivent de pillage; traits auxquels il serait difficile de ne pas reconnaître les Perses et les Mèdes Numides de Salluste. Ils ne sont pas cruels quand ils ne trouvent pas de résistance; mais si

[1] Si l'on ne veut pas admettre, dit M. Heeren, que la langue parlée par les Africains du nord soit l'ancienne langue lybienne, on se demande avec raison comment celle-ci se serait éteinte. M. Hodgson partage, sous ce rapport, l'opinion de M. Heeren, et l'appuie d'observations locales qui semblent trancher la question.

ceux qu'ils attaquent veulent se défendre, leur mort est certaine. Les Touariks, ou, pour mieux dire, quelques-unes de leurs tribus, sont toujours en guerre avec les habitans du Soudan, sur lesquels ils font un grand nombre d'esclaves [1]. Leur courage et leur habileté à manier leurs armes les rendent partout redoutables : aussi traversent-ils, au rapport du même voyageur, par petites troupes, les contrées les plus peuplées, sans crainte d'être attaqués. Chaque tribu a quelque particularité, soit dans son costume, soit dans sa manière de faire la guerre. Les Touariks les plus voisins du Fezzan habitent une ville appelée Ghraat, qui est à dix journées de Mourzouk [2].—Le nom de Touarik signifie en langue berbère tribus. Le singulier est terga, qui fait au pluriel touerga, qu'on prononce touareg. C'est donc un nom générique revenant au mot arabe kabileh, pluriel kobayl. Schélouhh, Béraber ou Bérêber (pluriel de Berber), Kobayl, Touarik, Sourkah, etc., sont des dénominations diverses données aux hommes du type berber, au teint olivâtre, au nez droit, aux lèvres minces, au visage arrondi, qui occupent les parties montagneuses du nord de l'Afrique et les parties habitables du Sahra. Ces peuples se donnent encore à eux-mêmes le nom de Amazygh ou nobles, et de Amazerq ou libres.

Mais, avant d'aborder l'histoire des Almoravides sortis de Sanhadjah [3], il nous faut ici revenir un moment à la dynastie fondée dans le Maghreb par ce Zéiri ben Athyyah ben Abdallah ben Tyadelah ben Mohammed Khazar ben el Zenety

[1] Belêd-el-Soudan, pays des Noirs, de swad ou soûd, Noir, soudan, noirs, par opposition à Belêd-el-Beydhan, pays des Blancs.

[2] G. F. Lyon, travells trought the north Afr., c. 8.

[3] La dénomination d'Almoravides, dit M. Davezac, introduite dans les langues européennes par les historiens et les romanciers espagnols, représente celle de *El Morabettyn*, par laquelle les Arabes désignent des religieux, des ermites, ou (pour nous servir du même mot arabe adopté chez nous sous une autre forme) des *marabouts*.

el Maghrawy el Khozary qui fut, en 978, reconnu pour émir par la presque totalité des tribus arabes-berbères du Maghreb, et dont nous avons vu les démêlés avec El Mansour el Ahmery.

Zeïri, après sa querelle avec El Mansour, était mort au siége d'Aschyr en 391 (1001), et avait eu pour successeur son fils El Moezz : celui-ci, ayant fait sa paix avec El Mansour, était rentré dans la possession de Fèz et des états de Zeïri.

La suite de l'histoire des Zeïris présente peu d'événemens remarquables; il suffira de donner ici en abrégé le tableau qu'Ebn Abd el Halim trace de leur gouvernement, en terminant leur histoire.

La souveraineté des familles de Maghrawa et des Bény-Yafroun dans le Maghreb dura cent ans, depuis l'an 362 (972) jusqu'à l'an 452 (1069). De leur temps la ville de Fèz reçut de grands embellissemens; ses faubourgs furent entourés de murs, ses portes fortifiées, ses mosquées agrandies; le nombre des bâtimens particuliers s'accrut considérablement; la ville reçut de grands accroissemens, et on y jouit de toutes sortes de biens. L'abondance et la sûreté régnèrent sans interruption sous leur empire, jusqu'au temps où les Morabits parurent dans le Maghreb : alors l'empire des Maghrawis commençant à décliner et leur puissance à s'affaiblir, ils commencèrent aussi à exécuter toutes sortes de vexations envers leurs sujets, à prendre leurs biens, à répandre le sang et à violer l'honneur des femmes. Le pays cessa d'être fréquenté, la crainte se répandit par toutes les provinces, les denrées haussèrent de prix, l'abondance fit place à la disette, la sûreté aux alarmes, la justice à la tyrannie. La fin de leur domination fut un temps de violence, de tyrannie, d'hostilités contre les sujets même de l'empire, d'une extrême disette et de maux insupportables. Sous les règnes de Fatouh ben Dawnas, de son cousin Moansir, et de Témim, fils de Moansir, la disette et

la cherté des vivres vinrent à un tel point à Fèz et dans son territoire, qu'une once de farine à Fèz et dans les contrées voisines se vendait un dirhem; les vivres y manquèrent même totalement. Les chefs des familles de Maghrawa et Bény-Yafroun entraient dans les maisons, prenaient tous les comestibles, insultaient les femmes et les enfans, et enlevaient l'argent des marchands : personne ne pouvait les en empêcher, ni leur faire aucunes représentations, car la moindre résistance attirait une mort certaine; leurs esclaves mêmes et la canaille d'entre eux, montant sur le sommet de la montagne d'Alaras, observaient de là les maisons d'où il s'élevait de la fumée; ils y accouraient et s'emparaient de tous les vivres qui s'y trouvaient[1].

Cette conduite, dit l'historien grenadin, attira sur eux la colère de Dieu, qui les dépouilla de leur empire, et retira ses graces de dessus eux; car Dieu ne retire pas ses bienfaits de dessus un peuple, qu'il n'ait le premier perverti ses bonnes inclinations. Dieu suscita contre eux les Morabits, qui détruisirent leur empire, ruinèrent leur puissance, les tuèrent et les expulsèrent entièrement du Maghreb.

Pendant le temps de leur tyrannie, la famine régnant dans tout le Maghreb, les habitans de Fèz commencèrent à pratiquer

[1] Les rois zeyrites du Maghreb descendans de Zeyri ben Athyyah furent au nombre de sept dans une période de 92 années, depuis Zeïri ben Athyyah. On peut récapituler leurs règnes dans la liste chronologique suivante :

978 Zeyri ben Athyah.
1001 El Moezz ben Zeyri.
1031 Hamadah ben El Moezz ben Athyah.
1048 Dawnas ben Hamadah.
1060 El Fatouh ben Dawnas.
1065 Moansir ben Zeyri ben Athyah.
1068 Temyn ben Moansir, tué par les Almoravides en 1070.

De la domination de ces princes, dit M. Davezac, le sol ne conserve plus d'autres traces que la ville de Ouedjdah et le nom local de Maghrawah, aux environs de Ténès; celui d'Aoulad Athyah se retrouve aussi aux environs d'El Qoll et des Sebarous. En cette dernière localité on peut retrouver un indice soit du domicile primitif de la famille, soit de son dernier refuge; mais non d'une extension de limites qu'elle n'a jamais eue.

dans leurs maisons des mathamoras pour y cacher leur grain, le moudre et le cuire, afin qu'on ne pût entendre le bruit de la meule [1]. Ils firent aussi des chambres hautes sans escaliers: le soir venu, le propriétaire y montait avec tous ses gens et ses enfans, au moyen d'une échelle, puis il retirait l'échelle à lui, afin qu'on ne pût pas venir le surprendre dans sa demeure.

La dynastie des Morabits, qui succéda à celle des Zeïris, joue un rôle bien plus important dans l'histoire du Maghreb. Élevée sous Youssouf ben Taschfyn au plus haut point de grandeur, elle en vint à posséder en Europe la majeure partie de l'Espagne depuis les Pyrénées jusqu'à Lisbonne, et en Afrique son empire s'étendait depuis Alger jusqu'à Tanger sur la Méditerranée, et sur l'Océan, depuis Tanger jusqu'à l'extrémité de la province de Sous, et jusqu'au pays des Nègres. C'est à Youssouf ben Taschfyn que commence, pour la plupart des historiens, l'histoire des Morabits, et l'on pourrait presque dire qu'elle finit avec lui; mais Ebn Abd el Halim reprend de bien plus haut l'origine de cette dynastie.

Ce fut parmi les Lamtounes que prit commencement la secte des Morabits.

La tribu des Lamtounes était, ainsi que nous l'avons dit plus haut, une branche de celle de Sanhadja, divisée en soixante-dix familles qui habitaient presque toutes le Sahra. Dès le commencement du troisième siècle de l'Hégire, tout le Sahra obéissait à un roi de la famille des Lamtounes, et plus de vingt rois nègres étaient ses tributaires. Ce premier émir ou roi des Lamtounes s'appelait Tayou el Outhân ben Teklan el Sanhadji el Lamtouni. Son règne correspondit à celui de l'Ommyade Abd el Rahman Ier en Espagne. Il vécut environ

[1] Le mot arabe mathmorah ou matsamorah signifie proprement fosse, souterrain, caverne creusée dans la terre où les Arabes gardent leur blé; *fovea, subterranea, crypta in qua frumentum reconditur*. Vid. Golius, *in voce mathamoura*.

quatre-vingts ans, jusqu'en l'an 222 (844). Son successeur fut son gendre El Athyr, fils de Batyr, fils de Tayou el Outhân, qui administra l'état des Sanhadjites et des Lamtounes réunis jusqu'à sa mort, arrivée en 237 (859), à l'âge de soixante-cinq ans. Après lui régna son fils Témim ben El Athyr, qui administra, en qualité d'émir, les affaires des tribus de Sanhadjah jusques en l'an 366 (928). A cette époque, cet empire fut détruit, et une sorte de régime féodal lui succéda. Après cent vingt ans de cette espèce d'anarchie, toutes ces familles se réunirent sous l'obéissance d'Abou Abdallah Mohammed ben Tifat, que l'on surnommait Tarséna ; son pouvoir s'étendait, à ce qu'il semble, plus particulièrement sur les deux tribus d'origine Sanhadjite, Kédala et Lamtouna, qui habitaient l'extrémité du pays mahométan, et qui faisaient la guerre aux nègres dont le pays était borné, du côté de l'occident, par l'Océan, c'est-à-dire à ceux d'entre les nègres qui habitaient vers l'embouchure du Sénégal. C'était un homme pieux, vertueux, intègre, ayant fait le pélérinage de la Mekke, et, dit notre auteur, entièrement adonné à la guerre de religion (exercé au pélérinage et à la guerre sainte). Ils se réunirent pour son choix, et le mirent à leur tête. Il demeura trois ans émir de Sanhadjah, jusqu'à ce qu'il fut tué en un lieu nommé Bakara, dans une eldjihed au pays des nègres, contre des tribus de ces derniers qui habitaient à l'ouest de la ville de Takala-Sân, et qui professaient le judaïsme[1]. Il eut pour successeur son gendre Yahya ben Ibrahim el Djédali. En l'an 429 (1037) Yahya abandonna le gouvernement à son fils Ibrahim, pour faire le pélerinage de la Mekke et

[1] Takala-San était habitée par une tribu de Sanhadjah nommée Bény-Warêts (voyez Ebn Abd el Halim, c. 29.) Ce sont des gens de bien, dit-il, professant le rite des sunnis, et s'assemblant le vendredi dans la mosquée. Ils embrassérent le mahométisme entre les mains d'Okba ben Nafé el Fehry, lorsqu'il fit la conquête du Maghreb ; ils font la guerre de religion à ceux d'entre les nègres qui ne sont pas de la religion musulmane.

de Médine. A son retour en Afrique, il écouta les leçons d'un docteur zélé pour la religion, qui, voyant sa profonde ignorance du Koran et des devoirs de la religion, dans laquelle vivaient ce prince et tous ses sujets, lui procura un missionnaire qui se rendit avec Yahya dans le pays des Lamtounes, pour instruire ces peuples des lois d'une religion qu'ils professaient sans la connaître; ce missionnaire se nommait Abdallah ben Yassin el Djédhouly.

La manière dont Ebn Abd el Halim raconte cet incident important dans l'histoire des Almoravides, est remarquable et caractéristique[1].

Étant à Kaïrouan, de retour de son pélérinage de la Mekke, Yahya ben Ibrahim el Djédaly y fit rencontre d'un fakih nommé Abou Omrân Mousa ben Aby Hadjin, de la ville de Fèz, fort savant et non moins vertueux (el saleh), qui avait demeuré longtemps à Bagdad et étudié sous le fameux cadi des cadis, Abou Bekr ben el Tahib. Dans son zèle pieux l'émir pélerin (el hadj) alla s'asseoir parmi ses disciples, aussi attentif auditeur que le plus zélé d'entr'eux. Abou Omrân, le trouvant porté au bien, prit plaisir à le voir. Il lui demanda son nom, sa race et son pays. Yahya l'en informa, ainsi que de l'étendue de son pays et du caractère des peuples qui l'habitaient. Abou Omrân lui demanda quelle religion ils professaient; il lui dit que c'étaient des gens pleins d'ignorance, à peine instruits dans leur religion, qui était la musulmane, et qui consistait toute pour eux dans la fameuse formule: *Lâ Allah ilah Allah, Mohammed résoul Allah*, il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu. Le fakih le questionna encore, et l'interrogea tou-

1 Le chapitre d'Ebn Abd el Halim consacré à ces origines porte pour titre : De l'entrée du docteur Abdallah ben Yassin el Djédhouly dans le pays de Sanhadja, et du séjour qu'il y fit avec les Lamtounes et les Morabits des kabilehs de Sanhadja. De Mohammed ben Tifat, connu sous le nom de Tarsena el Lamtouni. C'est le 31me du petit Kartasch.

chant les devoirs de sa religion, et il trouva qu'il n'en savait guère plus que ses compatriotes; il ne savait, en effet, par cœur aucun passage du Koran ni de la Sunnah; mais ayant remarqué en lui un grand désir de s'instruire, le plus grand zèle d'intention et une ferme disposition à se laisser diriger dans le droit chemin, il lui demanda ce qui l'empêchait de s'instruire dans la science suprême (la science de Dieu); à quoi il répondit qu'il n'y avait, parmi les gens de son pays, pas un seul homme en état de lire le saint livre; que là était la cause de leur ignorance; mais qu'ils ne laissaient pas d'aimer le bien, de le désirer, et que s'il voulait envoyer quelqu'un d'instruit parmi eux, il ne doutait pas qu'il ne les trouvât dans les meilleures dispositions religieuses; qu'ils l'écouteraient, lui obéiraient et le suivraient avec zèle dans le droit chemin où Mahomet a fait entrer les hommes. Le vieux fakih Abou Omrân invita ses disciples à faire cela, mais ils le refusèrent, et ne voulurent point entrer dans les déserts. Il n'y en eut pas un seul parmi eux qui répondit à son désir. Désespérant de les persuader, Abou Omrân renvoya alors son disciple au fakih Waschasch, fils de Zaloua, de la tribu de Lamtah, établi dans la ville de Néfys, au pays de Mossamédah, de la juridiction de Taroudant. Yahya ben Ibrahim arriva près de lui au mois d'avril 1039, et trouva parmi les disciples de ce docteur le thaleb Abdallah ben Yassin, de la tribu de Djédzoulah, qui consentit à le suivre au désert, et ils arrivèrent ensemble au pays de Kédala. Abdallah ben Yassin fut accueilli par les tribus de Kédala et de Lamtouna avec une grande joie, et il y reçut d'abord les plus grands honneurs.

Peu s'en fallut cependant que ce docteur, rebuté par l'ignorance et l'indocilité des peuples qu'il était venu instruire, ne prit le parti de s'en retourner dans son pays. Lorsqu'ils virent, dit notre auteur, qu'il les voulait contraindre à pratiquer le bien, à fuir les vices auxquels ils étaient

adonnés, ils s'éloignèrent de lui, ils l'évitèrent, ils conçurent de l'aversion pour lui; ils trouvèrent son joug pesant, et avec cela il trouva que la plupart ne priaient point Dieu, qu'ils ne faisaient aucune lecture et ne connaissaient de la religion que les deux témoignages. Mais le prince Yahya, qui voulait le garder près de lui, se détermina à passer avec lui dans une île déserte, pour s'y consacrer ensemble au service de Dieu; sept personnes seulement de la tribu de Djédala les y suivirent [1].

A peine y étaient-ils établis, que la réputation de la vie sainte qu'ils menaient dans cette solitude attira auprès d'Abdallah ben Yassin une foule de disciples, qui, touchés de repentir, vinrent se joindre à lui et recevoir ses leçons. Bientôt cette solitude se trouva peuplée de mille personnes environ de la tribu de Sanhadjah. Il leur imposa le nom de Morabits en raison de leur assiduité à fréquenter son rabitah (ermitage); il commença à leur enseigner le livre (al kitab), les conseils traditionnels (la sunna), l'ablution (el *woudhou*), la prière (el salath), l'aumône taxée selon les biens (el zékyat), et ce à quoi Dieu a indispensablement obligé les hommes sur tous ces points. Après qu'ils furent devenus habiles dans ces sciences, et qu'ils se furent multipliés, il fut établi prédicateur (kateb) parmi eux. Il les prêcha, il les invita à faire leur salut, il leur fit redouter l'enfer; il leur donna la crainte de Dieu, leur apprit ses commandemens; il leur fit comprendre quels sont les mérites et les récompenses que Dieu accorde à ceux qui suivent ses préceptes. Il les excita ensuite à faire la guerre à ceux qui voudraient les détourner de leur pratique parmi les tribus de Sanhadjah. Il leur dit, de ce ton solennel qui est particulier aux prédica-

[1] L'auteur arabe (p. 81) parle d'une île dans la mer, dans laquelle, dit-il, lorsque la mer se retire, on entre à pied sec, et lorsqu'elle revient, avec des bateaux; ils y bâtirent un rabithah ou ermitage. — Conde est passé à côté de tous ces détails ou les a gravement altérés.

teurs musulmans : « O assemblée de Morabéthyns! vous êtes en grand nombre; vous êtes les principaux de vos tribus et les chefs de vos familles, et déjà Dieu vous a rendus pieux et vous a conduits au droit chemin. Votre devoir est maintenant de le remercier des graces qu'il a répandues sur vous, en ordonnant aux vôtres la pratique du bien, en leur défendant les vices condamnés, et en faisant la guerre avec un saint zèle pour le service de Dieu. » La réponse des disciples d'Abdallah peint énergiquement le sombre caractère de leur dévotion et de leur enthousiasme : « O bienheureux fakih! lui dirent-ils, ordonne-nous ce que tu voudras, tu nous trouveras attentifs et obéissans à tes ordres. Quand même tu nous commanderais de tuer nos pères et nos frères, nous le ferions. » Il leur dit : « Partez avec la bénédiction de Dieu. Admonestez votre nation. Menacez-la des châtimens de Dieu; enseignez-lui sa volonté. S'ils abandonnent le vice, laissez-les marcher dans leur chemin; mais s'ils refusent, s'ils s'opiniâtrent dans l'erreur, s'ils s'obstinent à rejeter la parole de Dieu, nous demanderons à Dieu son puissant secours pour les combattre, nous nous lèverons contre eux; nous leur ferons la guerre jusqu'à ce que Dieu, souverain maître de l'univers et le meilleur des juges en toutes choses, rende sentence définitive entre nous. » Sur quoi, poursuit l'écrivain musulman, chacun des disciples alla vers sa nation et sa famille : il les prêcha, il les admonesta; il les invita au nom de Dieu à quitter le chemin de la perdition, mais vainement : la parole de Dieu n'en toucha ni n'en convertit pas un. C'est pourquoi Abdallah ben Yassin se mit en marche vers eux : il assembla les scheiks des tribus et leurs alcayds; il leur lut le testament de Dieu; il les appela à résipiscence; il les menaça des châtimens de Dieu. Il continua sept jours à les admonester sans que pour cela ils prêtassent l'oreille à ses paroles. Quand il eut désespéré d'eux, il dit à ses amis : « Voilà que nous avons pleinement fait con-

naître et publié le testament de Dieu; nous les avons suffisamment admonestés. Il est de notre devoir maintenant, et nous sommes tenus envers Dieu, de leur faire la guerre. C'est pourquoi levez-vous et leur livrez combat avec la bénédiction de Dieu, et en son saint nom! »

Et cela était parfaitement conforme à la façon d'agir des Musulmans, suivant le précepte du Koran : « Car nous ne punissons pas avant d'avoir envoyé un message. » —Quelque chose de semblable s'est passé en Arabie vers la fin du siècle dernier, et a signalé le triomphe des Wahabys. Ibn Seoud avait déjà soumis plusieurs tribus arabes, lorsqu'il fut surpris par la mort au milieu de ses victoires. Son fils Abd el Aziz lui succéda et accomplit les projets qu'il avait formés. Il attaqua séparément les Arabes encore indépendans; ses soldats étaient supérieurs en nombre à ceux de chaque tribu, et celles-ci trop éloignées ou trop peu d'accord entre elles pour se réunir contre lui. Au moment où ils étaient le moins attendus, les Wahabys arrivaient en présence de la tribu qu'ils voulaient soumettre. Un messager d'Abd el Aziz se présentait devant ses chefs, le Koran dans une main et le glaive dans l'autre.

Il portait aux Bédouins une lettre de son maître et les conditions auxquelles il fallait se soumettre. On a conservé le texte littéral de ces lettres : on y trouve le ton d'autorité et de simplicité que les réformateurs ont affecté dans tous les temps et dans toutes les religions.

« Abd el Aziz aux Arabes de la tribu de ......, salut. Votre devoir est de croire au livre que je vous envoie. Ne soyez pas comme les Turks idolâtres, qui donnent un compagnon à Dieu. Si vous êtes croyans, vous serez sauvés; sinon je vous déclare la guerre à mort. »

Ces menaces, soutenues d'une grande armée, ne pouvaient éprouver de résistance; les tribus arabes cédèrent l'une après l'autre. Les Bédouins adoptèrent tous la loi de Mohammed,

et le vaste désert compris entre la mer Rouge et le golfe Persique, et qui, depuis l'Arabie Heureuse, s'étend jusqu'à Alep et Damas, ne fut plus peuplé que par les sectateurs du fils d'Abd el Waheb.

Abdallah ben Yassin commença par faire la guerre à la tribu de Djédala ; il l'attaqua à la tête de trois mille de ses Morabits, et se la soumit. Les tribus de Djédala, Lamtouna et Massoufa furent les premières qui, après une inutile résistance où elles perdirent beaucoup de monde, prirent le parti d'une soumission devenue nécessaire. Toutes les autres tribus de Sanhadjah s'empressèrent d'imiter leur exemple. Abdallah reçut leur soumission et les instruisit des dogmes et des préceptes de la religion musulmane ; mais il punissait leur précédente indocilité en faisant donner cent coups de fouet à chaque prosélyte qui venait protester de son obéissance. Le bruit courut alors dans tout le Maghreb qu'il s'était élevé un homme à Djédala qui appelait les hommes à Dieu et au droit chemin du salut, un homme humble et retiré du monde, et cette réputation se répandit de lui jusques dans le pays des Nègres [1].

Yahya ben Ibrahim étant venu à mourir, Abdallah ben Yassin voulut établir un autre général à sa place, qui eût la direction de leurs guerres. Il fit assembler les tribus de Sanhadjah et il leur fit établir pour général Yahya ben Omar el Lamtouni, neveu du précédent. Yahya n'était, à proprement parler, que le général des armées, et le dévot Abdallah conserva toute l'autorité spirituelle et civile. Il lui donna le commandement universel de toutes les tribus, dit l'auteur arabe ; mais il était le véritable émir, enjoignant ou défendant, donnant ou ôtant toutes choses. C'est ainsi que, chez les Wahabys, le scheik Mohammed prit et conserva le titre d'imam, de pontife ou de

[1] Kartasch el Saghyr, p. 82 et suiv.

scheik suprême, tandis que l'émir de Dreich et de Lahsah, Ibn Seoud, adopta celui de général, ou mieux de caïd des caïds (kayed el kowad). La puissance temporelle et le pouvoir spirituel se trouvèrent ainsi partagés dans des mains différentes; et cette distinction, qui mérite d'être remarquée, s'est conservée depuis entre les fils d'Ibn Seoud et ceux du scheikh Mohammed. — Yahya avait une obéissance aveugle aux ordres d'Abdallah : il faut, lui dit un jour Abdallah, que je te châtie. Pour quelle faute? lui demanda Yahya. Abdallah lui répondit qu'il ne lui en dirait le motif qu'après l'avoir fait châtier : alors il lui fit donner vingt coups de fouet, puis il lui reprocha de s'être exposé imprudemment à la tête des troupes dans une action, et lui représenta qu'un général ne devait jamais combattre lui-même, parce que de sa conservation dépend celle de son armée, comme sa mort peut entraîner la défaite des troupes qu'il commande [1].

Le nouvel émir se mit en campagne pour soumettre tout le Sahra, puis le pays des Nègres. Il dirigea ensuite ses armes (mai 1055) contre Darah et Sedjelmessah. Appelé dans cette dernière province par les fakyhs (fokaya), las de la domination des Zeyrytes, il l'enleva aux Zenètes de Maghrawah, dont le prince Mesa'oud ben Wânoud fut tué. Yahyah ben Omar périt lui-même au mois de mars 1056 dans une expédition contre les Nègres.

Son frère Abou Bekr lui succéda; d'après les ordres d'Abdallah il partit au mois de juin 1056 pour aller faire la conquête de Messah et de Taroudant, dont il s'empara ainsi que de tout le pays de Sous; il conquit aussi les montagnes de Mossamédah, le district de Roudah, les villes de Schefschawah et de Néfys, et le pays de Tchadmyout. L'année suivante (1057) il enleva Aghmat aux princes de Maghrawah, et Tedlâ à ceux de Yafrounah.

[1] Ibid., c. 32.

A peine en fonctions, Abou Bekr ben Omar avait confié le commandement de son avant-garde à Youssouf ben Taschfyn, qui était son cousin, et ce fut en sa compagnie et sous la direction suprême de l'imam Abdallah que les provinces de Djédzoula, de Sous et de Mossamédah, le mont Atlas, les villes de Messah, Taroudant, Aghmat, Tedla et beaucoup d'autres, furent conquises par les Morabits, sous la conduite d'Abou Bekr ben Omar, et les princes Mograwis ou Yafrounis qui y commandaient mis à mort.

Abdallah étant entré ensuite dans la province de Témesna y trouva une nouvelle occasion d'exercer son zèle et celui de ses prosélytes. Il apprit que la partie maritime de cette province était habitée par les Kabilehs des Bargawates qui formaient un peuple innombrable, et qu'ils professaient une religion erronée et impie. On lui rendit compte de cette religion Voici ce qu'Ebn Abd el Halim en rapporte [1] :

Les Bargawates formaient un grand nombre de Kabilehs qui n'avaient point une origine commune. C'était un mélange de diverses Kabilehs de Berbers qui s'étaient réunies sous l'obéissance de Saleh ben Tarif, lorsqu'il s'érigea en prophète dans la province de Témesna, du temps du khalife Hescham ben Abd el Melek ben Merwan. Saleh était originaire de Barnat, place forte du territoire de Sidonia, en Espagne. A cause de cela on nomma ceux qui s'attachèrent à lui et qui embrassèrent sa doctrine, *Barnati*; mais les Arabes changèrent ce nom en *Bargati*, et de là vint à ces peuples le nom de *Bargawates*.

Saleh ben Tarif, qui se fit passer parmi eux pour prophète, était un scélérat, juif d'origine, des descendans de Siméon, fils de Jacob. Il avait pris naissance à Barnat, en Espagne.

[1] Le chapitre d'Ebn Abd el Halim relatif aux Bargawates (p. 110) est intitulé : — Histoire de la guerre que fit Abdallah ben Yassin aux idolâtres de Bargawatah avec la description de leur folle et misérable religion et de leur impertinente secte.

De là il était passé en Asie, et avait pris les leçons d'Obéidallah Motazale, de la secte des Kadéris. Comme il s'appliquait à l'étude avec ardeur, il acquit sous lui un grand nombre de sciences. Il passa ensuite dans le Maghreb et vint dans la province de Témesna ; il y trouva des tribus de Berbers, gens très ignorans, et par la résignation, la piété et la dévotion qu'il affectait, il se rendit maître de leurs esprits. Son éloquence et ses connaissances dans la magie contribuèrent aussi à les attirer à lui : car il leur fit voir des prodiges et des merveilles par lesquels il se les attacha. Convaincus par ces moyens de son mérite supérieur, ils consentirent à l'avoir pour maître et lui déférèrent la souveraineté. Ils obéissaient aveuglément en toutes choses à ses avis, et ne réglaient leur conduite que sur ses ordres et ses défenses. Il prétendait être prophète et se nommait Saleh el Mouménуn, c'est-à-dire le plus parfait des croyans, disant que c'était de lui que Dieu avait parlé sous ce nom, dans le livre qu'il avait inspiré à Mahomet. Il institua pour eux une religion à laquelle ils se conformèrent ; cela arriva en l'année 125 (742)[1]. Les dogmes de cette religion étaient de le reconnaître pour prophète, de jeûner le mois de redjeb et de manger comme à l'ordinaire pendant celui de ramadhan, de faire dix prières dans l'espace de vingt-quatre heures, cinq le jour et cinq la nuit. Tout fidèle était indispensablement obligé d'offrir des victimes le 21 de moharrem. Quant aux purifications il introduisit dans celle qu'on nomme *wodhou*[2] l'usage de se laver le nombril et les reins. Dans leurs prières ils devaient seulement incliner la tête sans se proterner. Ils étaient néanmoins obligés à se prosterner cinq fois après la génuflexion. En se mettant à manger ou à boire ils devaient dire : Au nom de

[1] Kartasch el Saghyr, c. 34.

[2] Cette ablution consiste à se laver le visage, les bras depuis le coude jusqu'au bout des doigts, et les jambes depuis l'extrémité des doigts du pied jusqu'au genou.

Yakès, ce qui signifie, dit-on, au nom de Dieu. Il les obligea à payer la dîme de tous les fruits. Il leur permit de prendre autant de femmes qu'ils voudraient et leur défendit d'épouser leurs cousines, filles de leurs oncles paternels. Il leur accorda toute liberté de répudier et de reprendre leurs femmes mille fois par jour, sans qu'aucune raison pût jamais leur ôter la faculté de les reprendre. Il ordonna de punir de mort les voleurs partout où on les trouverait, ne leur laissant aucune autre manière d'expier leur crime que le glaive. Il prescrivit de donner des bœufs pour le paiement des amendes. Il défendit à ses sectatateurs de manger la tête d'aucun animal, et mit la poule au nombre des choses dont l'usage était malséant; car il avait réglé leurs heures de prières par le chant du coq. Il défendit de tuer et de manger le coq, imposant pour peine à la transgression de cette loi de donner la liberté à un esclave. Il leur prescrivit de lécher le crachat de leurs chefs, comme étant une action capable de leur porter bonheur. Il crachait dans leurs mains et ils léchaient son crachat dans l'intention que cela leur portât bonheur : ils le portaient aussi à leurs malades, qui se flattaient d'obtenir par là leur guérison. Il composa pour eux un Koran qu'ils devaient réciter dans leurs prières et lire dans leurs mosquées. Il disait que ce livre lui avait été envoyé de Dieu, qu'il l'avait reçu par une révélation divine, et que quiconque en doutait était un infidèle. Ce Koran était composé de quatre-vingts sourates (ou chapitres), auxquelles il donnait le nom de quelque prophète. Ainsi il y avait la sourate d'Adam, celles de Noé, de Job, de Jonas, de Moïse, d'Aaron, des douze tribus, de Pharaon, des enfans d'Israël, du coq, des fers, des sauterelles, du chameau, de Harout et Marout, d'Iblis, du jugement dernier, des merveilles du monde : ce livre était pour eux la science la plus sublime. Il leur défendit aussi de se laver quand ils avaient éprouvé une pollution, à moins que ce ne fût dans un commerce illicite.

L'auteur ajoute, en terminant cet exposé sur la doctrine des Bargawates, qu'il a parlé plus au long de ces peuples dans un grand ouvrage qu'il a publié sous le titre de : *La Fleur du Jardin, contenant l'histoire des siècles et le mémorial de ce qui s'est conservé de toutes les choses qui ont eu l'existence* [1].

Abdallah ben Yassin, ayant appris tout cela, jugea que rien n'était plus pressé que de porter ses armes dans le pays des Bargawates, qui avaient alors pour roi Abou Hafs ben Abdallah [2].

Il se donna plusieurs combats entre les Morabits et les Bargawates, dans l'un desquels Abdallah ben Yassin fut blessé mortellement. Sentant qu'il n'avait que quelques instans à vivre, il assembla les chefs des Morabits et leur donna pour souverain Abou Bekr ben Omar, après quoi il mourut.

Abdallah ben Yassin fut tué à Djérifla (quelques exemplaires portent Korifala) en 451 de l'hégire. Suivant Ebn Abd el Halim il se fit transporter dans sa tente, où se réunirent les principaux scheiks d'entre les Morabits. Quelque souffrant qu'il fût de ses blessures, il recueillit toutes ses forces pour ne s'occuper que des intérêts des Morabits ; il leur dit : « O assemblée de Morabéthyns (ya djouma al Morabethyn), vous êtes dans le pays de vos ennemis ; je mourrai assurément en ce jour. Donnez-vous bien garde de vous relâcher, de vous ralentir, de laisser perdre votre réputation ; soyez unis ensemble, et vous entre-secourez. Soyez frères

[1] Proprement, « nous avons décrit amplement et suffisamment l'histoire des Bargawatahs et de leur roi dans notre grand livre intitulé : la Fleur du jardin, histoires des siècles, et mémorial de ce qui s'est conservé de toutes les choses qui ont eu l'existence. » *Zahrat albostan fi akhbar alzéman wedhikr almewdjoud mimma wakaa fi' lwodjoud*. Casiri parle de cet ouvrage, mais il en donne le titre d'une manière inexacte, et le traduit par *Horti excerpta* (Bibl.-Arab.-Hisp., t. II, p. 159). D'Herbelot en parle aussi au mot zahrat al bostan, etc.

[2] L'auteur le nomme Abou Hafs ben Abdallah ben Abou el Ansari ben Abou Obeïd Mohammed ben Moklad ben Elissa ben Saleh ben Tarif el Bargawati. Mais cette généalogie est sûrement incomplète, puisqu'il y a trois cents ans entre Saleh et Abou Hafs.

dans le Dieu très-haut. Donnez-vous bien de garde de vous désunir. Ne soyez pas envieux les uns des autres par le desir d'avoir la principauté : car Dieu donne la puissance à qui il lui plaît, et prend pour serviteur sur la terre celui de ses serviteurs qu'il aime le plus. Pour moi, je pars d'auprès de vous ; voyez qui d'entre vous vous établirez le maître pour administrer vos affaires, pour conduire vos troupes, faire la guerre à nos ennemis, partager entre vous leurs dépouilles, faire la recette de nos aumônes réglées (zékyat), et de nos décimes. » Ils convinrent tous, d'une commune voix, de donner le commandement de la guerre à Abou Bekr ben Omar el Lamtouny. Abdallah ben Yassin le déclara aussitôt leur émir avec le consentement unanime et général de tous les scheiks de Sanhadjah et par le vote de leur assemblée. Alors mourut Abdallah ben Yassin, à huit heures et demie du soir du même jour, qui était un dimanche 24 de djoumada-el-awal de l'an 451 de l'hégire (9 juillet 1059). Il fut déposé dans un lieu nommé Korifala, et l'on bâtit une mosquée sur son tombeau[1].

Abou Bekr acheva de soumettre les Bargawates et détruisit jusqu'aux vestiges de leur religion ; il fit enregistrer leurs biens et leurs troupeaux, et les partagea entre les Morabits. Il revint ensuite à Aghmat, où il demeura jusqu'au mois de safar 452 (mars 1060). Il y épousa dans cet intervalle une femme du nom de Zeynab, fille d'Ishak el Hawâry, négociant, originaire de Kaïrouan, femme qui n'était pas seulement d'une éclatante beauté, mais encore de bon conseil, courageuse, éloquente, prudente, entendue aux affaires, et que pour cela, dit notre auteur, on appelait magicienne. Abou Bekr continua

[1] Abdallah, ou plutôt Abou Abdallah ben Tifaf (le mss. de la Bibl. roy. porte Tifat), eut pour successeur son gendre Yahya ben Ibrahim. Ce fut en 427 que Yahya entreprit le pélerinage de la Mekke, et ce fut en 430 qu'il en revint, amenant avec lui Abdallah ben Yassin. Abdallah ben Yassin, arrivé en 430 dans le pays de Djédala et Lamtouna, commença en 434 à soumettre les peuples les armes à la main, et conserva l'autorité jusqu'à sa mort arrivée en 451.

ses exploits dans le Maghreb, et prit successivement Fazaz, Meknesah et Lewâtah (juin 1060). Après ces conquêtes, il séjourna à Aghmat, avec Zeynab, l'espace de trois mois, jusqu'à ce qu'une caravane arrivant du Sahra lui donna avis de dissentions survenues entre les tribus de Sanhadjah, et qui exigeaient sa présence. Il résolut de se rendre parmi elles et de se consacrer à leur gouvernement et à faire la guerre sainte aux infidèles d'entre les Nègres[1]. Mais, avant de partir, il crut devoir répudier Zeynab et assurer ses conquêtes dans le Maghreb en en confiant le gouvernement à son cousin Youssouf ben Taschfyn. Il dit à Zeynab, au moment de se séparer d'elle : « Tu es assurément, ô Zeynab, d'une grande et éclatante beauté; mais je vais au désert entreprendre une guerre où peut-être je serai tué, et gagnerai le martyre, la plus haute récompense que Dieu accorde à ses fidèles. Tu es une femme pesante qui ne pourrais me suivre au désert; c'est pourquoi je te répudie, afin que, lorsque le temps prescrit sera passé, *tu épouses* le fils de mon oncle, Youssouf, fils de Taschfyn, que j'établis mon khalife dans le Maghreb[2]; » et, l'ayant répudiée, il partit d'Aghmat pour le pays de Tedla, d'où il se rendit à Sedjelmessah; il y trouva son cousin Youssouf qui se rendait à ses ordres, et qu'il nomma wali de tout le Maghreb, et chargea de la guerre à faire aux tribus insoumises de Maghrawa et des Bény-Yafroun. Les scheiks morabits sanctionnèrent unanimement le choix d'Abou Bekr, et prêtèrent incontinent le serment d'obéir à Youssouf, dont la grande religion, la bonté, la valeur et les droites intentions leur étaient connues, comme ils lui avaient jusque-là obéi à lui-même. Les deux émirs se

1 L'auteur emploie ici le mot kafr. On sait que tout ce qui n'est point compris sous l'empire du Koran ou de la Bible, soit parmi les Beydhans ou Blancs, soit parmi les Soudhans ou Noirs, est, pour les Musulmans, *kafr*, ou mécréant.

2 Ebn Abd el Halim, c. 35. — Le temps prescrit est de trois mois après la répudiation. Cela est ainsi ordonné par la 2me sourate, verset 229. Aucune femme ne peut se remarier avant ce délai expiré.

partagèrent alors l'armée des Morabits, réunis à Sedjelmessah au nombre d'environ quatre-vingt mille. Une moitié passa dans le Maghreb à la suite de Youssouf ben Taschfyn, tandis qu'Abou Bekr ben Omar passait avec l'autre moitié aux campagnes sablonneuses du Sahar (djoulkadah 453—novembre ou décembre 1061). Youssouf, arrivé à la rivière de Molouya, passa la revue de ses troupes et en fit faire le dénombrement. Elles se composaient de plus de quarante mille Morabits. Il choisit quatre caïds entre les plus illustres, savoir : Mohammed ben Témim el Djédaly, Omar (ou Omrân) ben Souleïman el Massoufy, Madrek el Talkaty, et Syr ben Abou Bekr el Lamtouni, à chacun desquels il donna le commandement de cinq mille hommes de sa tribu. Il les envoya en avant pour aplanir toutes choses devant lui, et soumettre par les armes ce qu'il y avait encore de tribus non subjuguées dans le Maghreb, mais surtout les deux plus rebelles, dont étaient sortis les souverains actuels du pays, Maghrawa et Bény-Yafroun. Il marcha derrière eux avec le reste des forces des Morabits, gagnant le pays, province à province, et recevant en son obéissance les villes et les tribus. Il se soumit ainsi en peu de temps tout le Maghreb el Aksah, et poursuivit sa marche victorieuse jusqu'à ce qu'il entra dans la ville d'Aghmat, dont Abou Bekr avait fait son centre d'opérations dans cette partie du Maghreb. C'était, suivant Ebn Saïd, une ville ancienne, et la plus considérable de la contrée. El Edris dit qu'elle est assise dans un lieu tout parfumé par l'odeur des herbes et des plantes qui couvrent le sol, et arrosée à droite et à gauche par des eaux vives ; qu'elle est entourée de vergers clos de murs, de jardins et d'arbres touffus ; qu'elle est agréable à habiter ; que l'air y est sain, et qu'elle a une rivière peu considérable, entrant par le midi et sortant par le nord, qui la coupe en deux parties. Souvent, dans l'hiver, la rivière gèle, au point que les enfans la traversent sur la glace. Ceci, dit-il, est un fait que nous avons observé plus d'une fois

nous-mêmes. Aghmat est surnommée comme beaucoup de villes arabes Ouraïkah [1]. Youssouf y établit d'abord le siége de son empire, jusqu'à ce qu'il eut tracé et bâti Marrakesch ; et, après le temps prescrit, il y épousa Zeynab, séparée d'avec son cousin paternel Abou Bekr, fils d'Omar. Ce fut là le commencement de sa haute fortune. Zeynab s'unit à lui en l'an 454 (1062), et ne cessa de le bien inspirer dans tout ce qu'il entreprit pendant onze années qu'elle vécut avec lui ; elle prit part au gouvernement ; elle fut l'ame de ses conseils ; et Ebn Abd el Halim va jusqu'à dire que ce fut elle qui gouverna le royaume de Youssouf, qui en administra les affaires et en étendit les limites jusqu'à ce qu'elle mourut en 464 (1072) [2].

De ce moment, Youssouf, resté seul maître dans le Maghreb, n'y marcha plus que de triomphes en triomphes, et tandis qu'Abou Bekr rétablissait la paix et la tranquillité dans le Sahra et y faisait heureusement la guerre sainte aux Nègres non musulmans, se rendant maître de leur pays jusqu'à l'étendue de trois mois de chemin, Youssouf ben Taschfyn s'emparait de la plus grande partie de la Mauritanie, et y fondait sa grandeur sur l'obéissance générale.

L'année même qu'il épousa Zeynab, suivant tous les auteurs arabes, il acheta la place où est maintenant la ville de Mar-

1 Ebn Saïd el Moghreby, dans Aboul'fedah, description du Maghreb, au mot Aghmat.

2 Ebn Abd el Halim, c. 33. — On ne saurait assez s'étonner de voir Conde, qui, dans sa préface, annonce qu'il tirera l'Histoire des Almoravides et des Almohades de l'Histoire de Fêz, laquelle n'est autre que le petit Kartasch d'Ebn Abd el Halim, faire de Zeynab (c. 10) non la femme répudiée d'Abou Bekr, mais sa sœur ; sur quoi M. Aschbach (qui pouvait et devait consulter, ce semble, la traduction allemande d'Ebn Abd el Halim par M. de Dombay), de nous dire : — « Sa politique ne visait pas seulement à fonder sa puissance par des exploits guerriers. Il avait longtemps aimé ou du moins aspiré à épouser la belle Zainab, sœur d'Abou Bekr. Mais la crainte d'essuyer un refus de l'orgueilleux chef de sa famille lui avait fait dissimuler sa passion. Maintenant il dédaigna même de demander le consentement de ce chef ; il épousa la princesse et poursuivit avec une nouvelle hardiesse ses projets ambitieux. » Cela est assurément fort élégant ; il n'y manque que d'être vrai.

rakesch (ou Marok) des Mossamédahs à qui elle appartenait. Il s'y logea sous des tentes de poil ou ghaïmahs[1]; il y fit bâtir d'abord une mosquée pour prier Dieu, et un petit château (kasbah) pour y mettre ses richesses et ses armes. Youssouf travaillait lui-même à la construction de la mosquée; il se ceignit les reins, prépara de ses propres mains les briques et le mortier, mêlé aux manœuvres, et donnant à tous l'exemple du zèle et de la modération (Que Dieu pardonne à qui a ainsi travaillé!). La partie de la ville bâtie par Youssouf est celle qu'on appelle à présent Sour-el-Khayr, située au nord de la mosquée d'El Katébyyn (la mosquée de la prédication). La ville n'avait point d'eau, mais on en trouva en creusant la terre à peu de profondeur. Marok demeura sans murailles jusqu'au règne d'Aly, fils de Youssouf, qui employa huit mois à l'en faire entourer en 528 (1131)[2].

Marrakesch fut, dès sa fondation, le siége de l'empire des Morabits, et le devint dans la suite de leurs exterminateurs les Mohhawids jusqu'à ce que Fèz fut rendue par ceux-ci aux honneurs de la primatie. Ainsi, en cette année 1062, un an à peine après le départ d'Abou Bekr, les fondemens de Marrakesch étaient jetés en même temps que ceux de la grandeur de Youssouf son cousin. Celui-ci fit tout néanmoins et gouverna au nom de l'émir absent, et comme son khalife, mais en réalité avec tous les pouvoirs d'un roi. Dès cette même année, ayant résolu de soumettre par la terreur toutes les tribus des

1 Les Arabes appellent ghaimahs une sorte de tentes faites de poils tissus, dans lesquelles habitent principalement leurs tribus nomades.

2 Conde, t. II, p. 80, dit que la ville de Marok fut fondée par Abou Bekr. Or, Ebn Abd el Halim nous apprend qu'Abou Bekr partit pour le Sahra l'an 433, et que Youssouf acheta l'année suivante 434 des Mossamédah le terrain qui servit à la fondation de Marrakesch. Le même Conde se contredit d'ailleurs formellement à quatre pages de distance. Il dit, p. 80, qu'Abou Bekr fut le fondateur de Marok, et p. 84, que ce fut Youssouf. — « São descuidos desculpaveis, dit à ce sujet le traducteur portugais du petit Kartasch, p. 151, a quem escreve sobre materias de tal natureza. »

deux Maghrebs (El Aksah et El Awsat), il fit faire des levées d'hommes, nomma de nouveaux kaïds, conquit de nombreux pays, adopta l'usage des tambours et des bannières, fit des promotions parmi les walis des villes, envoya des diplômes, forma des corps d'Aghzaz et de tireurs d'arc; et, ayant complété une armée de plus de cent mille hommes[1] tirés principalement des tribus de Sanhadja, de Djedhoula, Mossamédah et Zénatah, il partit de Marok pour l'ancienne capitale des Edrisites, pour l'émirale Fèz, à la prise de laquelle il attachait avec raison la plus haute importance. Les tribus de Zawaghah, Lamayah, Lawâtah, Sadynah, Sédratah, Moghylah, Behloulah, Madyounah, lui étaient encore contraires; elles voulurent s'opposer à sa marche vers Fèz, le harcelèrent, tantôt en rase campagne, tantôt dans les défilés par où il était obligé de passer, et l'arrêtèrent quelque temps devant la ville de Madyounah; mais les Almorabits y entrèrent l'épée à la main, la saccagèrent, la pillèrent, y tuèrent plus de quatre mille hommes, et en rasèrent les murailles. Il marcha de là sur Fèz sans rencontrer d'obstacle, et y mit le siége, après s'être emparé de tout son territoire, en cetet même année 454. Après quelques jours le gouverneur de Fèz fut vaincu et tué dans une escarmouche; mais la ville tint bon. Youssouf la laissa bloquée, et se porta sur Safrawa, qu'il prit d'assaut en un jour, et dont il tua les sahebs, fils de Masawd le Maghrawy, qui en étaient les walis et y commandaient souverainement. Il revint ensuite sur Fèz, qu'il assiégea jusqu'à ce qu'il la prit l'année suivante 455 (1063), pour la première fois. Il y demeura quelques jours, lui donna pour gouverneur un caïd de la tribu de Lamtouna, et partit pour le pays de Ghomérah. Mais dès

1 Conde dit de cavalerie; mais si l'on réfléchit que les Sanhadjah étaient surtout renommés pour leur manière de combattre à pied, ce chiffre paraîtra exagéré. Nous avons vu d'ailleurs qu'encore aujourd'hui les Touariks, légitime descendance des Sanhadjahs, estiment peu les chevaux, et leur préfèrent de beaucoup le chameau, le navire du désert.

que Youssouf fut éloigné de Fèz, et que ses armes se trouvèrent occupées à d'autres conquêtes, les fils de Moansir, fils d'Hammad, s'en approchèrent, s'y introduisirent par surprise, et Témim, l'aîné d'entre eux, s'y fit proclamer par la violence. En cette même année entra dans l'obéissance des Morabits El Mahdy ben Youssouf El Keznany, saheb de la province de Meknèsah; Youssouf ben Taschfyn le confirma dans son gouvernement, et lui ordonna de marcher à son avant-garde (al mokadéma) contre les tribus du Maghreb encore ennemies, suivant son système de placer là les nouveaux convertis, derrière lesquels il marchait lui-même avec ses fidèles Morabits de Lamtounah, comme pour les contenir et les forcer à bien combattre pour sa cause, jusqu'à ce que celle-ci fût devenue la leur. El Mahdy obéit, et vint de la ville d'Awsidjah incorporer ses troupes à celles qui formaient l'al mokadéma de Youssouf. Témim ben Moansir el Maghrawy, que nous venons de voir se faire souverain dans Fèz, instruit de ce mouvement et craignant que ce renfort ne rendît les Morabits trop formidables, marcha aussitôt contre El Mahdy à la tête des plus braves Maghrawys et d'une partie des Zénètes; l'ayant rencontré dans un étroit chemin, ils en vinrent aux mains, et il y eut entre eux un combat terrible, dans lequel El Mahdy ben Youssouf fut tué et ses troupes dispersées. Témim ben Moansir envoya sa tête à Sakarah le Bargawate, saheb de Ceuta, et qui était son beau-père. En apprenant la mort de leur émir, les habitans des villes de Meknèsah se donnèrent à Youssouf et lui livrèrent leur pays. Il envoya un de ses lieutenans prendre possession de la ville de Meknèsah, bâtie, comme son homonyme d'Espagne, dans la plus agréable exposition. Ebn Saïn dit [1] que

[1] Dans Aboul'féda, descript. du Maghreb. — Ebn Saïd, fréquemment cité par Aboul'féda, est connu dans la littérature arabe par un ouvrage d'histoire en quinze volumes dont parle Hadji Khalfa. Voyez Silv. de Sacy, Chrestomathie arabe, t. I p. 24; et Casiri, t. II, p. 16.—Le nom entier d'Ebn Saïd était, suivant Hadji Khalfa,

Meknêsah forme deux villes situées sur une colline blanche et séparées par un espace équivalent à une course de cheval. Meknêsah est à une station de Fêz. Quelques-uns distinguent les deux Meknêsah en Meknêsah el Otik (Meknêsah la vieille), et Meknêsah el Hadtsah (Meknêsah la neuve). Entre elles coule une rivière appelée Felfel, au sujet de laquelle un poète a dit :

« Regardez vers Meknêsah aux oliviers, entre les marais et les mon-
» tagnes de Djoun ;
» Au milieu d'elles, semblable à une épée aiguë, le Felfel roule ses
» eaux, tantôt calmes et tantôt agitées. »

Youssouf tourna ensuite ses armes contre Témim ben Moansir, maître de Fèz et de son territoire, et qui s'y intitulait émir des fidèles; c'était au temps de la plus rude oppression exercée par les princes de la dynastie de Zeyri ; ils prenaient toutes choses aux peuples, et ne laissaient pas même aux fidèles, au dire d'un auteur arabe, la libre disposition d'un fellous[1]. Youssouf en ravagea le territoire, jusqu'à ce que Témim ben Moansir, estimant sa situation désespérée s'il ne tentait quelque coup de main hardi pour relever sa fortune, rassembla tout ce qu'il lui fut possible d'hommes en état de porter les armes des tribus de Maghrawa et des Bény Yafroun, et marcha à leur tête contre l'armée des Morabits; Témim ayant été mis en déroute et tué avec un nombre im-

qui place sa mort en l'an 673 de l'hégire (1273 de J.-C.), Nour-Eddin Abou el Hassan Aly el Gharnaty ben Saïd. Proprement donc le fils de Saïd (Ebn Saïd) s'appelait Aly et était de Grenade. Il avait de plus les surnoms de père de Hassan (Abou el Hassan) et de lumière de la religion (Nour-Eddin).

1 Le nom de cette petite monnaie de cuivre en usage dans les provinces barbaresques où on l'écrit fellous ou follous, par un *fa* avec un *dhamma*, un *lam* surmonté d'un *teschdyd*, un *waw* et un *sin*, parait une corruption de l'obole grecque ὀϐολὸς, ou mieux peut-être de cette espèce d'obole que les Grecs eux-mêmes appelaient *folleis* dans leurs siècles barbares : Il y a des oboles, dit Suidas, que l'on appelle des *folleis* : ὀϐολοὶ εἰσιν ἃς καλοῦσι φόλλεις. Au singulier φόλλης, φόλις et quelquefois φολα.

mense des siens, El Kasem ben Mohammed ben Abd el Rahman ben Ibrahim ben Moussa ben Abou Lafya el Zénéty lui fut donné pour successeur à Fèz. El Kasem fut plus heureux d'abord que son prédécesseur; il appela à son tour les tribus zénètes à le suivre contre les Morabits, marcha contre eux et les défit en plusieurs rencontres. Les choses se maintinrent ainsi à Fèz, tandis que Youssouf soumettait les autres parties de la Mauritanie césarienne qui n'avaient pas encore reconnu sa souveraineté. Nous ne suivrons pas Youssouf dans toutes les conquêtes qu'il fit dans le Maghreb de 1061 à 1072; il nous suffira d'indiquer ici les principales, d'après notre historien.

Il marcha en 456 (1063) contre les Bény Morassan, dont était prince pour lors Yaly ben Youssouf, qu'il vainquit et subjugua; il s'empara en 458 (1065) du pays de Fend-el-Ewah et de Warghat; en 460 (1067) il conquit tout le pays de Ghomérah avec les montagnes de Ryf jusque vers Tanger; en 462 (1069) il se porta de nouveau sur Fèz, devant laquelle il s'établit avec toute son armée. Il l'assiégea cette fois avec toutes ses forces réunies, s'en empara d'assaut, et y fit tuer un si grand nombre d'hommes des tribus de Maghrawa, Bény-Yafroun, Meknèsah et Zénétah, que les rues et les places étaient jonchées de cadavres. On poursuivit les malheureux vaincus jusque dans les mosquées des deux quartiers el-Karawyyn et el-Andalousyyn. Plus de trois mille hommes tombèrent en cette occasion sous le fer des Morabits. Ce fut là la seconde prise de Fèz par Youssouf, à six ans environ de distance, le jeudi 2 de djoumadah-el-akher 462 (18 mars 1070)[1]. Fèz fut considérablement embellie par Youssouf. Dès qu'il y

[1] Le traducteur portugais du petit Kartasch reprend ici fort vivement, et avec toute raison, Condo : — Veja-se o que diz Condo no tom. II, p. 95, dit-il, p. 154, e combine-se com o que fica aqui expendido. No tomo II, p. 94 do dito Conde ha tal confusão na divisão destes governos, que parece incrivel ser obra de tão grande sabio.

fut entré il la fit fortifier sur un plan nouveau; il fit démolir la muraille qui traversait et divisait les deux quartiers des Andalous et des Karawyyns, afin de n'en former qu'une seule et même ville; il y fit bâtir des mosquées, élever des faubourgs; lorsque, dans une rue, il ne voyait pas de mosquée, il en réprimandait les habitans et les forçait à en construire. Il construisit des bains, des hôpitaux, des écoles. Fèz prit sous lui la physionomie qu'elle a conservée depuis. On sait que Fèz forme, à proprement parler, deux villes séparées par le cours d'une rivière. Elle a quantité de sources d'eau courante, et les deux villes ensemble ont treize portes. Les eaux coulent dans les marchés, les maisons, les bains, de sorte que, suivant Aboul'féda, soit en occident, soit en orient, elle n'a pas sa pareille sous ce rapport. Fâs, ajoute cet auteur, est une ville moderne, bâtie par les Musulmans, et Ebn Saïd rapporte, d'après El Hedjâzy, que lorsque ceux-ci commencèrent à creuser la terre pour en jeter les fondemens, ils trouvèrent un fer de hache (Fâs) dans le lieu où ils creusaient, de sorte qu'elle fut appelée du nom de cet instrument [1]. On dit qu'il y avait dès ce temps, sur les différens cours d'eau qui coulent à l'intérieur de la ville, environ six cents meules de moulins tournant continuellement. Dans le lieu le plus éminent s'élevait une forteresse qui existe encore, au milieu de laquelle passe une rivière; il y avait aussi trois mosquées où l'on récitait la khothba, c'est-à-dire trois mosquées principales, de premier ordre, ou métropolitaines; car on sait que ce n'est que dans les mosquées de ce genre que se dit la khothba, ou prière pour le souverain, le jour de l'assemblée (djouma), qui est le vendredi. La khothba, le lecteur le sait, est moins une prière, à proprement parler, qu'une sorte de prône sacramen-

1 Suivant Léon l'Africain (p.31 verso), Fèz est ainsi nommée parce que le premier jour que l'on jeta ses fondemens, on trouva une certaine quantité d'or qui en arabe se dit Fèz (non so che quantita di oro, che nella lingua araba è detto Fèz). A quoi il ajoute : e questa, al giudizio mio, è la vera derivation del nome.

tel qui précède la prière solennelle du vendredi et des deux fêtes du Beyram, et dans lequel, après une profession de foi sur l'unité et les attributs de Dieu, on prie pour Mahomet, sa famille, ses compagnons, les quatre premiers khalifes, et enfin pour le khalife régnant, regardé comme le chef et le pontife suprême de tous les Musulmans. La khothba répond assez bien, dans l'ordre politique, à notre *Domine, salvum fac regem*. Le livre des longitudes (Kitab el Athwal) dit que Fèz s'appelait Fâs-el-Kadim (Fâs l'ancienne), sans doute par opposition à la nouvelle ville de Merrakesch fondée par Youssouf[1].

Youssouf demeura à Fèz, occupé de ces travaux, jusqu'au mois de safar 463 (novembre ou décembre 1070) ; après quoi il en partit pour la vallée de la Moulouya, où il conquit en peu de temps les châteaux de Wartat[2]. Toutes choses s'aplanissaient ainsi devant lui, si bien que l'année suivante les scheiks de presque toutes les tribus du Maghreb, notamment des tribus de Zenetah, Mossamédah et Ghomérah, lui envoyèrent des députés pour lui prêter serment. Youssouf les accueillit avec une libéralité qui les gagna aussitôt à sa cause ; et il parcourut dans leur compagnie les états du Maghreb, s'enquérant de toutes choses par lui-même, observant la conduite des walis des provinces et des villes, jugeant et composant en personne les différends qui lui étaient soumis. Il avait, par ces moyens, vers l'an 465 (1072) poussé ses conquêtes jusqu'à la ville d'El Dahna et au Djebal-el-Loudhan, de telle sorte qu'en cette année sa domination s'étendait jusqu'aux portes de Tanger et au détroit, d'où ses armées commençaient à apercevoir l'Espagne, où nous les verrons bientôt pénétrer. Tel était le degré

[1] Fêz, on se le rappelle, fut bâtie sous le khalifat d'Haaroun al Raschid, en l'année 191 de l'hégire (807) par Édris, fils d'Édris, deuxième émir de la dynastie des Édrisites. Voyez ci-devant, t. III, c. 10, p. 351, in fine.

[2] Conde dit Felât. — Presque tous les noms de cette partie de son ouvrage sont plus ou moins altérés ou estropiés.

de puissance auquel était parvenu Youssouf ben Taschfyn vers 1073. Jusqu'ici il n'a agi qu'en qualité de vicaire de son cousin Abou Bekr; nous allons le voir maintenant régner et gouverner en son nom.

Abou Bekr, après avoir pacifié le Sahra, revenait dans le Maghreb. Comme les conquêtes de Youssouf lui avaient donné de l'ombrage, il lui manda de venir le trouver. Youssouf lui obéit; mais la manière dont il se comporta dans cette entrevue convainquit Abou Bekr que Youssouf n'était pas disposé à lui remettre l'autorité qu'il lui avait confiée. Ainsi Abou Bekr se vit contraint à lui laisser de bonne grace ce qu'il eût été dangereux de lui redemander. Il lui abandonna le gouvernement du Maghreb, et se retira dans le Sahra où il mourut en 480 (1087). Après la mort d'Abou Bekr, Youssouf demeura seul maître de tout l'empire des Morabits.

Les incidens qui marquèrent cette cession de pouvoir sont d'un caractère qui mérite de nous arrêter un instant. Youssouf était à Marok. Abou Bekr, de retour du désert, avait établi son camp à Aghmat, pour s'assurer par ses propres yeux de l'état des choses dans le Maghreb. Les projets de Youssouf n'étaient plus douteux; il avait gagné l'esprit et l'affection de ses troupes au plus haut degré, avait fortifié le pays, et commençait à agir en son nom, en sorte qu'on voyait clairement qu'il ne voulait pas avoir de collègue à l'empire. Tous les jours Abou Bekr apprenait par quelqu'un de ses officiers, qui de son camp allait à la découverte vers Marok, à quel point déjà la ville de Youssouf s'était accrue, et remplie d'édifices et de mosquées. Quelques-uns, qui y avaient pénétré, en étaient revenus émerveillés de l'ordre qui y régnait, de l'éclat de quelques-unes de ses constructions, de la sagesse et de la puissance de son fondateur. Youssouf avait près de lui un corps d'esclaves noirs de Guinée, qu'il avait achetés de certains marchands de sa tribu qui s'exerçaient à la traite et au commerce avec les Guinées dans une ville nommée Gasza, située fort avant dans

le désert. Ces Nègres étaient anciennement chrétiens ; mais, par leur habitation parmi les Berbers, par les malheurs et les violences de la guerre, ou par quelque autre cause qu'on ignore, ils avaient perdu leur religion [1]. Une partie des Nègres qu'il se procurait de cette manière était envoyée et échangée en Espagne contre de jeunes captifs chrétiens, dont Youssouf avait aussi formé un corps qu'il envoyait stationner tous les ans dans certains cantonnemens de l'Atlas, où ils laissèrent des traces manifestes de leur séjour [2].

Comme tous les hommes à qui il a été donné d'accomplir de grandes choses par la guerre, Youssouf était adoré de ses soldats. Sa façon d'agir envers eux était l'objet de toutes les conversations au camp d'Abou Bekr. Il était libéral et affable à leur égard, les comblait de largesses, de vestes d'honneur, de chevaux, d'armes, de riches vêtemens et d'esclaves. Tous, dit l'auteur arabe, arrivaient au camp en faisant son éloge et en portant ses qualités jusqu'aux nues. Abou Bekr, ayant reconnu par toutes ces choses qu'il lui serait impossible de recouvrer son ancienne puissance dans le Maghreb, et que la maladie du règne chez son cousin Youssouf était sans remède, prit son parti résolument, et, ne pouvant déposséder Youssouf, battit en retraite devant lui avec tous les honneurs de la guerre. Il dissimula son dépit, et écrivit à Youssouf pour lui demander une entrevue. Le jour fixé étant arrivé, Youssouf partit de Marok avec un nombreux et brillant cortège d'esclaves et de serviteurs montés sur les plus beaux chevaux et couverts de vêtemens splendides. Il rencontra son cousin à moitié chemin entre Aghmat et Marok, c'est-à-dire à une distance de sept milles et demi environ; car il y en a

1 Yahya ben Ibrahim, c. 32. — C'est là un renseignement précieux et bon à recueillir pour l'histoire à faire du christianisme en Afrique.

2 Voir ci-après, t. VI, p. 11, ce que nous rapportons de ces troupes chrétiennes et d'un effet naturel de leur séjour à la montagne, d'après le Kamel-el-Tewarik.

quinze d'un lieu à l'autre[1]. Abou Bekr salua son cousin qui était à cheval; c'était une politesse qu'il n'avait coutume de faire à personne. Ils mirent aussitôt tous deux pied à terre, et s'assirent ensemble sur le même bournous, ce qui fournit l'occasion d'appeler depuis cet endroit le bois du bournous[2]. Abou Bekr fut étonné de la majesté et de l'air de grandeur royale de son cousin; il admira la longue file de chameaux chargés qui l'accompagnaient, la disposition de ses tentes, sa cavalerie noire, et ses chevaliers chrétiens bardés, de fer à l'européenne. Les Sanhadjahs à pied d'Abou Bekr, accoutumés à ne monter que le meherry pour franchir en peu de temps les distances, eussent combattu à regret leurs frères à cheval de l'armée de Youssouf. Abou Bekr sentit qu'il fallait s'exécuter sans marchander, et il abdiqua noblement. Les auteurs arabes rapportent le discours qu'il tint en cette occasion à Youssouf; il lui dit, suivant l'historien employé par Conde : — « O mon frère Youssouf, car je te tiens pour *tel*, puisque tu es le fils de mon propre oncle et que notre parenté est si proche, je ne trouve personne qui puisse soutenir l'empire du Maghreb comme toi; je dis mal, qui mérite comme toi d'être souverain de tout, car personne n'en a mieux le droit. Je ne puis en effet m'arrêter ici; je dois retourner au désert et y demeurer. Mon arrivée n'a eu d'autre but que de te déclarer ma volonté et de te dire que tu es maître et seigneur de ces états, afin de m'en retourner ensuite satisfait au désert, demeure de nos frères et de nos aïeux. » Youssouf répondit à ce discours avec humilité et en le remerciant. Ils appelèrent en leur présence les scheiks de Lamtounah et tous les grands de l'empire, les walis et les

[1] Conde dit neuf; mais nous suivons Aboul'féda dont l'autorité nous paraît préférable.

[2] Zenboudj al Bournous. Proprement zenboudj signifie un bois ou bouquet d'oliviers. — On appelle aussi le lieu de l'entrevue de Youssouf et d'Abou Bekr, resté célèbre parmi les tribus du Maghreb, le monticule ou le tertre blanc (qoum el baïda) et le petit tertre (qoum el saghyr).

scheiks des Mossamédahs, les principaux officiers, et avec eux les katebs et les schaoudys, ainsi qu'une partie du peuple et des petites gens, et l'on passa l'acte de cette cession, que jura l'émir Abou Bekr, renonçant en sa personne et sur sa foi aux terres de Marok et autres du Maghreb, en faveur de son cousin Youssouf ben Taschfyn. Ils se levèrent aussitôt, se dirent adieu et se séparèrent. Abou Bekr s'en retourna avec sa suite à son quartier d'Aghmat. Youssouf revint avec les siens à Marok, d'où il s'empressa d'envoyer un magnifique présent à son cousin, contenant les richesses suivantes, savoir : vingt-cinq mille dinars d'or pur, soixante-dix chevaux de race, dont vingt-cinq couverts de caparaçons et de harnais garnis d'or battu; soixante-dix épées, dont vingt montées en or et les autres en argent; cent-cinquante mulets choisis; cent riches turbans et quatre cents autres des meilleures fabriques de Sous; cent habits fourrés de fines peaux de chevreaux; deux cents bournous, les uns blancs, les autres rayés, et de couleurs diverses; mille pièces de toile pour la coiffure; deux cents pièces de toile fine; sept cents mantes à se vêtir, rouges, blanches et d'autres couleurs, à l'usage des Lamtounes; deux cent cinquante casaques d'écarlate; soixante-dix robes de drap fin pour se préserver de la pluie; vingt jeunes belles esclaves blanches, et cent cinquante esclaves noires; dix livres de bois aromatique des Indes de l'odeur la plus vive et la plus suave; cinq sachets du musc le plus fin; deux livres d'ambre; quinze de camphre et d'algalie; un troupeau de vaches et de moutons, avec grand nombre de charges de froment et d'orge[1]. Une lettre d'envoi accompagnait ce riche présent. Youssouf y priait l'émir son cousin d'en excuser la modicité, et de le recevoir avec sa bonne grace accoutumée, quoique si peu digne de celui à qui il était envoyé. Abou Bekr, dit-on, fut ou feignit d'être fort touché de

[1] D'après Yahya en son livre : des présens que se sont faits entre eux les rois infidèles et les rois de l'Islam (molouk adjemy we molouk al Islam).

cette sorte d'hommage. Il répartit aussitôt les richesses qu'il venait de recevoir à ses soldats et à ses généraux, et se retira ensuite au désert, où il mourut longtemps et non trois ans après comme le dit Conde, dans une eldjihed contre les Nègres. Tant qu'il vécut son cousin Youssouf eut l'attention de lui envoyer chaque année un riche présent, et d'entretenir avec lui de bonnes relations, utiles à leurs intérêts communs [1].

Ebn Abd el Halim raconte avec quelque différence, ou du moins avec des détails particuliers, le retour d'Abou Bekr et la cession de pouvoir qu'il fit à Youssouf, et il y fait intervenir Zeynab, la compagne assidue de sa gloire et de ses travaux dans les onze années qui viennent de s'écouler, d'une façon qui n'a rien que de vraisemblable.

Lorsque l'émir Abou Bekr, dit-il, fut informé de la formidable puissance et des victoires que Dieu avait accordées à Youssouf, il vint le trouver du fond du Sahra, dans le dessein de le déposer et d'établir un autre khalife en sa place. Youssouf, en ayant eu avis, demanda là-dessus conseil à sa femme Zeynab bent Ishak el Hawâry, qui, connaissant le caractère pacifique d'Abou Bekr et sa répugnance à répandre le sang musulman, conseilla à Youssouf d'aller au-devant de son cousin avec quelque appareil militaire, qui lui fît craindre un éclat : — « Retranche en allant au-devant de lui, dit Zeynab à Youssouf, les civilités et les soumissions que tu as accoutumé de lui rendre ; montre-lui moins de politesse et agis en toute chose comme si tu t'estimais son égal et en état

[1] Conde place le retour d'Abou Bekr en l'an 465 de l'hégire — 1073 de J.-C., et le fait mourir trois ans après dans le Sahra, c'est-à-dire vers 1076, bien qu'Ebn Abd el Halim nous dise formellement (p. 89) qu'il y mourut en schaban 480 (novembre 1037). — Chose singulière! après nous avoir raconté le retour d'Abou Bekr sous la date en question 468 de l'hégire, le récit terminé, Conde ajoute incontinent: « delà (d'où? je ne sais) il (on ne sait à qui se rapporte cet *il*) il revint sur Fèz, la tint assiégée environ un an et la prit en l'année 455, c'est-à-dire 1063 de J.-C. Telle est sa méthode, tel est l'ordre chronologique et le labeur patient avec lequel Conde a cousu bout à bout ses lambeaux extraits des manuscrits arabes de l'Escurial.

de lui résister, et en même temps adoucis-le par des présens; fais un choix d'armes, de vêtemens, de grains et de fruits nouveaux et les lui donne; car il vient du désert de Sahra où tout ce qui est d'ici est rare et nouveau; cela le touchera et il te laissera régner ici. » Et en effet, lorsque Abou Bekr ben Omar fut proche du pays de la juridiction d'Youssouf, celui-ci alla au devant de lui, et l'ayant rencontré sur le chemin, il le salua à cheval, d'un salut assez familier et sans mettre pied à terre. Abou Bekr, à la vue des nombreuses troupes qui suivaient Youssouf, lui dit: « Et que veux-tu faire de toutes ces troupes? » — « C'est, répondit celui-ci, pour m'aider contre ceux qui s'opposent à moi. » Abou Bekr comprit le sens caché de ces paroles; puis, ayant porté sa vue sur mille chameaux chargés qui s'avançaient, il dit: « Qu'est-ce que ces chameaux chargés? — « C'est, dit Youssouf, ô émir, que je t'apporte tout ce que j'ai de biens et de vêtemens et quelques vivres pour t'aider à faire la guerre au désert. » Cette réponse fit encore mieux connaitre à l'émir l'état des affaires de Youssouf, et il comprit que celui-ci ne se démettrait pas volontairement de l'empire. C'est pourquoi il lui dit: « O mon cousin, descends, que je t'établisse mon successeur par testament. » Aussitôt Youssouf descendit de cheval aussi bien qu'Abou Bekr. On leur étendit des tapis et des bournous à terre, où ils s'assirent entourés de leurs scheiks et de leurs principaux officiers, et Abou Bekr dit à Youssouf: « Comme je te le disais, au nom de Dieu clément et miséricordieux, je te donne l'investiture de ce royaume, quoique tu ne m'en requières point. Observe avec crainte les saints commandemens de Dieu. Que Dieu te rende vertueux, te secoure et répande ses graces sur toi; qu'il te donne la force de pratiquer le bien, de fuir le mal, et d'exercer la justice et les bonnes œuvres envers les fidèles soumis à ta juridiction. » Il signa et jura ensuite l'acte de cession; après quoi s'étant levé, il dit adieu à l'émir en faveur de qui il venait d'abdiquer, et s'en retourna au Sahra,

où il s'occupa à faire la guerre aux infidèles d'entre les Nègres, jusqu'à ce qu'il tomba (que Dieu lui fasse miséricorde!) dans une de ses batailles, atteint d'une flèche empoisonnée, dont il mourut au mois de schaban 480 (1087)[1]. Le règne d'Abou Bekr dans le Sahra, après sa renonciation en faveur de Youssouf, fut de près de quinze années, pendant lesquelles il porta la religion musulmane dans l'est de l'Afrique, jusqu'aux montagnes de l'Or du pays des Nègres. A sa mort, tout l'empire des Morabits passa à son cousin Youssouf ben Taschfyn, qui par là, ainsi que nous l'allons voir, se trouva maître d'un empire qui dépassait de beaucoup les limites des plus grands empires que l'histoire signale, sans en excepter l'empire romain.

Les événemens qui illustrèrent le règne de Youssouf ben Taschfyn, et qui étendirent sa domination depuis le Sahra et le pays des Noirs jusqu'aux frontières de la France, sont rapportés d'une manière circonstanciée par Ebn Abd *el Halim* et méritent toutenotre attention.

Mais c'est ici le lieu, ce semble, avant d'aller plus loin, de faire mieux connaître l'homme qui va jouer un rôle si éminent, et dont la mémoire est restée vivante parmi les peuplades de l'Afrique septentrionale. Il est le Haaroun al Raschyd des populations du couchant, à ce que nous apprend un des officiers de notre brave armée d'Afrique[2]. Elles en ont fait un héros poétique, à la manière de Roland ou de Sigefroi; et lorsqu'à la veillée, sous la tente des Arabes, comme sous les nouails des kabyles, vous entendez les refrains monotones du zendani (mode de la musique tout-à-fait primitive des Moghrebyns, qu'ils emploient de préférence pour chanter les exploits de leurs héros), c'est Youssouf, ce sont les fabuleux exploits du conquérant qu'ils célèbrent dans leurs chants.

[1] Kartasch el Saghyr, c.35.

[2] M. le capitaine d'artillerie Walsin Esterhazy, auteur d'un livre intitulé : *De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger.*

L'émir des Musulmans (émir el Moslémyn), c'est Ebn Abd el Halim qui parle, Youssouf, fils de Taschfyn, fils d'Ibrahim, fils de Tarkout, fils de Warthakatyn, fils de Mansour, fils de Mossalah, fils d'Ommyah el Wately, fils de Tamalyt, de la tribu d'Houmayr, le Sanhadjte et le Lamtoune, était descendant d'Abd Schems, fils de Watyl, fils d'Houmayr. Sa mère était de condition libre, de la tribu de Lamtounah; elle était fille de l'oncle de son père, et s'appelait Fathimah, fille de Zeyr, fils d'Yahya, fils de Waschasch, fils de Warthakatyn[1]. Youssouf était neveu du premier souverain des Morabits, Yahya, fils d'Ibrahim, frère de Taschfyn. Les historiens musulmans nous le peignent doué des plus belles qualités de l'esprit et du corps.

Il était, disent-ils, de couleur brune et polie, d'une taille bien proportionnée, quoique maigre et délicat; il avait peu de barbe aux joues, la voix claire, les yeux noirs, les sourcils arqués, le nez aquilin; il portait les cheveux longs et qui lui retombaient par-dessus les oreilles (qui lui cachaient la chair des oreilles); il était brave et vaillant de sa personne, prudent dans le gouvernement de ses peuples, toujours attentif à la sûreté et à la défense de ses états, ami de la guerre, qu'il faisait avec talent et bonheur, libéral à l'excès, grave et austère, simple dans ses vêtemens et sa parure, mais d'une propreté noble; abstinent et modéré dans les plaisirs, affable dans ses manières et sa conversation; il se montrait en tout fait pour les grandes choses auxquelles Dieu l'avait destiné. Il n'alla jamais vêtu que d'étoffe de laine; il ne mangeait que du pain d'orge, de la chair de chameau et du lait de chamelle, se contentant de ce peu et s'y retranchant, et cela tant qu'il vécut, et lors même que Dieu l'eût fait monter au faite de la fortune et des grandeurs, en lui accordant un em-

[1] Elle s'appelait, en écrivant à la manière des Arabes, Fathimah bent Zeyr ben Yahya ben Waschasch ben Warthakatyn.

pire en ce monde qui, comprenant tous les domaines que lui laissèrent ses oncles et ses cousins, s'étendait encore sur tout le Maghreb et sur la majeure partie de l'Espagne, de telle sorte qu'il comptait dans ses états dix-neuf cents villes ayant une chaire ou minbar, du haut de laquelle son nom était prononcé chaque vendredi dans la khothba [1]. Son empire s'étendait en Espagne, suivant Ebn Abd el Halim, depuis la ville d'Afragh (Fraga), qui est le commencement du pays des Franks limitrophe de l'Andalous du côté oriental, jusqu'aux dernières bornes des provinces de Schantaryn et d'Alaschbouna (Santarem et Lisbonne) sur le grand Océan, du côté du Gharb de l'Andalous, formant l'espace itinéraire de trente-trois journées de long sur presque autant de large; et, en Afrique, depuis le Berr-el-Adwah ou terre du passage et les îles des Bény Mesghannah (Aldjézaïr-Beny-Mezghannah, Alger) jusques à Tanger le long de la mer intérieure, d'une part, et de l'autre, depuis Tanger jusqu'aux extrémités de Sous le plus éloigné, et aux montagnes de l'Or du pays des Nègres (Djébal el Dzahab). Son pouvoir et sa volonté étaient résignés en Dieu et conformes à ses saints commandemens; sans que jamais, dans aucune partie de ses domaines, pendant tout le temps de son règne, il ait été levé ni dîmes ni impôt, tant dans les villes que dans les campagnes, autres que ceux établis par Dieu même, et qui sont d'obligation, conformément aux préceptes du Koran et de la Sunna, savoir : les aumônes réglées, la dîme, le tribut ordinaire sur les juifs, et le cinquième (khoums) des prises faites sur les chrétiens désignés par Ebn Abd el Halim sous le nom d'asso-

[1] Le mot *minbar* est le nom particulier d'une chaire très élevée, uniquement consacrée, dans les mosquées principales, qui seules ont le droit de faire la khothba, au ministre qui remplit cette fonction. L'expression de *elle a une chaire*, en parlant d'une ville, signifie donc que cette ville a une mosquée où l'on récite la khothba ou prière pour le souverain, une mosquée cathédrale, ou métropolitaine, et que c'est par conséquent une ville importante, ou de premier ordre.

cians. De ces seules ressources il tira et amassa plus de richesses qu'aucun autre prince musulman avant lui. On dit même qu'après sa mort on trouva dans le Beyt-el-Mâl treize mille quarts d'écus en papier et cinq mille quarante quarts d'écus en dinars d'or au coin de l'émir. Il rendit les judicatures des villes aux cadhis et grands juges, et il supprima tous les ordres et toutes les fonctions non établies suivant le Koran ou la Sunnah. Il parcourait les provinces et s'informait par lui-même tous les ans des affaires de ses sujets. Il affectionnait les docteurs, les savans et les hommes pieux. Il leur donnait accès près de sa personne; il suivait leurs sentimens; il les honorait; il leur faisait des gratifications des deniers du trésor nommé Beyt-el-Mâl; il était avec cela d'une humeur fort douce, humble, honnête et plein de pudeur; à ce dernier trait surtout on le reconnaissait pour Sanhadjite; car, bien qu'ils possèdent un grand nombre de vertus et que chacune à l'envi s'efforce de se montrer chez eux la première, dit en parlant des Sanhadjites le fakih Abou Mohammed ben Hamid, la pudeur néanmoins l'emporte sur eux, et ils se couvrent le visage : aussi les appelle-t-on les Molatsamyn[1]. Youssouf était né dans le Sahra l'an 400; il n'eut en sa vie d'autre maladie que celle que Dieu lui donna pour le conduire aux récompenses de l'autre vie, en raison de ce qu'il avait fait en celle-ci, en l'an 500, à l'âge de cent ans islamistes accomplis. Son règne, qui commença dans le Maghreb, du jour qu'il y fut établi en qualité de lieutenant d' Abou Bekr ben Omar jusqu'à sa mort, fut de quarante-sept années, de l'an 453 à l'an 500. Il fut surnommé Abou Yakoub, et on l'appelait ordinairement al-émir, comme par excellence. Il eut cinq enfans mâles, Aly, qui lui succéda, Témim, Abou Bekr, El Moezz et Ibrahim, et deux filles, Kora et Rokyah[2].

[1] Ebn Abd el Halim, c. 36.
[2] Ibid., l. c.

Tel était l'homme qui devait porter les bannières de l'Islam jusqu'aux frontières méridionales de la France. Resté maître du Maghreb-el-Aksah, après le départ d'Abou Bekr, sa puissance ne fit plus que s'y accroître. Il prit successivement Djébal-Goyasa, le bélèd des Bény-Makoud et des Bény-Rahina, en 467 (1074). Il s'établit et se fortifia en ce temps vers la Méditerranée, et distribua les différens gouvernemens du Maghreb à des chefs de sa famille ou de sa tribu. Il donna à Yafreh ben Abou Bekr le gouvernement des villes de Meknêsah, du Bélèd de Myklâla et du Bélèd de Fâzâz; il donna celui de Fèz et de ses dépendances à Omar ben Souleïman; celui de Sedjelmessa et de Darâa à Daoud ben Aïscha; à son fils Témim celui des villes d'Aghmât et de Marok, du royaume de Sous et des terres des Mossamédahs, y compris Tedla et Témisna. Ses premiers rapports avec l'Espagne datent de cette époque. En cette année, dit Ebn Abd el Halim, El Motamed ben Abêd, émir de Séville (Aschbylya), envoya vers Youssouf ben Taschfyn pour l'inviter à passer la mer et à venir faire la guerre de religion en Espagne. C'était justement le temps de l'*arrancada* d'Ebn Abèd contre l'émir de Tolède. Ebn Abèd avait peut-être déjà renoncé à dominer de sa propre puissance sur tous les émirs musulmans de l'Andalous, et il cherchait un allié qui lui permît de se les soumettre [1]. Youssouf répondit que cela lui était impossible à moins qu'il ne fût maître de Tanger et de Ceuta; sur quoi El Motamed ben Abèd lui con-

[1] Qu'Ebn Abèd ait eu un moment le projet de soumettre l'Espagne entière, cela résulte du titre même de Hadjeb qu'il prend dans ses monnaies, et par lequel il voulait rattacher à son profit l'Espagne à l'Asie. Il existe en effet, et nous avons tenu entre nos mains des monnaies de Séville avec les mots : En Andalous (*b'alandalous*), de l'année de l'hégire 462 (1069), qui constatent qu'El Motamed ben Abèd prenait dès ce temps le titre de hadjeb de l'imam abbasside de Bagdad Abdallah émir El Mouménym, avec le surnom de Mouwayyad binassr Allah. Or, le titre de habjeb du khalife de Bagdad était équivalent à celui de vice-roi, pour le compte de ce khalife, sur toutes les terres qui reconnaissaient la suzeraineté des kahlifes d'Orient de la descendance d'Abbas, oncle du prophète.

seilla de s'y transporter à la tête de ses armées et de l'assiéger par terre, pendant qu'il enverrait, lui, des navires et des troupes l'assiéger par mer. Youssouf se rendit à cette proposition et se mit en devoir de l'exécuter; mais ce ne fut qu'en l'an 470 (1078) qu'il entreprit sérieusement l'attaque des deux ports de la terre du passage (Berr-el-Adwah), Tanger et Ceuta. Il y envoya son général (cayd) Salehh, fils d'Omrân, avec douze mille chevaux morabits et douze mille des autres tribus du Maghreb, parmi lesquelles les Zénètes brillaient au premier rang. Lorsqu'ils se furent approchés des dépendances de Tanger, il sortit de Ceuta pour venir contre eux le général Sakarah el Bargawaty avec ses troupes; c'était un grand vieillard âgé de quatre-vingt-six ans. « Par Dieu, dit-il, les habitans de Ceuta n'entendront jamais les tambours des deux nations tant que je serai en vie. » Les deux armées étant venues en présence près de la rivière de Ména [1] des dépendances de Tanger, elles donnèrent une bataille sanglante, dans laquelle Sakarah ayant été tué, ses troupes se débandèrent et s'enfuirent en déroute. Les Morabits entrèrent dans Tanger, et Zyad el Dawlah Yahhya, fils de Sakarah, succéda à son père dans le gouvernement de Ceuta. Salehh, fils d'Omrân, écrivit à Youssouf la nouvelle de sa victoire. En l'an 472, Youssouf ben Taschfyn envoya son général Mazdaly à l'attaque de la ville de Tlemcen. Il y alla à la tête de vingt mille Morabits; il en ravagea et il en subjugua le territoire et se saisit du fils de son prince Moally, fils d'Yâly Maghrawyen, qu'il tua; puis il alla trouver Youssouf qu'il rencontra dans la ville de Marok, au commencement de l'an 473 (1080 ou 1081). Youssouf ben Taschfyn changea en cette année le coin des monnaies frappées dans son empire, et il y fit marquer son nom. En la même année, il conquit la ville d'Atcharsif, celle de Mellyla et tout le pays d'Errif; il prit aussi la ville de

[1] Guadimena dans Conde. — Nahr-Ména ou Wadimena suivant les auteurs.

Takrart qu'il ruina, et qui n'a point été rebâtie depuis. Au commencement de l'année 474, il assiégea Ouedjda et la prit, de même que le pays de la tribu des Beny Yarnâtyn et ses dépendances ; il assiégea de nouveau la ville de Tlemcen qu'il prit aussi, en même temps que Ténès, Ouahran (Oran), les montagnes de Wanscherysch, et toutes les provinces du Schalaf jusques à Alger (Aldjézaïr). De là il retourna à Marok où il fit son entrée au mois de rabi-el-akher de l'an 475 (septembre 1082). Il y trouva une nouvelle lettre d'El Motamed ben Abèd, par laquelle il l'informait de la situation de l'Andalousie, de la difficulté où il était d'y commander au nom du khalife au milieu des divisions qui troublaient le pays, et du conflit des ambitions ; il finissait enfin par lui demander du secours et du renfort. Youssouf lui fit répondre que sitôt que Dieu lui aurait fait la grace de conquérir Ceuta, il irait le joindre et emploierait toutes ses forces à faire la guerre de religion à l'ennemi commun [1].

L'orthodoxie et l'extrême zèle d'Ebn Abd el Halim l'emportent ici, et lui font confondre les temps et les choses. En effet, en cette année 1082, Ebn Abèd, d'ennemi d'Alfonse qu'il était peu auparavant, était devenu, par les négociations d'Ebn Omar, son allié et son ami, et peut-être déjà son beau-père. Comme allié d'Ebn Abèd, Alfonse put, ce nous semble, donner son assentiment à ce second appel adressé de ce côté-ci du détroit au chef des Morabits africains, et c'est là sans doute l'explication de ce que dit Roderich quelque part, que Youssouf fut appelé en Espagne par Alfonse lui-même [2]. Mais telles sont les vicissitudes de la politique, que bientôt ce sera contre Alfonse, et contre Alfonse seul, qu'Ebn Abèd solli-

1 Kartasch el Saghyr, c. 56. — Ebn Abd el Halim confirme ainsi tout ce que nous savons d'ailleurs sur les appels multipliés adressés d'Espagne à Youssouf ben Taschfyn.

2 . . . Et de consilio soceri Avenhabet vocavit ab Aphrica Almoravides, qui in gente Arabum tenebant tunc temporis principatum, ut eorum auxilio uteretur contra Arabes cismarinos (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VI, c. 31).

citera, avec toute l'énergie d'une ame passionnée et mobile, la dangereuse alliance du chef des Africains.

Youssouf continua cependant de s'établir solidement et de croître en puissance dans les deux Maghrebs; il n'était toutefois pas maître encore du Berr-el-Adwah jusqu'au détroit. Sans s'arrêter à l'appel d'Ebn Abèd, et sans trop prévoir peut-être ce qu'il entreprendrait sur l'Espagne, ni même s'il y passerait, quoi qu'il en eût dit, il poursuivit l'œuvre commencée, et jugea convenable, à tout événement, de faire tomber les barrières qui le séparaient de l'Andalous. Il envoya en conséquence son fils El Moezz contre Ceuta à la tête d'une forte division de Morabits. Ceuta est du plus difficile accès du côté de la terre ferme, dont la sépare un isthme étroit, alors déjà couvert d'un mur de défense formidable. El Moezz l'assiégea vivement, et s'en empara enfin en rabi-el-awal 477 (juillet 1084). Il en manda aussitôt la nouvelle à son père, qui était en ce moment à Fèz, occupé à recevoir les hommages et les sermens des tribus des deux Maghrebs [1]. Il fut fort joyeux de la prise de Ceuta, et il partit peu de jours après pour aller visiter sa nouvelle conquête. Youssouf, dit-on, s'arrêta quelques jours avec plaisir dans cette place; il en visita les campagnes et contempla du haut de son atalaya, située sur le mont appelé Almina, le détroit de Gibraltar et l'admirable baie où s'élève l'île Verte, Aldjézirah Alhadra, aujourd'hui Algésiras. Sebtah possède dans ses environs des lieux agréables, dont le plus célèbre, Baliounesch, situé à son couchant, a des eaux, des jardins et beaucoup de moulins. A l'orient de Baliounesch est une montagne où l'on trouvait autrefois quantité de singes; mais entre Baliounesch et Sebtah les passages sont des plus difficiles; c'est ce qui a fait dire à Ebn Ayadh, kadhi de Sebtah, peu de temps après la conquête qu'en fit El Moezz ben Youssouf :

[1] Ebn Abd el Halim, ubi supra.

« Baliounesch est un paradis, et cependant le chemin qui y mène tra-
» verse de longues solitudes;
» Comme le paradis éternel, personne ne le voit que celui à qui il a
» été permis de passer le Sirath. »

Youssouf régla toutes choses dans Ceuta, avec l'idée non encore bien arrêtée toutefois de passer en Espagne ; mais comme avec le pressentiment qu'il exécuterait de là quelque grande entreprise prochaine. Aussi, tout étant tranquille et paisible dans son empire, il prit en ce temps diverses mesures d'organisation intérieure, et mit surtout ses armées sur un pied formidable. Nous avons vu qu'il y avait introduit l'usage des tambours et des bannières dès les premières années de son gouvernement. Il y appela en cette année des hommes de toutes les tribus du désert ; il s'entoura d'une garde de Nègres, et ne marcha plus qu'escorté de cette garde. Il écrivit et envoya des ambassadeurs au désert, jusque dans la partie du Sahra gouvernée par son cousin Abou Bekr, alors occupé à faire la guerre aux Nègres. Youssouf leur mandait les grandes victoires dont Dieu l'avait favorisé; comment il l'avait enrichi de nouveaux royaumes dans les régions de Maghreb; que les naturels du pays lui obéissaient et le suivaient avec plaisir; que c'était un pays riche, fertile, abondant en toutes sortes de biens ; il les sollicitait à y envoyer des troupes de leurs kabilehs; il pressait surtout les scheiks des tribus de Lamtounah, Mosafa et Djédala, à l'y venir joindre. Il leur promettait sous lui le partage de la souveraineté et de l'empire, les charges et les postes les plus honorables, le gouvernement des villes et des forteresses, comme à ses propres parens, et témoignait avoir besoin qu'ils vinssent l'aider à commander ses gens de guerre et à gouverner les états que Dieu avait mis sous sa puissance. Ses lettres et ses dépêches furent lues par les katebs et les imams dans toutes les mosquées, sous les tentes et au seuil de tous les marabouts du désert. Les offres généreuses du grand chef séduisirent et entraînèrent la mul-

titude des Touariks; la plupart eurent envie de courir à la fortune et aux commodités qui se présentaient à eux. Ils prirent les armes et assemblèrent d'innombrables files de chameaux et de meherrys. Des tribus tout entières se mirent en mouvement de tous les points du désert pour venir trouver l'heureux conquérant; en sorte qu'en peu de mois les pays du Maghreb se remplirent d'habitans venus de Lamtouna, et des autres tribus du Sahra.

Ce fut le temps de la plus grande puissance de Youssouf; ses armées s'accrurent extraordinairement; sa grandeur, sa puissance et la renommée de ses exploits se répandirent au loin et s'étendirent non-seulement en Afrique, mais encore de ce côté-ci des Pyrénées et en Orient; si bien que, parvenu à ce faîte suprême, le titre seul de khalife lui manquait. Ce fut alors que les scheiks, les walis, les caïds, les imams, les katebs, les princes et les gouverneurs de son royaume se réunirent pour lui représenter que sa modestie s'étant jusqu'à ce jour contentée à tort de prendre le seul titre d'émir, ils le priaient de vouloir bien s'intituler à l'avenir imam, émir el Moumenyn et khalifa, avec les augustes et honorables qualifications qui convenaient à sa puissance; que le seul nom d'émir était commun à beaucoup de princes et de seigneurs de peu d'importance, tant en Afrique qu'en Espagne; que, par ces considérations, ils le suppliaient humblement de leur permettre de l'appeler émir El Moumenyn. Mais Youssouf leur répondit qu'il ne pouvait plaire à Dieu qu'il prît le titre qu'ils lui offraient, ni qu'il permît que ses serviteurs le lui donnassent; que ce titre auguste appartenait aux khalifes d'Orient, illustres descendans du prophète, et seigneurs des deux temples saints; qu'il n'était, lui, qu'un homme qui suivait et s'honorait de suivre la religion des princes et des grands khalifes d'Orient; ils le prièrent alors de prendre au moins quelque titre qui le distinguât du reste des émirs, dont ses glorieux exploits le distinguaient si fort; et ils s'ac-

cordèrent tous à le nommer émir des Musulmans (émir El Moslémyn). Ils le surnommèrent en outre Nassreddyn (défenseur de la religion); et pour que ces titres fussent connus de tout le monde, ils furent publiés dans les minbars et à la prière en commun de chaque vendredi. On convint des qualifications qu'on devait lui donner dans les requêtes et dépêches, et il rendit à ce sujet le décret suivant :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux;

» L'émir El Moslémyn Nassreddyn Youssouf ben Taschfyn, aux grands et aux nobles de nos royaumes et états et à toutes les tribus que Dieu, dans sa bonté, maintient en sa juste crainte sous notre empire (qu'il en dispose à son bon plaisir!); salut accompli et prospérité en la miséricorde et avec la bénédiction de Dieu. Après avoir rendu graces à Dieu, à qui toutes louanges sont dues, à celui qui donne les biens et les victoires, nous vous avons adressé ces paroles délibérées en notre conseil de Médina Marraksch (que Dieu conserve!), au milieu de la lune de moharrem 478 (14 mai 1085); afin que vous sachiez que Dieu nous ayant fait la grace d'un grand nombre de célèbres et glorieuses victoires, nous ayant enrichi par ses abondantes et manifestes libéralités, telles qu'une rosée de biens, et nous ayant également conduit dans le véritable chemin de la loi de notre prophète libéral et choisi, nous avons décidé que, lorsque vous nous parlerez ou écrirez, vous nous donniez dans vos lettres et requêtes le titre d'émir des Musulmans (émir al Moslémyn) et celui de défenseur de la loi de Dieu (Nassr Eddyn), pour nous distinguer par ces titres des autres émirs qui gouvernent les kabilehs de l'Afrique et des autres contrées orientales et occidentales; en sorte que quiconque nous parlera ou nous demandera quelque chose par écrit devra s'adresser à notre haute et royale personne avec le titre et le nom sus-énoncés, s'il plait à Dieu, souverain protecteur et seul maitre de l'univers. Salut à ceux qui

suivent le droit chemin : que le salut de Dieu soit sur vous. » Et il y fit apposer son cachet, portant, comme le cachet ordinaire d'Aly, les mots : « A Dieu est l'empire [1]. » En même temps il envoya une ambassade à Bagdad chargée de solliciter pour lui du khalife alors régnant, El Moktader Billah, l'investiture temporelle du Maghreb ; ce qu'il en obtint aisément, dit Aboulfeda, avec les autres honneurs qui s'accordent en pareil cas [2].

Les choses en étaient là en Afrique, lorsqu'Alfonse conquit Tolède sur les Musulmans.

Jusque-là la bonne intelligence avait régné entre le roi chrétien et son beau-père de Séville ; mais Alfonse n'avait pas fait ce pas pour reculer. Maître de Tolède, il avait à venger et à punir sur l'émir de Saragosse et sur celui des Algarves

1 On sait combien l'usage des cachets avec inscriptions est familier aux Arabes. Il en a été publié récemment un livre tout exprès, sous le titre de : *l'Ornement des dévots, de ce qu'il convient de faire graver sur les cachets.* L'auteur discute d'abord la question casuistique, dit M. de Hammer à qui nous devons la connaissance de l'ouvrage en question, publié à Téhéran il y a quelques années ; par exemple, s'il est permis de garder sur le doigt, lorsqu'on va aux lieux, une bague portant pour inscription le nom de Dieu. Il fait ensuite l'historique des cachets, et nous donne tous ceux des principaux personnages, avec les inscriptions des prétendus cachets de Noé, de Moïse, d'Abraham et de Jésus.

On connait l'inscription du grand sceau d'Ali, en sept lignes gravées sur acier chinois d'une blancheur éclatante :

« J'ai préparé contre toute erreur le mot : *Il n'est point d'autre Dieu que Dieu ;*

» Et contre toute affliction le mot : *Il n'est point de pouvoir et de force qu'en Dieu ;*

» Et contre toute adversité le mot : *Je compte sur Dieu ;*

» Et contre tout grand péché le mot : *J'en demande pardon à Dieu ;*

» Et contre tout chagrin et souci le mot : *Ce que veut Dieu ;*

» Et envers tout bienfait répété le mot : *Louange à Dieu ;*

» Ce qu'Ali, le fils d'Abou Taleb, possède de graces de Dieu, il le tient de Dieu. »

2 Bagdadum miserat, et ab Abbassico chalifo Moctadero investituram rogaverat, quam etiam cum consuetis ceteris honoribus obtinuit (Abulfeda, Annales Moslemici, édit. de Reiske, t. III, p. 381). — Ces honneurs consistent dans l'envoi d'un vêtement d'honneur, de quelques armes, et d'un diplôme écrit de la main du khalife.

les secours que l'un et l'autre avaient prêtés à El Kader et le mauvais vouloir dont ils avaient fait preuve contre lui. En peu de temps il s'empara de la province entière de Tolède et ne tarda pas à envahir et à ravager les terres de Saragosse et de Badajoz. Ceci se passait dans les derniers mois de l'année 1085. S'étant avancé jusqu'aux frontières des états de son beau-père, celui-ci, effrayé de ses progrès, pensa qu'il était temps de mettre un terme à ses conquêtes menaçantes. Il lui écrivit en conséquence pour l'arrêter dans l'ivresse de ses triomphes et lui rappeler les traités qui les unissaient. Alfonse lui répondit qu'il était prêt à l'aider contre ses ennemis, conformément à ce qui était stipulé dans ces traités; et, sans attendre de réponse, parut en personne en Andalousie à la tête de quinze cents chevaux d'élite, comme auxiliaire d'Ebn Abèd, et pour le servir, disait-il, dans la guerre que celui-ci faisait alors aux émirs du Scharkya. Ces troupes couvertes de fer pénétrèrent sans résistance dans les campagnes de Séville; elles s'arrêtèrent trois jours devant la ville sans y entrer; puis se rendirent à Sidonia où était pour lors Ebn Abèd. La présence de ces troupes et du roi chrétien sur ce point extrême de l'Andalousie surprirent et contrarièrent vivement Ebn Abèd, d'autant plus qu'Alfonse, quelque soin que mît son beau-père à lui persuader qu'il n'avait plus besoin de ses secours, étant sur le point de conclure la paix avec ses ennemis des côtes méridionales de l'Andalousie, et à l'engager à s'en retourner sans crainte dans ses foyers, n'eut garde d'être venu là pour rien, et voulut voir de ses yeux le fameux détroit qui sépare l'Espagne de l'Afrique. Il s'avança en conséquence, un peu malgré Ebn Abèd, ce semble, jusqu'à la presqu'île de Tarifa, où, suivant Ebn Abd el Halim, renouvelant l'action d'Okba, fils de Nafé, lorsqu'il fut parvenu aux dernières terres du Maghreb bornées par l'Océan, il poussa son cheval jusqu'au poitrail dans l'eau du rivage, en s'écriant: « Voilà que j'ai touché l'extrémité de la terre de l'Andalous! » Il retourna

ensuite vers Tolède; mais cette hardie apparition avait suffi pour changer entièrement le cœur et les dispositions d'Ebn Abêd; et dès ce jour il commença à méditer en son âme la ruine du tyran chrétien qui était venu si déterminément lui offrir ses dangereux secours au sein de ses propres états[1].

La politique néanmoins empêcha la haine qu'Ebn Abêd venait de concevoir contre Alfonse d'éclater incontinent, et la bonne intelligence se maintint en apparence entre eux quelque temps encore; ce qui n'empêcha pas Alfonse de poursuivre ses projets de vengeance contre Ahmed Ebn Houd de Saragosse et Omar ben El Afthas de Badajoz. L'émir de cette dernière ville, un des plus menacés en raison de son voisinage avec les terres dernièrement conquises par Alfonse, sommé le premier par celui-ci, en termes assez hautains, à ce qu'il semble, de lui livrer quelques forteresses et de lui payer tribut, résolut de lui résister de toutes ses forces, et répondit aux menaces du roi envahisseur dans des termes qui méritent d'être rapportés. Voici la lettre qu'il lui adressa de Badajoz, à ce que tout porte à croire dans les premiers mois de l'année 1086[2] :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, dis :

» Dieu est unique, Dieu est éternel; il n'engendre pas, et n'est pas engendré, et personne ne peut lui être comparé[3].

» De la part d'Omar ben El Afthas el Modhaffer confiant en Dieu, émir du Gharb de l'Andalous, au roi Alfonse, maître de la Djalykya.

« Il nous est arrivé une lettre du puissant roi des chrétiens, dans laquelle, plein d'orgueil et de présomption en sa puis-

[1] Kartasch el Saghyr, c. 36. — Ebn Abd el Halim est le seul qui parle de la course et de l'apparition d'Alfonse à Tarifa; mais son témoignage est en ceci suffisant pour que ce soit un fait désormais acquis à l'histoire.

[2] Conde, IIIe part., c. 13.

[3] Ces premiers mots de la lettre d'Omar ben El Afthas sont extraits du Koran, 112me sourate.

sance et dans la grandeur que Dieu incompréhensible lui a donnée, il lance des tonnerres et des éclairs contre nous, et, sans aucune raison plausible, nous menace de ses grandes armées, de son pouvoir et de ses victoires; mais il ne sait et ne comprend pas que Dieu a aussi des armées avec lesquelles il favorise et fait triompher la vérité de sa loi et la doctrine de son prophète Mohammed (que le salut et la paix soient sur lui!), des armées avec lesquelles il aide et secourt les Musulmans qui font une juste guerre aux chrétiens suivant ses saints commandemens. Quant aux mépris et aux railleries qu'il fait des Musulmans, à cause de nos malheurs et de nos mauvais succès, qu'il sache que nous en reconnaissons la cause dans nos péchés, nos querelles et nos inimitiés, ainsi que dans le peu d'accord de ceux de notre nation; car en vérité, s'ils se conciliaient et se confédéraient, nous te ferions éprouver à toi, roi Alfonse, et à tes chrétiens, les mêmes terreurs que nos pères ont fait éprouver à vos pères. Sache cependant que nous ne perdons pas l'espérance en Dieu, et qu'avec son aide, nous ne renonçons pas à croire que nous te ferons goûter et boire jusqu'à la lie les plus amères boissons que tu aies jamais goûtées ni connues. En attendant, souviens-toi d'El Mansour et de ces traités où tes ancêtres lui offraient leurs propres filles et les lui envoyaient en tribut jusque dans son pays. Quant à nous, bien qu'en vérité le nombre de notre nation ait diminué, et que nous n'ayons personne pour nous conduire, il n'y a, tu le sais, entre toi et nous aucune mer qui nous sépare, ni rien qui nous empêche de nous voir. Nos épées peuvent joindre les tiennes et leur tranchant atteindre la tête et la gorge de tes soldats. Ma confiance est en Dieu tout puissant et miséricordieux, et j'espère trouver un appui contre toi en lui et en ses anges revêtus de formes humaines. Nous n'espérons aucune faveur que de Dieu; nous ne pouvons recourir qu'à Dieu et trouver asile qu'en Dieu, et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?

En un mot, nous n'attendons qu'une de ces deux choses, et ce sont deux grandes félicités : ou une victoire glorieuse sur toi (Dieu nous accorde ce bonheur!), ou une mort plus glorieuse encore dans la voie et le service du Seigneur (Dieu nous garde cette béatitude!). Dans le Seigneur Dieu sont le prix et la récompense de tous les travaux terrestres; c'est lui qui a favorisé les armes de nos pères, et nous attendons de lui ou le martyre ou une victoire qui nous rédime et nous retire de nos calamités passées. Veuille le Dieu très-haut que nous te fassions éprouver, ô roi Alfonse, le même sort dont tu nous as menacés. »

On sent qu'après une telle lettre il fallait résolument se préparer à la guerre. Omar ben El Afthas fit un effort désespéré et tenta de recouvrer Cauria, passée aux mains des chrétiens en 1077. Mais, quoique très brave de sa personne, et malgré la confiance que respirait sa lettre, il avait conscience de l'infériorité de ses forces; et suivant l'entraînement naturel des Andalous il se tourna vers l'Afrique, et songea l'un des premiers à réclamer les secours du puissant chef qui s'y était élevé. Selon l'usage, il écrivit une lettre à Youssouf pour lui faire connaître l'état désespéré auquel en étaient réduits les Musulmans d'Espagne. La lettre était de sa propre main et était ainsi conçue :

« De la part d'Omar ben El Afthas, le confiant en Dieu, émir du Gharb de l'Andalous, à Youssouf ben Taschfyn, émir des Musulmans.

» Que la lumière et l'éclat qui te dirigent, te conduisent et te meuvent, ô émir des Musulmans, soient comme ceux d'un bon guide (que Dieu veuille fortifier!), ayant pour chemin propre le chemin de la bienfaisance; que ta science s'occupe et s'emploie toujours à faire du bien à tes frères, et que tes désirs soient toujours de faire la guerre aux mécréans, ô toi qui t'es voué à honorer, à exalter et à défendre notre loi, ô le plus

illustre et le principal émir des émirs d'Occident, puissant par les armes, conquérant et vainqueur d'infidèles, nous implorons ton appui en ce pressant danger, nous t'appelons à défendre notre loi et à nous secourir nous-mêmes. La douleur de nos disgraces est excessive; des tribulations et des calamités nous entourent de toutes parts en Espagne, et nous sommes menacés de dangers encore plus grands dont on ne peut, sans effroi, concevoir l'idée. Ces gens maudits nous entourent de tous côtés, depuis que les nôtres ont négligé de les soumettre comme jadis, et de demeurer unis contre eux. Nos ennemis se sont agrandis, ont pris des ailes, et comme ils nous ont toujours haïs, leur puissance et leur rage s'étant accrues, ces chiens nous attaquent maintenant de telle façon, qu'ils nous tiennent intimidés, toujours le menton sur notre dos, sans qu'il nous reste d'autre ressource pour nous maintenir que de feintes paroles de soumission et de douceur; traités perfides qui ne donnent point de repos, et nous tiennent au contraire dans l'anxiété et dans un souci continuel de ce qui peut survenir. Il ne sert de rien pour les apaiser de leur envoyer chaque jour des présens et de riches tributs, de leur laisser retirer de notre pays toute espèce de provisions et de denrées; tout cela ne calme point notre effroi ni ne diminue nos dangers; et cependant si le mal n'allait pas plus loin, nous le supporterions et demeurerions tranquilles au milieu de la misère et des infortunes de cet état; mais eux ne s'arrêtent point : ils nous enlèvent chaque jour nos biens; et nous, malheureux, nous nous les laissons enlever en silence, et il nous semble que c'est une grace qu'ils nous font que de ne nous pas faire plus de mal; nous leur en sommes en quelque sorte reconnaissans; et nous sommes à chercher ce que nous pourrons leur donner encore lorsqu'ils viendront nous demander de nouveaux dons, à moins qu'ils ne nous prennent les yeux ou la chair de nos membres. Comme ils savent que nous n'avons plus rien à leur donner, et que leur avidité est

insatiable, ils veulent conquérir et saccager nos villes et occuper nos forteresses. Le feu des chrétiens s'est allumé par toute l'Espagne, et de toutes parts la pointe de leurs lances et le tranchant de leurs épées s'abreuvent du sang des Musulmans. Ceux qui, par hasard, ont échappé à la mort dans les combats, gémissent en leur pouvoir dans un dur esclavage et tourmentés par leurs mains barbares; car ils ne veulent rien de moins que nous achever et nous faire souffrir d'inexprimables tourmens. Tout porte à croire qu'ils songent à nous livrer le dernier assaut et à nous donner le coup de grâce. Et le moment où s'accompliront leurs désirs paraît maintenant peu éloigné, si Dieu ne manifeste sa toute-puissance en notre faveur. Mais, par la foi de Dieu ! est-il possible que les Musulmans aient perdu l'espoir et le courage de soutenir et de défendre la vérité de leur loi? Y aura-t-il un jour où l'infidélité triomphera de la religion véritable? Ceux qui associent plusieurs dieux vaincront-ils ceux qui professent l'unité? Et n'y aura-t-il personne qui nous secoure et nous délivre de leurs mains? Ne se rencontrera-t-il personne pour relever notre foi tombée à terre? N'apparaîtra-t-il point un défenseur de la religion et des choses saintes? Hélas ! mettons notre secours et notre refuge en Dieu, élevons vers lui nos humbles et terrestres prières. Notre affliction est profonde, notre malheur sans égal : que notre humilité lui soit conforme ! Je ne t'avais point écrit, ô émir des Musulmans, avant ce moment, occupé que j'étais du blocus et du siége de Médina Coria (que Dieu nous la rende!), dont la perte pouvait amener l'expulsion hors du pays des Musulmans qui demeurent dans les environs. La ville dont je te parle est une des meilleures villes qu'aient perdues les Musulmans. Au milieu est un château très fortifié, qui l'emporte sur les plus forts châteaux. Il est comme le centre de la ville, et ainsi que le centre dans un cercle, il en domine toutes les parties. C'est un point de vue et d'observation sur tout le pays d'alentour, sur ceux qui sont

auprès comme sur ceux qui sont écartés et éloignés; en sorte que cette citadelle était comme un vent violent soufflant la tempête dans les sorties de ceux qui étaient au dedans ; mais l'infidèle s'en est emparé, et de cette place avancée nous menace d'attaques nouvelles. Je te le dis, si tu ne te hâtes de nous venir en aide avec tes armées de pied et de cheval, tout sera bientôt désolé et ruiné. Je ne te rappelle pas, ô émir des Musulmans, la parole du livre de Dieu ni la doctrine de notre saint prophète, puisqu'il y a chez toi plus d'instruction et de littérature que par ici, et que tu sais bien ce qu'il prescrit dans les circonstances semblables. Je t'envoie cette lettre par un noble scheik, notre prédicateur et kateb, afin que s'il se présentait à toi quelque obscurité dans les détails, il puisse te les aplanir et te donner de vive voix tous les éclaircissemens désirables. Il s'est déterminé à se charger de cette lettre et de cette ambassade, parce que c'est une œuvre méritoire, et afin d'obtenir de ta puissance ce secours et cette grace spéciale; et moi, je n'ai point balancé à lui découvrir mes intentions, me fiant autant en sa fidélité éprouvée que dans son savoir et dans l'éloquence de ses discours. Salut à ton éminente dignité! »

Sur les entrefaites de ce message éclata une rupture devenue depuis quelque temps imminente entre Ebn Abêd et son gendre le roi de Castille. Le sujet de la querelle est indiqué dans une chronique arabe. L'émir de Séville, le fait est maintenant acquis à l'histoire par la lettre même qu'il écrivit au roi chrétien en réponse à ses menaces, payait tribut à celui-ci. Alfonse ayant vers ce temps envoyé à Séville, dit la chronique dont je parle [1], un ambassadeur et un juif, son trésorier et son favori, homme puissant et considéré, nommé Ebn Ghaleb, afin de recevoir la somme que l'émir Ebn Abêd

[1] Conde, IIIme part., c. 13.

devait lui payer en dinars d'or de son seccat[1], voici ce qui arriva. Parvenus à Séville, l'ambassadeur, le juif et leur suite ne se logèrent point dans la ville, mais demeurèrent en dehors, sous leurs tentes, où Ebn Zeïdoun, trésorier d'Ebn Abêd, porta les dinars en question dans la compagnie de quelques autres wazirs ses collègues. Le juif du roi Alfonse compta et examina les dinars apportés, et ne les trouvant pas apparemment de bon aloi, ne voulut les accepter qu'à l'essai du feu et de la cendrée. Il y eut à ce sujet, entre les wazirs d'Ebn Abêd et le juif de l'ambassade d'Alfonse, des questions et des réponses, dit l'auteur musulman; et, comme l'ambassadeur proposa, puisque le juif ne voulait pas recevoir cette monnaie sans l'essayer, qu'au lieu des dinars d'or on lui donnât certains vaisseaux qu'avait là Ebn Abêd, cette proposition irrita l'esprit de l'émir, et il dit que, d'aucune manière, il ne paierait cette somme, qu'il ne pouvait plus supporter tant d'orgueil et d'insolence; et cette nuit même quelques esclaves entrèrent dans les tentes de l'ambassadeur et du juif, frappèrent celui-ci de plusieurs coups de poignard, et maltraitèrent les chrétiens de leur suite; on ignore si ce fut un acte spontané de licence et d'emportement de la part des esclaves, ou une résolution des wazirs pour complaire à l'émir, qui ne témoigna point que ce crime le chagrinât beaucoup, lorsque l'ambassadeur s'en plaignit à lui le lendemain. Quoi qu'il en soit, celui-ci quitta Séville avec des menaces et des sermens de vengeance au nom de son roi.

Instruit de cette violation du droit des gens, Alfonse s'empressa d'envoyer une nouvelle ambassade à Séville chargée cette fois d'une lettre du roi pour Ebn Abêd, et par laquelle,

[1] Secca signifie proprement en arabe *coin*, le coin ou type avec lequel on frappait les monnaies; le mot s'est appliqué ensuite par extension aux lieux où l'on frappait monnaie; et l'on en retrouve la trace dans le nom de la petite ville d'Andalousie appelée encore El Castillo de la Aceca. Il est passé dans la langue italienne, et le mot sequin (secchino) n'a pas d'autre origine.

entre autres choses, il lui demandait de lui livrer un certain nombre de forteresses du domaine de Séville (sans doute celles qui devaient composer la dot de Zayda), ou du moins de reconnaître qu'elles lui appartenaient de droit, le sommant de le faire sans faute ni délai. La lettre était ainsi conçue :

« De la part de l'empereur et seigneur des deux lois et des deux nations, l'excellent et puissant roi don Alfonse ben Ferdeland, au roi El Motamed Billah Ebn Abèd (dont Dieu veuille fortifier et éclairer le jugement, afin qu'il se détermine à suivre le droit chemin en toute chose!); salut et bonne volonté de la part d'un roi agrandisseur de ses royaumes et appui de ses peuples, dont les cheveux ont blanchi dans la prudence et la connaissance des affaires, dans l'exercice et le maniement des armes, ainsi que dans une suite perpétuelle de victoires, dont les désirs s'accomplissent à mesure qu'ils se forment, sous les bannières de qui s'est fixée la victoire, qui fait brandir les lances de ses chevaliers et revêtir de deuil les femmes et les filles des Musulmans, qui fait ceindre l'épée à la ceinture d'innombrables champions, et remplit vos cités de lamentations et de cris. Vous savez ce qui s'est passé dans la ville de Tolède, capitale de toute l'Espagne, ainsi que ce qui est arrivé à ses habitans et à ceux des environs dans le siége et la prise de la place. Si vous et les vôtres avez échappé jusqu'à ce jour, votre temps aussi arrive. Il n'a été retardé que par ma volonté et mon bon plaisir. Or, si vous êtes maintenant tranquilles et en repos, rappelez-vous que la prudence et la sagesse de l'homme consistent à se garder lui-même et à bien examiner ce qui lui convient avant de tomber dans des filets et des calamités dont ensuite il ne pourrait se tirer. En vérité, si je ne considérais les conventions qui sont entre nous et les paroles que nous nous sommes données (car il n'est pour moi rien de si essentiel que de garder ma parole

et la foi promise), j'aurais déjà envahi votre pays; le fer et la flamme à la main, je vous aurais chassés de toute l'Espagne, sans qu'il y eût lieu à des demandes et à des réponses, et sans qu'il y eût entre nous d'autre ambassadeur que le choc et le bruit des armes, le hennissement des chevaux, et le fracas des tambours et des trompettes de bataille. Je veux bien vous donner cet avis toutefois pour vous ôter toute excuse, et t'avertir que celui-là seul se presse qui craint que le succès ne réponde pas à son attente. Je t'envoie pour cette ambassade El Karmout el Barhan, parce que je me fie à lui pour traiter et arranger les affaires, et pour conférer avec des personnes de son mérite sur tout ce que tu voudras lui communiquer. Aie confiance en lui; car il a de la prudence pour quelque chose que tu veuilles lui communiquer en ce qui concerne ta personne et tes sujets, et, suivant ce que tu feras, tu verras ensuite les actions et leurs résultats. Salut. »

Ebn Abêd reconnut la faute et le crime; mais quoique ses plus prudens wazirs lui conseillassent de s'excuser de cet événement auprès d'Alfonse, en l'attribuant à l'emportement du peuple, qu'avait offensé la défiance du juif Ebn Ghaleb, étant dès lors résolu à rompre avec le roi, il ne pensa pas à autre chose qu'à se préparer à la guerre. Il appela son fils Raschid, qu'il avait fait reconnaître pour son successeur (waly el ahdy) et qui prenait dès lors une part active au gouvernement du royaume, et délibéra avec lui sur la situation. Un auteur arabe nous a conservé les termes exprès de cette délibération. Raschid paraissait opposé à une rupture avec Alfonse. — « O mon fils, nous sommes des orphelins dans l'Andalousie, lui dit son père, et, placés entre une mer orageuse et un ennemi puissant et cruel, nous n'avons d'appui qui nous vaille que le Dieu très haut. Des émirs d'Andalousie tu vois qu'on a peu à en espérer, car ils sont inutiles pour le secours et la défense. D'un autre côté, tu vois les conquêtes et la puissance d'Alfonse, l'ennemi de Dieu, qui, par sa fortune et son

opiniâtreté à faire la guerre aux Musulmans pendant sept années, s'est rendu maître de Tolède et de ses dépendances qu'il a peuplées d'infidèles et de viles créatures. L'ennemi de Dieu dissimule son désir de nous opprimer, et s'il lève la tête contre nous, je crains de sa fermeté et de sa fortune qu'il ne s'empare de nos états et qu'il ne marche sur notre cité; car si une fois il vient avec ses troupes et assied son camp devant elle, il sera difficile de la sauver de ses mains. Le meilleur parti paraît être d'implorer le secours d'Ebn Taschfyn, le nouveau conquérant de l'Afrique, bien que cela, comme nous en sommes convenus entre nous, ne manque pas de danger; car en vérité ce Musulman ne me donne pas moins de crainte et d'effroi que l'arrogance du maudit Alfonse. La guerre continuelle a épuisé nos trésors; les revenus et les récoltes ont décru par le défaut de labours à cause des dégâts et des courses continuelles qu'entraîne la guerre. Nos armées sont fort diminuées, car on n'accourt plus à notre appel comme autrefois, et ceux qui viennent sont pleins de terreur et de défiance, et, qui pis est, ne nous sont point affectionnés; bien plutôt ils nous abhorrent, tant les nobles que les gens du peuple, en sorte que je ne trouve pas d'autre parti..... » Son fils lui répondit : « Mon père et mon seigneur, veux-tu donc attirer en Espagne l'ambitieux Ebn Taschfyn, celui qui est sorti des déserts d'El Kibla, foulant à ses pieds toutes les kabilehs du Maghreb de l'un et l'autre bout? Ne doute point qu'il ne nous chasse de nos maisons, et que ses troupes barbares ne nous dispersent et ne nous arrachent à notre union et à notre chère patrie. » Mais Ebn Abêd s'écria : « A Dieu ne plaise, mon fils, qu'on dise de moi que j'ai perdu l'Andalousie, que je l'ai rendue la demeure des infidèles et le patrimoine des chrétiens, ni que je consente à être publiquement maudit dans les minbars de nos mosquées, et à voir mon nom exécrable à tous les Musulmans, comme celui d'autres malheureux rois; non, par Dieu, non, mon fils. J'aimerais mieux garder les chameaux

du roi de Marok que d'être émir tributaire et vassal de ces chiens de chrétiens. » Raschid son fils lui répondit : « Soit donc fait ce que Dieu t'inspire! » Et Ebn Abèd lui dit : « J'espère de sa divine bonté que ce qu'il m'inspire en cette affaire sera bon et profitable pour nous et pour tous les Musulmans. »

Ebn Abèd, en conséquence, résolu à la guerre, blessé d'ailleurs des propositions subsidiaires que lui fit l'ambassadeur d'Alfonse, El Bahrau, malgré l'avis de son fils et de la majorité des wazyrs de son conseil, qui croyaient plus prudent un accommodement quelconque, irrité du ton d'autorité et d'arrogance, disent les écrivains arabes, que respirait la lettre d'Alfonse, lui fit une réponse conçue dans l'esprit le plus belliqueux, et où la prose s'alternait avec les vers, selon l'usage des Orientaux. Cette lettre portait :

« De la part du victorieux et grand émir, appuyé de la miséricorde de Dieu et confiant en sa divine bonté, El Motamed ben Abèd, au superbe ennemi d'Allah, Alfonse ben Ferdeland, qui s'intitule roi des rois et seigneur des deux nations et des deux cultes (que Dieu brise ces vains titres!) : salut à ceux qui suivent le droit chemin. Quant à te nommer seigneur des deux nations, les Musulmans ont en réalité plus de droit que toi à se parer de ces titres, pour ce qu'ils ont possédé et possèdent encore des terres des chrétiens, et en considération de la multitude de leurs vassaux et de leurs richesses ; car ton pouvoir ne parviendra jamais à être comparable au nôtre, que ne peuvent atteindre toute ta loi et tes partisans. Certes, tu peux regarder comme une heureuse année celle-ci, pendant laquelle tu as élevé cette prétention nouvelle, et le conseil qui t'a été donné à cet égard ne pouvait être plus prudent ni plus opportun. Mais nous nous réveillons de notre sommeil et nous nous relevons de notre mollesse et de notre négligence passée. Jusqu'à présent nous pensions à te payer

tribut; mais tu ne t'en contentes pas, et tu veux occuper nos villes et nos forteresses. N'as-tu pas de honte de telles demandes et de nous commander comme si nous étions tes vassaux? Je m'étonne de la hâte que tu mets à nous presser d'accomplir ta vaine et superbe volonté. Tu t'es enorgueilli et enflé de la prise de Tolède, sans considérer que tu ne la dois point à ta puissance, mais à la force et à la destination divines qui l'avaient ainsi arrêté dans leurs éternels décrets, et en cela tu t'es trompé toi-même par un vil calcul. Tu n'ignores pas cependant que nous aussi nous avons des armes, des chevaux et des braves que n'épouvante pas le bruit des batailles, et qui jamais n'ont détourné leur face des horreurs de la mort. Nos cavaliers engagés dans la mêlée s'y comportent glorieusement et savent en sortir vainqueurs. Nos généraux s'entendent à ranger leurs lignes, à conduire leurs escadrons, à préparer des embuscades. Ils ne craignent point de braver le tranchant des épées, et ne s'effraient point des lances dirigées contre leur poitrine. Nous savons dormir sur la terre dure, couchés sur nos bournous, ou faire des rondes et des veilles de nuit. Nous savons, comme nos pères, que la mort dans les batailles ouvre le ciel aux fidèles et leur donne le salut. Mais afin que tu voies que cela est comme je te le dis, nous te préparons la réponse de ta demande en aiguisant nos épées. De tous côtés t'attendent des sabres brillans et acérés, des lances fortes et pointues. Il est donc vrai qu'il n'est point de mal qui ne produise quelque bien, et que tôt se repent qui tôt se détermine! Quand est-ce que tes ancêtres ont eu l'avantage sur nous, à moins que par quelque bassesse de celles que tu sais, ou que tout cela ne se réduisît à rien? Ceux qui te conseillent, en vérité, sont comme des bêtes sans entendement, et en même temps des gens de si peu de courage, que jamais leurs actions n'ont appuyé leurs vains discours. Aussi jamais ne les tuons-nous combattant en braves en rase campagne, mais cachés et renfermés dans leurs tours et derrière

leurs murailles. Ces conseillers pensent peut-être que nous manquons de bon sens et que rien n'est changé, ni dans les hommes ni dans les délimitations des royaumes. Sans doute il y a eu entre nous des traités pour que nous ne tournions pas nos armes l'un contre l'autre, et pour que je n'aide pas ceux de Tolède de mes forces et de mes conseils. Mais c'est ce dont je demande pardon à Dieu, ainsi que de ne m'être pas opposé plus tôt à tes projets et à tes conquêtes, quoique, graces à Dieu, toute la peine de notre faute personnellement ne consiste jusqu'à présent que dans les vaines paroles dont tu nous insultes. Heureusement, elles ne donnent pas la mort, et j'espère en Dieu pour nous aider contre toi, et pour favoriser les courses de mes troupes, prêtes à entrer sur tes terres; car Dieu favorise et soutient la véritable loi et donne le salut à ceux qui reconnaissent la vérité, la suivent et s'éloignent de la fausseté et du mensonge. »

En vers, il s'exprimait ainsi :

« L'abattement de l'ame et la bassesse ne se logent point en un cœur généreux; il ne sied pas, et le cœur ne souffre point, quelque lien, quelque parenté qui nous lie, que nous craignions les vaines menaces de ton orgueil, comme un vil esclave craint la fureur de son maître irrité. La crainte est honteuse et vile; à la vile canaille convient la frayeur; et si par malheur un jour je t'offris un tribut forcé, n'attends désormais de moi que rude guerre, cruelles batailles, sanglans assauts de jour et de nuit, sans relâche et sans fin; ravages, désolations, à feu et à sang. Nous ne préparons pas d'autres présens pour ton pays, au lieu d'or et d'argent. Plus puissant et plus grand est l'éternel Dieu qui a créé le ciel et la terre, et que j'adore, que la croix que tu adores et que tu montres sur tes armes et tes étendards; et je mets ma confiance en lui. Arme-toi donc, prépare-toi à la bataille; car je t'appelle et te défie injurieusement. Le soleil éclipsé par des nuages sombres baigne sa face de larmes de sang. Entre

nous la guerre et la mort seules interviendront désormais l'effroi dans toute l'Espagne. Notre patience s'est lassée; les coups redoublés de l'oppression ont fait jaillir les étincelles du feu d'une guerre opiniâtre, dans la sombre obscurité et la confusion de l'aveugle discorde. Apprête-toi donc! Les épées sont tirées du fourreau et brillent aux yeux; nos lances sont prêtes à se teindre du sang de tes soldats, et nous t'avons préparé un cruel repentir. »

Ceci se passait au commencement de l'an 1086, peu après le meurtre d'Ebn Omar el Mahry, par les conseils duquel Ebn Abèd avait donné sa fille à Alfonse, et qu'Ebn Abèd avait tué de sa propre main dans sa prison, ainsi que nous l'avons dit plus haut [1]; action qui, pour le dire en passant, témoigne de toute la violence de son caractère, et le fait légitimement soupçonner d'avoir trempé, au moins indirectement, dans le meurtre d'Ebn Ghaleb. Un document arabe va jusqu'à dire qu'il creva les yeux, de sa propre main, à l'envoyé d'Alfonse; que de la suite de celui-ci, qui se composait de trois cents hommes, trois seulement s'étaient échappés, et qu'on avait d'abord à demi assommé à coups de bâton, puis crucifié le malheureux juif [2]; mais c'est là une relation qui paraît moins vraisemblable que la première, surtout si l'on considère que la lettre d'Alfonse, en ce cas, eût respiré, selon toute apparence, une plus vive indignation. Quoi qu'il en soit, sans plus attendre, Ebn Abèd se tourna vers Youssouf et lui adressa un appel en termes qui témoignaient de son vif désir de le voir passer en Espagne. Sa lettre portait:

« A la présence du prince des Musulmans, appui de la foi, soutien de la véritable secte du Khalife, à l'imam des Musul-

[1] p. 360. — Abou Bekr Mohammed ben Omar ben Hossein el Mahry, né de parens obscurs (son père était, dit-on, pêcheur), près de Silves, dans l'Al-Gharb, s'était attaché, jeune encore, au service des Bény Abèd, dès le temps de l'expédition d'El Motamed dans cette province, vers 445 (1053).

[2] Voyez dans M. Aschbach (Gesch. der Ommajiaden).

mans, et émir des fidèles, Abou Yakoub Youssouf ben Taschfyn, illustre et grand par la grandeur de ses nobles, adorateur de la majesté divine et de la puissance du très haut, vénérant Dieu et le ciel, sans vanité de son rang et de sa grandeur, et content des biens que Dieu lui accorde; de la part d'Ebn Abêd el Motamed, salut accompli en Dieu, ainsi qu'il convient à ta haute et souveraine personne avec la miséricorde de Dieu et sa bénédiction. La présente est de celui qui, abandonnant toutes choses, ne s'adresse qu'à ta généreuse majesté, de Médina Aschbilia, dans l'entre-lune de djoumada-el-awal de l'année 479 (14 août 1086). Persuadés, ô émir des Musulmans, que Dieu se sert de toi pour exalter et soutenir sa loi, nous, Arabes de l'Andalousie, qui ne conservons point en Espagne nos illustres kabilehs distinctes entre elles, mais au contraire confondues les unes avec les autres, de telle sorte que nos générations et familles y sont entremêlées et éparses de divers côtés, nous n'avons eu depuis longtemps que peu ou point de communication avec nos kabilehs qui demeurent en Afrique; de manière que ce défaut d'union a divisé aussi nos intérêts, et de la désunion sont venus la discorde et l'affaiblissement. La force de l'état a déchu; nos ennemis naturels l'emportent sur nous, et nous sommes dans une telle situation que nous n'avons personne pour nous aider et nous soutenir, mais seulement pour nous injurier et nous détruire. Chaque jour deviennent plus insupportables l'animosité et la fureur du roi Alfonse, qui, comme un chien enragé, envahit nos terres avec ses troupes, s'empare de nos forteresses, fait les Musulmans prisonniers, et nous foule sous ses pieds, sans qu'aucun émir d'Espagne se soit levé pour défendre les opprimés. Tous regardent avec négligence la ruine de leurs parens et amis sans même tenter un effort pour la défense de notre loi. Et en vérité, ils auraient pu le faire, s'ils l'eussent voulu comme ils le devaient; mais ils ne sont plus tels qu'autrefois : les aises, l atmosphère suave de l'Andalousie, les plaisirs, les bains

délicats d'eaux odoriférantes, les sources fraîches et les mets apprêtés les ont affaiblis. Ils craignent maintenant les hasards et les fatigues de la guerre sans que de si justes motifs puissent les émouvoir ; c'est ainsi que nous n'osons plus lever la tête. Mais, puisque toi, seigneur, tu es le descendant de Houmaïr, notre prédécesseur, et que Dieu t'a fait maître de peuples nombreux et de pays étendus, c'est à toi que j'ai recours plein d'espérance, demandant un appui à Dieu et à toi. Je te supplie de passer sans retard en Espagne, afin d'y combattre contre cet ennemi, qui, infidèle et perfide, se lève contre nous, prêt à détruire notre loi. Viens sur-le-champ, viens réveiller en Andalousie le zèle pour le service de Dieu et pour la défense de la doctrine de notre vénéré prophète (sur qui soient le salut et la paix !). Il t'appartient, en défendant les fidèles opprimés, de te rendre digne, devant le Dieu très haut, des éternelles récompenses de l'autre vie, et des célestes rémunérations de Dieu; car il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu haut et puissant. Que son salut, sa divine miséricorde et sa bénédiction soient avec ton altesse. »

Cette première lettre était entièrement écrite de la main d'Ebn Abêd; elle était accompagnée d'une seconde conçue dans un esprit semblable, écrite par son kateb Abou Bekr ben Djédi; celle-ci néanmoins était plus dogmatique, et sentait le prêtre plus que le guerrier.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ;

» Louange à Dieu, maître de l'univers : que Dieu soit propice à notre seigneur Mahomet, le dernier des envoyés célestes, à sa famille et à tous ses compagnons.

» A l'émir très puissant par la grace de Dieu, émir des Musulmans, défenseur de la loi de Dieu, prince des Morabits, Abou Yakoub Youssouf ben Taschfyn, l'imam très illustre, le fakih qui sait par cœur un grand nombre de traditions, la merveille de son temps, le prodige de son siècle, que Dieu a

suscité pour élever aux nues sa religion véritable, de l'éclat et de la splendeur duquel Dieu éclaire toutes les parties de la terre, et de la perfection duquel il embellit et orne les créatures et nous tous qui suivons sa divine loi : que Dieu continue de lui prodiguer en ce monde et dans l'autre le trésor de ses miséricordes cachées. Amen. De la part de l'émir excellent par la grace de Dieu, favorisé de sa divine miséricorde, mettant sa confiance et son appui en Dieu, El Motamed ben Abêd : salut à la présence et à la souveraineté établies sur la foi et sur de respectables sermens, et dont la vérité et la solidité sont manifestes à tout le monde. Dieu a fortifié sa loi par la foi de l'unité et par la concorde, et nous a défendu de suivre les erreurs et les turpitudes des lois contraires à notre loi. Il a ainsi favorisé ses serviteurs d'un gouvernement nouveau qui enseigne l'austérité et la gravité des mœurs; car nous savons que Dieu t'a comblé de sa miséricorde, et a ranimé et ravivé par tes mains le zèle pour son service dans le droit chemin de la justice et de la vérité. Cette lettre est pour t'instruire de l'état de malheur où gémit l'Espagne. A nos peuples est survenue une calamité telle, qu'elle fait oublier les plus grandes et les plus affligeantes calamités passées, qui toutes sont restées anéanties et confondues dans l'énormité de celle qui leur a nouvellement succédé. La cause en est dans l'avidité et l'ambition d'un cruel ennemi qui nous fait la guerre sans relâche à feu et à sang, et dont le cœur est plein d'une haine et d'une inimitié si profondes pour notre loi et pour ceux qui la suivent, que l'on ne voit ni connaît aucun moyen de l'apaiser. Le pouvoir et l'orgueil de cet ennemi croissent et s'augmentent chaque jour, tandis que nous, en même temps, nous perdons courage et devenons faibles : les chrétiens ennemis se réunissent et se confédèrent pour notre ruine, et nous, pour notre malheur, nous ne nous accordons qu'à sommeiller, et à regarder avec indifférence notre ennemi s'élever et détruire nos frères; nous ne nous

sommes pas réunis une seule fois pour l'attaquer, ni pour la commune défense. Nous dormons d'une profonde léthargie et nous ne sommes pas plus réveillés par les coups continuels de la fortune ennemie que par les maux et les graves calamités qu'entraîne avec lui ce malheureux temps. Voilà qu'il nous a envoyé une lettre remplie de tonnerres et d'éclairs, où ne manquent pas, il est vrai, les promesses et les fausses paroles; mais pour nous persuader de lui céder nos villes et nos forteresses et de lui abandonner nos mosquées, afin de les remplir de ses moines, de mettre sur leurs minarets ses croix adorées, et de faire chanter ses messes et son rékiem là où se faisait le salat. Nul doute qu'il ne veuille nous chasser de nos demeures et les peupler de chrétiens. Dieu a formé en ta faveur, ô émir des Musulmans, une possession et un royaume dont il bénit la grandeur et l'élévation; il t'a fait son ministre et son envoyé, afin que par une résolution vertueuse tu aides les fidèles à soutenir l'édifice de sa loi, et participes en cette occasion à l'éclat de sa divine lumière. Tu sauras trouver des compagnons; tu ne manqueras point de soldats qui voudront acheter le paradis au prix de leur vie, qui aspireront à être inhumés avec leurs habits, leurs blessures et leur sang[1]. Si l'avidité des biens temporels te pousse, il ne manque point ici de riches tapis, de bijoux, d'or, d'argent et de précieux joyaux, de délicieux jardins, de sources claires et abondantes d'une eau courante, pure et cristalline; mais si, comme cela est en effet, ton cœur n'est mû que par le zèle du service de Dieu, et le désir d'acquérir les récompenses éternelles de l'autre vie, ici s'offre à toi l'occasion la plus favorable, car il ne se passe pas de jour où il n'y ait ici des combats à livrer, des lances et des épées à brandir. Ce paradis et ce bois sacré, Dieu les a ici placés, afin

[1] Allusion à ce verset du Koran : — « Inhumez les martyrs comme ils sont morts, avec leur habit, leurs blessures et leur sang. Ne les lavez pas; car leurs blessures, au jour du jugement, auront l'odeur du musc. »

que de l'ombrage des armes vous passiez à ceux sous lesquels il récompense sans fin le mérite des fidèles. Nous nous soutenons et défendons avec Dieu, ses anges, et l'espoir de vos secours, contre les infidèles qui nous font la guerre, animés et fortifiés que nous sommes par la divine parole qui a dit : « Tuez-les, car Dieu leur infligera des tourmens et des peines amères par vos mains, leur jettera sa malédiction, vous donnera la victoire contre eux, et accordera libéralement son salut aux nobles cœurs des fidèles. » Que Dieu nous réunisse enfin et nous rassemble en sa parole de l'unité, afin que nous nous aidions de la miséricorde que Dieu nous a faite en nous donnant sa loi pour lui en rendre grace, exalter son saint nom et en propager la connaissance ! Je le prie de m'accorder la grace de ne point m'égarer dans l'appel que je te fais. Que le salut de Dieu ainsi que sa miséricorde et sa bénédiction soient sur l'émir des Musulmans, défenseur de la loi de Dieu et soutien de la foi. »

Quoique pressé de la sorte, et par tous les mobiles propres à agir sur un cœur musulman, Youssouf répondit aux Andalous qu'il n'était pas prêt encore ; et Ebn Abêd résolut de convoquer à Séville une assemblée des docteurs et des princes de la loi, que menaçaient également les progrès de la puissance d'Alfonse, dans le double but d'y former une sainte ligue et de faire un appel en commun au héros musulman près de qui les efforts individuels des émirs avaient échoué. Ce fut un véritable concile ou champ de Mai musulman, auquel assistèrent en personne la plupart des rois arabes de l'Andalousie, divisés naguère par l'ambition, réunis maintenant par le péril et l'intérêt communs. Au nombre des personnages notables qui y assistèrent étaient le cadhi des cadhis de Grenade, Abou Djafar d'Alcoléa, le cadhi de Badajoz Ishak ben Mokynah, Abou el Walid el Bedji, le wazir Abou Bekr Mohammed el Kortouby, Abdallah ben Zeydoun, etc. Le cadhi des cadhis de Séville Abou Bekr ben

el Dahym présida l'assemblée. On y résolut d'écrire à tous les émirs d'Espagne, quelles que fussent leurs rivalités, aux walis et aux cadhis des villes et des châteaux, pour leur représenter le danger général, les exhorter à la défense commune de l'état contre les chrétiens, et les inviter à faire publier l'el-djihed (la guerre sainte) contre Alfonse, dans toutes les mosquées grandes et petites de leur juridiction. Mais on insista surtout sur l'urgence d'appeler solennellement et avec les plus vives instances le prince des Morabits africains à venir prendre part à leur sainte entreprise. Tout le monde fut de cet avis, excepté Abdallah ben Yakout[1], gouverneur de Malaga pour Ebn Abêd, lequel leur dit : qu'il ne convenait point d'attirer en Espagne les Musulmans morabits, gens sauvages, accoutumés aux déserts sablonneux de l'Afrique ; que ce serait comme s'ils faisaient venir les lions et les tigres les plus féroces que produisent ces déserts; que pour lui il se défiait de ces Musulmans, et croyait que si Youssouf ben Taschfyn venait en Espagne, il briserait sans doute heureusement les chaines que leur donnait Alfonse, mais qu'il les chargerait de chaînes plus lourdes et qu'ils ne pourraient briser ; qu'ils considérassent sous quelle pesante domination il tenait le Maghreb asservi, livré tout entier à ses compatriotes du Sahra ; que ce qui leur convenait le mieux, à eux, rois de l'Andalousie, c'était de se réunir, de faire cause commune en bons Musulmans, et de combattre ensemble contre Alfonse ; qu'il était certain que, par leur union, l'oubli de leurs discordes et de leurs intérêts particuliers, ils seraient supérieurs aux chrétiens.— « Soyez unis, et vous serez vainqueurs, leur dit-il. Ne souffrez point que les habitans des sables brûlans de l'Afrique viennent s'abattre sur nos terres comme des essaims dévorans de sauterelles, et promener leurs chameaux dans les champs délicieux de notre Andalousie. » Mais le vieux Ebn Yakout

[1] Conde l'appelle, c. 8, Zagout, et c. 14, Abdallah ben Zagout.

parla en vain: ces prudens discours ne furent point écoutés; on le traita de mauvais Musulman, de confédéré d'Alfonse ; ils l'excommunièrent comme ennemi de la loi, le maudirent et le vouèrent à la mort.

Telle était cette époque de fanatique grandeur. Entre deux périls également grands, ils avaient choisi sans hésiter le plus grand peut-être, matériellement parlant, mais à coup sûr le moindre selon leur foi. Ce n'avait pas été toutefois, ainsi que tous les documens historiques le témoignent, sans se bien rendre compte du double péril de la situation; et il en est touché quelque chose jusque dans l'excellente histoire des choses mémorables qui se sont passées en Espagne, de Rodericus Toletanus, qui écrivait d'après des mémoires arabes maintenant perdus :—« Comme les Andalous, dit-il, considéraient avec effroi leur puissance (la puissance des Almoravides), ils délibérèrent à l'envi sur ce qui valait le mieux, de garder les pourceaux des chrétiens ou les chameaux des Almoravides, et mus par le zèle de leur secte, ils préférèrent servir les Almoravides; dès-lors tous, tant ceux d'en deçà de la mer que ceux d'outre-mer, se mirent sous le commandement d'un seul roi[1]. » — L'assemblée nomma des ambassadeurs pour porter l'expression de ses vœux au roi de Marok ; et l'émir de Badajoz, Omar ben el Afthas, fut chargé en cette occasion d'écrire, au nom des émirs d'Espagne, au prince des Morabits, conformément aux décisions prises par la junte. Les émirs Ebn Abèd de Séville, Ebn Badys ben Habous de Grenade, Omar ebn el Afthas de Badajoz[2], Ebn Dzy el Noun (Yahya ben el Mamoun el Dhafer el Kader bi Ellah), l'émir détrôné de Tolède, pour

[1] Cumque Vandalutii eorum potentiam perpendissent, ad invicem tractaverunt, quid esset gratius, aut Christianorum porcos, aut camelos Almoravidum custodire, et sectæ suæ zelo commoti servire Almoravidibus elegerunt. Et ex tunc ultra marini et cismarini sub unius regis regimine servierunt (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VI, c. 31).

[2] Proprement son nom devrait s'écrire : Omar ben Mohammed ben Abdallah ben El Afthas.

lors maître de Valence; Mohammed ben Maan Moezz el Dawlah d'Almérie, le wali de Tadmir Abdallah hen Zeïdoun et Ebn Taher, de la famille des Tahérides de Murcie, faisaient partie de l'assemblée; il y eut jusqu'à treize émirs qui signèrent la lettre par laquelle ils priaient instamment Youssouf de les délivrer du puissant ennemi qui les opprimait.

Youssouf reçut l'ambassade des Andalous à Médina Fèz. Après avoir lu et écouté les lettres et les discours des députés, il en fit part aux membres présens de son meschouar et à ceux de sa famille, et leur dit: « Que vous semble de ces demandes et de ces réclamations des Andalous? » Ses compatriotes, nouveaux venus des déserts, qui entendaient pour la première fois nommer les chrétiens, lui dirent: « O émir des Musulmans, il nous semble qu'il est fort juste et très convenable que tout Musulman secoure son frère musulman qui croit en Dieu et en son prophète, et ce nous serait une chose honteuse et mal vue de Dieu, que de laisser un frère de notre loi, si peu éloigné qu'il n'y a entre nous et lui qu'un faible bras d'eau, seul et sans appui contre l'ennemi prêt à le dévorer d'une seule bouchée. Quoi qu'il en soit, fais, seigneur, ce qui te paraîtra le plus sage; car le pouvoir et le commandement souverain appartiennent à Dieu et à toi. »

Youssouf consulta ensuite en particulier son kateb Abd el Rahman ben Esbath, andalous d'Almérie, et le pria de lui dire son avis sur cette affaire. Le kateb lui répondit: « Seigneur, c'est à Dieu et à toi qu'il appartient de nous commander; il me semble donc à propos, non point de te donner conseil, mais de t'obéir comme il convient au plus humble de tes serviteurs. » — « Cependant, dit Youssouf, dis-moi ton avis et ce qu'il t'en semble, à toi. » — Le kateb répondit: « Il convient sans doute que tout Musulman secoure son frère musulman; mais j'ai, moi, certaines raisons qui s'opposent à ce que tu fasses l'eldjihed en Espagne. » — « Par ta vie, dit l'émir, quelles sont ces raisons? » — Et son kateb lui répondit: « O

émir des Musulmans, que Dieu te rende fort! tu n'ignores pas que l'Espagne est comme une île coupée et entourée par la mer de tous les côtés, si ce n'est vers certaines montagnes à l'orient. Les Musulmans en occupent une bonne partie qui va décroissant de jour en jour; les chrétiens ont le reste. C'est un pays étroit et coupé de montagnes, et c'est une prison pour ceux qui y entrent; celui qui y va n'en revient ordinairement jamais, et se voit forcé à demeurer sous l'autorité de celui qui y commande. Si tu y mets une fois les pieds, peut-être le retour ne sera-t-il plus ensuite en ton pouvoir. D'ailleurs, quelle amitié y a-t-il entre toi et ce soi-disant émir? quelle sécurité t'offre-t-il, et quelle ancienne parenté t'oblige à le secourir? Je crains, si Dieu favorise les desseins de celui qui s'intitule émir de Séville, qu'il ne te ferme ensuite le passage et le retour en Afrique, ce qui lui serait facile. Ainsi donc, si tu le trouves bon, écris-lui que tu ne peux y aller et excuse-t'en, à moins qu'il ne te livre l'île Verte, afin que tu y mettes des gens dévoués qui te rendent sûr du passage toutes et quantes fois qu'il te plaira. » — « En vérité, Abd el Rahman, dit le roi, tu m'as averti d'une chose à laquelle je ne pensais point. Tu dis bien; vois et écris-lui d'après tes idées, que j'approuve. » Abd el Rahman écrivit aussitôt au nom de Youssouf en ces termes :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux : de la part de l'émir des Musulmans, défenseur de la foi, rénovateur de la vocation des Musulmans, à l'émir généreux, confiant en l'aide de Dieu et appuyé en Dieu, El Motamed ben Abêd, dont Dieu veuille perpétuer, régler et modérer la libéralité par sa juste crainte, ainsi qu'il convient à sa divine majesté : salut de Dieu avec sa miséricorde et bénédiction. Cela bien entendu, nous avons reçu ta lettre et ta noble demande, et nous nous sommes fait instruire de son contenu. Tu nous appelles afin que nous t'aidions et te secourions, que nous te délivrions des maux et des calamités qui vous oppri-

ment, par suite du peu d'union et de fraternité qui est entre vous tous, les émirs de l'Andalousie, et du peu de secours que vous vous prêtez mutuellement. Pour ma part, je veux bien être votre bras droit et vous aider de ma personne et de mes troupes; car il est raisonnable et convenable que j'agisse en toute chose ainsi que Dieu l'ordonne en son Koran vénéré; mais il n'est pas possible que j'aille en Andalousie si vous ne remettez l'île Verte en notre pouvoir et en des mains de notre confiance, afin que l'on ne nous ferme ni empêche le passage toutes les fois que ce sera notre volonté. Si cela te parait bon, accorde-moi ce que je te demande, et sans délai j'irai à ton aide, s'il plaît à Dieu tout puissant. Salut accompli. »

Au retour des ambassadeurs à Séville, on délibéra sur la demande de Youssouf, et le prince Raschid dit à son père : « Que vous semble, seigneur? Pour moi je trouve exorbitante et non convenable la demande de l'émir du Maghreb, et elle augmente ma crainte et ma défiance. » Ebn Abêd lui répondit : « Ce que l'émir des Musulmans nous demande, mon fils, est peu de chose comparé aux bienfaits que nous recevrons de sa main, s'il vient en aide à notre nation et se porte défenseur de notre loi. » Aussitôt le prince Raschid assembla ses cadhis, et ils dressèrent l'acte de cession de l'île Verte à l'émir des Musulmans Youssouf ben Taschfyn et à ses descendans, sans réserve, de la part de l'émir de Séville, d'aucun droit sur elle ni pour lui, ni pour les siens, ni pour aucune créature humaine en son nom. Cet acte fut aussitôt envoyé à Youssouf, et ordre fut donné au gouverneur d'Algésiras, qui était le propre fils de l'émir de Séville, Yézid Radi Ellah ben Ebn Abêd, d'en sortir, lui et ses troupes, dès que le chef des Morabits africains viendrait ou enverrait en prendre possession.

Dès que Youssouf vit l'acte en forme de la donation de l'île Verte, il commença à se préparer à passer en Espagne.

Il assembla ses caïds et ses gens de guerre, les appelant à Marok et leur annonçant son projet de passer en Espagne pour faire la guerre aux chrétiens. Léon l'Africain qui, comme Ebn Abd el Halim, attribue à Youssouf et non à Abou Bekr la fondation de Marok, donne la raison politique qui porta Youssouf à choisir l'emplacement dont il s'agit, plutôt que tout autre, pour l'édification d'une ville nouvelle. Marok est sur le chemin même du désert, et forme une station commode et naturelle à la descente et au débouché de l'Atlas[1]. En peu de temps il y réunit de nombreuses troupes, avec lesquelles il se mit en marche pour Ceuta. Dans son impatience de voir arriver Youssouf en Espagne, soit pour hâter, autant qu'il serait en lui, le départ de l'émir des Musulmans, soit pour se le rendre favorable et avec la pensée de jouer le second rôle dans cette grande émotion, Ebn Abêd s'embarqua à Séville avec une suite brillante de scheiks et de guerriers des plus nobles tribus d'Andalousie, et fit voile pour la côte la plus voisine du Maghreb. Il débarqua non loin de Tanger, et se porta aussitôt au devant de Youssouf, qu'il rencontra campé à l'entrée d'une plaine des dépendances de Tanger, au lieu appelé Belilla, à environ trois journées de Ceuta. El Motamed parvint avec son escorte jusqu'à l'entrée de la tente du souverain des Morabits. Là les gardes l'arrêtèrent. « Allez dire à l'émir des Musulmans, répondit-il, qu'Ebn Abêd est à sa porte[2]. » Youssouf lui fit le plus aimable accueil ; ils causèrent de l'état de l'Espagne. Ebn Abêd lui peignit de couleurs plus sombres encore qu'il ne l'avait fait dans ses lettres l'état désespéré des choses en

[1] Marocco è città grandissima, delle maggiori del mondo, e delle piu nobili di Africa. È posta in una grandissima pianura, lontana da Atlante quasi quatordici miglia. Fu edificata da Giuseppe figliolo di Tesfin re del popolo di Lontuna, nel tempo che egli entrò con la sua gente in quella regione e feccela per seggio e residenza del suo regno acanto il passo di Agmet, il quale trapassa Atlante, e va al diserto, dove sono le habitationi del detto popolo (Leone Africano, dell' Africa IIª parte, p. 17).

[2] Proprement à la portière de sa tente.

Andalousie, en présence du terrible ascendant qu'avait pris Alfonse depuis qu'il était maître de Tolède. Le Satan chrétien venait tout juste (la nouvelle en était arrivée d'hier en Andalousie) d'asseoir son camp devant Saragosse, en jurant qu'il n'en décamperait point qu'il n'y fût entré, ou que la mort interviendrait entre lui et sa volonté. En vain le roi arabe qui y commandait, Ahmed Abou Djafar El Mostaïn ben Houd, lui avait offert, pour qu'il s'éloignât, de lui payer le tribut du zécat et de l'alhodéïra ; Alfonse avait répondu qu'il ne lui imposerait ni zécat ni alhodéïra, parce que tout, l'argent et la terre, lui appartenaient, et il avait fait investir et serrer la place de plus près[1]. Youssouf ben Taschfyn rassura Ebn Abèd, et l'engagea à retourner dans son pays. « Reprends le chemin de l'Andalousie, lui dit-il, et prends soin de tes affaires ; car je vais m'y rendre sur tes pas, s'il plaît à Dieu tout-puissant. Je serai votre général, et nous vaincrons. Je te suivrai de près[2]. » Ebn Abèd revint à Séville, et Youssouf entra dans Ceuta. Il y mit la paix et l'ordre ; il en rétablit les affaires et les navires, et disposa tout ce qui était nécessaire pour le passage. Il y fut joint successivement par les troupes et les armées qu'il avait convoquées à la guerre sainte. Il vint de nouvelles nations le trouver, et des tribus et des familles tout entières arrivèrent à lui du Sahra, des pays méridionaux de l'Afrique, du pays de Zàb, du Maghreb el Awsat et de l'Ifrikya. Il fit préparer les vaisseaux, passa la revue de ses troupes, dont les tentes et les camps couvraient au loin la campagne jusque vers Tetouan et Tanger. Il commença à faire transporter les troupes en Espagne, et en quelques jours la multitude qui passa fut telle, que le créateur seul put la compter.

Cette multitude infinie débarqua dans l'Ile-Verte, et campa sur ses rivages. Elle se répandit ensuite sur les rivages occi-

[1] Ebn Abd el Halim. c. 16, p. 95.
[2] Ibid., l. c.

dentaux de la baie de Gibraltar. Quand toute l'armée eut ainsi traversé le détroit, et que les différens corps de guerriers pour la religion eurent planté leurs tentes dans les campagnes qu'arrosent le Guadalmesi et le rio de la Miel, dont les eaux suffisaient à peine à les abreuver, Youssouf ben Taschfyn, accompagné d'Ibrahim son fils, passa lui-même le dernier, à la tête d'un corps composé des généraux et des grands capitaines d'entre les Morabits, des plus braves et des plus vertueux de leurs officiers[1]. Au moment du départ, dès qu'il fut entré dans son navire et s'y fut placé, il éleva ses mains vers le ciel, invoqua le Dieu très haut, et dit dans sa prière : « Mon Dieu, si ce passage que j'entreprends doit être pour le bien des Musulmans, toi, Seigneur, qui le sais, apaise et tranquillise cette mer; mais s'il ne doit point leur être utile, rends-la orageuse et soulève-la de manière à ce qu'elle empêche ma traversée. » Au même instant Dieu apaisa la mer qui, peu auparavant grosse et houleuse, devint calme et tranquille, de telle sorte que son vaisseau atteignit en peu d'instans le bord opposé[2]. La traversée fut en effet la plus courte possible, puisque, s'étant embarqué à Ceuta vers midi, le jeudi 15 de rabi-el-awal 479 (30 juin 1086), il arriva assez à temps à Algésiras pour y faire la prière d'el-dohr, qu'il est prescrit de prononcer entre midi et une heure. Ebn Abêd l'y reçut à la tête de tous les

[1] Le Guadalmesi et le rio de la Miel, dont il est question dans ce récit, sont nommés dans El Édris (ivme climat, 1re part.), le premier Wad-el-Nassa (la Vallée des Femmes) et le second Nahr-el-Aasel (la Rivière-du-Miel). Ce dernier nom est littéralement l'équivalent arabe du fluvius Mellis des anciens, dont les eaux baignaient Mellaria, patrie de Pomponius Mela, située, selon nous, à la place même où s'élève aujourd'hui Algesiras-la-Vieja, sur la rive droite du rio de la Miel.

[2] Yahya, l. c. — Ebn Abd el Halim dit plus simplement : — « Dès qu'il se fut embarqué et assis sur le pont du navire, il leva ses mains vers le ciel, invoqua le saint nom de Dieu, et dit dans sa prière : — « Mon Dieu, si ce voyage que j'entreprends doit être utile au bien des Musulmans, toi, Seigneur, qui le sais, facilite-moi le passage de cette mer ; sinon, rends-le si difficile que je ne puisse pas arriver à l'autre rivage. » Dieu lui facilita le passage, et son vaisseau atteignit dans le temps le plus bref le rivage opposé. »

rois et princes de l'Andalousie, joyeux de son arrivée[1]. Le wali de la place, Abou Khaled Radi Ellah Yézid, fils cadet d'Ebn Abêd, lui en présenta les clefs, et le soir même Youssouf tint conseil avec les émirs, les caïds et les cadis d'Espagne au sujet de l'expédition. Pendant le temps que l'armée de Youssouf demeura campée là, elle restaura les murs de la ville, située en face de l'île, sur le rivage voisin, dans les parties qui étaient ouvertes, releva quelques tours qui étaient abattues et ruinées, et creusa un fossé autour des murailles; on approvisionna la citadelle de l'île de vivres et de munitions pour un grand nombre de jours; et Youssouf y mit à demeure une garnison de troupes choisies parmi ses frères de la tribu de Lamtouna, en faveur desquels il l'érigea en fief militaire héréditaire, à la charge par eux de la garder à toujours en son nom et en celui de ses descendans. Ce fut là la première entrée de l'émir Youssouf en Espagne, des quatre qu'il y fit en sa vie, ainsi que nous le verrons par la suite. Ebn Abêd se rendit à Séville, afin d'y préparer des provisions et des présens pour les Morabits; et, après avoir mis ordre à toutes choses à Algésiras, Youssouf se mit en marche avec son armée vers Séville. Quelques-uns disent qu'Ebn Abêd rencontra Youssouf à peu de distance d'Algésiras, et qu'en arrivant devant lui, il fit mine de mettre pied à terre par politesse, afin de lui baiser les mains; mais Youssouf ne le permit pas, s'avança pour le saluer, et se mit aussitôt à converser avec lui et à discourir spirituellement de toutes choses; ce qu'il fit chemin faisant jusqu'à Séville, s'informant de tout, de l'état des

1 Casiri, d'après El Homaïdy, mentionne, outre Ebn Abêd, cinq de ces rois : — Quum Alphonsus rex, dit-il, urbe Toleto expugnata anno Egiræ 478, Christi 1085, mense Moharramo, plurimis victoriis elatus, Arabum reges vectigales fecisset, Almotamedus sibi metuens, Josephi ben Taschphini Africæ regis opem per litteras implorat. Eum inde advenientem Ebn Abad lætus cum cœteris Hispaniæ regibus Hispali excepit, quos inter recensentur Badis ben Habus, Ben Gazon, Ben Zaïdun, Ben Alaphthas, Ben Zenon.

arts, des richesses du pays, du caractère et des qualités de chacun des émirs qui l'avaient appelé, etc. Par une prévoyance qu'Ebn Abèd avait conseillée, les chameaux de Youssouf portaient à l'avant-garde des barques et des bateaux plats pour passer les rivières qui se présenteraient sur son passage. L'armée trouva partout sur sa route des tentes dressées et des vivres en abondance; car tout avait été préparé par Ebn Abèd pour bien recevoir ses nouveaux alliés. La distribution des logemens et des parts se faisait avec le plus grand ordre, suivant le rang ou la noblesse de chacun; et Ebn Abèd, dans son ardent désir d'abaisser l'orgueil d'Alfonse, ne pouvait dissimuler sa joie à la vue de cette armée formidable, dont les Molatsamyns formaient la plus grande partie, troupe de l'aspect le plus étrange, à la chlamyde de peau d'antilope, aux longues piques de fer sans haste de bois, à l'épée démesurée; et il tint dès lors pour certain que cette campagne contre Alfonse serait des plus heureuses.

Le bruit de cette arrivée des Morabits vola au camp et à l'armée du roi Alfonse, qui était devant Saragosse, et il leva aussitôt le siége avec le projet de marcher à la rencontre du roi des Musulmans. Alfonse tint conseil avec ses généraux, et il appela à lui le roi des chrétiens Ebn Radmir (que Dieu maudisse!) et le Barhanis (il s'agit, je crois, de Bérenger de Barcelone), dont le premier, à ce que nous apprend notre auteur, tenait assiégée Médina-Tartouscha (Tortose), et le second courait le pays de Valence: ils vinrent tous les deux à son aide avec leurs troupes et se joignirent à lui. Il fit également appeler des troupes de la Djalykya, de la Kaschtélya et de Bayona, et il lui vint de toutes ces provinces une foule innombrable. Lorsque ces troupes d'infidèles se furent réunies avec celles du roi Alfonse et qu'il les eut à sa disposition, il assembla ses généraux et ses comtes, et l'on convint qu'il était à propos de marcher à la rencontre du

roi Youssouf ben Taschfyn et de l'armée des Morabits [1].

L'armée des Musulmans avait été distribuée par Youssouf, dans un ordre qu'elle ne quitta plus de toute la campagne. Abou Souleïman Dawd ben Aïscha, l'un des plus braves cavaliers des Lamtounes, marchait devant lui à la tête de dix mille chevaux morabits ; en avant de tous marchaient les émirs andalous, Ebn Hammadah, saheb d'Almérie, Ebn Habous ben Badys, saheb de Grenade, Ebn Moslémah, saheb de Soghr-el-Aala ou de la frontière la plus avancée (à ce que je présume du côté du Portugal), Ebn Dzy el Noun de Valence, Ebn el Afthas de Badajoz, et les walis Ebn Azoun, Ebn Ghadzoun et Ebn Zeïdoun. Youssouf voulut que tous ces émirs et seigneurs avec leurs Andalous formassent un seul corps d'armée sous le commandement d'Ebn Abêd de Séville. L'armée des Morabits formait une autre division distincte ; et ils marchaient de telle manière, que le lieu que quittait le matin Ebn Abêd était occupé le soir par Youssouf avec ses Morabits. Ils continuèrent ainsi leurs marches depuis Algésiras jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à Medina-Arkouscha (Arcos), où ils s'arrêtèrent trois jours.

C'est de cette ville que Youssouf ben Taschfyn écrivit à Alfonse pour le sommer de payer tribut, ou de combattre, ou d'embrasser le mahométisme. Cette invitation orgueilleuse, mais de précepte dans la religion musulmane, souleva sa colère, et il chargea avec hauteur le messager porteur de l'arrogante sommation d'aller dire à l'émir son maître qu'il ne se fatiguât pas à marcher, qu'il allait le trouver [2].

Youssouf et ses Morabits arrivèrent cependant à Séville, où l'armée s'arrêta quelque temps, non-seulement pour se reposer, mais aussi afin de préparer tout ce qui était nécessaire pour la campagne. Les émirs d'Andalousie commandè-

1 Ebn Abd el Halim, p. 95 de l'original.
2 Ibid., p. 96.

rent à leurs troupes de rejoindre l'armée sur la route de Badajoz; et de toutes les provinces se rassemblèrent les Musulmans d'Espagne. L'émir d'Almérie s'excusa seul, parce qu'il avait près de lui un voisin chrétien qui lui donnait du souci [1]. L'émir d'Algarbe envoya en avant son frère El Mostansir, afin de préparer des vivres suffisans pour les hommes et les chevaux. Lorsque tous les émirs et chefs des cités furent ainsi arrivés avec leurs bannières, on renvoya les gens que l'on jugea inutiles pour le combat, et aussitôt l'armée partit de Séville pour Badajoz.

On raconte qu'avant de sortir de Tolède, le roi Alfonse eut en songe une effrayante vision qui le remplit de terreur, et il ne la vit pas une, mais plusieurs fois. Il lui sembla en songe être à cheval sur un éléphant; qu'à son côté était suspendu en l'air un tambour, et qu'étant ainsi placé, lui-même frappait ce tambour, ce qui faisait un bruit prodigieux, dont il avait tant de peur et d'épouvante, qu'il s'éveillait aussitôt surpris et effrayé. Et comme ce n'était pas le rêve d'une seule nuit, mais de plusieurs, il lui parut que ce devait être quelque chose d'extraordinaire; et, bien qu'il sût que les rêves ne sont d'ordinaire que des apparences vaines provenant de diverses causes naturelles qui excitent l'imagination, néanmoins il pensa que souvent Dieu représente ces grandes choses à l'esprit dans l'état de repos et de tranquillité comme pour lui faire entrevoir les choses et les grands événemens à venir. Une nuit donc que cette vision l'avait éveillé plein d'effroi et de souci, il demeura les yeux ouverts et inquiet jusqu'à ce qu'il fît jour, et, dès le matin, il fit appeler les plus instruits et les plus savans des chrétiens, les évêques, les clercs, ainsi que les rabbins des juifs, ses vassaux, ceux-ci lui paraissant plus experts en ces divi-

[1] Il y a dans l'arabe *tadji nasroun*, tyran nazaréen. Conde se sert du mot *frontero*. C'était probablement le Cid.

nations et explications de songes. Les ayant fait venir en sa présence, le roi leur fit un récit complet de son rêve, qu'il leur rapporta dans tous ses détails et avec le plus grand ordre ; et il ajouta : « Ce qui m'étonne et m'effraie le plus, c'est cet éléphant extraordinaire, animal qui ne naît et n'existe point dans nos pays ; et, en outre, ce tambour que j'ai vu n'est point de la forme et de l'espèce de ceux dont nous nous servons ou que nous avons vus en Espagne : tout cela me surprend; voyez donc ce que ce peut être, ce que cela signifie, et apprenez-le-moi bientôt. » Les savans se retirèrent, commentèrent la vision du roi, et revenus devant lui, lui dirent : « Seigneur, cette vision ou songe signifie que tu vaincras cette grande armée que les Musulmans ont rassemblée contre toi; que tu pilleras leur camp et t'empareras des richesses qu'ils portent avec eux ; que tu occuperas leur pays, et reviendras victorieux, avec une honorable et glorieuse renommée qui publiera partout ton *triomphe* ; car l'éléphant sur lequel il te semblait être monté est ce roi Youssouf ben Taschfyn, maître des vastes pays de l'Afrique, lequel, ainsi que l'éléphant, est né dans les déserts et en est sorti pour que tu le vainques et que tu montes sur lui, malgré sa grande puissance; le tambour étrange que tu frappais, signifie la renommée extraordinaire et sans égale de ta victoire, qui se répandra et s'entendra dans le monde entier. » Le roi, ayant écouté attentivement cette explication, leur dit : « Il me semble que vous êtes bien loin de la véritable interprétation de mon rêve; car mon cœur me donne, et certes il n'a point coutume de me tromper, des avertissemens qui m'effraient et m'épouvantent. » En disant cela, il tourna la tête vers quelques seigneurs musulmans, et leur dit : « Connaissez-vous par hasard quelque imam de votre nation qui s'entende à expliquer les songes? » Ils répondirent que oui; qu'à Tolède même, il y avait un fakih des plus savans qui professait dans une mosquée, lequel pourrait le

faire à sa satisfaction. Il leur ordonna de l'amener en sa présence pour causer de cette affaire avec lui. Ils allèrent le chercher ; c'était le fakih Mohammed ben Issa, natif de Maghama. Ils lui dirent que le roi le faisait appeler et désirait le voir. Il leur demanda s'ils savaient pourquoi. Ils lui dirent ce qu'ils avaient compris à cet égard, et que le roi désirait qu'il lui expliquât son rêve. Le fakih leur dit : « A Dieu ne plaise que je foule le seuil d'un infidèle pour un tel motif. » Comme ils lui représentèrent l'énormité de ce refus, et combien il était peu convenable à l'égard d'un si puissant roi, le fakih leur dit : « Dieu est mon seigneur et mon appui, et dans ses mains est le mal comme le bien qui peut m'arriver. » Les cavaliers musulmans furent vivement contrariés de ce refus; ils l'excusèrent de leur mieux auprès du roi, en lui disant que c'était un homme humble et un fakih austère ; que ces gens-là ne se croient pas permis d'entrer dans les palais et maisons des grands, et comme c'est un scrupule de sa loi, de son humilité religieuse, il paraît excusable. « Si donc votre Altesse le trouve bon, ajoutèrent-ils, nous-mêmes, avec votre royale permission, nous raconterons votre rêve au savant, et nous vous rapporterons l'explication qu'il nous en donnera, qui, nous l'espérons, sera la véritable. » Le roi se paya de leur dire, leur fit le récit de son rêve, et là-dessus ils retournèrent au fakih Mohammed ben Issa, de Maghama, lequel était en ce moment occupé à lire le Koran dans la mosquée qu'il habitait, et dont il était mokri. Ils lui dirent en détail la vision d'Alfonse, et le prièrent de la méditer, qu'il était important et grave pour eux de satisfaire au désir du roi. Le fakih, après quelque méditation, leur dit : « Allez au roi, et dites-lui que l'accomplissement de sa vision est prochain, et qu'elle signifie qu'il subira une complète déroute ; qu'il fuira avec un petit nombre des siens, et que la victoire restera aux Musulmans; que cette explication est tirée du Koran vénéré, où il est dit : « Ne voyez-vous point ce que fit

votre Dieu à ceux de l'éléphant? Ne les a-t-il pas réduits au néant, et n'a-t-il pas renversé leurs odieux projets? N'a-t-il pas envoyé sur eux les oiseaux de Babil? » — « Vous le savez, ajouta le fakih, ces paroles rappellent la déroute et la défaite du roi des Abyssins, Ibrahim, lorsqu'il s'éleva avec une puissante armée contre l'Arabie, voulant détruire la maison de Dieu Alharam. Il venait monté sur un énorme éléphant, et Dieu envoya contre lui les oiseaux de Babil, qui, avec des pierres de feu ardent, détruisirent cette armée et renversèrent les vains projets du roi d'Éthiopie, changeant sa pompe et son orgueil en abaissement et en poussière. Quant au tambour que le roi dit avoir vu suspendu en l'air sans point d'appui, et que lui-même frappait, il signifie que le jour où l'on entendra le fracas des tambours et des trompettes sera un jour d'effroyable mêlée et de grand dommage pour les infidèles. » Les seigneurs rapportèrent fidèlement, quoique à regret, cette explication au roi, qui changea de couleur en l'écoutant, et leur dit : « Par Dieu, si votre fakih me ment, je le traiterai de manière à ce qu'il serve d'exemple..... » Mais on raconte que lorsque le fakih apprit cette terrible menace du roi, il la méprisa et dit : « Ni le roi ni personne ne peut me faire de mal sans la volonté de Dieu [1]. »

Quoi qu'il en soit de ce récit, et malgré la prédiction sinistre du vieux fakih, Alfonse, lorsque les troupes qu'il avait appelées à lui furent rassemblées à Tolède, leur annonça le but de l'expédition dans la revue qu'il en fit, et marcha vers l'Estramadoure à la rencontre de Youssouf et de l'armée musulmane.

Les préparatifs de la campagne avaient occupé Youssouf et les émirs andalous depuis le débarquement du premier à Algésiras, qui avait eu lieu, ainsi que nous l'avons vu, le 30 juin. On était vers le milieu d'octobre. Il n'avait pas fallu

[1] Yahya, c. 17.

moins de trois mois et demi pour mettre en mouvement d'aussi fortes masses que celles dont nous parlent les historiens. La foule des Berbers qui accompagnaient Youssouf était telle (on nous l'a dit déjà, et un auteur chrétien le confirme), que ni lui, leur roi, ni aucun autre homme n'en savait le nombre, connu de Dieu seul [1]. Ils couvraient la face de la terre à la manière des sauterelles, dit Roderich Ximénez [2]. Alfonse avait, à ce qu'il semble, le diable s'étant déclaré son adversaire, essuyé une défection à l'ouverture de la campagne : une panique avait saisi bon nombre des siens, et plusieurs milliers d'entre eux s'étaient enfuis, personne ne les poursuivant [3]. Son armée, toutefois, au dire d'un auteur arabe, se composait de quatre-vingt mille chevaux, dont quarante mille pesamment armés étaient couverts de fer, et les autres, en partie arabes, dont il y en avait trente mille à son service, étaient de cavalerie légère. Trente mille Musulmans et quarante mille juifs faisaient ainsi partie de cette armée, dont Ebn Abd el Halim porte le nombre des fantassins à deux cent mille. De même il y avait dans l'armée musulmane divers corps de cavaliers ou de Mamelouks chrétiens, sans compter ceux qui, comme ce Garcie Ordoñez dont il sera question plus loin, vendaient le service de leurs hommes aux infidèles contre leur propre patrie. Enfin, quelques chrétiens de l'Italie subalpine et beaucoup de Franks étaient venus à cette guerre, mus du même esprit qui plus tard entraîna l'Europe sur l'Asie, pendant que l'Espagne continuait la croisade commencée depuis tantôt quatre siècles dans son propre sein [4].

1 Jucef Bentaisafim, quem sibi in regem assumpserant, necnon ipse Jucef multa millia Barbarorum transmarinorum, Moabitarum, Arabumque secum traduxerat, quorum numerum nec ipse, eorum rex, nec aliquis homo scire poterat, nisi solus Dominus (Chr. Lusit., p. 405).

2 Et effusi sunt super terræ faciem ut locustæ.

3 Diabolo adversante timor magnus invasit plurimos nostrorum, et fugerunt ex eis multa millia, nullo persequente (Chr. Lusit., l. c.).

4 ..... Unanimiter convenerunt cum rege nostro Christiani a partibus Al-

Avec ces troupes Alfonse arriva sur la rive droite du Guadiana comme Youssouf venait d'asseoir son camp sur la rive gauche, à quatre lieues à l'est de Badajoz, dans les bois et les plaines appelés de Zalaca. El Motamed, avec les autres princes andalous, s'avança et descendit de l'autre côté d'une montagne, de manière que les deux grandes divisions de l'armée musulmane formaient deux camps séparés. Entre les deux corps d'armée et l'armée des chrétiens passait le fleuve de Bathalyousch. Les uns et les autres buvaient de son eau. De l'un à l'autre bord, les champions, prêts à en venir aux mains, s'observaient, et la partie caractéristique du costume des Molatsamyns était surtout un objet d'étonnement pour le plus grand nombre des chrétiens d'Alfonse, pour qui ce costume était tout-à-fait nouveau[1].

La croix brillait aux bannières de Castille et de Léon. Sur les drapeaux et les étendards de Youssouf étaient inscrits les fameux versets du Koran :

« Assurément nous t'avons accordé une victoire illustre. Dieu t'a pardonné tes péchés passés et présens, afin d'accomplir sa grace sur toi, de te diriger dans la voie droite, et de t'aider de son puissant secours. C'est lui qui a fait descendre le repos et la tranquillité dans le cœur des fidèles, pour augmenter leur foi d'une foi nouvelle. A Dieu appartiennent les armées des cieux et de la terre[2]. »

Youssouf fit sommer pour la seconde fois Alfonse ou d'abandonner la foi du Christ et de se faire Musulman, ou de lui

pes, multique Francorum in adjutorium ei affuerunt (Chr. Lusit., p. 405). — El Homaidy donne un chiffre moindre que les autres auteurs musulmans : Obvius illi (Iucephi ben Taschphini), dit-il, fit Alfonsus cum quadraginta equitum, et centum peditum millibus (ex supplemento Alhomaidi, in Casiri).

1 Voyez ci-devant, p. 375.

2 Ces paroles composent les versets 1, 2, 3 et 4 de la 40me sourate du Koran. Elles figurent encore aujourd'hui sur les drapeaux et les étendards des Musulmans, et ont conservé le privilége d'enflammer leur courage dans les combats contre les infidèles.

payer le tribut, et de se reconnaître son vassal. Dans la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, il lui disait : « J'ai appris, ô roi Alfonse, que tu désirais avoir des vaisseaux pour passer dans mes terres, à ma recherche. Or, tu vois que je t'ai épargné cette peine, et que je viens en personne te chercher sur les tiennes. Dieu nous a réunis sur ce champ afin que tu voies la fin de ta présomption et de ton envie. » Cette lettre ayant été remise entre les mains d'Alfonse, le porteur racontait qu'après l'avoir lue, il la jeta à terre en courroux, et dit avec beaucoup de colère et de hauteur au messager : « Va, et dis à ton émir qu'il ne se cache pas, que nous nous verrons dans la bataille. »

Trois jours entiers se passèrent ensuite, pendant lesquels ils ne cessèrent de s'envoyer des ambassades jusqu'à ce qu'ils s'accordèrent tous à donner la bataille le lundi 14 de redjeb 479. Bien que ce jour eût été choisi à la demande d'Alfonse, El Motamed craignit quelque piége, et il fit avertir Youssouf de se tenir prêt à tout évènement, nonobstant ce qui avait été convenu, et disposé à combattre, parce que l'ennemi était coutumier d'embûches et de stratagèmes. Dans la nuit du jeudi 10 de redjeb au vendredi 11, El Motamed ben Abèd disposa ses troupes, rangea son armée en bataille et se prépara au combat, et il dépêcha des espions, montés sur des chevaux légers, pour surveiller les mouvemens de l'ennemi, et lui en donner avis. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au point du jour du vendredi. Pendant qu'El Motamed faisait la dernière prosternation de la prière de l'aube, et qu'il commençait l'oraison, arrivèrent les cavaliers qui observaient l'ennemi, en grande hâte, et l'un d'eux lui dit : « Mouley, l'ennemi commence à s'ébranler contre les Musulmans avec une multitude innombrable pareille à d'épaisses nuées de sauterelles. » Il envoya aussitôt cet avis à Youssouf, et l'on raconte que dans ce moment Ebn Abèd consulta un astrologue à lui, lequel, après avoir tracé ses figures, lui dit : « Mouley,

ce jour sera très funeste si les Musulmans vont à la bataille.» Ebn Abêd ne voulut point dire cela à l'émir des Musulmans non plus qu'aux autres émirs, afin de ne pas les effrayer, et aussi un peu, dit l'écrivain Moghrebyn, pour ne pas leur paraître un esprit timide et superstitieux, ajoutant foi aux prédictions astrologiques. Il envoya seulement donner avis de la marche des ennemis, qui « s'avançaient semblables à d'épaisses nuées de sauterelles, » à Youssouf ben Taschfyn, qu'il trouva préparé à combattre, ayant disposé ses escadrons tout le long de la nuit. Personne n'avait dormi cette nuit-là au camp de Youssouf. L'émir des Musulmans envoya son victorieux général Dawd ben Aïscha avec un corps de volontaires des principaux d'entre les Morabits et des plus heureux, pour ouvrir l'attaque. Dawd fils d'Aïscha n'avait point son pareil dans toute l'armée des Morabits en résolution et en courage, et il se mit en mouvement avec ses braves cavaliers. L'ennemi de Dieu, le tyran Alfonse avait partagé son armée en deux corps; ses plus vaillans éclaireurs s'avancèrent d'abord et engagèrent une escarmouche avec ceux d'Ebn Aïscha, qui ne furent pas heureux et se retirèrent battus. Les uns et les autres étant retournés à leurs almahallas et dans leurs lignes, peu d'heures après on commenca à entendre de nouveaux cris, un fracas de voix et de trompettes, et l'émir de Séville ordonna à son astrologue de faire une nouvelle observation; il trouva que la conjonction des astres était en ce moment-là très favorable et promettait une glorieuse victoire aux Musulmans. Comme Ebn Abêd était excellent poète, il envoya aussitôt cet avis à l'émir Youssouf en quatre vers :

« La colère de Dieu, à la nation chrétienne envoie par ton épée le
» carnage et la mort;
» Le ciel annonce le destin de la victoire et un jour heureux pour les
» Musulmans. »

Youssouf, qui avait été fort attristé par l'issue de l'escar-

mouche, se ranima à cette nouvelle; il parcourut aussitôt à cheval toutes ses troupes, et se réjouit de les voir en cet instant si bien disposées à combattre. Alfonse fit donner le signal d'une attaque générale, et marcha, avec la division qu'il commandait en personne, contre l'émir des Musulmans ; il se rencontra d'abord avec l'avant-garde commandée par le caïd Dawd ben Aïscha ; les Morabits soutinrent le choc avec la plus grande fermeté. Mais le maudit les accabla encore par la multitude de ses soldats, et peu s'en fallut qu'il ne les défît entièrement. Au milieu des cris, des insultes et des menaces, les guerriers combattirent corps à corps, dans une mêlée confuse ; les épées brisées, les lances rompues couvrirent la terre de leurs débris. Le second corps de l'armée du maudit, commandé par Albar Hanesch et par Ebn Radmir, marcha contre l'armée d'El Motamed ben Abêd, qu'il enfonça[1]. La déroute des princes arabes andalousiens dura jusqu'à leur quartier, situé au bord de la rivière de Bathaliousch ; car aucun ne tint ferme, à l'exception d'El Motamed fils d'Abêd et de son escadron. Seul cet escadron soutint sans tourner le dos le choc des chrétiens, tandis que les autres émirs d'Andalousie fuyaient en désordre vers Badajoz.

Youssouf, averti de la déroute des troupes des princes ara-

[1] Je ne saurais dire au juste quel était cet Albar Hanesch ou Alber Hanès dont il est fait plusieurs fois mention dans le récit d'Ebn Abd el Halim. Moura, qui l'écrit Albarhanax, veut que ce soit Sancho, roi de Navarre ; mais c'est une erreur qui ne souffre pas l'examen. J'ai cru un moment que ce pouvait être le comte Bérenger de Barcelone, dont le nom pouvait être facilement altéré par les Arabes en Alberanesch. Mais je crois plus juste de penser que c'était seulement un général ou un comte illustre de la cour d'Alfonse, et probablement le même dont les Arabes nous ont parlé déjà sous le nom d'El Barhan à propos de l'ambassade d'Alfonse à Séville.—Albar Hannez prisó Cuenca de Moros en el mes de julio era MCLI (1113), nous disent les Ann. Toled. 1eros (p. 387), et un peu plus loin : Los de Segovia, despues de las octavas de Pascua mayor, mataron à Albar Hannez era MCLII (1114). Quant à Ebn Radmir, c'était Sancho, fils de Ramire, roi d'Aragon depuis 1067, et de Navarre depuis 1076, qui, mettant en oubli tout esprit de rivalité, avait joint ses forces à celles du roi de Castille pour repousser les Almoravides.

bes et de la fermeté d'El Motamed et de Dawd, fils d'Aïscha, qui soutenaient seuls le combat sans lâcher pied, envoya son caïd Syr ben Abou Bekr à la tête des tribus arabes de Zénétah, de Mossamédah et de Ghoméra avec toutes les tribus de Berbers qui étaient dans son camp, au secours de Dawd, fils d'Aïscha et du fils d'Abèd, et il marcha lui-même à la tête des troupes de Lamtouna et des tribus morabites de Sanhadjah vers les quartiers et les tentes d'Alfonse, qu'il attaqua, pendant qu'Alfonse était occupé à combattre Dawd, fils d'Aïscha. Il y pénétra sans trouver beaucoup de résistance, renversant et tuant les soldats et les officiers qu'Alfonse y avait laissés pour les garder et les défendre, et y fit mettre le feu de toutes parts. Ceux qui échappèrent à ses coups s'enfuirent en déroute vers Alfonse, qui vit arriver à lui de son camp ses cavaliers fugitifs, aux trousses desquels était Youssouf qui les poursuivait avec son arrière-garde, tambours battans et enseignes déployées.

Alfonse était au plus ardent de la bataille, et il avait déjà vaincu et mis en déroute ceux d'Ebn Aïscha, dont les troupes fuyaient en désordre devant lui, lorsque les fugitifs de son camp arrivèrent près de sa personne. Il apprit par eux l'incendie et le pillage de ses tentes et de ses richesses, le massacre des défenseurs du camp, et la captivité des femmes qui l'avaient suivi à cette guerre. Alfonse fit faire aussitôt volte-face à ses soldats, et se porta contre Youssouf, qui, de son côté, se mit en devoir d'abattre l'orgueil des chrétieus; en sorte que le combat s'enflamma entre eux, et fut tel qu'on n'en avait vu encore de mémoire d'homme. L'émir des Musulmans, monté sur une cavale, courait entre les rangs des Musulmans, les excitant et les encourageant à combattre pour la religion et à tenir pied ferme dans la voie de Dieu, leur disant : « O compagnies de Musulmans; allons! courage! comportez-vous vaillamment dans ce combat et ce saint eldjihed; Dieu a déjà diminué le nombre des

infidèles. Le prix du martyre sera le paradis et les rémunérations éternelles, et le prix du vainqueur la gloire et les dépouilles de l'ennemi. » Enflammés à la voix de leur général, les Musulmans combattirent en cette journée en gens qui recherchent principalement le martyre, et Dieu leur en accorda le prix et les récompenses.

El Motamed et ceux de sa troupe qui avaient tenu ferme avec lui, n'ayant pas connaissance de ce qui se passait, désespéraient cependant de leur salut. Lorsqu'ils aperçurent les chrétiens qui fuyaient ayant leurs lances renversées, le courage leur revint, et El Motamed dit à ses amis : « Allons, amis, à eux, chargeons les ennemis de Dieu. » Ils pressèrent les chrétiens avec une nouvelle ardeur, et, réunis, sous les ordres de Syr ben Abou Bekr, aux tribus arabes et à celles de Zénêtah, de Mossamédah et de Ghomerah qui les suivaient, ils renouvelèrent le combat et achevèrent la déroute des divisions chrétiennes. Cependant, ceux des Musulmans qui avaient fui revinrent à Badajoz sitôt qu'ils apprirent que l'émir des Musulmans Youssouf ben Taschfyn avait l'avantage; et les soldats les uns après les autres, les escadrons et les bataillons se réunirent à leurs corps et reprirent leurs rangs. Le massacre des troupes d'Alfonse fut général ; on continua de les pousser et de tuer ses soldats jusqu'au coucher du soleil. Lorsqu'Alfonse-le-Maudit vit que la nuit approchait et que la plupart de ses soldats avaient été tués, il prit la fuite par un chemin détourné, accompagné seulement de cinq cents cavaliers. Il fut poursuivi le sabre à la main par les Morabits, qui tuaient ses compagnons à chaque défilé des montagnes, et à chaque plaine, les piquant comme font les pigeons des grains qui s'offrent dispersés devant eux sur la terre, jusqu'à ce que la nuit vint interposer entre eux son obscurité. Mohammed ben Abd el Azyz, qui était de la maison d'Ebn Abèd, dit qu'un nègre, esclave de l'émir, frappa de sa gambea Alfonse à la cuisse, et que le roi s'écria : « Il m'a blessé avec une

faucille[1]. » Les Musulmans veillèrent toute la nuit sans descendre de cheval, tuant ceux qui résistaient encore, garrottant les captifs, rassemblant le butin et rendant graces à Dieu de leur victoire jusques au matin qu'ils firent la prière de l'aube sur le champ de bataille même, au milieu des morts. Cette grande défaite des ennemis de Dieu, dans laquelle furent tués les rois infidèles, leurs assistans, leurs défenseurs et les plus braves de leurs capitaines et de leurs princes, est comptée entre les plus glorieuses de l'Islamisme de toutes les époques et de tous les temps. Il n'en échappa que le maudit Alfonse, blessé assez grièvement au genou, avec une petite troupe d'environ cinq cents maitres, si couverts de blessures qu'il en mourut quatre cents en chemin, avant qu'il fût arrivé à Tolède, où il rentra avec cent maitres au plus des plus braves de ses capitaines. Cette bienheureuse gaswat eut lieu le vendredi 12 du mois de redjeb 479 (23 octobre 1086). Il y eut environ trois mille hommes de tués dans l'armée musulmane de ceux qui, dit notre historien, ayant reçu les bienfaits de Dieu dans les temps précédens de leur vie, reçurent à la fin les récompenses de la foi et du martyre[2]. L'émir des Musulmans, Youssouf, ordonna qu'on coupât la tête des chrétiens tués dans la bataille; ce qui fut exécuté non sans travail, vu le nombre considérable des morts. Il les fit amonceler en sa présence, en forme de pyramides. Le fakih Abou Yahya raconte qu'il entendit dire à beaucoup de Musulmans qui se trouvèrent présens à la bataille, que l'on ramassa tant de têtes de chrétiens morts, qu'étant amoncelées autour de la plus longue lance qu'il y eût au camp, fichée en terre, elles la couvraient et s'élevaient au-dessus. Abou Merwan, qui se trouvait à la bataille, écrit aussi que les têtes ayant été comptées par curiosité devant Ebn Abèd, on en compta jus-

[1] Mohammed ben Abd el Azyz, mss. arabe de l'Escurial, l. c.
[2] Ebn Abd el Halim, p. 99.

qu'à vingt mille. Mais, suivant Ebn Abd el Halim, leur nombre s'éleva si haut que Youssouf put en envoyer dix mille à Séville, autant à Cordoue, autant à Valence, autant à Saragosse et autant à Murcie, sans compter quarante mille qui furent partagées aux villes de la côte africaine, afin que les peuples, à ce signe irrécusable de victoire, rendissent graces à Dieu de l'insigne bienfait dont il avait favorisé les fidèles. On assure, ajoute-t-il, que le nombre des chrétiens de l'armée d'Alfonse était de quatre-vingt mille chevaux et de deux cent mille hommes de pied, qui furent tous tués ; il n'en échappa qu'Alfonse avec cent maîtres. Par là, continue Ebn Abd el Halim, Dieu abaissa la religion infidèle en Espagne, et la renversa dans la poussière, si bien qu'elle fut sans support et sans défenseurs pendant environ soixante ans. Youssouf ben Taschfyn fut salué, sur le champ de bataille même, du titre inusité d'émir des émirs d'Espagne (Amir el Amra el Andalous)[1]. Il écrivit et envoya la relation de sa victoire au meschouar du Maghreb et à Témim ben el Moezz son petit-fils, saheb de Mahadya. L'heureuse nouvelle se répandit dans tous les pays musulmans, et l'on en fit des réjouissances publiques dans toutes les parties de l'Ifrikya et de l'Andalous soumises aux Morabits. Le triomphe de Youssouf excita l'enthousiasme et fut célébré comme un bienfait ineffable de la toute puissance et de la toute bonté de Dieu envers son peuple. Partout les fidèles distribuèrent des aumônes, en actions de graces, et brisèrent les fers des captifs. Pour les Musulmans de cette époque, la meilleure manière de témoigner leur reconnaissance à Dieu était de mettre leurs esclaves en liberté. Voici quelques passages de la lettre que l'émir des

[1] Hos ille sibi comites adjungens, castra prope urbem Badajos metari jussit. Obvius illi fit Alphonsus cum quadraginta equitum, et centum peditum millibus. Magnis utrinque animis die ac nocte pugnatum est. Alphonso tandem victo fugatoque, Josephus Hispaniarum salutatur imperator (Ex supplemento Alhomaidi).

Musulmans Youssouf ben Taschfyn écrivit en cette occasion à la côte maritime d'El Adwah et au meschouar de Marok :

Après les louanges ordinaires au Dieu très haut, défenseur des peuples, protecteur de la loi qu'il lui plut de leur donner, et la prière et le salut à notre seigneur Mahomet, le plus excellent de ses envoyés, et la plus distinguée de ses créatures, il leur disait : « Lorsque nous nous approchâmes du tyran notre ennemi (que Dieu le maudisse!), et que nous nous fûmes arrêtés en sa présence, nous lui fîmes déclarer l'invitation [1], et nous lui donnâmes le choix d'embrasser la religion musulmane ou de payer le tribut, ou de combattre. Il choisit le parti de combattre; en sorte que nous nous donnâmes parole l'un à l'autre de livrer bataille le lundi 15 de redjeb, le roi chrétien disant que le vendredi était la fête des Musulmans, le samedi celle des juifs, dont il y avait un grand nombre dans son armée, et le dimanche le jour férié des chrétiens. Nous nous séparâmes sur cela. Mais le Maudit agit contrairement à ce dont nous étions convenus. Nous fûmes informés que ces chrétiens étaient des trompeurs et des infracteurs des accords jurés. C'est pourquoi nous fîmes les préparatifs du combat, et postâmes sur eux des espions pour nous avertir de leurs mouvemens. En effet, dès la pointe du jour du vendredi 12 de redjeb, on nous vint annoncer que l'ennemi, à la tête de ses troupes, s'avançait sur les Musulmans; mais ceux-ci étaient prêts. Aussitôt les plus braves croyans poussèrent leurs chevaux avec un zèle pieux de religion, allèrent fondre sur lui avant qu'il pût fondre sur eux, et l'attaquèrent avant que d'en être attaqués. Les troupes des Musulmans s'élancèrent sur les siennes comme s'élance l'aigle sur sa proie, et les assaillirent comme assaillit le lion le gibier qu'il veut dévorer. Nous parcourûmes avec notre étendard toujours

[1] C'est ainsi que les Musulmans appellent la sommation de faire l'une des trois choses exprimées ci-dessus par l'auteur.

heureux et victorieux la campagne qui s'étendait au loin ouverte et spacieuse. Les troupes de Lamtouna furent opposées les premières à Alfonse. Lorsque les chrétiens virent notre étendard dans la vaste campagne, lorsqu'ils aperçurent nos cavaliers en ordre de bataille, pareils à des victorieux, couverts des éclairs des lames des épées et ombragés de nuages des lances; que les roulemens de nos tambours retentirent dans les cornes des pieds de leurs chevaux, ils s'effrayèrent; mais il n'y avait plus à reculer. Les chrétiens, avec leur tyran Alfonse, s'enflammèrent, et vinrent fondre sur les Musulmans avec une impétuosité désagréable; mais les Morabits soutinrent vigoureusement le choc en élevant leur esprit vers Dieu, et mettant en lui leur confiance. Ce fut alors que souffla le vent violent du carnage, les sabres ne cessant de frapper et les lances de jouer, et de faire couler le sang par torrent dans la tuerie. A ce moment Dieu fit descendre du haut du ciel la victoire comme une manne précieuse et la consolation sur ses amis. Alfonse tourna le dos, blessé dans l'un de ses genoux d'un coup qui lui fit perdre l'usage de l'une de ses jambes; et il s'enfuit à la tête de cinq cents maîtres restés seuls de quatre-vingt mille hommes de cavalerie et de deux cent mille d'infanterie que Dieu avait conduits à leur perte et à une mort prématurée. Le seul Alfonse (que Dieu le maudisse!) se sauva sur une montagne voisine, d'où il vit le pillage et l'incendie de son camp. Cruelle épreuve de patience, d'indignation, de rage et de désespoir sans remède; car la vengeance lui était impossible, et sa douleur ne pouvait s'exhaler qu'en vains cris et en blasphèmes lamentables, jusqu'à ce qu'il put se sauver à la faveur de la nuit qui survint. A l'égard de l'émir des Musulmans, graces à Dieu, il demeura ferme au milieu de sa cavalerie victorieuse, à l'ombre de ses enseignes déployées, victorieux dans la guerre sainte, les membres élevés, rendant graces à Dieu très haut des faveurs signalées qu'il avait répandues sur lui au-delà de

ses demandes et de ses désirs. Il permit le pillage du camp ennemi, en fit détruire les constructions et enlever les trésors et les meubles, à la vue même d'Alfonse qui les regardait faire avec les yeux troublés d'un homme désespéré, et mordant de colère et de dépit les doigts de ses mains. Les princes andalous, qui avaient lâché pied et s'étaient cachés dans des cavernes près de Badajoz, en sortirent au bruit de notre victoire, et reparurent dans la crainte de quelque affront; car aucun d'eux n'avait tenu ferme, à l'exception du seul Abou el Kasem El Motamed Ebn Abêd, l'honneur des capitaines et des généraux de l'Andalous, lequel s'est présenté à l'émir des Musulmans avec les mains disloquées, malade de la double rupture de ses os et de ses blessures, et l'a félicité le premier de l'insigne triomphe et des actions d'éclat qui avaient marqué cette journée entre les plus glorieuses. Alfonse, cependant, s'est sauvé par des chemins détournés et à la faveur des ténèbres, sans se donner un instant de repos; et, des cinq cents cavaliers qui s'étaient échappés avec lui, quatre cents étant morts en chemin, il est entré dans Tolède avec cent seulement. Graces soient rendues de tout cela à Dieu tout-puissant et souverain maître de l'univers: lui seul est vainqueur; lui seul est grand et régnera sans fin dans l'éternité! »

Cette insigne et ineffable faveur du ciel, cet immense bienfait, comme parle Ebn Abd el Halim, arriva le vendredi 12 de redjeb 479, correspondant au 23 octobre des barbares d'Europe[1]. Les poëtes musulmans contemporains célébrèrent à l'envi ce triomphe éclatant du Koran sur l'Évangile. L'un

1 Il y a dans le texte (p. 100) *Oktoubar adjémi*. Du reste, la concordance indiquée des deux dates est des plus exactes (voy. les Ann. d'Alcala, l. c., ci-après, p. 474, note 3), et l'on ne comprend pas la note *a* de la page 166 de la Historia dos soberanos Mahometanos que reinarão na Mauritania, etc., où il est dit : — O author enganou-se, porque tendo principiado o anno 479 da Hegira em abril de 1086, e sendo o mez de rajeb o 7° do dito anno, deve corresponder a 6 ou 7 de novembro, et não a 23 de outoubro. De la part d'un critique aussi exact, cette assertion a de quoi étonner.

d'eux, qui avait assisté à la bataille, Ebn el Lébanat, commence la relation en vers qu'il donne de cette grande journée par les mots suivans : « Le jour qu'arriva cette tragédie, semblable au jour du jugement, était celui où se célèbrent les fêtes mekkanes ; j'y fus présent, et il est de ma compétence de vous en faire le récit... » Un autre poète, Ebn Djamoun, s'écrie : « Ils durent, certes, reconnaître en ce jour, les chrétiens, à la vue du carnage et de la destruction que nous fîmes des leurs, que le vendredi est le jour sacré et le jour heureux des Arabes[1]. » Ebn Abd el Halim constate de nouveau ici, et d'un ton de tristesse remarquable, qu'aucun des princes arabes andalous qui assistèrent à la journée de Zalaka ne fit d'actions dignes de louanges, ni ne se distingua même par une bravoure commune, hormis Ebn Abêd et le corps de troupes qu'il commandait, avec lequel il fit des prodiges de valeur et soutint la plus rude des épreuves, dont il sortit blessé de six blessures. Lui-même disait à ce sujet, dans une lettre en vers qu'il écrivit peu de temps après à un de ses enfans nommé Abou Hescham :— « Les grands couteaux m'ont haché en pièces ; mais Dieu m'a donné la force de ne point fléchir au terrible assaut des épées. Ton image chérie elle-même, qui s'est vivement présentée à mon esprit dans la bataille, a vainement sollicité ma faiblesse de père : Dieu m'a fortifié contre ton souvenir, et j'ai fait mon devoir jusqu'au bout dans le droit chemin du Seigneur[2]. » Le jour même de la bataille, vers le coucher du soleil, pendant que Youssouf et les Morabits poursuivaient les chrétiens fugitifs, Ebn Abêd, obligé de garder la tente à cause de ses blessures, demanda un papier de la largeur de deux travers de doigt, et y fit écrire, sous sa dictée, par un de ses secrétaires, pour son fils Raschid qui était à Séville, le peu de mots suivans, constatant l'issue de la bataille : — « A mon fils Raschid (que Dieu veuille le combler de sa

[1] Ebn Abd el Halim, p. 100.

[2] Ibid., l. c.

grace!). Les armées musulmanes se sont rencontrées avec le superbe Alfonse, et Dieu a donné la victoire aux Musulmans, et a battu par leurs mains les infidèles. Graces en soient rendues à Dieu, soutien et maître de toutes choses! » Il fit plier et attacher ce papier sous l'aile d'un pigeon qu'il avait emporté avec lui de Séville dans ce but, et qui fut le messager rapide de l'heureuse nouvelle. On était, à Séville, dans l'anxiété et l'attente, et fort inquiet du sort des troupes musulmanes, quand on vit arriver le pigeon au palais d'Ebn Abèd; on le prit et on lui ôta le billet qu'il avait sous l'aile, et qui fut lu le même jour au peuple assemblé dans la grande mosquée [1]. Toute la ville fut remplie d'allégresse, et l'on commença le soir même à faire de grandes réjouissances, et à rendre graces à Dieu. Peu de jours après arrivèrent des relations plus étendues. Ebn Abêd écrivit lui-même à Séville; Motawakel ben El Afthas, El Modhaffer Abdallah, saheb de Grenade, et les autres émirs, envoyèrent également chacun aux siens des dépêches et relations circonstanciées de la victoire, qui fut bientôt connue dans tous les pays musulmans.

La lettre d'Ebn Abed portait : « Louange à Dieu : le douzième jour de radjeb de l'année 479 étant arrivé, Dieu a manifesté un décret de sa volonté éternelle, écrit en brillans caractères de feu sur la table des destins. Ce décret nous a ouvert les portes de l'anxiété et des tribulations, pour nous faire entrer dans une fortune et une félicité nouvelles. Le Miséricordieux, le Libéral, le Saint, celui qui est touché de la contrition, celui qui pardonne les péchés, nous a accordé de

[1] Yahya, mss. arab. de l'Esc., c. 18. — Ce fait prouve que l'invention de la poste aux pigeons (voy. l'Art de vérifier les dates, p. 484), généralement attribuée au célèbre Nour-ed-Dyn, sultan d'Alep et de Damas, au commencement du siècle suivant, était connue avant lui. Voir sur cette singulière institution *la Colombe messagère plus rapide que l'éclair, plus prompte que la nue*, par Mich. Sabbagh, trad. de l'arabe, par M. Silvestre de Sacy ; Aboulféda, trad. par Reiske, t. III, p. 645 et 765, et t. IV, p. 328 et 415, et Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, 3e édit., t. I, p. 271 et suiv.

rencontrer notre arrogant ennemi, qui a commencé à nous attaquer avec ruse et fausseté, et est tombé lui-même dans le piége qu'il nous préparait : destination divine de l'éternelle justice : sa fausseté précipitée nous a été un présage de félicité et de bonheur ; sa ruse a été pour nous un souffle de victoire et de fortune, exhalant un suave parfum, que la fausseté ne peut dissiper ni couvrir. Nos Musulmans préparent leurs armes brillantes comme les étoiles, couvrent leurs chevaux de housses de soie, en attendant avec impatience l'arrivée du jour pour se mêler et s'engager au milieu des ennemis, avides qu'ils sont d'abreuver leurs épées de leur sang. Enfin, arriva l'aurore de la félicité qui a vu notre victoire ; elle parut, nous appelant des hauteurs du salut, et semblant nous exciter et nous dire : « Il fait jour, il fait jour, et dans peu d'instans paraîtra le soleil, dont les brillans rayons brûleront les infidèles, car il n'y a pas d'ombre ni d'abri qui puisse les couvrir ou les défendre du feu resplendissant de ce jour. » Il ne parut jamais d'aurore plus brillante pour les Musulmans : les escadrons se rangèrent, les généraux et les braves commencèrent à se placer, et nous rejetâmes en arrière le bout des toques de nos turbans, non sans quelque émotion et quelque frémissement de cœur; nous fîmes notre courte profession de foi, et dans cet instant la terre brilla et frémit sous nos pieds, à l'éclat de la victoire que Dieu envoyait à son armée : appui divin que ne peut expliquer une langue humaine, et que ne conçoit point l'intelligence créée. Dans les premières rencontres il y eut une apparence de défaite du côté des Musulmans ; le choc de la multitude ennemie les renversa comme le courant impétueux d'un torrent, et un grand nombre de nobles Musulmans périrent martyrs de la première furie des chrétiens ; mais à ce terrible moment de crise, Dieu fit descendre la victoire sur nos barrières, et le tranchant des épées musulmanes faucha une abondante moisson de têtes d'infidèles. Dieu nous annonça le triomphe, et nous promit le succès ; et

Dieu ne promet pas en vain : il remplit complètement sa promesse. Considérez cette félicité, réjouissez-vous-en comme nous, et rendez graces au vainqueur, car il n'y a pas eu d'autre vainqueur que le Dieu suprême ; il n'y a de force et de pouvoir qu'en lui; et dites : Graces soient rendues à Dieu, créateur et soutien de toutes choses, pour la félicité qui se lève et se couche sur nous. »

Cette bataille de Zalaka ou de la Glissoire, dit Yahya, fut la plus prospère et la plus heureuse que remportèrent les Musulmans, depuis la bataille de Yarmouth et la journée de Kadisia ; elle fut la cause de l'affermissement de l'Islam en Andalousie, en sorte que là où les pieds glissaient et manquaient dans la voie de Dieu, on se raffermit et l'on revint à soi de la situation glissante où l'on se trouvait auparavant [1].

L'interprétation de Yahya que nous venons de rapporter semble indiquer qu'on lit mal dans les auteurs arabes, et que la plupart écrivent à tort Zalaka ou Zalakah, et que partout, au lieu de ce nom donné au champ où combattirent Musulmans et chrétiens le 23 octobre 1086, près de Badajoz, il faut lire et mettre Zahaka ou Zahakat, qui signifie en effet, en arabe, Glissoire, terrain uni ou gras où le pied glisse, et au propre par extension, comme au figuré, chute en glissant. Harb el Zahakat signifierait alors très bien, comme le veut notre auteur, bataille de la Glissoire ou de la Chute, où le pied a glissé aux chrétiens [2].

Telle fut cette mémorable journée, suivant le rapport des Arabes. Les chrétiens la passent presque tous sous silence [3].

[1] Yahya, mss. arab. de l'Esc., c. 18.

[2] Zahaka ou Zahakat, cayda como deslizandose, dit le Vocabulista aravigo en etra Castellana, de Pierre de Talavera.

[3] Les Annales d'Alcala se contentent de dire : In era MCXXIV, die sexta feria, scil. X kal. novembris, die SS. Servandi et Germani fuit illa arrancada in Badalozio, id est Sacralias, et fuit ruptus rex Domnus Aldefonsus. Celles de Compostelle · Era MCXXIV, fuit illa de Badajoz. Celles de Tolède : Arrancaron Moros al rey D. Alfonso en Zagalla, era MCXXIV.

Roderich Ximénez lui-même est fort bref là-dessus, et se borne presque à dire que les deux armées en étant venues aux mains dans un lieu nommé Sacralia, il périt dans la bataille un si grand nombre de chrétiens que le souvenir en vivait encore de son temps. Ainsi, ajoute-t-il, fut mis en fuite le roi Alfonse, que tant de victoires couronnèrent[1]. On lit toutefois dans la Chronique Lusitane un récit plus circonstancié, et qui jette un plus grand jour sur quelques-uns des incidens de cette rencontre formidable.

« Dans l'ère 1124, dit cette chronique, le roi don Alfonse eut une grande guerre avec le roi des Sarrasins d'outre-mer à la vue de Badajoz, au lieu dit Sagalias, où unanimement se rendirent avec notre roi les chrétiens des contrées des Alpes, et beaucoup de Franks qui s'y portèrent à son aide. Mais, par une inspiration du diable, une grande terreur saisit plusieurs des nôtres et plusieurs milliers d'entr'eux s'enfuirent sans que personne les poursuivît. Le roi cependant, non instruit de cette défection, commença la guerre avec confiance. Dans le combat auquel prirent part en armes tous les Sarrasins de toute l'Espagne, Youssouf ben Taschfyn, qu'ils s'étaient donné pour roi, menait avec lui des milliers et des milliers de barbares d'outre-mer, Morabits et Arabes, dont ni lui, leur roi, ni aucun autre homme ne savait le nombre, connu de Dieu seul. Le roi don Alfonse, avec ceux qui étaient restés près de lui, combattit contre les Sarrasins jusques à la nuit. Aucun des ennemis ne voulait soutenir la présence de ses attaques; mais s'étant enfermés dans leur camp fortifié les Sarrasins tuaient la multitude des chrétiens. Cependant le roi envahit le retranchement et le camp des Sarrasins et, les tuant et les dispersant, les chassa de l'un et de l'autre, jusqu'à ce qu'il

[1] ..... Demum cessit populus Christianus, et licet multi de Arabibus periissent, tot et tanti de Christicolis perierant, quod illius belli strages, et memoria, quasi in proverbium adhuc extant. Fugatus itaque rex Aldefonsus, quem tot victoriæ coronaverunt (Rod. Tolet., de reb. Hisp., l. VII, c. 32).

parvint au lieu où le roi Joseph avait planté sa tente, entourée d'un fossé circulaire (d'une grande ligne de circonvallation). Tandis que le roi combattait fortement pour y pénétrer (l'enlever), un des siens, accourant à lui, lui dit : Tu sauras, seigneur mon roi, que, tandis que tu combats ici, les Sarrasins ont envahi ton camp par surprise. Ce qu'ayant entendu, et après avoir pris conseil des siens, le roi laissa là le roi des Maures, et s'éloigna de sa tente. Il marcha en toute hâte avec les siens sur les Sarrasins qui pillaient son camp et les en expulsa. Là cependant succombèrent beaucoup de chrétiens ; ceux qui tinrent ferme se réunirent auprès du roi. Celui-ci était blessé d'un coup de lance, et comme la soif le tourmentait par trop, à cause du flux de sang qui sortait de sa plaie, les siens lui donnèrent à boire du vin au lieu d'eau, parce qu'ils ne trouvèrent pas d'eau sous leur main ; par suite de quoi il tomba en syncope, et s'en revint à Coria avec ceux qui étaient restés près de lui, tandis que les Sarrasins s'en retournaient aussi de leur côté chacun dans ses foyers [1]. »

[1] Æra 1124 rex Donnus Alfonsus magnum prælium habuit cum rege Sarracenorum Jucef Bentaisafim transmarino ad faciem civitatis Badajoz, in loco qui dicitur Sagalias (Sacralias alii scribunt), ubi unanimiter convenerunt cum rege nostro christiani à partibus Alpes, multique Francorum in adjutorium ei affuerunt, sed Diabolo adversante timor magnus invasit plurimos nostrorum, et fugerunt ex eis multa millia, nullo eos persequente. Rex verò fugæ eorum inscius confidenter ingressus est prælium, in quo aderant omnes Sarraceni totius Hispaniæ armati. Jucef Bentaisafim, quem sibi in regem assumpserant nec non ipse Jucef multa millia Barbarorum transmarinorum, Moabitarum, Arabumque secum traduxerat, quorum numerum nec ipse, eorum rex, nec aliquis homo sciro poterat, nisi solus Dominus. Pugnavit itaque rex Donnus Alfonsus et qui remanserant cum eo adversus Sarracenos usque ad noctem, nullus inimicorum sustinere valebat ejus præsentem incursionem, sed se concludentes Sarraceni, interficiebant Christianorum multitudinem. In tantum verò rex Castellum Sarracenorum et acies invasit, et interficiendo eos, et dispergendo expullit huc et illuc, quousque pervenit ad locum ubi regis Juceph tentorium fixum erat, atque per circuitum magna valle vallatum, quem rex dum acriter expugnaret, et fortiter invadens insisteret, quidam suorum veniens hoc ei nunciavit : Noveris, Domine mi rex, quoniam interim dum tu hic pugnas, Sarracenorum insidiæ tua invadunt castra. Quo audito, et a suis consilio accepto, rex regem Maurum reliquit, et ab ejus tentorio discessit. Festinus ergo cum suis qui secum aderant, ad Sarracenos, qui castra sua invaserant, accessit, multosque ex eis interfecit,

Une chose étonne surtout dans le récit d'Ebn Abd el Halim; c'est la mention de ces juifs dont le roi chrétien dit qu'il y avait un grand nombre dans son armée ; quarante mille, suivant l'historien Yahya, prirent part à la bataille de Zalaka, tous revêtus d'un costume particulier, de la longue robe des lévites, et du turban jaune et noir [1]. Le nombre des juifs était considérable en Espagne à l'époque dont il s'agit, et un acte de ce même Alfonse, postérieur de quelques années, témoigne assez bien de l'état des Hébreux sous ce règne. C'est pourquoi j'en donnerai ici la traduction [2].

Charte entre les chrétiens et les juifs, au sujet de leurs FUEROS.

Au nom de la sainte et indivisible Trinité, du père, du fils et du Saint-Esprit, un, vrai, triple en personnes, et de la même nature que celui qui règne dans les siècles des siècles ; moi, Alfonse, maître et empereur de toute l'Espagne, à vous, sérénissime pontife de l'église de Léon, qu'on nomme Pierre, et à vous aussi, honorable comte Martin Flainiz; à vous tous pareillement, grands et petits, établis sur le territoire de Léon, salut en Jésus-Christ.

Il a plu à la grandeur de ma gloire de vous faire connaître à vous tous, susnommés, tant grands que petits (ou villains) de ce royaume, le présent écrit, comme je le fais et confirme par acte, afin qu'en aucun temps aucun juif ne puisse l'infirmer à l'égard d'aucun chrétien pour aucun motif; mais au

et à castris fortiter expulsit. Ibi quidem multi corruerunt christianorum ; qui remanserant, congregati sunt ad regem. Rex autem plagatus lancea cum nimium sitiret propter fluxum sanguinis decurrentis à plaga, vice aquæ propinavarunt ei vinum, quia aquam non invenerant, unde syncopem passus, cum his qui secum aderant, reversus est Cauriam, Sarraceni quoque reversi sunt unusquisque ad sua loca (Chr. Lusit., p. 405 et seq.).

[1] Yahya, mss. arabe de l'Esc., c. 19.

[2] Vid. Instrumenta ad tomum xxxv Hispaniæ Sacræ spectantia, append. I. Aldefonsus VI, totius Hispaniæ imperator, constituit normam dicendi lites habitas inter Christianos et Judæos in territorio Legionensi commorantes. Huic instrumento præfigitur titulus Kharta inter Christianos et Judæos de Foros illorum,

contraire que, dans les affaires contentieuses déférées soit aux grands du pays soit aux gens délégués par le roi, soit encore à l'évêque de Léon ou à celui d'Astorga, ou à l'abbé de Saint-Facond, ou bien remises à leurs assesseurs, le juif ait le droit de se présenter, à l'égard du chrétien, devant ses juges; que si le chrétien veut soutenir par lui-même son procès, le juif lui accorde pour juge son pair, afin que gens ou pairs de même religion siégent ensemble.

Quant aux mauvais traitemens d'un chrétien à l'égard d'un juif, plaies, blessures ou meurtre, les meilleurs d'entre les habitans de la terre en feront l'enquête; ils poursuivront leurs informations comme ils le jugeront convenable : s'ils ne peuvent arriver à la connaissance du fait par eux-mêmes, que le chrétien se présente en justice avec son défenseur et y plaide contre le juif, qui y siégera avec les mêmes droits; si le chrétien ne veut pas comparaître lui-même, qu'il envoie son ayant-droit, et que le juif de son côté s'y fasse représenter par un homme de sa religion, comme le chrétien en a usé lui-même. Dans ce cas, si le représentant du juif attaque par de fausses imputations l'honneur du chrétien, il aura à payer L sous à la partie du roi, et L autres à celui sur qui il aura fait peser sa calomnie; si le chrétien ou son ayant-droit use de récriminations pour accabler le juif à son tour, il paiera l'amende entière à la partie du roi. Si une querelle s'élève entre un juif et un chrétien, dans une vigne, dans un champ, sur la route, au marché ou dans une maison particulière, que le juif, au milieu de leurs contestations, le premier, frappe le chrétien, et que le chrétien réponde ensuite à ses coups, il n'y a pas en cela matière à procès ou à calomnie, à moins cependant que le juif ne prétende avoir été frappé par le chrétien et ne l'avoir point frappé, ou que le chrétien de son côté ne soutienne avoir été frappé avant d'avoir frappé; alors, dans le cas de non réconciliation entre eux, le chrétien paraîtra en justice pour plaider contre l'avocat du juif,

ou s'il ne veut plaider par lui-même, il enverra un ayant-droit pour le représenter, et le juif de son côté se fera également représenter par un autre lui-même, afin que les parties soient égales, comme il a été dit plus haut.

Je déclare en outre que si, à partir du jour de la ratification de cet acte, un juif vient à réclamer auprès d'un chrétien une dette que ce dernier aura contractée avec ou sans reconnaissance, et que ce juif en appelle à la justice des grands de cet état ou de ceux désignés ci-dessus, et qu'ils reconnaissent vraie la déclaration du juif, le chrétien sera forcé d'acquitter sa dette, conformément à la décision des juges qui n'exigeront des parties aucun serment. Si le juif ne peut avoir à donner des preuves favorables à la dette qu'il réclame, le chrétien alors jurera qu'il ne doit rien, et sera tenu pour acquitté; si le chrétien se refuse à jurer, le juif pourra affirmer sa dette par la voie du serment, et le chrétien sera obligé de la lui payer. Si un chrétien de son côté réclame auprès d'un juif une dette contractée par ce dernier, et que la décision des juges plus haut nommés lui soit favorable, le juif lui paiera ce qu'il lui devra, sans aucune prestation de serment. Si le chrétien n'a pas de preuves suffisantes, le juif pourra jurer qu'il ne lui doit rien, et il ne lui sera plus fait aucune réclamation. Si le juif se refuse à jurer, le chrétien affirmera par serment sa dette, et le juif la paiera.

Toutes les choses ci-dessus écrites, je vous les confirme, afin qu'elles restent dans toute leur force, et inaltérables dans tous les temps; car je les ai décrétées avec le concours de votre volonté, et de votre bon plaisir, depuis que vous vous êtes rendus près de moi les interprètes de chaque lieu peuplé, soit d'infançons soit de vilains. Aucune réclamation à ce sujet ne doit plus m'être adressée; les contestans, ayant maintenant auprès d'eux des gages de sûreté, doivent recourir à eux; et je déclare ici que, quels que soient les procès et les décisions de leurs almorabites à l'avenir, personne de

vous n'aura à venir réclamer auprès de moi, car je ne viendrai pas assurément à lui, quoi qu'il expose.

Que si, par hasard, ce qui, je pense, n'arrivera pas, moi ou un des miens, ou quelque étranger venions à demander l'annulation de cet acte, quel qu'il puisse être, anathème sur lui dans cette vie, et que la peine de Juda l'atteigne en enfer. Fait et confirmé le 2 des calendes d'avril de l'ère MCXXVIII (1090).

Suivent les signatures :

Moi Alfonse, par la grâce de Dieu, empereur, je confirme cet acte rendu par ma libre volonté ; — Et moi aussi Constance, reine, je confirme cet acte rendu par mon seigneur et par moi ; — Moi Urraca, fille du roi Ferdinand, semblablement je confirme ; — et moi Géloïre, fille du roi Ferdinand, je confirme, etc. [1].

[1] Ego Aldefonsus, gratia Dei imperator, hoc factum meum, quod facere elegi libenter, conf.

Ego verò Constantia regina hoc quod Dominus meus fecit et ego, conf.

Ego Urraca Fredinandi regis filia similiter, cf.

Et ego Geloira prolis Fredinandi regis, cf.

Les autres membres des cortès signèrent pareillement :

Bernaldus Toletane Sedis Archieps, cf. — Raymundus Palantine Sedis Epis. cf. — Petrus Nazarensis Epis. cf. — Asmundus Astoriensis Epis. cf. — Gomez Aukensis Epis. cf. — Garcia Ordoniz Comes, cf. — Petrus Ansuriz Comes, cf. — Fredenandus Didaz Comes, cf. — Petrus Gondisalviz, armiger regis, cf. — Munius Velasquiz, cf. — Didacus Pelaiz, cf. — Sonna Munizi, cf. — Pelagius Vellitiz, cf. — Ermegildus Roderiquiz economus Domini regis, cf. — Munius Didaz, cf. — Menindus Petriz, cf. — Didacus Citizi, cf. — Isidorus Vellitiz, cf. — Rapinatus Didaz, cf. — Didacus Didaz, cf. — Didacus Dominiquiz, cf. — Gundisalvus Didaz, cf. — Citi Didaz, cf. — Citi Gundisalvus, cf. — Dominicus Armentariz, cf. — Dominicus Muniniz, cf. — Fredenandus Salvatoris, cf. — Pasqual Stephanus Citi, ts. — Didacus Froila, ts. — Sesnandus Astariz clericus Regis qui notavit.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Suite du règne d'Alfonse VI. — Ce que c'était que le Cid. — État de la langue en Espagne au onzième siècle. — Événemens qui suivirent la bataille de Zallaka. — Démêlés des princes arabes andalousiens. — Ils sont asservis tour à tour par les Almoravides. — Dépossession d'Abdallah, de Grenade. — Exil d'Ebn Abêd et de sa famille à Aghmat. — Chute d'Omar el Motawakkel à Badajoz. — Mort de Sancho, roi d'Aragon, au siége d'Huesca. — Avénement de Pierre Ier, son fils. — Continuation du siége et prise d'Huesca par les Aragonais. — Mort de Pierre. — Avénement de son frère Alfonse le Batailleur. Prise de Valence par le Cid. — Sa mort. — Reconnaissance à Cordoue d'Aly ben Youssouf en qualité de successeur de son père Youssouf ben Taschfyn. — Instructions qu'il reçoit de celui-ci relativement au gouvernement de l'Espagne et de l'Afrique. — Mort de Youssouf ben Taschfyn à Marok. — Avénement de son fils Aly. — Expédition de Témim ben Youssouf en Espagne, par l'ordre de son frère l'émir-el-moslémyn Aly ben Youssouf. — Bataille d'Uclès. — Mort de l'infant Sancho, fils d'Alfonse de Castille et de Zayda. — Pacte secret entre les comtes Raymond et Henri de Bourgogne contre l'avénement de Sancho. — Mort d'Alfonse VI.

De 1086 à 1109.

Avant de poursuivre le récit des événemens du règne d'Alfonse VI, c'est ici, ce semble, le lieu de se demander ce que c'était que le Cid Campeador Rodrigue de Bivar, dont l'histoire poétique a fait tant de bruit autour du grand nom historique d'Alfonse, fils de Ferdinand.

Le plus vieux monument de la poésie castillane est un récit en vers, suivant les traditions populaires, des aventures supposées de Rodrigue de Bivar. Ce poème, qui, suivant nous, a été écrit tout au plus tôt vers la fin du douzième siècle, cent ans environ après la mort du héros, contient l'ordre d'exil intimé au Cid par le roi Alfonse VI, le départ du proscrit de Bivar, son passage par Burgos, ses expéditions, ses victoires, et enfin sa réconciliation avec le roi. — L'ouvrage est

écrit avec une grande simplicité. Les vers ne sont point assujétis à un nombre déterminé de syllabes, et varient de dix à seize. La rime y est irrégulièrement observée. On y remarque parfois, durant une longue suite de vers, l'emploi du monorime, à la manière des Arabes.

Le poète peint de la manière suivante l'entrée du Cid, partant pour l'exil, à Burgos, et la douleur des Burgosiens en cette circonstance :

> Mio Cid Ruy Diaz por Burgos entraba.
> En su compañia LX pendones llebaba.
> Exienlo ver mugieres et varones,
> Burgeses et Burgesas por las finiestras son puestas,
> Llorando de los oyos tanto avien el dolor;
> De las sus bocas todos dician una rason:
> Dios que buen vassalo, si oviese buen señor!
> Convidar le yen de grado, mas ninguno non osaba:
> El rey D. Alfonso avie la grand' saña.
> Antes de la noche en Burgos dél entró su carta,
> Con grand' recabdo e fuertemientre sellada:
> Que a mio Cid Ruy Diaz que nadi nol' diessen possada;
> E aquel que ge la diese sopiese vera palabra
> Que perderie los averes e mas los oyos de la cara
> E aun demas los cuerpos e las almas.
> Grande duelo avien las yentes christianas:
> Ascondense de mio Cid ca nol' osan decir nada.

C'est-à-dire :

« Mon Cid Ruy Diaz entra dans Burgos escorté de soixante bannières. Hommes et femmes étaient sortis pour le voir, et les fenêtres étaient remplies de Burgosiens et de Burgosiennes. Leur douleur était si grande, que les pleurs coulaient de leurs yeux, et qu'ils s'écriaient d'une commune voix : Dieu! le bon vassal, s'il avait un bon maître! Ils lui auraient vo-

lontiers offert leurs maisons, mais aucun ne l'osa, tant on craignait la colère du roi Alfonse. Avant la venue de la nuit, il était arrivé de sa part, à Burgos, un messager avec une lettre fortement scellée, portant défense expresse à tous de donner asile à mon Cid Ruy Diaz, sous peine de perdre les biens, les yeux, et même la vie. Tous les chrétiens en eurent une grande douleur; mais ils se cachèrent de mon Cid, n'osant lui rien dire. »

Antérieurement, *mon Cid* avait été mentionné, envisagé de la sorte par son côté poétique, dans une relation du siége d'Alméria presque contemporaine, écrite en vers léonins, et dans un latin qui n'est déjà plus du latin et n'est pas encore du castillan. A divers titres, la citation textuelle de cette mention mérite de trouver place ici.

> Ipse Rodericus mio Cid semper vocatus,
> De quo cantatur, quod ab hostibus haud superatur,
> Qui domuit Mauros, comites domuit quoque nostros,
> Hunc extollebat, se laude minore ferebat,
> Sed fateor virum, quod tollet nulla dierum,
> Mio Cid primus fuit, Alvarusque secundus.
> Morte Roderici Valentia plangit amici
> Nec valuit Christi famulus eo plus retineri, etc.

Mais tout cela n'a guère d'importance historique, au moins relativement au personnage qui nous occupe. La seule que nous y voyions est que, puisque Rodericus était toujours appelé (*semper vocatus*) *mio Cid*, au temps et avant le temps où fut écrite la relation en vers du siége d'Alméria, c'est-à-dire dans la première moitié du douzième siècle, on peut fixer à l'époque même d'Alfonse VI l'adoption, dans toutes les classes à peu près de la nation espagnole, d'un langage fort semblable à celui dont le fragment du poème du Cid cité plus haut peut servir d'échantillon. Dans tout le onzième siècle, avec plus de mélange de latin et d'arabe, et en

tenant compte de la différence qui distingue la prose des vers, ce dut être là, à peu près, la langue parlée par une partie au moins des contemporains d'Alfonse VI et du Cid, et, selon toute apparence, par les Castillans les premiers. Le latin continua, jusqu'à Alfonse X, à être, comme auparavant, la langue officielle, la langue des chroniqueurs, des évêques et des moines, la langue de tous les officiers publics. Mais à côté de cela, il y avait la langue usuelle, la langue du peuple; en sorte que le même individu s'appelait Sanctius dans les actes écrits, et Sancho dans le parler vulgaire. Le Petrus du couvent ou de l'étude du scribanus était Pedro à la campagne. Cela se passait ainsi en Catalogne depuis le neuvième siècle. Le Catalan, né sous les mêmes influences que la langue romane parlée communément dans les Gaules sous les fils de Louis-le-Débonnaire, n'était, proprement, qu'un dialecte légèrement mêlé d'arabe et frère jumeau du roman, dont Nithard nous a conservé un si précieux document dans le serment de confédération juré par Louis II à Charles-le-Chauve, son frère. « Pro don amur, et » pro Christian poblo, et nostro commun salvament, dist » di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si » salvareio cist meon fradre Karlo et in adjudha et in » cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar » dist, in o quid il mi altre si fazet; et ab Ludher nul plaid » numquam prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karlo in » damno sit [1]. » Ce serment est de l'an 842, et l'on y découvre les rudes et obscurs commencemens d'un langage qui fut dans la suite cultivé avec tant de talent et de charme par les poètes catalans et provençaux; langage qui, dès l'époque dont nous parlons, était certainement la langue usuelle du peuple dans les domaines des comtes de Barcelone et parmi les chrétiens du royaume arabe de Valence, bien qu'il n'ap-

1 Nithardi Hist., l. III, ad ann. 842.

paraisse pas plus que le castillan dans les actes écrits. Il est donc plus que probable que, dès le temps même de Wiffred ou Guiffred Pilosus, sixième comte de Barcelone, le peuple illettré du comté devait appeler ce seigneur, comme on le fait dans les manuscrits catalans du quatorzième siècle, *Grifa Pelos*. Ce n'est guère, sans doute, qu'à partir du dixième et du onzième siècles, qu'on trouve dans les chartes espagnoles des expressions où se découvre la première trace des dialectes catalan, portugais et castillan, telles que *Cavallarios, Cavalcadas, Ingeniatores, Parias, Castellos, Fortedas, Rocas, Puyos, Hermos, Burgos, Mercatos, Fevos, Placitos, Leudas, Censos, Mesnada, Betage, Pedage, Alberge, Batalia, Civada, Plata, Copa, Manso, Plumazos, Labratores, Solares populatos et per populare. — Volo rancorare et guerreiare. — De propter remedium de animas de nostros parentes. — Castellum dictum de Guarda-si-Venen. — Faciant saber per tota terra. — Ego tenré et attenré à te et no t'en foras farè. — Faciam ad bene et honore de Seniora. — Dabo tertia parte de opera et de loger et de guarda. — Los metré in potestate de Guillelmo. — No li meta encombre ne li fasa damnum. — Si ad Rengardis venia en talent que se steguès. — Cedo omnes voces et detraticos.* Mais il est probable que ces idiotismes et beaucoup d'autres semblables étaient d'un commun usage dans la langue parlée en Espagne, bien avant de passer de la langue parlée dans la langue écrite; et ce n'est pas en faire remonter trop haut l'emploi vulgaire, que de le placer, selon toutes les probabilités historiques, sous le règne du fils de Ferdinand.

Mais je reviens à *mon Cid*, et d'abord à ce titre arabe qui est devenu son nom, et qu'on a cru à tort lui avoir été donné d'une manière toute spéciale et comme par excellence. Dès le dixième siècle, c'était, au contraire, un titre latinisé et devenu commun, qu'on donnait aux principaux, aux seigneurs d'entre les chrétiens, et que nous trouvons accolé dans une

foule d'actes de ce siècle et des suivans, presque sous la forme purement arabe, aux noms d'un grand nombre d'entre les compagnons des rois de Léon, signataires de ces actes. C'est ainsi que la charte de Flora, Abbatissa[1], est signée entre autres par Citi Arrianiz. Les Arabes ne désignent jamais d'ailleurs le Cid que sous la dénomination d'El Kambythour ou bien (avec un *dha* au lieu d'un *tha*) El Kambydhour, corruption de Campiductor.

Quant à l'existence même du Cid, de celui qui s'écrie dans le poème castillan : — Je suis le Cid Campeador de Vivar :

Soy el Cid Campeador de Vivar!

elle ne me paraît pas, malgré tout, contestable, comme elle l'a paru à Masdeu. Emporté en effet par la colère que lui inspirent les mensonges débités sur le Cid par Mariana d'après la chronique d'Alfonse-le-Sage, Masdeu va jusqu'à nier complètement le Cid dans les termes suivans, après avoir employé un volume entier (le vingtième de son Historia crítica de España) à convaincre de fausseté tout ce que l'on a jamais dit du héros castillan: « Il résulte (de tout ce qui précède, et c'est à la 370e page de sa réfutation que Masdeu dit cela), comme conséquence légitime, que nous n'avons du

[1] Il est curieux de remarquer ici, en passant, de quels noms cet acte est signé (España Sagrada, t. XXXVII).

Virtus Xpti. protectus Nunus Dei Gratia Eps. cf.
Teodomirus Abba cf.
Pelagius Julianus cf.
Domno Gratiano cf.
Roderico Fredenandiz cf.
Fulgentius presbiter cf.
Domno Teosindo cf.
Domno Justo cf.
Orbita Maiorino.
Xabe Julianiz.
Melliq Arrianiz.
Citi Arrianiz.
Amor Arrianiz.
Coresci Arrianiz.
Gamil Arrianiz.
Justo Arrianiz.
Infante Arrianiz.
Maiori presbiteri.
Orbita frater ejus.
Ordonius presbiter.
Johannes Michaelis.
Menendo presbiter.
Xabe presbiter.
Veremudo Vellitiz.
Joannez Vellitiz.
Petrus · Notuit.

fameux Cid aucune notice qui soit certaine ou fondée, et qui mérite d'occuper une place dans les mémoires de notre nation. J'ai dit quelque chose de lui dans mon histoire de l'Espagne arabe, parce que, sur les points généralement accueillis par nos plus respectables historiens, je n'osai pas, alors, quelque nombreux que fussent mes doutes, me séparer de l'opinion de tous; mais, ayant à cette heure examiné la matière dans toutes ses difficultés, j'estime devoir me rétracter même du peu que j'en ai dit, et confesser, avec ma sincérité habituelle, que de Rodrigue Diaz le Campeador (et il y a d'autres Castillans qui ont porté les mêmes nom et surnom), nous ne savons absolument rien avec probabilité, pas même sa simple existence [1]. »

Cette existence, toutefois, ressort assez pleinement à nos yeux du témoignage combiné des Arabes et des chrétiens, témoignage corroboré d'ailleurs par la vivace tradition populaire sur laquelle ont été bâtis plus tard le poème et le roman du Cid [2]. Quel était cependant ce personnage sur lequel on a si peu de données positives, et dont l'histoire est comme une rumeur? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

Un écrivain distingué, auteur d'une vie du Cid (Quintana [3]), au milieu de beaucoup d'erreurs communes empruntées

[1] Resulta por consequencia legitima, que no tenemos del famoso Cid ni una sola noticia, que sea segura ó fundada, ó merezca lugar en las memorias de nuestra nacion. Algunas cosas dixé de él en mi historia de la España árabe, porque, en los puntos generalmente bien recibidos por nuestros mas respetables historiadores, no me atrevi entonces á separarme de todos, á pesar de mis muchas dudas: pero, habiendo ahora exàmido la materia tan prolixamente, juzgo deberme retractar aun de lo poco que dixé, y confessar con la debida ingenuidad, que de Rodrigo Diaz el Campeador (pues hubó otros Castellanos con el mismo nombre y appellido) nada absolutamente sabemos con probabilidad, ni aun su mismo ser ó existencia (Masdeu, Refutacion critica de la Historia leonesa del Cid, p. 370).

[2] Voyez Conde, Casiri, etc.

[3] La principale erreur de Quintana, dans sa vie du Cid, porte sur ce point,

à l'histoire courante de ce personnage, exprime assez bien, selon nous, les causes de l'élévation du soldat castillan après sa brouillerie avec Alfonse. Elles naissaient toutes de la situation même de la société espagnole à cette époque, et de l'état d'anarchie et de tiraillement féodal où elle s'agitait : dans un pareil état de choses, il est facile, en effet, d'imaginer, malgré l'obscurité des temps et les contradictions des écrivains, quelle fut la destinée du Cid après son exil. Quand un pays est partagé en petits états, ennemis les uns des autres, on y voit fréquemment s'élever des hommes qui fondent leur existence sur la guerre et leur indépendance sur la fortune. Si la victoire couronne leurs premières entreprises, de toutes parts, au bruit de leur nom et de leur gloire, des guerriers accourent sous leurs bannières, lesquels, en augmentant le nombre de leurs soldats, consolident leur puissance. Espèce de rois vagabonds, dont le royaume est le camp, et qui commandent partout où ils sont les plus forts. Les petits souverains qui les redoutent, ou qui ont besoin de leurs armes, achètent leur amitié et leurs secours à force de bassesse et de présens. Ceux qui leur résistent doivent souffrir toutes leurs violences et leurs dévastations. Quand aucun prince ne paie leurs services, la maxime terrible que la guerre nourrit la guerre est suivie dans toute sa rigueur, et les malheureux peuples, sans distinction d'allié et d'ennemi, essuient leurs vexations, leurs rapines et tous les excès d'une barbare oppression. Héros pour les uns, audacieux brigands pour les autres, tantôt ils meurent misérablement, quand avec leur armée se détruit leur pouvoir : tantôt, la fortune les prenant par la main, on les voit monter au trône et à la souveraineté. Tels apparurent quelques généraux allemands pendant

savoir : la prétendue expédition chevaleresque qu'il lui attribue avec Mariana, pour soutenir, dit-il, l'indépendance de la Castille contre les prétentions orgueilleuses de l'empereur d'Allemagne.

les guerres du dix-septième siècle : tels furent les capitaines que, dans les deux siècles précédens, les Italiens appelèrent condottieri ; et tel fut probablement le Cid de son temps, quoiqu'avec plus de gloire, et peut-être aussi avec plus de vertus [1].

C'est ainsi que, dans l'exil, le Cid mécontent se rendit d'abord indépendant, ensuite redoutable, sinon au roi de Léon et de Castille, du moins à ses voisins chrétiens et musulmans, avec une petite armée qui n'était qu'à lui, dit un historien, et qui s'attachait en tout à sa fortune [2].

Parlant ensuite du raccommodement d'El Cidi avec Alfonse et de son second exil en 1092, le même critique nous le montre abandonné par beaucoup de ses compagnons qui le quittèrent pour suivre le roi ; et, triste et désespérant désormais de se réconcilier avec sa patrie, entrant sur les terres de Saragosse (il y a par erreur Valence dans l'original) avec l'intention sans doute d'y former un établissement, et d'y passer le reste de ses jours dans la sécurité d'un pouvoir redouté. Dans cette vue, il releva, à ce qu'il paraît, dans une contrée abandonnée au sud de Saragosse, le château gothique de Pinnacastel, le fortifia avec le plus grand soin, et le pourvut de vivres et d'armes pour une longue défense. C'était la manière dont s'étaient formés, dans les temps barbares, les grands et les petits pouvoirs de la société féodale. Dès lors la terreur de son bras lui soumit tous les petits rois de la province. Le lieu d'où le Cid, avec ses rares compagnons, sut exercer l'influence militaire qui a propagé son nom et sa gloire, mérite ici de nous arrêter un instant.

Le voyageur qui, aujourd'hui, remonte le rio Martine vers sa source, aperçoit à droite, au fond d'une petite vallée qui

[1] Voy. Quintana, Vida del Cid, in princip.

[2] Rodericus Didaci Campiator, qui ex causâ, quam diximus, non erat in oculis ejus (Adefonsi) gratiosus, conferta manu consanguineorum et militum aliorum proposuit *per se* Arabes infestare (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VII, c. 29).

confine au territoire de Villarroya et de Montalvan, un vieux château désert, bâti sur un pain de sucre de roche, fort haut, qui commande toute la vallée. C'est tout ce qui reste de ce premier établissement, siége de la puissance, ou, si l'on veut, de la royauté du Cid, dont Terruel, selon nos conjectures, devint plus tard le centre d'opérations, sous le patronage de l'émir d'Albarracin. Le nom de Peña del Cid (Roche du Cid) lui est resté; mais quelques pâtres à peine aujourd'hui l'habitent, semblables à ces bergers des pâturages de l'Estramadoure et des hauteurs solitaires de la Sierra-Moréna dont parle un moderne voyageur [1], vêtus des pieds à la tête de peaux de mouton, si bien qu'on ne distingue pas le berger du troupeau. Le sauvage habitant de la Peña del Cid, comme celui de la montagne noire, dort aussi couché au soleil, l'escopette au côté, ou s'appuie sur sa houlette garnie de fer, et reste ainsi penché des heures entières dans une profonde immobilité. Comme celui de l'Espagne occidentale, il rêve aussi, sans doute, de trésors enfouis par les Arabes; il relève le château fantastique du Cid; il y dresse des festins splendides. Pour avoir trop d'imagination dans sa misère, c'est là un soldat tout prêt pour les héros à la manière du Campéador, et le pâtre deviendra soudainement soldat ou bandit, à la voix du premier condottiere politique qui l'appellera, que ce soit Rodrigue de Bivar ou Cabrera.

C'est de là [2] que le Cid prêta plus d'une fois le secours de son bras aux émirs, ses voisins, notamment à l'émir de Saragosse et à celui d'Albarracin, unis par une étroite alliance. Il se lia avec celui-ci d'une amitié particulière, à ce que les faits

1 M. Ch. Didier.

2 La Peña del Cid est située dans la province d'Aragon, Corregimiento d'Alcaniz, archevêché de Saragosse, sur les limites de Villarroya et de Montalban, à seize lieues d'Alcaniz, à égale distance à peu près de Daroca, d'Albarracin et de Terruel. Dans les archives anciennes, la Peña del Cid est désignée sous le nom de Pinnacastellum.

subséquens donnent à penser. C'est de là qu'il marcha tour à tour contre le roi d'Aragon, contre Alfonse et contre les Almoravides. Nous essaierons de démêler, et nous mentionnerons à mesure, le peu de faits avérés auxquels il prit part dans le mouvement général des affaires du temps. Son existence une fois reconnue et constatée par de rares mais irrécusables documens historiques, nous essaierons de reconstituer toute l'histoire du héros, bien épisodique pourtant (j'ai regret de le dire), au milieu des grandes choses accomplies par les deux véritables héros de ce temps, Alfonse VI de Castille et l'illustre émir des Almoravides, Youssouf ben Taschfyn.

La vérité est que les chroniques contemporaines ou quasi-contemporaines sont fort sobres de renseignemens sur le héros castillan, dont l'histoire poétique et le drame ont si fort grossi les traits aux dépens des autres héros de son pays. Nous l'avons vu apparaître en deux ou trois circonstances importantes des récits précédens. Les Annales de Compostelle contiennent sur lui une ligne ainsi conçue :

Era MLXXXIIII (1046) Rodericus Comes.

S'il est question dans cette ligne de Rodrigue de Bivar, nous ne devinons guère ce que veut dire ce nom à côté de cette date. Peut-être est-ce là l'indication de la naissance du Cid, en admettant que ce Rodericus Comes le désigne. Sous la première année de la restauration d'Alfonse (1073), la chronique de Cardeña (si l'on peut y ajouter foi en ceci) nous montre le fameux Campeador entrant à Logroño, sur les terres de Navarre, et sur celles de Calahorra, y promenant l'incendie et le vol, assiégeant le château d'Alfaro, s'en emparant, et envoyant des messagers au comte Garci Ordoñez chargés de lui dire qu'il l'attendrait sept jours; le Cid l'attendit; tous les puissans de cette terre se réunirent au comte, mais ils n'osèrent marcher contre le Cid, craignant la bataille[1]. Dans quel intérêt

[1] Chronica de Cardeña, voy. ci-devant, p. 371, note 4.

agissait le Cid, et au nom de qui prenait-il Logroño et Alfaro ? C'est ce que la chronique ne nous dit point, bien qu'on entrevoie là assez bien, ce nous semble, l'aventurier militaire, ayant su réunir une armée à lui, et cherchant fortune avec cette armée. Quel était ce Garci Ordoñez que le Cid provoquait si fièrement à la bataille? les textes ne nous en instruisent pas davantage, au moins d'une manière certaine. Suivant la vague et pompeuse histoire à la manière académique, qui affirme sans preuves, et parle sans cesse, *ore rotundo*, quelque mal fondé que soit ce qu'elle débite d'un si haut ton — Garci Ordoñez était comte de Najera, commandant en la Rioja pour le roi de Castille, le second personnage de l'état par l'éclat de son origine, par son alliance avec la famille royale, par ses richesses et ses éminens services; mais envieux, implacable ennemi du Cid, attentif à irriter la haine du roi, et coupable provocateur des arrêts qui avaient banni Rodrigue; et celui-ci, brûlant de le châtier, était venu porter la dévastation sur les terres de ses domaines : de tout cela personne ne saurait trouver la moindre trace dans les historiens des deux siècles immédiatement postérieurs au Cid; mais c'est un spirituel écrivain espagnol qui nous le dit, en phrases assurément fort élégantes, auxquelles il ne manque rien, sinon d'être fondées sur quelque chose [1].

Quoi qu'il en soit, il faut placer au temps antérieur à la bataille de Zallaka l'établissement du Cid à Pinnacastel, et peut-être à Terruel. Les temps qui suivirent, jusqu'à la fin de ce siècle, furent ceux de la plus grande puissance du fameux condottiere castillan, et nous allons le voir, dans le grand mouvement de l'invasion des Almoravides qui va remplir cette fin de siècle, s'opposer à ceux-ci comme allié des anciens

[1] Quintana, Vida del Cid. — Nous verrons tout à l'heure que ce comte Garci Ordoñez, qu'on nous peint allié à la famille royale, et comme ayant l'oreille du roi, combattait à la même époque contre Alfonse, dans les rangs des Almoravides.

Arabes andalousiens, et prendre Valence non comme général d'Alfonse VI, mais comme auxiliaire et pour le compte de l'émir de Sainte-Marie de Ben-Razin (Albarracin).

La domination des Arabes en Espagne se divise en quatre périodes : le gouvernement des émirs, lieutenans en Espagne des khalifes de Damas, qui se prolonge de l'an 710 de J.-C. à l'an 756 ; celui des khalifes de Cordoue, descendans de Moawiah, qui réunirent, de 757 à 1031, la royauté au souverain pontificat ; celui des rois de provinces, qui se partagèrent l'empire des khalifes d'Occident, et qui furent tour à tour secourus et asservis par les Almoravides et les Almohades, de 1031 à 1238 ; celui enfin des rois, de Grenade qui conservèrent leur indépendance après tous les autres Musulmans d'Espagne, de 1239 à 1492.

Secourus en 1086 par les Almoravides, les émirs andalousiens furent en effet sauvés pour un moment à Zallaka ; mais, comme parle El Homaïdy, ils comprirent bientôt que si l'émir Youssouf avait brisé les chaînes que leur apportait Alfonse, le conquérant africain se préparait à charger leur cou de chaînes plus pesantes encore et qu'ils ne pourraient supporter : Dieu accomplit ce qui est sa volonté et ce qui lui convient davantage ! Youssouf détrôna depuis successivement tous ces rois qu'il venait de sauver des mains d'Alfonse. En 483, en redjeb (septembre 1090), il entra à Grenade, y fit prisonnier Abdallah ben Balkyn, et l'envoya à Aghmat ; en safar 484 (mars ou avril 1091), il s'empara de Cordoue, et y fit mettre à mort le fils d'Ebn Abèd, El Màmoun El Fatah qui y commandait pour son père : ses troupes marchèrent immédiatement sur Séville, la prirent le dimanche, dix jours avant la fin de redjeb 484 (6 septembre 1091), et il en fit emmener captif le triste émir Ebn Abèd, qui, conduit à Aghmat, y vécut misérable avec ses filles, jusqu'à ce qu'il mourut en 488 (1095). Plus tard ce fut le tour des émirs de Valence, de Badajoz et des Algarves. Mais nous croyons devoir reprendre

ici, et suivre à notre manière, avec tous les développemens qu'elle comporte, l'histoire de ces révolutions.

Tout étant mêlé de biens et de maux, le soir même de son triomphe de Zallaka, pendant que l'on partageait les dépouilles que l'on y avait gagnées, tant en vêtemens qu'en armes, épées dorées, riches baudriers, lances artistement garnies d'ivoire, d'argent et d'or, Youssouf apprit que son fils Abou Bekr, qu'il avait laissé malade à Ceuta, venait d'y mourir. Abou Bekr ben Youssouf était fils de Zeynab, la forte femme si singulièrement répudiée par Abou Bekr ben Omar, par dévotion et dans l'intérêt de son cousin Youssouf ben Taschfyn « pour qu'elle l'épousàt. » Youssouf avait pour le fils de cette femme qui avait joué dans sa vie à peu près le rôle de Khadige dans celle de Mahomet, une tendresse particulière, et il l'avait toujours considéré comme son futur successeur. Il fut si vivement affecté de sa mort, et tel était l'empire de ce sentiment sur le cœur du héros africain, qu'il se déroba en quelque sorte à son triomphe et aux fêtes qui l'attendaient en Andalousie, pour aller présider en personne, sur l'autre rivage, aux funérailles de son fils, mort si inopportunément; sans quoi, dit Ebn Abd el Halim, il ne serait pas encore repassé à la côte du passage (d'el-adwah); mais, dit le Koran vénéré, « l'homme porte son sort attaché à son cou. Nous lui montrerons au jour de la résurrection un livre ouvert[1]. » Abou Bekr ben Youssouf laissait un fils d'une ambition inquiète, nommé Yahya, sur qui se reportèrent d'abord les espérances de son aïeul; mais à qui celui-ci préféra, comme nous le verrons dans la suite, ainsi qu'à tous ses autres fils, un enfant qu'il embrassa à son passage à Ceuta, auquel il avait donné le glorieux nom d'Aly, et qui lui était né dans cette ville l'année même qu'il en avait fait la conquête sur son saheb bargawate en l'an 477 de l'hégire (1084). Le jeune Aly avait alors à peine deux ans.

[1] XVII[e] sourate, intitulée Esra, le voyage nocturne, vers. 14.

Il avait pour mère une chrétienne du nom de Kamra. Youssouf fit rendre les derniers honneurs aux restes d'Abou Bekr, et se transporta ensuite à Marok, où il demeura jusqu'en l'année 480 (1087).

Avant de quitter l'Espagne, Youssouf avait donné le commandement des troupes almoravides à Schyr ben Abou Bekr, un de ses meilleurs caïds. L'armée africaine courut les frontières de la Galice, sous les ordres de ce général, reprenant les villes et les forteresses que les chrétiens avaient occupées. L'émir de Badajoz, Omar ben El Afthas, l'accompagnait avec un corps de fidèles à cheval, équipés et nourris à ses frais. L'émir de Séville Ebn Abêd, qui comprenait mieux que les autres ce qu'exigeaient les circonstances, voulut en profiter pour son avantage, et, à la tête d'un camp volant de cavalerie, il envahit en courant le pays de Tolède, et reprit une à une les villes et les forteresses qu'Alfonse avait eues par suite de leurs précédens traités. Il recouvra ainsi les forteresses d'Uclès, de Huete, de Cuenca, de Consewra (Consuegra), et quelques autres [1]. Il tourna ensuite vers le pays de Murcie. Près de Lorca vinrent à sa rencontre certaines compagnies de chevaliers chrétiens qui combattirent contre lui et le taillèrent en pièces : c'étaient les alcaydes de frontière qu'avait par là le tyran Alfonse. Ebn Abêd se réfugia à Lorca, où il fut bien reçu par le gouverneur Mohammed ben Léboun, fils d'Issa, qui tenait pour lui cette ville et avait servi et combattu en brave à la bataille de Zallaka. Avec lui était son vaillant ami Hossein ben

[1] Ces quatre villes faisaient partie de la dot de Zayda. — Hic auditis magnatibus Aldefonsi, licet non visum, vehementi tamen desiderio adamavit, adeo ut fidem Christi susciperet, et castra quæ sibi pater dederat, regis Aldefonsi dominio manciparet. Castra autem, quæ viro dedit, sunt ista, Caracuei, Alarcuris, Consocra, Mora, Occania, Aurelia, Vclesium, Opta, Amassatrigo et Concha, et suscepit ex ea filium, qui Sancius vocabatur, quem comiti Garsiæ de Capra dederat nutriendum, et de consilio soceri Avenhabet vocavit ab Aphrica Almoravides, qui in gente Arabum tenebant tunc temporis principatum, ut eorum auxilio uteretur contra Arabes cismarinos. Sed in contrarium res evenit. Nam..... etc. (Rod. Tolet. de Reb. Hisp., l. VI, c. 31).

Serâdj, celui qui fit reproche à Abou Bekr ben El Kabotorna de ce qu'étant un très brave chevalier, il était resté à Badajoz pendant la bataille de Zallaka. L'incursion d'Ebn Abêd au pays de Murcie, en cette occasion, fit peu d'effet, parce que les chrétiens s'étaient emparés de la forteresse d'Alid ou Lebit, à douze milles[1] de Lorca, prodigieusement forte, et placée en un rocher inaccessible, sur une montagne haute et escarpée. Ces chrétiens étaient conduits par le Cid, et c'est à cette époque, sans doute, qu'il se raccommoda avec Alfonse. Alfonse, en effet, dès qu'il eut eu avis de cette prise de possession du château de Lebit, limitrophe aux domaines d'El Motamed, par de hardis chevaliers ne prenant conseil que d'eux-mêmes, se hâta de leur envoyer des secours; il remplit Lebit de chevaux, d'hommes et d'archers, auxquels il ordonna de faire des incursions sur les frontières des pays de la juridiction d'El Motamed, plutôt que sur tous les autres domaines des princes arabes d'Espagne, parce qu'El Motamed était celui qui avait déterminé le passage de l'émir des Musulmans Youssouf; en sorte que de ce château sortaient une infinité de cavaliers et de gens de pied qui tuaient et emmenaient en captivité tous les jours plusieurs centaines de fidèles; et il leur en fit un devoir quotidien, et pour ainsi dire une obligation religieuse, assez semblable à celles que s'imposèrent plus tard les ordres de chevalerie. El Motamed s'affligea de la constance des chrétiens à ravager ses terres; et, voyant leur opiniâtreté à continuer ces courses, il écrivit à l'émir el Moslémyn pour lui donner avis des invasions et du dégât que les chrétiens faisaient sur les terres des Musulmans, tant dans la partie orientale qu'au midi de l'Espagne; il lui parlait surtout des algarades d'El Kambythour[2], émir chrétien qui infestait les frontières de Valence. Il lui disait que les Almoravides n'étaient commandés ni conduits comme et où il convenait; que

[1] A une demi-journée de chemin, dit Yahya.
[2] Le Cid Campeador.

si ses affaires et ses grandes occupations en Afrique ne lui permettaient pas de revenir en personne en Espagne, il irait lui-même recevoir ses ordres et savoir ses intentions, pour employer utilement dans la presqu'île ses forces et la fortune de ses victorieuses bannières. Sans attendre la réponse, El Motamed passa en Afrique, dans l'espoir que Youssouf, qu'il croyait fort occupé dans le Maghreb, lui donnerait la direction absolue et le commandement supérieur des Almoravides en Andalousie. Il trouva l'émir des Musulmans à la Mamoura, à l'embouchure de la Séboue. Il lui parla du château de Lébit, et du grand tort qu'il faisait aux Musulmans, et lui demanda du secours à ce sujet. Youssouf lui promit de repasser en Espagne sur ses pas, et El Motamed y vint préparer toutes choses pour la campagne méditée.

Youssouf s'embarqua au château du passage (Kassr-el-Adwah) et arriva à l'île Verte, où il fut reçu par El Motamed avec mille bêtes de somme chargées de vivres et de présens. On était au mois de rabi-el-awal 481 (mai ou juin 1088). Il écrivit à tous les princes arabes d'Espagne pour les inviter à venir faire avec lui la guerre sainte aux chrétiens, et il leur donna rendez-vous au château de Lébit, situé dans les dépendances de Lorca. Il se mit en marche de l'île Verte, et se porta lui-même au rendez-vous assigné. Mais il n'y vint de tous les princes arabes d'Espagne auxquels il avait écrit, qu'Ebn Abdelaziz, le Thahéride de Murcie, Témim ben Balkyn, wali de Malaga, pour son frère Abdallah ben Balkyn, saheb de Grenade, El Motasem Mohammed Moezz el Dawlah, saheb d'Almérie, grand ami d'Ebn Abèd de Séville, et ce dernier, avec ses principaux scheiks et tout ce qu'il avait pu réunir de troupes autour de lui. El Motasem Mohammed Moezz el Dawlah el Alméry vint trouver Youssouf au camp de Lorca, vêtu d'un vaste manteau ou burnous noir, pour faire sa cour au monarque africain, qui avait adopté cette couleur par déférence pour la maison des khalifes abbassides d'Orient,

dont il affectait de reconnaître la suprématie spirituelle. Le noir était la couleur des Abbassides ; les scheiks d'Almérie, de Dénia et de Valence avaient particulièrement conservé le blanc, couleur des Ommyades, leurs anciens souverains et rivaux des Abbassides; ce qui donna occasion à Ebn Abèd, grand ami, du reste, et émule d'El Motasem en poésie, de le railler gaîment à ce sujet, et de le comparer à un corbeau au milieu de colombes. C'est ce même El Motasem d'Almérie qui n'avait pu assister à la bataille de Zallaka, comme nous l'avons vu, à cause d'un voisin chrétien qui lui donnait de l'inquiétude. Youssouf et ses alliés, en bien petit nombre, remarquons-le, mirent le siége devant le château de Lebit ou d'Albit, dont tout porte à croire que les défenseurs étaient commandés par le Cid. Quoi qu'il en fût, ces défenseurs étaient au nombre de douze mille fantassins et de mille cavaliers des plus braves. Les Musulmans attaquèrent la place avec vigueur, et Youssouf la fit battre de toutes parts et bloquer étroitement. Pendant quatre mois il n'en discontinua les attaques ni jour ni nuit; mais la force naturelle du château était telle, et la garnison se défendait de telle sorte, qu'il perdit l'espoir d'y entrer d'assaut.

Youssouf et Ebn Abèd jugèrent alors qu'il serait plus à propos de courir le pays et de faire des incursions sur les frontières des chrétiens; ils tinrent conseil, et il y eut différens avis. Ebn Abdelaziz de Murcie ne voulait pas qu'on s'éloignât ni qu'on suspendît le siége jusqu'à ce qu'on fût entré dans la forteresse. Autant en disaient El Motasem d'Almérie, Léboun de Lorca, et quelques autres émirs. De l'avis contraire étaient Ebn Abèd et Abdallah ben Balkyn de Grenade, qui disaient que le plus sûr était de ne pas perdre de temps, de lever le siége d'Albit et d'en laisser sortir les assiégés, que l'on battrait plus aisément en rase campagne; car ils n'étaient pas gens à se tenir renfermés : qu'on perdait le temps à s'arrêter devant cette forteresse inaccessible, et donnait aux chrétiens le loisir

de réparer leurs précedentes pertes, et que par là l'on aventurait tout. La dissidence des avis s'échauffa. Ebn Abèd reprocha à Ebn Abdélaziz d'être un ingrat, et d'intelligence avec Alfonse. Ebn Abdélaziz, jeune homme bouillant, porta la main à son épée pour en frapper Ebn Abèd. Youssouf ordonna qu'on l'arrêtât, et le fit livrer à Ebn Abèd les fers aux pieds. Cela fut cause que l'armée se sépara. Les troupes d'Ebn Abdélaziz s'ameutèrent, et, ayant délivré leur émir, abandonnèrent le camp; elles firent plus, elles se répandirent et se cantonnèrent dans les campagnes voisines, et coupèrent les vivres à l'armée qui assiégeait Albit, si bien que la disette et la famine ne tardèrent pas à y régner. Averti de ce qui se passait, Alfonse leva une armée, et marcha au secours du château ; le bruit se répandit en même temps au camp de Youssouf que de nombreuses troupes d'El Frank se dirigeaient sur le même point, et venaient prêter main-forte à Alfonse, en sorte que Youssouf n'osa l'attendre, et leva le siége, se dirigeant vers le pays de Lorca, d'où il passa à Almérie, et de là à la côte de Mauritanie, fort irrité contre les rois arabes d'Espagne, qui lui avaient fait défaut en cette occasion. Alfonse retira du château d'Albit les restes mourans de faim de la garnison qui l'avait si vaillamment défendu, et l'abandonna, ne jugeant pas possible de le conserver, entouré comme il l'était de forteresses musulmanes. Ebn Abèd en reprit aussitôt possession, et Alfonse rentra à Tolède satisfait, malgré tout, des résultats de cette campagne, et s'estimant quitte désormais des périls où l'avait jeté l'union des princes arabes andalous avec les Almoravides [1].

Les soins qu'exigeait le gouvernement de son vaste empire tinrent Youssouf en Afrique toute l'année suivante.

[1] Voyez Ebn Abd el Halim, p. 101. — C'est à cette retraite de Youssouf de devant Alfonse que se rapporte sans doute le passage suivant de la Chronique de Florac : — Quo infortunio (Zallachæ) exterritus, mittit (Aldefonsus) per Gallias ut ei subveniatur ; alioquin se fœdus cum Sarracenis inire et aditum præ-

Mais, en l'an 483 (1090), les hostilités continuelles des chrétiens sur les frontières musulmanes, et les lettres pressantes de Schyr ben Abou Bekr, général des Almoravides, engagèrent l'émir africain à passer pour la troisième fois en Espagne. Il ne venait plus maintenant appelé par les rois de l'Andalousie; il venait au contraire plein de courroux contre eux et avec de nouveaux projets. Sa prudence et sa dissimulation n'avaient pas été telles, qu'il n'eût déjà laissé percer quelques indices de ce qu'il couvait dans son cœur. Quelques-uns des princes andalous le remarquèrent, et chacun commença à s'occuper de soi avec le plus de diligence et de secret possible. Le premier qui aperçut le changement fut Abdallah ben Balkyn, de Grenade. Schyr ben Abou Bekr, l'ayant su, l'apprit à son maître, et ce fut la cause qui détermina Youssouf à passer pour la troisième fois en Espagne, sous prétexte de la sainte guerre. Il avait rassemblé de nombreuses troupes des tribus zénètes, mossamèdes et ghomares, avec lesquelles il débarqua heureusement à Aldjézira Alhadrâ. Conformément aux conseils de ses scheiks et de ses caïds, Youssouf se rendit par des marches forcées aux frontières de Tolède, et renferma le roi Alfonse dans cette cité (que Dieu veuille rendre à l'islam!). L'armée des Almoravides en dévasta les environs, ravagea ses campagnes, rasa ses jardins et ses villages, tuant et faisant prisonniers des gens sans nombre. Mais dans cette campagne il ne vint à son aide aucun des

bere quo in Gallias transirent, minatur. Hoc accepto nuncio, Gallorum proceres certatim milites congregant. Denique tam urbana quàm rustica plebs se offert. Milites verò gregatim convenientes, ad bellum se præparant. Statuto tempore quique de suis moti provinciis, in auxilium Audefonsi festinant. Verùm Agareni Francorum adventu audito, cum suo Rege terga præbent, nequaquam eos expectare audentes. Quorum fugam Rex Audefonsus, cùm jam propi fines Hispanorum Franci essent, eis notum fecit, gratias agens quòd sibi auxiliaturi venissent mandansque ut redirent ad propria. Franci ejus accepto nuncio tristitiam habuerunt maximam, eò quòd hostis jam dictus fuga lopsus esset, et quòd tantum iter nequicquam expendissent. Ingressi tamen Hispaniam, crebras agentes deprædationes, et plura devastantes loca, demum reversi sunt ad sua.

princes andalous, qui commençaient à reconnaître ce que pesait l'épée de Youssouf ben Taschfyn. Il laissa voir que ce procédé des émirs d'Andalousie ne lui déplaisait pas, en ce qu'il lui donnait occasion de se tenir pour offensé par eux. Sans s'arrêter beaucoup au pays de Tolède, il partit avec son armée pour Grenade, où il entra, et alla descendre à l'Alcaçar, où le roi Abdallah ben Balkyn ben Badys le reçut avec les dehors d'une entière confiance, bien que son cœur fût rempli d'inquiétude sur cette visite faite avec tant de bruit et un si grand appareil de guerre. Youssouf savait, par le rapport de Schyr ben Abou Bekr, qu'Abdallah souffrait impatiemment sa domination, et s'était lié, par des traités secrets, avec Alfonse, dont il favorisait les entreprises, et qu'il regardait comme un ami. On avait fait contre lui à ce sujet les vers suivans :

« Il y a tel qui sert de mule pour tourner la roue, et qui la graissera de son sang ;
» Ou qui ressemble au ver à soie construisant sa propre prison où il mourra enfermé. »

On dit qu'avant l'arrivée de Youssouf, Abdallah avait songé à résister et à fermer les portes de la ville ; mais Yahya raconte qu'il dissimula, comme il vient d'être dit, alla au-devant de lui, et le conduisit à son palais le 17 redjeb 483 (15 septembre 1090). D'autres disent qu'il se défia ouvertement de lui et lui ferma les portes ; que Youssouf l'assiégea, et qu'ayant réglé leurs accords, et promis sûreté, il entra à Grenade ; qu'Abdallah ben Balkyn lui-même apaisa ceux de la ville qui étaient sous les armes et disposés à combattre et à se défendre jusqu'à la mort. Mais, que ce soit l'un ou l'autre, ce qu'il y a de certain, c'est que, deux mois après s'être rendu maître de la ville, Youssouf fit arrêter Abdallah et le fit tenir prisonnier dans son palais. Pendant qu'il était à Grenade, dont la situation et le climat l'avaient

charmé, des envoyés des rois de Séville et de Badajoz y arrivèrent pour le complimenter; mais Youssouf refusa de leur donner audience; en sorte qu'ils s'en retournèrent pleins de dépit et de colère. Chargé de chaînes par ordre de Youssouf, Abdallah fut embarqué avec son harem, sa famille et son frère Témim el Mostansir, wali de Malaga, sur la flotte qui ramena le vainqueur en Afrique au mois de ramadhan 483 (novembre 1090)[1]. Abdallah avait caché une partie de ses trésors à Grenade, pour les soustraire à la cupidité de ses ennemis : il lui fut permis d'emporter le reste. Relégué à Aghmat, il y mourut quelque temps après, laissant deux fils et une fille fort riches. Abdallah avait regné dix-huit ans, et fut le dernier de la dynastie des Zeïrides ou Sanhadjates qui avaient possédé Grenade quatre-vingts ans. Youssouf laissa le commandement des troupes almoravides et le gouvernement de Grenade à son fidèle caïd Schyr ben Abou Bekr el Lamtouny, et rentra à Marok, à ce que tout porte à croire, dans la seconde moitié du mois de ramadhan 483, c'est-à-dire du 10 au 25 novembre 1090.

Ebn Abèd comprit dès lors le sort qui le menaçait, et il commença, mais trop tard, à se repentir d'avoir attiré les Lamtounes en Espagne. Il fit fortifier à la hâte les murs et le pont de Séville, et mettre ses autres places en état de défense. Alors vint à lui son fils Abou Hassan el Raschid, qui lui dit : « J'avais prévu l'arrivée de cet orage, mon père, et je te l'ai annoncé bien à temps : mais tu n'écoutas pas mes discours non plus que ceux d'autres prudens et nobles scheikhs. Tu as voulu conduire par la main ce prince des déserts, afin

[1] Il est probable qu'après la mort de Zakout, gouverneur de Malaga en 1086, (que nous avons vu seul d'avis de ne point appeler les Almoravides en Espagne dans la fameuse junte qui détermina la première venue d'Youssouf, et pour ce fait mis à mort), Malaga, qui appartenait en ce temps à Ebn Abèd, avait été cédé par celui-ci au saheb de Grenade, comme un gage de paix et d'alliance, ou peut-être en échange de Jaen.

qu'il nous chassât de notre doux pays et des délicieux palais de nos pères. » Ebn Abèd n'essaya point d'excuser sa faute, et dit seulement :—« Il n'y a pas de prudence humaine qui puisse empêcher ce que le Dieu très haut a décreté. »

Youssouf, averti de ces préparatifs du plus puissant des émirs d'Andalousie, se rendit à Ceuta pour y diriger en personne le passage en Espagne de troupes innombrables; et il envoya ses instructions à Schyr ben Abou Bekr. Ces instructions portaient qu'il eût à commencer ses opérations avec ruse et dissimulation, afin de mieux prendre au dépourvu ceux qu'il était chargé de déposséder. Youssouf cependant demeura à Ceuta pour attendre l'issue de l'expédition, laissant à son caïd dévoué la direction suprême des forces almoravides dans la Péninsule.

Les Africains, ayant reçu ces renforts, se partagent en quatre divisions : l'une, commandée par Schyr ben Abou Bekr, est chargée de la conquête de Séville et de Badajoz ; deux autres doivent attaquer Cordoue et Ronda, qui étaient gouvernées par deux fils d'El Motamed ; la quatrième est destinée à agir contre le saheb d'Almérie, Mohammed Moezz el Dawlah el Motasem Billah. Schyr, après avoir vainement employé la ruse et les promesses pour engager l'émir de Séville à se soumettre, le somme de livrer ses places, et de venir jurer obéissance à Youssouf, émir suprême des Musulmans. Cet ordre ne prit point l'émir de Séville au dépourvu ; il n'en fut point effrayé; et, sans rien répondre à la proposition du général de Youssouf, il résolut de se défendre comme il pourrait, quoiqu'il eût le cœur bien découragé, dit son biographe; car Ebn Abèd était fort adonné à l'astrologie, et il reconnut que le moment que les étoiles avaient annoncé à sa naissance était arrivé. Il voyait s'accomplir ce pronostic : « Que sa dynastie devait être détruite par certaines gens sortis d'une île qui ne serait pas leur propre demeure. » Son cœur était en outre abattu par quelques circonstances particulières, d'un triste et

malheureux augure ; il avait entendu en songe un de ses fils lui dire en vers élégans : — « Il fut un temps où la fortune prospère conduisait les fils d'Abèd sur un char brillant, et publiait la gloire de leurs noms. Maintenant, elle se tait, et, avec de profonds gémissemens, elle les pleure, inconsolable. Comme passent les jours et les nuits, ainsi passent les délices du monde, la grandeur passe comme un songe, et tout est vanité, hormis le Dieu tout puissant. » Malgré tout, Ebn Abèd s'avança avec sa cavalerie contre les Almoravides. Sa valeur et son adresse dans les armes étaient telles, que, nonobstant le nombre excessif de ses adversaires, il combattit contre eux avec des succès variés en diverses escarmouches, évitant toutefois d'en venir à une bataille de puissance à puissance.

Pour partager son attention, Schyr ben Abou Bekr ordonna au général Baty d'aller avec une division à Jaen; celui-ci l'assiégea et la prit par capitulation, et les Almoravides l'occupèrent. Schyr ben Abou Bekr fit part de ce succès à Youssouf, qui lui enjoignit pour toute réponse de poursuivre la guerre jusqu'à ce que le roi de Séville fût dépouillé, et n'eût pas une seule métairie à lui, de tant de cités qu'il avait possédées. Le général Baty eut ordre de se réunir à la division de Kasour el Lamtouni, qui faisait en même temps la guerre sur les terres de Cordoue, et en avait entrepris le siége. Dans une sortie que firent les habitans, sous le commandement du fils d'Ebn Abèd, contre les Almoravides, ils firent de ceux-ci un horrible carnage, et il fallut par ce motif renforcer cette division. A l'arrivée des nouvelles troupes qu'amenait Baty, on pressa tellement la ville qu'elle demanda à capituler. Après avoir donné sûreté de la vie et des biens aux habitans, les Almoravides y entrèrent le mercredi 3 de safar 484 (26 mars 1091). Mais en prenant possession de la cité, Kasour tua perfidement le fils d'Ebn Abèd, appelé Abou Nassr El Fètah, et surnommé El Màmoun. La division qui assiégeait Ronda, défendue par Yézid Rady Ellah, le plus jeune des fils d'Ebn Abèd, l'emporta pa-

reillement à l'aide de nouvelles troupes amenées par Kasour le Lamtouny. Les habitans, réduits aux abois, capitulèrent; et Kasour, au mépris de la capitulation, faisant une seconde fois l'office d'exécuteur, chercha querelle à Yézid Rady Ellah, et l'abattit mort à ses pieds d'un coup de sa lourde lance toute de fer. En même temps Schyr ben Abou Bekr entrait dans Bayasa, Obdah, Hisn-al-Belad, Al-Modowar, Assakhira et Schakoura (Baeza, Ubeda, Castro-al-Velad, Almodovar, Assaghira et Segura); et le mois de safar[1] n'était pas achevé, qu'il ne restait plus à El Motamed aucune ville de ses domaines où Schyr ben Abou Bekr n'eût mis garnison almoravide, à l'exception de Carmone et de Séville. Schyr continua d'occuper le pays et d'en faire fortifier et garnir de troupes les frontières ou le soghr (le ratelier) du côté des chrétiens[2]. Il donna ordre au nouveau wali de Cordoue, Baty, d'en faire restaurer les murailles; et il envoya à Kalaat Rabah (Calatrava), qui formait la frontière la plus éloignée des Musulmans vers la nouvelle Castille, un caïd de Lamtouna à la tête de mille cavaliers morabits, pour en assurer la défense et tenir de ce côté la frontière fermée aux ennemis. C'est ainsi que Schyr prenait possession de toutes choses en Espagne, au nom de son maître Youssouf ben Taschfyn. La prise de Carmone, qui fut enlevée d'assaut par Schyr ben Abou Bekr le 17 de rabi-el-awal 484 (9 mai 1091), acheva d'ôter tout espoir de résistance efficace à Ebn Abêd, et il résolut alors d'appeler à son aide ce même roi de Castille, contre qui il avait, quatre ans auparavant, appelé Youssouf. Il lui envoya une ambassade en toute diligence, et lui promit de lui livrer les places formant la dot de Zayda, stipulée par Ebn Omar en 1084, ainsi que toutes les nouvelles acquisitions qu'il ferait par son secours, dès qu'il l'aurait délivré de l'oppres-

[1] Du 24 mars au 21 avril 1091.

[2] C'est ainsi que les Arabes appellaient, par une image assez juste du reste, la ligne de châteaux qui servait de tête de défense à leurs possessions.

sion où il gémissait. Alfonse, effrayé des progrès des Africains, et peut-être par un reste de bienveillance pour le père de Zayda, consentit à renouer avec l'inconstant émir; il rassembla une armée de vingt mille chevaux et de quarante mille hommes de pied, et l'envoya, sous les ordres du comte El Karmisch (probablement Gormaz), au secours de son beau-père musulman. Instruit de la venue de cette armée, Schyr choisit parmi ses troupes dix mille cavaliers des plus braves, dont il donna le commandement à Ibrahim, fils d'Ishak, et les envoya à la rencontre des chrétiens. Ceux-ci passèrent le port de Muradal, et pénétrèrent jusque dans les hautes campagnes de l'Andalousie. La rencontre de l'armée chrétienne (ou plus vraisemblablement d'une partie de l'armée chrétienne) avec les Lamtounes se fit près du château d'Almodowar. Les deux partis se livrèrent de rudes combats pendant plusieurs jours, dans lesquels périrent un grand nombre de Lamtounes, mais où la victoire resta en définitive à ceux-ci. Ce dernier échec ayant privé El Motamed de son unique ressource, Schyr ben Abou Bekr redoubla d'ardeur au siége de Séville, si bien qu'El Motamed dut se rendre aux vœux, aux instances des habitans réduits à l'extrémité, et consentit à capituler. Il obtint sécurité pour lui, ses fils, ses filles, ses femmes, sa maison et pour tous les habitans. Schyr prit possession de Séville un jeudi ou un dimanche 19 ou 22 redjeb (6 ou 9 septembre 1091), et fit embarquer le malheureux El Motamed avec quatre de ses fils, ses femmes, ses filles et ses esclaves. Les premiers étaient Abou Hossein Obéïdallah el Raschid, Abou Bekr Abdallah El Moated, Abou Souleïman Arabieh, surnommé Tadj-el-Dawlah (couronne de l'état), et Abou Khasem el Moaly Zéyn el-Dawlah. La plus chérie de ses femmes, d'une sagesse et d'une beauté qui étaient devenues proverbiales, Othamèdah Omm Arabyeh (mère d'Arabieh), était connue également sous le nom de Zayda Koubra (et il en

est fait mention sous ce nom dans l'inscription du dôme de la grande mosquée de Séville, de l'année 478). On la nommait encore Romaïkia, parce qu'Ebn Abèd l'avait achetée de Romaïk ben Hedjadj. Le désespoir de ces infortunés fut inexprimable, lorsque, du pont de leurs vaisseaux, ils commencèrent à perdre de vue les tours de leurs palais, et virent disparaître et s'effacer à l'horizon les plus hauts minarets de la merveilleuse Séville[1]. Youssouf, qui les attendait à Ceuta, ne daigna pas même les voir, dit-on, et les envoya prisonniers à Aghmat. Sur la route un Arabe de la suite de l'ex-émir, Abou el Hassan el Hasoury, lui présenta des vers sur sa disgrace, et, quoiqu'ils ne fussent pas comparables, dit notre auteur, à ceux qu'avait coutume de lui présenter à Séville, au temps de sa prospérité, Ebn Zéydoun, son favori, le prince déchu, fit présent au poète, qui ne flattait plus que son infortune, de trente-six pièces d'or. C'était tout ce qu'il avait sur lui, et le dernier présent qu'il pût faire de sa vie. Renfermé dans une tour, à Aghmat, il y vécut quatre ans dans une extrême pauvreté, servi par ses propres filles, dont la misère était telle, qu'elles marchaient les pieds nus, et étaient réduites à filer pour vivre. Un de ses anciens sujets étant allé le visiter dans la tour où il était prisonnier, le vit ainsi entouré de ses filles vêtues de haillons, mais dont la délicate beauté brillait encore sous les misérables vêtemens qui les couvraient[2]. Sa chère Zayda Koubra ne put supporter l'abaissement de son époux, et mourut de douleur dans les premiers temps de leur commune captivité. Leur fils Abou Bekr Abdallah el Moated périt assassiné en ramadhan 484 (octobre ou novembre 1091) : il avait envoyé à son père, le jour même où il fut tué, par un jeune fils qu'il avait, des

[1] Quien no ha visto a Sevilla
No ha visto a maravilla.

[2] Ebn Lébana, mss. arabe de l'Escurial, p. 20.

vers où il s'efforçait d'adoucir ses chagrins. El Motamed se consolait de ses revers comme ont coutume de le faire les poètes, en les chantant. Il composa sur son infortune plus d'une élégie touchante, et les chansons pleines de mélancolie où il célébrait sa disgrâce devinrent populaires et furent répétées jusqu'en Orient. La poésie, qui avait fait ses délices aux jours de sa prospérité, fut ainsi sa consolation dans son malheur. Il mourut dans sa prison en rabi-el-awal 488 (mars ou avril 1095), âgé d'à peine cinquante-six ans, dont il avait régné vingt-trois. En lui s'éteignit la dynastie des Abèdides de Séville, qui, après avoir duré plus de soixante-dix ans, se termina par une catastrophe semblable à celle dont son père et lui-même avaient rendu victime le dernier roi de Cordoue, Mohammed ben Djehwar. El Motamed, dans des vers de lui conservés par Ebn Lébanat, n'attribue à sa dynastie que soixante-treize ans de durée, sans doute pour couvrir la fable de la prétendue réapparition et de l'abdication d'Hescham II, par laquelle son grand-père Mohammed ben Ismaïl ben Abèd s'assura la souveraineté du royaume de Séville en 1035[1]. — Les fils d'El Motamed finirent leurs jours en Afrique dans l'indigence et l'obscurité.

La même année qui vit la chute d'Ebn Abèd, au mois de schaban (du 27 septembre au 15 octobre 1091), les Almoravides prirent possession de Nabra. Au mois de schawal (du 15 novembre au 30 décembre) le caïd Dawd ben Aïscha entra par capitulation dans Murcie. Ce caïd était un brave et vertueux général, savant, juste, d'un commerce doux, plein de modération et de prudence, et qui faisait par cette voie autant de conquêtes que par les armes. Vers le même temps, son frère Mohammed ben Aïscha marchait sur Almérie. Le saheb qui y commandait était Obéidallah Hosam Ed-Dawlah, fils de ce Mohammed Moezz Ed-Dawlah, surnommé El Mota-

[1] Voyez ci-devant, c. 22.

sem Billah et El Wathek Billah, que nous avons vu figurer en burnous noir au siége de Lébit, dans l'armée de Youssouf. Assiégé dans sa capitale, lorsque Youssouf eut résolu la réduction des émirs d'Andalousie, par une division de l'armée des Almoravides sous les ordres d'Abou Zakaria ben Housséin, Mohammed Moezz Ed-Dawlah était mort de douleur le 4 de rabi-el-akher 484 (26 mai 1091). Son fils Obéïdallah avait tenu bon dans Almérie jusqu'à la venue du caïd de Youssouf Mohammed ben Aïscha; mais, craignant de tomber vivant aux mains des Lamtounes, il équipa secrètement un navire, sur lequel il s'embarqua de nuit, avec ses femmes, ses enfans, ses trésors, et la famille de son frère Rafy Ed-Dawlah, et abandonna ainsi sa capitale et ses états aux Almoravides, à la fin de schaban ou dans le courant de ramadhan 484 (septembre ou octobre 1091), cinq mois environ après la mort de son père. Suivant le conseil de celui-ci, il se retira dans les états d'El Mansour, de la dynastie des Bény Hammad, qui régnait à Boudgie. Il en obtint le gouvernement de Ténès, où il se livra à la culture des lettres, et composa divers ouvrages. Son frère Rafy Ed-Dawlah, excellent poète, mourut en 539 (1144-1145) à Tlemcen, dont El Mansour l'avait nommé gouverneur. Ezz-Ed-Dawlah, le plus jeune des frères de Mohammed, se retira dans l'Espagne orientale. Ainsi finit la dynastie des Samadahides. Le lendemain de la fuite d'Obéïdallah, les troupes almoravides entrèrent dans Almérie, et la prise de Montujar et des autres places qui composaient ce petit royaume suivit de près la conquête de la capitale. Par là, Youssouf se vit maître en un an et demi des états de cinq des rois arabes d'Espagne, à savoir des états d'Abdallah ben Balkyn ben Badys de Grenade, d'El Motamed ben Abèd de Séville, d'Abou el Owadh de Nabra, d'Ebn Abdélaziz de Murcie, et d'Abdallah ben Bekr de Jaen, Bayasa et Assikhira. Youssouf ne quitta point Ceuta tout le temps que dura l'expédition qui le rendit ainsi maître

de l'Andalousie, et il l'employa à laisser à la vieille rivale de Gibraltar des marques utiles de son séjour; il y fit rebâtir la grande mosquée-djéma, dont il fit élever les tours jusqu'à ce qu'elles dominassent sur toute la ville, et eussent vue sur la mer. Il fit aussi construire la fontaine d'El-Bollout, avec un grand nombre de conduits, et le mur qu'on appelle l'Almina-Basse.

Trois émirs conservaient seuls quelque indépendance après l'envoi à Aghmat d'Ebn Abèd, savoir, l'émir de Valence, celui de Saragosse, et celui des Algarves ou de Badajoz. A cela il faut joindre quelques petits princes de l'Espagne orientale, feudataires de l'émir de Valence. Ebn Abdelaziz de Murcie s'était réfugié près de celui-ci, qui l'avait généreusement accueilli. Il n'en fallait pas davantage à Youssouf, et ce lui fut un motif suffisant pour tourner ses vues de ce côté. L'année 484 (1092), il ordonna à son général Dawd ben Aïscha de marcher sur Denia. Celui-ci se mit aussitôt en route, et prit cette ville, ainsi que Xativa (Schatiba). Ces deux villes obéissaient à Ebn Monkad. Ebn Monkad, Abou Merwan Abd el Melek ben Houdzayl des Bény Razyn, et les émirs de Mourbiter et de Valence, s'étaient alliés avec les chrétiens commandés par le général Roudrik-el-Cambythour, avec le secours duquel ils espéraient pouvoir tenir tête aux Almoravides. Mais Ebn Aïscha s'en rendit maître sans beaucoup de difficulté et sans grande effusion de sang, et poursuivit sa marche sur Valence[1]. Réunis sous les drapeaux de Rodrigue, qui avait pris part lui-même, à la tête de ses bandes, à cette campagne infructueuse, ils allèrent se renfermer dans Valence, où Yahya fut bientôt assiégé par Dawd. Après

[1] La ville était défendue par son saheb Yahya le dzoulnounide, qui, suivant Ebn Abd el Halim, avait parmi ses sujets un grand nombre de chrétiens qui lui payaient le karadje, et payait lui-même tribut aux princes chrétiens, ses alliés, ou plutôt ses maîtres.

une vigoureuse résistance dans laquelle Yahya fut héroïquement secondé par l'ex-saheb de Tadmir (Murcie) Ebn Abdélaziz le Thahéride, les chrétiens, estimant que la ville ne pouvait tenir plus longtemps, l'abandonnèrent à ses propres forces. Yahya continua de faire des sorties contre les assiégeans, et leur aurait vendu chèrement la conquête de Valence s'il n'eût pas été trahi. Mais le cadhi Ahmed ben Djéhâf el Moafery, qui était d'intelligence avec les Almoravides, leur ouvrit les portes de la ville. Ils s'y précipitèrent et firent un grand carnage des troupes de l'émir qui reçut le coup mortel en combattant comme un lion à la tête de ses scheiks. Yahya avait régné sept ans à Valence après la perte de Tolède, à demi tributaire des chrétiens, et fut le dernier prince de la dynastie des Dzoulnounides[1]. Le cadhi Ahmed, comme l'indique son nom d'El Moafery, appartenait à la famille ou au moins à la tribu des princes Ahmérides, issus du grand hadjeb El Mansour, et dépouillés du trône de Valence par les Dzoulnounides de Tolède. Pour prix de ses services, il obtint de Dawd le titre de wali et le gouvernement de Valence. La prise de Valence et la mort d'El Kader eurent lieu en 1092, mais on ignore dans quel mois de l'année. Par l'intervention de l'émir de Saragosse, les conquêtes de Youssouf ne s'étendirent pas plus loin, cette année-là, dans l'Espagne orientale; mais le petit royaume de Sainte-Marie de Ben-Razin (Albarracin) demeura dépendant et tributaire de l'émir africain, qui l'érigea en quelque sorte en grand fief de son empire, tout en laissant le gouver-

[1] Conde, t. II, p. 275, parle à tort de deux El Kader Yahya. — Suivant Casiri, d'accord en cela avec Rodericus Toletanus, Yahya el Kader fut assassiné dans son palais par le cadhi Abu Ahmed ben Jafar ben Hajaf, que Roderich appelle Abenjahab et Aboulféda Ahnaff ben Djahaf : il ne saurait y avoir doute, d'ailleurs, sur l'identité.—Yahye, dictus Alchadir Bille, dit Roderich (Hist. Arabum, c. 49), postquam Toletum perdiderat, ivit Valentiam, quæ ad suum dominium pertinebat, et annis VII vixit ibidem, et interfecit eum judex quidam, qui Abenjahab dicebatur.

nement, à titre héréditaire, à son saheb propriétaire Abd el Melek Abou Merwan, auquel succéda dans la suite son fils Yahya. Abd el Melek obtint cette faveur, dit l'auteur arabe, en considération de son alliance avec les Bény Houd de Saragosse. Abou Djafar, en effet, malgré les guerres fréquentes que lui faisaient les rois d'Aragon, possédait encore, à cette époque, dans l'Espagne orientale, une assez grande étendue de pays, et plusieurs villes importantes outre Saragosse, telles que Guadalajara (Wadilhadjara), Médina-Céli (al Médina Sélim), Rueda (Rota-el-Yehwd), Huelga, Calatayud (Kalaat-Ayoub), Huesca, Tudèle, Balbastro, Lerida et Fraga. Ses états comprenaient les trois quarts au moins de l'Aragon, la Catalogne méridionale, et quelques parties de la Navarre et de la Castille. Maître du cours de l'Èbre inférieur, de Tortose, du port des Alfaques et de Tarragone [1], il envoyait ses vaisseaux chargés des productions de l'Espagne dans le scharkya de l'Afrique, à Iskandarrya (Alexandrie), et dans la mer de Syrie (Bahr el Scham), et recevait par eux les marchandises de l'Orient, de l'Inde, de la Perse et de l'Arabie. C'était le plus riche des rois arabes d'Espagne. Juste, affable, bienfaisant, il était généralement aimé (il tenait les cœurs dans sa main), respecté de ses voisins, redouté de ses ennemis; et l'émir Youssouf avait donné ordre à Dawd ben Aïscha de ne point l'irriter, et d'éviter de lui faire la guerre, s'il se pouvait. Le politique Ahmed, de son côté, craignait d'avoir Youssouf pour ennemi. Le voyant si près de lui, maître de Valence, il craignit d'éprouver le sort des autres dynastes musulmans d'Espagne, et crut devoir se ménager l'amitié et la protection du monarque africain. Il céda au temps, et, pour prévenir l'orage qui le menaçait, il envoya à Youssouf son propre fils Abou Merwan Abd el Melek Emmad-el-Dawlah,

[1] C'est ce que les Arabes expriment par : — Il était également puissant sur la mer, vers la partie méridionale d'Al-Byren (les Pyrénées).

avec une lettre et de riches présens[1]. Dans sa lettre à Youssouf, Ahmed lui demandait son amitié et des secours contre les chrétiens. Il lui disait, entre autres choses : — « Mon royaume est le mur de séparation entre toi et l'ennemi de notre loi. Ce mur est le soutien et la défense des Musulmans, depuis qu'ont régné dans ce pays mes aïeux, qui toujours ont veillé avec succès sur cette frontière à ce que les chrétiens n'entrassent pas dans les autres provinces de l'Andalous. Ma plus complète satisfaction sera la confiance et la certitude de ton amitié, sera que tu sois assuré que je suis ton ami et ton allié. Mon fils Abd el Melek te déclarera les dispositions de nos cœurs et nos sincères désirs de travailler avec toi au soutien et à la propagation de l'Islam. »

Youssouf répondit gracieusement aux avances et aux propositions d'Ahmed dans les termes suivans :

« De la part de l'émir des Musulmans, soutien de la foi, Youssouf ben Taschfyn, au confiant en Dieu Ahmed Abou Djâfar Ebn Houd (que le Très-Haut perpétue et fasse prospérer sa puissance !) ; de notre cour de Marrakesch (que Dieu garde !), où est arrivée l'évidente preuve de la noblesse et de la valeur de tes aïeux : nous rendons à Dieu des actions de graces et des louanges accomplies, et le prions qu'il nous achemine et conduise dans la voie droite, et dirige nos pensées vers de salutaires fins. Nous prions le Seigneur pour notre seigneur Mohammed, son serviteur (avec qui soit la grace divine ! que Dieu agrandisse sa perfection !). Quant à ce qui nous concerne à l'égard de toi (que Dieu veuille fortifier !) et à l'égard de ta sublime libéralité, sache qu'il n'y a en nous qu'une sincère amitié, naturelle au caractère que Dieu nous a donné. Il est venu, en effet, en notre présence, de ta part, la puissance et l'honneur de ton état, la lumière de tes yeux,

1 El Kodhay dit qu'il lui envoya, entre autres choses, quatorze arrobes d'argent (ou lingots de ce poids), tirés du trésor et marqués du sceau de son père Youssouf ben Ahmed el Motémyn, dont Ebn Taschfyn fit frapper des kirats à Cordoue,

la joie de ton cœur, je veux dire Abou Merwan ton fils par le sang et mon fils par l'affection (que Dieu accroisse en lui ton amour!); et les deux honorables wazirs Abou Issa ben Léboun, et Abou Ahmer (que Dieu leur fasse la grace de sa juste crainte!); lesquels nous ont remis ton honorable lettre, et nous avons appris, tant par elle que par le rapport verbal qu'ils nous ont fait, tes désirs, auxquels nous répondons par notre adhésion à tes demandes. Cet écrit leur ayant été communiqué, et leur en ayant parlé à deux reprises, ils ont bien compris ce que comportent les conventions de notre réciproque alliance, lesquelles ont toutes pour but la conservation des conquêtes et la propagation de l'Islam sacré, et le service de Dieu tout-puissant et miséricordieux. Salut accompli. »

Les promesses de Youssouf ne tardèrent pas à être suivies d'effet. Il donna ordre à Dawd d'envoyer en aide à Ahmed El Mostaïn Billah six mille arbalètriers et mille chevaux almoravides. L'émir de Saragosse avait le plus grand besoin de ces secours. Depuis 1088, le roi d'Aragon Sancho Ramirez, et Pierre, son fils, auquel les chroniqueurs donnent dès ce temps le nom de roi, n'avaient cessé de ravager ses frontières. Ils s'étaient en dernier lieu emparés de Monzon [1]. Enfin, aidés des chrétiens d'El Frank et des Erdomanes (peut-être d'un corps de chevaliers normands), ils venaient de faire en l'an 486 (1093), sur les terres de Saragosse, une violente irruption, et d'entrer d'assaut dans Fraga et Balbastro. Plus de quarante mille Musulmans étaient tombés sous les coups des chrétiens dans cette guerre, au dire d'un auteur arabe; ils avaient réduit en captivité un nombre infini de femmes, de filles et d'enfans, mis le pays littéralement à feu et à sang, et Ahmed avait vainement essayé de leur résister, lorsque, par l'arrivée des Almoravides, tout changea de face : après

[1] Prisó Monzon el rey D. Sancho è el rey D. Pedro su fillo, era MCXXVII Ann. Toled. II[os], p. 385).

avoir battu les chrétiens en diverses rencontres, les troupes de Saragosse entrèrent dans Balbastro de vive force, et reprirent Fraga, dont elles passèrent la garnison au fil de l'épée. El Mostaïn porta avec ses alliés le ravage et la mort sur les terres de l'ennemi, et rentra à Saragosse avec cinq mille captives chrétiennes, mille armures de bataille, et d'autres riches dépouilles, dont il envoya la meilleure partie à Youssouf. Le Cid, suivant les bannières de son ami l'émir d'Albarracin, qui marchait en ce moment avec les Almoravides, faisait partie de cette expédition; il commandait un corps d'auxiliaires chrétiens et musulmans, et ce fut probablement alors qu'il fit prisonnier dans une rencontre Pierre, fils de Sancho, et montra sa magnanimité en le rendant incontinent à la liberté [1].

Pendant que ces choses se passaient dans l'Espagne orientale, Alfonse de Castille reculait les limites de la domination chrétienne à l'autre extrémité. Il venait de marier sa fille Urraca, née vers 1080, de son mariage avec Constance, fille de Robert, duc des Bourguignons, et qui était âgée par conséquent de douze ans environ, au comte Raymond de Bourgogne, et la sœur d'Urraca, Theresa, née de l'union déclarée illégitime d'Alfonse axec Ximena Nuñez, à Henri, fils de l'un des fils du même Robert. L'ardeur de faire la guerre aux infidèles les avait portés à passer en Espagne avec les moines de l'abbaye de Tournus qui y avaient conduit la reine Constance, veuve du comte de Châlons. Alfonse fit avec eux, avant d'en faire ses gendres, diverses campagnes contre les Sarrasins, et les pré-

[1] Cumque versus frontariam Aragoniæ pervenisset, congressus cum rege Petro Aragoniæ obtinuit contra eum et etiam vivum cepit, sed continuo manumisit (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VI, c. 29). — Le même avait déjà dit en parlant des rois d'Aragon (Ibid., c. 1) : — Hic est Petrus (rex Aragoniæ), qui in bello post modum à Roderico Didaci fuit captus, sed hostis clementia continuo liberatus. — Tous les historiens s'accordent à placer la capture de Pierre par le Cid, et sa libération, antérieurement à la prise de Valence : — Eodem tempore, dit Lucas de Tuy (p. 101), Rodericus Didaci, miles strenuus, pugnavit cum Petro rege Aragonum in campo, et cepit eum; post hæc obsedit Valentiam, et cepit eam.

posa spécialement à la garde des frontières musulmanes[1]. Raymond et Henri devinrent par cette alliance les chefs des deux familles royales de Castille et de Portugal. Leur valeur se déploya surtout dans les Estramadoures portugaise et castillane; et, vers 1093, Alfonse fit avec eux une expédition en Portugal, à peine indiquée dans les mémoires du temps, mais dont les résultats furent de la plus grande importance. Il prit, le samedi 30 avril 1093, dans la neuvième heure du jour, Santarem, et, dans la même semaine (vieux style), le jeudi 4 mai, Lisbonne. Le lundi 8 mai il était maître de Cintra. Il les mit sous le gouvernement de son gendre, le comte don Raymond, dont nous venons de parler, mari de sa fille Urraca. Le roi prit part en personne à cette heureuse expédition, qui recula les limites chrétiennes dans l'Algarbe presque sans opposition[2].

Ce fut préoccupé sans doute de ces succès d'Alfonse et du peu de résistance que lui opposaient les Musulmans andalous,

[1] Hic (Aldefonsus) filiam Rotberti ducis Burgundionum duxit in uxorem, nomine Constantiam, de qua suscepit filiam, qua in matrimonium dedit Raimundo comite, qui comitatum trans Ararim tenebat. Alteram filiam, sed non ex conjugali thoro natam, Ainrico, uni filiorum filii ejusdem Rotberti dedit (Monach. Hugon. Floriac.). — D'après Roderich de Tolède, l. VI, c. 21 : — Eadem Scemena Munionis genuit aliam filiam, quæ Tharasia dicta fuit, quam duxit comes Enricus ex partibus Bisontinis, congermanus Raimundi Comitis, patris imperatoris (Aldefonsi VII) ; ex qua (Tharasià) suscepit idem Enricus Aldefonsum, qui fuit postea rex Portugaliæ. — Quelques Codex portent par erreur *ex partibus Bisantinis*, ce qui a donné lieu de faire venir Henri de la maison des empereurs de Constantinople. — Hosque ambos, ajoute la chronique française (l. c), in ipsis finibus Hispaniæ contra Agarenorum collocavit impetum.

[2] Era 1131, secundo calendas maii sabbatho hora nona, rex donnus Aldefonsus cepit civitatem Santarem anno regni sui vigesimo octavo, mense 5, sexto die mensis. Et in eadem hebdomada pridie non. Maii feria quinta cepit Ulixbona. Post tertiam autem diem octavo idus maii cepit Sintriam, preposuitque eis generum suum comitem Domnum Raymundum maritum filiæ suæ D. Urracæ, et sub manu ejus Suarium Menendi, ipse autem rex reversus est Toletum (Chr. Lusit., ad ann. cit.) — Il y a quelque variété de date ou plutôt erreur de copiste, au sujet de la prise de Santarem, dans la Chronique de Coïmbre : — In era MCXXXI (1093) pressa fuit Sancta Herene, et intravit in eam rex Adefonsus, VI nonas maii, feria II, hora III (Chr. Conimb., p. 330). — Mais les chiffres concordent dans la Chronique d'Alcala, p. 316. — Santarem fut reprise par Schyr en 1111, le 25 mai : — In era MCXLVIII (1111) pressa fuit civitas Sancta Herene à rege Cir, VIII kalendas junii (ibid., l. c.).

maîtres du pays, que Youssouf envoya à Schyr l'ordre d'envahir les états d'Omar El Motawakkel. Schyr occupa facilement l'Algarb, s'empara de toutes ses forteresses, entra dans Schelb et Yabra (Silves et Evora), et vint avec son camp devant Badajoz, où se défendit avec valeur l'émir Ebn El Afthas. Mais la fortune avait tourné le dos à ces princes. C'était une croyance vulgaire et un bruit populaire qu'il y avait une prophétie annonçant la chute inévitable des rois arabes d'Espagne, et qu'ils seraient vaincus et déposés par des princes d'Afrique. Cette persuasion populaire fut une des causes de leur ruine, et ce fut en grande partie pour cela que les Almoravides se rendirent si facilement maîtres de l'Espagne, et que ses princes ne firent rien d'efficace pour leur défense. Ebn El Afthas livra une bataille aux assiégeans, où ses troupes furent vaincues, et deux de ses fils faits prisonniers : c'étaient El Fadhl et El Abbas qui résistèrent jusqu'à ce que, grièvement blessés et abandonnés des leurs, ils tombèrent entre les mains des Almoravides. Les habitans, intimidés par le désastreux succès de la bataille, forcèrent l'émir à traiter de la reddition de la place. Schyr promit de le laisser sortir, et lui donna un sauf-conduit pour ses fils, ses filles, sa suite, et tout ce qu'il possédait ; mais, après s'être rendu maître de la ville à cette condition, et l'en avoir laissé en effet sortir avec sa famille et ses esclaves, il envoya à leur poursuite une troupe de cavaliers de Lamtouna, qui l'atteignirent aux environs de Badajoz, et là, contre la foi promise, ils percèrent à coups de lance l'émir et ses deux fils El Fadhl et El Abbas. Cette déplorable tragédie arriva le samedi 7 safar 487 (26 février 1094). Tout cela eut lieu, dit-on, par l'ordre de Youssouf ben Taschfyn, qui voulait en finir avec les rois andalousiens. Ainsi tomba la dynastie des Afthasides. De tous les rois arabes d'Espagne qui avaient appelé Youssouf, il ne restait plus debout que le seul Ahmed Abou Djàfar de Saragosse. Nedjm-ed-Dawlah, troisième fils d'Omar, et wali de Santarem, périt en prison dans

le plus absolu dénûment. Par la conquête des états d'Ebn El Afthas, Schyr se trouvait immédiatement en contact avec les deux gendres d'Alfonse, commis à la garde de ces frontières; mais bien que les Almoravides comptassent dans leurs rangs un grand nombre de chrétiens sous la conduite du comte Garcia Ordoñez, ils n'osèrent cependant marcher contre Alfonse, après la dépossession de l'émir de Badajoz, et le roi chrétien retourna à Tolède, chargé de butin et de gloire[1].

Un événement qui se passa, en ce temps-là même, dans l'Espagne orientale, put contribuer peut-être à empêcher Ebn Abou Bekr d'attaquer Alfonse en Portugal. Nous avons laissé (en 1092) le cadhi Ahmed El Moaféry maître en quelque sorte de Valence au nom des Almoravides auxquels il l'avait livrée, et les petits rois arabes de l'Espagne orientale, parmi lesquels figurait au premier rang l'émir d'Albarracin, tributaires de Youssouf sous le patronage de l'émir de Saragosse. Cet état de choses avait duré environ un an et demi. La soumission des rois arabes, toutefois, était peu volontaire, et ils conspiraient dans l'ombre contre l'oppression où les tenaient les Africains. Le saheb de Sainte-Marie d'Albarracin (Sainte-Marie d'Orient), Abou Merwan Abd el Melek ben Houdzaïl, allié et parent du dernier émir dzoulnounide de Valence, supportait surtout impatiemment le joug des Almoravides, et il venait d'engager les émirs de Mourviédro, de Schatébah et de Dénia à former une nouvelle ligue et à se soulever contre les généraux de Youssouf. Tous ensemble ils prirent pour chef le kaïd des chrétiens Roudrik, surnommé

[1] Intransque Bæticam et eam partem Lusitaniæ, quæ sibi non suberat, predis vastationibus, et incendiis sic omnia devastavit, quod horum fuga, et Agarenorum victoria fælici commertio mutarentur. Et licet Amiramomeninus multos haberet cum comite Garsia Ordonii christianos non tamen ausus fuit regi occurrere venienti. Et rex Aldefonsus reversus est præda et victoria gloriosus (Rod. Tolet., ibid., c. 32). — Il est fait mention de ce comte Garcia Ordoñez par plusieurs autres chroniques. Dans un combat précédemment livré, probablement dans la guerre du château d'Albit, d'après Lucas de Tuy : — Erat cum Sarracenis, Comes Garsias Ordonii, qui Agarenos ad prælium fortiter animabat.

El Cambythour, qui se faisait honneur d'avoir été l'allié et l'ami d'El Kader, et peut-être fut-il en effet salué en cette circonstance, par les émirs coalisés, de ce titre de Cid (saïed seigneur) qui lui est resté [1]. Réunis de nouveau sous les drapeaux de Rodrigue, les émirs andalous vinrent assiéger Valence avec leurs forces réunies. Le Cambythour était généralissime de l'armée arabo-espagnole. Instruit du péril de Valence, Schyr, que nous venons de voir s'emparer des domaines du dernier émir de Badajoz, accourut aussitôt au secours de la place, sans doute avec son auxiliaire chrétien le comte Garcia Ordoñez; mais le Cid le battit et le mit en fuite, après avoir tué plusieurs milliers de ses hommes; et il serra Valence de plus près. Étroitement assiégés, et n'espérant plus aucun secours, les habitans forcèrent leur wali Ahmed ben Djehâf à capituler. Il obtint du Cid qu'il laisserait aux habitans la vie, la liberté et leurs biens, et pour lui-même le titre de wali et la conservation du gouvernement de Valence pour le compte des émirs coalisés. A ces conditions Ahmed fit ouvrir les portes de la ville, et le Cambythour (que Dieu maudisse!), dit l'historien musulman, y entra au mois de djoumada-el-awal 487 (mai ou juin 1094). Rodrigue gouverna Valence avec un pouvoir souverain, et une apparente douceur, disent les Arabes. Il laissa Ahmed exercer tranquillement ses fonctions de cadhi-al-codhah (suprême cadhi). Mais au bout d'un an révolu, au moment où Ahmed s'y attendait le moins, il le fit arrêter et emprisonner avec toute sa famille. L'objet de cette arrestation était d'obtenir du cadhi qu'il déclarât où étaient cachés les trésors du

1 Les auteurs arabes donnent ordinairement au Cid le titre de caïd ou d'émir des Chrétiens. La plupart le désignent par l'épithète de tyran (taghi); — ce qui a fait dire agréablement à un moderne historien qu'ils l'appelaient tyran du Tage. Ils lui donnent aussi parfois le titre de roi (melek). — Cambythour, Campiductor ou Campidoctor, comme quelques-uns l'écrivent, Campeador en espagnol, revient assez bien au mot italien condottiere que nous avons employé plus haut pour caractériser le Cid. — Condottiere. Capitano. lat. *dux*, *ductor*, dit le Dizionario della Crusca.

roi Yahya. Ayant vainement employé pour cela et épuisé tour-à-tour les prières, les menaces, les caresses et les tourmens pour le contraindre à les lui livrer, le Cid ordonna qu'un bûcher fût dressé sur la place publique de Valence, et, sans autre forme de procès, il fit amener devant lui, enchaîné, Ahmed, ses fils, ses filles et sa femme, également chargés de chaînes ou de cordes, et ordonna de les y brûler tous. Les assistans, tant musulmans que chrétiens, s'émurent et se récrièrent, le suppliant d'épargner au moins la famille innocente du malheureux cadhi, ce que le tyran Cambythour n'accorda, dit l'historien musulman, qu'après une longue résistance. Mais sans pitié pour le cadhi, il fit creuser une fosse sur la place même et l'y fit enterrer vivant jusqu'à la ceinture; après quoi on environna de bois le reste de son corps, et on le laissa brûler à petit feu. Ahmed, avant d'expirer, prononça la profession de foi musulmane, et mérita par sa mort le titre et les récompenses des martyrs (schaydoun). Cet acte de cruauté barbare eut lieu un jeudi du mois de djoumada-el-awal 488 (mai ou juin 1095), dans le même mois qu'étaient entrés à Valence, l'année précédente, le maudit Cambythour (qu'Allah le voue au feu éternel!), et les vengeurs de l'émir El Kader Yahya ben Dzy el Noun (que Dieu leur pardonne leur alliance!). El Cambythour régla ensuite le gouvernement de la ville qui resta occupée par les chrétiens pour la sûreté des Musulmans coalisés, et il en partit avec le principal de ceux-ci, qui était Abd El Melek Abou Merwan ben Houdzaïl, saheb de Sainte-Marie d'Aben-Razin. Le wali ou saheb de Mourbiter, Abou Issa ben Léboun ben Abd el Aziz, y fut laissé comme naïb ou lieutenant d'Abou Merwan. Roderich, dit-on, plus tard, vers l'époque où il se rapprocha d'Alfonse, le sollicita de mettre un évêque à Valence, et Jérôme y fut consacré par les mains de l'évêque primat Bernard, archevêque de Tolède[1].

[1] L'exécution d'Ahmed el Moafery est placée par les Musulmans au mois de

L'alliance d'Ahmed Abou Djâfar de Saragosse avec Youssouf lui était devenue inutile par la force des choses, et Sancho, roi d'Aragon, et Raimond Bérenger, comte de Barcelone, le pressaient à l'envi, et le refoulaient de plus en plus vers l'Èbre. Tarragone avait été conquise par ce dernier. Sancho, maître de Monzon, s'avançait vers Huesca, et songeait déjà à assiéger Saragosse. C'était un brave et vaillant roi que ce Sancho Ramirez, petit-fils de Sancho-le-Grand; et il est curieux de voir comment en parlent ses propres ennemis. Lorsque l'émir de Saragosse, El Mostaïn Billah Abou Djafar, dit une chronique musulmane, croyait pouvoir goûter quelque repos, et que les chrétiens, taillés en pièces à diverses fois, le laisseraient respirer quelque temps, il se vit tout-à-coup attaqué par une multitude d'infidèles que commandait le tyran Ebn Radmir. Il marcha contre lui avec tout ce qu'il put ras-

djoumada-el-awal 488, juste un an révolu après l'établissement du Cid à Valence et dans le mois de cet établissement, qui, par conséquent, dut avoir lieu du 18 mai au 16 juin 1094. Les Arabes ne donnent pas le jour de la prise de Valence non plus que les Chrétiens : — Prisò mio Cit Valencia, era MCXXXII, disent les Annales Toledanos II, la seule des chroniques chrétiennes qui assigne une date à l'événement. Les textes, sur ce fait important, sont bons à recueillir, et l'éclairent d'un plus grand jour : — Et indè (post captionem Petri regis Aragoniæ) dit Roderich de Tolède (l. VI, c. 29), procedens pervenit Valentiam et obsedit. Cumque ad succursum Valentiæ Buchar rex Arabum cum exercitu advenisset, inito certamine obtinuit Rodericus, et Buchar fugit vix vitæ relictus, cæsa tamen ex suis multitudine infinita, et incontinenti civitas sereddidit Roderico, et eam habuit quoad vixit, et fuit in ea Hieronymus, de quo diximus, in episcopum consecratus à domino Bernardo, primate archiepiscopo Toletano. — D'après Ebn Hayan, écrivain du XIIe siècle, dans Casiri, t. II, p. 43 : — Anno egiræ 487 (Christi 1094), *quum imperator Alphonsus* maximo adducto exercitu, ad Urbem Valentiam castra posuisset, Ben Althaherus annis et virtutibus plenus decessit. Ferunt Valentinos post toleratam per dies aliquot obsidionem, urbem imperatori tradidisse his nempe conditionibus : ut in primis populis vita et libertas una cum bonis servarentur; deinde ut prætor Abi Ahmedus ben Giaphar ben Hagiaph Almoapheraeus neque fortunis, neque dignitate ullo pacto deturbandus esset. Annuit tunc imperator : sed anno vix exacto, Abi Ahmedum tota cum familia in carcerem inclusit, verbera et mortem, nisi pecuniam publicam traderet, minatus. Quum autem id frustra tentasset, ad flammas eum cum uxore et filiis damnavit, quibus tamen Alphonsus, unanimi christianorum et mahometanorum deprecatione motus, pepercit. — Voyez aussi El Kodhaï de Valence, qui mourut en 1258, dans Casiri (ibid., p. 121).

sembler de troupes, formant environ vingt mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie, gens courageux et robustes, piliers de l'Islam. Ces troupes se rencontrèrent avec celles du tyran Ebn Radmir, qui étaient en égal nombre, tant de cavaliers que de fantassins. La rencontre de ces deux armées, dit Ebn Houdzaïl, eut lieu près de Médina-Huesca, sur les frontières de l'Espagne orientale (que Dieu veuille fortifier et soutenir!). Chacune des deux armées était pleine de confiance en sa force, ainsi que dans la valeur et l'adresse de ses généraux, fils de la guerre, lions enragés. Elles se présentèrent la bataille, et en la commençant, Ebn Radmir (que Dieu maudisse!) dit à ses principaux champions :— « Il faudra que vous me disiez qui des vaillans Musulmans, que vous connaissez comme nous nous connaissons, assiste et est présent au combat, et qui d'entre eux, appelé et cherché, se cache ou manque. » Il dit ensuite à d'autres, dont il nomma sept par leurs noms : — « Tels et tels remarqueront les vaillans de notre armée qui se distingueront dans cette bataille, et si ceux qui sont connus par leurs prouesses se comportent en cette occasion comme ils doivent, et font ce qu'exige leur noblesse. » Il en nomma de ceux-ci cent des plus braves, et leur dit : « Allons, mes amis, marquons ce jour avec de la craie blanche. Courage, et en avant! » En ce moment les deux armées se chargèrent avec une résolution et une valeur égales ; la bataille fut opiniâtre et sanglante, et personne ne tourna le dos à l'effroyable mort, et ne voulut perdre son poste ni son rang, bien moins encore le terrain ; chacun voulait que son général le vît combattre à la manière du lion, à découvert et en pleine campagne, jusqu'à ce que les deux armées, fatiguées à ne pouvoir plus faire usage de leurs armes, suspendirent d'un commun accord le carnage à l'heure d'el-assar. On resta à se regarder les uns les autres pendant environ une heure, et bientôt; donnant le signal, eux avec leurs buccins et trompettes, et nous avec nos tambours, la lutte animée et sanglante recommença. Les

chrétiens attaquèrent avec une telle impétuosité, qu'ils ouvrirent en masse et enfoncèrent les bataillons serrés de notre armée. Cette forteresse vivante une fois rompue, la confusion se mit dans les rangs; l'épée du vainqueur ne se détourna pas un instant de dessus les Musulmans jusqu'à l'arrivée de la nuit, et l'émir El Mostaïn Abou Djâfar el Saghir Ebn Houd se réfugia avec les siens dans la ville d'Huesca[1].

Sancho mit incontinent le siége devant Huesca. Huesca avait pour wali un vaillant guerrier nommé Abd el Rahman, auquel les chrétiens donnaient le nom de roi. On était sur les entrefaites mêmes de la prise de Valence, au mois de juillet. La ville était grande, riche, très peuplée, défendue par une garnison intrépide. Sancho avait mis son camp sur une colline qui la domine, et qu'on appelle encore de nos jours pour cela Puey de Sancho. Le 6 de juillet il sortit à la tête de quelques soldats pour reconnaître les murailles de la place, cherchant l'endroit le plus faible vers lequel il pût diriger utilement l'effort de ses balistes et de ses béliers, afin de battre en brèche les murs de la ville. Comme il levait le bras pour désigner l'endroit qu'il croyait propre à ce dessein, un dard, parti du haut des murs, lui pénétra dans l'aisselle par l'échancrure de la cuirasse. La blessure était mortelle; mais le roi dissimula. Il fit appeler ses fils, Pierre et Alfonse, les grands et les prélats, leur fit prêter à tous serment de ne point lever le siége que la ville ne fût rendue, reçut les sacremens, puis se fit arracher la flèche et expira. Son corps fut déposé dans le monastère de Montaragon, qu'il avait fondé; mais ses obsèques n'eurent lieu qu'après la prise de Huesca. Il fut alors porté au monastère de San-Juan de la Peña, où il fut mis dans un tombeau. Son fils aîné, Pierre, le premier des rois d'Aragon de ce nom, lui succéda[2].

1 Ebn Houdzaïl, dans Ebn Hayan, p. 101.
2 Era MCXXXII Sancius rex (obiit) pridie non. Jul. (Annal. Compost., p. 321).

Après la mort de Sancho le siége continua, mais, à ce qu'il paraît, avec lenteur; la ville pourtant fut tenue étroitement bloquée. Ahmed, que Sancho avait forcé de se renfermer dans Huesca, parvint à s'échapper, et se mit à la tête de nouvelles troupes. Cependant les émirs de Sainte-Marie de Ben Razin, de Schatibah et de Denia, appelés par l'émir de Saragosse, se déterminent à le secourir. Le Cid dut s'abstenir de prendre part à cette expédition. Il avait sans doute alors déjà fait sa paix avec Alfonse, et il était occupé à conserver Valence sous sa domination, un peu, ce semble, en dépit des habitans musulmans. Le comte Garsia Ordoñez (singulière et obscure existence sur laquelle on cherche en vain des renseignemens précis) faisait partie de l'armée musulmane. A la nouvelle de l'arrivée de ce secours, Pierre Ier, le digne fils et successeur de Sanche, lève le siége d'Huesca, et marche au-devant des alliés. La rencontre eut lieu aux environs de la forteresse d'Alcoraz (Hisn-el-Korasch, peut-être Alcuezar). On se battit jusqu'à la nuit. Les Musulmans y éprouvèrent de grands dommages, de l'aveu de leurs historiens. Comme c'étaient des troupes diverses, dit Ebn Houdzaïl, *les principaux chefs, se reprochant les uns aux autres cet échec, ne voulurent pas attendre au lendemain pour tenter le sort d'un nouveau combat. Ils se retirèrent dans la nuit, les uns d'un côté, les autres de l'autre, laissant les montagnes et les vallées couvertes de morts et de blessés. El Mostaïn, ayant perdu l'espoir de conserver Huesca, se retira à Saragosse. Peu de jours après, Huesca se rendit aux chrétiens par capitulation.* Quatre rois maures furent tués de la propre main de Pierre, au combat d'Alcoraz, suivant les modernes annales d'Ara-

—Hic Sancius obsidit Oscam et sagitta percussus sensit se læthaliter vulneratum, et adjuravit filios suos Petrum et Ildefonsum ne unquam ab obsidione recederent donec civitatem caperetur, et ipso vitam ex vulnere finiente, corpus ejus inhumatum tandiu servaverunt donec civitas fuit capta (Gesta Comit. Barcin., c. 29.)

gon, et ce sont les quatre têtes de ces rois qui figurent au champ de l'écusson du royaume. Quatre émirs furent en effet battus par Pierre Ier à Alcoraz. L'autre relation appartient aux romanceros. Le combat d'Alcoraz eut lieu le 18 du mois de novembre 1096. Le 27 du même mois Pierre fit son entrée dans Huesca avec toutes ses troupes, les évêques et les grands de son royaume, et y fixa sa résidence. Ce fut la dernière résidence provisoire des rois d'Aragon, dont Saragosse devint, en 1118, la capitale définitive. Le 17 décembre la grande mosquée fut purifiée et consacrée à Jésus Nazaréen, à sa mère Marie et aux autres Saints de la patrie[1].

Vers ce temps-là Schyr ben Abou Bekr, ayant assemblé une flotte considérable, soumit, sans coup férir, les Baléares à la domination des Almoravides. Ces îles, depuis cinquante-cinq ans[2], étaient gouvernées, au nom des rois de Valence et de Denia, par les Schoaïdes de Murcie, qui y maintenaient la paix et la justice, et dont le premier fut le wali Abou El Abbas Ahmed ben Raschikh, qui avait été secrétaire du fameux émir de Dénia, conquérant de la Sardaigne, Moudjéhid ben Abdallah Abou Djaysch El Ahméry. Les habitans de ces îles, informés que toute l'Espagne musulmane obéissait à Youssouf ben Taschfyn, jurèrent volontairement fidélité au monarque africain, et se mirent sous la protection de ses armes.

Le supplice d'Ebn Djéhaf, personnage aussi recommanda-

1 Era MCXXXIV (1096) fuit arrancada de Osca, XIV kal. decembr. noto die III feria (le 18 novembre), et venit comes Garsia Ordoniz in adjutorio de Almuzaen (El Mostaïn) cum Mauris et Sarracenis, et pugnaverunt cum rege Domnus Petrus (id est Petro). Annal. Complut., p. 314. — Cumque ad solvendam obsidionem (Oscæ) multitudo Arabum advenisset, Petrus, qui inter filios major erat, et ibidem mortuo patre in regem fuerat elevatus, à monasterio Sancti Victoriani martyris fecit afferi corpus, et ejus orationibus se commendans cum Arabibus concertavit, et martyris oraculo confortatus pugnæ instituit, adeo quod et fugavit Arabes, et de eorum spoliis exercitui inopii laboranti copiam ministravit, et interpositis paucis diebus, sic civitatem strenuè impugnavit, ut civitatem sibi redderent, et se ejus dominio mancipàrent (Gest. Comit. Barcin., c. 19). — Ebn Houdzaïl pour la partie arabe.

2 Depuis l'an 440 de l'hégire (1048 de J.-C.).

ble par sa naissance que par ses talens (mai ou juin 1095), ayant, à ce qu'il semble, indisposé la plupart des citoyens de Valence contre le Cid, il crut devoir faire hommage de sa conquête à son ancien roi, et, avec l'évêque Jérôme de Visquius, Valence reçut, vers 1098, garnison castillane. Le Cid mourut à Valence en 1099, l'année même de la prise de Jérusalem par les croisés [1]. Valence cependant resta aux chrétiens, au moins pour une part, et sous la suzeraineté directe d'Alfonse. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'en 1102. Vers ce temps, Schyr ben Abou Bekr (le roi Buchar), qui venait de conquérir les Baléares, excité par le gouverneur d'Almérie, fils du malheureux cadhi Ahmed de Valence brûlé par le Cid, qui n'attendait qu'une occasion favorable de venger la mort de son père, vint avec toute sa flotte et de nombreuses troupes de débarquement, arabes et africaines, pour la surprendre et en faire le siége. Vivement pressés, les chrétiens et les Musulmans leurs alliés, voyant qu'ils ne pouvaient la conserver et qu'ils n'avaient pas de secours à espérer en temps utile, l'abandonnèrent après un long siége, pendant lequel les deux partis se livrèrent de nombreux combats, avec des succès variés, jusqu'à ce qu'enfin, grace à la constance des Almoravides, Dieu la rendit à l'Islam au mois de redjeb 495 (avril ou mai 1102) [2]. Aucun historien ne parle de Chimène; ce ne fut donc point la veuve du Cid

[1] La mort du Cid n'est pas autrement exprimée que sa naissance dans les Annales de Compostelle. On y lit (p. 321) : — Era MCXXXVII Rodericus Campiductor (sous-entendu *obiit*) : — Era MCXXXVII obiit Rodericus Campidoctor, dit non moins laconiquement le Chronicon Burgense. — Elle est mentionnée comme il suit, et bien dignement, dans une Chronique de la France méridionale presque contemporaine : — In Hispania apud Valentiam Rodericus Comes defunctus est, de quo maximus luctus Christianis fuit et gaudium inimicis paganis (Chr. S. Maxentii, vulgò dictum Malleacense, l. c.).

[2] Du 20 avril au 19 mai 1102, ce qui concorde parfaitement avec la seule date précise de l'événement que donnent les mémoires chrétiens, savoir les Annales de Tolède, p. 386 : — El rey D. Alfonso dexó deserta à Valencia en el mes de mayo, era MCXL.

qui lui succéda, qui défendit Valence contre les Almoravides, etc. Elle le fut par les débris des vieilles bandes du Cid, et par les troupes castillanes, au nom d'Alfonse. La ville prise, les Castillans emportèrent le corps de Rodrigue, fidèlement et vaillamment, à travers les insultes des Arabes, et l'allèrent déposer au monastère de Saint-Pierre de Cardeña, où il fut inhumé [1]. En cette occasion revinrent à Valence beaucoup de scheiks et de savans, qui, lorsque les chrétiens y étaient entrés, avaient émigré à Liria, à Murcie et à Jaen. De ce nombre était Mohammed ben Yahya ben Aasy el Ansari dont parle El Kodhaï de Valence (mort en 1258). Mohammed ben Yahya était natif de Liria et un des principaux scheiks de sa patrie; il s'était enfui à Jaen l'année de l'exécution d'Ahmed ben Djéhaf, et il y était demeuré environ sept années, livré à la culture des lettres, dans la compagnie d'Abou el Hedjadj el Kifiz et de Merwan ben Seradj. Il revint à Valence l'année qu'elle fut prise, et y fut mokri (lecteur) de la grande mosquée. C'est à Valence qu'il écrivit son fameux ouvrage critique sur les variantes du Koran. Dans la suite il se retira à Liria sa patrie, où il mourut le dimanche 6 de schawal 547 (1152). Il fut enterré dans la Makbora des Bény Dzy el Noun de cette ville. Son frère Abou Mohammed fit la prière pour lui : il était né en 470 (1078). En 496 (1103) mourut Abd el 'Melek Abou Merwan, saheb d'Albarracin, qui avait renouvelé sa soumission à Youssouf un an auparavant. Son fils Yahya lui succéda, mais sous la dépendance directe du wali almoravide de Valence [2].

Ruy Diaz, le fameux Cid Campeador, n'est pas, comme on voit, dans les écrits des Arabes, tel que nous le voyons dans

[1] Sed postea mortuo Roderico Didaci fuit civitas iterum ab Arabibus occupata. Corpus autem Roderici Didaci inter insultus Arabum fuit à suis fideliter et strenuè deportatum ad monasterium S. Petri de Cardigna, ubi hodiè etiam quiescit humatum (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. VI, c. 19).

[2] Yahya, c. 22, et El Kodaï dans Casiri, t. II, p. 121.

les récits poétiques. Ici, humain autant que brave, il accueille le Sarrasin et le porte sur ses épaules : là, despote et cruel, il fait brûler tout vif, au mépris des traités, le gouverneur de Valence, Ahmed El Moaféry. Brave et vaillant d'ailleurs, le Cid résume assez bien l'humeur et le génie castillans :

Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille !

C'est bien là ce qu'on appelle la jactance espagnole ; noble jactance après tout, et qui nous rappelle le mot du muletier andalou Anselme, qui, ne pouvant souffrir qu'on mît la puissance de la France au-dessus de celle de l'Espagne, disait à l'étranger qui se permettait cette énormité, avec l'emphase de Pindare :—« Vous vous trompez, Monsieur, quand on nomme l'Espagne, toutes les nations tremblent. » *Cuando se nombra España, todas las naciones tiemblan.*

En résumé, l'histoire du Cid ne saurait être recherchée hors des textes que nous avons employés pour la reconstruire dans le récit qui précède. C'est dire assez que ce qu'on raconte de lui, dans Mariana, par exemple, s'évanouit quand on l'examine[1].

Telle était la situation de l'Espagne, lorsque Youssouf y

[1] Les romans et poëmes où il est question du Cid sont innombrables en Espagne ; mais il faut surtout se défier du livre intitulé : *Historia Roderici Didaci Campidocti, ante hac inedita, et novissime in antiquo codice Bibliothecæ regii conventus Sancti Isidori Legionensis reperta*, publié par Risco en 1792, dans son ouvrage portant le titre pompeux de : *La Castilla y el mas famoso Castellano.*— Le *Chronicon Didaci Campidocti*, et l'*Historia Cidi Roderici Didaci*, ont aussi la prétention de passer pour de l'histoire. Je ne parle pas du *Cronicon del muy esforzado Caballero Cid*, etc., Brussel, 1588, extrait amplifié de ce que dit du Cid la *Cronica general* d'Alfonse, non plus que du *Tratado breve de los hechos y batallas del Cid*, Sévilla, 1498. Malgré la même prétention, l'un et l'autre ne font pas plus autorité en histoire que le *Poema del Cid*, dont nous avons précédemment parlé, ou que le *Romancero del Cid Ruy Diaz de Vibar*, de Juan de Escobar. Il faut dire la même chose des histoires allemandes du Cid par Jean de Müller et Huber (*Geschichte der Cid*, etc. Bremen, 1829), et des parties qui le concernent dans Schmidt (Geschichte der Aragonien, etc.).

vint pour la quatrième fois en 496 (1103). Il amenait en sa compagnie ses deux fils Abou Thaher Témim et Abou el Hassan Aly. Bien que celui-ci fût plus jeune, il avait plus d'esprit et de valeur que son frère, et un poète andalou disait de lui :

« Quoique Aly soit le dernier en âge, sa valeur le met au premier » rang ;
« De même que l'anneau le plus estimé se place au petit doigt. »

Youssouf parcourut avec eux toutes les provinces, et se montra satisfait de la situation et de l'aspect du pays, qu'il comparait dans son ensemble à un aigle, dont Tolède était la tête, Calatraba le bec, Jaen le corps, Grenade les serres, l'Algharbia l'aîle droite, et l'Ascharkia l'aîle gauche. Sa visite terminée, il convoqua les scheiks et les principaux caïds almoravides, convint avec eux de déclarer futur successeur de ses états son fils Aly, qui était à Cordoue, et ordonna que tous lui jurassent obéissance et le reconnussent pour seigneur après sa mort. Cette reconnaissance fut célébrée avec beaucoup de solennité et avec le concours des plus nobles scheiks, imams et caïds de l'Afrique et de l'Espagne[1], et il ordonna à son wazir Abou Mohammed ben Abd el Gafir d'écrire la charte ou pacte de succession dans les termes suivans : « Pacte de future succession et d'association à l'empire : Louange à Dieu, qui use de miséricorde envers ceux qui le servent, dans les héritages et successions, et qui a fait les rois chefs des états pour la paix et la concorde des peuples. L'émir el moslémyn Nassreddyn Abou Yakoub Youssouf ben

[1] El Kodaï dit qu'à cette reconnaissance vint le hadjeb Émad-ed-Dawlah Abou Merwan Abd el Melek, petit-fils d'El Moktader Billah, roi de Zaragoce ; que son père l'envoya avec un présent d'une rareté et d'une richesse remarquables, et que Youssouf en fit faire des kirats d'or, qu'il distribua au peuple de Cordoue le jour de hid-nihar.

Taschfyn, sachant et reconnaissant que Dieu l'a fait chef, gardien et défenseur de tant de peuples, qui servent Dieu et sont fidèles; considérant avec crainte que Dieu peut, dès demain, lui demander compte de ceux qu'il lui a confiés et donnés en garde, et trouver qu'il n'a pas cherché à laisser à sa place un successeur qui les protège comme roi, et les gouverne en paix et justice; étant constant que Dieu, ayant ordonné de faire testament et de disposer de choses d'une moindre importance, à combien plus forte raison cette obligation sera-t-elle conforme à sa divine volonté dans les choses graves et d'une aussi grande importance que celles du gouvernement des peuples, qui touchent aux intérêts généraux et particuliers de tous, pauvres ou riches? En conséquence, l'émir des Musulmans, en ce qui le concerne, et particulièrement et spécialement en raison de ce que Dieu a commis à ses soins de veiller et de pourvoir à ce qui est convenable à ses peuples, tant pour les choses de ce monde qu'en ce qui intéresse le bien et la défense de la loi, ayant examiné les forces des deux extrémités de ses lances ainsi que la trempe et la finesse des fils tranchans de son épée, et trouvé, après y avoir mûrement réfléchi, que son fils cadet Abou el Hassan Aly est un jeune homme mieux disposé aux choses grandes et élevées, et par conséquent plus propre à porter sur ses épaules le poids de l'administration du royaume qu'aucun de ses frères, le désigne et le distingue, le nomme, proclame et élève au plus haut degré de l'empire, et le charge sólennellement du gouvernement des Morabits et des peuples soumis, de sa pleine volonté, et après avoir préalablement pris l'avis des savans et des sages de toutes les contrées de cet empire, tant voisines qu'éloignées, qui tous, d'un commun accord avec les scheiks et les principaux des tribus, ont manifesté librement qu'ils acceptent et sont contens et satisfaits de cette déclaration de successeur, puisque son propre père en est content et satisfait; et ils reconnaissent

et reçoivent en conséquence, ainsi que leurs signatures en font foi, Aly ben Youssouf pour leur émir, en raison de l'élection et du choix de son père, celui-ci l'ayant jugé le plus propre d'entre ses fils à l'exercice de la dignité souveraine. »

Aly, ayant alors été appelé en présence de son père et du meschouar, et lecture lui ayant été faite des conditions auxquelles il était déclaré héritier de son père, répondit qu'il les acceptait, et jura de les observer. Après quoi Youssouf, ayant fait à son fils une exhortation véhémente sur tous les points qu'il jugea nécessaire de lui recommander, le futur émir prêta de nouveau serment, et exprima sa ferme volonté de gouverner toujours suivant les intentions de son père, et pour la plus grande gloire du Dieu très haut. Aussitôt le wazir-kateb, ou secrétaire d'état, dressa un nouvel acte certifiant que tous les assistans étaient contens de cette élection; qu'ils l'acceptaient et la confirmaient, les présens par eux-mêmes et les absens par leurs procureurs. Le secrétaire d'état signa ensuite l'acte au nom du prince. Cette cérémonie eut lieu à Cordoue en djoulhedja 496 (du 4 sept. au 3 oct. 1103) [1].

Par les règles et conditions d'avénement que Youssouf imposa à son fils Aly en cette circonstance, relativement au gouvernement de l'Espagne, il n'en devait confier les commandemens militaires supérieurs (les charges de wali et de caïd), ainsi que les judicatures suprêmes (les charges de cadhi-al-codha) dans les places fortes et les capitales, qu'à des Morabits de Lamtouna. Il lui était prescrit d'entretenir constamment en Espagne une armée bien payée de dix-sept mille chevaux almoravides, répartis de telle sorte, qu'il y en eût sept mille à Séville, mille à Cordoue, trois mille à Grenade, quatre mille dans l'Espagne orientale (à Valence sans doute), et le reste sur les frontières de l'ouest. On donnait à chacun des cavaliers

1 Voyez Aboulféda, t. III, p. 356; — Casiri, t. II, p. 153-174, etc.

de ce corps d'élite un traitement mensuel de cinq écus, outre la nourriture et l'entretien de l'homme et du cheval[1]. La garde des frontières et la guerre contre les chrétiens devaient principalement être confiées aux Musulmans espagnols, comme plus exercés et plus expérimentés dans ce genre de lutte que les Africains. Pour entretenir le zèle des Andalous, Youssouf recommanda à son fils de récompenser ceux qui se distingueraient à la guerre par des dons d'armes, de chevaux, de vêtemens et d'argent; il lui donna en outre le conseil de ne pas faire la guerre sans nécessité, pas plus en Espagne que dans le Maghreb, de traiter toujours avec honneur les Musulmans andalous, surtout ceux de Cordoue; enfin, d'éviter toute collision avec les Bény Houd de Saragosse, qui étaient comme le mur d'abri et de défense des Musulmans contre les chrétiens du Scharkya[2].

Toutes choses ayant été réglées par lui de la sorte en Espagne, Youssouf partit pour Ceuta, parcourant les villes et les bourgs, et s'arrêtant partout pour écouter les plaintes et les griefs, et rendre la justice, conformément à sa haute dignité, dit un de ses biographes. Son passage à Lucena fut marqué par un incident assez curieux. Les Juifs étaient nombreux dans cette ville d'Andalousie. Ebn Moscharra el Kortouby, écrivain andalou, ayant avancé, dans un de ses ouvrages, que les Juifs, au temps du Prophète, avaient promis de se faire musulmans si, à l'arrivée de l'an 500 de l'hégire, n'était point encore paru le messie qu'ils attendaient, les Musulmans de Lucena leur rappelaient, aux approches de l'an 500, la prétendue promesse de leurs pères, avec une insistance qui ne laissait pas de les inquiéter. Ils en appelèrent en conséquence à l'émir Youssouf à son arrivée à Lucena; celui-ci les renvoya à son wazir et cadhy Abdallah ben Aly. Les Juifs de

[1] Suivant El Kodaï. Yahya dit que, en cas d'urgence, cette armée devait être nourrie et logée gratis par les villes.

[2] Yahya, c. 33.

Lucena étaient extrêmement riches : le cadhy composa avec eux, et ils achetèrent de lui, au prix d'une forte somme de dinars d'or, l'assurance de ne pas être inquiétés lorsque serait venu l'an 500 de l'hégire; sur quoi défense fut faite de leur rappeler jamais la prétendue tradition, selon toute apparence inventée par Ebn Moscharra pour faire pièce aux Israélites andalous, dont, peut-être, il avait éprouvé la rapacité usurière. Telle était du reste la façon dont les Morabits, comme leurs prédécesseurs, entendaient la liberté des cultes. A part quelques tours de bonne guerre qu'on faisait aux hommes des autres religions, dans des circonstances extrêmement rares, du genre de celle-ci, les Juifs et les chrétiens professaient librement leurs croyances, à la seule condition de ne jamais parler ni écrire contre Mahomet [1].

L'an 496, en djouelhedja (du 4 septembre au 3 octobre 1103), dit Ebn Abd el Halim, l'émir des Musulmans Youssouf ben Taschfyn fit reconnaître son fils Aly émir à Cordoue, et ce prince reçut les sermens de tous les scheiks de Lamtouna, des magistrats des villes et des princes de la loi. Aly fut pour cela appelé de Ceuta où il était né, et où il avait été élevé. A la fin de l'année 498 (septembre ou octobre 1105), l'émir des Musulmans, Youssouf ben Taschfyn, fut atteint à Marok de la maladie dont il mourut. Le mal ne cessa point de s'augmenter, et sa santé de diminuer, jusqu'à ce qu'il mourut (Dieu lui fasse miséricorde!), au croissant de la lune de moharrem 500 (le lundi 3 septembre 1106). Il avait atteint l'âge de cent ans. Son règne, depuis l'an 462, du jour qu'il entra à Fèz, jusqu'à sa mort, fut de trente-huit ans, et depuis l'abdication d'Abou Bekr ben Omar d'environ quarante ans [2].

[1] En ce cas, la loi portait, comme on sait, la peine de mort. Voyez ci-devant, t. IV, p. 216.

[2] Ebn Abd el Halim, p. 104 de notre manuscrit.—Prima hujusce Dynastiæ fundamenta fecit Josephus ben Taschphinus, dit El Khateb, princeps bellica virtute,

Youssouf, étant près de mourir, fit appeler son fils Cid Aly, et lui renouvela les instructions qu'il lui avait données en Espagne, comme, de ne pas faire la guerre sans nécessité, de tâcher de ne la jamais faire aux habitans des montagnes de Daren (l'Atlas) ni aux Mossamédahs, qui habitent derrière ces montagnes du côté du midi; de conserver toujours en Espagne l'amitié des Bény Houd, rois de l'Aragon oriental; enfin, de traiter toujours avec distinction ou ménagement les Musulmans andalous et surtout ceux de Cordoue. Il protesta ensuite de son désir constant de propager la loi de Dieu, conformément aux recommandations du Prophète. Youssouf reconnaissait, comme nous l'avons dit, la suzeraineté spirituelle des khalifes Abbassides de Bagdad. Ses monnaies portaient, sur l'aire : — « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu. Mohammed est l'envoyé de Dieu. L'émir des Musulmans Youssouf ben Taschfyn. » Sur l'orle : — « Celui qui suit une autre foi que la foi musulmane, sa foi ne sera point reçue, et il sera dans l'autre vie au nombre des condamnés. » Au revers : — « L'imam Abdallah, émir des fidèles, l'Abbasside. » Et autour le lieu et l'année de la fabrication [1].

Tel fut Youssouf ben Taschfyn le Berbère. Fondateur de Marrakesch, vainqueur de Zallaka, empereur temporel des Morabits, reconnaissant pour chef spirituel l'imam descendant d'Abbas qui régnait à Bagdad, il intronisa la race afri-

justitia et amore in litteras præstantissimus. Is inclarescere cœpit anno Egiræ 463; anno vero 479, Alphonso pugnâ superato, devictisque aliis Hispaniæ regibus, Africæ et Hispaniæ imperatoris insignia induit. Obiit tandem feria 2, die 3 moharram, anno Egiræ 500, in urbe Marocho, ab ipso, ut refert Ebn Khalkanus, anno 470 condita (ex Bibliotheca Ebn Alkhathibi, in Casiri, t. II, p. 219). — Anno 500 (qui die 1 sept., ann. Chr. 1106 cœpit) obiit Iosef, filius Teschfini, dit Aboulféda, Emir-el-Muslemin, Mauritaniæ et Hispaniæ rex, vir laudabilis vitæ... Idem condidit urbem Marrakesch. Filius ejus, Ali, succedebat ipsi, et eodem titulo, quo pater, scilicet Emir-el-Muslemin, utebatur (Abulfeda, Annales Moslemici, t. III, p. 336).

[1] Josephus ben Taschphin monetam arabicam in Hispania signavit hac inscriptione : *Non est Deus præter Deum; Mahometus Dei apostolus; imperator Moslemici Joseph ben Taschphin;* et in illius circuitu : *Qui aliam præter Maho-*

caine, et la fit prédominer en Afrique et en Espagne sur la race arabe. Il éleva la forteresse de sa grandeur sur la terre ferme de l'islamisme, comme dit un de ses biographes. On l'appela el Fadhl, l'excellent, el Kaffal, le serrurier, Nedjm-ed-Dyn, l'étoile de la religion, Sadyd-ed-Dawlah, celui qui suit le droit chemin de l'empire, mais par excellence Nassr-ed-dyn Allah, le défenseur de la loi de Dieu. Il commença à régner en son nom, après l'abdication d'Abou Bekr, l'an 465 de l'hégire (1073), et à prendre le gouvernement de l'Espagne et de l'Afrique l'an 479 (1086). Youssouf était un émir lettré, grand protecteur des savans. Lui-même s'appliquait avec soin à remplir une des principales obligations du pouvoir souverain chez les Musulmans, celle d'exposer les motifs de ses actions, et d'enjoindre par écrit ses commandemens et ses défenses [1].

Aly ben Youssouf fut immédiatement proclamé à Marok après la mort de son père. Il s'appelait Abou el Hassan. La mère qui l'avait enfanté était chrétienne, et s'appelait Kamra; Youssouf avait coutume de la nommer Fadhl Khasné (excellent trésor); il était né à Ceuta en 477 (1084), il n'avait par conséquent que vingt-trois ans lorsqu'il succéda à son père. Il avait le teint blanc, les yeux bleus, le nez aquilin, peu de barbe aux joues, les cheveux longs et non crêpus, la taille riche, le visage large, les dents éloignées les unes des

melanam sequitur fidem, Deo placere nequit, atque in altera vita peribit. In adversa parte : *Dux Abdalla Fidelium imperator Abbassida;* in circuitu demum cusæ monetæ locus et tempus (Casiri, t. II, p. 174).

[1] Il existe à l'Escurial un Codex arabe, sous le n° 533, en lettres koufiques, sans date, qui contient un certain nombre de lettres entre lesquelles on en remarque deux de Youssouf, l'une adressée aux princes, imams et docteurs de la ville de Valence, qu'il exhorte à l'observation de la paix et de la religion : — Conscripta à viro nobili et erudito Abu Abdallah Dhzulvazratin Abikhazal Hispano, illi, à secretis, cujus alibi meminimus ; et l'autre adressée au général Zobeyr ben Amrou : — Ad supremum exercitus ducem Zobeirum Ben Amrum data Cordubæ, — qui commence par ces mots : — Ab imperatore Muslamanorum Taschphin ad Zobairum Ben Amrou.

autres. Sa proclamation eut lieu à Marok dans la lune de moharrem 500 (1107). Il était surnommé Abou el Hassan (père du beau), non à cause d'un fils du nom d'Hassan, mais à cause de sa beauté. Son avénement ne trouva d'opposant que dans la personne de son neveu Yahya, fils de son frère Abou Bekr, fils de Zeïnab, mort à Ceuta sur les entrefaites de la bataille de Zallaka. Yahya ben Abou Bekr ben Youssouf avait été fait wali de Fèz par son grand-père l'émir des Musulmans. Nous ne suivrons pas Aly dans les premiers actes de son gouvernement en Afrique, pour revenir ici sur quelques faits particuliers du règne d'Alfonse.

Pendant le voyage que Bernard fit en France en 1088, il y fit une recrue d'hommes vertueux et savans pour son église. Il amena de Bourges Pierre (depuis béatifié), qu'il fit archidiacre, et qui fut dans la suite évêque d'Osma; du monastère de Moissac, saint Giralde, à qui il conféra la chantrerie de Tolède, et qui occupa depuis le siége archi-épiscopal de Braga; d'Agen, Bernard, qui fut créé par la suite premier évêque de Sigüença, et Pierre, qui fut aussi premier évêque de Ségovie restaurée; de Salviate, Raimond, qui fut le second évêque d'Osma, et ensuite le propre successeur de Bernard au siége archiépiscopal de Tolède; de Périgueux, Jérôme, qui fut évêque de Valence et ensuite de Salamanque, et Bernard, qui fut premier évêque régulier de Zamora; de Limoges, enfin, Maurice Burdin, qui fut évêque de Coïmbre, archevêque de Braga et anti-pape. S'étant fait dans les Gaules comme un cortége de ces hommes à divers titres éminens, Bernard les amena en quelque sorte à la conquête spirituelle de la Péninsule; et leur conféra à tous des prébendes et des possessions au retour dans son diocèse, d'où ils s'élevèrent successivement aux premières dignités de l'église hispano-romaine rétablie [1].

En cette même année Bérenger II, comte de Barcelone, dé-

[1] Roder. Tolet., de Reb. Hisp. l. VI, c. 27.

pouille les Musulmans de ce qu'ils possédaient en Catalogne; il leur prend Tarragone. Le pape Urbain II rendit en cette occasion, à l'église de Tarragone, la dignité de métropole de tous les évêchés qui en avaient été autrefois suffragans, sans égard à l'opposition de l'archevêque de Narbonne, qui avait exercé les droits de métropolitain sur ces évêchés depuis la conquête de la Catalogne par les Franks. En 1093, le comte Raymond de Bourgogne épouse Urraca, fille d'Alfonse et de Constance (elle ne pouvait guère avoir plus de douze ans). Raymond prit de ce jour le titre de comte de Galice. Dans le même temps, Ségovie, Avila, Salamanque, Médina del Campo, Arevalo, Olmedo, Coca, Sepulveda, Osma, furent rétablies et peuplées par les soins d'Alfonse, en vertu de chartes de population ou fueros, dont l'analyse nous occupera ailleurs.

Vers 1093 Alfonse perdit sa femme Constance. Depuis environ neuf ans, Zayda, fille d'Ebn Abêd de Séville, avait été tenue pour épouse par le roi de Castille, avec permission spéciale, *quasi uxorem, ut præmissum est.* Elle devait être extrêmement jeune lorsque l'émir son père l'avait accordée au roi chrétien, dans la première ferveur de leur alliance contre l'émir de Tolède, Yahya el Dhafer, vers 1084, avec les villes d'Uclès, d'Alarcos, de Mora, d'Ocaña, de Consuegra, de Massatrigo et de Cuenca pour dot. Tout porte à croire que Zayda n'avait guère plus de douze à treize ans. Les grandes qualités et la renommée d'Alfonse avaient frappé l'imagination de la jeune Musulmane, qui avait désiré cette union d'un désir véhément. Alfonse était marié pour lors à Constance; mais Zayda, élevée dans la loi de Mahomet, pouvait n'avoir aucun parti pris encore pour ou contre la polygamie; c'était pour elle un fait. Et quant à l'émir son père, zélé Musulman, puisque le roi chrétien pouvait être bigame par exception et avec dispense, aux yeux des siens, il ne pouvait avoir de répugnance à accorder sa fille à Alfonse, et il l'avait fait avec empressement, au moment où Ebn

Omar en avait conçu la pensée, déterminé par l'ambition et par la raison d'état. A notre avis, ce quasi-mariage autorisé ne dut être d'abord que nominal; rien n'indique au moins qu'Alfonse, dans sa position mixte, ait eu avec Zayda un commerce de nature à exciter le scandale: dans aucun document, par les épîtres d'aucun pape, on ne le trouve blâmé ou réprimandé de ses rapports avec la fille d'Ebn Abèd. Le roi cependant l'aimait tendrement; et si, après la mort de Constance, il épousa Bertha, ce dut être, sans doute, parce que Zayda n'avait pas encore été touchée de la grâce du Christ, ou qu'une promesse antérieure le liait à Bertha. Nous avons dit et prouvé que Bertha, d'origine toscane, était fille d'Othon, marquis d'Italie, et femme répudiée de Henri de Germanie. Selon toute apparence, elle était passée en Espagne avec les deux comtes bourguignons Raimond et Henri. Son mariage avec Alfonse dura deux ans. Libre enfin de tout engagement, volontaire ou d'honneur, le roi épousa Zayda après qu'elle se fut faite chrétienne, et eut pris au baptême le nom de Marie-Elisabeth.

Le nom d'Élisabeth (le seul que le roi voulut lui donner habituellement, par respect pour la mère du Christ) commence à paraître dans des actes de l'année 1095[1]. On le trouve les années suivantes au bas de diverses chartes de donation[2]: en 1101, au bas du privilége des Mosarabes de Tolède; en 1102, dans une charte des archives d'Astorga[3]. En 1103, le 25 janvier, le roi, dans un privilége par lequel il exempte de tout tribut l'église et l'hospice fondé pour recevoir les pélerins et les voyageurs sous l'invocation du Sauveur sur le mont Irago, donne à sa femme la reine Elisabeth les épithètes de très aimée et de très chérie, *dilectissima*, *amatissima*. Dans cet acte, après les signatures du roi et de la reine paraissent celles de Raimond, comte de toute la Galice, gen-

[1] Voy. Sota, p. 535, et Tumbo de Astorga, num. 2.
[2] Ibid., l. c., et alii plur.
[3] Becerro d'Astorga, num. 254.

dre du roi, d'Urraca, fille du roi, et femme du comte Raimond. On y lit en finissant : *Dominus Sanccius infans quod pater fecit confirmo.* Notable mention, et la première qui soit faite de l'infant Sancho[1].

Elisabeth est nommée de nouveau dans un acte en faveur du monastère de Oña, du 23 mars de cette année (1103). Dans un autre acte d'Astorga, du 15 août, le roi, dans son amour,va jusqu'à l'appeler divine[2]. L'année suivante (1104), Alfonse et Zayda, étant à Burgos, y donnèrent un privilége au monastère de San Juan. Ils passent de là à Astorga, où le roi, toujours avec sa femme la reine Elisabeth, en accorde un autre à l'église métropolitaine de la ville, le dernier jour de mars 1105. La mention d'Elisabeth, c'est-à-dire de Zayda, se continue en 1106 et en 1107 dans les actes du Becerro d'Astorga[3]. Dans un de ces actes, dont la date est ainsi exprimée : *Era quatuordena centena et quaterna post peracta millesima*, revenant à l'année 1106, il est dit qu'en ce temps régnait sur toute l'Espagne, *in totius Hispania*, l'empereur domnus Aldefonsus avec la reine domna Elisabeth, *et Sanccius proles regis Aldefonsi*.

Zayda mourut, suivant nos calculs, le 12 de septembre 1107; nous nous fondons sur son épitaphe de Sahagun, qui porte un plus grand caractère d'authenticité que celle de Léon :

VNA LVCE PRIVS SEPTEMBRIS QVVM FORET IDVS
SAVCIA TRANSIVIT FERIA, VI HORA TERTIA
ZAYDA REGINA DOLENS PEPERIT.

Alfonse, à ce qu'il semble, n'avait nul goût pour le veuvage; quelque vif et profond que fût son amour pour Zayda-Elisabeth, il se remaria peu de temps après sa mort, et dès

[1] Becerro de Astorga, num. 79.
[2] Cum Elisabeth Regina divina (Becerro de Astorga, l. c.).
[3] Ibid., fol. 17, 78, 80, etc.

l'ère 1146, sous la date du 28 mai [1], une charte nous apprend qu'il régnait avec sa femme la reine Domina Beatrix.

Un examen long et attentif des textes de toute nature relatifs aux femmes d'Alfonse a levé tous nos doutes à l'égard de Zayda. Il est certain maintenant pour nous qu'elle ne mourut qu'en l'année que nous disons; il n'est pas moins certain qu'elle doit être comptée après Bertha, et fut la quatrième femme d'Alfonse en ne comptant pas Ximena Munionis, la cinquième en comptant celle-ci entre les épouses légitimes du roi castillan. La confusion qui règne sur ce point dans tous les historiens d'Espagne, l'erreur grossière qui leur a fait adopter sans discussion comme avérée, sur la foi de deux autorités inadmissibles, l'existence d'une Elisabeth de France distincte de l'Élisabeth andalouse, nous ont dominé d'abord, et ce n'est qu'après avoir eu recours aux chroniques françaises que nous nous sommes irrévocablement arrêtés à ceci au sujet des femmes d'Alfonse (je me résume) :

La première femme d'Alfonse fut Agnès, fille de Guido Guillaume, duc d'Aquitaine et comte de Poitou; elle l'épousa vers 1074, et fut *relicta* en 1077 [2]. Vers la fin de cette année, ou au plus tard au commencement de la suivante, il prit sa cousine Ximena Muñoz, la mère de Theresa et d'Elvira, qui

1 Becerro de Astorga, fol. 111.

2 « Je ne trouve personne, dit Sandoval, qui m'apprenne de qui était fille Agnès, ni de quelle nation. Je sais qu'elle vécut peu d'années, et ne laissa point de postérité (Cinco Obispos, etc.). » Nous sommes plus heureux que le docte évêque; nous savons qu'elle était fille de Guillaume Guido, duc d'Aquitaine et de Poitou; nous savons de plus qu'il se trompe en avançant qu'elle vécut peu d'années. Elle ne mourut point vers 1077, comme on le dit communément; elle fut répudiée par Alfonse; et ce sont encore les chroniques françaises qui nous apprennent cela, tout en ne nous disant pas les motifs de la répudiation. Le mariage d'Agnès est mentionné pour la première fois dans un privilége du monastère de Saint-Millan, du lundi 16 juin 1074, et la mention de son nom, accompagné du titre de reine, persiste jusque dans l'ère 1115 (1077). Voy. le Becerro de Sahagun, fol. 182.—Il s'est glissé ci-devant, p. 368 et 369 de ce volume, deux fautes d'impression que je saisis l'occasion de corriger ici : lisez p. 368, à la dernière ligne de la note, *trente-sept* au lieu de *trente-deux*, et p. 369 (sixième ligne, *in fine*) 1077 au lieu de 1078.

épousèrent dans la suite, l'une le comte Raimond de Toulouse, l'autre le comte Henri de Besançon, et qui durent naître, selon toute probabilité, dans les années 1078 et 1079, intervalle présumé de ce mariage qui souleva les colères de Grégoire VII. En cette dernière année il se résout, non sans douleur, sur les remontrances du légat du pape, et avant même d'avoir reçu la sévère admonition de celui-ci sous la date de 1080, à se séparer d'elle, et à contracter mariage avec Constance, veuve d'Hugo, comte de Châlons, et fille de Robert. Alfonse eut de celle-ci, en 1080, Urraca, mariée depuis en premières noces (vers 1093) à Raymond de Bourgogne, comte de Galice, dont elle eut en 1104 Alfonse, qui fut depuis l'héritier des états de son grand-père (Alfonse VII, l'empereur); Urraca épousa en secondes noces, en 1109, Alfonse-le-Batailleur, roi d'Aragon. Constance vécut jusqu'en 1092; d'anciens engagemens ou un amour, né on ne sait comment, lui firent peu après épouser Bertha, femme *relicta* de Henri IV, roi de Germanie, répudiée en 1069 [1]. Zayda vivait toujours cependant, et (c'est ma ferme conviction) dans un état de pureté entière, noblement et chastement aimée du roi, comme une pupille honorée, plutôt que comme une quasi-épouse, quoique son titre douteux ait pu donner à penser; peut-être même fut-ce une condition de la permission ecclésiastique qu'il obtint de contracter ce double mariage, contrairement aux lois ordinaires, qu'il s'abstiendrait de le consommer. Quoi qu'il en soit, veuf de Bertha en 1095, et, en ce temps-là, les malheurs de la famille de Zayda et l'amour qu'elle avait pour Alfonse l'ayant portée à renoncer à la foi de Mahomet et à demander le baptême, le roi ne vit plus de raison de ne pas faire monter au rang des reines la belle Musulmane convertie, qui lui avait voué un amour d'exception, et qui venait de recevoir au baptême le nom de Marie-Elisabeth. Il eut d'elle en ce temps

[1] Voyez les Chroniques de France.

un fils, ce Sancho que nous avons déjà nommé, qui ajouta encore à la vive affection du roi pour Zayda; puis deux filles, Sancha et Elvira, qui furent mariées dans la suite, l'une à un comte Rodriguez, et l'autre à Roger, roi de Sicile. Elisabeth-Zayda enfin étant morte en 1107, le roi, qui, comme nous l'avons dit, ne pouvait se passer de femme, épousa l'année suivante, quoique vieux et malade, une Béatrix, qui lui survécut, dont tous les historiens d'Espagne déclarent ignorer la famille sinon la patrie (Roderich dit qu'elle était *ex partibus Gallicanis*), et sur laquelle je ne saurais jeter aucune lumière nouvelle, quelque effort que j'aie fait pour en découvrir l'origine et la destinée ultérieure. Après la mort d'Alfonse, Béatrix retourna dans sa patrie; c'est tout ce que les historiens nous apprennent d'elle [1].

Les femmes d'Alfonse furent donc, au vrai, six à mon compte, savoir : Agnès, l'épouse répudiée, Ximena Muñoz, dont on le sépara pour cause de consanguinité [2], Constance de Bourgogne, Elisabeth-Zayda, et Béatrix.

[1] Quæ mortuo eo repedavit in patriam suam (Pelag. Ovet. Chr., num. 14).

[2] On fit à celle-ci, longtemps après sa mort, à ce qu'il semble, une épitaphe plaintive, marquée de seize incises rimées, où on la fait parler elle-même comme il suit :

QVAM DEVS A POENA DEFENDIT DICTA SCEMENA
ALFONSI VIDVI REGIS AMICA FVI
COPIA FORMA GENVS DOS MORVM CVLTVS AMÆNVS
ME REGNATORIS PROSTITVERE THORIS
ME SIMVL ET REGEM MORTIS PERSOLVERE (LEGEM)
FATA COEGERVNT QVAE FERA (QVÆQVE TERVNT)
TERDENIS DEMPTIS SVPER HAEC DE MILLE DVCENTIS
QVATVOR ERIPIES QVAE FVIT ERA (SCIES).

Cette épitaphe existe encore aujourd'hui gravée sur une pierre assez grande, non plus sur le tombeau même où elle fut mise primitivement, mais scellée au haut du mur claustral du monastère de San-Andrés de Espinareda, dans le Bierzo, à trois lieues de Villafranca, de telle sorte qu'on ne saurait la lire sans échelle. Le temps en a effacé les mots que nous avons entourés de parenthèses. Sandoval, qui en avait fait prendre copie (Cinco Obispos, p. 105, verso), supplée mal aux deux premières lacunes par les mots *lineam* et *quæque tenent*, qui ne satisfont point aux lois du vers léonin, et il ne remplit point la dernière. *Legem* au lieu de *lineam*, qui altère le sens, le vers et la consonnance; *quæque terunt*,

Quant à cette autre Elisabeth que la plupart des historiens espagnols mettent parmi les épouses d'Alfonse, fille, disent-ils, de Louis, roi de France, sur la foi d'un passage de Lucas de Tuy, et d'une épitaphe de Léon, rapportée par Sandoval[1], il faut la rejeter formellement, et nous n'hésitons pas à déclarer le passage et l'épitaphe dont on s'autorise apocryphes et sans nulle valeur historique. J'ai peine à concevoir, pour ma part, comment ce passage et cette épitaphe ont pu arrêter un instant les critiques espagnols; comment, un instant, ils n'ont pas vu que l'un et l'autre ne pouvaient être qu'une invention de faussaire. L'impossibilité matérielle du fait coupe court à toutes les objections; et il ne faut que savoir la chronologie des rois de France pour constater cette impossibilité. Philippe Ier de France en effet, qui succéda à son père en 1060 à peine âgé de huit ans, n'épousa Berthe, fille de Florent, comte de Frise, sa première femme, qu'en 1071; il n'en eut qu'en 1081 un fils, qui reçut au baptême le nom de Louis (depuis Louis VI, dit le Gros). Louis n'avait que dix-huit ans lorsqu'il fut désigné par son père, en 1099, aux états d'Orléans, comme son associé à la royauté; il en avait vingt-sept lorsqu'il succéda à son père l'an 1108 et fut sacré à Orléans, le 3 d'août, par Daïmbert, archevêque de Sens, un an avant la mort d'Alfonse de Castille. A quel âge veut-on qu'il ait eu l'Elisabeth qu'on donne pour épouse à ce dernier, et de qui l'aurait-il eue? L'an 1115 seulement Louis épousa la

qui est plus logique et va bien avec *cœgerunt*, au lieu de *quæque tenent*, et enfin le mot *scies* absolument nécessaire pour compléter le vers et la période, nous semblent répondre ici à la fois aux exigences du sens et à celles de la mesure et de la rime. — « Si tu veux savoir le temps de ma mort, fait-on dire à Ximena, ôte trente années, et puis encore quatre autres par-dessus celles-là, de mille deux cents, et tu sauras quelle en fut l'ère. » Elle mourut d'après cela dans l'ère 1166, c'est-à-dire en 1128, dix-neuf ans après Alfonse.

[1] Nous rapporterons ici l'un et l'autre : — Duxit (rex Aldefonsus) post hæc, dit Lucas de Tuy, Elisabeth, filia Ludovici regis Franciæ. L'épitaphe de Léon, recueillie par Sandoval, fol. 96, porte : — H. R. regina Elisabeth, filia Ludovici regis Franciæ, uxor regis Alfonsi, qui cepit Toletum. Obiit era 1145 (1107).

première et unique femme qu'il eut jamais, Alix ou Adélaïde, fille de Humbert II, comte de Maurienne ou de Savoie, et de Gilles de Bourgogne : l'époque de ce mariage est fixée par une charte de Louis, donnée l'an 1122, la quatorzième année de son règne, et la septième de celui de la reine Adélaïde. Louis laissa en mourant (le 1[er] août 1137) six fils et une fille, au rapport universel des chroniques de France : Louis, qui lui succéda; Henri, qui fut moine de Clairvaux, ensuite évêque de Beauvais, et enfin archevêque de Reims; Robert, chef de la branche royale de Dreux; Philippe de Courtenai, qui a eu des descendans mâles jusque vers le milieu du dix-huitième siècle; Philippe, archidiacre de l'église de Paris, qui céda à Pierre Lombard l'évêché de Paris, auquel il avait été nommé; Hugues, dont l'histoire ne nous apprend rien; et Constance, qui épousa Eustache, comte de Boulogne, en premières noces, et en secondes noces, Raymond V, comte de Toulouse, duc de Narbonne. Quelque temps après la mort de Louis, la reine Adélaïde se remaria à Matthieu de Montmorency, connétable de France[1].

Il n'y a donc sur ce point ni mystère ni ombre, et les autres raisons qu'on pourrait alléguer, comme, que ni Pelage d'Oviédo, écrivain contemporain, ni Roderich de Tolède, qui parlent avec détail des femmes d'Alfonse, ni aucun autre chroniqueur de ce côté-ci ou de l'autre côté des Pyrénées, à l'exception de Lucas de Tuy, ne fait mention de cette alliance d'une fille de la maison de France avec un des plus glorieux rois du temps, alliance qui valait, ce semble, la peine d'être notée; ou bien encore, qu'en aucun des nombreux actes dans lesquels intervient le nom de la reine Elisabeth il n'est fait la moindre espèce d'allusion à cette parenté honorable; toutes ces raisons, disons-nous, devien-

[1] Voyez le recueil des Historiens originaux de France, dans D. Bouquet, ad ann. 1108, 1109, etc.

nent de tout point inutiles et superflues devant un fait matériel contre lequel aucun raisonnement ne saurait prescrire. Tout ce qui a été dit de cette Elisabeth de France, distincte de la fille d'Ebn Abèd, tombe donc de soi-même devant l'évidence; et, débarrassé de cette prétendue fille de Louis, roi de France, le problème des femmes d'Alfonse de Castille se trouve singulièrement simplifié. Ce point établi, en effet, tous les documens historiques où il est parlé d'Elisabeth doivent s'entendre, comme nous l'avons fait, de Zayda bent Ebn Abèd, la Sévillane, et non d'aucune autre Elisabeth; nonobstant ce qu'en disent ceux des historiens espagnols modernes qui ont accueilli sans examen deux Elisabeth coup sur coup épousées par le roi castillan.

Jusque vers l'année de la mort de Zayda, Alfonse n'eut point d'autre guerre avec les Arabes que les escarmouches ordinaires sur les frontières du royaume de Séville. Mais, cette année, Aly ben Youssouf ayant mis ordre à ses affaires en Mauritanie, et soumis son neveu Yahya qui avait refusé de le reconnaître à Fèz, résolut de reprendre en Espagne l'œuvre commencée par son père, et y envoya son frère Abou Thaher Témim, à la tête d'un corps nombreux de Lamtounes. Celui-ci eut ordre d'enlever, à l'ouverture de la campagne, le fort château d'Uclès. En l'an 502, dit Ebn Abd el Halim (du 10 août 1108 au 29 juillet 1109), arriva la bataille d'Aklidj avec les chrétiens. Les Arabes avaient pour général Témim, fils de Youssouf, fils de Taschfyn, gouverneur de Grenade, d'où il se mit en marche pour faire la guerre aux pays des chrétiens. Ayant mis le siége devant le château d'Aklidj, qui était défendu par une forte garnison d'infidèles, il les assiégea si vivement qu'il entra dans la ville à force ouverte. Les chrétiens se retranchèrent dans le château (la Kassbah). Alfonse, en ayant eu avis, quoique indisposé, se mit en état de partir pour secourir Aklidj; mais sa femme l'en dissuada, et lui conseilla d'opposer à Témim, qui était né de l'illustre émir des

Arabes Youssouf ben Taschfyn, Schandja, son fils (fils du roi des Roums). En conséquence, Alfonse envoya contre les Arabes son fils Schandja à la tête de nombreuses troupes commandées par les principaux sahebs et par les plus braves d'entre les chrétiens; ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils approchèrent d'Aklidj. On donna avis à Témim de sa venue. Témim voulait abandonner la ville et ne point donner combat aux chrétiens; mais Abdallah, fils de Mohammed, fils de Fathima, et Mohammed, fils d'Aïscha, ainsi que les autres généraux (caouad) lamtouniens, lui conseillèrent de ne point lever le camp, et de tenter le sort des armes; ils l'encouragèrent, et lui firent voir la facilité qu'il y aurait à venir à bout des chrétiens. Témim persista dans le dessein de battre en retraite; mais il ne trouva plus de voie pour le faire. En conséquence les caïds de Lamtouna se mirent en devoir de tenir tête à l'ennemi. On en vint aux mains avec acharnement de part et d'autre; mais, après un combat long et marqué par des prouesses inouies, Dieu mit en déroute les ennemis, et donna la victoire aux Musulmans; le fils d'Alfonse fut tué et avec lui environ vingt-trois mille chrétiens. Les Musulmans entrèrent ensuite d'assaut dans la Kassbah d'Ouklidj, non toutefois sans qu'il y pérît un grand nombre d'entre eux (à qui Dieu fasse miséricorde!). Alfonse, ayant reçu cette nouvelle, s'affligea fort de la mort de son fils, de la prise de sa ville et de la perte de son armée; il tomba malade de rage et mourut peu après [1].

Sancho était le seul enfant mâle qu'eût jamais eu le roi; il n'était âgé que de onze ans. Alfonse l'avait fait monter à cheval, après l'avoir armé chevalier, et l'avait mis, sous la conduite de son gouverneur le comte Gomez de Cabra, à la tête des troupes amenées à l'effet de secourir Uclès par les plus puissans comtes du royaume. Roderich nous fait de la mort

1 Ebn Abd el Halim, p. 110.

de l'enfant un touchant récit. Au plus fort de la mêlée, sentant son cheval grièvement blessé, Sancho, s'adressant à son gouverneur, s'écria : « Père, père ! le cheval sur lequel je suis monté est frappé[1]. » Sur quoi le comte arriva comme le cheval blessé tombait à terre ensemble avec Sancho, et, descendant aussitôt de cheval, il plaça l'enfant entre lui et son bouclier, la mort les menaçant de tous côtés. D'abord, comme il était fort brave, tout en tenant pressé contre lui l'enfant que protégeait son bouclier, il repoussa assez bien les coups dont on cherchait à l'accabler ; mais, ayant eu un pied coupé d'un coup de cimeterre, il ne put plus se soutenir, et se coucha sur l'enfant, afin, dit le vieil historien, de se faire tuer avant lui[2]. Les autres magnats et guerriers chrétiens cherchèrent à se soustraire à la mort par la fuite. Mais, au moment où le comte Garsias Ferrandi, le comte Martin, et les autres comtes et magnats qui fuyaient ensemble arrivaient au lieu qui maintenant est appelé des Sept Comtes, les Arabes les atteignirent et les défirent de nouveau. Sept d'entre les magnats chrétiens étant restés parmi les morts, les vainqueurs en prirent occasion d'appeler désiroirement ce lieu la gorge des Sept Porcs (Fedj-Sabah-al-Kêniziyr), nom que Pierre de Franco, commandeur d'Uclès, changea depuis en celui des Sept Comtes[3].

Les comtes et les magnats qui échappèrent à la déroute

[1] Pater ! pater ! equus, cui insideo, est percussus.

[2] Cui comes prestolare, quia te etiam ferient successive, et incontinenti cecidit equus qui fuerat sauciatus, et regis filio simul cadente, comes descendit, et inter se et clypeum parvum collocavit, cæde undique perurgente. Ipse vero cum esset strenuus, et clypeo parvum tutabatur, et undique irruentes cædibus repellebat, sed pede ictu gladii amputato, non potuit amplius sustentari, et incubuit super parvum, ut ipse, quam puer, antea cæderetur.

[3] Cæteri vero magnates et milites christiani, qui mortis periculum evaserunt fugientes, et victi victoriam effugerunt. Cumque comes Garsias Ferrandi et comes Martinus, et alii comites et magnates ad locum, qui nunc ad Septem Comites dicitur pervenissent, eos Arabum sequella prævenit. Et septem de magnatibus cum multis aliis ibidem occisis, occisionis locum vocaverunt Arabes Septem Porcos, quem postea locum Petrus de Franco commendator Uclensis mutato nomine Septem Comites appellavit.

portèrent cependant la triste nouvelle à Alfonse, qui était demeuré à Tolède. Elle le remplit de douleur et d'amertume; et, dans la langue dont il usait, dit un vieil auteur, il s'écria, avec des sanglots et des larmes qui brisaient le cœur: — *Ay meu fillo* (répétant cela plusieurs fois), *ay meu fillo, alegria de mi coraçon è lume dos meos ollos, solaz de miña vellez; ay, meu espello, en que yo me soya ver, è con que tomava moy gran prazer. Ay meu heredero mayor! Cavalleros, hu me lo lexastes? Dadme meu fillo, Condes!*

Pendant que le roi prononçait ces paroles désolées, les siens le contemplaient confus et honteux, et personne n'osait lui parler. Et comme il répétait: — « Donnez-moi mon fils, Comtes (dadme meu fillo, Condes!)! » le comte Gomez Gonzalez, seigneur de Campodespina, plus hardi que ses compagnons qu'il surpassait aussi en richesses et en bravoure, lui dit: — « Pourquoi, seigneur, nous demandez-vous votre fils, que vous n'avez pas confié à notre garde? » Le roi répondit: — « Si je ne l'ai pas remis à votre garde, au moins vous ai-je envoyé avec lui pour le soutenir et le défendre, comme défenseurs (amparadores) de sa personne. Celui à qui je l'ai confié est mort en le défendant et en le couvrant de son corps; mais vous, qui l'avez abandonné (que lo desemparastes), que cherchez vous ici? » Un autre chevalier lui répliqua intrépidement: — « Seigneur, depuis que vous régnez, vous avez travaillé rudement à la guerre, et gagné, à la sueur de votre corps, les villes et les châteaux que vous possédez, et vous avez pour cela prodigué votre sang dans les batailles; la fortune a voulu que la bonne chance fût du côté des Maures cette fois, et la mauvaise du nôtre. Voyant qu'entre nous tous, qui étions échappés de la bataille, nous n'étions pas en assez grand nombre pour soutenir dignement la partie et vaincre en ce champ, il nous a paru que c'eût été grand dommage pour vous si nous nous étions tous fait tuer là en vain, puisqu'il ne vous fût plus resté personne avec qui vous eussiez

pu défendre cet état, et que par là vos hauts faits eussent été comme non avenus; et ainsi, choisissant de deux maux le moindre, et ne voulant pas qu'ayant dejà tant perdu, vous nous perdissiez encore et l'état avec nous, voilà ce qui nous a fait venir ici, seigneur ; car nous espérons bien que Dieu, qui, pour nos péchés sans doute, nous a frappés de ce coup et mauvais sort, nous donnera bientôt une chance meilleure, suivant sa sainte volonté. » Mais, quoi qu'on lui pût dire, comme la mère de l'Ecriture, il ne voulut pas être consolé parce que son fils n'était plus. *Et noluit consolari quia non sunt.* Du même coup le roi perdit Uclès, Huete, Cuenca, Massatrigo, et autres lieux de la dot de Zayda que lui enleva Aly [1].

Cette scène touchante de récriminations et de douleur est rapportée dans Roderich de Tolède avec plus de sobriété : — « Où est mon fils, la joie de ma vie, la consolation de ma vieillesse, mon unique héritier? » s'écrie le roi. A quoi le comte Gomez répond ainsi : — « Le fils que tu nous demandes, ce n'est pas à nous que tu l'as confié. Mais lui : » — « Si je l'ai confié à d'autres, je vous y ai adjoints comme compagnons, pour le combat et pour la défense; et, lorsque celui que j'avais particulièrement chargé de sa garde l'a défendu, s'est couché et a succombé sur lui, vous, qui avez abandonné l'enfant, pourquoi êtes-vous venus? » Alors, on dit qu'Alvare Fanoun, homme courageux et fidèle, lui répliqua : — « Plein du souvenir des travaux que, depuis l'adolescence, tu as supportés, des villes, des citadelles et des châteaux de la patrie pour la défense desquels tu as versé ton sang, et parce que l'enfant mort il ne te restait aucun auxiliaire, nous sommes ici accourus pour qu'avec l'enfant mort ne s'éteigne pas

[1] J'ai tiré le récit qu'on vient de lire d'un vieux manuscrit en parchemin que je possède, écrit en caractères gothiques, et dans le dialecte castillan du treizième siècle, sans date ni nom d'auteur. Les paroles qu'on y met dans la bouche d'Alfonse sont, comme le spécimen que nous en avons mis dans le texte, d'un langage plus vieux encore, et qu'on semble y donner comme le propre langage du roi.

aussi la gloire de tes vertus, et que tu ne perdes pas, en nous perdant, tout ce que tu as heureusement acquis d'hommes et de biens depuis ta jeunesse. » Mais plus il parlait, plus le vieux roi éclatait en sanglots au souvenir de son fils[1].

Le roi voyant, dit-on, que, dans ses chevaliers n'étaient plus la force et le courage accoutumés, en recherchа la cause, et la demanda à ses médecins, la plupart juifs et arabes ; et ils lui dirent : Seigneur, ils usent outre mesure de bains et se livrent sans réserve aux plaisirs ; ils ne s'exercent plus aux armes, comme ils faisaient jadis ; de là leur mollesse. Le roi fit aussitôt détruire les bains, réformer les habitudes dissipées, et ordonna qu'ils s'exerçassent aux armes[2].

La plupart des historiens placent après la déroute d'Uclès le mariage de l'infante Urraca, demeurée veuve de Raymond en 1107, avec son cousin Alfonse d'Aragon. Raymond de Bourgogne avait été brouillé dans les derniers temps de sa vie avec son beau-père, instruit de la haine du comte pour Zayda et du projet qu'il avait formé avec le second gendre du roi, d'ôter la couronne à son fils chéri Sancho, fils de Zayda[3].

[1] Comites autem et magnates, qui fugerant à conflictu, cum Toletum dejectis vultibus advenissent, et regis præsentia adstitissent, rex dolore ineffabili conturbatus talia dixit eis : Ubi est filius meus, jucunditas vitæ meæ, solatium senectutis, unicus hæres meus ? Ad quod comes Gometius sic respondit : Nobis filium quem exposcitis non dedistis. Cui ille : Et si dedi aliis, consortes prælii et custodiæ vos adjunxi, et ille cujus custodiæ specialiter reputavi sustinuit, incubuit, et occubuit super eum ; vos autem relicto puero cur venistis ? Tunc Alvarus Fanun vir strenuus et fidelis sic dicitur respondisse : Memores laborum, quos ab adolescencia tolerastis, civitatum, oppidorum patriæ et castrorum pro quibus totiens sanguinem effudistis, et quod auxilium extincto parvo non prodesset huc advenimus, ne cum extincto parvo magnalium vestrorum gloria extinguatur, si ea, quæ a juventute vestra fœliciter acquisistis nobis perditis perderentur. Sed nec sic vis doloris potuit mitigari ; quanto enim talia dicebantur tanto amplius redivivis singultibus memoria filii torquebatur. Tunc perdita fuit Concha, Amassatrigo, Opta, Uclesium, Aurelia, Ocania et Consogra.

[2] Luc. Tud. Chr., p. 102.

[3] Voyez dans d'Achery (Specileg. Veter. Script., t. III, p. 418), le pacte secret de l'alliance formée entre Raimond et Henri, probablement de 1104 à 1106, pour s'assurer la succession d'Alfonse. Les deux comtes français prirent Hugo, abbé de Cluni, à témoin de leurs dispositions. Voici ce curieux document :—

Roderich de Tolède nous apprend qu'en ce temps était élevé en Galice, par le comte Pierre de Trava, l'infant D. Alfonse, fils encore en bas âge du comte D. Raymond et de doña Urraca. Le jeune Alfonse Raymondez était né en 1104, dans un lieu appelé Caldas, que son séjour fit dans la suite nommer Caldas del Rey, près du monastère de San Juan del Poyo et de Pontevedra, sur la côte de l'Océan. La tendresse d'Alfonse pour Urraca, demeurée veuve en 1107, se réveilla vivement après la mort de Sancho. Il se voyait sans héritier. Les Castillans avaient hâte de voir fixer la succession royale. Les

Raimundi Gallæciæ et Henrici Portugalliæ comitum Hugoni abbati Cluniacensi. Domino atque reverendissimo Cluniacensi Abbati Hugoni, omnique beati Petri congregationi, Raimundus Comes *ejusque filius*, et Henricus Comes ejus familiaris, cum dilectione salutem in Christo. Sciatis, carissime pater, quod postquam vestrum vidimus legatum, pro Dei omnipotentis atque beati Petri Apostoli timore, vestræque dignitatis reverentia quod nobis mandastis in manu domini Dalmatii Geret fecimus.

In nomine Patris et Filii et Spiritûs Sancti. Pignus integræ dilectionis, quo conjuncti sunt in amore Raimundus Comes Comesque Henricus et hicjuramento.

Ego quidem Henricus absque ulla divortii falsitate tibi Comiti Raimundo membrorum tuorum sanitatem tuæque vitæ integram dilectionem, tuique carceris invitam mihi occursionem juro. Juro etiam quod post obitum regis Aldephonsi tibi omni modo contra omnem hominem atque mulierem hanc totam terram regis Aldephonsi defendere fideliter ut domino singulari atque acquirere præparatus occurram. Juro etiam, si thesaurum Toleti priùs te habuero, duas partes tibi dabo, et tertiam mihi retinebo. Amen.

Et ego Comes Raimundus tibi Comiti Henrico tuorum membrorum sanitatem, tuæque vitæ integram dilectionem, tuique carceris invitam mihi occursionem juro. Juro etiam quod post mortem Regis Aldephonsi me tibi daturum Toletum, terramque totam subjacentem ei, totamque terram, quam obtines modò à me concessam habeas tali pacto; ut sis inde meus homo, et de me eam habeas Domino; et postquam illas tibi dedero, dimittas mihi omnes terras de Leon et de Castella; et si aliquis mihi vel tibi obsistere voluerit, et injuriam nobis fecerit, guerram simul in eum, vel unusquisque per se ineamus, usquequo terram illam mihi vel tibi pacificè dimittat et postea tibi eam præbeam. Juro etiam si thesaurum Toleti prius te habuero, tertiam partem tibi dabo et duas remanentes mihi servabo.

(Fiduciam quam Comes Raimundus fecit in manu Domini Dalmatii Geret.)

Si ego Comes Raimundus non possum tibi Comiti Henrico dare Toletum ut promisi, dabo tibi Gallæciam, tali pacto, ut tu adjuves mihi adquirere totam terram de Leon et de Castella: et postquam inde Dominus pacificè fuero, dimittas mihi terras de Leon et de Castella. Igitur, Deo jubente sic quoque sancta Dei ecclesia piis orationibus interveniat. Amen.

grands et les villes l'en pressaient. Voyant le roi vieux et malade, le désir des grands eût été qu'un époux castillan fût donné à la veuve de Raymond. Ils se réunirent en conséquence à Magan, Aldea de la Sagra de Tolède, d'autres disent à Mazquaraque, et ils désignèrent l'un d'entre eux comme digne de cet honneur : c'était Gomez de Campodespina, que nous avons déjà nommé[1]. N'osant faire eux-mêmes au roi cette ouverture, ils en chargèrent un certain Juif nommé Cidellus, qui avait gagné la confiance du roi par son adresse et par ses connaissances en médecine. Cidellus s'acquitta de sa mission; mais Alfonse, loin d'accueillir la demande des grands de Castille, s'en offensa, et l'on rapportait qu'il répondit au juif : « Je ne te punirai point de ce que tu as osé me dire ; c'est à moi que je dois m'en prendre, à moi, dont la familiarité t'a fait croire cet excès d'audace permis. Mais sors de ma présence, et de ta vie n'y reparais, si tu ne veux que je te fasse à l'instant mettre à mort. Ma postérité périra, plutôt que je dispose de ma fille comme ils le demandent. » Cette réponse blessa, comme de raison, les comtes et les magnats réunis à Magan, et l'historien se contente de nous dire qu'ils s'en retournèrent confus [2]. Pendant ce temps, le comte Pierre de Trava élevait en Galice comme oublié le petit-fils d'Alfonse, Alfonse, fils d'Urraca et

[1] Il était, dit-on, fils du comte Gonzalo Quatro-Manos, petit fils de Salvadorez, descendant du comte Tello, frère du comte Fernand Gonzalez. Il remontait, par une suite d'aïeux illustres, jusques à un certain Fernand Niger, ajoute-t-on, qui se trouvait avec Pélage à Covadunga, et qui prit part au rétablissement de la puissance chrétienne dans les Asturies, où, déjà vieux, il fonda le monastère de Saint-Martin-de-la-Escalada.

[2] . . . . Et quia consilium regi proponere non audebant animositatis ejus magnificentiam formidantes, quemdam Judæum Cidellum nomine asciverunt, qui satis erat familiaris regi propter industriam et scientiam medicinæ, et huic consilium denudantes mittunt ad regem, ut quæ tractaverant nunciaret. Tunc rex quasi dolore duplici stimulatus Judæo tale dicitur dedisse responsum : Non tibi imputo, quod hoc dicere præsumpsisti, sed mihi, cujus familiaritate in tantam audaciam prorupisti. Cave ergo, ne de cætero audeas in mei præsentia comparare; quod si feceris, ilico morieris. Mea autem intererit, meæ filiæ, sed non ut postulant, providere. Hoc audito recesserunt confusi comites et magnates.

du comte Raymond, dont son aïeul ne prenait nul soin, en haine de son père[1]. Il ne régla rien en faveur de cet enfant; et, pour aviser aux mesures à prendre à l'égard d'Urraca, il appela près de lui l'archevêque de Tolède et les autres évêques et abbés de son royaume, et résolut avec eux d'unir sa fille à Alfonse, roi d'Aragon. Alfonse d'Aragon ayant été appelé, ce qu'on avait décidé eut lieu. Il épousa Urraca, et l'emmena avec lui dans son royaume[2].

Le roi, déjà malade, comme nous l'avons dit, lorsqu'il avait envoyé son fils à Uclès, s'affaiblissait et dépérissait tous les jours. Il était depuis près d'un an valétudinaire. Par le conseil des médecins toutefois, il montait chaque jour quelque peu à cheval; ils pensaient qu'habitué comme il l'était aux travaux et aux fatigues de la guerre, l'exercice lui serait favorable[3]. Mais, vers la fin de juin 1109, il se sentit plus affaissé et plus souffrant qu'à l'ordinaire. Il envoya chercher l'archevêque Bernard et ses frères en saint Benoit, et passa les derniers jours de sa vie presque uniquement dans leur compagnie. Enfin, dans la nuit du mercredi 30 juin au jeudi 1er juillet, il expira, plein de graces et de jours, à l'âge de soixante-quatorze ans, dont il avait régné quarante-trois et six mois. Sa mort remplit Tolède de douleur et de trouble; les citoyens le pleuraient, et s'écriaient, à la nouvelle de sa mort:— « Pourquoi, berger, abandonnes-tu tes brebis? Maintenant, les Sarrasins et les méchans vont envahir le troupeau et le royaume commis à ta garde. » Alors, les comtes et les guerriers, tant nobles

[1] De quo, quia comes Raimundus non fuerat in regis oculis gratiosus, quasi ejus immemor non curabat.

[2] . . . . Vocato Toletano primate, et ceteris episcopis et abbatibus regni sui, decrevit cum eis, ut filia ejus Urraca Aldefonso Regi Aragoniæ matrimonio jungeretur, et vocato rege Aragonum, quod decreverant impleverunt. . . . . Aldefonsus rex Aragoniæ uxorem suam in Aragoniam secum duxit.

[3] Cumque ei vitæ terminus immineret, fere per annum infirmitate chronica tenebatur, et tamen consilio medicorum cotidie aliquantulum equitabat, ut laboribus assuetus exercitio foveretur (Rod. Tolet., l. vi, c. 38).

que simples hommes d'armes, ensemble avec les citoyens, dépouillés de leurs cheveux et les vêtemens déchirés, et les femmes, les traits en désordre et couvertes de cendre, avec de grands gémissemens et une grande douleur de cœur, poussaient des clameurs jusques aux cieux. Le primat Bernard, avec les magnats et un immense concours de peuple, célébra les obsèques pendant vingt jours ; et, parce que, dit l'archevêque Roderich, le roi mort, Bernard désespérait de la conser vation de la ville, *sed quia de tuitione civitatis rege mortuo non sperabat,* il en fit transporter le corps sur le territoire de Céa, au monastère des saints Facund et Primitif, au milieu des louanges et des hymnes [1].

Le règne d'Alfonse se partage en deux époques : l'une embrasse le temps qu'il régna à Léon ; l'autre, celui qu'il régna en Castille. La première commence à la mort de son père en 1065 ; la seconde, à la mort de son frère Sancho, en 1072. Pélage d'Oviédo lui attribue quarante-trois ans et six mois de règne ; ce qui doit s'entendre de tout son règne depuis la mort de son père sans interruption ; et il y a bien en effet les quarante-trois ans et demi dont il parle, plus quatre jours, depuis le 27 décembre 1065, que mourut son père Ferdinand, jusqu'au 31 de juin 1109, jour de sa propre mort. Comme roi

[1] Ipse vero gloriosus rex vixit LXXIV annis, et annis XLIII et VI mensibus ex eis in regno. Obiit kalendis julii Toleti era MCXLVII, quinta feria illucescente, flentibus cunctis civibus, et dicentibus : Cur pastor oves deseris ? Nam commendatum tibi gregem et regnum invadent cuncti Sarraceni, et malevoli homines. Tunc comites et milites nobiles et ignobiles, sive et cives, decalvatis capitibus, scissis vestibus, rupta facie mulierum, aspero cinere cum magno gemitu et dolore cordis dabant voces usque ad cœlos. Post XX autem dies deduxerunt eum in territorium Ceiæ, et omnes episcopi, atque archiepiscopi, tam ecclesiasticus ordo quam sæcularis, sepelierunt prædictum regem in ecclesia sanctorum Facundi et Primitivi cum laudibus et hymnis (Pelag. Ovet. Chr., num. 15). — On lit dans les Annales de Tolède (Toledanos 1eros, p. 386) : Muriò el rey D. Alfonso, el que tomó à Toledo de Moros, dia de mercores, el postrimer dia de junio, era MCXLVII. Dans la vérité, Alfonse ne mourut ni le dernier jour de juin ni le premier jour de juillet de l'ère 1147, mais dans la nuit de l'un à l'autre, de la IVe férie (mercredi) 30 juin à la Ve férie (jeudi) 1er juillet 1109, dont le cycle solaire fut 26, et la lettre dominicale C.

de Léon, il régna six ans, et demeura près de l'émir El Mâmoun, en exil à Tolède, une année entière.

Le roi avait exprimé, près de vingt-neuf ans avant sa mort, étant à Léon, le désir d'être enterré à Sahagun, par un rescrit adressé à ce sujet aux villes et aux magnats de ses royaumes, et dont voici la teneur :—« Alfonse, par la grace de Dieu, empereur des Espagnes, à tous les comtes, ducs et magnats à moi soumis, salut. Vous savez que je me suis attaché, de tout mon pouvoir et avec tout le zèle possible, à agrandir le vénérable lieu consacré aux saints Facund et Primitif, afin de l'exalter, moyennant la miséricorde et le secours de Dieu, et par le saint culte de la religion, jusque-là que, le voyant précédemment comme enseveli sous la puissance séculière, j'ai voulu qu'il ressuscitât en quelque façon de la mort du siècle à la liberté ecclésiastique. La miséricorde divine ayant favorisé les pieuses intentions de mon cœur, j'ai choisi ce lieu pour y reposer enseveli après ma mort, afin de lui témoigner, décédé, l'extrême affection que je lui ai vouée vivant. Testament fait le jour de samedi deuxième ide de décembre de l'ère MCXVIII (12 décembre 1080). Alfonse, empereur de la ville de Léon et de toutes les Espagnes[1]. »

Alfonse se montra toujours, depuis, fort dévot à la règle de saint Benoit, et telle était, vers 1093, son affection pour cet ordre, et particulièrement pour le monastère de Cluni, qu'il en fit élever à ses frais la principale église, et envoya pour cela à Cluni des sommes considérables; il eut un moment lui-même

[1] Aldefonsus gratia Dei Hispaniarum imperator, omnibus comitibus, ducibus, magnatibus mihi sucedentibus salutem. Noveritis mè omni pietatis studio satégisse ut locum venerabilem sanctorum Facundi et Primitivi, ut sanctæ religionis cultu Deo miserante, et auxiliante sublimarem, quatenus qui humana erat sub potestate sepultus, per me quasi à morte resuscitaretur ecclesiasticæ libertati donandus : cumque talia cogitanti miseratis divina favisset piamque, mei cordis voluntatem meam ibi tumulatus requiescerem, quatenus qui in vita nimio amore dilexi, etiam defunctus foverem. Datum hoc testamentum die sabbatum III idus decembris. Era MCXVIII. Adefonsus Legionensis urbis, totiusque Hispaniæ imperator.

envie de s'y faire moine, et de tout quitter pour aller vivre sous l'obéissance de l'abbé de Cluni; ce qu'il eût fait, dit-on, si l'abbé n'eût jugé plus à propos de le retenir quelque temps en habit séculier[1].

En Espagne il dota et protégea, avec un zèle et un dévouement extrêmes, les églises et les monastères desservis par des moines de saint Benoit, presque tous tirés de France, comme Bernard, Jérôme et Maurice Burdin. Il prodigua l'or et les richesses de tout genre au monastère de Sahagun. Il réédifia, sur la rive gauche du Tage, le monastère de Saint-Servand et de Saint-Germain, frères et martyrs, sur le petit mont ou ravin qui est en face de la ville, près d'un vieux château, et il y mit des moines bénédictins que le légat Richard fit venir de son monastère de Saint-Victor de Marseille. A Tolède il édifia deux monastères de bénédictines, l'un dédié à saint Pierre, au lieu où est maintenant l'hôpital du cardinal de Mendoça, l'autre sous l'invocation de saint Dominique de Silos, appelé depuis Santo-Domingo-el-Viejo. Il fonda à Burgos et dota le monastère de San Juan de Burgos sous la même règle.

Cet Alfonse fut le père et le défenseur des églises d'Espagne, dit Pélage d'Oviédo. Il se montra terrible aux malfaiteurs. Un ordre si parfait régna sous lui, ajoute-t-il, qu'une femme seule, portant de l'or ou de l'argent dans ses mains, pouvait parcourir toute la terre d'Espagne, tant les lieux habités que les lieux déserts, tant les champs que les monts, sans rencontrer qui la touchât ou lui fît le moindre mal[2].

[1] 1093. His temporibus rex Hispaniæ Aldefonsus, in conversatione Cluniacensis abbatis obedientiarius... Ipse etiam Cluniaci majorem ecclesiam à fundamentis ædificaret; ad cujus ecclesiæ ædificationem infinitam pecuniam Cluniacum direxit : qui etiam jamdudum se ibidem monachum fecisset, si dominus abbas eum sub seculari habitu ad tempus retinere non satiùs judicaret.

[2] Tanta pax fuit in diebus quibus ipse regnavit, ut una sola mulier, portans aurum vel argentum in manu sua per omnem terram Hispaniæ, tam habitabilem quam inhabitabilem, in montibus vel in campis, non inveniret qui eam tangeret vel aliquid mali ei faceret (Pelag. Ovet. Chr., num. 12).

Alfonse, fils de Ferdinand, s'est fait par ses œuvres une large place dans l'histoire, et a mérité le surnom de lumière et de bouclier de l'Hispanie. *Vir bellicosus et sapiens*, — *rex et miles strenuissimus*, disent les chroniques françaises de Saint-Maxence et de Florac [1]. Il livra en personne trente-neuf batailles rangées aux Arabes et demeura vainqueur dans la plupart. Le premier des rois d'Espagne, il prit, dans ses lettres et dans les privilèges qu'il accorda, le titre d'empereur; dans la charte octroyée aux Juifs de Léon en 1088, il s'intitule *Empereur et roi, par la grâce de Dieu, de toute l'Hispanie* [2].

Alfonse d'Aragon et la reine Urraca de Castille, sa femme, à qui, depuis la mort de Sancho, appartenait, suivant l'opinion du temps, l'héritage de son père [3], étaient absens de Castille quand mourut Alfonse, et le comte Pierre Ansurez, l'ancien compagnon d'exil du roi à Tolède, seigneur de Valladolid, qui était chargé d'ans et estimé grand et noble par ses pairs entre tous les seigneurs du royaume, par la volonté unanime de ces mêmes grands réunis en Cortès, fut chargé du gouvernement provisoire du royaume, jusqu'à ce qu'il y eût été pourvu d'une manière définitive. Dans le premier moment,

1 Dans dom Bouquet, Script. Rer. Francic., t. XII, p. 7 et 499.

2 Il prit le titre d'empereur dès le commencement de son second règne, bien avant la conquête de Tolède, en 1077, dans une charte sous la date du 28 de mars, par laquelle il fait grâce au monastère de Saint-Vincent d'Oviédo, de la dîme que ce monastère payait au roi. Il signe : — Ego Adefonsus, imperator totius Hispaniæ in hanc chartam manu mea confir. — Dans l'ère 1117 (1079), le 3 septembre, en un acte par lequel il soumet le monastère de Sainte-Marie-Royale de Najera, à celui de Saint-Pierre de Cluni, il s'intitule de même. Dans l'ère 1123 (1085) le 22 février, annexant un hôpital à Burgos, à l'église de Saint-Jean-Baptiste, il signe : Rex et Imperator totius Hispaniæ. Dans l'ère 1125 (1087), accordant un privilége d'exemption de tribut à un moine de Saint-Millan, appelé Ferrand, il dit dans la date : Facta charta apud urbem Burgensem, etc. Et ego Adefonsus ab ipso Deo constitutus imperator super omnes Hispaniæ nationes. Et ainsi de suite jusqu'à sa mort.

3 Anno MCIX.... item obiit Hildefonsus rex Hispaniarum, ei remansit Euracha filia ejus in loco suo, quia filius suis, quem supra diximus, obierat (ex Chronico S. Maxentii, ad annum 1109).

l'esprit d'indépendance locale se manifesta par quelques expéditions spontanées contre les Arabes. C'est ainsi que les Conseils de Madrid, d'Avila et de Ségovie se réunirent secrètement au mois d'août, et tentèrent d'enlever par surprise Alcala aux Musulmans; mais comme le château de ce nom s'élevait alors sur le Cerro de Zuléma, de difficile accès, et que d'une autre part les Musulmans des lieux circonvoisins prirent les armes pour secourir leurs frères assiégés, les conseils de Madrid, d'Avila et de Ségovie s'en retournèrent sans avoir pris Alcala.

Par la mort du roi cependant toutes choses furent remises en question en Espagne. Les Arabes se ranimèrent dans l'ouest et tentèrent immédiatement de reconquérir Lisbonne, Coïmbre et Santarem ; des troupes nouvelles envoyées par Aly ben Youssouf passaient la mer avec le projet de reprendre Tolède, Avila, Ségovie, et tout ce que le roi avait gagné de terrain dans ces derniers temps.

Déjà pourtant, l'homme qui devait arrêter les progrès et consommer la ruine des Almoravides était né; le Mahdy était venu étudier à Cordoue, et en était parti pour aller étudier en Orient, dans les premières années du règne d'Aly. Nous le verrons bientôt revenir dans le Maghreb, armé des doctrines d'El Ghazaly, et y entreprendre, avec le jeune Abd el Moumen, la fondation du nouvel empire des Mowahhids (Unitaires), connus sous le nom d'Almohades, destiné à succéder à l'empire des Morabits, et à exercer une influence dominatrice égale sur la Péninsule. Les Almohades viendront, comme les Almoravides, y continuer la guerre aux chrétiens et l'oppression plus ou moins déguisée des tribus musulmanes arabes-andalouses. A la différence près du nom et de quelques principes religieux au fond assez mal définis, sous la dynastie d'Abd el Moumen comme sous celle de Youssouf, ce sera encore et toujours, en effet, la race berbère qui prévaudra, qui remplira la scène et exercera la souveraineté.

La fin du règne d'Alfonse correspondit au grand mouvement des croisades; les dernières années du xime siècle furent marquées par l'irruption de l'Europe sur l'Asie. L'Espagne prit peu de part à ce mouvement. Elle avait chez elle l'ennemi que les croisés allaient chercher en Orient. Quelques Espagnols, toutefois, enflammés du même zèle qui entraînait les compagnons de Godefroi de Bouillon en Palestine, prirent la croix et se rendirent en Syrie. De ce nombre furent Guillaume Jordan, comte de Cerdagne, qui, depuis, mourut d'un coup de flèche à la défense d'un château près de Tripoli de Syrie; Gérard, comte de Roussillon; Guillaume de Canet, et quelques autres barons catalans qui passèrent en Palestine dès 1096[1]. L'exemple de ces chevaliers fut imité par beaucoup d'autres dans la suite[2]; mais les papes intervinrent pour arrêter ce zèle qui s'égarait. Urbain II, le véhément promoteur des croisades orientales, dut retenir plus d'une fois l'ardeur des Espagnols prêts à s'y mêler, en leur assignant pour but de chasser de leur Péninsule les Sarrasins qui en possédaient encore les meilleures et les plus riches terres; son successeur Pascal II fit de même, et rendit, en 1105, une bulle par laquelle il ordonna à ceux d'entre les Espagnols qui s'étaient

[1] Voyez les Gesta Dei per Francos, et le testament du comte de Roussillon dans Marca.

[2] Un acte de donation de Guillaume Bérenger, chanoine de Barcelone, daté de Tripoli de Syrie du 3 septembre 1111, par lequel il dispose en faveur de son église d'une propriété qu'il possédait à Monjuich, est signé de divers chevaliers catalans qui servaient parmi les croisés, savoir : de Guilhem Jofre de Servia, de Cuculus son frère, de Petrus Gueraus, d'Arnaldus Guillem, de Ramon Folch, et de Pierre Mir ou Miron (Ant. Eccl. Barci., l. I, fol. 241, num. 651 et 652).—Voyez encore le testament en faveur de la même église, d'une noble femme nommée Adhaleidis, du district de la Roca, qui partit en 1104, en habit de guerrière, avec les troupes qui s'embarquèrent à Barcelone pour la croisade (Ant. Eccl. Barc., l. III, fol. 32, num. 87). En général c'est Barcelone qui a le plus fourni d'hommes et de secours aux premières croisades (voyez Archiv. S. Sedis Barcin., armar. 1, num. 60, etc.). Un de ses enfans nommé Pétrus mourut dans ce siècle archevêque de Tyr, après avoir été prieur du Saint-Sépulcre; il en est parlé comme il suit, apud Gesta Dei per Francos : Dominus Petrus natus Hispaniæ civitate Barchinonæ ; nobilis secundum carnem, sed spiritu nobilior.

croisés pour la terre sainte d'accomplir leur vœu en combattant contre les infidèles qui faisaient prévaloir le Koran sur l'Évangile dans leur propre pays. L'Espagne, de la sorte, sous tout le règne d'Alfonse comme sous les règnes suivans, tandis que les pélerins d'Occident allaient combattre les Musulmans en Asie, par un effet de sa destinée exceptionnelle, les combattait dans ses limites mêmes, et continuait chez elle la croisade commencée avant toutes les autres par Pélage à Covadunga, il y avait tout-à-l'heure quatre cents ans.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

DU

TOME CINQUIÈME.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

— De 1002 à 1013. —

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

— De 1013 à 1031. —

CHAPITRE VINGTIÈME.

— De 1012 à 1031. —

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

— De 999 à 1037. —

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

— De 1031 à 1060. —

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

— De 1060 à 1080. —

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

— De 1037 à 1085. —

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

— De 1065 à 1085. —

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

— De 1837 à 1085. —

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

— De 1086 à 1109. —

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME

HISTOIRE

DES

CROISADES

PAR

MICHAUD

De l'Académie Française.

—

SIXIÈME EDITION

REVUE, CORRIGÉE D'APRÈS LES DERNIÈRES INTENTIONS DE L'AUTEUR

ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR MICHAUD

PAR M. POUJOULAT.

—

6 vol. in-8° imprimés sur papier superfin des Vosges,

ORNÉE

DE QUATORZE VIGNETTES, VUES ET PORTRAITS SUR ACIER

Et de trois Cartes des differents itineraires des Croisés.

Prix de l'Ouvrage complet : 36 francs.

Imprimerie de H. Fournier et Comp., rue Saint-Benoît, 7.